

REPUBLIQUE DU BENIN



COUR CONSTITUTIONNELLE

**RECUEIL
DES
DECISIONS ET AVIS**

2019

Volume 1

SOMMAIRE

I- Table chronologique	5
II- Indexation des points développés dans chacune des décisions et texte intégral de la décision.....	85
III- Table des lois sur examen de conformité à la Constitution	1319
IV- Listes des décisions rendues selon les articles concernés de la Constitution et textes connexes.....	1323
V - Liste des décisions de conformité.....	1377
VI- Liste des décisions de non-conformité.....	1393
VII- Liste des décisions d'irrecevabilité.....	1399
VIII- Liste des décisions d'incompétence.....	1405
IX- Liste des décisions de: rejet - sans objet - non lieu à statuer.....	1415
X - Index thématique.....	1419
XI- Index alphabétique.....	1425

TABLE CHRONOLOGIQUE

TABLE CHRONOLOGIQUE DES DÉCISIONS 2019

Dates			
N° des décisions et noms des requérants	Objet des requêtes	Substance de la décision	Pages
04 Janvier 2019 DCC 19-001 ; Nanchégni HOUNKANRIN et Tankpinou DJOSSOU	Accès à la justice et droit à un procès équitable.	Violation de la Constitution	87
04 Janvier 2019 DCC 19-002 ; Alain TCHANSI	Recours contre le COUS, la SONEB et la SBEE	Incompétence	90
04 Janvier 2019 DCC 19-003 ; Edith Toudonou HOUNHOUI	violation de liberté individuelle	Conformité Violation de la Constitution	93
04 Janvier 2019 DCC 19-004 ; Maitre Cosme AMOUSSOU représentant le Groupement des Entreprises EMCR	Refus d'exécution de décision de justice par l'Etat béninois.	Conformité	96

04 Janvier 2019 DCC 19-005 ; Afolabi KOUTON	Violation de la Constitution	Irrecevabilité	99
04 Janvier 2019 DCC 19-006 ; Sossa ETCHIZIN- GOMADA	Inconstitutionnalité d'attribution d'un marché public	Incompétence	101
04 Janvier 2019 DCC 2019-007 ; Pierre OGOUGBE Remi AZANLIN	Inconstitutionnalité d'un décret	Conformité	104
04 Janvier 2019 DCC 19-008 ; Sadikou A. ALAO Alphonse A. Armand GONCALVES	Inconstitutionna- lité d'un relevé du Conseil des mi- nistres	Conformité	107
04 Janvier 2019 DCC 19-009 ; Arthur Alphonse GANCALVES	Violation du prin- cipe d'égalité	Conformité	112
04 Janvier 2019 DCC 19-010 ; Perpétus DJEHOUE	Violation de la loi portant statut de la magistrature	Irrecevabilité	115
04 Janvier 2019 DCC 19-011 ; Safongande EGNONTODCC 19- 011	Inscription sur la LEPI	Rejet	120

04 Janvier 2019 DCC 19-012 ; Edmond Melome ANANI	Inscription sur la LEPI	Rejet	122
04 Janvier 2019 DCC 19-013 ; Ignace ADIGBLI	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	124
04 Janvier 2019 DCC 19-014 ; Calixte Senan AKABASSI	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	126
04 Janvier 2019 DCC 19-015 ; Charlotte Folake OKPEICHAN	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	128
04 Janvier 2019 DCC 19-016 ; Corneille A. AYITE	Transfert de centre de vote	Autorisation d'inscription	130
04 Janvier 2019 DCC 19-017 ; Mathieu YARIGO	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	133
04 Janvier 2019 DCC 19-018 ; Aboudou Latif SIDI	Réintégration sur la LEPI	Autorisation d'inscription	135

04 Janvier 2019 DCC 19-019 ; Lionel M.HOUE TO	Inscription sur la LEPI	Rejet	137
04 Janvier 2019 DCC 19-020 ; Rianatou TIDJANI	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	139
04 Janvier 2019 DCC 19-021 ; Codjo Jaurès TONATO		Autorisation d'inscription	141
04 Janvier 2019 DCC 19-022 ; Agossou Damien HOUNKPATIN	Inscription sur la LEPI	Rejet	144
04 Janvier 2019 DCC 19-023 ; Sourou Felix GNANSOUNOU	Inscription sur la LEPI	Rejet	146
04 Janvier 2019 DCC 19-024 ; Fidelphin Gbenan AIHOUTON	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	149
04 Janvier 2019 DCC 19-025 ; Christelle Medegnonmi TANDJE	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	151

04 Janvier 2019 DCC 19-026 ; Mémoria SANOU	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	153
04 Janvier 2019 DCC 19-027 ; Geneviève M.C.M. HOGBONOUTO épouse AIHOUNTO	Inscription sur la LEPI	Rejet	155
04 Janvier 2019 DCC 19-028 ; Jérémie Bamikole ABAYOMI	Inscription sur la LEPI	Rejet	157
04 Janvier 2019 DCC 19-029 ; Pierre C. NAHUM	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	159
04 Janvier 2019 DCC 19-030 ; Sovi Arcadius MIESAN	Inscription sur la LEPI	Rejet	161
04 Janvier 2019 DCC 19-031 ; Florel Odilon Cedric Segnon AISSI	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	163
04 Janvier 2019 DCC 19-032 ; Flaubert Quentin Auriol Vidjinnagni AISSI	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	165

04 Janvier 2019 DCC 19-033 ; Nicole VODA	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	167
04 Janvier 2019 DCC 19-034 ; Dieudonné P. AHOUANSOU	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	169
04 Janvier 2019 DCC 19-035 ; Enock Ferrol AMAGBEDJI	Inscription sur la LEPI	Rejet	171
04 Janvier 2019 DCC 19-036 ; ADAM SOULE Bona Madjdouline	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	173
04 Janvier 2019 DCC 19-037 ; Hyppolite MIVEKANE	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	175
04 Janvier 2019 DCC 19-038 ; Abachus Audifax Becket MIVEKANE	Rectificatif de nom sur carte d'électeur	Autorisation d'inscription	177
04 Janvier 2019 DCC 19-039 ; Jules Vonoudoto HOUNKPATIN	Inscription sur la LEPI	Rejet	179

04 Janvier 2019 DCC 19-040 ; Pierre A. HOUNYEGBO, représentant association*La solution pour le développement de Kpodjissa*	Recours pour ré- tablissement de centre de vote sup- primé de	Incompétence Autorisation	182
04 Janvier 2019 DCC 19-041 ; Président COS-LEPI	une demande d'au- torisation préalable aux structures compétentes pour la prise ne compte des inscriptions sur la LEPI	Incompétence	185
04 Janvier 2019 DCC 19-042 ; Ayodele Sabri AGUEMON	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	187
04 Janvier 2019 DCC 19-043 ; Jean Louis Comlan FANNOU	Rectification de nom sur carte d'électeur	Autorisation d'inscription	190
04 Janvier 2019 DCC 19-044 ; Abdul Fadel ZACARI	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	193
04 Janvier 2019 DCC 19-045 ; Bérénice SANOU	Inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	196

17 Janvier 2019 DCC 19-046 ; Honorat H. AKONDE	Inconstitutionnalité d'un arrêté fixant les attributions d'un chargé de mis- sion du Président de la République	Conformité	199
17 Janvier 2019 DCC 19-047 ; Gabriel Cossi CODJIA TODAN	l'intervention de la Cour dans un conflit domanial pendant devant un tribunal	Incompétence	202
17 Janvier 2019 DCC 19-048 ; SALAHOU YEKINI Abdoul-Wahab	Recours contre l'utilisation des pes- ticides en agricultu- re au Bénin	Conformité	204
17 Janvier 2019 DCC 19-049 ; Philippe TCHEGNON	Recours à l'effet d'entrer en jouis- sance d'une par- celle	Incompétence	206
17 Janvier 2019 DCC 19-050 ; Bruno DEGAN	Inconstitutionnalité du délai mis par un juge pour vider un délibéré	Violation Incompétence	208
17 Janvier 2019 DCC 19-051 ; ONG Changement social Benin	inconstitutionnalité d'un décret	Irrecevabilité	211
17 Janvier 2019 DCC 19-052 ; Innocent Nounagnon DOHOU	Licenciement et liquidation de coti- sations	Incompétence	214

17 Janvier 2019 DCC 19-053 ; Benjamin Habib DAGBETO	Violation de l'article 27 de la Constitution	Conformité	216
17 Janvier 2019 DCC 19-054 ; Alain J.DIOGO	Recours en radia- tion du Procureur de la République	Incompétence	219
31 Janvier 2019 DCC 19-055 ; Arthur A. BALLE, Sadikou Ayo ALAO. Et consorts	Inconstitutionnalité des articles 5, 12 et 19 de la loi portant création de la CRIET	Violation de la Constitution Conformité	221
31 Janvier 2019 DCC 19-056 ; Patrice A. HOUNYEAZE	Recours contre l'ar- ticle 250 du code électoral pour vio- lation du principe d'égalité	Irrecevabilité	226
31 Janvier 2019 DCC 19-057 ; Michel GLETTON- QUENUM, Gérard GLETTON-QUENUM et consorts	Recours contre l'étude d'un maitre notaire	Irrecevabilité	228
31 Janvier 2019 DCC 19-058 ; Joël Eric YEHOUEYOU	Intervention de la Cour dans un dossier judiciaire pendant devant les tribunaux	Conformité	230

31 Janvier 2019 DCC 19-059 ; Hippolyte MIVEKANE	Recours en violation du code électoral	Incompétence	233
31 Janvier 2019 DCC 19-060 ; Président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou	Recours en exception d'inconstitutionnalité	Irrecevabilité	235
31 Janvier 2019 DCC 19-061 ; E. Anselme Valentin GOZINGAN	Recours en inconstitutionnalité des montants des cautionnements des élections présidentielle et législatives	Irrecevabilité	238
31 Janvier 2019 DCC 19-062 ; Lydie QUENUM	Intervention de la Cour dans une garde d'enfants	Incompétence	240
07 Février 2019 DCC 19-063 ; Hubert AZAGOUN	Recours contre un licenciement abusif	Incompétence	242
07 Février 2019 DCC 19-064 ; Basile AZONDOGA	Recours contre des menaces et un abus de pouvoir	Donné acte	244

07 Février 2019 DCC 19-065 Serge Roberto PRINCE AGBODJAN	Transmission supposée hors délai de la proposition de loi portant modification de la Constitution...	Conformité	246
07 Février 2019 DCC 19-066 ; KOULIHO Cyrille Sounhouin	Recours contre l'ORTB pour discrimination dans les programmes en langues nationales	Conformité	249
07 Février 2019 DCC 19-067 ; Mathieu N. DEDDJ	Obstruction à exécution d'une décision de justice	Incompétence	252
07 Février 2019 DCC 19-068 ; Olade Enagnon Grégoire DOSSOU TOSSA	Discrimination dans l'organisation d'un concours	Irrecevabilité	254
07 Février 2019 DCC 19-069 ; Laissy SALAMI	Inconstitutionnalité du programme des cantines scolaires	Conformité	257
07 Février 2019 DCC 19-070 Pascal OGBO DOSSOU	Intervention en vue d'une libération de détention provisoire	Irrecevabilité Incompétence	259

14 Février 2019 DCC 19-071 ; Vincent AHODJAN	Violation du principe du délai raisonnable	Conformité Incompétence	262
14 Février 2019 DCC 19-072 ; Christophe ARALE	Violation du serment du Président de la République	Conformité	265
14 Février 2019 DCC 19-73 ; Mahugnon Rock AKOHA	Recours contre les Présidents de la République et de l'Assemblée nationale pour violation la Constitution	Irrecevabilité	268
14 Février 2019 DCC 19-074 Landry Angelo Koladjo ADELAKOUN	Recours contre les autorités d'une commune pour transactions immobilières...	Incompétence	270
21 Février 2019 DCC 19-075 ; Sourou AGBAOSSI	Recours pour expropriation	Irrecevabilité	272
21 Février 2019 DCC 19-076 ; Victorien E. MELIDJI	Radiation de l'armée	Conformité	275
21 Février 2019 DCC 19-077 ; Sika Abdel Kamar OUASSAGARI	Transactions entre l'Etat et des structures privées	Incompétence	277

21 Février 2019 DCC 19-078 ; Sare- Kpera OROU- GOURA, Laly H. DOHOU et consorts	Traitement discri- minatoire	Irrecevabilité Conformité	279
21 Février 2019 DCC 19-079 ; Serge Roberto PRINCE AGBODJAN	Recours contre le président de l'As- semblée nationale	Conformité	284
21 Février 2019 DCC 19-080 ; Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Autorisation d'inscription	287
28 Février 2019 DCC 19-081 ; Ayodele AHOUNOU, Moriac ADONON	Présomption d'in- nocence et sépara- tion des pouvoirs	Conformité	289
28 Février 2019 DCC 19-082 ; Luc Setondji SOSSOU	Recours contre l'ENAM et certains ministères	Incompétence	293
28 février 2019 DCC 19-083 Mathieu FIOVI	Inconstitutionnalité du transfert à la prison civile d'un malade	Conformité	296
28 Février 2019 DCC 19-084 ; HINNOUHO Mohamed Taofick	Inconstitutionnalité d'une levée d'im- munité parlemen- taire	Conformité	298

28 Février 2019 DCC 19-085 ; Robert YEMABOU AHONON	Intervention dans un conflit domanial	Incompétence	301
28 Février 2019 DCC 19-086 ; Perpétue GOMEZ	Plainte pour pollu- tion de l'environne- ment	Violation de la Constitution Rejet	303
28 Février 2019 DCC 19-087 ; Justin Alain DIOGO	Corruption et l'im- punité dans les tri- bunaux	Incompétence	305
28 Janvier 2019 DCC 19-088 ; Alphonse HOUNSOUNOU	Délai anormale- ment long	Violation de la Constitution	308
28 Janvier 2019 DCC 19-089 ; Simplice SAHOSSI	Délai anormalement long	Violation de la Constitution	310
28 Janvier 2019 DCC 19-090 ; Théodore TOSSA	Délai anormalement long	Violation de la Constitution	312
28 Janvier 2019 DCC 19-091 ; Gbodja LOKOSSOU	Délai anormalement long	Violation de la Constitution	314
28 FEVRIER 2019 DCC 19-092 ; Floriane Kafui DAGNIHO	Recours en obten- tion d'une carte d'électeur	Autorisation de délivrance	316

07 Mars 2019 DCC 19-093 ; Mohamed M. D. PRINCE ALEDJI	Recours en inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription Rejet	319
07 Mars 2019 DCC 19-094 Herve Edgard CHRYSOSTOME	Recours en inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	321
07 Mars 2019 DCC 19-095 ; Charles T. N. DIDE AGOSSOU	Recours en obtention d'une carte d'électeur	Autorisation de délivrance	323
07 Mars 2019 DCC 19-096 ; Bernadette AKOUA GANDJI	Recours pour transfert de centre de vote et établissement d'une nouvelle carte d'électeur	Autorisation de transfert et de délivrance	325
07 Mars 2019 DCC 19-097 ; Bellarminus Gildas KAKPOVI	Recours en inscription sur la LEPI	Autorisation d'inscription	327
07 Mars 2019 DCC 19-098 ; Ayodé SONON MENONGBE	Recours contre un chargé de pouvoir du service des impôts	Incompétence	329
07 Mars 2019 DCC 19-099 ; Fabrice HOUESSOU	Radiation de l'armée	Incompétence	331

07 Mars 2019 DCC 19-100 Jérôme DOHOU	Garde à vue et restitution de biens saisis	Conformité Incompétence	333
07 Mars 2019 DCC 19-101 ; Landry Angelo Koladjo ADELAKOUN	Non-rénovation de l'hôtel PLM Alédjo par le Gouvernement	Incompétence	336
28 Mars 2019 DCC 19-102 ; Sessito Secondine Nina GNINTOUNGBE épouse ADA	Inscription et enregistrement administratif	incompétence	338
28 Mars 2019 DCC 19-103 ; Tarcisius Sosthène TOFFOUN	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	340
28 Mars 2019 DCC 19-104 ; Inès HADONOU- TOFFOUN	Recours en vue d'une réintégration sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	342
28 Mars 2019 DCC 19-105 ; Cyrelle AHOUANOGBO PERROT	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	344
28 Mars 2019 DCC 19-106 ; FATOLOU Rachidatou	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	346

28 Mars 2019 DCC 19-107 ; Charles TOKO	Recours contre l'ancien président de la République Boni YAYI pour vio- lation de l'article 52 de la Constitution	Violation de la Constitution	348
28 Mars 2019 DCC 19-108 ; Alain DIOGO	Vente illégale et frauduleuse de par- celle	Incompétence	353
28 Mars 2019 DCC 19-109 Sabiyo OROU	Inconstitutionnalité pour déchargement d'une fonction	incompétence	355
28 Mars 2019 DCC 19-110 ; Président de la République	Loi n° 2018-20 por- tant code pastoral	Conformité	357
28 Mars 2019 DCC 19-111 ; Président de la République	Loi n° 2019-07 fixant le régime des armes, munitions et autres matériels connexes ...	Conformité toutes correc- tions intégrées Conformité sans correction	359
28 Mars 2019 DCC 19-112 ; Serge Roberto PRINCE AGBODJAN	contrôle de consti- tutionnalité de l'alinéa 7 de l'article 1108 nouveau et 10 de l'article 1165 de la loi portant loi de finances, pour la gestion 2018	Autorité de chose jugée conformité	362
28 Mars 2019 DCC 19-113 ; Helene GOUSSANOU	Inconstitutionnalité d'un arrêté muni- cipal	Violation de la Constitution	367

28 Mars 2019 DCC 19-114 ; Daagbo Hounon	Inconstitutionnalité de l'initiative « zéro enfant dans les couvents »	Conformité	369
28 Mars 2019 DCC 19-115 ; Alain DIOGO	Recours contre un officier de police pour agression et demande d'interven- tion de la Cour dans une procé- dure de police judi- ciaire	Conformité Incompétence	372
28 Mars 2019 DCC 19-116 ; Président de la République	Loi n° 2019-05 por- tant organisation du secret de la dé- fense nationale	Conformité	375
04 Avril 2019 DCC 19-117 ; Raymond Maurice Iréne AKPLOGAN	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	377
04 Avril 2019 DCC 19-118 ; Isabelle ZOMALETHO épouse AKPLOGAN	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	379
04 Avril 2019 DCC 19-119 ; Marie Madeleine de SOUZA épouse SOSSA	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	381

04 Avril 2019 DCC 19-120 ; Lionel Boris VIEYRA	Recours pour délivrance d'une nouvelle carte LEPI	Rejet	383
04 Avril 2019 DCC 19-121 ; Dere Lydie CHABI NAH M.	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	385
04 Avril 2019 DCC 19-122 ; Faycal BIO NIGAN	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	387
04 Avril 2019 DCC 19-123 ; Marius Souyogoto GUEDOU	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	389
04 Avril 2019 DCC 19-124 ; Towanou Jean-Marie SEWIN	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	391
04 Avril 2019 DCC 19-125 ; N'guessan Nicolas BADOUSI	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	393
04 Avril 2019 DCC 19-126 ; Yves Louis Stanislas RICHARD	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	395

04 Avril 2019 DCC 19-127 ; René ABBE et Pognon EDOH	Intervention de la Cour dans un dos- sier d'escroquerie	Incompétence	397
04 Avril 2019 DCC 19-128 ; Mathieu HOUESSINON	Arrestation et de garde à vue arbi- traire	Violation de la Constitution	399
04 Avril 2019 DCC 19-129 ; Herve K. D. ADJAHOUNGBETA	Recours pour vio- lation de la Consti- tution	Incompétence Conformité	402
04 Avril 2019 DCC 19-130 ; Armand Michel DOSSOU-YOVO	Recours contre un citoyen pour diffa- mation	Incompétence	405
11 Avril 2019 DCC 19-131 ; Gualbert ADOHOUE TO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	407
11 Avril 2019 DCC 19-132 ; Hubert ADOHOUE TO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	409
11 Avril 2019 DCC 19-133 ; Harry Rayan Jesugnon ADOHOUE TO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Rejet	411

11 Avril 2019 DCC 19-134 ; Valery Mitchell Ange Senou ADOHOUETO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	413
11 Avril 2019 DCC 19-135 ; Elyel Helaury Mahume ADOHOUETO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Rejet	415
11 Avril 2019 DCC 19-136 ; Gael Glenn Gontran Akohomey C. ADOHOUETO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	417
11 Avril 2019 DCC 19-137 ; Charlotte Frédérique Kouamba de SOUZA	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	419
11 Avril 2019 DCC 19-138 ; Rodrigue Atchimonhan GOUDJO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	421
11 Avril 2019 DCC 19-139 ; Abdel Heykal Iqbel AREKPA	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	423

11 Avril 2019 DCC 19-140 ; Alimatou Shadiya ASSOUMA	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	423
11 Avril 2019 DCC 19-141 ; Kossi ZANNOU	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	427
11 Avril 2019 DCC 19-142 ; Dorcas HOUNDAWAN	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	429
11 Avril 2019 DCC 19-143 ; Ayemanan GBEGAN	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI Irrecevabilité	431
11 Avril 2019 DCC 19-144 ; Arouna ISSAKA YARI	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	434
11 Avril 2019 DCC 19-145 ; Anselme DAYE	Recours en dis- pense de carte d'électeur	Ordonne l'inscrip- tion	436
11 Avril 2019 DCC 19-146 ; Adolphe ASSOGBA, Elisée Yevedo et consorts	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Ordonne l'inscrip- tion	438

11 Avril 2019 DCC 19-147 ; Servais Martial AKPACA	Recours en inscription sur la LEPI	Ordonne l'inscription	440
11 Avril 2019 DCC 19-148 ; Coffi Marcel OKAMBAWA	Recours en dispense de carte d'électeur	Ordonne l'inscription	442
11 Avril 2019 DCC 19-149 ; Abdoulaye ALI BAGOUDOU	Recours en vue de changement de poste de vote	Ordonne le transfert	444
11 Avril 2019 DCC 19-150 Mohamed El Maciyou DEMON	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	446
11 Avril 2019 DCC 19-151 ; Guy DJOGBEHOUE	Recours en dispense de carte d'électeur	Ordonne l'inscription	448
11 Avril 2019 DCC 19-152 ; Gilles AGOSSOU	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	450
11 Avril 2019 DCC 19-153 ; Pierre Canisius DOKPO	Recours en inscription sur la LEPI	Rejet	452

11 Avril 2019 DCC 19-154 ; Sourou Alphonse BANIDJE	Recours en dis- pense de carte d'électeur	Ordonne l'inscrip- tion	454
11 Avril 2019 DCC 19-155 ; Michel F. O. SODJINOUE	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI Irrecevabilité	456
11 Avril 2019 DCC 19-156 ; Evelyne Nathalie SIALEU	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	458
11 Avril 2019 DCC 19-157 ; Kouassi Nazaire TEVI	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	460
11 Avril 2019 DCC 19-158 ; Francis Yannick Moise Avogri MONTCHO	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	462
11 Avril 2019 DCC 19-159 ; Amelevi Raymonde HAINNAKOU	Recours en inscrip- tion sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	464
11 Avril 2019 DCC 19-160 ; M. Mederos ADJAHOSSOU	Recours en vue d'établissement de duplicata de carte d'électeur	incompétence	466

11 Avril 2019 DCC 19-161 ; Reine Afiavi DOVONON	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	468
11 Avril 2019 DCC 19-162 ; Ismail YEKINI	Recours en inscription sur la LEPI	Ordonne l'inscription	470
11 Avril 2019 DCC 19-163 ; *Collectif des agents contractuels abusivement licenciés de la SBEE*	Intervention en faveur d'agents licenciés	Incompétence	472
11 Avril 2019 DCC 19-164 ; Agil Fréjus FADONUGBO	Recours pour la non application de l'article 40 al. 2 de la Constitution	Conformité	474
11 Avril 2019 DCC 19-165 ; Régisseur général de l'Agence nationale de Traitement	Distribution des cartes d'électeur non retirées en 2016	Injonction de distribution	476
18 Avril 2019 DCC 19-166 ; Ghislain N.C. HAIKOU	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	479

18 Avril 2019 DCC 19-167 ; Franck Nouatin ASSOGBA	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	481
18 Avril 2019 DCC 19-168 ; Elisée Yevedo ASSOGBA	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	483
18 Avril 2019 DCC 19-169 ; Dominique Mahoudjro ASSOGBA	Recours en inscription sur la LEPI	Inscription sur la LEPI	485
18 Avril 2019 DCC 19-170 ; Labode Edmond EDOUN	Recours aux fins d'une réintégration dans l'armée	Incompétence	487
18 Avril 2019 DCC 19-171. Daniel C. ADEYEMI	Recours aux fins d'une réintégration dans l'armée	Incompétence	489
18 Avril 2019 DCC 19-172 ; Charles O. FAKAYE	Recours aux fins d'une réintégration dans l'armée	Incompétence	491
18 Avril 2019 DCC 19-173 ; Ambroise GBETIE	Recours aux fins d'une réintégration dans l'armée	Incompétence	493

18 Avril 2019 DCC 19-174 ; Stéphane MOUTOGOU	Intervention aux fins d'être libéré d'une oppression hiérarchique dans l'armée	Incompétence	495
18 Avril 2019 DCC 19-175 ; Alain VODOUNON	. Recours contre des sommations de déguerpissement	Incompétence Irrecevabilité	497
18 Avril 2019 DCC 19-176 ; Severin Kouassi GANDONOU	Recours pour pollu- tion sonore	Conformité	499
18 Avril 2019 DCC 2019 -177 Hyppolyte AKPLOGAN	Inconstitutionnalité d'une sanction dis- ciplinaire	Incompétence	502
18 Avril 2019 DCC 19-178 ; Michel BARA	Recours pour coups et blessures volon- taires	Irrecevabilité	504
18 Avril 2019 DCC 19-179 ; Gontrand Virgile DEO-GRATIAS SOSSOU	Recours pour licen- ciement présumé abusif	Incompétence	506
18 Avril 2019 DCC 19-180 ; Bernard SAGBADJOU	Litige domanial	Irrecevabilité	508

18 Avril 2019 DCC 19-181 ; TIKADA Nourou	Demande de ré- intégration dans l'armée	Incompétence	511
18 Avril 2019 DCC 19-182 ; Parfait OGOU	Recours contre des agents de la police républicaine	Irrecevabilité	514
18 Avril 2019 DCC 19-183 ; Igre Boniface Djromahouton Cal AOUIGNAN	Recours aux fins d'une réintégration dans l'armée	incompétence	516
18 Avril 2019 DCC 19-184 ; Martin ZOKPO	Inconstitutionnalité d'une détention arbitraire	Violation de la Constitution	518
18 Avril 2019 DCC 19-185 ; Damien B. KOUMOLOU	Demande de ré- intégration dans l'armée	Incompétence	521
18 Avril 2019 DCC 19-186 ; Nounagnon GOGAN	Inconstitutionnalité d'une radiation de l'armée	Incompétence	523
18 Avril 2019 DCC 19-187 ; Gilbert OKE	Recours au sujet d'une contestation immobilière	Incompétence	525

18 Avril 2019 DCC 19-188 ; Raoul Romaric E. COLLY	Inconstitutionnalité d'une radiation de l'armée	Incompétence	527
18 Avril 2019 DCC 19-189 ; Nathaniel Fredy ADJANOHOUN	Inconstitutionnalité d'une radiation de l'armée	Incompétence	529
18 Avril 2019 DCC 19-190 ; Abibou BALOGOUN	Inconstitutionnalité d'une radiation de l'armée	Incompétence	531
18 Avril 2019 DCC 19-191 ; Kabir FAINOU	Inconstitutionnalité d'une radiation de l'armée	Incompétence	533
18 Avril 2019 DCC 19-192 ; Yves HOUNGNIBO Représentant des héritiers HOUNGNIBO	Inconstitutionnalité d'un arrêté	Incompétence	535
18 Avril 2019 DCC 19-193 ; Serge Roberto PRINCE AGBODJAN	Recours en recti- fication d'erreur matérielle	Irrecevabilité	538

18 Avril 2019 DCC 19-194 ; Serge Roberto PRINCE AGBODJAN	Inconstitutionnalité de l'article 19 al. 2 de la loi portant création de la CRIET	Irrecevabilité	540
18 Avril 2019 DCC 19-195 ; Germain Tonangnon AHOKOU	Inconstitutionnalité d'un licenciement	Incompétence	543
09 Mai 2019 DCC 19-196 ; Justin Wilfried KITI	Recours contre une radiation de l'armée	Incompétence	545
09 Mai 2019 DCC 19-197 ; Armel Fabrice A. MENSAH	Demande aux fins de réintégration dans l'effectif du personnel des Forces armées béninoises	Incompétence	547
09 Mai 2019 DCC 19-198 ; Aubin GANTIN	Recours contre une radiation de l'armée	Incompétence	549
09 Mai 2019 DCC 19-199 ; Alexandre Mahugnon KPOSSOU	Recours contre une radiation de l'armée	Incompétence	551

09 Mai 2019 DCC 19-200 ; Pierre-Claver BEHANZIN	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	553
09 Mai 2019 DCC 19-201 ; Aime ADANDE	Recours contre une radiation de l'ar- mée	incompétence	555
09 Mai 2019 DCC 19-202 ; Mermoz Koffi AGBANGLA	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	557
09 Mai 2019 DCC 19-203 ; Romaric V. KEOUDA	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	559
09 Mai 2019 DCC 19-204 ; Fessal A. ABOU	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	561
09 Mai 2019 DCC 19-205 ; Nounagnon C. Clément V Recours contre une radiation de l'armée IAKINNOU	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	563

09 Mai 2019 DCC 19-206 ; Adignon Armand Gérard ASSOGBA	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	565
09 Mai 2019 DCC 19-207 : Bernardin Sagbo SEKE	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	567
09 Mai 2019 DCC 19-208 ; Frédéric ANAGONOUVO	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	569
09 Mai 2019 DCC 19-209 ; Herve G. NOUMAHOUKOU	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	571
09 Mai 2019 DCC 19-210 ; Bidossessi Mike Stéphane FANDOHAN	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	573
09 Mai 2019 DCC 19-211 ; Amidou LATIFOU	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	575
09 Mai 2019 DCC 19-212 ; Hippolyte N. C. GANDOTE	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	577

09 Mai 2019 DCC 19-213 ; A. Samuel KOUMAGNON	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	579
09 Mai 2019 DCC 19-214 ; Yacinthe Lénine HOUNTON DEDEGNON	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	581
09 Mai 2019 DCC 19-215 ; Tranquillin CHOUPAS	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	583
09 Mai 2019 DCC 19-216	Recours pour dé- tention provisoire abusive	Violation de la Constitution	585
09 Mai 2019 DCC 19-217 ; Farid Adissa ALAO	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	588
09 Mai 2019 DCC 19-218 ; Francis MARTIN	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	590
09 Mai 2019 DCC 19-219 ; Gildas BEHANZIN	Recours contre une radiation de l'ar- mée	Incompétence	592
09 Mai 2019 DCC 19-220 ; Alex SOSSA	Détention provi- soire abusive	Violation de la Constitution	594

09 Mai 2019 DCC 19-221 ; Albert KENOU	Demande d'intervention dans une procédure judiciaire.	incompétence	597
09 Mai 2019 DCC 19-222 ; Acquéreurs de Tannou Aklakou représentés par Innocent K. TCHISSOU et Maxime TOWAZOUN	Intervention de la haute juridiction dans un litige domanial.	Incompétence	599
16 Mai 2019 DCC 19-223 ; Jules TADOUDJE	Intervention de la Cour dans une procédure judiciaire	Incompétence	601
16 Mai 2019 DCC 19-224 ; Paul O. BALARO	Intervention de la Cour dans le règlement d'un conflit	Incompétence	603
16 Mai 2019 DCC 19-225 ; Sourou Justin HOUETO	Intervention de la Cour dans un dossier judiciaire	Incompétence	606
16 Mai 2019 DCC 19-226 ; Issa GOGAN	Détention arbitraire et abusive	Violation de la Constitution	608
16 Mai 2019 DCC 19-227 ; Ginette M. A. ADJOVI	Intervention de la haute juridiction dans un litige domanial	Incompétence	611

16 Mai 2019 DCC 19-228 ; Grégoire Coovi SADOYETIN	Recouvrement d'une créance	Incompétence	613
16 Mai 2019 DCC 19-229 ; Gbedonoude Joël DOKPEGAN	Intervention de la Cour dans un diffé- rend domanial	Incompétence	615
16 Mai 2019 DCC 19-230 ; Eric AVOHOU	Inconstitutionnalité d'une détention provisoire	Conformité	617
16 Mai 2019 DCC 19-231 ; Roger N-LEDJI GBEDJI	Recours contre un arrêté communal	Incompétence	620
16 Mai 2019 DCC 19-232 ; Perpétue Cica GOUHIZOUN	Intervention dans l'exécution d'une décision de justice.	Incompétence	622
16 Mai 2019 DCC 19-233 ; Dodji NOUMON	Détention provi- soire anormale- ment longue	Violation de la Constitution	624
16 Mai 2019 DCC 19-234 ; Omer HOUNGBADJI	Arrestation et dé- tention	Conformité	626

16 Mai 2019 DCC 19-235 ; Coovi Laurent HOUNGNIBO	Demande d'intervention dans le règlement d'un contrat	Incompétence	629
31 Mai 2019 DCC 19-236 ; Michel HOUSSOU Prosper AVOHOU Samson ADJIGNON	Recours contre le COS-LEPI pour n'avoir pas supprimé un village	Conformité	631
31 Mai 2019 DCC 19-237 ; Me Bernadin Maxime J.B. BANKOLE	Interprétation de l'article 242 du code électoral.	irrecevabilité	634
31 Janvier 2019 DCC 19-238 ; Président du Tribunal de première instance de première classe de Cotonou	Exception d'inconstitutionnalité	Irrecevabilité	636
31 Mai 2019 DCC 19-239 ; Victor AHOUNGAN	Recours en inscription sur la LEPI.	Inscription sur la LEPI	638
31 Mai 2019 DCC 19-240 ; Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ	Non-exécution de la décision DCC 19-080 du 21.02.2019	Demande non fondée	640

31 Mai 2019 DCC 19-241 ; Eudes Romaric HOUNKPODOTE	Exception d'inconstitutionnalité	Irrecevabilité	643
31 Mai 2019 DCC 19-242 ; Président de la République	Loi n°2019-13 portant statuts du personnel parlementaire	Non-conformité	645
07 Juin 2019 DCC 19-243 ; Président du Tribunal de première instance de première classe de Cotonou	Exception d'inconstitutionnalité.	Irrecevabilité	647
07 Juin 2019 DCC 19-244 ; Me Olga ANASSIDE Me Nicolin ASSOGBA	Candidatures au poste de conseiller à la HAAC	Non-conformité Conformité	649
07 Juin 2019 DCC 19-245 ; Martine Françoise de SOUZA	Candidatures au poste de conseiller à la HAAC	Irrecevabilité	656
04 Juillet 2019 DCC 19-246 ; Loukman HOUESSOU	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	659

04 Juillet 2019 DCC 19-247 ; Wérinoissi Eric NENEHIDINI	Application aux élections législatives du 28 avril 2019 des lois portant code électoral et charte des partis politiques en vigueur.	Sans objet	662
18 Juillet 2019 DCC 19-248 ; ABOUDOU O. Bio Iréné ; TCHIAKPE Armand Comon et consorts	Principe du contradictoire et des droits de la défense.	Conformité	664
18 Juillet 2019 DCC 19-249 ; Fatai Abdoul OCENI	Violation des droits de l'Homme consécutif à un licenciement	Incompétence	667
18 Juillet 2019 DCC 19-250 ; Valdes AGUEY- ZINSOU	Abus d'autorité et menace d'emprisonnement	Incompétence Violation de la Constitution	670
18 Juillet 2019 DCC 19-251 ; Nicolas TODJO	Recours aux fins d'une intervention de la Cour	Conformité	672
18 Juillet 2019 DCC 19-252 ; Philippe CHOBLO	Inconstitutionnalité d'un redressement fiscal	Donné acte	674

18 Juillet 2019 DCC 19-253 ; Alain DIOGO	Liquidation d'une succession	Incompétence	677
18 Juillet 2019 DCC 19-254 ; Alain J. DIOGO	Recours contre l'UNAMAB	Incompétence	680
18 Juillet 2019 DCC 19-255 ; Président du Tribunal de première instance de première classe de Cotonou	Exception d'incons- titutionnalité	Irrecevabilité	682
18 Juillet 2019 DCC 19-256 ; Marc DAKE	Constat d'anoma- lies à l'INRAB	Incompétence	685
18 Juillet 2019 DCC 19-257 ; Mahoutin BASSA Antoine	Inconstitutionnali- té de l'article 393 nouveau de la loi portant statut gé- néral de la Fonction publique	Irrecevabilité	687
25 Juillet 2019 DCC 19-258 ; Henriette NOBIME	Violation des droits de l'Homme	Incompétence Violation de la Constitution	690
25 Juillet 2019 DCC 19-259 ; Romaric Jesukpégo ZINSOU	Inconstitutionnalité d'un arrêté	Irrecevabilité Sans objet	695

25 Juillet 2019 DCC 19-260 ; Innocent NOUMONVI	Recours en radiation des Forces armées béninoises	Incompétence	698
25 Juillet 2019 DCC 19-261 ; Alexis SEKKO	Recours contre un avocat pour falsification de preuves	Incompétence	700
25 Juillet 2019 DCC 19-262 ; Alain DIOGO	Recours pour violation de la Constitution	Incompétence	702
25 Juillet 2019 DCC 19-263 ; Parfait OGOU	Comparution et condamnation de citoyens	Incompétence	704
25 Juillet 2019 DCC 19-264 ; Cosme AGRE	Recours pour détention arbitraire	Violation de la Constitution	706
25 Juillet 2019 DCC 19-265 ; Serge Roberto Prince AGBODJAN	Recours contre l'article 7 de la loi portant recueil du renseignement	Conformité	709
25 Juillet 2019 DCC 19-266 ; Serge Roberto PRINCE AGBODJAN	Recours contre les articles 267, 269 et 324 de code électoral	Irrecevabilité	711

25 Juillet 2019 DCC 19-267 ; Joseph GLELE	Recours contre le préfet du Littoral pour violation de la Constitution	Conformité	714
25 Juillet 2019 DCC 19-268 ; Franck HOUHOU	Détention provisoire anormalement longue	Violation de la Constitution	719
25 Juillet 2019 DCC 19-269 ; Président du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa	Exception d'incons- titutionnalité	Irrecevabilité	721
22 Août 2019 DCC 19-270 ; Justin Séyivi GBENAMETO	Recours pour vio- lation de droits humains	Incompétence Violation de la Constitution	724
22 Août 2019 DCC 19-271 ; Isabelle M. ASSOGBA	Radiation des Forces armées bé- ninoises	Violation de la Constitution	729
22 Août 2019 DCC 19-272 ; Rosalie A. CHALLA	Radiation des Forces armées bé- ninoises	Violation de la Constitution	732
22 Août 2019 DCC 19-273 ; Dotou ODE	Détention provi- soire anormale- ment longue	Violation de la Constitution	735

22 Août 2019 DCC 19-274 ; Prosper ALLAGBE	Inconstitutionnalité des délibérations d'admissibilité et d'admission à l'exa- men du CAPA	Incompétence	737
22 Août 2019 DCC 19-275 ; Achille SOGBEDJI	Détention provi- soire arbitraire	Incompétence	739
22 Août 2019 DCC 19-276 ; Prosper ALLAGBE	Inconstitutionnalité du décret portant organisation du CAPA	Violation de la Constitution	742
22 Août 2019 DCC 19-277 ; Stéphane Bidossessi FANDOHAN	Recours contre le chef d'Etat-major des forces navales	Incompétence	745
22 Août 2019 DCC 19-278 ; Timothée Batoris TOUMOUDAGOU	Recours contre le chef d'Etat-major des forces navales	Incompétence	747
22 Août 2019 DCC 19-279 ; Herman GUEZOMEVO	Recours contre le chef d'Etat-major des forces navales	Incompétence	749
22 Août 2019 DCC 19-280 ; Octave ATCHABAVI	Radiation des Forces armées bé- ninoises	Incompétence	751
22 Août 2019 DCC 19-281 ; Dieudonné HOSSOU	Radiation des Forces armées bé- ninoises	Incompétence	753

22 Août 2019 DCC 19-282 ; Cyprien AGBODE	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	755
22 Août 2019 DCC 19-283 ; Eski HONHONOU	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	758
22 Août 2019 DCC 19-284 ; Anthony OKORE	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	761
22 Août 2019 DCC 19-285 ; Clément DOSSOU ALLAGBE	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	764
22 Août 2019 DCC 19-286 ; Akanni OYAKOULE	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	767
22 Août 2019 DCC 19-287 ; Eric DEWEDI	Violation du principe d'égalité	Conformité Violation de la Constitution	770
29 Août 2019 DCC 19-288 ; Benoît AVISSIKINDE	Violation du délai raisonnable	Violation de la Constitution	775
29 Août 2019 DCC 19-289 ; Alexandre HOUESSINON	liquidation de pension	Incompétence	778

29 Août 2019 DCC 19-290 ; Daniel YEGUE	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	781
29 Août 2019 DCC 19-291 ; Aymar AGBOGLO	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	784
29 Août 2019 DCC 19-292 ; Chibeike IREOGBU	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	787
29 Août 2019 DCC 19-293 ; Benjamin AKIBODE	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	790
29 Août 2019 DCC 19-294 ; Akouavi GOMENOU	Plainte contre un huissier de justice	Incompétence	793
29 Août 2019 DCC 19-295 ; Arnaud BANKOLE	Détention provisoire	Violation de la Constitution	795
29 Août 2019 DCC 19-296 ; Vincent KINDOZOUN	Arrestation arbitraire et détention illégale d'un citoyen	Conformité	797
29 Août 2019 DCC 19-297 ; Olivier MEVOGNON	Rectification d'une erreur matérielle d'un jugement	Incompétence	800

29 Août 2019 DCC 19-298 ; Maurial Elavagnon HOUSSOU	Détention arbitraire	Violation de la Constitution	802
29 Août 2019 DCC 19-299 ; Luc GODJO	Détention anorma- lement longue	Violation de la Constitution	805
29 Août 2019 DCC 19-300 ; Ibrahim OUSMANE	Détention anorma- lement longue	Violation de la Constitution	808
29 Août 2019 DCC 19-301 ; Camille DJOUDA	Détention anorma- lement longue	Violation de la Constitution	811
29 Août 2019 DCC 19-302 ; Liamidi MOUSTAPHA	Recours pour trai- tement inégal	Incompétence	814
29 Août 2019 DCC 19-303 ; Frédéric Zinsou ALOWAKOU	Changement la dénomination de la fête annuelle des religions tradition- nelles du 10 janvier	Incompétence	816
29 Août 2019 DCC 19-304 ; Modeste AYIDJINO	Détention anorma- lement longue	Violation de la Constitution	818
29 Août 2019 DCC 19-305 ; Gustave A. ZODJIHOUN	. Intervention de la Cour pour être dé- chargé d'une pré- sommation de crime	Incompétence	821

29 Août 2019 DCC 19-306 ; Belou Abiguel ELIJAN DJAUGA	Recours pour violation de l'article 30 de la Constitution	Conformité	823
29 Août 2019 DCC 19-307 ; Abdouramane ISSIFOU	. Recours contre l'administration de la police républicaine	Incompétence	826
29 Août 2019 DCC 19-308 ; Parfait MAGAZI	Violation de droits fondamentaux	Conformité	829
29 Août 2019 DCC 19-309 ; Chabi Sika Abdel Kamar OUASSAGARI	Recours contre le directeur général des impôts pour violation de l'article 26 de la Constitution	Conformité	831
29 Août 2019 DCC 19-310 ; Justin HOUNKPATIN	Recours contre une ordonnance d'indisponibilité suite à un lotissement	Incompétence	833
05 Septembre 2019 DCC 19-311 ; Tchawéla Aunacisse TIGRI	Recours contre des actes administratifs de la mairie de Péhunco	Incompétence	835
05 Septembre 2019 DCC 19-312 ; Rachade A. LALEYE	. Recours contre une opération de déguerpissement	Incompétence	838

05 Septembre 2019 DCC 19-313 ; Walan BABASSOUROU	Arrestation arbitraire et illégale	Violation de la Constitution	840
05 Septembre 2019 DCC 19-314 ; Clément OGAN	Recours en vue du rattachement d'un village à un arrondissement	Incompétence	843
05 Septembre 2019 DCC 19-315 ; François Xavier d'Oliveira	Recours pour discrimination suite à un licenciement	Incompétence	845
05 Septembre 2019 DCC 19-316 ; Olivier Noël KOKO	Recours contre une levée d'immunité parlementaire	Conformité	847
05 Septembre 2019 DCC 19-317 ; Benito KOUNOUEWA	Recours en inconstitutionnalité d'un communiqué violant le principe d'égalité	Conformité	850
05 Septembre 2019 DCC 19-318 ; Rollande Francine GANDONOU	Décision portant admission définitive du CEAP au titre de 2015	Incompétence	853
05 Septembre 2019 DCC 19-319 ; Alain DIOGO	Recours contre la Cour Africaine des droits de l'homme et des peuples	Incompétence	856

05 Septembre 2019 DCC 19-320 ; Fortuné DAKO GLOTCHAOU et consorts	Recours contre la gestion d'une suc- cession au trône d'un roi	Incompétence Violation de la Constitution	858
05 Septembre 2019 DCC 19-321 ; M. Ricardos AGUEGUE	Recours pour viola- tion de l'article 40 de la Constitution	Conformité	861
05 Septembre 2019 DCC 19-322 ; Théophile Sébastien DOHOUNDJI	Recours pour viola- tion de l'article 40 de la Constitution	Conformité	863
05 Septembre 2019 DCC 19-323 ; K. C. Rodrigue VIKE CAKPO	Recours pour viola- tion de l'article 40 de la Constitution	Conformité	865
05 Septembre 2019 DCC 19-324 ; A. Sergino Frédice OBOSSOU et Serge DEFODJI	Recours pour viola- tion de l'article 40 de la Constitution	Conformité	867
05 Septembre 2019 DCC 19-325 ; Wilfried AKOTANGNI	Recours pour viola- tion de l'article 40 de la Constitution	Conformité	869
05 Septembre 2019 DCC 19-326 ; Gnimpo Bievenu N'KOUÉ	Recours pour viola- tion de l'article 40 de la Constitution	Conformité	871

05 Septembre 2019 DCC 19-327 ; N. T. Ingrid TRAHINTA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	873
05 Septembre 2019 DCC 19-328 ; T. Maroufou SALAMI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	875
05 Septembre 2019 DCC 19-329 ; Mindi Joël TOURA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	877
05 Septembre 2019 DCC 19-330 ; Marc Luc WANONKOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	879
05 Septembre 2019 DCC 19-331 ; Nadège A. Cica GNONHOUIN	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	881
05 Septembre 2019 DCC 19-332 ; Oluwa Daniel K. ADJILE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	883
05 Septembre 2019 DCC 19-333 ; Victory O. AHEHEHINNOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	885

05 Septembre 2019 DCC 19-334 ; Enagnon Richard OUSSA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	887
05 Septembre 2019 DCC 19-335 ; Georges AGBODJI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	889
05 Septembre 2019 DCC 19-336 ; Christian Comlanvi A. COMBE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	891
05 Septembre 2019 DCC 19-337 ; Abiguel Belou ELIJAN DJOUGA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	893
05 Septembre 2019 DCC 19-338 ; Emeric Tobi GBOVI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	895
05 Septembre 2019 DCC 19-339 ; Bernice GBEBIOHO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	897
05 Septembre 2019 DCC 19-340 ; Habib Benjamin DAGBETO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	899

05 Septembre 2019 DCC 19-341 ; Aristide Mahugnon HOUNKPO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	901
05 Septembre 2019 DCC 19-342 ; M. Arnaud Oreste VITOLEY	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	903
05 Septembre 2019 DCC 19-343 ; Abdou Wahab BOLARIAN	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	905
05 Septembre 2019 DCC 19-344 ; Thomas SARE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	907
05 Septembre 2019 DCC 19-345 ; Enock Mahougnon Brayan HOUÉHOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	909
05 Septembre 2019 DCC 19-346 ; Eusèbe Dalton GBEGO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	911
05 Septembre 2019 DCC 19-347 ; Gérard VIDEGNON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	913

05 Septembre 2019 DCC 19-348 ; Zimé Abdel Kader BIO AGBENGA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	915
05 Septembre 2019 DCC 19-349 ; Fréjus Agossou DANTONDJI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	917
05 Septembre 2019 DCC 19-350 ; Ichame MOUSSA SEFOU BOURAIMA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	919
05 Septembre 2019 DCC 19-351 ; Yaba Hermione DAGBA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	921
05 Septembre 2019 DCC 19-352 ; Gédéon Roland KIKI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	923
05 Septembre 2019 DCC 19-353 ; Leonidas Sidoine HOUECANDE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	925
05 Septembre 2019 DCC 19-354 ; Sèlidji R. Francisco SINMADA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	927

05 Septembre 2019 DCC 19-355 ; Sylvia Arlette ALABI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	929
05 Septembre 2019 DCC 19-356 ; Codjo Cyrille DANSI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	931
05 Septembre 2019 DCC 19-357 ; Mahoussi Espérance Victoire HOUNNOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	933
05 Septembre 2019 DCC 19-358 ; Emile Giovannie Hélios Jéugnon ZOUNON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	935
05 Septembre 2019 DCC 19-359 ; Benoît M. DOSSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	937
05 Septembre 2019 DCC 19-360 ; Florent KEDAGNI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	939
05 Septembre 2019 DCC 19-361 ; Ivon Kouassi GBETO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	941

05 Septembre 2019 DCC 19-362 ; Rachidatou A. S. AGBETOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	943
05 Septembre 2019 DCC 19-363 ; Kayodé Constancio Demary SMITH	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	945
05 Septembre 2019 DCC 19-364 ; A. Martin HOUNTON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	947
05 Septembre 2019 DCC 19-365 ; Arnaud B. SAH	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	949
05 Septembre 2019 DCC 19-366 ; Akwuaba Benveniste Sessi Delphine	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	951
05 Septembre 2019 DCC 19-367 ; Vianney Lucas DJOSSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	953
05 Septembre 2019 DCC 19-368 ; Fleurie Muchelet GLELE AGBALOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	955

05 Septembre 2019 DCC 19-369 ; C. Stéphane CHABI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	957
05 Septembre 2019 DCC 19-370 ; Sandirine Yaovi da SILVA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	959
05 Septembre 2019 DCC 19-371 ; Septime Romarik M.TAGNON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	561
05 Septembre 2019 DCC 19-372 ; Juliette BIDE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	963
05 Septembre 2019 DCC 19-373 ; Arias ADIKPONSI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	965
05 Septembre 2019 DCC 19-374 ; Dossi Victoire DAHISSIHO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	967
05 Septembre 2019 DCC 19-375 ; Antoine T. SATOWAKOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	969

05 Septembre 2019 DCC 19-376 ; Eric Dieudonné DOVONON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	971
05 Septembre 2019 DCC 19-377 ; K. E. Gabin KAGBOTEMI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	973
05 Septembre 2019 DCC 19-378 ; Mètogbé Oscar AKPACLA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	975
05 Septembre 2019 DCC 19-379 ; Ezin François AZONWADE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	977
05 Septembre 2019 DCC 19-380 ; Ogougra Akomonla Rodrigue ADJIBOGOUN	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	979
05 Septembre 2019 DCC 19-381 ; Bonaventure Rodrigue Sègla AGBOTON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	981
05 Septembre 2019 DCC 19-382 ; Olga Aimée Frutiée ELEGBE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	983

05 Septembre 2019 DCC 19-383 ; Aubin Arcadius HONVOH	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	985
05 Septembre 2019 DCC 19-384 ; Fayçal Nadey DANGO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	987
05 Septembre 2019 DCC 19-385 ; Wilfried Sèna ALAHASSA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	989
05 Septembre 2019 DCC 19-386 ; H. William Régis DOSSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	991
05 Septembre 2019 DCC 19-387 ; Yacoubou MOUTAIROU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	993
05 Septembre 2019 DCC 19-388 ; V. Richard DJOGUE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	995
05 Septembre 2019 DCC 19-389 ; Sètondji GBETO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	997

05 Septembre 2019 DCC 19-390 ; Herman AGBENZAN	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	999
05 Septembre 2019 DCC 19-391 ; A. S. Estelle Rolande AHOTONDI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1001
05 Septembre 2019 DCC 19-392 ; Marlyse AHAMIDE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1003
05 Septembre 2019 DCC 19-393 ; Gloria S. SOSSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1005
05 Septembre 2019 DCC 19-394 ; Adjognon Romain ALAVO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1007
05 Septembre 2019 DCC 19-395 ; Espérance Fifassi Vladine DOSSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1009
05 Septembre 2019 DCC 19-396 ; Chiratou Olayindé MOUTAIROU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1011

05 Septembre 2019 DCC 19-397 ; Oladélé Gautier Yannick ROKO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1013
05 Septembre 2019 DCC 19-398 ; Josué Jéugnon SAÏZONOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1015
05 Septembre 2019 DCC 19-399 ; Mahutondji Félix AKPACA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1017
05 Septembre 2019 DCC 19-400 ; Mawugnon Firmin	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1019
05 Septembre 2019 DCC 19-401 ; Amédée Bernice Mègnissè	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1021
05 Septembre 2019 DCC 19-402 ; Hubert ONI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1023
05 Septembre 2019 DCC 19-403 ; Raïmatou KEGAMORE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1025

05 Septembre 2019 DCC 19-404 ; Ismaël BOUHARI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1027
05 Septembre 2019 DCC 19-405 ; Erdos AYI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1029
05 Septembre 2019 DCC 19-406 ; Issa ADAMOU OSSENI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1031
05 Septembre 2019 DCC 19-407 ; A. Hugues HOUNSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1033
05 Septembre 2019 DCC 19-408 ; Bancolé Cocou Benoît MONTCHO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1035
05 Septembre 2019 DCC 19-409 ; Adjimabou Thobimas Fréjus ALOFA Sandrine	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1037
05 Septembre 2019 DCC 19-410 ; Sandrine AHOUANYE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1039

05 Septembre 2019 DCC 19-411 ; Tchoponhoué Landry GNITIN	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1041
05 Septembre 2019 DCC 19-412 ; Zimé Abdel Kader BIO AGBENGA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1043
05 Septembre 2019 DCC 19-413 ; Kouadio Ezin Martial TONI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1045
05 Septembre 2019 DCC 19-414 ; Mazidath ADAM	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1047
05 Septembre 2019 DCC 19-415 ; Akanni Martin OGOUYOMI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1049
05 Septembre 2019 DCC 19-416 ; Hope Faustin AYAMISSI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1051
05 Septembre 2019 DCC 19-417 ; Kodimat Adébissi ADJILEYE SALIOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1053

05 Septembre 2019 DCC 19-418 ; K. A. Innocente GADE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1055
05 Septembre 2019 DCC 19-419 ; M. Thierry Martial TCHANGOLE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1057
05 Septembre 2019 DCC 19-420 ; Sètondji Stanislas ADAGBE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1059
05 Septembre 2019 DCC 19-421 ; K. Dieudonné	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1061
05 Septembre 2019 DCC 19-422 ; Dieu-Donné Vincent AZOMAHOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1063
05 Septembre 2019 DCC 19-423 ; Nathalie N'KOUÉI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1065
05 Septembre 2019 DCC 19-424 ; Senan Modeste TCHEDJI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1067

05 Septembre 2019 DCC 19-425 ; Quanceue Elisée Elvis	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1069
05 Septembre 2019 DCC 19-426 ; Akouèmako Samson AKON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1071
05 Septembre 2019 DCC 19-427 ; Abdel Aziz Ghislain AKAMBI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1073
05 Septembre 2019 DCC 19-428 ; Sètonджи Marius Serge ADOHO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1075
05 Septembre 2019 DCC 19-429 ; Anselme Wilfrid M. Adébiyi ZINSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1077
05 Septembre 2019 DCC 19-430 ; Jean de Dieu HOUNTONDI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1079
05 Septembre 2019 DCC 19-431 ; Théodore HOUETO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1081

05 Septembre 2019 DCC 19-432 ; Sègla ASSOGBA	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1083
05 Septembre 2019 DCC 19-433 ; Florentine B. MERE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1085
05 Septembre 2019 DCC 19-434 ; Awenasa Jean AHOUANJO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1087
05 Septembre 2019 DCC 19-435 ; Ahoudokpo Olivier ATEDEKON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1089
05 Septembre 2019 DCC 19-436 ; Désiré AVOSSIHOON AGOSSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1091
05 Septembre 2019 DCC 19-437 ; E.T. Diane Aurore KINDJI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1093
05 Septembre 2019 DCC 19-438 ; Koffi Guillaume KPANOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1095

05 Septembre 2019 DCC 19-439 ; Laïssy SALAMI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1097
05 Septembre 2019 DCC 19-440 ; N. Augustin SESSOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1099
05 Septembre 2019 DCC 19-441 ; Ignace Vigninou HOUNKONNOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1101
05 Septembre 2019 DCC 19-442 ; Djidjoho Gino Joël WONOUSSO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1103
05 Septembre 2019 DCC 19-443 ; Diane BOSSAVI	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1105
05 Septembre 2019 DCC 19-444 ; Alexandre ACAKPO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1107
05 Septembre 2019 DCC 19-445 ; Babatoundé IDJATON	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1109
05 Septembre 2019 DCC 19-446 ; Sèwanou Eliakim Gédéon HOUANYE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1111

05 Septembre 2019 DCC 19-447 ; Jésuho Samson GANVAYE	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1113
05 Septembre 2019 DCC 19-448 ; Halile Fidèle PARAÏSO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1115
05 Septembre 2019 DCC 19-449 ; Kao ABALO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1117
05 Septembre 2019 DCC 19-450 ; Uriel Oscar C. TONOUKOUIN	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1119
05 Septembre 2019 DCC 19-451 ; Abiossè Prudence AZOMBAKIN	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1121
05 Septembre 2019 DCC 19-452 ; Jérémie DJIBO	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1123
05 Septembre 2019 DCC 19-453 ; Akilas YACOUBOU	Recours pour violation de l'article 40 de la Constitution	Conformité	1125

05 Septembre 2019 DCC 19-454 ; Chabi Sika Abdel Kamar OUASSAGARI	Recours contre une décision de la CENA	Irrecevabilité	1127
05 Septembre 2019 DCC 19-455 ; Jean-Marie V. P. DAKEHOUN	Inconstitutionnalité d'une procédure pénale	Violation de la Constitution	1129
05 Septembre 2019 DCC 19-456 ; Wilfrid Gbégnonhoue KEGUE et Tèssi Juste DOSSOU	Invocation d'une discrimination in- justifiée au regard de l'article 34.1 de la loi portant statut de la magistrature	Irrecevabilité	1131
05 Septembre 2019 DCC 19-457 ; Noël Olivier KOKO	Violation du règle- ment intérieur de l'Assemblée natio- nale	Conformité	1133
05 Septembre 2019 DCC 19-458 ; Président du tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey-Calavi	Exception d'incons- titutionnalité	Irrecevabilité	1137
19 Septembre 2019 DCC 19-459 ; Joseph OGBO DOSSOU	Intervention du Conseil supérieur de la magistrature dans un litige do- manial.	Irrecevabilité	1140

19 Septembre 2019 DCC 19-460 ; René G. DOSSOU	Recours aux fins d'engager des pour- suites judiciaires	Incompétence	1142
19 Septembre 2019 DCC 19-461 ; Raphaël GBEDJI	Déclaration d'utilité publique un do- maine litigieux	Incompétence	1144
19 Septembre 2019 DCC 19-462 ; Véronique WANOU	Recours pour trai- tement inhumain.	Incompétente	1146
19 Septembre 2019 DCC 19-463 ; Adama O. Mondoukpè LAWANI	Présomption d'in- nocence et rupture d'égalité	Violation de la Constitution	1148
19 Septembre 2019 DCC 19-464 ; Valdes AGUEY	Plainte pour une escroquerie	Incompétence	1151
19 Septembre 2019 DCC 19-465 ; Désiré BABA	Recours pour re- couvrement d'une créance.	Incompétence	1153
19 Septembre 2019 DCC 19-466 ; Albert ADJAN et consorts	Recours pour paie- ment de droits de licenciement et réinsertion	Incompétence	1155
19 Septembre 2019 DCC 19-467 ; Basile AZONDOGA	Intervention de la Cour dans un litige domanial	Incompétence	1157

19 Septembre 2019 DCC 19-468 ; Alain MITHOUN	Recours pour interpellation abusive	Incompétence	1159
19 Septembre 2019 DCC 19-469 ; Dèlidji Cadnel Martial KINHOUANDE	Recours pour traitements cruels, inhumains et dégradants	Irrecevabilité	1161
19 Septembre 2019 DCC 19-470 ; Euthyme et Clétus de SOUZA	Recours pour escroquerie et abus de confiance	Incompétence	1163
19 Septembre 2019 DCC 19-471 ; Brejnev DOUDJOU	Inconstitutionnalité d'une détention provisoire	Violation de la Constitution	1165
19 Septembre 2019 DCC 19-472 ; Sakirou DOGO SOUNON	Inconstitutionnalité d'une décision du Gouvernement	Conformité	1167
03 Octobre 2019 DCC 19-473 ; Prudince HOUNGEVOU	Recours pour réintégration dans les Forces armées béninoises	Incompétence Violation de la Constitution	1171

03 Octobre 2019 DCC 19-474 ; Dominique MAKOUHOUE, Daniel DOSSOU KOTO et consorts	Recours pour viola- tion des droits hu- mains et demande en réparation des préjudices	Incompétence	1173
03 Octobre 2019 DCC 19-475 ; Zinsou Valdes AGUEY	Recours pour abus de confiance	Incompétence	1176
03 Octobre 2019 DCC 19-476 ; Dénis Zinsou HOUNGUE	Recours contre un maire et un préfet	Conformité	1178
03 Octobre 2019 DCC 19-477 ; Sonagnon TONOUEWA	Détention anorma- lement longue	Violation de la Constitution	1180
03 Octobre 2019 DCC 19-478 ; Romuald CHACHA	Radiation des ef- fectifs des Forces armées	Incompétence	1182
03 Octobre 2019 DCC 19-479 ; Herman AGONSA	Inconstitutionnalité d'une détention provisoire	Violation de la Constitution	1184
03 Octobre 2019 DCC 19-480 ; Alice DOVONON	Recours pour abus d'autorité et de- mande d'interven- tion de la Cour	Incompétence	1187

03 Octobre 2019 DCC 19-481 ; Kossivi Edem AMELEGE	Inconstitution- nalité d'un refus d'accord d'asile po- litique	Conformité	1189
03 Octobre 2019 DCC 19-482 ; Président du tribunal de commerce de Cotonou	Exception d'incons- titutionnalité	Irrecevabilité	1191
17 Octobre 2019 DCC 19-483 ; Société des Ciments du Golfe (SCG)	Inconstitution- nalité pour mé- connaissance des exigences de la pro- cédure d'exception d'inconstitution- nalité	Conformité	1194
17 Octobre 2019 DCC 19-484 ; Osseni SANTOS	Détention anorma- lement longue	Violation de la Constitution	1198
17 Octobre 2019 DCC 19-485 ; Emmanuel WINSOU	Détention anormalement longue.	Violation de la Constitution	1201
17 Octobre 2019 DCC 19-486 ; Hervé KEGBE	Intervention de la Cour aux fins de recouvrement de liberté	Incompétence	1204
17 Octobre 2019 DCC 19-487 ; Raymond H. K. DOSSA	Transmission par ampliation à la Cour d'une requête	Irrecevabilité	1206

17 Octobre 2019 DCC 19-488 ; Pascal S. MITOWADE	Intervention de la Cour contre l'inter- diction de l'avorte- ment	Irrecevabilité Incompétence	1208
17 Octobre 2019 DCC 19-489 ; Daouda TESSILIMI	Inconstitutionnalité du maintien d'une détention provi- soire	Violation de la Constitution	1212
17 Octobre 2019 DCC 19-490 ; Sagbo Kouami Emmanuel HOUESSOU	Inconstitutionnalité du maintien d'une détention provi- soire	Violation de la Constitution	1215
31 Octobre 2019 DCC 19-491 ; Prospère ALLAGBE	Inconstitutionnalité d'un cas de nui- sances sonores	Incompétence Conformité	1219
31 Octobre 2019 DCC 19-492 ; Kévo Gbondonou MANOUTCHE	Délai anormale- ment long	Conformité	1222
31 Octobre 2019 DCC 19-493 ; Bernard AKLE	Inconstitutionnalité d'une détention provisoire	Violation de la Constitution	1224
31 Octobre 2019 DCC 19-494 ; Président de la cour d'Appel de Cotonou	Exception d'incons- titutionnalité	Irrecevabilité	1226

31 Octobre 2019 DCC 19-495 ; Soulé ALLASSANE	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	1229
31 Octobre 2019 DCC 19-496 ; Casimir AGON	Inconstitutionnalité d'une détention provisoire	Violation de la Constitution	1232
31 Octobre 2019 DCC 19-497 ; Paul LOWANOU	Intervention aux fins d'une régula- risation adminis- trative	Incompétence	1235
31 Octobre 2019 DCC 19-498 ; Frédéric Zinsou ALOWAKOU	Liquidation de droits de licencie- ment	Incompétence	137
31 Octobre 2019 DCC 19-499 ; Hyacinthe Fabrice GANSA	Invalidation de sièges d'élus au CES	Incompétence	1239
31 Octobre 2019 DCC 19-500 ; Président de la cour d'Appel de Cotonou	Exception d'incons- titutionnalité	Irrecevabilité	1241
31 Octobre 2019 DCC 19-501 ; Hermann Boris ATIMBADA	Radiation des Forces armées bé- ninoises	Incompétence	1243

31 Octobre 2019 DCC 19-502 ; Enagnon Brice SOHOU	Demande d'autorisation de ratification d'une convention internationale	Irrecevabilité	1245
06 Novembre 2019 DCC 19-503 ; Président de la République	Loi n° 2019-39 portant amnistie des faits criminels, délictuels et contraventionnels commis lors des élections législatives d'avril 2019	Conformité	1248
06 Novembre 2019 DCC 19-504 ; Président de la République	Loi n° 2019-40 portant révision de la Constitution de la République du Bénin	Conformité	1250
07 Novembre 2019 DCC 19-505 ; Félicien MITOKPE	Recours pour discrimination	Irrecevabilité	1254
07 Novembre 2019 DCC 19-506 ; Sévérin TAFFODE	Recours contre les actes d'un commissaire de police	Incompétence	1256
07 Novembre 2019 DCC 19-507 ; Alain J. DIOGO	. Recours contre le barreau de l'Ordre des avocats	Incompétence	1258
07 Novembre 2019 DCC 19-508 ; Agents occasionnels du RAVEC	Recours pour régularisation d'une situation administrative	Incompétence	1260

07 Novembre 2019 DCC 19-509 ; Mel-Marc AMAKO	Recours pour recouvrement de créance.	Incompétence	1263
07 Novembre 2019 DCC 19-510 ; Ebéné-zère AHOONI, Rodrigues MINTCHONOU et consorts	Recours contre l'INSAE pour discrimination, actes d'injustice et de mal gouvernance	Incompétence	1265
07 Novembre 2019 DCC 19-511 ; Désiré Cosme AHYI	Recours contre le Gouvernement pour non-application d'un décret	Incompétence	1268
07 Novembre 2019 DCC 19-512 ; Arnaud AWADE	Recours d'injonction à l'Assemblée nationale	Incompétence	1270
14 Novembre 2019 DCC 19-513 ; Prosper ALLAGBE	Inconstitutionnalité d'un programme de l'ORTB exploitant des stagiaires.	Incompétence	1272
14 Novembre 2019 DCC 19-514 ; Adoukou KEHOLOU	Recours pour détention provisoire arbitraire	Violation de la Constitution	1274
14 Novembre 2019 DCC 19-515 ; Philippe C. VIGNON	Recours en intervention dans une procédure judiciaire	Incompétence	1276

14 Novembre 2019 DCC 19-516 ; Prospère ALLAGBE	Invocation du principe de discrimination	Conformité	1278
14 Novembre 2019 DCC 19-517 ; Héritiers du Feu OGBO-DOSSOU – Dhossa-Awiwé	Demande d'annulation d'un jugement	Incompétence	1280
14 Novembre 2019 DCC 19-518 ; Alexis AKIBODE ADIASSI	Détention anormalement longue	Violation de la Constitution	1282
14 Novembre 2019 DCC 19-519 ; Daniel MEDJIGBODO	Inconstitutionnalité d'une détention provisoire	Violation de la Constitution	1285
14 Novembre 2019 DCC 19-520 ; Médard SIANOU	Inconstitutionnalité d'une détention provisoire	Violation de la Constitution	1287
14 Novembre 2019 DCC 19-521 ; Michel Saba BARA	Recours en inconstitutionnalité d'un licenciement	Incompétence	1289
14 Novembre 2019 DCC 19-522 ; Bonaventure TONOUEWA	Recours pour traitement inhumains et dégradants	Conformité	1291

14 Novembre 2019 DCC 19-523 ; Inoussa O. ADJAMA, Christophe AGBOTON et consorts	Recours en de- mande d'applica- tion des nouvelles dispositions du code pénal	Incompétence	1294
14 Novembre 2019 DCC 19-524 ; Président de la République	Loi n°2019-41 portant charte des partis politiques en République du Bénin	Conformité	1297
14 Novembre 2019 DCC 19-525 ; Président de la République	Loi n°2019-43 por- tant code électoral en République du Bénin	Conformité	1299
12 Décembre 2019 DCC 19-526 ; Elédja AZONHOUMON	Détention provi- soire arbitraire	Violation de la Constitution	1301
12 Décembre 2019 DCC 19-527 ; Régisseur de la maison d'arrêt de Cotonou	Détention anorma- lement longue	Violation de la Constitution	1303
12 Décembre 2019 DCC 19-528 ; Bernard AHOUANDJINO	Défaut de réponse d'un Procureur dans un litige do- manial	Violation de la Constitution	1306

12 Décembre 2019 DCC 19-529 ; Hyacinthe DEGA	Détention provisoire anormalement longue	Violation de la Constitution	1308
12 Décembre 2019 DCC 19-530 ; Valentin AGBOKPE-NOU	Détention provisoire anormalement longue	Violation de la Constitution	1310
12 Décembre 2019 DCC 19-531 ; Emmanuel AMOUSSOU CHATIGBE	Recours pour maintien en détention	Conformité	1312
12 Décembre 2019 DCC 19-532 ; François Xavier Ulrich DOSSOU	Recours pour violation du règlement intérieur de l'Assemblée nationale	Violation de la Constitution	1314
12 Décembre 2019 DCC 19-533 ; Ramatou HOUENOU	Recours pour détention provisoire	Violation de la Constitution	1316

**INDEXATION DES POINTS DEVELOPPES DANS CHACUNE
DES DECISIONS ET TEXTE INTEGRAL DE LA DECISION**

DECISION DCC 19-001 du 04 Janvier 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour dénonciation d'une présumée violation du droit d'accès à la justice et à un procès équitable.

Invocation des **articles 35 de la Constitution et 7.1.d) de la CADHP**

23 ans au moins de détention sans qu'aucun règlement définitif n'ait été prononcé ; aucune excuse ne justifie ce délai anormalement long.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 13 juillet 2018 enregistrée à son secrétariat le 16 juillet 2018 sous le numéro 1338/212/REC, par laquelle messieurs Nanchegni HOUNKANRIN et Tankpinou DJOSSOU, tous demeurant à Porto-Novo, 01 BP 1030, forment conjointement un recours pour dénoncer une présumée violation du droit d'accès à la justice ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et les requérants en leurs observations à l'audience plénière du 20 décembre 2018 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent que dans la procédure judiciaire 09/95, le tribunal de première Instance de Porto-Novo, par jugement n°24/95 ADD du 14 décembre 1995, a ordonné le dédommagement par la Société nationale d'Assurance et de Réassurance (SONAR) des victimes d'un accident de la circulation ; que lorsqu'il a été question d'exécuter cette décision de justice, l'avocat des victimes, Maître Yves POVIANOU a déclaré n'avoir pas été constitué pour défendre leurs intérêts ; que toutes les démarches entreprises par les victimes ou leur ayant-droits pour bénéficier du dédommagement ordonné n'ont jusque-là pas prospéré ; que les requérants estiment qu'en agissant ainsi, Maître Yves POVIANOU a failli à sa mission d'assistance des victimes ;

Considérant qu'en réponse, le Bâtonnier de l'Ordre national des Avocats du Bénin observe que l'Ordre des avocats a été saisi le 06 décembre 2016 par courrier en date du 23 novembre 2016 mettant en cause les diligences de Maître Yves POVIANOU ; qu'il invité à faire ses observations sur cette dénonciation, Maître Yves POVIANOU a déclaré qu'il n'a pas pu être l'avocat du sieur Jacob HOUNKANRIN dans la mesure où il était avocat-stagiaire en 1980 à l'époque des faits et n'avait donc pas de cabinet professionnel où il puisse avoir reçu lesdits clients ; qu'à l'instruction contradictoire le 28 février 2017, le plaignant n'a pu établir ses allégations ; que par lettre datée du même jour restée sans suite, il a été demandé au plaignant de compléter sa déclaration par différents éléments ;

Considérant que Maître Yves POVIANOU invité à faire tenir à la Cour ses observations, n'a pas cru devoir répondre sur le fond ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que les requérants soumettent à la Cour la satisfaction de leur droit à un procès équitable ; qu'il résulte des faits que le respect du droit à un procès équitable est invoqué aussi bien dans leurs relations avec le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo que dans leurs rapports avec l'Ordre des avocats du Bénin ;

Considérant que pour des faits d'accident de la circulation intervenu le 29 mars 1980 dont les nommés TANKPINOU Djossou et NANCHEGNI Hounkanrin Jacob ont été les victimes, le tribunal de première Instance de Porto- Novo saisi avait rendu un jugement avant dire-droit N° 24/95 le 14 décembre 1995 ; que depuis lors, soit 23 ans au moins après, le tribunal saisi n'a rendu aucune autre décision dans le sens du règlement définitif de cette affaire ; qu'il y a lieu de dire que le droit de voir sa cause jugée dans un délai raisonnable a été violé par les autorités successives en charge de ce règlement ; que cette violation du droit de voir sa cause jugée dans un délai raisonnable crée des préjudices aux dépens des titulaires de ce droit et ouvre à leur profit le droit au dédommagement ;

Qu'en outre, les différentes autorités judiciaires en charge de ce dossier ont méconnu l'article 35 de la Constitution et s'exposent par leur fait, à supporter l'indemnisation susceptible d'être accordée aux titulaires de ce droit ;

Considérant qu'en ce qui concerne l'Ordre des avocats du Bénin, il résulte du dossier que saisi par correspondance en date du 23 novembre 2016 par les requérants, en « dénonciation d'abus de confiance, d'autorité et de mauvaise foi de l'avocat Yves POVIANOU », le bâtonnier de l'Ordre des avocats a, par correspondance du 21 février 2017 invité les parties à une séance de travail le 28 février 2017, à l'issue de laquelle il a demandé aux requérants de fournir des pièces en vue d'étayer leurs prétentions ; qu'il précisa qu'à défaut, il « serait dans l'incapacité de donner suite... » à leur plainte en l'état ; que du 23 novembre 2016 à la date du 13 juillet

2018, date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé près de deux ans sans que l'Ordre des avocats du Bénin n'ait répondu, par décision, à leur requête ; qu'aucune excuse ne peut justifier ce délai anormalement long qui méconnaît l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; que la violation du droit de voir sa cause jugée dans un délai raisonnable crée des préjudices aux dépens des titulaires de ce droit et ouvre à leur profit le droit au dédommagement de la part de l'Ordre national des Avocats du Bénin ;

DECIDE :

Article 1er.- Il y a violation du droit de voir sa cause jugée dans un délai raisonnable par le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et par l'Ordre national des Avocats du Bénin.

Article 2.- La violation du droit de voir sa cause jugée dans un délai raisonnable ouvre droit au dédommagement au profit des requérants.

Article 3.- Il y a violation de l'article 35 de la Constitution par les autorités judiciaires concernées et par l'Ordre national des Avocats du Bénin qui s'exposent à supporter l'indemnisation susceptible d'être accordée aux titulaires du droit.

Article 4.- La présente décision sera notifiée à messieurs Nanchegni HOUNKANRIN et Tankpinou DJOSSOU, à Maître Yves POVIANOU, au bâtonnier de l'Ordre national des Avocats du Bénin et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-002 du 04 Janvier 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre le COUS, la SONEB et la SBEE pour violation des droits fondamentaux.

Requête faisant intervenir la cour dans le différend qui oppose le requérant aux structures citées ci-dessus.

Requête hors du champ de compétence de la cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 décembre 2017 enregistrée à son secrétariat le 04 décembre 2017 sous le numéro 1997/327/REC-17, par laquelle monsieur Alain TCHANSI, porte plainte devant la haute Juridiction contre le centre des œuvres universitaires et sociales (COUS), la société nationale des Eaux du Bénin (SONEB) et la société béninoise des Energies électriques (SBEE) pour violation de ses droits fondamentaux.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 20 décembre 2018 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le COUS a mis fin aux activités par lesquelles il se prenait en charge en tant que handicapé moteur ; que le COUS, ensemble avec la SONEB et la SBEE ont détruit ses installations électriques et lui ont coupé l'eau courante ; qu'il demande en conséquence à la haute Juridiction de le rétablir dans ses droits fondamentaux ;

Considérant qu'en réponse, la directrice du COUS expose que conformément au décret n° 2016-790 du 23 décembre 2016 portant attributions, organisation et fonctionnement du centre des œuvres universitaires et sociales, le COUS est chargé de la réalisation des œuvres universitaires et non de la promotion des droits des handicapés ; que le COUS avait en effet concédé à monsieur Alain TCHANSI pour les besoins de ses activités commerciales un kiosque ; qu'en lieu et place du

renouvellement du contrat à terme, monsieur Alain TCHANSI, se fondant sur son handicap, a espéré une concession du kiosque sans contrepartie financière à son égard ; que l'article 26 de la Constitution qu'il invoque ne signifie pas que l'Etat dispense ou décharge les personnes handicapées de leurs devoirs ou de leurs obligations que celles-ci auraient librement contractées ; que la rupture d'égalité aurait consisté selon elle, à lui accorder un traitement spécial relativement aux autres commerçants qui occupent les kiosques du COUS et ayant signé le même type de contrat ; que la directrice du COUS soutient par ailleurs que monsieur Alain TCHANSI invoque également l'article 4 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples sans toutefois démontrer l'atteinte à son intégrité physique dont est auteur le COUS ; qu'elle conclut que les demandes de monsieur Alain TCHANSI relèvent du contentieux de la légalité et demande à la haute Juridiction de se déclarer incompétente ;

Considérant que le directeur de la SONEB expose quant à lui que monsieur Alain TCHANSI n'est pas un abonné de la SONEB ; qu'il a hérité de son frère défunt Jean Dalloz TCHANSI la police FI074697 qui présente des arriérées de vingt-neuf mille cinq cent soixante-trois francs pour une période de deux ans et demi ; que la procédure recommande en de telles circonstances, l'interruption de fourniture d'eau ; que pour trois factures impayées, le contrat d'abonnement doit être résilié et le compteur d'eau retiré ; que le handicap ne saurait constituer un passe-droit ;

Considérant que pour le directeur de la SBEE, l'Université d'Abomey-Calavi a été connectée au réseau de distribution de la SBEE en tant que client, la distribution interne que fait l'UAC de l'énergie que lui délivre la SBEE n'est pas de son ressort ; qu'il existe des instruments internationaux qui instituent des privilèges au profit des personnes handicapées mais qu'aucune obligation de distribution gratuite de l'énergie électrique à ces personnes n'est imposée formellement à la SBEE par l'Etat béninois ; que la SBEE n'a violé en conséquence aucun droit de Monsieur Alain TCHANSI ;

Considérant qu'il résulte du dossier que la requête de monsieur Alain TCHANSI tend à faire intervenir la Cour dans le règlement du différend qui l'oppose au COUS, à la SBEE et à la SONEB concernant la fourniture de l'Energie électrique et de l'Eau ; que les articles 114 et 117 de la Constitution qui déterminent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour une telle intervention ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Alain TCHANSI, à madame la Directrice du centre des œuvres universitaires et sociales (COUS), à monsieur le Directeur de la société nationale des eaux du Bénin (SONEB), à monsieur le

Directeur de la société béninoise des énergies électriques (SBEE) et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours pour violation de liberté individuelle

Invocation des **articles 8 alinéa 1 et 15 et 18 alinéas 1 et 3** de la Constitution

Défaut de preuve d'arrestation et détention arbitraire

Violation de la Constitution (NON)

Atteinte à l'intégrité physique attestée par le certificat médical

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-calavi du 04 septembre 2017, enregistrée à son secrétariat le 14 septembre 2017 sous le numéro 1537/255/REC-17, par laquelle monsieur Edith Toudonou HOUNHOUI, surveillant général au complexe scolaire « Le savoir », BP 301 Abomey-calavi, forme un recours en violation de sa liberté individuelle ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 03 janvier 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le mercredi 30 août 2017, alors qu'il s'était rendu à la brigade territoriale d'Akassato pour porter assistance à la fille de son ami Ghislain AGBESSI, arrêtée suite à une altercation avec les gendarmes de ladite brigade dans un conflit de bornage de parcelles de terrain, il a été victime d'une atteinte à son intégrité physique ; que pendant qu'il recevait un appel téléphonique dans la rue de la brigade, il y a été rattrapé et roué de coups de poing et de rangers par le nommé Hervé TOVIESSI, gendarme en service dans ladite brigade sous prétexte qu'il incitait la gardée à vue à faire une déposition mensongère ; que suite à la violence exercée sur sa personne, il a été arbitrairement arrêté et mis illégalement au violon, la nuit du 30 au matin du 31 août 2017 ; que le chef de la brigade d'Akassato, informé de la situation, au lieu de faire cesser la

violation dont il faisait l'objet, a plutôt porté concours à l'agent indélicat ; que selon lui, les traitements dont il a été victime sont inhumains, dégradants et humiliants et violent les articles 18, 19, 34 et 35 de la Constitution et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; que copie d'un certificat médical initial est jointe à sa requête, et fait état d'éraflures sur la face postérieure des deux avant-bras puis au niveau de la face externe de la cheville gauche ;

Considérant qu'appelés à présenter leurs observations à la Cour, ni le maréchal des logis Hervé TOVIESSI, ni le chef de la brigade d'Akassato au moment des faits, n'ont cru devoir répondre ou se présenter aux audiences de mise en état ;

VU les articles 8 alinéa 1 et 15 et 18 alinéas 1 et 3 de la Constitution ;

Sur l'arrestation et la détention arbitraires

Considérant qu'il découle de l'article 18 alinéas 1 et 3 de la Constitution que l'arrestation et la détention sont arbitraires dès lors qu'elles interviennent dans des conditions non déterminées préalablement par une loi ; qu'en l'espèce, il n'est pas établi au dossier que Monsieur Edith Toudonou HOUNHOUI a été arrêté et détenu à la brigade d'Akassato du 30 au 31 août 2017 ; qu'il n'y a donc pas violation de la Constitution ;

Sur l'atteinte à l'intégrité de la personne

Considérant qu'il résulte des articles 8 alinéa 1 et 15 de la Constitution que la personne humaine est sacrée et inviolable et que « *tout être humain a droit au respect de sa vie et à l'intégrité physique et morale de sa personne* » ; qu'il est constant que monsieur Edith Toudonou HOUNHOUI a été victime d'une maltraitance lors de son interpellation ; qu'en effet, le certificat médical du 1^{er} septembre 2017 y relatif, produit au dossier, fait état d'éraflures sur la face postérieure des deux avant-bras et au niveau de la face externe de la cheville gauche et évalue l'incapacité totale temporaire (ITT) à soixante-douze (72) heures ; que ces énonciations du certificat médical permettent de conclure à une atteinte à l'intégrité physique de monsieur Edith Toudonou HOUNHOUI en violation des dispositions des articles 8 alinéa 1 et 15 de la Constitution ;

Considérant qu'en apportant son concours au maréchal des logis Hervé TOVIESSI alors que les actes que l'intéressé posait étaient manifestement contraires à la Constitution, et en ne répondant pas aux mesures d'instructions diligentées par la Cour, le Chef de la Brigade d'Akassato en poste aux dates des 30 et 31 août 2017, a violé l'article 35 de la Constitution qui dispose : « *Les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté dans l'intérêt et le respect du bien commun* » ;

DECIDE :

Article 1^{er}. - Il n'y a pas violation de l'article 18 de la Constitution.

Article 2.- Il y a atteinte à l'intégrité physique de monsieur Edith Toudonou HOUNHOUI.

Article 3.- Le maréchal des logis Hervé TOVIESSI et le chef de la brigade d'Akassato aux dates des 30 et 31 août 2017 ont violé l'article 35 de la Constitution.

Article 4.- La présente décision sera notifiée à monsieur Edith Toudonou HOUNHOUI, au maréchal des logis Hervé TOVIESSI et au chef de la brigade d'Akassato et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-004 du 04 Janvier 2019

DROITS ECONOMIQUE ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité du refus d'exécution d'une décision de justice par l'Etat béninois.

Invocation des **articles 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour, 117 et 121 alinéa 2 de la Constitution.**

Désistement du conseil du requérant. La cour donne acte du désistement et se prononce d'office et conclut qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 février 2018, enregistrée à son secrétariat le 05 février 2018 sous le numéro 0255/047/REC-18, par laquelle le Groupement des entreprises EMCR (GEE), ayant son siège social à Cotonou, lot 627, les Cocotiers, 01 BP 6891, Cotonou, assisté de Maître Cosme AMOUSSOU, avocat, forme un recours en inconstitutionnalité de la décision de l'Etat béninois de ne pas exécuter le jugement du 31 mars 2016 du tribunal de première Instance de Porto-Novo que l'Agent judiciaire du Trésor lui a notifiée par sa lettre du 22 mars 2017 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est adjudicataire des lots 1 et 7 du marché de construction du nouveau siège de l'Assemblée nationale à Porto-Novo pour la réalisation duquel, il a dû, « ainsi que l'y contraignait le contrat de marché », préfinancer des travaux d'amélioration du sol pour plus de 6.000.000.000 (six milliards) de francs CFA ; que sous la rumeur d'une menace d'effondrement du bâtiment, le PDG de GEE, monsieur Abdelkader MOUTAIB, a été mis en prison et tous les matériels de l'entreprise confisqués et conduits, semble-t-il, par le Génie militaire vers une destination inconnue ; qu'il s'en est suivie la suspension des travaux et la résiliation des lots 1 et 7 ; que l'Etat béninois n'ayant pas honoré ses promesses de dédommagement, le GEE a dû saisir le tribunal de première Instance de Porto-Novo qui a prononcé diverses condamnations contre lui par un

jugement assorti de l'exécution provisoire pour moitié et qu'il refuse d'exécuter ; que le requérant allègue que ce refus d'exécution, motivé selon la lettre du 22 mars 2017 de l'Agent judiciaire du Trésor, par le fait qu'appel a été relevé du jugement, est un « refus catégorique » opposé par l'Etat, car un jugement ayant ordonné l'exécution provisoire doit être exécuté nonobstant toutes voies de recours ; qu'il analyse le refus d'exécution de l'Etat en une violation, d'une part, de l'article 59 de la Constitution aux termes duquel « Le Président de la République assure l'exécution des lois et garantit celle des décisions de justice », d'autre part, de l'article 54 de la même Constitution qui fait du Président de la République le chef du Gouvernement et le détenteur du pouvoir exécutif et l'habilite à ordonner les mesures nécessaires à l'exécution de la décision de justice par le Gouvernement ; qu'il fait valoir également une violation des articles 26 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant que le Président de la République, sur le fondement de l'article 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour, oppose à ces moyens, l'irrecevabilité de la requête, au motif qu'elle n'a pas été signée par le requérant lui-même mais par son conseil ; qu'il soulève ensuite l'incompétence de la Cour en invoquant les dispositions des articles 583 et 587 du code de procédure civile, commerciale, administrative, sociale et des comptes aux termes respectifs desquels les difficultés relatives aux titres exécutoires sont portées devant le juge de l'exécution ; qu'il s'oppose par ailleurs au moyen tiré de la violation des articles 54, 59 et 26 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; que sur les articles 54 et 59 de la Constitution, le Président de la République fait valoir qu'aucun acte ou aucune omission susceptible d'établir un manquement à l'obligation mise à sa charge ne lui est imputé et que s'il est vrai que l'administration, qui relève de lui, a pu être saisie, l'acte de cette administration ne peut directement et personnellement l'engager au point où la réponse qu'elle a donnée doit être considérée comme avoir été donnée par lui-même ;

Considérant qu'en ce qui concerne la rupture de l'égalité, le Président de la République fait observer, d'une part, que le requérant n'apporte aucune preuve sur les cas de discrimination qu'il invoque, d'autre part, que ces cas sont sans lien avec la question de l'exécution de décision de justice soumise à la Cour et n'y sont en conséquence pas comparables ;

Considérant que l'Agent judiciaire du Trésor, représentant l'Etat béninois, a développé les mêmes moyens relativement à l'irrecevabilité de la requête et à l'incompétence de la Cour, avant de conclure que l'Etat béninois ayant fait appel du jugement dont l'inexécution a justifié la saisine de la Cour et fait une demande de défense à exécution provisoire, la requête n'est pas fondée ;

Considérant que par une lettre du 30 octobre 2018, le conseil du requérant a fait connaître à la Cour que son mandant se désiste de son recours ;

VU les articles 31 alinéa 2 du règlement intérieur, 117 et 121 alinéa 2 de la Constitution ;

Considérant que le contentieux constitutionnel est un contentieux objectif ; qu'il vise à purger l'ordre constitutionnel d'un vice ou d'une irrégularité et transcende en conséquence les droits et les intérêts individuels en privilégiant la préservation de l'Etat de droit ; qu'en cette matière, le désistement n'est opérant qu'à la double condition que le recours ne porte pas sur la violation des droits fondamentaux et des libertés publiques et qu'il ne comporte pas le risque de laisser subsister dans l'ordonnancement juridique une atteinte aux normes et valeurs protégées par la Constitution ; que pour pallier ce risque et protéger ces normes et valeurs, la Cour, sur le fondement des articles 117, 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque, 121 alinéa 2 de la Constitution, doit se prononcer d'office en tout état de cause, après avoir donné acte du désistement ;

Considérant qu'en l'espèce, l'examen de la requête ne révèle pas l'existence d'un tel risque en l'état actuel du dossier ; qu'il y a donc lieu de donner acte au Groupement des entreprises EMCR (GEE) de son désistement, et en se prononçant d'office, de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

DECIDE :

Article 1^{er} : Il est donné acte au Groupement des entreprises EMCR (GEE) de son désistement.

Article 2 : Se prononce d'office.

Article 3 : Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 4 : La présente décision sera notifiée au Groupement des entreprises EMCR (GEE), à l'Agent judiciaire du Trésor et à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki ISSIFOU AMOUDA	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

COUR CONSTITUTIONNELLE. Recours pour violation de la Constitution par le Président de la République au sujet d'un conseiller démissionnaire à la Cour constitutionnelle.

Invocation de l'article 12 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ;
DCC 18-176 du 14-08-2018

Autorité de la chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 19 février 2018, enregistrée à la même date sous le numéro 0354/068/REC-18 par laquelle monsieur Blaise Afolabi KOUTON, demeurant à Porto-Novo, 01 BP 3358, forme un recours pour violation par le Président de la République de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Blaise Afolabi KOUTON expose que le 26 janvier 2018, monsieur Simplicie DATO a démissionné de ses fonctions de conseiller à la Cour constitutionnelle ; que le Président de la République a pris acte de la démission mais n'a pas procédé à la désignation de son remplaçant dans le mois de la démission comme l'exige l'article 12 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ; que selon lui, en agissant ainsi, le Président de la République a méconnu la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le premier adjoint au Secrétaire général du Gouvernement observe que la mandature au cours de laquelle Monsieur Simplicie DATO a démissionné est arrivée à terme le 05 juin 2018 ; qu'une nouvelle mandature a commencé le 06 juin 2018 ; que selon lui, la requête de monsieur Blaise Afolabi KOUTON est donc devenue sans objet ;

Considérant qu'aux termes de l'article 12 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle « *Un membre de la Cour Constitutionnelle peut démissionner par une lettre adressée au Président de ladite Cour. La nomination du remplaçant intervient au plus tard dans le mois de la démission. Celle-ci prend effet pour compter de la nomination du remplaçant* » ;

Considérant cependant que par décision DCC 18-176 en date du 14 août 2018, la Cour a dit que la démission de monsieur Simplicie DATO n'est pas contraire à la Constitution ; qu'il y a donc autorité de la chose jugée et que la requête est donc irrecevable ;

DECIDE :

Article 1er.- La requête est irrecevable.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à messieurs Blaise Afolabi KOUTON et Simplicie DATO, au Secrétaire général du Gouvernement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité d'attribution d'un marché public par la mairie de Pehunco,

Rappel des articles **114 et 117 de la Constitution**

Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey du 19 février 2018 enregistrée à son secrétariat le 20 février 2018 sous le numéro 0377/073/REC-18, par laquelle monsieur Sossa ETCHIZIN-GOMADA, Directeur général de l'Entreprise ECBEM, BP : 03 Abomey, forme un recours en inconstitutionnalité d'attribution de marché public par la Mairie de Pehunco ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant affirme que dans le cadre de l'attribution du marché relatif à l'appel d'offres de réhabilitation de la piste Soassararou-Kika-Séké sur un linéaire de 14,800 km, les membres de la commission de passation des marchés publics, le Maire de la commune de Pehunco, le Préfet de l'Atacora, ont agi hors cadre légal, violant ainsi les articles 33, 34, 35, 36 et 37 de la Constitution ; qu'au mépris des dispositions de la loi n° 2009-02 du 07 août 2009 portant code des marchés publics, du code d'Ethique et de moralisation dans les marchés publics, les autorités suscitées ont attribué ou entériné l'attribution du marché querellé à l'entreprise LOGIC ; qu'il fait grief à ladite entreprise d'avoir, confondu l'offre technique à l'offre financière, présenté un acte de représentation non authentique, acheté le dossier d'appel d'offre après prolongation du délai initial de clôture du dépôt des offres ; qu'il relève que l'entreprise LOGIC a été attributaire dudit marché alors même qu'elle était frappée d'inéligibilité à la commande publique en raison

de la falsification d'une attestation de bonne fin d'exécution de marché, dont elle a été reconnue coupable ; qu'il estime que de par la conduite irrégulière de ce dossier d'appel d'offres, tous les actes y relatifs pris, tant par la Mairie de Péhunco que par la Préfecture de l'Atacora sont illégaux ; qu'il demande alors au juge constitutionnel de prononcer la violation des articles 33, 34, 35, 36 et 37 de la Constitution et de rétablir l'entreprise ECBEM dans ses droits en la confirmant comme attributaire du marché relatif aux travaux de réhabilitation de la piste Soassararou-Kika-Séké ;

Considérant que la Mairie de Péhunco, par l'organe du Maire, explique que les contrats des marchés publics sont exécutés conformément aux dispositions de la loi n°2009-02 du 07 août 2009 portant code des marchés publics et des délégations des services publics en République du Bénin et ses décrets d'application ; que ladite loi s'applique également aux procédures de passation, de règlement, de contrôle et de régulation de tous les marchés publics de travaux, de fournitures et de services passés par l'autorité contractante ; qu'il conclut que le présent recours conteste l'application de la loi sus-mentionnée devant la Cour, alors même qu'une procédure similaire est pendante devant la chambre administrative de la Cour suprême et l'autorité de régulation des marchés publics, instances dont relève, selon lui, le contrôle de l'application de ladite loi ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant demande à la Cour, d'apprécier les conditions d'attribution du marché de réhabilitation de la piste Soassararou-Kika-Séké à une autre entreprise au détriment de la sienne, par la Mairie de Péhunco ; qu'une telle appréciation tend à faire apprécier par la Cour, le respect lors de l'attribution dudit marché, des règles définies par la loi n°2009-02 du 07 août 2009 portant code des marchés publics et des délégations des services publics en République du Bénin ; que la Cour, juge de la constitutionnalité est incompétente pour connaître d'un tel contrôle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Sossa ETCHIZIN-GOMADA, à monsieur le Maire de la commune Péhunco et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Le Rapporteur,

Membre
Membre
Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-007 du 04 Janvier 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité du décret n° 2017-409 du 04 Août 2017 portant création organisation et fonctionnement du comité chargé du contrôle de la gestion des ressources additionnelles et des missions de sécurisation du territoire.

Invocation des **articles 117 et 121 de la Constitution**

Violation de la constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 26 février 2018, enregistrée à son secrétariat le 02 mars 2018 sous le numéro 0453/081/REC-18, par laquelle monsieur Pierre OGOUGBE, commissaire de police de 2^{ème} classe, domicilié au lot 2210, parcelle P, quartier ZOPA, Abomey-Calavi, 03 BP 2072 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité du décret n° 2017-409 du 04 août 2017 pour violation des articles 98, 12^{ème} tiret et 54 de la Constitution ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 12 mars 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0514/089/REC-18, par laquelle monsieur Rémi AZANLIN, commissaire de police de première classe, demeurant à Godomey, 03 BP 2072 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité du même décret pour violation des articles 54 et 55 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Pierre OGOUGBE soulève l'inconstitutionnalité du décret n°2017-409 du 04 août 2017 portant création, organisation et fonctionnement du comité chargé du contrôle de la gestion des ressources additionnelles et de l'exécution des missions de sécurisation du territoire en ce qu'il réglemente le secteur de la sécurité publique et fait sanctionner les responsables des unités des ex police et gendarmerie alors que l'article 98, 12^{ème} tiret de la Constitution dispose

que le statut des personnels militaires, des forces de sécurité publique et assimilés est du domaine de la loi ; qu'il souligne que non seulement, il n'est prévu nulle part la création de ce comité par le Président de la République, mais encore ce comité a été créé sans aucun support législatif et n'est donc pas un décret d'application d'une loi ; que le décret n'a d'ailleurs pas été contresigné par les ministres chargés de son exécution comme le prescrit l'article 54 alinéa 6 de la Constitution ; qu'en outre, monsieur Pierre OGOUGBE sollicite que les fonctionnaires de police et les militaires de l'ex gendarmerie qui ont été sanctionnés de diverses manières en Conseil des ministres soient rétablis par le même Conseil ;

Considérant que monsieur Rémi AZANLIN relève pour sa part qu'il a été contrôlé par ce comité et sanctionné arbitrairement ; qu'il reprend les mêmes moyens et y ajoute notamment la violation de l'article 55 de la Constitution aux termes duquel « ...le Conseil des Ministres délibère obligatoirement sur...les ordonnances et décrets réglementaires » alors qu'il n'est fait dans le décret querellé mention d'aucune délibération du Conseil des ministres ; qu'il sollicite en conséquence l'annulation de tous les actes du comité ;

Considérant que par correspondances en date du 22 août 2018, les requérants ont déclaré se désister de leurs recours ;

Considérant que les deux recours portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; qu'il y a lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Considérant que le contentieux constitutionnel est un contentieux objectif ; qu'il vise à purger l'ordre constitutionnel d'un vice ou d'une irrégularité et transcende en conséquence les droits et les intérêts individuels en privilégiant la préservation de l'Etat de droit ; qu'en cette matière, le désistement n'est opérant qu'à la double condition que le recours ne porte pas sur la violation des droits fondamentaux et des libertés publiques et qu'il ne comporte pas le risque de laisser subsister dans l'ordonnement juridique une atteinte aux normes et valeurs protégées par la Constitution ; que pour pallier ce risque et protéger ces normes et valeurs, la Cour, sur le fondement des articles 117, 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque et 121 alinéa 2 de la Constitution, doit se prononcer d'office après avoir donné acte du désistement ;

Considérant qu'en l'espèce, l'examen des requêtes ne révèle pas l'existence d'un tel risque en l'état du dossier ; qu'il y a donc lieu de donner acte aux requérants de leur désistement, de se prononcer d'office et, ce faisant, de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Il est donné acte à messieurs Pierre OGOUGBE et Rémi AZANLIN de leur désistement.

Article 2 : Se prononce d'office.

Article 3 : Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 4 : La présente décision sera notifiée à messieurs Pierre OGOUGBE et Rémi AZANLIN, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-008 du 04 Janvier 2019

ACTES DU GOUVERNEMENT. Recours en inconstitutionnalité du relevé 11.9 du Conseil des ministres en sa séance du 14 Mars 2018 pour violation des droits de l'homme.

Invocation des **articles 125, 7 al. 1 et 25 de la Constitution et 7 .1. b) et 10 de la CADHP**

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête à Cotonou sans date, enregistrée à son secrétariat le 19 mars 2018 sous le numéro 0550/095/REC-18, par laquelle monsieur Sadikou A. ALAO, avocat, demeurant à la résidence Ayo, lot 1416 G, Haie-vive, 01 B.P. 4424, Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité du « relevé 11.9 du Conseil des ministres en sa séance du 14 mars 2018 » pour violation des droits de l'homme.

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 29 mars 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0621/102/REC-18, par laquelle monsieur Alphonse A. Armand GONCALVES, pharmacien, domicilié au C/816 Aïdjèdo, 03 BP 2342, Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité du même relevé « portant compte rendu d'étape de la lutte contre les faux médicaments » et relatif à la suspension de l'ordre des pharmaciens du Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Sylvain M. NOUWATIN et André KATARY en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Joseph DJOGBENOU, président de la Cour, s'est déporté lors de l'examen de ce recours ;

Considérant que messieurs Sadikou A. ALAO et Alphonse A. Armand GONCALVES exposent que par suite d'une enquête ouverte pour les infractions de vente de médicaments falsifiés, de complicité de vente de médicaments falsifiés, d'exercice

illégal en pharmacie, de complicité d'exercice illégal en pharmacie et de complicité de fourniture de produits médicaux contrefaits contre le représentant du laboratoire NEW CESAMEX, le directeur de la Pharmacie, du Médicament et des Explorations diagnostiques et des représentants de grossistes répartiteurs, la première chambre des flagrants délits du tribunal de première Instance de Cotonou a prononcé des condamnations contre le représentant du laboratoire NEW CESAMEX et les grossistes répartiteurs par son jugement n° 43 1FD-18 du 13 mars 2018 ; que les requérants font valoir qu'alors qu'appel a été relevé de ce jugement, le Conseil des ministres, se fondant sur un compte rendu du ministre de la Justice en sa séance du 14 mars 2018, a suspendu l'ordre des pharmaciens pour une durée de six (06) mois ; que pour monsieur Sadikou A. ALAO, la décision du Conseil des ministres viole les principes de la séparation des pouvoirs et de l'indépendance de la justice puis de la présomption d'innocence consacrés à la fois par la Constitution et la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Que monsieur Alphonse A. Armand GONCALVES, quant à lui, invoque également la violation de la présomption d'innocence et y ajoute la violation de la liberté d'association des pharmaciens à laquelle la décision de suspension prise par le Conseil des ministres porte atteinte, puis la violation des droits de la défense garantis par les articles 17 alinéa 1 de la Constitution et 7.1. c) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples en ce que l'ordre des pharmaciens n'a pas fait l'objet de mesure d'instruction ou de demande d'explication émanant de l'autorité de tutelle ;

Considérant que le Président de la République, par l'organe du chef de la cellule juridique *ad'hoc* soutient, d'une part, qu'il y a pas violation des droits de la personne en ce que le conseil des ministres n'a fait qu'accomplir son devoir d'information et de reddition de compte envers les citoyens et, d'autre part, n'a fait que prendre des mesures conservatoires nécessités par l'urgence à l'égard de l'ordre des pharmaciens ;

Considérant que les deux recours tendent aux mêmes fins ; qu'il convient de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Sur la violation des principes de la séparation

des pouvoirs et de l'indépendance de la justice

Considérant que la séparation des pouvoirs, énoncée par l'article 125 de la Constitution aux termes duquel le « *Pouvoir Judiciaire est indépendant du Pouvoir Législatif et du Pouvoir Exécutif* », est le principe d'organisation politique selon lequel les fonctions de l'Etat sont réparties entre des autorités spécialisées et indépendantes les unes des autres ; que selon le principe de l'indépendance de la justice, corollaire de la séparation des pouvoirs, le pouvoir judiciaire est indépendant et les juges ne sont soumis qu'à l'autorité de la loi ; que le requérant Sadikou

A. ALAO rappelle la jurisprudence de la Cour en la matière, selon laquelle ni le pouvoir législatif ni le pouvoir exécutif ne doit s'immiscer dans l'exercice du pouvoir judiciaire et en tire la « conséquence » que « le relevé 11.9 du Conseil des ministres en sa séance du 14 mars 2018 interfère dans la décision de justice et constitue une violation flagrante par le pouvoir exécutif des principes de séparation des pouvoirs et de l'indépendance de la justice prévus par la Constitution du 11 décembre 1990 » ; que cependant, il n'indique pas en quoi consiste cette interférence ni ne rapporte la preuve d'aucun fait matériel ou acte d'interférence de l'Exécutif dans la sphère du Judiciaire ; que le Conseil des ministres ne s'est en tout cas pas substitué à la juridiction compétente pour se prononcer sur la culpabilité des personnes poursuivies ; que le simple fait pour le Gouvernement d'invoquer une décision de justice déjà rendue, d'en prendre acte ou d'en tirer des conséquences au plan administratif ne saurait être constitutif de cette interférence, dans la mesure où ce fait ne réalise et ne peut réaliser une immixtion dans la reddition du jugement du 13 mars 2018 ni dans le fonctionnement du pouvoir judiciaire ; qu'il s'ensuit que la violation de la séparation des pouvoirs et de l'indépendance de la justice puis la violation subséquente de la Constitution invoquées ne sont pas établies et ne sont donc pas fondées ;

Sur la violation de la présomption d'innocence

VU les articles 7 alinéa 1 de la Constitution et 7.1.b) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant que la présomption d'innocence est en matière pénale le principe selon lequel toute personne poursuivie est considérée comme innocente des faits qui lui sont reprochés tant qu'elle n'a pas encore été déclarée coupable par une décision d'une juridiction, devenue définitive ; que le Conseil des ministres ne s'est pas prononcé et ne pouvait se prononcer sur la culpabilité des personnes poursuivies ; qu'il a seulement pris acte de la décision de la juridiction compétente en prononçant la suspension des activités de l'ordre des pharmaciens ; que la décision sur la culpabilité est et demeure une décision du tribunal de première Instance de Cotonou, compétent pour se prononcer sur la culpabilité ; qu'on ne saurait dans ces conditions faire grief au Conseil des ministres d'avoir porté atteinte au principe de la présomption d'innocence ; que par ailleurs, si les requérants font valoir qu'en se fondant le 14 mars 2018 sur le jugement du 13 mars 2018 pour prendre la décision querellée de suspension des activités de l'ordre des pharmaciens, le Conseil des ministres a méconnu la présomption d'innocence, il n'est pas établi que le 14 mars 2018, le conseil des ministres avait connaissance de l'appel interjeté contre le jugement qui a été rendu la veille ; qu'en outre, il convient de noter que la décision de suspension des activités de l'ordre n'est pas une mise à exécution du jugement ; qu'en effet, la mesure de suspension de l'ordre des pharmaciens est une mesure provisoire d'urgence prise dans un but d'intérêt public ; qu'elle n'est en aucun

cas tributaire du caractère définitif ou non du jugement de condamnation rendu par le tribunal de première Instance de Cotonou le 13 mars 2018 ; qu'elle pouvait même valablement être prise avant même ce jugement ou indépendamment du jugement ; que c'est donc à tort qu'il est reproché au Conseil des ministres d'avoir prononcé la suspension, alors que le jugement est frappé d'appel, en violation de de la présomption d'innocence ;

Sur la violation de la liberté d'association et l'incompétence du Gouvernement à prendre la mesure de suspension

Considérant que le requérant Alphonse A. Armand GONCALVES invoque au soutien de ces moyens, les articles 25 de la Constitution et 10 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples sur la liberté d'association, puis l'article 98 de la Constitution qui dispose que les droits et garanties fondamentaux accordés aux citoyens pour l'exercice des libertés publiques sont du domaine de la loi ; qu'il soutient notamment que le pouvoir exécutif ne peut s'immiscer dans le domaine des droits et garanties fondamentaux si ce n'est seulement pour préciser les modalités d'application de la loi et ne peut restreindre ces droits et garanties fondamentaux ; qu'il convient ici de rappeler que l'ordre des pharmaciens, comme tout ordre professionnel, est une émanation de la loi ; qu'un ordre professionnel est, en effet, une structure exécutant une mission de service public et regroupant de manière obligatoire tous les membres de certaines professions et chargée de veiller à la qualité des prestations effectuées par ses membres ; qu'il n'est donc pas la manifestation de la libre volonté de ses membres de s'associer au sens de la loi de 1901 sur les associations ; qu'en aucun cas donc, la mesure de suspension des activités de l'ordre, qui n'est d'ailleurs pas une interdiction d'activités, ne saurait s'analyser en une atteinte à la liberté d'association ; qu'il n'y a pas atteinte à la liberté d'association s'il n'y avait pas à l'origine liberté de s'associer ; qu'en ce qui concerne l'invocation de l'article 98 de la Constitution, il y a lieu de préciser que le Conseil des ministres a seulement suspendu les activités de l'ordre des pharmaciens pour une durée déterminée de six (6) mois en vue de procéder à une réforme des cadres institutionnel, législatif et réglementaire du secteur de la pharmacie en raison de la situation qui prévaut dans le domaine de la vente des médicaments ; que ce faisant, le Gouvernement n'a édicté aucune norme relative à la liberté d'association ; qu'en prenant une mesure préventive dans un domaine réglementé, le Gouvernement ne s'est donc pas substitué au pouvoir législatif ;

que c'est donc à tort qu'il est soutenu que par la mesure de suspension, le Gouvernement s'est immiscé dans les prérogatives du pouvoir législatif ;

Sur la violation des droits de la défense

Considérant que la mesure prise par le Conseil des ministres est une mesure de suspension et non une sanction ; que par la suspension décidée, le Conseil des

ministres a entendu protéger la mission de service public confiée à l'ordre des pharmaciens dans l'intérêt général ; qu'il n'y a donc pas violation en l'espèce des droits de la défense.

DECIDE :

Article 1.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à messieurs Alphonse A. Armand GONCALVES et Sadikou A. ALAO, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf

Messieurs	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Les Rapporteurs,

Sylvain M. NOUWATIN

André KATARY

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour violation du principe d'égalité

Invocation des articles **26 de la constitution** et **3 de la CADHP**.

L'application du principe d'égalité ne varie pas dans son essence et est tributaire du contexte précis et des situations au regard desquelles elle s'apprécie.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date à Cotonou, enregistrée à son secrétariat le 22 mars 2018 sous le numéro 0574/097/ REC-18, par laquelle monsieur Arthur Alphonse GONCALVES, pharmacien, domicilié au lot 10, quartier Tokplégbé, 01 BP 2342 Cotonou, forme un recours pour rupture d'égalité en violation des dispositions des articles 26 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Joseph DJOGBENOU, président de la Cour, s'est déporté lors de l'examen de ce recours ;

Considérant que le requérant expose que la représentation à Kinshasa du laboratoire NEW CESAMEX a conclu avec la société CAB SARL ayant son siège à Cotonou, un contrat de représentation en vertu duquel NEW CESAMEX SPRL assure la livraison régulière de ses produits pharmaceutiques à tous les grossistes répartiteurs du Bénin, à savoir, CAME, GAPOB, UBPHAR, UBIPHARM, PROMOPHARMA et MEDIPHARM ; que par suite d'une enquête préliminaire et de la confiscation de tous les stocks de produits pharmaceutiques du laboratoire NEW CESAMEX dans les différents entrepôts au Bénin, des poursuites pour ventes de médicaments falsifiés,

complicité de vente de médicaments falsifiés, exercice illégal en pharmacie, complicité d'exercice illégal en pharmacie et complicité de fourniture de produits médicaux contrefaits ont été engagées contre le représentant dudit laboratoire, monsieur Faliou ADEBO, le directeur général de GAPOB, monsieur Fernand GBAGUIDI, ès-qualité de directeur de la pharmacie, du médicament et des explorations diagnostiques et les représentants de quatre (04) autres grossistes répartiteurs, à l'exception de la société MEDIPHARM, alors qu'elle s'est toujours approvisionnée auprès du même laboratoire au même titre que les autres grossistes répartiteurs ; que le requérant juge sélective, donc contraire au principe d'égalité contenu dans la Constitution et la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, la procédure ayant abouti au jugement n° 43/1 FD-18 du 13 mars 2018 de la première chambre correctionnelle du tribunal de première Instance de 1^{ère} classe de Cotonou, en ce que, d'une part, la société MEDIPHARM n'a pas été poursuivie, d'autre part, parce que non seulement monsieur Fernand GBAGUIDI n'a pas fait l'objet de mesure de détention provisoire mais encore a bénéficié d'une relaxe, tandis que le laboratoire NEW CESAMEX et les autres grossistes ont été lourdement condamnés ;

Considérant qu'en réponse, le juge présidant la première chambre du tribunal de première Instance de 1^{ère} classe de Cotonou observe d'abord que c'est une formation collégiale du tribunal qui a connu de l'affaire ; qu'il indique ensuite, s'agissant du fait que le grossiste MEDIPHARM n'a pas été poursuivi, que c'est le procureur de la République qui poursuit et dispose de l'opportunité de la poursuite ; que le juge lui, ne poursuit pas, ne s'autosaisit pas et ne peut juger que les personnes que le procureur de la République défère devant lui ; que c'est également des prérogatives du procureur de la République que relevait l'appréciation de ne pas placer monsieur Fernand Ahokanou GBAGUIDI en détention provisoire au moment de la poursuite ; qu'il explique en outre que les condamnations contre les grossistes poursuivis ont été prononcées suite à une délibération du tribunal qui n'a retenu aucune charge contre monsieur Fernand Ahokanou GBAGUIDI et l'a relaxé ;

Considérant que le requérant sollicite de la Cour de déclarer contraires à la Constitution pour violation du principe d'égalité, le jugement n° 43/1 FD-18 du 13 mars 2018 de la première chambre correctionnelle du tribunal de première Instance de 1^{ère} classe de Cotonou et la procédure qui l'a sous-tendu, sur le fondement des articles 26 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; que l'article 26 alinéa 1 de la Constitution dispose que « *L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction de d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale...* » ; que, quant à l'article 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples qui fait partie intégrante de la Constitution, il dispose en son point 1 que « *Toutes les personnes bénéficient d'une totale égalité devant la loi* » ; qu'au sens de ces deux textes, toutes les personnes se trouvant dans les mêmes situations doivent être soumises au même traitement sans discrimination ;

Considérant que si le principe d'égalité ne varie pas dans son essence, son application est tributaire du contexte précis et des situations au regard desquelles il s'apprécie ; que l'égalité ne peut s'apprécier en dehors des règles de fonctionnement propres à une institution ; qu'en ce sens et dans le domaine de la justice, et plus particulièrement dans une instance pénale impliquant plusieurs personnes, l'identité de situation en raison de l'identité de la procédure engagée contre elles, susceptible de justifier l'égalité, est nécessairement pondérée aussi bien par les circonstances et les éléments concrets de l'espèce que par la personnalité des mis en cause, puis par les principes cardinaux qui régissent la matière ; qu'en faisant application des dispositions du code de procédure pénale en matière de poursuite et des dispositions du code pénal en matière de sanction qui prescrivent la personnalisation à la fois des poursuites et de la peine, le tribunal de première Instance de 1^{ère} classe de Cotonou n'a pas violé la Constitution ;

DECIDE :

Article 1.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Arthur Alphonse GONCALVES, au juge président la première chambre du tribunal de première Instance de 1^{ère} classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Razaki AMOUDA ISSIFOU .-

LOI DE JUSTICE. Recours pour violation de la loi portant statut de la magistrature

Invocation de l'article 20 al. 3 et 4 relative au CSM

Le recours a été introduit hors délai.

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 27 octobre 2017, enregistrée le 31 octobre 2017 sous le numéro 1814/307/REC-17, par laquelle monsieur Perpétus DJEHOUE, demeurant à Cotonou, 02 BP 2517, forme un recours pour violation par le Garde des Sceaux et le Conseil supérieur de la magistrature de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que messieurs Joseph DJOGBENOU et Razaki AMOUDA ISSIFOU, respectivement président et vice-président de la Cour, se sont déportés lors de l'examen du présent recours ;

Considérant que monsieur Perpétus DJEHOUE expose que la décision n°001/CSM-17 du 06 septembre 2017 par laquelle le Conseil supérieur de la magistrature (CSM) lui interdit l'exercice de ses fonctions de juge d'instruction du deuxième cabinet du tribunal de première Instance de Ouidah jusqu'à la décision définitive sur l'action disciplinaire est irrégulière tant dans la forme que dans le fond ;

Que sur la forme, il soutient que le Garde des Sceaux a outrepassé son rôle de dénonciation des faits en sollicitant du CSM sa suspension temporaire violant ainsi l'article 61 de la loi n°2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature ; qu'il y remarque la non désignation préalable d'un rapporteur pour ouvrir la procédure disciplinaire comme l'exige l'article 62 de la même loi et le délai de

quinze (15) jours à lui accordé pour préparer sa défense aux termes des articles 65 et 66 de cette loi ; que la loi susvisée n'a pas été respectée en ce que, convoqué le 04 septembre 2017, il a été entendu le 06 septembre 2017 ; qu'il y a défaut de proposition de la part de ses supérieurs hiérarchiques de la mesure de suspension alors que l'article 69 alinéa 1 de la loi n°2001-35 du 21 février 2003 dispose qu'une telle mesure doit être motivée par l'urgence et ne peut être prise que sur proposition de ses supérieurs hiérarchiques ;

Que sur le fond, les griefs retenus pour enclencher la procédure disciplinaire sont inexacts et infondés ; que dans le dossier Ouid/14/PR-425, CAB 1/14/121-004 dont son cabinet avait la conduite, il a décerné un mandat d'amener contre les inculpés qui n'ont pas déféré aux convocations et mandats de comparution ; qu'il ajoute que contre toute attente, ils ont demandé sa récusation et le président de la chambre d'accusation de la cour d'Appel de Cotonou lui a intimé l'ordre de transmettre le dossier en cause au procureur de la République aux fins de sa transmission au procureur général près la cour d'Appel, ordre auquel il n'a pas donné suite ; que selon lui, une ordonnance portant sursis à continuation de l'instruction a donc été prise par la cour d'Appel de Cotonou depuis l'année 2014 ; qu'il n'a jamais signé de mandat de dépôt à l'encontre des mis en cause comme le Garde des Sceaux l'a soutenu dans la procédure disciplinaire ; qu'il est juge d'instruction et non juge des libertés et de la détention à qui revient cette compétence ;

Qu'il observe que dans le dossier Ouid/2014/RP-1034, CAB2/2014/RI-36 relatif à l'affaire Victorin AGOSSOU YANVI et consort Dah Alinmalesso Jean AHO-GLELE, Fortuné HOUNTONDJI, la Cour constitutionnelle saisie sur plainte de Monsieur Victorin AGOSSOU YANVI a dit et jugé par décision DCC 16-097 du 07 juillet 2016 que « L'interpellation et l'arrestation de monsieur Victorin AGOSSOU YANVI ne sont pas contraires à la Constitution » et dans le dossier de l'affaire dite « collectivité ADJOVI », suite à la plainte de monsieur Lucien DOSSAVI-YOVO quant à sa détention, elle a par décision DCC 14-159 du 28 août 2014 dit et jugé qu'« Il n'y a pas violation de la Constitution » ; que c'est donc à tort et en méconnaissance du principe de l'autorité de la chose jugée que le CSM a évoqué les mesures légales décidées dans ces deux dossiers ; que, contrairement à ce qui a été soutenu, son cabinet n'a, à aucun moment, connu d'un dossier mettant en cause un nommé Luc BOGLER dont la demande de mise en liberté serait demeurée sans réponse ; qu'en plus, dans le dossier Ouid/2011/RP-941, CAB1/2011/RI-0059, il lui est à tort reproché d'avoir, pour des besoins d'enquête et dans le cadre d'une perquisition, ordonné la garde à vue de l'inculpé mis sous contrôle judiciaire par le juge des libertés et de la détention ; que, selon lui, un contrôle judiciaire ne peut constituer un obstacle aux investigations du juge d'instruction ; qu'il lui est également fait grief d'avoir emprunté de l'argent auprès d'un ancien inculpé dans une affaire qui s'est soldée par un non-lieu et de n'avoir remboursé que suite à l'interpellation à lui faite par l'Inspection générale des services judiciaires or, il n'en est pas ainsi car il avait déjà

remboursé sa dette bien avant cette interpellation ; qu'en ce qui concerne les libéralités reçues du roi de Comé, c'est par amitié et volontairement que ce dernier les lui a faites et non dans le cadre d'un dossier judiciaire dont il a la charge comme l'a allégué le Garde des Sceaux ; que par ailleurs, à la lecture de la décision querellée, il est présenté comme « un juge hors la loi, arbitraire et surtout habitué des faits » alors qu'il n'a fait qu'exercer les attributions légales du juge d'instruction ; que le CSM pour s'éclaircir aurait dû saisir la Cour suprême, juridiction compétente, pour interpréter les articles 87 alinéa 1, 167 et 170 alinéas 1 et 2 du code de procédure pénale afin de situer les parties quant à la portée et les limites de ses attributions ; qu'enfin, la convocation du CSM est intervenue alors qu'il jouissait de son congé annuel et avait programmé un voyage pour aller faire un bilan de santé au Canada ; qu'il a dû annuler son billet d'avion afin de répondre le 06 septembre 2017, à la convocation ; que cette convocation dépourvue de toute urgence l'a empêché ainsi de jouir paisiblement de son droit fondamental aux congés annuels ;

Considérant qu'en réponse, le Secrétaire général du Conseil supérieur de la Magistrature (CSM), observe que c'est suite à un rapport d'enquête de l'Inspecteur général des services judiciaires, que le Garde des Sceaux, par lettre n° 588/MJL/SP-C du 04 septembre 2017 a sollicité du CSM, conformément aux articles 61 et 69 de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature, la suspension temporaire du requérant ; qu'en effet, de nombreuses plaintes contre le requérant ont été directement adressées à l'Inspection générale des services judiciaires ou transmises au Garde des Sceaux ; que ces plaintes font état de la multiplication de procédures tendant, par le biais de commissions rogatoires, à mettre en garde à vue des personnes mises sous contrôle judiciaire ; qu'ainsi, dans le cadre de l'exécution du jugement n° 2/1^{ère} CH/B/2001 rendu par le tribunal de première Instance de Ouidah et de l'arrêt n° 66/2001 du 13 novembre 2001 de la cour d'Appel de Cotonou, monsieur Armand TOSSOU, collaborateur de l'huissier commis pour l'exécution, a été poursuivi et déposé à la prison civile de Ouidah suite à une plainte avec constitution de partie civile de maître TCHIAKPE, qu'ayant recouvré sa liberté à la faveur d'un contrôle judiciaire, il a été plusieurs fois gardé à vue sur ordre du requérant ; que monsieur Victorin AGOSSOU YANVI a été interpellé le 22 décembre 2015 en exécution d'un mandat d'amener décerné par le requérant et conduit à la prison civile de Ouidah où il a été détenu jusqu'au 31 décembre 2015 sans aucun titre de détention ; que suite à ces excès et aux multiples plaintes des citoyens, le président de la chambre d'accusation de la cour d'Appel de Cotonou a invité sans succès le requérant à la modération ; qu'en outre, le requérant a fait litière des instructions du procureur de la République près le tribunal de première Instance de 1^{ère} classe de Cotonou qui interdisait l'exécution de toute décision de garde à vue prise à l'initiative du requérant ; que d'autres personnes telles le nommé Privat GNANHOUI FANOUDH ont fait l'objet de garde à vue successives à tel point que le président du tribunal de première Instance de Ouidah avait fait observer

par correspondance du 19 août 2017 au juge Perpétus DJEHOUE qu'il outrepassait ses pouvoirs ; qu'en outre, le président, suite à une demande de mise en liberté formulée par le nommé Luc BOGLER et restée sans suite, a adressé une demande d'explications à laquelle le requérant n'a pas daigné répondre ; qu'une autre plainte faisant état d'une dette est venue de l'ambassade du Niger au Bénin ; qu'il a fallu l'intervention de l'inspecteur général des services judiciaires pour que le requérant rembourse cette dette ; que tous ces faits d'une gravité certaine sont constitutifs de manquements aux convenances de l'état de magistrat, à l'honneur, à la délicatesse, à la dignité et sont contraires au serment contenu dans l'article 9 de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature et ont motivé la mesure conservatoire prise à l'encontre du requérant le 06 septembre 2017 ; qu'à la séance du 06 septembre 2017, il a été invité et mis en demeure de fournir ses moyens de défense et un rapporteur a été désigné pour procéder à une enquête ; que ce dernier a adressé le 24 octobre 2017 une convocation au requérant qui a exercé ses droits à la défense en constituant les avocats : maîtres Casimir-Marin HOUNTO, Iréné A. K. GASSI et Bidossessi Saturnin AGBANI qui ont eu communication du rapport établi ; que le requérant a donc exercé ses droits à la défense ; qu'en outre, il n'y a pas lieu à confondre la procédure disciplinaire en vue d'une prise de décision définitive avec la procédure de prise de mesure conservatoire de suspension ; qu'il demande à la Cour de rejeter purement et simplement le recours de monsieur Perpétus DJEHOUE ;

Considérant que pour sa part, le Secrétaire général du Gouvernement observe que c'est prétextant que la décision 001/CSM-17 du 06 septembre 2017 viole la loi portant statut de la magistrature que monsieur Perpétus DJEHOUE demande à la haute Juridiction de la censurer ; qu'en effet, à l'appui de son recours, il invoque la violation des articles 61, 62, 65, 66, 67 et 69 de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature, puis, rejette en bloc tous les faits qui lui sont reprochés, et enfin, invoque la violation par le CSM de son droit aux congés annuels ; qu'il en résulte donc que son recours tend à faire apprécier par la Cour un contrôle de la légalité des actes qu'il incrimine, la Cour en est incompétente ;

VU l'article 20 alinéas 3 et 4 de la loi organique n°94-027 du 18 mars 1999 relative au Conseil supérieur de la magistrature modifiée par la loi n°2018-02 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que l'article 20 alinéas 3 et 4 de la loi organique sus visée dispose « *La décision du Conseil supérieur de la magistrature n'est susceptible d'aucun recours, sauf en cas de violation des droits de la personne humaine et des libertés publiques.*

Le recours le cas échéant contre la décision doit intervenir dans un délai de trois (03) jours pour compter de la notification. » ;

Considérant qu'en l'espèce, la décision attaquée a été rendue le 06 septembre 2017

par le Conseil supérieur de la magistrature et notifiée, selon les propres énonciations du requérant, le 12 octobre 2017 ; qu'à partir de la notification, le délai de trois (03) jours expirait le 15 octobre 2017 ; que le recours datée du 27 octobre 2017, a été enregistré à la Cour le 31 octobre 2017 sous le n°1814/307/ Rec-17, soit largement au-delà du délai prescrit par la loi organique sur le CSM, qu'il y a donc lieu de dire que le recours est irrecevable pour avoir été introduit hors délai ;

DECIDE :

Article 1er.- La requête est irrecevable.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Perpétus DJEHOUE, au Secrétaire général du Conseil supérieur de la Magistrature, au Secrétaire général du Gouvernement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-huit,

Messieurs	André KATARY	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON

André KATARY.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195, et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve matérielle d'impossibilité d'enrôlement de la requérante au cours de la période d'établissement du fichier électoral national.

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 19 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2540/409/REC-18 par laquelle madame Safongandé EGNONTO, demeurant à Zinvié, quartier Gbodjoko, sollicite de la Cour son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que la requérante expose qu'elle n'a pas pu se faire enrôler au fichier électoral national ; que ne figurant donc pas sur la liste électorale permanente informatisée, elle sollicite l'intervention de la Cour afin d'y figurer ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état du 11 décembre 2018, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis défavorable au motif que la requérante n'a pas rapporté la preuve de ce qu'elle était dans l'impossibilité matérielle de se faire enrôler durant les périodes d'établissement ou d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, tout le contentieux de l'actualisation

du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, la requérante sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi précitée, «*L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le code électoral*» ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 195 et suivants, notamment les articles 220 et 221 du code électoral, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale ; qu'en l'espèce, la requérante n'a pas rapporté la preuve de ce qu'elle était dans l'impossibilité matérielle de se faire enrôler durant la période d'établissement du fichier électoral national ; qu'elle n'y figure pas ; que la période de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ne prenant pas en compte les étapes de la collecte des données ni de la cartographie censitaire, il y a lieu de rejeter sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La requête de madame Safongandé EGNONTO est rejetée.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à madame Safongandé EGNONTO, à monsieur le Président du COS-LEPI et à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Messan Sylvain NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

DECISION DCC 19-012 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve matérielle d'impossibilité d'enrôlement du requérant au cours de la période d'établissement du fichier électoral national.

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2541/410/REC-18, par laquelle monsieur Edmond Melomè ANANI, demeurant à Zinvié, quartier Gbodjoko, sollicite de la Cour son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il n'a pas pu se faire insérer dans le fichier électoral national ; qu'il ne figure donc pas sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour afin d'y être inscrit ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état du 11 décembre 2018, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis défavorable au motif que le requérant n'a pas rapporté la preuve de ce qu'il était dans l'impossibilité matérielle de se faire enrôler durant les périodes d'établissement ou d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant

sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le code électoral » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 195 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale ; qu'en l'espèce, le requérant n'a pas rapporté la preuve de ce qu'elle était dans l'impossibilité matérielle de se faire enrôler durant la période d'établissement du fichier électoral national ; qu'elle n'y figure pas ; que la période de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ne prenant pas en compte les étapes de la collecte des données ni de la cartographie censitaire, il y a lieu de rejeter sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La requête de monsieur Edmond Melomè ANANI est rejetée.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Edmond Melomè ANANI, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Parakou du 14 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2546/414/REC-18, par laquelle monsieur Ignace ADIGBLI, demeurant à Parakou, sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a entamé le processus d'enregistrement sur la liste électorale à Athiémé mais en raison de son affectation au tribunal de Kandi, il n'a pas pu terminer ledit processus ; qu'il sollicite son inscription sur la liste électorale, plus précisément, dans le 2^{ème} arrondissement de la commune de Parakou, centre de Ladjifarani, poste de vote "carrefour Guy RIOBE" ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 11 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement , par l'organe de son Régisseur général adjoint, demande que l'intéressé fournisse la preuve de ce qu'il a effectivement commencé l'enregistrement ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu' en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription

sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, «*L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral*» ; que la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par monsieur Ignace ADIGBLI est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder, sans délai, à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Ignace ADIGBLI sur la liste électorale, au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Ignace ADIGBLI, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154 et 218 du code électoral

Avis favorable de l'ANT

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Parakou du 14 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2547/415/REC-18, par laquelle monsieur Calixte Sènan AKABASSI, juriste, domicilié à Parakou, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Calixte Sènan AKABASSI expose qu'il s'est fait enregistrer au fichier électoral national à Parakou au centre de vote Banikanni-Bah MORA ; que lors de la distribution des cartes d'électeur, son nom n'a pas été retrouvé sur la liste ; qu'il a plusieurs fois réclamé sans succès ; que c'est pour ce motif il saisit la Cour aux fins de se voir inscrire sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant que le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de Traitement, comparant à l'audience de mise en état spéciale du 11 décembre 2018, a donné un avis favorable à l'inscription sollicité ;

Vu les articles 8, 154 et 218 du code électoral ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de monsieur Calixte Sènan AKABASSI, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation d'inscription sur la Liste électorale permanente

informatisée (LEPI) et à la délivrance d'une carte d'électeur ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que le requérant a entamé la procédure d'inscription sur la liste électorale ; qu'en outre, le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de traitement a donné un avis favorable ; que dès lors, il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner en conséquence, à l'Agence nationale de Traitement de procéder sans délai à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Calixte Sènan AKABASSI sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Calixte Sènan AKABASSI, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-015 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI.

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Avis favorable de l'ANT

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Parakou du 13 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2548/416/REC-18, par laquelle madame Charlotte Folakê OKPEICHAN, revendeuse, domiciliée à Parakou, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Charlotte Folakê OKPEICHAN expose qu'elle a été enregistrée au fichier électoral national à Cotonou et il lui avait été délivrée une première carte électorale ; qu'à présent, elle est domiciliée à Parakou et n'a pas pris part aux actualisations qui ont suivi ; que de ce fait, elle n'a pas pu obtenir la carte d'électeur biométrique ; qu'elle sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée en tenant compte de son domicile actuel ;

Considérant que le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de traitement, comparant à l'audience de mise en état spéciale du 11 décembre 2018, a donné un avis favorable à l'inscription sollicitée ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « *Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle* » ; que la demande de madame Charlotte Folakè OKPEICHAN, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) et à la délivrance d'une carte d'électeur ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; qu'il en résulte que la demande d'inscription sur la liste électorale de madame Charlotte Folakè OKPEICHAN est fondée ; qu'en outre, le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de Traitement a donné un avis favorable ; que dès lors, il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner en conséquence, à l'Agence nationale de Traitement de lui délivrer sans délai une carte d'électeur en tenant compte de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de délivrer une carte d'électeur à madame Charlotte Folakè OKPEICHAN et de l'inscrire sur la liste électorale permanente informatisée de sa résidence habituelle.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à madame Charlotte Folakè OKPEICHAN, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-016 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour transfert de centre de vote et établissement d'une nouvelle carte d'électeur

Invocation des articles 218, 160, 161, 131 al. 1, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Requête fondée

La cour Ordonne à l'ANT le transfert du centre de vote et la délivrance d'une nouvelle carte d'électeur à la requérante

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 15 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2537/418/REC-18, par laquelle madame Corneille A. AYITE, domiciliée à Cotonou, sollicite de la Cour le transfert de son centre de vote et l'établissement d'une nouvelle carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Corneille A. AYITE expose qu'en 2015, elle a obtenu une carte d'électeur pour les élections législatives ; qu'en 2016, en dépit de ses réclamations, il ne lui a pas été établie une carte d'électeur ; que par conséquent elle n'a pas pu remplir son devoir citoyen de voter ; qu'elle demande donc la délivrance d'une carte d'électeur ; que par ailleurs, elle sollicite le transfert de son centre de vote à l'école urbaine centre de Comé, quartier Hongouédé dans la commune de Comé ;

Considérant qu'à l'appui de sa demande elle a produit une photocopie de sa carte d'électeur n° 00766428 indiquant comme centre de vote EPP Kpota, quartier Fidjrossè-Kpota dans le 12^{ème} arrondissement de la commune de Cotonou ;

VU les articles 218, 160, 161, 131, alinéa 1, 133 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de madame Corneille A. AYITE tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, au principal, au transfert de centre de vote ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant que les articles 160 et 161 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin disposent respectivement que « *Les électeurs figurant déjà sur le fichier électoral national et qui ont changé de domicile ou de résidence doivent solliciter le transfert de leur centre de vote vers le nouveau centre de vote correspondant à leur nouvelle résidence ou nouveau domicile* » ; « *Toute demande de transfert doit être accompagnée de pièces justificatives permettant d'établir l'identification et le lieu de résidence habituelle du requérant ...* » ; que par ailleurs, aux termes des articles 131 alinéa 1 et 133 du même code, « *Il est établi pour chaque électeur une carte d'identification appelée carte d'électeur* », « *La carte d'électeur est valable jusqu'au terme de validité de la liste électorale permanente informatisée qui est de dix (10) ans* » ; qu'il en découle que la demande de madame Corneille A. AYITE est fondée ; qu'en outre, il est établi qu'elle est inscrite au fichier électoral national ; que dès lors, il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder sans délai au transfert de son centre de vote vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et de lui délivrer une carte d'électeur y correspondant ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne le transfert du centre de vote de madame Corneille A. AYITE vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence.

Article 2.- Ordonne qu'il lui soit délivrée une carte d'électeur.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à madame Corneille A. AYITE, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre

Messieurs André KATARY
 Fassassi MOUSTAPHA
 Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre
Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande fondée

Autorisation d'Inscription du requérant sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Godomey du 19 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2549/420/REC-18, par laquelle monsieur Mathieu YARIGO, demeurant à Agassa – Godomey, 01 BP 2050, sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que bien qu'il ait procédé aux formalités nécessaires en vue de figurer sur la liste électorale, son nom n'y est pas ; qu'il sollicite son intégration sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il a joint à sa requête une photocopie de sa carte de ménage ainsi que celle du récépissé de collecte de données ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 11 décembre 2018, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, fait observer qu'il s'agit d'un cas d'omission et a émis un avis favorable ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquentement son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : «*L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral*» ; que la demande d'inscription sur la liste électorale permanente informatisée formulée par monsieur Mathieu YARIGO est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder, sans délai, à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription de monsieur Mathieu YARIGO sur la liste électorale permanente informatisée.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Mathieu YARIGO, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour réintégration sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande fondée

Autorisation de réintégration sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Akassato du 21 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 22 novembre 2018 sous le numéro 2562/423/REC-18, par laquelle monsieur Aboudou Latif SIDI, demeurant à Akassato, commune d'Abomey-Calavi, 01 BP 2050, sollicite sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que bien qu'ayant été inscrit sur la liste électorale en 2011 et obtenu sa carte d'électeur, son nom n'y figure plus depuis l'actualisation de ladite liste ; qu'il sollicite sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il a joint à sa requête la photocopie de la carte d'électeur qui lui a été délivrée en 2011 ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 11 décembre 2018, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, fait observer qu'il s'agit d'un cas d'omission et a émis un avis favorable ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente

informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : «*L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral*» ; que la demande de réintégration sur la liste électorale formulée par monsieur Aboudou Latif SIDI est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder, sans délai, à sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne la réintégration de monsieur Aboudou Latif SIDI sur la liste électorale.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Aboudou Latif SIDI, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve matérielle d'indisponibilité adressée aux structures techniques du COS-LEPI

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2575/426/REC-18, par laquelle monsieur Lionel M. HOUETO, demeurant à Cotonou, 06 BP 3243, sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'en raison de son indisponibilité, il n'a pu procéder aux formalités d'enregistrement sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin de figurer sur cette liste ; qu'il a joint à sa requête la photocopie de sa carte d'identité nationale ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 11 décembre 2018, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis défavorable ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente

informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral national et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée pour se faire inscrire sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en l'espèce, le requérant, faisant état d'une indisponibilité, ne rapporte cependant pas la preuve de l'obstacle l'ayant empêché de s'adresser préalablement auxdites structures ; qu'il en résulte que la Cour ne saurait, dans ces conditions, faire droit à sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Lionel M. HOUETO est rejetée.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Lionel M. HOUETO, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Avis favorable de l'ANT

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 26 novembre 2018 sous le numéro 2592/429/REC-18, par laquelle madame Rianatou TIDJANI, domiciliée à Cotonou, 01 BP 6911, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Rianatou TIDJANI expose qu'elle s'est faite enregistrer au fichier électoral national à Cotonou mais n'a pas pu poursuivre le processus jusqu'à son terme pour des raisons d'absence du territoire national ; que pour ces motifs, elle sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'à l'appui de sa demande, elle a produit une photocopie du récépissé de collecte de données portant le numéro d'ordre 01229 du 27 mars 2014 ; que le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de Traitement, comparant à l'audience de mise en état spéciale du 11 décembre 2018, a donné un avis favorable à l'inscription sollicitée ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de madame Rianatou TIDJANI, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) et de la délivrance d'une carte d'électeur ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; qu'il en résulte que la demande d'inscription sur la liste électorale de madame Rianatou TIDJANI est fondée ; qu'en outre, le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de traitement a donné un avis favorable ; que dès lors, il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner en conséquence, à l'Agence nationale de Traitement de procéder sans délai à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de madame Rianatou TIDJANI sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à madame Rianatou TIDJANI, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-021 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 22 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 26 novembre 2018 sous le numéro 2595/430/REC-18, par laquelle monsieur Codjo Jaurès TONATO, demeurant à Porto-Novo, quartier Tokpota 1, 01 BP 61, sollicite de la Cour son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'exerçant les fonctions d'officier de la Police Républicaine, il a été admis à suivre une formation à l'école de formation des officiers des Forces armées togolaises de septembre 2010 à août 2012, période au cours de laquelle les opérations d'inscription sur la liste électorale permanente informatisée ont été effectuées ; qu'en 2015, durant l'actualisation de la liste électorale, il était encore en stage en Italie ; que n'ayant donc pas pu se faire enregistrer, il sollicite l'intervention de la Cour afin de figurer sur la liste électorale permanente informatisée; qu'il a joint à sa requête la photocopie de plusieurs pièces attestant de son absence du territoire durant la période d'établissement de la liste électorale ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 11 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe du régisseur général adjoint, a émis un avis favorable à sa prise en compte ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral national et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par Monsieur Codjo Jaurès TONATO est donc fondée ; qu'en outre, il a produit des pièces attestant de son absence du territoire national ; que le régisseur de l'Agence nationale de traitement a émis un avis favorable à sa demande ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder, sans délai, à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription de monsieur Codjo Jaurès TONATO sur la liste électorale.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Codjo Jaurès TONATO, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve adressée aux structures techniques du COS-LEPI

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Bembèrèkè du 12 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 27 novembre 2018 sous le numéro 2604/432/REC-18, par laquelle monsieur Agossou Damien HOUNKPATIN, demeurant à Gamia, commune de Bembèrèkè, sollicite son insertion ainsi que celle de son épouse, Madame Clarice TOGNISSE, dans le fichier électoral et subséquemment leur inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que son épouse et lui n'ont pu suivre jusqu'au bout le processus de leur inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin de figurer sur cette liste ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 11 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis défavorable ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente

informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion et celle de son épouse dans le fichier électoral et subséquemment leur inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée pour se faire inscrire sur la liste électorale ; qu'en l'espèce, le requérant ne rapporte pas la preuve d'un obstacle l'ayant empêché de s'adresser préalablement audit structures ; qu'en outre, il ne figure pas dans le fichier électoral national ; qu'en conséquence, la Cour ne saurait, dans ces conditions, faire droit à sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Agossou Damien HOUNKPATIN est rejetée.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Agossou Damien HOUNKPATIN, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour réintégration sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve matérielle d'indisponibilité adressée aux structures techniques du COS-LEPI

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Pahou du 27 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 28 novembre 2018 sous le numéro 2610/433/REC-18, par laquelle monsieur Sourou Félix GNANSOUNOU, demeurant à Pahou, 03 BP 351 Porto-Novo, sollicite de la Cour son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'étant au Nigéria dans la période allant de 2009 à 2012 pour des raisons de santé, il n'a pas pu se faire inscrire sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin de figurer sur cette liste ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 11 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis défavorable ;

- VU** les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin et les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée pour se faire enregistrer sur la liste électorale ; qu'en l'espèce, le requérant évoquant une indisponibilité due à son état de santé entre 2009 et 2012 n'en rapporte cependant pas la preuve ; qu'en outre, il apparaît qu'il n'est pas inséré au fichier électoral nationale ; que par ailleurs, il n'indique pas avoir entrepris de s'inscrire durant les périodes d'actualisation qui ont suivi et qu'il s'est heurté à une fin de non-recevoir de la part des structures sus-indiquées ; que dans ces conditions, la Cour ne saurait faire droit à sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Sourou Félix GNANSOUNOU est rejetée.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Sourou Félix GNANSOUNOU, à Monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-huit,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie de deux requêtes en date à Cotonou du 27 novembre 2018, enregistrées à son secrétariat le 28 novembre 2018, puis le 06 décembre 2018, sous les numéros 2611/434/REC-18 et 2675/442-13/REC-18, par lesquelles monsieur Fidelphin Gbénan AIHOUNTON, demeurant à Cotonou, sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Joseph DJOGBENOU et Rigobert A. AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'étant à l'étranger lors de l'établissement de la liste électorale permanente informatisée il n'a pas pu se faire enrôler pour des raisons académiques ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour afin de figurer sur la liste électorale ; qu'il a joint à sa requête sa carte consulaire attestant de sa présence à l'étranger au moment des opérations d'enrôlement ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220, et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle, qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui

relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer.

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que par ailleurs, la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par Monsieur Fidelphin Gbénan AIHOUNTON est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à l'inscription du requérant sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription sur la liste électorale de Fidelphin Gbénan AIHOUNTON.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Fidelphin Gbénan AIHOUNTON, à monsieur le Président du COS-LEPI, et à monsieur le régisseur de l'agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé,

Les Rapporteurs,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.

DECISION DCC 19-025 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Avis favorable de l'ANT

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 26 novembre 2018 sous le numéro 2617/435/REC-18, par laquelle madame Christelle Médégnonmi TANDJE, domiciliée à Cotonou, BP 01874, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Christelle Médégnonmi TANDJE expose qu'en 2011, elle a obtenu une carte d'électeur suite à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'elle a pris part à toutes les actualisations de cette liste mais n'a pas réussi malgré ses réclamations, à se faire établir la carte d'électeur biométrique ; que pour ces motifs, elle demande qu'il lui soit délivré une carte d'électeur ;

Considérant qu'à l'appui de sa demande, elle a produit une photocopie de récépissé de collecte de données portant le numéro d'ordre 02296 du 03 mars 2014 et une photocopie de la carte d'électeur n° 1378398 ; que le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de Traitement, comparant à l'audience de mise en état spéciale du 11 décembre 2018, a donné un avis favorable à l'inscription sollicitée ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin et les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de madame Christelle Médégnonmi TANDJE, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à la délivrance d'une carte d'électeur biométrique ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes des articles 131 alinéa 1 et 133 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin « **Il est établi pour chaque électeur une carte d'identification appelée carte d'électeur** », « **La carte d'électeur est valable jusqu'au terme de validité de la liste électorale permanente informatisée qui est de dix (10) ans** » ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que madame Christelle Médégnonmi TANDJE est détentrice de la carte d'électeur n° 1378398 dont la durée de validité est de 2011-2021 ; que cependant, le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de traitement ayant donné un avis favorable pour remplacer cette carte par une carte biométrique, il y a lieu de faire droit à la demande de la requérante et d'ordonner en conséquence à l'Agence nationale de Traitement d'établir, sans délai, à madame Christelle Médégnonmi TANDJE, une carte d'électeur biométrique ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne la délivrance d'une carte d'électeur biométrique à madame Christelle Médégnonmi TANDJE.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à madame Christelle Médégnonmi TANDJE, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-026 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220, et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Zè du 23 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442-7/REC-18, par laquelle madame Mémoria SANOU, médecin, domiciliée à Zè, sollicite de la Cour son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Mémoria SANOU, expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, elle était étudiante en médecine au Niger et n'a pas pu s'y faire inscrire ; qu'elle sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'au soutien de ses prétentions, elle a produit des photocopies de quittances d'inscription à l'université de Niamey ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de madame Mémoria SANOU, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation en vue de l'inscription sur la Liste électorale

permanente informatisée (LEPI) ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de madame Mémoria SANOU est fondée ; que dès lors, il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner en conséquence, à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder sans délai à l'inscription de madame Mémoria SANOU sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à madame Mémoria SANOU, à Monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve adressée aux structures techniques du COS-LEPI

La requérante était sur le territoire national au cours de la réalisation du fichier national et a cru bon de ne devoir se faire recenser

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2705/450/REC-18, par laquelle madame Geneviève M. C. M. HOGBONOUTO épouse AIHOUNTON, domiciliée à Cotonou, 03 BP 1440, sollicite de la Cour son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Geneviève M. C. M. HOGBONOUTO épouse AIHOUNTON, expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, elle était à l'étranger, précisément au Gabon, avec son époux qui y travaillait et n'a pas pu s'y faire inscrire ; qu'elle sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'au soutien de ses prétentions, elle a produit une photocopie de son passeport ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin et les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale

permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de madame Geneviève M. C. M. HOGBONOUTO épouse AIHOUNTON, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation de son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; qu' il apparaît que de 2010 à 2011, période de réalisation du fichier électoral national, madame Geneviève M. C. M. HOGBONOUTO épouse AIHOUNTON, était sur le territoire national et n'a pas cru bon devoir se faire recenser de telle sorte qu'elle ne figure pas dans le fichier électoral national ; que le processus d'actualisation en cours ne prenant pas en compte les étapes de la collecte des données et de cartographie censitaire, étapes d'inscription audit fichier, il y a lieu de rejeter sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La demande de madame Geneviève M. C. M. HOGBONOUTO épouse AIHOUNTON est rejetée.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à madame Geneviève M. C. M. HOGBONOUTO épouse AIHOUNTON, à Monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve matérielle justifiant l'absence du requérant du territoire national pendant la phase de réalisation du fichier national

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 10 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 11 décembre 2018 sous le numéro 2706/451/REC-18, par laquelle monsieur Jérémie Bamikolé ABAYOMI, colonel des Forces armées béninoises à la retraite, domicilié à Porto-Novo, 01 BP 2453, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Jérémie Bamikolé ABAYOMI, expose qu'en 2010, il n'a pas pu se faire insérer dans le fichier électoral national ; qu'en 2014, il est parti en mission à l'étranger et n'a pu suivre le processus d'actualisation de la Liste électorale permanente informatisée jusqu'à son terme ; qu'il sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « *Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale*

permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de monsieur Jérémie Bamikolé ABAYOMI, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Jérémie Bamikolé ABAYOMI est fondée ; que cependant, étant donné qu'il n'a pas suivi les étapes de la réalisation du fichier électoral national, qu'il n'y est donc pas inséré et qu'il n'a produit aucune preuve pour justifier son absence du territoire national, il y a lieu de rejeter sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La demande de monsieur Jérémie Bamikolé ABAYOMI est rejetée.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Jérémie Bamikolé ABAYOMI, à Monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 07 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 11 décembre 2018 sous le numéro 2714/455/REC-18, par laquelle monsieur Pierre C. NAHUM, commissaire principal de police, domicilié à Cotonou, 01 BP 890, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUÉ en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Pierre C. NAHUM expose qu'étant en mission à l'étranger en 2010, en Côte-d'Ivoire précisément, au moment du recensement, il n'avait pas pu se faire inscrire au fichier électoral national et sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite de la Cour son insertion au fichier électoral national, son inscription sur la liste électorale et l'établissement d'une carte d'électeur ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin et les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « *Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle* » ; que la demande de monsieur Pierre C. NAHUM, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier

électoral national, à l'autorisation en vue de l'insertion dans le fichier électoral national, de l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) et de la délivrance d'une carte d'électeur; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Pierre C. NAHUM est fondée ; que dès lors, il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder sans délai à son insertion au fichier électoral national, et à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne à l'inscription de monsieur Pierre C. NAHUM sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Pierre C. NAHUM, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-030 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Des investigations de l'ANT, il ressort que le requérant n'est pas inséré au fichier national et n'a cru produire aucune pièce justificative

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 13 décembre 2018 sous le numéro 2731/457/REC-18, par laquelle monsieur Sovi Jean Arcadius MIESAN, domicilié à Cotonou, 03 BP 2254, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Sovi Jean Arcadius MIESAN, expose qu'il était inscrit sur la Liste électorale permanente informatisée de 2014 ; que curieusement, en 2016, il n'a pas retrouvé son nom sur cette liste ; qu'il a entrepris sans succès des réclamations auprès du COS/LEPI ;

Considérant que le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de traitement, comparant à l'audience de mise en état spéciale du 20 décembre 2018, a fait observer qu'après vérification le nom du requérant ne figure pas dans le fichier électoral national ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin et les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « *Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle* » ; que la demande de monsieur Sovi Jean Arcadius MIESAN, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; qu'il en résulte que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Sovi Jean Arcadius MIESAN est fondée ; que cependant, il n'a produit ni le récépissé de collecte de données, ni l'ancienne carte d'électeur à l'appui de ses prétentions ; qu'en outre, les recherches effectuées par l'Agence nationale de traitement ont révélé qu'il n'est pas inséré au fichier électoral national ; que dès lors, il y a lieu de rejeter sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La demande de monsieur Sovi Jean Arcadius MIESAN est rejetée.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Sovi Jean Arcadius MIESAN, à Monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220, et 221 du code électoral

Avis favorable de l'ANT

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2732/458/REC-18, par laquelle monsieur Florel Odilon Cédric Segnon AISSI, étudiant, domicilié à Cotonou, 04 BP 1175, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Florel Odilon Cédric Segnon AISSI, expose qu'il a suivi toutes les étapes de la réalisation de la Liste électorale permanente informatisée de 2010. Curieusement, en 2016, il n'a pas retrouvé son nom sur cette liste ; qu'il a entrepris sans succès des réclamations auprès du COS/LEPI ; qu'au soutien de ses prétentions, il a produit au dossier une photocopie du récépissé de collecte de données n° 00792 sans date ;

Considérant que le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de Traitement, comparant à l'audience de mise en état spéciale du 20 décembre 2018, a donné un avis favorable à l'inscription sollicitée ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin et les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « *Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle* » ; que la demande de monsieur Florel Odilon Cédric Segnon AISSI, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; qu'il en résulte que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Florel Odilon Cédric Segnon AISSI est fondée ; qu'en outre, le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de traitement a donné un avis favorable ; que dès lors, il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner en conséquence, à l'Agence nationale de Traitement de procéder sans délai à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Florel Odilon Cédric Segnon AISSI sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Florel Odilon Cédric Segnon AISSI, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2733/459/REC-18, par laquelle monsieur Flaubert Quentin Auriol Vidjinnagni AISSI, étudiant, domicilié à Cotonou, 04 BP 1175, sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Flaubert Quentin Auriol Vidjinnagni AISSI, expose qu'il a suivi toutes les étapes de la réalisation de la Liste électorale permanente informatisée de 2010 ; que curieusement, en 2016, il n'a pas retrouvé son nom sur cette liste ; qu'il a entrepris sans succès des réclamations auprès du COS/LEPI ; qu'au soutien de ses prétentions, il a produit au dossier une photocopie du récépissé de collecte de données n° 00791 du 23 mars 2014 ;

Considérant que le régisseur général adjoint de l'Agence nationale de Traitement, comparant à l'audience de mise en état spéciale du 20 décembre 2018, a donné un avis favorable à l'inscription sollicitée ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ainsi que les articles 218, 219, 220 et 221 de la même loi ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle » ; que la demande de monsieur Flaubert Quentin Auriol Vidjinnagni AISSI, tend, dans le cadre de l'actualisation du fichier électoral national, à l'autorisation en vue de l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ; que cette demande rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale monsieur Flaubert Quentin Auriol Vidjinnagni AISSI est fondée ; que dès lors, il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner en conséquence, à l'Agence nationale de traitement de procéder sans délai à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Flaubert Quentin Auriol Vidjinnagni AISSI sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Flaubert Quentin Auriol Vidjinnagni AISSI, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442-8/REC-18, par laquelle madame Nicole VODA, demeurant à Cotonou, quartier Fidjrossè Kpota, sollicite de la Cour sa réintégration sur la liste électorale ainsi que la délivrance d'une carte d'électeur.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que bien qu'elle était inscrite sur la liste électorale permanente informatisée et a une carte d'électeur ; que lors de l'affichage de cette liste, elle n'y a plus retrouvé son nom ; qu'elle sollicite sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'elle a joint à sa requête la photocopie de sa carte d'électeur de 2011 ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 20 décembre 2018, l'agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, fait observer qu'il s'agit d'un cas d'omission et a émis un avis favorable ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220, et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, la requérante sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national

et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par Madame Nicole VODA est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder, sans délai, son l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de madame Nicole VODA sur la liste électorale.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à madame Nicole VODA, à monsieur le Président du COS-LEPI, et à monsieur le Régisseur de l'agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 07 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2675/442-11/REC-18, par laquelle monsieur Dieu-donné P. AHOANSOU, demeurant à Cotonou, 05 BP 1451 Cotonou, sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il s'est fait enrôler en 2010 mais n'ayant pas encore atteint l'âge de 18 ans à l'époque il n'avait pas pu obtenir une carte d'électeur ; qu'après, les différentes phases d'actualisation il n'a plus retrouvé son nom sur la liste affichée alors que présentement il est en âge de voter ; que toutes ses réclamations auprès du COS-LEPI n'ont rien donné ; qu'il sollicite de la Cour son inscription dans la liste électorale permanente informatisée et subséquemment la délivrance d'une carte d'électeur ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 20 décembre 2018, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe du régisseur général adjoint fait observer qu'il s'agit d'une omission et a émis un avis favorable à l'inscription sollicitée.

VU les articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220, et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu' en l'espèce, le requérant sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée et la délivrance d'une carte d'électeur ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par Dieu-donné P. AHOANSOU est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à l'inscription du requérant sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Dieu-Donné P. AHOANSOU sur la liste électorale.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Dieu-Donné P. AHOANSOU, à monsieur le Président du COS-LEPI, et à monsieur le Régisseur de l'agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Le requérant ne rapporte pas la preuve de ce qu'il est inséré au fichier électoral national

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 08 novembre 2018 enregistrée au secrétariat de la Cour constitutionnelle le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442-15/REC-18 par laquelle monsieur Enock Ferrol AMEBEDJI, demeurant à Cocodji, sollicite de la Cour son insertion dans le fichier électoral national et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il n'a pas pu se faire enrôler dans le fichier électoral ; que ne figurant donc pas sur la liste électorale permanente informatisée, il sollicite l'intervention de la Cour afin d'y être inscrit ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 20 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis défavorable au motif qu'il n'a pas rapporté la preuve de ce qu'il était dans l'impossibilité matérielle de se faire enrôler durant les périodes d'établissement ou d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente

informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 195 et suivants notamment les articles 220 et 221 du code électoral, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale ; qu'en l'espèce, le requérant n'a pas établi qu'il s'est heurté au refus des structures compétentes de l'Agence nationale de traitement à prendre en compte sa demande d'inscription ; qu'en outre, il n'a pas produit la preuve de ce qu'il est inséré au fichier électoral national ; que dès lors, la Cour ne saurait, dans ces conditions, faire droit à sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La requête de monsieur. Enock Ferrol AMEGBEDJI est rejetée.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Enock Ferrol AMEGBEDJI, à monsieur le Président du COS-LEPI et à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 06 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 07 décembre 2018 sous le numéro 2681/443/REC-18, par laquelle madame ADAM SOULE Bona Majdouline, demeurant à Cotonou, 01 BP 323 Cotonou, sollicite son insertion dans le fichier électoral national et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'étant à l'étranger lors de l'établissement de la liste électorale permanente informatisée, elle n'a pas pu se faire enrôler ; qu'elle sollicite l'intervention de la Cour afin de figurer sur cette liste ; qu'elle a joint à sa requête plusieurs pièces attestant de sa présence à l'étranger au moment des opérations d'enrôlement ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220, et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu' en l'espèce, la requérante sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par Madame ADAM SOULE Bona Majdouline est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder, sans délai, à l'inscription de la requérante sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de madame ADAM SOULE Bona Majdouline sur la liste électorale.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à madame ADAM SOULE Bona Majdouline, à monsieur le Président du COS-LEPI, et à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande d'inscription fondée

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 10 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2697/447/REC-18, par laquelle Monsieur Hyppolyte MIVEKANE, demeurant à Calavi, BP 723 Cotonou, sollicite l'insertion de son fils Hermenegild A. MIVEKANNIN dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que son fils a suivi toutes les étapes d'enrôlement mais qu'à l'issue du processus il n'a pas retrouvé sa carte d'électeur ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour afin qu'il figure sur la liste électorale permanente et obtienne sa carte ; qu'il a joint à sa requête plusieurs pièces dont le récépissé de collecte de données ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 20 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint fait observer qu'il s'agit d'une omission et a émis un avis favorable ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220, et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite l'inscription de Hermenegild A. MIVEKANNIN sur la liste électorale permanente

informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que par ailleurs, la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par Monsieur Hyppolite MIVEKANE est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder sans délai, à l'inscription de Hermenegild A. MIVEKANNIN sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence habituelle ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de Hermenegild A. MIVEKANNIN sur la liste électorale ;

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Hyppolite MIVEKANE, à monsieur le Président du COS-LEPI, et à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel ;

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

COS-LEPI. Recours pour rectification de nom sur carte d'électeur

Invocation des articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Demande fondée

La Cour ordonne au CNT de procéder à la rectification du nom du requérant

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 10 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2698/448/REC-18, monsieur Abachus Audifax Becket MIVEKANE, demeurant à Calavi, BP 723 Cotonou, sollicite la rectification de son nom sur sa carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que sur sa carte d'électeur, il est écrit MIVEKAN comme patronyme au lieu de MIVEKANE ; qu'il en sollicite la rectification ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 20 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint a émis un avis favorable ;

VU les articles 8, 154, 195 et suivants, 218, 219, 220, et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite la rectification de son patronyme sur sa carte d'électeur et par voie de conséquence, sur le fichier électoral national ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale

permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que par ailleurs, l'article 220 du même code dispose tout citoyen en désaccord avec une omission, une inscription, une radiation ou une information erronée figurant sur la liste électorale doit présenter ses réclamations ; qu'en conséquence la demande de rectification sur la liste électorale formulée par monsieur Abachus Audifax Becket MIVEKANE est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder, sans délai, à la rectification de son nom dans le fichier électoral nationale et sur sa carte d'électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne la rectification du patronyme de nom de monsieur Abachus Audifax Becket MIVEKANE dans le fichier électoral national et sur sa carte d'électeur.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Abachus Audifax Becket MIVEKANE, à monsieur le Président du COS-LEPI, et à monsieur le Régisseur de l'agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ontsigné

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

DECISION DCC 19-039 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Défaut de preuve matérielle d'indisponibilité adressée aux structures techniques du COS-LEPI

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Pahou du 03 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2670/440/REC-18, par laquelle monsieur Jules Vonoudoto HOUNKPATIN, demeurant à Pahou, 03 BP 351 Porto-Novo, sollicite de la Cour son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'étant au Togo dans la période allant de 2010 à 2014 pour des raisons de santé, il n'a pas pu se faire enregistrer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin de figurer sur la liste électorale ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état tenue le 20 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis défavorable ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente

informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée pour se faire inscrire sur la liste électorale ; qu'en l'espèce, le requérant, en évoquant une indisponibilité due à son état de santé entre 2010 et 2014 n'en rapporte pas la preuve ; que par ailleurs, il n'indique pas non plus qu'ayant entrepris de s'inscrire durant les périodes d'actualisation qui ont suivi il s'est heurté à une fin de non-recevoir des structures sus-indiquées à prendre en compte sa demande ; que dans ces conditions, la Cour ne saurait faire droit à sa demande ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Jules Vonoudoto HOUNKPATIN est rejetée.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Jules Vonoudoto HOUNKPATIN, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-040 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour rétablissement d'un centre de vote supprimé...

Invocation des articles 6, 125 al. 1, 154 al. 1 du code électoral; 114 et 117 de la Constitution

La Cour est incompétente pour ordonner le rétablissement d'un centre de vote ; cependant elle ordonne au CNT de transférer les intéressés vers le centre de vote de leur choix.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Pahou du 06 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2673/441/REC-18, par laquelle l'association « La solution pour le développement de Kpossidja (SDK) », enregistrée sous le numéro 2018/266/DEP-ATL/SG/SAG-ASSOC, BP 950, représentée par monsieur Pierre A. HOUNYEGBO, sollicite de la Cour le rétablissement d'un centre de vote supprimé de la carte électorale et l'inscription de certains électeurs à ce centre de vote ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que l'association requérante expose que dans le village de Kpossidja, arrondissement de Ouèdo dans la commune d'Abomey-Calavi, deux centres de vote étaient prévus jusqu'en 2011 ; qu'il s'agit du centre de vote Kpossidja A pour les électeurs du quartier Kpossidja centre et, du centre de vote Kpossidja B pour les électeurs du quartier Djigbohounhouè ; que pour les élections législatives de 2015, le centre de vote Kpossidja B a été supprimé et le centre de vote « Place publique SOKAN » crée ; que les électeurs de Djigbohounhouè ne s'étaient pas retrouvés ; qu'estimant que la population de Djigbohounhouè mérite bien son centre de vote, l'association requérante souhaite voir rétablir sur la carte électorale du Bénin le centre de vote Kpossidja B et que messieurs Dénakpo Jérôme ASSOCLE ; Amangni

Tchabé ASSOCLE, Honoré ASSOCLE et mesdames Odette ADANDE et Elisabeth M-ASSOCLE qui y étaient inscrits y soit rétablis ;

Considérant qu'à l'audience spéciale de mise en état du 20 décembre 2018, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, fait observer que la question de la détermination des unités administratives relève de la compétence du législateur qui, en 2015, a décidé de la suppression du centre de vote « Kpossidja B » au profit de « Place publique SOKAN » ; qu'il soulève dès lors, l'incompétence de la Cour à satisfaire la demande de la requérante ;

VU les articles 6, 125 alinéa 1 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 125 alinéa 1 du code électoral, « *Tout le contentieux relatif aux élections présidentielles et législatives est soumis à la Cour constitutionnelle qui statue conformément aux textes en vigueur* » ; qu'en l'espèce, la requérante conteste la suppression du centre de vote « Kpossidja B » de la carte électorale établie par la loi n°2015-02 du 08 avril 2015 modifiant et complétant la loi n°2013-09 du 03 septembre 2013 portant détermination de la carte électorale et fixation des centres de vote en République du Bénin et sollicite la réintégration dudit centre ; qu'un tel grief qui ressortit du contentieux électoral relève de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 6 de la loi n°2013-09 du 03 septembre 2013 portant détermination de la carte électorale et fixation des centres de vote en République du Bénin : « *Le centre de vote est créé ou supprimé par la loi. Il peut être suspendu dans les conditions fixées à l'article 9 de la présente loi* » ; qu'il en résulte que la création ou la suppression des centres de vote relève de la compétence exclusive du législateur ; que dès lors, en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion d'un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la Constitution, la Cour ne saurait, même en sa qualité d'organe régulateur du fonctionnement des institutions et de l'activité des pouvoirs publics, enjoindre à l'Assemblée nationale de rétablir un centre de vote qu'elle aurait, dans l'exercice de ses pouvoirs, supprimé ; qu'en conséquence, la Cour ne saurait faire droit à cette demande ; que toutefois, en vertu de l'article 154 alinéa 1 du code électoral qui dispose que : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de leur choix* », et en raison de la suppression du centre de vote préalablement choisi par les électeurs, ASSOCLE Denakpo Jérôme, ADANDE Odette, ASSOCLE Amangni Tchabé, ASSOCLE M. Elisabeth et ASSOCLE Honoré, il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de transférer les intéressés vers le centre de vote de leur choix ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente pour ordonner le rétablissement d'un centre de vote.

Article 2 : Ordonne le transfert du centre de vote des électeurs ASSOCLE Denakpo Jérôme, ADANDE Odette, ASSOCLE Amangni Tchabé, ASSOCLE M. Elisabeth et ASSOCLE Honoré vers le centre de vote de leur choix.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à monsieur HOUNYEGBO A. Pierre et consorts, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour une demande d'autorisation préalable aux structures compétentes pour la prise en compte des inscriptions sur la LEPI

Invocation des articles 194 et suivants, 218 al. 1, 2 et 4, 220 et 221 du code électoral

Aucune disposition du code n'autorise la Cour à donner une quelconque autorisation préalable aux structures compétentes pour la prise en compte des inscriptions sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Agblangandan du 30 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442/REC-18, par laquelle le Conseil d'Orientation et de Supervision de la Liste électorale permanente informatisée (COS-LEPI) dont le siège est sis à Agblangandan, commune de Sèmè-Kpodji, demande à la Cour, par l'organe de son président, une autorisation en vue de prendre en compte les demandes formulées par des citoyens en inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que dans le cadre de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée, le Conseil d'Orientation et de Supervision de la Liste électorale permanente informatisée (COS-LEPI) a enregistré plusieurs demandes de citoyens en inscription sur la liste électorale ; qu'en transmettant lesdites demandes à la Cour, il souhaite que celle-ci lui indique la conduite à tenir ;

VU les articles 194 et suivants, 218 alinéas 1, 2 et 4, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 218 alinéas 1, 2 et 4 du code électoral dispose : « *Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour Constitutionnelle.*

A compter de la date d'installation de l'Agence nationale de traitement tel que prévu par la présente loi, tout citoyen peut présenter une réclamation en inscription ou en radiation devant la Cour constitutionnelle.

En période électorale, le recours est recevable au plus tard dans les quinze (15) jours précédant la date du scrutin » ; que si aux termes de cette disposition, la Cour est juge du contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente, aucune disposition du code ne l'invite à donner une quelconque autorisation préalable aux structures compétentes pour la prise en compte des demandes d'inscription sur la liste électorale formulées par les citoyens ; qu'en conséquence, il échet de déclarer irrecevable la requête sous examen ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête du COS-LEPI est irrecevable.

Article 2 : La présente décision sera notifiée au président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Le requérant remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur.

Autorisation d'Inscription sur la LEPI (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 octobre 2018 adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442-1/REC-18, par laquelle monsieur Ayodélé Sabri AGUEMON, demeurant à Cotonou, quartier Aïdjèdo, formule une demande d'inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que dans sa lettre adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, le requérant expose qu'en raison de ses multiples déplacements, il n'a pu se faire enregistré sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il demande alors à être intégré dans le fichier électoral et subséquemment sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant que le COS-LEPI sollicite l'autorisation de la Cour afin de faire droit à la demande du requérant ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant

sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'en l'espèce, lesdites structures, saisies de la requête en inscription de Monsieur Ibrahim Ayodélé Sabri AGUEMON demande à la Cour l'attitude à tenir ; qu'en vertu des dispositions sus-visées du code électoral et de l'article 154 alinéa 1 du même code qui dispose que : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de leur choix* », il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à l'inscription du requérant sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale de monsieur Ibrahim Ayodélé Sabri AGUEMON.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Ibrahim Ayodélé Sabri AGUEMON, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-043 du 04 Janvier 2019

COS-LEPI. Recours pour rectification de nom sur carte d'électeur

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Le requérant remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur.

La Cour ordonne au CNT de l'inscrire sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 septembre 2018 adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442-2/REC-18, par laquelle monsieur Jean Louis Comlan FANNOU, demeurant à Cotonou, 01 BP 2009 formule une demande d'inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que dans sa lettre adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, monsieur Jean Louis Comlan FANNOU expose qu'en raison de son absence du territoire de 2009 à 2016, il n'a pu se faire enregistrer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il demande alors à être intégré dans le fichier électoral et subséquemment sur la liste électorale permanente informatisée dans un centre de vote à Aplahoué ;

Considérant que le COS-LEPI sollicite l'autorisation de la Cour afin de faire droit à la demande du requérant ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'en l'espèce, lesdites structures, saisies de la requête en inscription de Monsieur Jean Louis Comlan FANNOU demande à la Cour l'attitude à tenir ; qu'en vertu des dispositions sus-visées du code électoral et de l'article 154 alinéa 1 du même code qui dispose que : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de leur choix* », il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à l'inscription du requérant sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale de monsieur Jean Louis Comlan FANNOU.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Jean Louis Comlan FANNOU, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Ont signé

Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

Le requérant remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur.

La Cour ordonne au CNT de l'inscrire sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 octobre 2018 adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442-3/REC-18, par laquelle monsieur Abdul Fadel ZACARI, demeurant à Abomey-Calavi, formule une demande d'inscription sur la liste électorale ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que dans sa lettre adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, Monsieur Abdul Fadel ZACARI expose que son nom ne figure pas sur la liste électorale permanente informatisée malgré qu'il ait procédé aux formalités nécessaires en vue d'y figurer ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la liste électorale au centre de vote « CEG Akassato » ; qu'il a joint à sa requête la photocopie de son certificat d'enregistrement biométrique ;

Considérant que le COS-LEPI sollicite l'autorisation de la Cour afin de faire droit à la demande du requérant ;

- VU** les articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'en l'espèce, lesdites structures, saisies de la requête en inscription de monsieur Abdul Fadel ZACARI demande à la Cour l'attitude à tenir ; qu'en vertu des dispositions sus-visées du code électoral et de l'article 154 alinéa 1 du même code qui dispose que : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de leur choix* », il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à l'inscription du requérant sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote « CEG Akassato » pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale de monsieur Abdul Fadel ZACARI.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Abdul Fadel ZACARI, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Ont signé

Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 du code électoral

La requérante remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur.

La Cour ordonne au CNT de l'inscrire sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Zè du 23 octobre 2018 adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, enregistrée à son secrétariat le 06 décembre 2018 sous le numéro 2675/442-6/REC-18, par laquelle Madame Bérénice SANOU, demeurant à Zè, quartier Adjan, formule une demande d'inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que dans sa lettre adressée au président du Conseil d'orientation et de supervision de la liste électorale permanente informatisée, madame Bérénice SANOU expose qu'en raison de son absence du territoire lors des opérations précédentes d'enregistrement sur la liste électorale, elle n'a pu se faire enregistrer ; qu'elle demande alors à être intégrée dans le fichier électoral et subséquemment sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant que le COS-LEPI sollicite l'autorisation de la Cour afin de faire droit à la demande du requérant ;

VU les articles 8, 154, 194 et suivants, 218, 219, 220 et 221 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente

informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son insertion dans le fichier électoral et subséquemment son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; qu'à cet effet, conformément aux dispositions des articles 194 et suivants du code électoral, notamment les articles 220 et 221, les citoyens ne figurant pas sur la liste électorale permanente informatisée sont conviés, durant les périodes d'actualisation de la liste électorale, à se faire enregistrer auprès des structures techniques d'apurement, de correction, de mise à jour et d'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'en l'espèce, lesdites structures, saisies de la requête en inscription de Madame Bérénice SANOU demande à la Cour l'attitude à tenir ; qu'en vertu des dispositions susvisées du code électoral et de l'article 154 alinéa 1 du même code qui dispose que : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de leur choix* », il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à l'inscription de la requérante sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale de madame Bérénice SANOU.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Bérénice SANOU, à monsieur le Président du COS-LEPI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Ont signé

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-046 du 17 Janvier 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité d'un arrêté fixant les attributions d'un chargé de mission du Président de la République

Rappel des articles 54 et 55 de la Constitution

L'arrêté est un arrêté d'application d'un décret ne faisant pas partie des décrets et actes réglementaires susvisés.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 octobre 2017, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1712/294/REC-17, par laquelle monsieur Honorat H. AKONDE 06BP 1080 Cotonou, forme devant la haute Juridiction un recours en inconstitutionnalité de l'arrêté n° 2016-38/PR/SGG du 26 octobre 2016 fixant les attributions du chargé de mission du Président de la République pour les affaires de sécurité intérieure ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que l'arrêté n° 2016-38/PR/SGG du 26 octobre 2016 fixant les attributions du chargé de mission du Président de la République pour les affaires de sécurité intérieure est pris sans être soumis à la délibération du Conseil des ministres et sans être contresigné par les ministres en charge de son exécution conformément aux articles 54 et 55 de la Constitution ; que le Président de la République a signé l'arrêté querellé sous le nom de « Patrice TALON » au lieu de « Patrice Guillaume Athanase TALON » contenu dans la proclamation du 30 mars 2016 par la Cour constitutionnelle des résultats définitifs de l'élection présidentielle du 20 mars 2016 ; qu'il a ainsi violé son serment et la Constitution ; qu'il demande à la haute Juridiction de déclarer contraire à la Constitution l'arrêté querellé.

Considérant qu'en réponse, le secrétaire général du Gouvernement expose que l'exigence de délibérer en Conseil des ministres que pose l'article 54 de la

Constitution, ne l'est que pour les décrets réglementaires ; que l'arrêté querellé n'entre pas dans les prévisions de l'article 55 de la Constitution ; qu'aucune disposition de la Constitution ne prescrit au Président de la République de fixer les attributions des membres de son cabinet ; que relativement au reproche tiré de l'absence de contreseing des ministres, il convient de distinguer les actes du Président de la République par lesquels il met en œuvre, au titre du Gouvernement, les pouvoirs que lui confère la Constitution de ceux par lesquels, en tant que chef de l'Administration de la présidence de la République, il l'organise et la dirige ; que l'exécution de ces derniers n'exige pas la participation des ministres et ne demandent pas non plus leur contreseing ; que le requérant reproche en outre au Président d'avoir signé l'arrêté querellé sous le nom de « Patrice TALON » sans toutefois indiquer la disposition de la Constitution qui serait violée ; que la signature dudit arrêté sous le nom de « Patrice TALON » ne fait aucun doute que c'est le Président de la République qui l'a signé ; qu'il demande en conséquence à la haute Juridiction de dire et juger que l'arrêté querellé n'est pas contraire à la Constitution ;

VU les articles 54 et 55 de la Constitution

Considérant que selon les textes susvisés, les actes du Président de la République, autres que ceux pris dans l'exercice de son droit de grâce et la désignation des trois membres de la Cour constitutionnelle, sont contresignés par les ministres en charge de leur exécution ; que ces dispositions exigent également que les décisions déterminant la politique générale de l'Etat, les projets de loi, les ordonnances et les décrets réglementaires soient délibérés en Conseil des ministres ; qu'il résulte du dossier que l'arrêté n° 2016-38/PR/SGG du 26 octobre 2016 fixant les attributions du chargé de mission du Président de la République pour les affaires de sécurité intérieure est un arrêté d'application du décret n° 2016-498 du 11 août 2016 portant attributions, organisation et fonctionnement du cabinet civil du Président de la République ; qu'il ne fait donc pas partie de la catégorie des décrets réglementaires et des actes qui doivent être délibérés en Conseil des ministres et contresignés par les ministres en charge de leur exécution ;

Considérant par ailleurs que monsieur Patrice TALON a signé le décret querellé en tant que Président de la République ; que le requérant n'apporte pas la preuve de ce que le signataire de l'arrêté est différent de l'élu proclamé le 20 mars 2016 ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la proclamation des résultats définitifs de l'élection du Président de la République ; que dès lors, il n'y a pas violation de la Constitution.

DECIDE :

Article 1^{er} : Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Honorat H. AKONDE, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur		Le Président

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-047 du 17 janvier 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour une « intervention » de la Cour auprès du TPI de 1^{ère} classe de Ouidah

Le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans un conflit domanial pendant devant un tribunal ; requête hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 30 juillet 2018, puis d'une autre requête du 02 août 2018, enregistrées à son secrétariat aux mêmes dates, respectivement sous les numéros 1472/227/REC-18 et 1591/236/REC-18, par lesquelles monsieur Gabriel Cossi CODJIA TODAN, BP 107 Cocotomey, en détention à la prison civile de Ouidah, sollicite « l'intervention juridique » de la Cour auprès du tribunal de première instance de deuxième classe de Ouidah ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui Monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que les deux requêtes portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; qu'il y a lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Considérant que le requérant expose que dans le cadre d'un litige domanial qui l'oppose à Jean WINSOU, représentant la collectivité CODJIA et dont l'affaire est pendante devant le tribunal de Ouidah, ses fils, d'autres membres de sa famille et lui-même ont été, à plusieurs reprises, arrêtés, battus et incarcérés par des malfaiteurs agissant sur ordre de son adversaire avec la complicité des commissariat et brigade de gendarmerie de Pahou, du procureur général Emmanuel OPITA et du préfet de l'Atlantique Jean-Claude CODJIA ;

Considérant qu'en réponse aux mesures d'instructions de la Cour, l'ancien procureur général près la Cour d'appel de Cotonou, monsieur Emmanuel OPITA, affirme ne pas

avoir eu connaissance de ce dossier ; **qu'il soutient que, non seulement il n'était pas en fonction à Ouidah pendant les années 2007, 2010 et 2013 auxquelles fait allusion le requérant, mais aussi qu'il ne pouvait prétendre aux fonctions de procureur général ;**

Considérant que le requérant quant à lui n'apporte aucune preuve de ses allégations ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que monsieur Gabriel Cossi CODJIA TODAN sollicite l'intervention de la Cour dans un conflit domanial pendant devant le tribunal de première instance de deuxième classe de Ouidah ; **qu'une** telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; **qu'il** échet, dès lors, qu'elle se déclare incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er}. La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Gabriel Cossi CODJIA TODAN, à monsieur Emmanuel OPITA, à monsieur le préfet de l'Atlantique et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours contre le Ministère de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche pour l'utilisation des pesticides en agriculture au Bénin

Invocation des articles 8 et 27 de la Constitution

Requête tendant à faire exercer par la Cour un contrôle de légalité ; que par ailleurs le pesticide querellé est homologué par le Comité national en charge des produits phytopharmaceutiques et son usage encadré par les services spécialisés du ministère ; qu'enfin, en dépit des mesures et précautions prises par l'Etat, le requérant n'apporte pas de preuve de nuisances environnementales pour la santé physique et mentale

Violation de la Constitution (NON)

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018, sous le numéro 1569/234/REC-18 par laquelle Monsieur SALAHOU YEKINI Abdoul-Wahab, demeurant à Cotonou, 01 BP 2236, forme un recours contre le Ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche pour avoir réceptionné cinq cent mille (500.000) litres de glyphosate killer 480 SL ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur SALAHOU YEKINI Abdoul-Wahab expose que le glyphosate killer 480 SL est classé cancérigène 2B ; que néanmoins, il est ressorti de la question au Gouvernement du 24 juillet 2018 du député à l'Assemblée nationale, Monsieur Guy MITOKPE, que le Ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche a réceptionné, le vendredi 06 avril 2018 au port sec d'Allada, cinq cent mille (500.000) litres de ce produit cancérigène pour le compte de la campagne agricole 2018-2019 ; que selon lui, la réception de ce produit constitue une violation des articles 7 et 8 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, la Secrétaire générale du ministère de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche fait observer que selon les normes de l'Organisation mondiale de la santé, le glyphosate killer 480 SL utilisé par les producteurs pour la campagne agricole 2018-2019 est de la classe III des pesticides peu dangereux ; qu'il est homologué par le Comité national d'Agrément et de Contrôle des Produits Phytopharmaceutiques ; qu'en plus, la dose recommandée au Bénin est de 3 litres à l'hectare contrairement à 10 litres par hectare utilisés dans les pays industrialisés ; qu'au surplus, les producteurs, dans l'usage du produit, sont encadrés par les services spécialisés du ministère en charge de l'agriculture ; que par ailleurs, elle relève que l'utilisation des pesticides en agriculture au Bénin est régie par la loi phytosanitaire 91-004 du 11 février 1991 ; qu'ainsi, la demande du requérant tend à faire exercer par la haute Juridiction, un contrôle de la légalité ;

Vu les articles 8 et 27 de la Constitution,

Considérant qu'il résulte de ces textes que pour satisfaire ce droit, l'Etat a l'obligation de prendre des mesures concrètes et progressives ;

Considérant que dans le cas d'espèce, le requérant évoque la dangerosité du glyphosate killer 480 SL pour la santé humaine et pour l'environnement ; que cependant, il ne rapporte pas la preuve qu'en dépit des précautions et mesures prises par l'Etat, il y a des nuisances environnementales insupportables pour la santé physique et mentale ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1er.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur SALAHOU YEKINI Abdoul-Wahab, à monsieur le Président de la République, au Ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU. -

DECISION DCC 19-049 du 17 Janvier 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours à l'effet d'entrer en jouissance d'une parcelle

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

Recours hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 août 2018, enregistrée à son secrétariat le 24 août 2018 sous le numéro 1768/252/REC-18, par laquelle monsieur Philippe TCHEGNON, BP 998, Abomey-Calavi, forme un recours à l'effet d'entrer en jouissance de la parcelle de terre que lui a vendue monsieur Jacob FIDEGNON ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 17 janvier 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que monsieur Philippe TCHEGNON expose que sur la foi de ce qu'il avait affaire à un homme de loi, il a acquis depuis dix-sept (17) ans une parcelle de terre sise à Godomey, au quartier Zogbajè, auprès de monsieur Jacob FIDEGNON, greffier à l'époque et aujourd'hui magistrat, mais n'est jamais entré en possession de la parcelle ;

Considérant que monsieur Jacob FIDEGNON rétorque que c'est en raison de l'inexécution du jugement n°102/2CB/2000 du 12 décembre 2000 du tribunal de première instance de première classe de Cotonou, favorable à son vendeur, devenu définitif, et suivi de l'ordonnance d'exécution n°103/PTC/ du 28 mai 2001 du président de ce tribunal, qui a été rendu par suite d'un litige créé par les enfants de celui dont son vendeur à lui tient ses droits, que le requérant n'est pas encore entré en possession du terrain ; qu'il souligne, d'une part, que la procédure d'exécution du jugement est toujours pendante devant le tribunal de première Instance d'Abomey-Calavi comme le prouve l'attestation d'instance délivrée le 10 octobre 2018 par le greffier en chef de ce tribunal, d'autre part, qu'au moment de l'acquisition, le

requérant n'ignorait pas le statut de la parcelle et l'existence de cette procédure d'exécution du jugement ;

Considérant que monsieur Jacob FIDEGNON soulève l'incompétence de la Cour à statuer sur la prétention du requérant, la matière ne relevant pas de ses attributions telles que définies par l'article 114 de la Constitution ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le recours porte sur une revendication de droit de propriété foncière qui oppose des particuliers ; qu'il n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles susvisés de la Constitution ; qu'il y a lieu qu'elle se déclare incompétente ;

DECIDE :

Article 1er.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à messieurs Philippe TCHEGNON et Jacob FIDEGNON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité du délai mis par un juge pour vider un délibéré

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution ; 7. 1. d de la CADHP**

Recours tendant à faire intervenir la Cour dans la gestion administrative d'une procédure judiciaire ; **requête hors du champ de compétence de la Cour**

Incompétence

Sur le délai anormalement long, il s'est écoulé 19 mois sans que le juge n'ait vidé le délibéré, ce qui constitue une violation

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1836/256/REC-18 par laquelle monsieur Bruno DEGAN, demeurant à Cotonou, S/C de monsieur Rodolphe DEGAN, 01 BP 7529, d'une part, sollicite l'intervention de la Cour pour retrouver le dossier judiciaire n° COTO/2016/RG/01655 relative à l'affaire l'opposant à la société SUNTREV-Bénin, d'autre part, forme un recours en inconstitutionnalité du délai mis par le juge de la 2^{ème} chambre d'exécution du tribunal de première instance de première classe de Cotonou à vider le délibéré ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 17 janvier 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que, bénéficiaire d'une décision rendue au social contre la société SUNTREV-Bénin, il a entrepris de l'exécuter en faisant procéder à la saisie-attribution des comptes bancaires de cette société ; qu'il s'est heurté à une assignation du 07 mars 2016 en contestation de cette saisie devant le juge de la 2^{ème} chambre d'exécution du tribunal de première instance de première

classe de Cotonou ; qu'après l'instruction et les plaidoiries, le juge a retenu la date du 23 janvier 2017 pour mettre le dossier en délibéré ; qu'à la date du recours, le juge n'a pas vidé son délibéré et aucune trace du dossier n'a été retrouvée ; qu'il considère le délai mis par ce juge à vider le délibéré anormalement long ;

Considérant qu'en réponse, le juge de la 2^{ème} chambre d'exécution du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou explique que le retard dans la reddition de la décision dans cette affaire est dû aux mutations des magistrats au niveau de cette chambre et aux mouvements de grève du personnel judiciaire ; que suite à la relance du conseil du requérant, le dossier a été retrouvé et l'affaire mise en délibéré au 13 août puis au 22 octobre 2018 pour être vidée ;

Considérant que la requête de monsieur Bruno DEGAN vise essentiellement, d'une part, à solliciter l'intervention de la Cour pour retrouver le dossier n° COTO/2016/RG/01655 pendant devant le juge de la 2^{ème} chambre d'exécution du tribunal de première Instance de Cotonou, d'autre part, à voir déclarer contraire à la Constitution, le délai mis par ce juge à vider le délibéré ;

Sur la demande d'intervention de la Cour

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que cette demande tend à faire intervenir la Cour dans la gestion administrative d'une procédure judiciaire ; que les articles 114 et 117 de la Constitution qui fixent les attributions de la Cour constitutionnelle ne lui donnent pas cette compétence ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

Sur le délai anormalement long

VU l'article 7.1.d de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes de cette disposition : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend ... d°) le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; qu'en l'espèce, le dossier n° COTO/2016/RG/01655 opposant Monsieur Bruno DEGAN à la société SUNTREV-Bénin devant le juge de l'exécution est la suite d'un conflit de travail qui a vocation à être rapidement jugé en ce qu'il s'agit de créances alimentaires ; qu'après l'instruction et les plaidoiries, il a été retenu pour être mis en délibéré au 23 janvier 2017 ; qu'entre cette date et le 31 août 2018, date de saisine de la Cour, il s'est écoulé dix-neuf (19) mois sans que le juge n'ait vidé le délibéré ; qu'en l'espèce, aucun élément du dossier n'exonère le juge de son obligation constitutionnelle de rendre justice dans un délai raisonnable ; qu'il y a lieu de dire et juger que le délai mis par la 2^{ème} chambre d'exécution du tribunal de première Instance de Cotonou pour vider le délibéré est anormalement long ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente pour intervenir dans la gestion administrative d'une procédure judiciaire.

Article 2 : Le délai mis par la 2^{ème} chambre d'exécution du tribunal de première Instance de Cotonou pour vider le délibéré est anormalement long.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à monsieur Bruno DEGAN, à monsieur le juge de la 2^{ème} chambre d'exécution du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-051 du 17 Janvier 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité du décret portant introduction d'une contribution sur la consommation des services de communication électronique

Invocation de l'article 3 de la Constitution

Le décret querellé n'est plus en vigueur et ne saurait avoir un effet quelconque sur l'ordonnancement juridique ; **qu'il n'est plus susceptible d'être soumis au contrôle de constitutionnalité**

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 14 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1962/269/REC-18, par laquelle l'ONG « Changement social Bénin », enregistrée au ministère de la Sécurité publique et des Collectivités locales le 11 septembre 2006, sous le numéro 2006/068/PDZ-C/SG-SAG-D2 Assoc, dont le siège est sis à Zounzonmey, commune d'Abomey, forme, par l'organe de son Secrétaire administratif permanent, monsieur Josué DOHAMI, un recours en inconstitutionnalité du décret n°2018-341 du 25 juillet 2018 portant introduction d'une contribution sur la consommation des services de communication électronique fournis par les réseaux ouverts au public en République du Bénin ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 21 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2025/284/REC-18, par laquelle monsieur Christian Comlanvi A. COMBE, demeurant à Cotonou, 02 BP 2401 Gbégamey, forme un recours en inconstitutionnalité de la hausse des prix des forfaits GSM ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les deux recours tendent aux mêmes fins ; qu'il y a lieu de les joindre pour y statuer par une seule et même décision ;

Considérant que l'ONG « Changement social Bénin » soulève l'inconstitutionnalité du décret n°2018-341 du 25 juillet 2018 susvisé au motif, qu'ayant conduit à l'élévation des coûts des prestations GSM fournies par les réseaux mobiles, il prive les citoyens de l'accès aux réseaux sociaux et viole ainsi divers droits humains, notamment, la liberté d'expression et le droit à l'information ; que de son côté, monsieur Christian Comlanvi A. COMBE soutient que la hausse des coûts des forfaits GSM entache sérieusement le flux de la communication téléphonique et prive une couche importante de la population de l'accès aux réseaux sociaux qui constituent des plateformes d'échanges et d'épanouissement de la personne humaine ; qu'il estime qu'il y a violation des articles 8 et 9 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le Président de la République, par l'organe du Secrétaire général du Gouvernement, observe que le décret querellé a été abrogé par le décret n°2018-446 du 22 septembre 2018 ; qu'il conclut au défaut d'objet des recours et demande à la Cour de les déclarer irrecevables ;

VU l'article 3 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de cette disposition, *toute loi, tout texte réglementaire et tout acte administratif contraires à ces dispositions sont nuls et non avenue. En conséquence, tout citoyen a le droit de se pourvoir devant la Cour constitutionnelle contre les lois, textes et actes présumés inconstitutionnels* ; qu'il faut entendre par texte réglementaire ou acte administratif, un acte émanant de l'autorité publique et modifiant l'ordonnancement juridique ; qu'en l'espèce, le décret en cause qui n'est plus en vigueur, ne saurait avoir un quelconque effet sur l'ordonnancement juridique ; qu'il n'a donc plus le caractère d'acte susceptible d'être soumis au contrôle de constitutionnalité au sens de la disposition visée ; qu'en conséquence, il y a lieu de déclarer irrecevables les requêtes ;

DECIDE :

Article 1er.- Les requêtes sont irrecevables.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à l'ONG « Changement social Bénin », à monsieur Christian Comlanvi A. COMBE, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour licenciement et non –remboursement de cotisations

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Recours hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 26 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le n° 2049/287/REC-18, par laquelle monsieur Innocent Nounagnon DOHOU, 04 BP 494, Cotonou, forme un recours au sujet de son « licenciement pour abandon de poste et sans droits » par Bénin Télécoms SA et du non-remboursement de sa « cotisation de caisse de secours » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu’il a été licencié en 2005 par Bénin Télécoms SA pour abandon de poste alors que des justificatifs de ses absences pour cause de maladie ont été régulièrement déposés par ses parents et amis ; qu’après avoir recouvré sa santé, il a entrepris des démarches qui ont conduit le ministre du Travail et de la Fonction publique à interpeller la direction générale de Bénin Télécoms SA sur la régularité de son licenciement en précisant que la réponse du directeur général au ministre selon laquelle il n’a pas été possible de le retrouver pour lui remettre la demande d’explications n’est pas fondée, puisque ce même directeur général l’avait appelé au téléphone pour l’inviter à retirer la réponse à une de ses lettres ; que le requérant a versé au dossier un « procès-verbal d’irrégularité », daté du **25 septembre 2018**, dans lequel il lui est demandé d’expliquer les raisons de son abandon de poste, alors qu’il a été licencié en 2005, soit depuis treize (13) ans ;

Considérant qu’en réponse, Maîtres Robert DOSSOU, Angelo A. HOUNKPATIN et Nadine DOSSOU SAKPONOU, conseils de Bénin Télécoms SA, soulèvent

l'incompétence de la Cour au motif que les demandes formulées par le requérant n'entrent pas dans ses attributions ; qu'ils font valoir, par ailleurs, l'irrecevabilité du recours, en ce que la Cour avait déjà statué sur la même demande par sa décision DCC 16-026 du 28 janvier 2016 ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que les demandes du requérant tendant à faire apprécier par la Cour la régularité de son licenciement et la question de non-remboursement de cotisations, n'entrent pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles sus visés de la Constitution ; qu'il y a lieu qu'elle se déclare incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La Cour est incompétente ;

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Innocent Nounagnon DOHOU, au Directeur général de Bénin Télécoms SA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours contre le Gouvernement pour violation de l'article 27 de la Constitution

Invocation de l'article 27 de la Constitution

Le Gouvernement a consenti des efforts d'assainissement de l'abattoir de Cotonou mis en cause ; qu'en dépit de ces précautions et mesures, le requérant n'apporte pas la preuve d'existence de nuisances environnementales nuisibles à la santé physique et mentale

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 27 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 28 septembre 2018 sous le numéro 2078/292/REC-18, par laquelle monsieur Benjamin Habib DAGBETO, environnementaliste, demeurant à Cotonou, 12 BP 02, forme un recours pour violation par le ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la pêche, le ministre du Cadre de Vie et du Développement durable et le Président de la République, de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Benjamin Habib DAGBETO expose que l'abattoir de Cotonou situé dans le premier arrondissement de la commune est délaissé sans entretien dans une insalubrité grandissante ; que les odeurs nauséabondes et insupportables qui s'y dégagent polluent l'air et peuvent être sources de maladies pour les habitants ; que cette situation, selon lui, est de nature à porter atteinte au droit à un environnement sain, satisfaisant et durable que devraient garantir en l'espèce, le ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la pêche, le ministre du Cadre de Vie et du Développement durable et le Président de la République ;

Considérant qu'en réponse, le ministre du Cadre de Vie et du Développement durable fait observer qu'un projet de reconstruction de l'abattoir de Cotonou est en

cours ; qu'un certificat de conformité environnementale dudit projet a été délivré le 26 décembre 2016 ; que toutefois, dans l'attente de cette reconstruction, des efforts d'assainissement sont faits ; que le ministère du Cadre de Vie et du Développement durable, à travers ses directions techniques et la Police environnementale, a inspecté l'abattoir et ont reconnu une amélioration en matière d'hygiène et d'assainissement ; que par ailleurs, le Gouvernement a mis en place un projet de délocalisation du marché de bétail sur un site unique de grand marché de bétail à Zè ; que ce site a été viabilisé le 31 octobre 2018 ;

Considérant que le ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche observe que les déchets solides et les eaux usées produits par cet abattoir géré par sa structure sont traités suivant les standards internationaux et les exigences de la loi-cadre relative à l'environnement et ses textes d'application ; que les odeurs évoquées par le requérant proviennent du marché de bétail contigu à l'abattoir ; que le Gouvernement a prévu délocaliser ce marché de bétail ; que des efforts d'assainissement de l'abattoir sont constamment fournis ; que le requérant ne peut donc invoquer une quelconque violation par le Gouvernement de l'article 27 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 27 de la Constitution, « *Toute personne a droit à un environnement sain, satisfaisant et durable et a le devoir de le défendre. L'Etat veille à la protection de l'environnement* » ; que dans l'espèce, le requérant n'apporte pas la preuve de ce qu'en dépit des précautions et mesures prises par l'Etat, il y a des nuisances environnementales insupportables pour la santé physique et mentale ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1er.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Benjamin Habib DAGBETO, à monsieur le ministre du Cadre de Vie et du Développement durable, à monsieur le ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche, à monsieur le Président de la République, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU. -

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour demander la radiation du Procureur de la République pour n'avoir pas donné une suite favorable à une plainte

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date enregistrée à son secrétariat sous le numéro 2246/328/REC par laquelle Monsieur Alain J. DIOGO, demeurant à Cotonou, 03 BP 499, forme un recours pour violation par messieurs Mario METONOU, Ambroise ADJIBOYE, Marius KEDEME, Serge DIOGO, Prosper DIOGO, Mesdames Chantale DIOGO, Yvonne DIOGO, Christiane DIOGO et de SOUZA Hélène pour violation de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Alain J. DIOGO expose que mesdames Chantale DIOGO, Yvonne DIOGO, Christiane DIOGO, de SOUZA Hélène et messieurs Serge DIOGO et Prosper DIOGO, ont volé son acte de naissance ; qu'ils en ont fait usage pour ouvrir une procédure judiciaire de désignation de liquidateur de succession de son feu père Armand DIOGO ; qu'ils ont été aidés dans leur démarche par messieurs Ambroise ADJIBOYE, juge au tribunal de première Instance de Cotonou et Marius KEDEME, greffier au tribunal de première Instance de Cotonou ; qu'informé des faits, il a saisi le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou d'une plainte ; que le Procureur, après avoir auditionné les héritiers n'a pas donné une suite favorable à sa plainte ; qu'il estime que le Procureur de la République, monsieur Mario METONOU, n'a pas traité sa plainte avec probité et impartialité. Il demande en conséquence sa radiation ;

Considérant que monsieur Mario METONOU, invité à présenter à la Cour ses observations n'a pas donné suite ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution.

Considérant que monsieur Alain J. DIOGO demande à la Cour la radiation du Procureur de la République qui n'a pas donné à sa plainte la suite qu'il espérait ; qu'une telle demande n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que déterminé par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1er.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Alain J. DIOGO, à messieurs Mario METONOU, Serge DIOGO, Prosper DIOGO, Ambroise ADJIBOYE, Marius KEDEME, à mesdames Chantale DIOGO, Yvonne DIOGO, Christiane DIOGO et de SOUZA Hélène et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-055 du 31 Janvier 2019

LOI DE JUSTICE. Recours en inconstitutionnalité des articles 5, 12 et 19 de la loi portant création de la CRIET

Rappel des **articles 26, 117, 124 al. 2 et 3, 147 de la Constitution ; 3 et 7 de la CADHP**

Requête recevable ; le degré de double juridiction n'est ni fondamental ni absolu et n'est pas un principe constitutionnel ; que par ailleurs, la CRIET ne crée pas à priori une discrimination quant aux personnes à juger. Par contre, l'alinéa 2 de l'article 12 viole le droit à un procès équitable en ce qu'il institue une voie d'appel concernant exclusivement une décision de non –lieu rendue en faveur d'une personne poursuivie

Violation de la Constitution (OUI/NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 16 novembre 2018 sous le numéro 2530/408/REC-18, par laquelle messieurs Arthur A. BALLE, Sadikou Ayo ALAO, Victor ADIGBLI, Francis DAKO, Barnabé G. GBAGO, Claude-Olivier HOUNYEME, Hermann Yves YENONFAN, Renaud AGBODJO, Roméo GODONOU, Ayodélé AHOUNOU, Avocats inscrits au Barreau de Cotonou, ayant tous élu domicile au C/N° 42-43, Tokpa Xoxo, Rue 106, Roi DAKO DONOU (Cinéma VOG-HOMEL), Cotonou, 01 BP 1199, forment un recours en inconstitutionnalité de la loi n° 2018-13 modifiant et complétant la loi n°2001-31 du 27 août 2002 portant organisation judiciaire en République du Bénin et création de la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme, en ses articles 5, 12 et 19 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Rigobert A. AZON et Joseph DJOGBENOU en leur rapport et Maître Ibrahim David SALAMI, conseil du Président de la République en ses observations à l'audience plénière du 31 janvier 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'après avoir rappelé que par décision DCC 18-130 du 21 juin 2018, la juridiction constitutionnelle a déjà déclaré conforme à la Constitution la loi déférée en toutes ses dispositions, les requérants sollicitent que la haute juridiction se prononce d'office en ce que leur recours élève à la connaissance de la Cour une situation de violation d'un droit fondamental ou de remise en cause d'un impératif ou d'un principe à valeur constitutionnelle ; que les requérants soutiennent en effet que l'objet du recours porte sur la violation des droits fondamentaux de la défense que contiendrait la loi visée ; qu'au fond, ils font d'abord grief à la loi déférée de violer le principe du double degré de juridiction par référence à l'article 14 § 5 du pacte international relatif aux droits civils et politiques selon lequel « Toute personne déclarée coupable d'une infraction a le droit de faire examiner par une juridiction supérieure la déclaration de culpabilité, conformément à la loi », alors que le préambule de la Constitution réaffirme l'attachement du Peuple béninois aux principes définis dans divers instruments internationaux de protection des droits de la personne et que l'article 147 de la même Constitution dispose que « les traités ou accord régulièrement ratifiés ont, dès leur publication, une autorité supérieure à celle des lois, sous réserve pour chaque accord ou traité, de son application par l'autre partie » ; qu'ils font ensuite grief à la loi déférée de violer le principe de l'égalité de tous devant la loi et l'égale protection de tous par la loi en ce que son application impliquerait que des citoyens relèvent, pour des faits identiques, de juridictions répressives différentes et bénéficient de droits fondamentalement différents de même que les parties au procès pénal devant la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme seraient « légalement traitées de façon inégalitaire » ; qu'ils font enfin grief à la loi déférée de violer le droit à un procès équitable en ce que l'égalité des armes ne serait pas assurée du fait que cette loi dispose en son article 12 que « Les décisions de la Commission d'instruction ne sont susceptibles de recours ordinaires. Toutefois, l'arrêt de non-lieu peut être frappé d'appel devant la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme. Selon le cas, la Cour évoque et juge l'affaire ou rejette le recours » ;

Considérant qu'en réponse, Maître Ibrahim D. SALAMI, Avocat, agissant pour le compte du Président de la République, conclut à l'irrecevabilité de la requête en ce que, d'une part, la saisine des avocats ne défendant aucune partie dans un procès et donc agissant en tant que particuliers ne peut être recevable, d'autre part, la loi querellée a déjà été soumise au contrôle de conformité à la Constitution (DCC 18-130 du 21 juin 2018) et qu'il y a ainsi autorité de chose jugée ; que l'objet même du recours s'oppose à sa recevabilité ; qu'en effet, les seules personnes compétentes pour demander le contrôle avant la promulgation, en dehors des cas de saisine d'office de la haute juridiction, sont, conformément aux dispositions de l'article 121 de la Constitution, le Président de la République et les membres de l'Assemblée nationale ; que la saisine du citoyen qui ne peut intervenir qu'après la promulgation de la loi, soit directement, soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité

invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction, ne doit pas viser une loi déjà contrôlée auparavant comme en l'espèce ;

VU les articles 26, 117, 124 alinéas 2 et 3, 147 de la Constitution, 3 et 7 de la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples ;

Considérant que lorsque, par application de l'article 117 de la Constitution, il a été procédé au contrôle de constitutionnalité *a priori*, les alinéas 2 et 3 de l'article 124 de la Constitution ne s'opposent pas à l'expurgation de l'ordre juridique dont la Constitution est la source fondamentale d'une disposition dont l'application révèle une contrariété irrémédiable avec un droit fondamental ou une liberté publique qu'elle est censée protéger ; qu'en l'espèce, les requérants soumettent à l'examen de la Cour, non un contrôle général de conformité de la loi déferée, mais certaines de ses dispositions dont ils mettent en cause la conformité à la Constitution ; que par ailleurs, les requérants quoique avocats n'en sont pas moins des citoyens et à ce titre, ont le droit de saisir la Cour constitutionnelle conformément aux dispositions en vigueur ; qu'il y a lieu, de recevoir la requête et de l'examiner au fond ;

Sur la violation du double degré de juridiction

Considérant que d'une part, l'article 14 § 5 du Pacte international relatif aux droits civils et politiques dispose : « *Toute personne déclarée coupable d'une infraction a le droit de faire examiner par une juridiction supérieure la déclaration de culpabilité, conformément à la loi* » ; qu'il faut en entendre, premièrement, qu'il est conféré par ce texte *une faculté* à toute personne de faire examiner sa cause par une juridiction supérieure, deuxièmement, que lorsque la législation nationale organise un tel recours ; qu'il ne s'entend pas comme un devoir prescrit ou une obligation impérative imposée aux Etats parties d'instituer en toute matière le double degré de juridiction ; que quoique général, le principe du double degré de juridiction n'est ni fondamental ni absolu ; qu'il ne s'oppose pas, en matière répressive, à ce que la Haute Cour de Justice, juridiction compétente *ratione personae* pour connaître des infractions commises par le Président de la République ou les membres de son Gouvernement, statue en dernier ressort, et que la chambre de l'instruction à elle attachée apprécie les faits aux fins de rapport non susceptible de recours ; que, d'autre part, le double degré de juridiction n'étant pas un principe constitutionnel, ne s'impose pas au législateur ; qu'il n'y a donc pas la violation alléguée de la Constitution ;

Sur la violation du principe de l'égalité

Considérant qu'à la suite de l'article 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, l'article 26 de la Constitution dispose que : « *L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale...* » ; qu'en l'espèce, la loi déferée crée en son article 5 une juridiction spéciale et lui confère une compétence matérielle déterminée ;

qu'en procédant ainsi, elle n'a pas caractérisé par voie de discrimination *a priori* les personnes à juger par la Cour instituée ; qu'il n'y a pas violation des dispositions visées ;

Sur la violation du droit à un procès équitable

Considérant que la loi déferée dispose en son article 12 que « *Les décisions de la Commission d'instruction ne sont susceptibles de recours ordinaires. Toutefois, l'arrêt de non-lieu peut être frappé d'appel devant la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme. Selon le cas, la Cour évoque et juge l'affaire ou rejette le recours* » ; que si l'alinéa 1^{er} de cette disposition est en cohérence avec l'orientation générale de la loi qui confère à la juridiction instituée le pouvoir de statuer en dernier ressort, l'alinéa second qui institue une voie d'appel en ce qui concerne exclusivement la décision de non-lieu rendue en faveur d'une personne poursuivie rompt cette cohérence et viole le principe de l'égalité des armes, composante essentielle de l'égalité de tous devant la loi, protégée par l'article 3 de la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples et l'article 26 de la Constitution ; que dès lors, l'alinéa 2 de l'article 12 de la loi n°2018-13 du 18 mai 2018 modifiant et complétant la loi n° 2001-37 du 21 août 2002 portant organisation judiciaire en République du Bénin et création de la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme est contraire à la Constitution ;

DECIDE :

Article 1er.- La requête est recevable.

Article 2.- Le défaut du double degré de juridiction n'est pas contraire à la Constitution.

Article 3.- L'article 5 de la loi n°2018-13 du 18 mai 2018 modifiant et complétant la loi n° 2001-37 du 21 août 2002 portant organisation judiciaire en République du Bénin et création de la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme n'est pas contraire à l'article 26 de la Constitution.

Article 4.- L'alinéa 2 de l'article 12 de ladite loi est contraire à la Constitution.

Article 5.- La présente décision sera notifiée à messieurs Arthur A. BALLE, Sadikou Ayo ALAO, Victor ADIGBLI, Francis DAKO, Barnabé G. GBAGO, Claude-Olivier HOUNYEME, Hermann Yves YENONFAN, Renaud AGBODJO, Roméo GODONOU, Ayodélé AHOUNOU, à Maître Ibrahim D. SALAMI, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Président

Vice-Président

	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Les rapporteurs

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU.-

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-056 du 31 Janvier 2019

ELECTIONS. Recours contre l'article 250 du code électoral pour violation du principe d'égalité

Invocation de l'article 124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 13-169 du 19.11.2013

Autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 07 août 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1627/241/REC-18, par laquelle monsieur Patrice A. HOUNYEAZE, domicilié au quartier Tokpa-Zoungo, arrondissement d'Abomey-Calavi, 01 BP 961 Abomey-Calavi, forme un « recours contre l'article 350 du code électoral pour violation de l'égalité » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le député est élu dans une circonscription électorale donnée en fonction d'un seuil de représentation fixé à soixante-dix mille (70.000) habitants par la loi n° 90-035 du 31 décembre 1990 ; que la loi n° 94-015 du 27 janvier 1995 définissant les règles particulières pour l'élection des membres de l'Assemblée nationale, modifiée par d'autres lois, a fixé le nombre de sièges à quatre-vingt-trois (83) repris par l'article 350 du code électoral ; qu'après les élections législatives de 1995, certaines circonscriptions électorales sont sous représentées ; qu'ainsi, le principe de l'égalité prescrit par les articles 6 et 26 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples sont violés ; qu'il demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution l'article 350 du code électoral et de répartir d'office les quatre-vingt-trois (83) sièges entre les 24 circonscriptions électorales tenant compte du principe de l'égalité constitutionnelle ;

Considérant qu'en réponse, et se fondant sur l'article 81 de la Constitution, l'Assemblée nationale, par l'organe de son deuxième Vice-Président, expose que la détermination du nombre de députés composant l'Assemblée nationale relève des prérogatives du Parlement ; que la Constitution ne précise pas les conditions de détermination du nombre de sièges, de leur répartition entre différentes circonscriptions électorales et ne fait donc aucune obligation au législateur de se conformer aux résultats du recensement général de la population et de l'habitat (RGPH) ; que par ailleurs, la loi n° 2013-06 du 25 novembre 2013 portant code électoral a été déclarée conforme à la Constitution en toutes ses dispositions par la Cour constitutionnelle par décision DCC 2013-169 du 19 novembre 2013 ; qu'au regard du principe de la chose jugée, il demande à la haute Juridiction de déclarer non fondé le recours de monsieur Patrice A. HOUNYEAZE ;

Considérant qu'aux termes de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours. Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles* » ; que par décision DCC 2013-169 du 19 novembre 2013, la Cour a examiné et déclaré conforme à la Constitution la loi n° 2013-06 du 25 novembre 2013 portant code électoral en République du Bénin en toutes ses dispositions ; qu'il s'ensuit qu'il y a autorité de chose jugée ; que dès lors, il échet de dire et juger que la requête de monsieur Patrice A. HOUNYEAZE est irrecevable ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Patrice A. HOUNYEAZE est irrecevable.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Patrice A. HOUNYEAZE, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre l'étude d'un maitre notaire

Rappel de l'article **124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 18-083 du 05.04.2018**

L'intervention de la Cour dans l'exécution d'une décision de justice est du champ de compétence de la Cour, qu'il s'en suit qu'il y a autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 août 2018 enregistrée à son secrétariat le 09 août 2018 sous le numéro 1648/254/REC-18, par laquelle messieurs Michel GLETON-QUENUM, Gérard GLETON-QUENUM et consorts, héritiers de Idelphonse GLETON-QUENUM, portent plainte contre l'étude de maître Joséphine N'GOH, notaire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants se plaignent de ce que suite à une décision de justice en leur faveur et désignant l'étude de maître Joséphine N'GOH dans le cadre d'une licitation pour leur compte, ladite licitation n'a pas connu d'évolution depuis des années ; que cette situation est du fait du notaire qui par des subterfuges, fait traîner à dessein et pour des fins inavouées le dossier ; qu'ils sollicitent l'intervention de la Cour, auprès du Tribunal de première instance de première classe de Cotonou aux fins de voir ledit dossier confier à un autre notaire pour poursuivre le processus de licitation ;

Considérant que Maître Raoul Placide HOUNGBEDJI, conseil de la requise, explique que la liquidation de la succession tarde à se dénouer du fait des héritiers qui, d'une part, ne parviennent pas à s'accorder sur le nombre et la situation géographique des biens immobiliers composant le patrimoine successoral et, d'autre part, ne

coopèrent pas à l'exécution de la mission de la liquidatrice ; que par ailleurs, il soulève au principal l'incompétence de la Cour en raison de ce qu'elle n'est pas habilitée à apprécier une décision de justice et évoque au subsidiaire l'irrecevabilité de la requête pour défaut de qualité du collectif des héritiers à agir en justice ; qu'il fait observer enfin qu'il y a autorité de chose jugée, la Cour ayant déjà rendu une décision le 05 avril 2018 sur le même objet et entre les mêmes parties ;

Considérant qu'en réplique, les requérants maintiennent les termes de leur recours ;

VU l'article 124 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article susvisé de la Constitution : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours. Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles* » ; qu'il en résulte que les décisions de la Cour constitutionnelle sont insusceptibles de voies de recours ; qu'en l'espèce, par décision DCC18-083 du 05 avril 2018 et relativement à la succession du même Idelphonse GLETTON-QUENUM, la Cour a dit et jugé que son domaine de compétence, tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution, ne lui permet pas d'intervenir dans l'exécution d'une décision de justice ; qu'il s'en suit qu'il y a autorité de chose jugée ; que dès lors, il échet de déclarer la présente requête irrecevable ;

DECIDE :

Article 1^{er}. - La requête est irrecevable.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à messieurs Michel GLETTON-QUENUM, Gérard GLETTON-QUENUM, maître Joséphine N'GOH et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-058 du 31 Janvier 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour l'intervention de la Cour dans un dossier judiciaire pendant devant les tribunaux

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution ; 7.1. d) de la CAD-HP**

La date de la saisine de la chambre des flagrants délits du TPI de 1ère classe de Cotonou et celle de la Cour est enfermée dans le délai légal

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 août 2018 enregistrée à son secrétariat le 10 septembre 2018 sous le numéro 1902/262/REC-18, par laquelle monsieur Joël Eric YEHOUEYOU, 08 BP 106 Cotonou, sollicite l'intervention de la Cour dans un dossier judiciaire pendant devant les tribunaux ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui Madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'accusé de vol, monsieur Jacquelin ADISSODA a subi des violences physiques ainsi que des injections de produits toxiques de la part de messieurs Judes et Rodrigue GUEDEGUE, propriétaires du magasin où les objets auraient été volés ; qu'ayant porté plainte, le dossier est toujours pendant devant le tribunal de première instance de première classe de Cotonou qui n'y a pas statué ; que craignant l'influence financière des mis en cause, et estimant anormal le délai mis par le tribunal pour statuer en la cause, il sollicite l'intervention de la Cour afin que justice soit rendue ;

Considérant qu'en réponse, les mis en cause, assistés de Maître Maurille MONNOU, font observer que le dossier pendant devant le tribunal de première instance de Cotonou, les opposant au requérant, a fait l'objet de plusieurs renvois, d'abord, pour la comparution des parties, ensuite pour la continuation des débats et devrait être évoqué de nouveau à l'audience du 19 novembre 2018 ; qu'ils soutiennent

l'incompétence de la Cour à connaître du litige et estime que le délai mis par le juge pour statuer n'est pas anormalement long ;

VU les articles 114, 117 de la Constitution et 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans le dossier judiciaire COT/2018/RP/03900 pendant devant le tribunal de première instance de première classe de Cotonou ; qu'en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion d'un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la Constitution, la Cour ne saurait intervenir dans une procédure pendante devant une juridiction s'il n'est établi la violation d'un droit fondamental ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples qui fait partie intégrante de la Constitution : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :*

d.) le droit d'être jugé dans un délai raisonnable » ; qu'il ressort du dossier que le dossier COT/2018/RP/03900 opposant Jacquelin ADISSODA à Judes et Rodrigue GUEDEGUE et pendant devant la chambre des flagrants délits du tribunal de première instance de première classe de Cotonou a été évoqué pour la première fois le 13 août 2018 devant ladite chambre ; qu'il devrait être évoqué de nouveau à l'audience du 19 novembre 2018 ; que le requérant a saisi la Cour constitutionnelle le 10 septembre 2018 ; qu'entre le 13 août 2018, date de la saisine de la chambre des flagrants délits du tribunal de première instance de première classe de Cotonou et le 10 septembre 2018, date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé un délai d'un mois environ ; que ce délai n'est pas anormalement long au sens de l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; qu'en conséquence, il échet de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1er.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Joël Eric YEHOUENOU, à messieurs Judes et Rodrigue GUEDEGUE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

C. Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU.

ELECTIONS. Recours pour violation du code électoral

Rappel de l'article 131 al.2 de la Constitution

Le contentieux des élections locales relève de la compétence de la Cour suprême et non de la Cour constitutionnelle

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 1^{er} octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2098/296/REC-18, par laquelle monsieur Hippolyte C. MIVEKANE, demeurant à Zogbadjè (Abomey-Calavi), 01 BP 723 Cotonou, forme un recours contre monsieur Julien S. DAVO, élu local de Zogbadjè, pour violation du code électoral ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et les requérants en leurs observations à l'audience plénière du 31 janvier 2019;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant soumet à l'appréciation de la haute Juridiction d'une part, le contentieux des élections locales dans l'arrondissement d'Abomey-Calavi au quartier Zogbadjè pendant devant la Cour suprême et, d'autre part, les manœuvres de destitution du Chef dudit quartier ;

Considérant que messieurs Victorien DEDE et Paul AMOUSSOU, conseillers locaux de Zogbadjè, développent les mêmes prétentions et moyens que le requérant ;

Considérant que pour sa part, monsieur Julien S. DAVO, rejette en bloc les allégations du requérant;

Considérant qu'aux termes de l'article 131 alinéa 2 de la Constitution, la Cour suprême « est... compétente en ce qui concerne le contentieux des élections locales » ; que la loi n°2013-06 du 25 novembre 2013 portant code électoral en République du Bénin ,en vigueur au moment des faits, dispose en son article 449

que « conformément aux dispositions de l'article 131 alinéa 2 de la Constitution du 11 décembre 1990, la Cour suprême est compétente en ce qui concerne le contentieux des élections locales » ; que tout le contentieux électoral en ce qui concerne les élections communales, municipales et locales relève de la compétence de la Cour suprême ; qu'il en résulte que la Cour constitutionnelle est incompétente pour connaître du contentieux des élections locales ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Hippolyte C. MIVEKANE, à messieurs Victorien DEDE, Paul AMOUSSOU et Julien S. DAVO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en exception d'inconstitutionnalité

Invocation de l'article 41 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ; 122 et 124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 12-153 du 04.08.2012

Saisine tardive du TPI de 1ère classe de Cotonou

Violation de l'article 35 de la Constitution

Autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 24 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 25 octobre 2018 sous le numéro 2325/354/REC-18, par laquelle monsieur le Président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou par intérim a transmis à la Cour constitutionnelle le jugement avant dire droit du 15 octobre 2018 relatif au dossier judiciaire n° COTO/2018/RP/04575 Ministère public c/ DJAFARA Djibo et SIDIKOU Mouhamed, pour exception d'inconstitutionnalité soulevée par messieurs Issa ADELAKOUN et Liamidi MOUSTAPHA par l'organe de leur conseil Maître Rufin TCHIAKPE ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que dans le jugement avant dire droit déféré, le juge de la 5^e chambre des flagrants délits du tribunal de première instance de première classe de Cotonou expose que messieurs Issa ADELAKOUN et Liamidi MOUSTAPHA par l'organe de leur conseil Maître Rufin TCHIAKPE, après avoir par deux fois soulevé l'incompétence du tribunal pour connaître de la restitution de la somme de trente-trois millions (33.000.000) consignée au greffe du tribunal, laquelle exception a été toutes les fois jointe au fond, ont soulevé une exception d'inconstitutionnalité « *sur la base des*

articles 577 à 579 du Code de procédure pénale et l'article 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples. » ;

Sur la saisine de la Cour constitutionnelle

Considérant qu'aux termes de l'article 41 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle : « L'exception d'inconstitutionnalité prévue à l'article 24 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle peut être soulevée à tout moment de la procédure devant la juridiction concernée. **Celle-ci doit saisir la Cour constitutionnelle dans les délais de huit (08) jours au plus tard** et surseoir à statuer jusqu'à la décision de la Cour » ;

Considérant que dans le cas d'espèce, il ressort du jugement déféré que l'exception d'inconstitutionnalité a été soulevée à l'audience du 11 octobre 2018, la Cour a été saisie le 25 octobre 2018 soit quatorze (14) jours ou plus de huit (08) jours après le prononcé du jugement ; que dès lors, la saisine est tardive ; que ce faisant, le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a méconnu l'article 35 de la Constitution aux termes duquel « *Les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté dans l'intérêt et le respect du bien commun* » ;

Sur l'examen de l'exception d'inconstitutionnalité

VU les articles 122 et 124 alinéa 2 et 3 de la Constitution ;

Considérant qu'en son article 122, la Constitution dispose que « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, ... par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction ...* » ; que toutefois, pour être recevable, l'exception doit porter sur une loi et contenir un exposé sommaire des moyens ; que dans le cas d'espèce, ni le jugement avant dire droit, ni les pièces transmises à la Cour constitutionnelle n'incriminent aucune disposition légale ; que par ailleurs, par décision DCC 12-153 du 04 août 2012, la Cour constitutionnelle a déclaré conformes à la Constitution toutes les dispositions de la loi n°2012-15 portant Code de procédure pénale en République du Bénin ; que dès lors, en vertu de l'article 124 alinéas 2 et 3 précité de la Constitution, il y a autorité de chose jugée ; qu'il y a lieu de dire que la requête est irrecevable ;

DECIDE :

Article 1er.- L'exception d'inconstitutionnalité est irrecevable.

Article 2.- Le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a violé la Constitution.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à Maître Rufin TCHIAKPE, à monsieur le Président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou par intérim et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-061 du 31 Janvier 2019

ELECTIONS. Recours en inconstitutionnalité du montant des cautionnements des élections présidentielle et législatives

Invocation de l'article 124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 18-199 du 02.10.2018

Autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête enregistrée à son secrétariat le 05 novembre 2018 sous le numéro 2412/376/REC-18, par laquelle monsieur E. Anselme Valentin GOZINGAN, demeurant à Cotonou, 01 BP 4694, Recette principale, forme un recours en inconstitutionnalité du montant des cautionnements à verser par les candidats à l'élection présidentielle et aux élections législatives fixés par le code électoral ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que l'évaluation des cautionnements querellés a été faite sur une base injuste et viole les droits de la personne humaine et les libertés publiques ; que le montant de ces cautionnements discriminatoires entrave la participation des citoyens à la gestion démocratique des affaires publiques et trahit la tradition d'une vie modeste expression de la devise Fraternité-Justice-Travail du pays ;

Considérant que la requête tend à soumettre à nouveau au contrôle de constitutionnalité, le code électoral en ses articles 233 et 272 relatifs au montant des cautionnements à verser par les candidats à l'élection présidentielle et aux élections législatives ;

Considérant qu'aux termes de l'article 124 alinéa 2 et 3, « les décisions de la Cour ne sont susceptibles d'aucun recours.

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles » ; qu'en l'espèce, la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin a été déclarée conforme à la Constitution par décision DCC 18-199 du 02 octobre 2018 ; qu'en raison de l'autorité de chose jugée, la requête est irrecevable ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête est irrecevable.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur E. Anselme Valentin GOZINGAN, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour solliciter l'intervention de la Cour dans une garde d'enfants

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

La sollicitation de la Cour pour intervenir dans la garde d'enfants est hors de son champ de compétence.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 15 novembre 2018 sous le numéro 2513/402/REC-18, madame Lydie QUENUM, demeurant à vodjè carré 1060, forme un recours contre monsieur Théophile DOSSOU pour menaces de mort, violences et injures publiques d'une part, et d'autre part sollicite l'intervention de la Cour pour la garde de ses enfants ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle est en couple avec monsieur Théophile DOSSOU avec qui, elle a eu deux enfants ; qu'en raison de conflits conjugaux persistants, elle a rejoint le domicile de sa grande sœur et fait depuis lors, l'objet de menaces de mort, violences et injures publiques de la part de son époux; que tous les efforts de réconciliation par la famille et la brigade des mineurs sont demeurés infructueux ; qu'elle sollicite l'intervention de la Cour constitutionnelle pour avoir la garde de ses enfants ;

Considérant que monsieur Théophile DOSSOU nie les allégations ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution;

Considérant que la requérante fait état de menaces de mort, de violences et d'injures publiques qu'elle aurait subies ; que cependant, aucun élément du dossier ne permet d'établir la matérialité de ses allégations ; que la requérante n'a pas non

plus caractérisé les violences et menaces subies ; qu'en conséquence, il eût de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

Considérant que par ailleurs, la requérante sollicite l'intervention de la Cour pour la garde de ses enfants ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il y a lieu de dire qu'elle est incompétente de ce chef ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2 -. La Cour est incompétente pour apprécier la garde des enfants.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à madame Lydie QUENUM, à monsieur Théophile DOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un janvier deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre un licenciement abusif

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Soumettre la Cour à un examen d'une procédure de licenciement est hors de son champ de compétence

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 avril 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date, sous le numéro 0730/117/Rec-18, par laquelle monsieur Hubert AZAGOUN, 01 BP 2032, forme un recours contre la société « Calcare Service Limited » pour licenciement abusif ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été recruté dans la société « Calcare Service Limited » le 22 octobre 2014 en qualité d'agent commercial, chargé de faire la promotion de la marque téléphonique "Techno" ; qu'il ajoute avoir été licencié le 17 avril 2018 et que ce licenciement lui a été notifié par message électronique en violation de la procédure requise en la matière ; qu'il demande la réparation du préjudice subi ;

Considérant qu'invité à produire ses observations, le Directeur de la société « Calcare Service Limited » n'a pas répondu aux mesures d'instruction de la Cour ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que ces dispositions qui déterminent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier les modalités de rupture d'un contrat de travail ; qu'en l'espèce, le requérant soumet à l'examen de la Cour la procédure de son licenciement et la réparation du préjudice subi ; que l'appréciation d'une telle

demande relève du contrôle de la légalité et non de la constitutionnalité ; qu'il échet pour la Cour de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} La Cour est incompétente.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Hubert AZAGOUN, à monsieur le Directeur de la société « Calcare Service Limited » et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-064 du 07 février 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre des menaces et un abus de pouvoir relatif à un litige domanial

Désistement du requérant

La requête ne relève aucune violation des droits fondamentaux et des libertés publiques

La Cour donne acte au requérant de son désistement

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Houégamey du 17 avril 2018, enregistrée à son secrétariat le 18 avril 2018, sous le numéro 0705/111/REC-18, par laquelle monsieur Basile AZONDOGA, demeurant à Houégamey, BP 100 Azové, forme un recours contre le commissaire du commissariat de Gohomey pour menaces et abus de pouvoir.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant fait état d'une affaire de contestation immobilière suivie de violence l'opposant à monsieur Fionvi Loffa Déyi pour lequel le commissaire du commissariat de Gohomey aurait pris parti et le menace de vider les lieux bien que le dossier soit encore pendant devant le tribunal ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour contre les agissements du commissaire.

Considérant qu'en réponse, le commissaire de Gohomey réfute les allégations du requérant et souligne qu'il a juste orienté les protagonistes au Tribunal de première instance d'Aplahoué en vue de l'obtention d'une ordonnance d'indisponibilité sur le domaine en litige ;

Considérant que par correspondance en date à Houégamey du 05 février 2019 reçue à l'audience du 07 février 2019, le requérant a déclaré se désister de son recours ;

Considérant que le désistement n'est opérant qu'à la double condition que le recours ne porte pas sur la violation des droits fondamentaux et des libertés publiques et qu'il ne comporte pas le risque de laisser subsister dans l'ordonnancement juridique une atteinte aux normes et valeurs protégées par la Constitution ; qu'en l'espèce, l'examen de la requête ne révèle pas l'existence d'un tel risque en l'état du dossier ; qu'il y a donc lieu de donner acte au requérant de son désistement ;

DECIDE:

Article 1^{er}.- Il est donné acte à monsieur Basile AZONDOGA de son désistement ;

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Basile AZONDOGA et à monsieur le commissaire du commissariat de Gohomey et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.

DECISION DCC 19-065 du 07 février 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours invitant la Cour à déclarer contraire à la Constitution la transmission supposée hors délai de la proposition de loi portant modification de la Constitution et la question à soumettre au référendum

Invocation des **articles 11 de la loi organique portant conditions aux référendum et 35 de la Constitution**

Défaut de preuve du requérant ; justification par lettre de transmission au Président de la République de la loi et de la question à soumettre.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie par une requête en date à Cotonou du 17 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 18 juillet 2018 sous le numéro 1358/214/REC-18, par laquelle monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, demeurant à Cotonou, 03 BP 2217 Jéricho, forme un recours pour voir déclarer contraire à la Constitution, la transmission supposée hors délai de la proposition de loi portant modification de la Constitution et la question à soumettre au référendum au président de la République ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'après son approbation le 05 juillet 2018 à la majorité qualifiée des députés, la proposition de loi portant amendement de la Constitution, introduite le 28 juin 2018 par un groupe de huit députés, a été, conformément à l'article 155 de la Constitution, transmise au président de la République aux fins d'organisation d'un référendum ; qu'il soutient que la transmission est faite hors délai parce que intervenue après le 06 juillet 2018, date de clôture de la première session ordinaire annuelle de l'Assemblée nationale, alors que selon l'article 11 de la loi n° 2011-27 du 18 janvier 2012 portant conditions de recours au référendum : « *La proposition de loi et la question à soumettre*

au référendum sont transmises ... au cours de la première session ordinaire de l'Assemblée nationale » ; qu'il estime que la méconnaissance de cette disposition par le président de l'Assemblée nationale à qui incombe la charge de la transmission est contraire à l'article 35 de la Constitution;

Considérant qu'en réponse, le président de l'Assemblée nationale fait observer que la transmission au président de la République de la proposition de loi ainsi que celle de la question à soumettre au référendum est intervenue le 06 juillet 2018, date ultime de la première session ordinaire de l'Assemblée nationale ouverte au titre de l'année 2018 ; qu'il conclut au respect des délais prescrits et joint à sa réponse, une photocopie de la lettre de transmission datant du 06 juillet 2018 ;

Que de son côté, le président de la République déclare n'être pas mis en cause dans le recours et n'avoir pas d'observations à faire;

Considérant que les lois organiques votées par l'Assemblée nationale font partie intégrante du bloc de constitutionnalité ; que la Cour est compétente pour examiner toute méconnaissance alléguée de ces lois ;

VU les articles 11 de la loi organique n° 2011-27 du 18 janvier 2012 portant conditions de recours au référendum et 35 de la Constitution ;

Considérant que l'article 11 de la loi n° 2011-27 du 18 janvier 2012 portant conditions de recours au référendum dispose: « *La proposition de loi et la question à soumettre au référendum sont transmises au Gouvernement par le Président de l'Assemblée nationale au cours de la première session ordinaire de l'Assemblée nationale* » ;

Considérant qu'en affirmant que la proposition de loi portant amendement de la Constitution n'a pas été transmise à temps au président de la République, le requérant n'en a pas rapporté la preuve ; qu'en revanche, le président de l'Assemblée nationale a justifié par une lettre en date du 06 juillet 2018 que la transmission au président de la République de la proposition de loi ainsi que celle de la question à soumettre au référendum sont intervenues ce 06 juillet 2018, date de clôture de la première session ordinaire de l'Assemblée nationale au titre de l'année 2018 ; que dans ces conditions, le président de l'Assemblée nationale n'a pas méconnu la disposition visée ;

DECIDE :

Article 1er.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, à monsieur le président de l'Assemblée nationale, à monsieur le président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre l'ORTB pour discrimination dans les programmes en langues nationales

Invocation des **articles 26 al. 1 et 40 de la Constitution**

Aucune obligation n'est faite à un office de l'Etat de diffuser des programmes dans toutes les langues nationales.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1486/239/REC-18, par laquelle monsieur KOULIHO Cyrille Sounhouin, demeurant à Cotonou, 01 BP 2012, forme un recours en inconstitutionnalité des programmes de diffusion de l'Office de la Radiodiffusion et Télévision du Bénin (ORTB) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que selon l'article 40 de la Constitution, l'Etat doit assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux droits de l'Homme ; que l'Office de la Radiodiffusion et Télévision du Bénin qui devrait diffuser des émissions qui favorisent, en l'occurrence, l'enseignement de la Constitution, ne prévoit dans ses programmes aucune émission en ce sens en langues nationales *Xwla, Sêto* et *Toffin* alors que ces communautés sont les premières à s'installer à Cotonou ; que de ce fait, les programmes de diffusion et d'information de l'ORTB ne respectent pas le principe d'égalité et sont contraires à la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le Directeur général de l'ORTB observe d'une part, que l'Etat n'a élaboré aucun programme définitif et exclusif de diffusion et

d'enseignement de la Constitution en langues nationales ; que d'autre part, au regard de la multitude de langues, l'ORTB n'est pas en mesure de les introduire toutes dans ses programmes ; que la création des radios locales et communautaires devrait permettre de prendre en compte les besoins spécifiques des communautés ; que par ailleurs, toutes les fois que l'ORTB est sollicitée par celles-ci, elle a toujours répondu favorablement ; que c'est donc à tort que le requérant fait grief à son office de ne pas inscrire dans ses programmes des émissions d'enseignement de la Constitution en langues nationales *Xwla, Sêto et Toffin* ;

Considérant qu'aux termes de l'article 26 alinéa 1 de la Constitution, « *L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale* » ; que par ailleurs, l'article 40 de la Constitution dispose que « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme. L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.*

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que si la Constitution impose à l'Etat l'obligation d'assurer la diffusion et l'enseignement des droits de la personne au profit des citoyens, il ne résulte pas de ces dispositions une obligation à un office de l'Etat de diffuser des programmes dans toutes les langues nationales ; qu'il n'y a en effet pas de lien entre l'obligation de diffuser et d'enseigner les droits de la personne et celle de programmer toutes les langues nationales dans les organes d'information de service public ; qu'il n'y a donc pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1er.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur KOULIHO Cyrille Sounhouin, à monsieur le Directeur général de l'Office de Radiodiffusion et Télévision du Bénin et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Président

Vice-Président

	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour obstruction à exécution d'une décision de justice

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

La sollicitation de la Cour constitutionnelle dans le règlement d'un différend entre particuliers ne relève pas de sa compétence.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date à Porto-Novo enregistrée à son secrétariat le 17 septembre 2018 sous le numéro 1969/273/REC-18, par laquelle monsieur Mathieu N. DEDJI saisit la Cour contre Madame Dorcas GBEHEDE, agent au Parquet de Porto-Novo, pour obstruction à exécution d'une décision de justice.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUÉ en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que mis sous mandat de dépôt le 30 avril 2012, pour délit d'abus de confiance, commis dans l'exercice de ses fonctions de comptable, il n'a été mis en liberté provisoire que le 15 mai 2014, après paiement d'une caution de FCFA 500.000 ; que depuis sa mise en liberté provisoire, il fait l'objet d'attaques de tout genre dirigées contre sa personne et ses biens de la part de madame Dorcas GBEHEDE, monsieur Rémi LOKONON et leurs complices ; que les intéressés estiment qu'il s'est évadé de la prison et qu'il devrait y retourner ; qu'il dit subir ces persécutions depuis sept (07) ans et sollicite de la Cour que le droit soit dit afin qu'il soit libéré des menaces sans cesse répétées de la requise et de ses complices ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête tend à solliciter l'intervention de la haute Juridiction dans le règlement d'un différend entre le requérant et d'autres particuliers ; que

l'appréciation d'une telle demande n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que défini aux articles visés ; qu'en conséquence, il y a lieu de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Mathieu N. DEDJI, madame Dorcas GBEHEDE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU. -

DECISION DCC 19-068 du 07 février 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre le ministre du Travail et de la Fonction publique pour discrimination dans l'organisation d'un concours

Invocation de l'article 124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 18-151 du 24. 07. 2018

Autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 20 septembre 2018 sous le numéro 2004/275/REC-18 par laquelle monsieur Oladé Enawagnon Grégoire DOSSOU TOSSA, 01 BP 613 Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité contre le ministre du Travail et de la Fonction publique pour traitement inégal et violation de l'article 26 de la Constitution dans l'organisation du concours de recrutement des greffiers ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que par communiqué n° 006/MTFPAS/DC/SP du 14 septembre 2017 portant ouverture et fixation des modalités du concours de recrutement des greffiers, le ministère du Travail et de la Fonction publique a défini des critères complémentaires à ceux prévus par l'article 13 de la loi n° 2007-01 du 29 mai 2017 portant statut du corps des greffiers et des officiers de Justice en République du Bénin ; qu'il s'agit notamment d'un critère de note éliminatoire qui n'avait pas été retenu à l'occasion du même concours organisé en 2011 ; que l'application de ce critère est source de discrimination entre deux assistants des services judiciaires candidats en ce que l'un ayant obtenu une moyenne arithmétique supérieure à l'autre admissible, peut être déclaré non admissible lorsqu'il n'aura pas obtenu la note minimale exigée dans une matière ; qu'en outre,

il juge que le corrigé-type de l'épreuve de droit pénal qui exclut l'adoption d'un plan déterminé de rédaction est destiné spécifiquement à le déclarer non admissible audit concours ;

Considérant qu'en réponse, le ministre Travail et de la Fonction publique réfute l'argument du traitement inégal et rappelle que, d'une part, par décision DCC 18-151 du 24 juillet 2018, la Cour s'est déclarée incompétente pour connaître du recours n° 0500/087/REC-18 du même requérant portant sur les mêmes faits, d'autre part, la chambre administrative du tribunal de première instance de première classe de Cotonou s'est également déclarée incompétente pour connaître de l'annulation du *nota bene* querellé ; qu'en outre, le ministre du Travail et de la Fonction publique rejette toute violation de l'article 26 de la Constitution en insistant sur le fait que les candidats audit concours ont tous composé dans les mêmes conditions, et donc ont été soumis à la même épreuve de droit pénal ; qu'en conséquence, il demande à la Cour de se déclarer à nouveau incompétente et de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

VU l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution ;

Considérant que la requête de monsieur Oladé Enawagnon Grégoire DOSSOU TOSSA tend à soumettre à nouveau à l'examen de la Cour les faits déjà objet du recours n° 0500/087/REC-18 ; que par décision DCC 18-151 du 24 juillet 2018, la Cour s'est déclarée incompétente à en connaître ; que

dès lors, la requête est irrecevable en raison de l'autorité de la chose jugée ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Oladé Enawagnon Grégoire DOSSOU TOSSA est irrecevable.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Oladé Enawagnon Grégoire DOSSOU TOSSA, à madame le ministre du Travail et de la Fonction publique et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité du programme des cantines scolaires

Invocation des articles 26 de la Constitution et 3 de la charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant

Les élèves des écoles primaires et ceux des écoles maternelles n'appartiennent pas à la même catégorie.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Bohicon du 28 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 05 octobre 2018 sous le numéro 2152/306/REC-18, par laquelle monsieur Laïssy SALAMI, demeurant à Bohicon, S/C de monsieur Gaétan ALLIDE, BP 583, forme un recours en inconstitutionnalité de l'exclusion des enfants de l'école maternelle du bénéfice des cantines scolaires ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 07 février 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le Gouvernement du Bénin a lancé en juillet 2017 le programme national d'alimentation scolaire en partenariat avec le programme alimentaire mondial ; que dans ce cadre, des cantines scolaires sont devenues opérationnelles dès la rentrée scolaire 2017-2018 avec un taux de couverture de 31% qui est passé à 51% au titre de la rentrée 2018-2019 ; que seuls les élèves inscrits dans les écoles primaires sont bénéficiaires de ce programme ; qu'ainsi, en sont exclus, ceux des écoles maternelles ; que cette discrimination viole les articles 26 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant ;

VU les articles 26 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant ;

Considérant que le principe d'égalité s'analyse comme une règle selon laquelle les personnes relevant de la même catégorie doivent être soumises au même traitement sans discrimination ; qu'ainsi, pour être retenue, la discrimination doit être constatée au sein de la même catégorie et non entre des catégories différentes ; qu'en l'espèce, les élèves des écoles primaires et ceux des écoles maternelles appartiennent à des catégories différentes ; qu'en conséquence, il n'y a pas violation de l'article 26 de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Il n'y a pas violation de l'article 26 de la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Laïssy SALAMI, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-070 du 07 février 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours aux fins d'intervention pour une libération d'une détention provisoire

Rappel des **articles 27 du règlement intérieur de la Cour ; 117, 1^{er} tiret, 3^e astérisque, 114 et 121 de la Constitution**

L'ampliation d'une simple lettre ne saurait être assimilée à une requête régulière

Irrecevabilité

Prononcé d'office

La Cour ne saurait intervenir dans une procédure judiciaire pendante devant le tribunal

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie par ampliation d'une lettre adressée au président de l'Autorité nationale de lutte contre la corruption en date à Sèmè-Podji du 15 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 17 octobre 2018 sous le numéro 2234/321/REC-18, par laquelle monsieur Pascal OGBO DOSSOU, demeurant à Sèmè-Podji, maison collectivité OGBO DOSSOU, porte à la connaissance de la Cour une demande d'intervention sollicitée de cette autorité aux fins de la libération de ses frères objet d'une détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant porte à la connaissance de la Cour qu'un litige domanial oppose ses frères et lui à monsieur André TCHOHINO au sujet d'un domaine de terre qu'ils ont hérité de leur défunt père ; que le samedi 13 octobre 2018, alors qu'ils se sont rendus sur le domaine afin d'empêcher leur adversaire de disposer des fruits des cocotiers y implantés, ils ont été appréhendés par des policiers du commissariat de Sèmè-Podji et conduits au poste de police ; que depuis

lors, ses frères ont été privés de leur liberté ; que jugeant injuste leur détention, il sollicite l'intervention de l'autorité nationale de lutte contre la corruption afin qu'ils recouvrent leur liberté ;

Considérant qu'en réponse, le commissaire de Sèmè-Podji observe que faisant suite aux instructions du procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, une enquête a été ouverte par son unité sur la plainte de monsieur Hounsa Simon MEHOUEYOU contre les frères DOSSOU et consorts pour escroquerie en parcelle, violences et voies de fait, menaces de mort, opposition à exécution de décision de justice et incitation à la rébellion ; qu'à cet effet, plusieurs convocations ont été adressées aux mis en cause dont certaines n'ont pas été honorées ; que le samedi 13 octobre 2018, informé de la présence des frères DOSSOU sur le domaine litigieux, armés et prêts à exercer des violences sur quiconque se rendrait sur le domaine et en revendiquerait la propriété, il a diligencé, après avis du procureur de la République, une équipe sur les lieux ; que les auteurs des troubles occasionnés ont été appréhendés, conduits à son unité où ils ont été gardés à vue ; que présentés au procureur de la République, ils ont été mis sous mandat de dépôt ; qu'il conclut alors à la régularité de la détention des personnes en cause et demande à la Cour de débouter le requérant de sa demande ;

VU les articles 27 du règlement intérieur de la Cour, 117, 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque, 114 et 121 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 27 du règlement intérieur de la Cour : « *La Cour constitutionnelle est saisie par une requête. Celle-ci est déposée au secrétariat général qui l'enregistre suivant la date d'arrivée* » ; qu'il résulte de cette disposition que les requêtes portant saisine de la Cour doivent lui être directement adressées et non pas par ampliation d'une lettre adressée à une autre autorité ; qu'en l'espèce, la lettre enregistrée au secrétariat de la Cour ne saurait être assimilée à une requête régulière au sens de l'article 27 sus-cité de son règlement intérieur ; qu'en conséquence, il y a lieu de considérer que la Cour n'est pas régulièrement saisie et de déclarer irrecevable la requête ;

Considérant que, cependant, ladite requête élève à la connaissance de la Cour la question d'une violation des droits de l'Homme, notamment celle d'une privation arbitraire de la liberté ; que sur le fondement des articles 117, 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque et 121 alinéa 2 de la Constitution, il y a lieu de se prononcer d'office ;

Considérant qu'il résulte du dossier que le requérant sollicite une intervention aux fins de la libération de ses frères détenus dans le cadre d'une procédure judiciaire régulièrement ouverte et pendante devant le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo ; qu'en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion d'un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la Constitution, la Cour ne

saurait faire droit à la demande du requérant ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Pascal OGBO DOSSOU est irrecevable.

Article 2 : La Cour se prononce d'office.

Article 3 : La Cour est incompétente.

Article 4 : La présente décision sera notifiée à monsieur Pascal OGBO DOSSOU, à monsieur le Commissaire de Sèmè-Podji et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Règlement d'un litige domanial et violation du principe du délai raisonnable

Rappel des **articles 22, 114 et 117 de la Constitution et 7.1. d) de la CADHP**

Le requérant sollicite la Cour pour le règlement d'un litige domanial entre particuliers.

Requête hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

Sur la violation d'être jugé dans un délai raisonnable

En l'espèce, la procédure a fait l'objet de plusieurs renvois dus à l'absence des parties ce qui a conduit à la radiation du dossier du rôle ; dès lors la prétention du requérant n'est pas fondée.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 26 juin 2017 enregistrée à son secrétariat le 07 juillet 2017 sous le numéro 1139/196/REC-18, par laquelle monsieur Vincent AHODJAN, demeurant à Porto-Novo, BP 1032 Porto-Novo, forme un recours pour le règlement d'un litige domanial d'une part et la violation du principe du délai raisonnable d'autre part.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 14 février 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que dans une affaire de contestation immobilière qui l'oppose à la mairie de Porto-Novo et au cabinet ADEYE, le tribunal

de première Instance de première classe de Porto-Novo a confirmé son droit de propriété sur la parcelle N du lot 3.727 par la décision n°41/10/11 du 11 juillet 2011 ; qu'en exécution de cette décision de justice, il affirme s'être confronté à la résistance de monsieur Gabriel EDAH, qui, d'après lui, occupe ladite parcelle sur la base d'une « fausse convention » sur laquelle sa signature a été scannée ; que monsieur Gabriel EDAH fût assigné en justice puis entendu devant le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo pour faux et usage de faux ; qu'il soutient que la procédure faisant l'objet de « renvoi systématique » viole son droit d'être jugé dans un délai raisonnable et son droit de propriété ;

Considérant qu'en réponse le juge de la première chambre du droit de la propriété foncière du tribunal de première instance de première classe de Porto-Novo explique que le dossier est déjà radié du rôle suite aux absences successives des parties et de leurs conseils aux audiences ;

VU les articles 22, 114, 117 de la Constitution et l'article 7.1 d) de la Charte africaine des Droits de l'Homme et des Peuples ;

Sur la violation de l'article 22 de la Constitution

Considérant que la Constitution dispose en son article 22 : « *Toute personne a droit à la propriété. Nul ne peut être privé de sa propriété que pour cause d'utilité publique et contre juste et préalable dédommagement* » ; qu'en l'espèce, il ressort des éléments du dossier que le requérant sollicite l'intervention de la haute Juridiction pour le règlement d'un litige domanial entre particuliers et pendant devant le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo ; qu'il ne fait état d'aucune expropriation pour cause d'utilité publique au sens de l'article 22 de la Constitution ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que visé aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

Sur la violation du droit d'être jugé dans un délai raisonnable

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :...d) le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale.* » ; que l'appréciation du délai raisonnable dépend entre autres du comportement du juge et de celui des parties ;

Considérant qu'en l'espèce, la procédure a fait l'objet de plusieurs renvois (les 30 octobre 2015, 20 novembre 2015, 8 avril 2016, 13 mai 2016 et enfin le 28 octobre 2016) dus à l'absence répétée des parties aux audiences ayant conduit à la radiation du dossier du rôle ; qu'il s'ensuit que la prétention du requérant sur la violation du délai raisonnable n'est pas fondée ; qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente pour se prononcer sur un litige domanial entre particuliers.

Article 2 Il n'y a pas violation du droit à être jugé dans un délai raisonnable.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à monsieur Vincent AHODJAN, à monsieur le président du Tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 072 du 14 février 2019

GOVERNANCE POLITIQUE. Recours contre le Président de la République pour violation de son serment

Rappel des décisions DCC 18-184 du 18.09.2018, DCC 17-076 du 30.03.2017, DCC 17-009 du 06.01.2017 et l'article 52 al. 1^{er} de la Constitution

Les griefs soulevés par le requérant ont fait objets de choses jugées.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Parakou du 03 avril 2017, enregistrée à son secrétariat le 05 avril 2017 sous le numéro 0631/078/REC-18, par laquelle monsieur Christophe ARALE, demeurant à Parakou, BP 673 Parakou, introduit devant la haute Juridiction un recours contre monsieur Patrice Guillaume Athanase TALON, Président de la République, pour violation de son serment ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 14 février 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant développe, sur le fondement des articles 41, 53 et 59 de la Constitution que le Président de la République, ne respecte pas les décisions de la Cour constitutionnelle ; qu'il s'est abstenu de réinstaller dans leurs fonctions respectives, monsieur Stéphane TODOME et les membres de l'Autorité de Régulation des Communications électroniques et de la Poste (ARCEP), alors que par diverses décisions, la Cour avait déclaré contraire à la Constitution, le fait pour l'administration d'avoir relevé les personnes susvisées de leurs fonctions ; qu'il a en outre restauré le contrat de la société Bénin Control, procédé au paiement de la créance de la société SODECO, acquis un domaine privé de l'Etat et passé des marchés publics de gré à gré ; que ce faisant, le Président de la République a violé son serment et s'est rendu coupable de parjure ;

Considérant que le secrétaire général du Gouvernement indique d'une part, sur la non-exécution des décisions de justice par le Chef de l'Etat, que la validité ou la régularité de l'exécution d'une décision de justice ou d'une convention relèvent du contrôle de la légalité dont ne peut connaître, à titre principal, la Cour constitutionnelle ; qu'il précise, d'autre part, que le contentieux de l'exécution des décisions de justice relève exclusivement des juridictions de l'ordre judiciaire ; qu'il développe ensuite qu'en ce qui concerne le cas de monsieur Stéphane TODOME et l'acquisition d'une parcelle relevant du domaine privé de l'Etat, les griefs ne sont pas fondés en raison de la chose jugée qui est bien établie ; que s'agissant enfin de la passation des marchés publics en mode de gré à gré, il relève que le contrôle des actes accomplis dans ce cadre relève des juridictions administratives compétentes ;

Sur la non-exécution des décisions de la Cour

Considérant que par décisions DCC 18-184 du 18 septembre 2018 et DCC 17-076 du 30 mars 2017, il a été statué sur les demandes relatives à la non réinstallation des membres de l'Autorité de Régulation des Communications électroniques et de la Poste (ARCEP) et de monsieur Stéphane TODOME ; qu'il y a autorité de chose jugée ; que dès lors, il échet de déclarer la requête irrecevable ;

Sur la restauration du contrat de la société Bénin Control, le paiement de la créance de la société SODECO et la passation des marchés publics en mode de gré à gré

Considérant qu'en l'espèce, la demande du requérant tend, à faire apprécier par la haute Juridiction la régularité des actes qui relèvent du contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité, ne saurait en connaître ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

Sur l'acquisition d'un domaine privé de l'Etat

Vu l'article 52 alinea 1^{er} de la Constitution ;

Considérant que l'acquisition par le président de la République d'un bien relevant du domaine privé de l'Etat a fait l'objet d'une autorisation par décision DCC17-009 du 06 janvier 2017 ; qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête est irrecevable en ce qui concerne les demandes relatives à la non réinstallation des membres de l'Autorité de Régulation des Communications électroniques et de la Poste (ARCEP) et de monsieur Stéphane TODOME.

Article 2 : La Cour est incompétente pour apprécier la régularité d'actes relevant du contrôle de la légalité.

Article 3 : Il n'y a pas violation de l'article 52 alinea 1^{er} de la Constitution.

Article 4 : La présente décision sera notifiée à monsieur Christophe ARALE, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU

GOVERNANCE POLITIQUE. Recours contre les Présidents de la République et de l'Assemblée nationale pour violation la Constitution

Rappel des articles 76 et 77 de la Constitution

Défaut de qualité du requérant.

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 janvier 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0189/040/REC-18, par laquelle monsieur Mahugnon Rock AKOHA, demeurant à Abomey-Calavi Zoca, 04 BP 614, forme un recours contre le Président de la République et le Président de l'Assemblée nationale pour violation des articles 71, 79 et 113 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport et le représentant du Président de la République en ses observations à l'audience plénière du 14 février 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'à l'occasion de la cérémonie de présentation de vœux au titre de l'année 2018 à l'Assemblée nationale, le premier vice-président du bureau de cette institution a, dans un discours, fait savoir que : « Sur seize (16) questions d'actualité posées au Gouvernement, neuf (09) ont été examinées. Sur soixante (60) questions orales avec débat posées au Gouvernement, dix-huit (18) seulement ont été examinées. Sur quatorze (14) questions écrites adressées au Gouvernement, aucune réponse n'a été enregistrée ; qu'en 2017, le Parlement a mis sur pied deux (02) commissions parlementaires d'enquête ; que les rapports des deux commissions sont toujours attendus » ; qu'il affirme que ces faits sont constitutifs d'outrage à l'Assemblée nationale, prévu aux articles 73 et 76 de la Constitution ; que selon lui, conformément à l'article 77 de la Constitution, dans de pareilles circonstances, le Président de l'Assemblée nationale est tenu de dénoncer à la Cour constitutionnelle un tel manquement ; que ne l'ayant pas fait, celui-ci a

violé l'article 35 de la Constitution ; qu'il demande dès lors à la Cour de constater que le Président de la République, en n'ayant pas répondu à 14 questions écrites qui lui ont été adressées par l'Assemblée nationale, a violé les articles 71, 73, 76, 77 et 113 de la Constitution et que sa responsabilité personnelle est engagée pour outrage à l'Assemblée nationale ; qu'en ce qui concerne le Président de l'Assemblée nationale, il a violé les articles 35 et 77 de la Constitution pour s'être abstenu de dénoncer à la Cour le comportement du Président de la République ;

Considérant qu'en réponse, le Président de l'Assemblée nationale et le Président de la République concluent à l'irrecevabilité de la requête pour défaut de qualité du requérant ;

VU les articles 76 et 77 de la Constitution ;

Considérant que lorsqu'il y a outrage à l'Assemblée nationale sur les questions posées par l'Assemblée nationale sur l'activité gouvernementale, il appartient, selon les dispositions visées, au président de l'Assemblée nationale de saisir la Cour constitutionnelle de tels manquements;

Considérant qu'en l'espèce où le requérant qui n'a pas la qualité de Président de l'Assemblée nationale saisit la Cour constitutionnelle, la requête est irrecevable ;

DECIDE :

Article 1er. - La requête est irrecevable.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Mahugnon Rock AKOHA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 074 du 14 février 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre les autorités d'une commune pour la régularité de transactions immobilières.

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Requête hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence.

La Cour constitutionnelle,

Saisie par une requête en date à Abomey-Calavi du 08 février 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0287/057/REC-18 par laquelle Monsieur Landry Angelo Koladjo ADELAKOUN, demeurant à Abomey-Calavi, BP 495, forme un recours pour violation de l'article 35 de la Constitution par les autorités communales d'Abomey-Calavi ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que malgré la déclaration d'utilité publique portant sur le domaine destiné à abriter l'aéroport international de Glo-djigbé, les autorités de la commune d'Abomey-Calavi ainsi que des agents des services du domaine et des impôts ont continué par délivrer aux présumés propriétaires des terres comprises dans le périmètre concerné des certifications sur les transactions ou réalisations immobilières effectuées par eux en méconnaissance de l'article 235 du code foncier et domanial ; qu' en agissant ainsi, lesdites autorités ont violé l'article 35 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le maire de la commune d'Abomey-Calavi indique que les certifications souvent apposées par les autorités locales sur les documents constatant des transactions immobilières entre particuliers n'impliquent pas la confirmation du droit de propriété des intéressés mais un simple constat de la transaction intervenue ; qu'il en déduit que si grief il devrait avoir de violation du code foncier et domanial, cela ne peut être qu'à l'égard des personnes qui,

bien qu'ayant connaissance ou présumé avoir connaissance de l'existence de la déclaration d'utilité publique sur un domaine, ont continué par transiger sur des parcelles de terre qui y sont comprises ;

Que de son côté, le directeur de l'Agence nationale du Domaine et du Foncier (ANDF) fait observer que l'ANDF n'intervient pas dans les transactions immobilières effectuées entre particuliers si ce n'est que pour procéder à la sécurisation des immeubles objets desdites transactions ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour la régularité des certifications apposées par des autorités administratives sur des documents constatant des transactions immobilières entre particuliers ; que l'appréciation d'une telle demande relève de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Landry Angelo Koladjo ADELAKOUN, à monsieur le maire de la commune d'Abomey-Calavi, à monsieur le directeur de l'ANDF et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 075 du 21 février 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour expropriation sans juste et préalable dédommagement

Rappel de l'article 124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 08-104 du 03.09.2008 et DCC 18-073 du 15.03.2018

Autorité de chose jugée

Irrecevable.

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 02 mai 2017 enregistrée à son **secrétariat** le 03 mai 2017 sous le numéro 0783/116/REC-17, par laquelle monsieur Sourou AGBAOSSI, commerçant domicilié à Porto-Novo, quartier Ouando, maison AGBAOSSI, BP 2123 Porto-Novo, forme devant la haute Juridiction un recours contre l'Administration des douanes et la mairie d'Akpro-Missérété pour expropriation sans juste et préalable dédommagement ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que dans le cadre d'une expropriation intervenue en 2001 dont il a été victime, il a proposé au titre de l'indemnisation, une compensation en nature au lieu de paiement en somme d'argent dont le montant lui apparaissait dérisoire ; que la mairie d'Akpro-Missérété n'a pas donné suite à cette offre ; qu'il sollicite de la haute Juridiction de déclarer que la mairie d'Akpro-Missérété et l'administration des Douanes, bénéficiaire de l'expropriation, ont violé la Constitution et d'ordonner l'aboutissement du processus de son juste et préalable indemnisation ;

Considérant qu'en réponse, le maire de la commune d'Akpro-Missérété expose que l'Etat dispose d'un domaine d'environ quatre-vingt-seize (96) hectares constitué à la suite d'un processus d'expropriation démarré en 1987 et achevé en 1996 par

l'indemnisation des propriétaires et acquéreurs de terres ; que la majorité des personnes expropriées ont été indemnisées sur la base de quarante (40) francs CFA le mètre carré, montant retenu et appliqué par la commission de dédommagement au sein de laquelle ont siégé leurs représentants ; qu'au motif que le montant était dérisoire, certains avaient refusé de se faire indemniser ; que par ailleurs, selon le maire de la commune d'Akpro-Missérété, c'est la préfecture qui gère la réserve foncière querellée ; que la mairie n'est responsable ni de l'expropriation, ni de l'indemnisation des présumés propriétaires du domaine en cause dont les dossiers recensés se trouvent à l'institut géographique national ; que la Cour constitutionnelle a déjà déclaré irrecevable le recours du requérant dans ses décisions DCC 08-104 du 03 septembre 2008 et DCC 18-073 du 15 mars 2018 ;

Considérant que le directeur de l'Agence nationale du domaine et du foncier, monsieur Victorien D. KOUGBLENOU, expose quant à lui que, par décision DCC 08-104 du 03 septembre 2008, la Cour a dit et jugé qu'il n'y a pas violation de la Constitution et, par la décision DCC 18-073 du 15 mars 2018, elle a déclaré irrecevable le recours de monsieur Sourou AGBAOSSI en vertu de l'article 124 de la Constitution ; qu'estimant que les conditions d'identité d'objet et de requérant sont réunies, il demande à la haute Juridiction de déclarer également irrecevable le recours de monsieur Sourou AGBAOSSI ;

Considérant que le Directeur des Douanes et droits indirects explique que la mairie d'Akpro-Missérété a octroyé à l'administration des Douanes un domaine de 17 ha 78 a18 ca conformément à l'arrêté n° 1311/SG/SAG/SA du 10 mai 2014 que celle-ci a déjà cloturé entièrement en matériel définitif suite à un appel d'offres public ; que par ailleurs, avant la signature de cet arrêté, les occupants dudit domaine auraient été préalablement dédommagés selon les échanges que l'administration des Douanes a eu avec les autorités municipales de cette mairie ;

Considérant qu'en réplique, Maître Hervé SOUNKPON, conseil de monsieur Sourou AGBAOSSI, affirme qu'il est unanimement reconnu que le requérant a été exproprié ; qu'il fait partie de ceux qui ont contesté l'indemnisation à raison de quarante francs le mètre carré et que la mairie n'a pas donné suite à sa proposition de compensation en parcelles de terre ; qu'ainsi, l'article 17 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme a été violé ; que la Constitution du 11 décembre 1990 étant entrée en vigueur avant l'aboutissement du processus d'expropriation, elle doit régir sa suite et ses conséquences ; qu'il demande à la haute Juridiction de dire que le recours de monsieur Sourou AGBAOSSI est recevable, constater qu'il a été exproprié sans juste et préalable indemnisation et dire qu'il y a violation de la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948 et donc de la Constitution ;

Vu l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution

Considérant que le requérant demande une troisième fois à la haute Juridiction de déclarer contraire à la Constitution l'expropriation de ses terres intervenue en 1987

pour cause d'utilité publique ; que sur le même objet et les mêmes faits, la Cour, par sa décision DCC 08-104 du 03 septembre 2008, a dit et jugé qu'il n'y a pas violation de la Constitution au motif que, d'une part, « ... La Constitution du 11 décembre 1990 n'est rétroactive que si l'affaire querellée porte sur un principe à valeur constitutionnelle...l'article 22 de la Constitution de 1990 ne peut être applicable dans le cas d'espèce » et que, d'autre part, « ... le maire de la commune d'Akpro-Missérété a déclaré que pour respecter les conditions exigées par la loi, l'Administration avait procédé au dédommagement des victimes de cette expropriation en 1995 et que seulement quelques propriétaires terriens avaient refusé les indemnisations estimant trop faible le taux de 40 F/m² appliqué tandis qu'une majorité des spoliés terriens avait été payée... » ; que par ailleurs, par décision DCC 18-073 du 15 mars 2018, la Cour a déclaré irrecevable le recours de monsieur Sourou AGBAOSSI en vertu de l'article 124 de la Constitution ; que se fondant donc sur les mêmes faits et développant les mêmes moyens, le requérant sollicite une troisième fois de la haute Juridiction de dire le droit sur la même demande ; qu'au terme de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours. Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles* » ; qu'en vertu de la disposition visée, il y a autorité de chose jugée ; que dès lors, il échet de dire que la requête de monsieur Sourou AGBAOSSI est irrecevable ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête est irrecevable.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Sourou AGBAOSSI, à Monsieur le Maire de la commune d'Akpro-Missérété, à monsieur le Directeur de l'Agence nationale du domaine et du foncier, à monsieur le Directeur des douanes et droits indirects, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt et un février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 076 du 21 février 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d’annulation d’une décision portant radiation au sein des Forces armées béninoises

Invocation des **articles 17 de la Constitution et 7. 1. d) de la CADHP**

La décision prononcée à l’encontre du requérant est consécutive à sa désertion des Forces armées

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 04 janvier 2018 enregistrée au secrétariat de la Cour constitutionnelle le 11 janvier 2018 sous le numéro 0048/013/REC-18, par laquelle monsieur Victorien E. MELIDJI, demeurant à Cotonou, BP C/3383 Agla, forme un recours aux fins d’annulation de la décision n°088/EMG/DOPA/BCR/CS/SA du 09 mars 2016 portant radiation d’un (01) sous-officier des Forces armées béninoises pour cause de désertion.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant en ses observations à l’audience du jeudi 14 février 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant indique que convoqué par le haut commandement militaire pour répondre des faits d’une supposée mutinerie devant une commission d’enquête administrative, il a été victime de diverses menaces à l’issue desquelles il a dû s’exiler ; que c’est alors qu’il lui a été notifié la décision de sa réforme ; qu’il affirme que cette décision a été prise en violation des articles 17 de la Constitution et 7.1.c de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples ; qu’il sollicite de déclarer la décision de réforme contraire à la Constitution ;

Considérant que, dans sa réponse, le haut commandement militaire affirme que le requérant a été puni pour des actes commis en méconnaissance des dispositions de la loi 2005-43 du 26 juin 2006 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises et du décret n°2008-493 du 29 août 2008 portant

règlement de discipline générale des Forces armées béninoises, notamment sa participation à l'organisation d'une mutinerie, en refusant d'exécuter une décision de mise aux arrêts et en ayant fait des déclarations sur une chaîne de télévision sans autorisation préalable ; qu'à ces actes se sont ajoutées la désertion par le requérant de son unité pendant 63 jours ainsi que sa sortie du territoire sans autorisation ;

Sur la violation des droits à la défense

VU l'article 17 de la Constitution et 7.1.c de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples

Considérant que le requérant fait grief à la décision d'avoir été prise en violation des textes visés notamment en ce qu'il n'aurait pas été entendu et présenté ses observations devant un conseil de discipline ;

Considérant que la désertion de l'intéressé et son exil non contesté n'ont pas mis sa hiérarchie en mesure de le traduire devant le conseil de discipline ; que la décision prononcée à son encontre résulte essentiellement du fait de la désertion ; qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Victorien E. MELIDJI, au chef d'état-major général et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt et un février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 077 du 21 février 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre des Ministres du Gouvernement pour violation de la Constitution suite à des transactions entre l'Etat et des structures privées

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Requête hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence.

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 26 février 2018 enregistrée au secrétariat de la Cour constitutionnelle le 02 mars 2018 sous le numéro 0452/080/REC, par laquelle monsieur Sika Abdel Kamar OUASSAGARI, 03 BP 1726 Cotonou, forme devant la haute Juridiction un recours contre le Chef de l'Etat, le Ministre de l'Economie et des Finances, le Ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche et le Directeur général de la SONAPRA pour violation de la Constitution.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'en exécution de différents actes réglementaires, des dépassements de crédits auraient été observés en vue de payer les dettes d'une entreprise privée dans laquelle le chef de l'Etat serait l'un des actionnaires ; que cette situation entraîne un conflit d'intérêt contraire à la Constitution ;

Considérant que le ministère de l'Economie et des Finances, par l'organe de son Secrétaire général, soulève l'incompétence de la Cour à connaître du recours et, qu'au demeurant, les paiements effectués sont réguliers ; qu'il n'y a aucune violation de la Constitution ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que les faits dont la haute Juridiction est saisie sont des transactions intervenues entre l'Etat et différentes structures privées ; que le contentieux de ces

transactions ne relève pas, selon les dispositions visées, de la compétence de la Cour constitutionnelle ; qu'il y a donc lieu de se déclarer incompétente ;

DECIDE:

Article 1.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Sika Abdel Kamar OUASSAGARI, à monsieur le Président de la République, à monsieur le Ministre de l'Economie et des Finances, à monsieur le Ministre de l'Agriculture, de l'Elevage et de la Pêche, à monsieur le Directeur Général de la SONAPRA, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt et un février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours contre le Gouvernement pour traitement discriminatoire

Invocation des **articles 31 al. 2 du règlement intérieur de la Cour et 26 de la Constitution**

Défaut de qualité du collectif pour ester en justice

Irrecevable.

Sur le traitement discriminatoire

Les requérants ne sont pas dans les mêmes conditions que ceux à qui ils se comparent

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 05 mars 2018 enregistrée à son secrétariat le 07 mars 2018 sous le numéro 0477/084/REC-18, par laquelle le collectif des militaires amnistiés non indemnisés dans l'affaire TAWES et consorts, représenté par messieurs Sarè-Kpéra OROU-GOURA et Laly H. DOHOU, forme un recours contre le Gouvernement pour traitement discriminatoire ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 02 août 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1589, par laquelle monsieur Sarè-Kpéra OROU-GOURA et 37 autres demandent à la Cour de considérer que le recours initialement introduit au nom du collectif des militaires amnistiés non indemnisés dans l'affaire TAWES est formulé par eux, signataires de la requête ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent qu'ils sont bénéficiaires des mesures prises par le Gouvernement en Conseil des ministres le 10 août 2005 accordant aux personnes amnistiées au titre de la loi n° 98-028 du 22 décembre 1998 portant

amnistie de certains faits commis entre le 1^{er} janvier 1990 et le 30 juin 1996 des indemnisations en réparation des préjudices subis ; que cependant, toutes les démarches qu'ils ont entreprises pour entrer dans leurs droits sont restées vaines alors que les demandes formulées par d'autres personnes bénéficiaires des mêmes mesures avaient été satisfaites ; qu'il y a discrimination à leur encontre et qu'ils sollicitent réparation ;

Considérant qu'en réponse, le ministre de l'Economie et des Finances soulève au principal, d'une part, l'irrecevabilité de la requête introduite par le collectif pour défaut de personnalité juridique, d'autre part, l'incompétence de la Cour à donner suite à une demande d'indemnisation ; qu'au subsidiaire, il indique qu'il n'y a pas eu traitement discriminatoire à l'égard des requérants au motif que pour donner satisfaction aux demandes d'indemnisation formulées par les bénéficiaires de la loi d'amnistie sus-évoquée, une commission interministérielle avait été installée en exécution des décisions du Conseil des ministres contenues dans le relevé n° 02/SGG/REL du 15 janvier 2004 ; que cette commission a étudié toutes les réclamations qui lui ont été transmises ; que si les requérants n'ont pas été satisfaits, c'est certainement parce qu'ils n'ont pas saisi l'autorité compétente de leurs demandes dans les délais impartis et avant la conclusion des travaux de la commission mise en place à cette fin ; que se fondant sur le fait que les requérants ne rapportent pas la preuve qu'ils ont produit un dossier au même titre que les personnes indemnisées, le ministre de l'Economie et des finances en déduit qu'ils ne sauraient, dans ces conditions, évoquer un quelconque traitement discriminatoire ;

Considérant qu'en réplique, les requérants ont soulevé que par acte ampliatif rectificatif de l'identité en date du 02 août 2018, ils ont repris l'acte de saisine de la Cour en leurs noms propres ; qu'en outre, leur demande ne vise pas à obtenir la condamnation du ministère des Finances à leur payer les indemnités auxquelles ils ont droit mais à faire constater le traitement inégalitaire dont ils ont fait l'objet ; qu'enfin, ils soutiennent avoir régulièrement produit leur dossier au même titre que les personnes indemnisées ; qu'à l'audience plénière du 11 octobre 2018, invités à produire la preuve de ce qu'ils ont régulièrement fourni un dossier d'indemnisation à l'autorité compétence, seul le requérant Harissou ALFA a versé au dossier judiciaire la lettre n°02204 BIS/MJLDH/DC/SG/CTIF/SA du 22 octobre 2002 à lui adressée par le Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation, président de la commission permanente d'indemnisation, sollicitant de sa part la production d'un complément d'informations relatif au dossier d'indemnisation qu'il a fourni ; que les autres requérants n'ont pu établir une telle preuve et estiment que le simple fait pour eux d'être compris dans la liste des bénéficiaires de la loi d'amnistie suffit à les rendre éligible à l'indemnisation sollicitée ; qu'ils réaffirment dès lors que le défaut de leur indemnisation par le Gouvernement est discriminatoire à leur égard ;

Considérant qu'en réponse à ces nouvelles observations des requérants, le ministre de l'Economie et des Finances soutient toujours en la forme, l'irrecevabilité de la

requête au motif cette fois-ci du défaut de sa signature par tous les requérants ; qu'au fond, il indique que la commission interministérielle mise sur pied par son ministère et présidée par l'Agent judiciaire du trésor n'a reçu aucune demande d'indemnisation de la part des requérants, ni de la part de monsieur Harissou ALFA dont la demande a été adressée au Garde des Sceaux, ministre de la Justice et de la Législation ; qu'il en déduit que si une quelconque inégalité de traitement devrait être retenue, le ministère de l'Economie et des Finances devrait être mis hors de cause ;

VU les articles 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour et 26 de la Constitution ;

Sur la recevabilité de la requête

Considérant qu'aux termes de l'article 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour : « ... Pour être valable, la requête émanant d'une organisation non gouvernementale, d'une association ou d'un citoyen doit comporter ses nom, prénoms, adresse précise et signature ou empreinte digitale » ; que cette disposition impose à tout collectif ou toute association de justifier de sa capacité à ester en justice en rapportant la preuve de son existence légale par son enregistrement au ministère de l'Intérieur ; qu'en l'espèce, le collectif des militaires amnistiés non indemnisés dans l'affaire TAWES et consorts n'est pas enregistré au ministère de l'Intérieur ; qu'il n'a pas dès lors pas qualité pour agir en justice ;

Considérant cependant que la requête introduite en l'espèce, le 02 août 2018, enregistrée au secrétariat de la Cour sous le numéro 1589, en nom propre par les personnes réunies au sein du collectif susvisé se substitue en ce qui concerne l'identité des requérants à celle introduite le 05 mars 2018 par le collectif ; que celle-ci réunit toutes les conditions de recevabilité fixées à l'article 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ; qu'elle est donc recevable ;

Sur le traitement discriminatoire

Considérant qu'aux termes de l'article 26 alinéa 1 de la Constitution : « L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale » ; que l'égalité de traitement de tous devant la loi ainsi garantie par la Constitution n'est rompue et le droit qui la porte violé que lorsque des citoyens, placés dans la même situation, sont traités différemment et que cette discrimination ne vise pas à satisfaire un principe ou à atteindre un objectif ou un impératif constitutionnels ; qu'il ressort des éléments du dossier que pour effacer certains crimes et délits commis entre le 1^{er} janvier 1990 et le 30 juin 1996, notamment les fautes ou actes liés à l'affaire TAWES, la loi n° 98-028 du 22 décembre 1998 portant amnistie de certains faits commis entre le 1^{er} janvier 1990 et le 30 juin 1996 a été votée ; que cette loi, encore moins le décret d'application n° 99-310 du 22 juin 1999 pris à cet effet et qui dresse la liste

des personnes qui en sont bénéficiaires n'a pas établi le principe de l'indemnisation des personnes concernées ; qu'à la suite de l'adoption de ladite loi, certaines personnes qui en sont bénéficiaires ont adressé au président de la République des réclamations en vue de l'indemnisation des préjudices subis ; que ces demandes, étudiées par la commission permanente d'indemnisation des préjudices causés par l'Etat, ont fait l'objet d'une communication introduite en Conseil des ministres qui l'a approuvée et instruit le ministre chargé des Finances à l'effet d'évaluer le coût des réclamations des intéressées ; qu'à cette fin, une commission interministérielle a été mise sur pied par le ministre de l'Economie et des Finances ; que cette commission, à la suite du communiqué radio qu'a fait diffuser le ministre de l'Economie et des Finances invitant toutes les personnes bénéficiaires de la loi d'amnistie n° 98-08 du 22 décembre 1998 à déposer leur certificat d'écrou à l'Agence judiciaire du Trésor a enregistré 297 dossiers qu'elle a entièrement étudiés et satisfaits ; que les demandes des requérants, qui se réclament également victimes de la répression des actes et fautes liés à l'affaire TAWES, n'ont pas été déposées dans les délais requis et, ce, jusqu'à la clôture des travaux de la commission susvisée ; que n'ayant donc pas introduit régulièrement leurs demandes dans les mêmes conditions que leurs collègues qui ont été satisfaits, les requérants ne sont pas dans les mêmes situations que ceux-ci ; qu'ils ne sauraient dès lors valablement se plaindre d'un quelconque traitement discriminatoire ; qu'en conséquence, il y a lieu de dire et juger qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1er.- La requête du collectif des militaires amnistiés non indemnisés dans l'affaire TAWES et consorts est irrecevable.

Article 2.- La requête introduite par monsieur Sarè-Kpéra OROU-GOURA et consorts est recevable.

Article 3.- Il n'y a pas traitement discriminatoire.

Article 4.- La présente décision sera notifiée à monsieur Sarè-Kpéra OROU-GOURA et consorts, à monsieur le Ministre de l'Economie et des Finances et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt et un février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 079 du 21 février 2019

ASSEMBLEE NATIONALE. Recours contre le président de l'Assemblée nationale pour violation de la Constitution et du règlement de l'intérieur de l'Assemblée nationale

Invocation des **articles 106.4, 107.1, 110.3 et 113, points 2, 3, 4 et 5, 35 de la Constitution**

Défaut de preuves des allégations du requérant

Violation de la Constitution et du règlement intérieur de l'Assemblée nationale (NON)

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 mars 2018 enregistrée à son secrétariat le 22 mars 2018 sous le numéro 0572/098/REC par laquelle monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, demeurant à Cotonou, 03 BP 2217, forme un recours pour violation, par le président de l'Assemblée nationale, de la Constitution et du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN expose qu'il est ressorti des discours de présentation de vœux de fin de l'année 2017 du premier Vice-Président de l'Assemblée nationale d'une part, au Président de cette institution et, d'autre part, aux membres de la même institution, que, du fait de son président, l'Assemblée nationale n'exerce plus comme il se doit sa mission constitutionnelle de contrôle de l'action du Gouvernement ; que d'une part, le président ne conduit pas jusqu'à leurs termes les procédures relatives à cette mission engagées par certains députés et, d'autre part, qu'il n'initie pas quand il le faut, les mécanismes légaux, notamment l'interpellation du Gouvernement, qui devraient obliger le Gouvernement à donner suite aux questions orales et écrites qui lui sont posées par les députés ; que ce faisant, il méconnaît l'article 35 de la Constitution et les

articles 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, et 113 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ;

1- Sur les moyens tirés de la violation des articles 106.4, 107.1 et 110.3 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale

Considérant que les articles 106.4, 107.1 et 110.3 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale disposent respectivement : « *Les questions orales sont publiées, durant les sessions et hors session, au Journal officiel.* » ; « *La séance réservée chaque semaine, par priorité, aux questions des membres de l'Assemblée nationale et aux réponses du gouvernement est fixée par le bureau après consultation de la conférence des présidents.* » et « *Après la consultation de la conférence des présidents, le bureau décide de leur inscription (les questions d'actualité) en fonction de leur caractère d'actualité et d'intérêt général, à l'ordre du jour de la plus prochaine séance réservée aux questions orales ...* » ;

Considérant que le requérant allègue, d'une première part, que le Président de l'Assemblée nationale ne fait pas publier les questions orales au Journal officiel, d'une deuxième part, que le Président de l'Assemblée nationale ne fixe plus la séance réservée chaque semaine, par priorité, aux questions des membres de l'Assemblée nationale et aux réponses du Gouvernement, et enfin, d'une troisième part, que les questions d'actualité ne sont plus inscrites à l'ordre du jour des séances réservées aux questions orales ; que toutefois, il n'a pas pu rapporter la preuve de ses allégations ; qu'ainsi, il ne met pas la Cour en mesure de vérifier ses allégations ; que dès lors, il y a lieu de dire et juger qu'il n'y a pas violation des articles précités du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ;

2- Sur le moyen tiré de la violation de l'article 113, points 2, 3, 4 et 5, du règlement intérieur de l'Assemblée nationale

Considérant qu'aux termes de l'article 113, points 2, 3, 4 et 5, du règlement intérieur de l'Assemblée nationale : « *Toute question écrite ou orale à laquelle il n'a pas été répondu dans le délai d'un mois peut faire l'objet d'une interpellation dans les conditions prévues par la Constitution.*

Les demandes d'interpellation dûment motivées et signées par dix députés au moins sont déposées sur le bureau de l'Assemblée en séance publique ...

Les demandes sont examinées par le bureau selon la procédure des questions urgentes pour leur inscription à l'ordre du jour.

La décision d'interpellation est prise à la majorité simple des députés présents. » ; qu'il résulte de cette disposition que l'interpellation n'est pas une prérogative propre du président de l'Assemblée nationale, mais une faculté qui appartient aux députés ; que la demande d'interpellation signée par dix députés au moins doit être motivée et que la décision d'interpeller doit être prise à la majorité simple des députés présents ;

Considérant qu'en l'espèce le requérant ne rapporte pas la preuve de ce que la faculté prévue par cette disposition a été exercée sans succès dans les conditions sus-indiquées ; que dès lors, il y a lieu de dire et juger qu'il n'y a pas violation de l'article précité du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ;

Considérant qu'en l'état où le président de l'Assemblée nationale n'a pas violé le règlement intérieur, il y a lieu de dire qu'il n'a pas violé l'article 35 de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1er.- Il n'y a pas violation du règlement intérieur de l'Assemblée nationale.

Article 2.- Il n'y a pas violation de l'article 35 de la Constitution.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt et un février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours pour inscription sur la LEPI

Invocation des **articles 218 al. 1 et 8 du code électoral**

Injonction à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI à son centre de vote

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ouidah du 11 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 15 janvier 2019 sous le numéro 0091/027/REC-19, par laquelle monsieur Géraldo Philippino Ezéchiel GOMEZ, domicilié à Ouidah, BP 240, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Oui monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Géraldo Philippino Ezéchiel GOMEZ expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, il était en France où il a résidé du 23 septembre 1995 à août 2015 et n'a pas pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée dans la commune de Ouidah ; qu'au soutien de sa demande, il a produit des photocopies de sa carte de résident sur la période de son séjour en France ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 alinéa 1 du code électoral, « *Tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle* » ; que la demande de monsieur Géraldo Philippino Ezéchiel GOMEZ rentre dans le contentieux de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il y a lieu de se déclarer compétente ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen* »

remplissant les conditions fixées par le ... code électoral » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ est donc recevable ;

Considérant qu'il résulte du dossier que de 2010 à 2011, période de réalisation du fichier électoral national, monsieur Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ était à l'étranger et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ, au régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt et un février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

ACTES DU GOUVERNEMENT. Recours contre le Conseil des ministres du 18.04.2018 pour violation des principes de la présomption d'innocence et de la séparation des pouvoirs

Invocation des **articles 17 al. 1^{er}, 125 et 126 de la Constitution**

Sur le principe de la présomption d'innocence

L'identification des personnes à poursuivre pénalement ne saurait s'analyser comme une violation de la présomption d'innocence.

Sur la violation de la séparation des pouvoirs

La désignation des personnes à poursuivre pénalement ne saurait s'analyser comme une immixtion du Gouvernement dans le judiciaire ni comme une compromission de la séparation des pouvoirs

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 avril 2018, enregistrée à son secrétariat le 23 avril 2018 sous le numéro 0724/116/REC-18, par laquelle monsieur Ayodélé AHOUNOU, avocat au barreau du Bénin, demeurant et domicilié es-qualités au lieu-dit « Agla les pylônes », carré 292 "T" parcelle "J", Maison AGONNOUDE Victoire, Cotonou, BP 1261 Abomey-Calavi, forme un recours contre le Conseil des ministres du 18 avril 2018 pour violation des principes de la présomption d'innocence et de la séparation des pouvoirs ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 08 mai 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0826/137/REC-18, par laquelle monsieur Moriac ADONON, demeurant à Abomey-Calavi, BP 1223, forme un recours pour violation par le Gouvernement du principe de la présomption d'innocence ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Fassassi MOUSTAPHA en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Ayodélé AHOUNOU expose que le Conseil des ministres du 18 avril 2018 a cité les noms des personnes qualifiées d' « auteurs » et a mis à leur charge de façon individuelle et détaillée les quantités de vivres dites « détournées » ; que ce Conseil des ministres s'est substitué à la justice, seule compétente pour prononcer la culpabilité de personnes suspectées ; qu'ainsi, il a violé le principe de la présomption d'innocence et celui de la séparation des pouvoirs ; que se fondant sur les articles 3 *in fine*, 17 alinéa 1^{er}, 121, 122 et 125 alinéa 2 de la Constitution, il demande à la haute Juridiction de déclarer recevable son recours et contraire à la Constitution le relevé du Conseil des ministres du 18 avril 2018 en son point II-1 ;

Considérant que monsieur Moriac ADONON expose que suivant le relevé n°14/2018/PR/SGG/CM/OJ/ORD du Conseil des ministres du 18 avril 2018, le Gouvernement a publié les identités des directeurs d'école mis en cause dans le présumé détournement de biens publics, notamment des vivres des cantines scolaires ; que ces faits constituent selon lui une infraction pénale ; que le Gouvernement en déchargeant les mis en cause de leur fonction et en procédant à une telle publication alors qu'aucune juridiction compétente n'a encore établi leur culpabilité a violé selon lui, leur droit à la présomption d'innocence.

Considérant qu'en réponse, le Secrétaire général du Gouvernement d'une part, sollicite la jonction du recours n°0826/137/REC-18 avec le recours n°0724/116/REC-18 introduit par monsieur Ayodélé AHOUNOU qui porte selon lui sur le même objet et tend aux mêmes fins ; que d'autre part, il fait observer que les faits en cause sont susceptibles d'une qualification pénale ; que le principe de la présomption d'innocence ne s'oppose pas à ce que l'Administration prenne des mesures conservatoires ou des mesures qu'elle juge appropriées au plan disciplinaire contre ces agents ; qu'il ne s'oppose pas non plus à ce que l'Administration informe les citoyens sur les motifs de ces mesures ; que par ailleurs, en informant les citoyens, le Conseil des ministres n'a donné aucune qualification pénale aux faits ; qu'on ne saurait donc lui faire grief d'avoir violé le principe de la présomption d'innocence ;

1- Sur la jonction de procédure

Considérant que les deux requêtes portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; que dès lors, pour une bonne administration de la justice, il y a lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

2- Sur la violation du droit à la présomption d'innocence

Considérant que les articles 17 alinéa 1^{er} de la Constitution et 7.1.b) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples disposent respectivement : « *Toute personne accusée d'un acte délictueux est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été légalement établie au cours d'un procès public durant lequel toutes les garanties nécessaires à sa libre défense lui auront été assurées* », « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend ... le droit*

à la présomption d'innocence, jusqu'à ce que sa culpabilité soit établie par une juridiction compétente... » ; que le droit au respect de la présomption d'innocence est un principe attaché à la procédure pénale et aux droits de la défense ; qu'il a pour vocation de protéger les personnes faisant l'objet de poursuites pénales ; qu'en ce sens, il interdit de présenter publiquement une personne poursuivie pénalement comme coupable d'une infraction avant sa condamnation ; que dans le cas d'espèce, les directeurs d'école présumés impliqués dans le détournement de vivres des cantines scolaires ne faisaient encore l'objet d'aucune poursuite pénale ; que c'est dans le but d'engager de telles poursuites que le Conseil des ministres les a nommément identifiés et a instruit le ministre en charge de la justice ; que cette désignation des personnes à poursuivre pénalement ne saurait s'analyser comme une présentation publique de personnes mises en cause ; que dès lors, il y a lieu de dire et juger qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

3- Sur la violation du principe de la séparation des pouvoirs

Considérant que la Constitution dispose respectivement en ses articles 125 et 126 : « *Le pouvoir judiciaire est indépendant du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif. Il est exercé par la Cour suprême, les cours et tribunaux créés conformément à la présente Constitution* », « *...les juges ne sont soumis, dans l'exercice de leurs fonctions, qu'à l'autorité de la loi...* » ; qu'il résulte de la lecture combinée de ces dispositions constitutionnelles que le Législatif et l'Exécutif ne doivent ni s'immiscer dans l'exercice du pouvoir judiciaire ni faire entrave à la Justice ; dans le cas d'espèce, la désignation des personnes à poursuivre pénalement ne saurait s'analyser comme une immixtion du Gouvernement dans l'exercice du pouvoir judiciaire et ne compromet non plus la séparation des pouvoirs ; que **dès lors**, il y a lieu de dire et juger qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1.- Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Moriac ADONON, à monsieur Ayodélé AHOUNOU, à monsieur le président de la République, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Les Rapporteurs,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHUE.-

Fassassi MOUSTAPHA.-

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours contre l'ENAM et certains ministères

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Le contenu de la requête est hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 26 avril 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le n°0762/122/REC-18, par laquelle monsieur Luc Sétondji SOSSOU, BP 76 Cotonou, quartier Fidjrossè, forme un recours contre le directeur de l'Ecole nationale d'administration et de magistrature (ENAM), le ministre du Travail et de la Fonction publique et le ministre de la Justice et de la Législation pour violation de la loi portant statut des greffiers et officiers de justice en République du Bénin et de l'article 26 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport et les représentants de l'ENAM, des ministères concernés et du Président de la République ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'après avoir participé sans succès au concours professionnel organisé le 6 juin 2015 et donnant accès au corps des officiers de justice au profit des greffiers en activité dans toutes les juridictions du Bénin et remplissant les conditions requises, quatre (04) greffiers de la Cour suprême ont entrepris des démarches irrégulières pour bénéficier de la formation donnant accès audit corps ; que pour ce faire, les intéressés se sont prévalus de leur inscription au plan de formation de la Cour suprême, toute chose qui viole les articles 18 et 19 de la loi 2007-01 du 29 mai 2007 portant statut des corps des greffiers et officiers de justice en République du Bénin ; qu'il soutient que la voie du concours est le seul moyen institué par les dispositions invoquées de la loi pour

accéder à la formation et au corps ; que les autorités de l'ENAM, des ministères de la Justice et de la Fonction publique et de la Cour suprême en cautionnant la volonté de ces greffiers de la Cour suprême, ont prêté flanc à une fraude à la loi, étant entendu qu'aucun plan de formation quel qu'il soit, ne saurait valablement contrarier une loi ; que par ailleurs, admettre ces greffiers candidats malheureux au concours du 6 juin 2015 à la formation querellée, constitue non seulement une prime à la médiocrité, mais encore et surtout une atteinte grave au principe d'égalité établi par la Constitution en son article 26 ;

Considérant qu'en réponse, l'Ecole nationale d'administration et de magistrature (ENAM), par l'organe de son directeur, explique que l'école a, pendant de longs mois, repoussé la demande de formation des greffiers n'ayant pas réussi au concours professionnel leur permettant d'accéder au corps des officiers de justice ; que face à l'insistance de la Cour suprême, le conseil pédagogique de l'école a fini par autoriser l'ouverture d'un cycle spécial à condition que cette institution prenne en charge les frais de formation ; que cependant, suite à la transmission de la facture pro forma, il est apparu que les frais de formation seront non plus supportés par la Cour suprême, mais plutôt par les greffiers eux-mêmes ; qu'en définitive, il indique que la condition dont est assorti l'accord de principe du conseil pédagogique n'étant, ni remplie, ni susceptible d'être remplie, l'ouverture du cycle spécial, qui n'est pas devenue effective, est peu probable ;

Considérant que le ministre en charge de la Fonction publique, par l'organe de son Secrétaire général, affirme que le ministère est en attente des dossiers complets des agents concernés pour en examiner la régularité aux fins de décider de l'opportunité ou non de leur délivrer les décisions de mise en stage ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que l'accès à un corps des agents de l'Etat est organisé et régi par des textes législatifs ou réglementaires qui en fixent les critères ; que s'agissant du corps des officiers de justice, les critères pour y accéder sont fixés par la loi 2007-01 du 29 mai 2007 portant statut des corps des greffiers et officiers de justice en République du Bénin ; qu'il apparaît que la requête vise à faire contrôler par la Cour constitutionnelle l'application de la loi relative aux conditions d'accès au corps des officiers de justice ; qu'il s'agit là d'un contrôle de la légalité qui échappe au domaine de compétence de la Cour ; que dès lors, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1er.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Luc Sétonджи SOSSOU, à monsieur le directeur de l'Ecole nationale d'administration et de magistrature, à monsieur le ministre de la Justice et de la Législation, à madame le ministre du Travail et de la Fonction publique et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours en inconstitutionnalité du transfert à la prison civile d'un malade sans avis médical

Invocation des **articles 8 et 18 al. 1 de la Constitution**

L'intéressé dont il s'agit a reçu des soins au CHU qu'il a quitté, on ne saurait donc faire grief au Procureur et au régisseur de l'avoir déposé en prison sans soins.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 16 mai 2018, enregistrée à son secrétariat le 17 mai 2018 sous le numéro 0895/149/REC-18, par laquelle monsieur Robert Mathieu FIOVI, demeurant à Abomey-Calavi, BP 503 Abomey-Calavi, forme un recours en inconstitutionnalité du transfert à la prison sans avis médical préalable d'un malade hospitalisé ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique
sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Robert Mathieu FIOVI expose que le dimanche 13 mai 2018, le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a ordonné à monsieur le régisseur de la prison civile de Cotonou de déposer à la prison civile monsieur HINNOUHO Mohamed Taofick, député à l'Assemblée nationale, alors interné en psychiatrie au Centre hospitalier universitaire Hubert Koutoukou MAGA ; que le Procureur de la République n'a pas pris au préalable l'avis du médecin traitant du malade et qu'en dépit de l'opposition du malade, il a été conduit et déposé à la prison civile de Cotonou par monsieur Fulbert S. KONTA ; que ce faisant, il y a violation du droit à la santé du malade et des articles 8, 19 al 2, 35 et 36 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le régisseur de la prison de Cotonou observe qu'au moment des faits, il était en stage au Gabon ; que c'est à tort que le requérant

cite son nom dans cette affaire ; qu'au soutien de ses observations il a produit au dossier les notes de service n°18-0516/EMG/PSRI/DRI/BEA/SA du 20 février 2018 et n°222/DGPR/SG/DRHC/SOPR/SA du 07 août 2018 ;

Considérant que le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, n'a pas répondu aux mesures d'instruction de la Cour ;

Considérant qu'aux termes des articles 8 et 18 alinéa 1 de la Constitution, « *La personne humaine est sacrée et inviolable. L'Etat a l'obligation absolue de la respecter et de la protéger. Il lui garantit un plein épanouissement. A cet effet, il assure à ses citoyens l'égal accès à la santé, à l'éducation, à la culture, à l'information, à la formation professionnelle et à l'emploi.* » et « *Nul ne sera soumis à la torture, ni à des sévices ou traitements cruels, inhumains ou dégradants.* » ;

Considérant qu'il résulte du dossier que monsieur HINNOUHO Mohamed Taofick, député à l'Assemblée nationale, a été interpellé et déposé à la prison civile de Cotonou dans le cadre d'une procédure judiciaire de flagrant délit ; que compte tenu de son état de santé, il avait été conduit au Centre hospitalier universitaire Hubert Koutoukou MAGA où il a reçu des soins ; que dans ces conditions, on ne saurait faire grief au Procureur de la République et au régisseur de la prison civile de Cotonou de l'avoir déposé à la prison civile une fois qu'il a quitté le centre hospitalier ; qu'il y a donc lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Robert Mathieu FIOVI, à monsieur le régisseur, à monsieur le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur		Le Président

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

ASSEMBLEE NATIONALE. Recours en inconstitutionnalité d'une levée d'immunité parlementaire

Invocation des **articles 70, 71.1 et 72.1 du règlement intérieur de l'assemblée nationale.**

La demande de levée d'immunité parlementaire a été faite dans le cadre d'une procédure judiciaire de flagrant délit et conformément aux articles précités.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 mai 2018, enregistrée à son secrétariat le 14 mai 2018 sous le numéro 0858/160/REC-18, par laquelle monsieur HINNOUHO Mohamed Taofick, député à l'Assemblée nationale, 01 BP 8342 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de la décision n° P. 2018-03/AN/PT du 07 mai 2018 et de la demande de levée de son immunité parlementaire faite par le Procureur général près la cour d'Appel de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique
sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur HINNOUHO Mohamed Taofick expose que dans le cadre de l'affaire pénale de vente de médicaments falsifiés et d'exercice illégal en pharmacie, le tribunal de première Instance de Cotonou, statuant en matière de flagrant délit, a rendu le jugement n°43/1FD-18 du 13 mars 2018 ; qu'il n'y a été cité ni comme complice, ni comme auteur ou coauteur ; que dans le but de trouver un cas de flagrance contre lui, la douane béninoise s'est transportée dans ses locaux mis à bail au profit de la société New CESAMEX, agréée par l'Etat béninois pour importer des médicaments, et y a trouvé des stocks de médicaments ; que fort de ce constat, les autorités judiciaires ont ouvert une procédure judiciaire de flagrant délit contre lui pour « exercice illégal en pharmacie, vente de médicaments

falsifiés, fournitures, offres de fournitures de produits médicaux contrefaits, fabrication ou fourniture de produits médicaux ne remplissant pas les exigences de conformité, association de malfaiteurs, blanchiment de capitaux, faux en écriture privée et usage de faux en écriture privée » ; qu'étant donné qu'il est député, le Procureur général près la cour d'Appel de Cotonou a alors saisi le président de l'Assemblée nationale d'une demande de levée de son immunité ; que suite à cette demande, le président de l'Assemblée nationale a pris la décision n° P. 2018-03/AN/PT portant création de la commission spéciale chargée d'étudier la demande de levée de l'immunité des députés BAKO Idrissou, DJENONTIN AGOSSOU Valentin et HINNOUHO Mohamed Taofick ; que la demande de levée d'immunité et la décision de création de la commission spéciale sont contraires à la Constitution en ce qu'elle violent les articles 3 alinéa 3, 8, 15, 17 alinéa 1 ; 18 alinéa 3, 26 alinéa 1, 34, 90 et ainsi que le principe du contradictoire ;

Considérant qu'en réponse, le Procureur général près la cour d'Appel de Cotonou observe que la procédure judiciaire que le ministère public, représenté par le Procureur général, a intentée contre le requérant est légale et ne viole en rien la Constitution ; que la demande de levée d'immunité du requérant est motivée par sa qualité de député à l'Assemblée nationale, les exigences de la Constitution ainsi que les nécessités de la manifestation de la vérité et d'une bonne administration de la Justice ; que par ailleurs, le requérant ne rapporte aucune preuve de violation de la Constitution par le ministère public ;

Considérant que le deuxième Vice-Président de l'Assemblée nationale observe que l'immunité parlementaire n'est pas absolue ; qu'elle peut être levée à la suite d'une demande adressée au Président de l'Assemblée nationale suivant la procédure prévue aux articles 70 et 71 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ; que la décision de création de la commission spéciale ne viole en rien la Constitution ;

Vu les articles 90 de la Constitution, 69, 70 et 71 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale

1- Sur la demande de levée d'immunité

Considérant que le requérant soutient que bien qu'il ne soit que bailleur des locaux dans lesquels les médicaments ont été découverts et non propriétaire ni gardien de ces produits, une procédure judiciaire de flagrant délit a été, à tort et en violation de la Constitution, ouverte contre lui ; que fort de cette procédure, le Procureur général a adressé au président de l'Assemblée nationale une demande de levée de son immunité parlementaire ; que cependant, il apparaît que la demande de levée d'immunité a été faite dans le cadre d'une procédure judiciaire de flagrant délit et conformément aux articles 70 et 71 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ; qu'ainsi, en l'état où il n'est pas reproché à la procédure ouverte par les autorités judiciaires la méconnaissance des droits de la défense, il n'y a pas violation de la Constitution ;

2- Sur la décision n° P. 2018-03/AN/PT du 07 mai 2018 portant création de la commission spéciale chargée d'étudier la demande de levée de l'immunité des députés BAKO Idrissou, DJENONTIN AGOSSOU Valentin et HINNOUHO Mohamed Taofick

Considérant que le requérant demande à la Cour de contrôler la conformité à la Constitution de la décision n° P. 2018-03/AN/PT du 07 mai 2018 ; que cependant, il apparaît qu'en ce qui concerne le requérant, la saisine du président de l'Assemblée nationale et la prise de la décision querellée sont consécutives à une procédure de flagrant délit ouverte à son encontre ; que par ailleurs, il n'a pas été relevé que les dispositions des articles 70, 71.1 et 71.2 précités du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ont été méconnues ; qu'il s'ensuit qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Mohamed Taofick HINNOUHO, à monsieur le Procureur général près la cour d'Appel de Cotonou, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur

Le Président

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 085 du 28 février 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours d'intervention de la Cour dans un conflit domanial pendant devant le TPI de 2^e classe d'Abomey

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Requête hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Djidja du 04 juin 2018 à Cotonou, enregistrée à son secrétariat le 07 juin 2018 sous le numéro 1021/172/REC, par laquelle monsieur Robert YEMABOU AHONON, demeurant à Goutchon, commune de Djidja, BP 01 Djidja, demande l'intervention de la Cour ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Robert YEMABOU AHONON expose qu'un litige domanial pendant devant le tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey sous les numéros Abom/2016/RP-1416 et Abom/2017/PRA/00159 l'oppose à ses frères ; que ceux-ci, convoqués, ne comparaissent jamais devant le juge mais continuent de le menacer de mort ; qu'il sollicite l'intervention de la haute Juridiction pour voir régner la paix dans sa collectivité ;

Considérant qu'en réplique, le président du tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey observe qu'en ce qui concerne la procédure Abom/2016/RP-1416 ouverte sur plainte du requérant, bien que convoqués, ni le plaignant ni les prévenus poursuivis sans mandat de dépôt, n'ont jamais comparu et qu'un jugement réputé contradictoire a relaxé les prévenus au bénéfice du doute ; que ce n'est pas exact quand le requérant soutient s'être présenté aux audiences ; qu'en ce qui concerne le litige domanial, la juridiction a été saisie de deux procédures différentes présentant une connexité ; que dans celle introduite par le requérant, un transport judiciaire a été ordonné ; que les deux procédures ont alors été renvoyées

pour jonction éventuelle et pour transport judiciaire ; que malgré les multiples renvois opérés pour les parties, celles-ci n'ont plus comparu et les dossiers ont été radiés du rôle de la juridiction pour défaut de diligence des parties ; que depuis lors, aucune demande de remise au rôle n'a été faite par les parties ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier qu'un litige domanial oppose monsieur Robert YEMABOU AHONON à ses frères ; qu'il en a saisi la juridiction compétente sans pour autant avoir accompli les diligences nécessaires à l'aboutissement des procédures judiciaires ouvertes ; que c'est en l'état qu'il sollicite l'intervention de la Cour pour voir prendre fin la mésintelligence qui les oppose ; qu'une telle demande qui ressortit de la compétence des juridictions judiciaires, n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que déterminé par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il y a lieu que la Cour se déclare incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Robert YEMABOU AHONON, à Monsieur le président du tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt- huit février deux-mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur

Le Président

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 086 du 28 février 2019

DROIT COLLECTIF. Recours en inconstitutionnalité du transfert à la prison civile sans avis médical

Invocation de l’**article 27 de la Constitution**

Implantation d’une exploitation de volailles en pleine agglomération.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 28 juin 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1203/193/REC-18, par laquelle madame Perpétue GOMEZ, domiciliée au lot 1060 Vodjè Cotonou, 09 BP 19 Cotonou, porte « plainte contre monsieur Parfait ADOUNVO, domicilié au lot 1060 Etoile rouge, pour pollution de l’environnement».

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur André KATARY en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante déclare être mitoyenne de monsieur Parfait ADOUNVO qui élève les volailles dont les fientes polluent l’environnement et mettent à mal la vie de son voisinage ; que toutes les tentatives pour y mettre fin ont été vaines ; qu’il y a violation de son droit à un environnement sain ;

Considérant qu’en réplique, monsieur Parfait ADOUNVO justifie la construction du poulailler en cause par les besoins en formation de son fils admis au lycée technique agricole d’Akodéha pour sa formation théorique et pratique en élevage des animaux ; qu’il précise avoir été mis en demeure de délocaliser ledit poulailler par la police sanitaire ; qu’il sollicite de la Cour un délai de grâce d’un an aux fins de rejoindre son nouveau site ;

Vu l’article 27 de la Constitution ;

Considérant que le droit à un environnement sain, satisfaisant et durable a pour corollaire le devoir pour chaque citoyen de veiller à sa protection ; qu’il est établi

que l'installation par monsieur Parfait ADOUNVO d'un poulailler dans le voisinage de la requérante porte atteinte aux droits individuels de celle-ci à un environnement sain ; que reconnaissant le bien-fondé de la revendication de madame Perpétue GOMEZ, la police sanitaire avait accordé un délai à monsieur Parfait ADOUNVO pour délocaliser le poulailler du site indiqué ; qu'il y a lieu de déclarer que l'implantation d'une exploitation de volailles en pleine agglomération viole l'article 27 de la Constitution ;

Considérant que la demande de monsieur Parfait ADOUNVO d'un délai de grâce s'analyse comme une perpétuation de l'atteinte aux droits protégés par l'article 27 de la Constitution, qu'il ne saurait être favorablement accueilli ;

DECIDE

Article 1^{er} : L'implantation d'une exploitation de volailles par monsieur Parfait ADOUNVO en pleine agglomération viole l'article 27 de la Constitution.

Article 2 : La demande de délai de grâce est rejetée.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à madame Perpétue GOMEZ, à monsieur Parfait ADOUNVO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

DROITS ET LIBERTES. Intervention de la Cour pour que les requis soient jugés et mesures à prendre contre la corruption et l'impunité dans les tribunaux

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Requêtes hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 09 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 10 juillet 2018 sous le numéro 1301/204/REC, par laquelle monsieur Justin Alain DIOGO, 03 BP 499, porte plainte contre, d'une part, madame Hélène de SOUZA pour fausse accusation et, d'autre part, le procureur général près la cour d'Appel de Cotonou, monsieur Emmanuel OPITA, pour obstruction de la justice ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 19 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1390/217/REC, par laquelle monsieur Justin Alain DIOGO, porte à nouveau plainte contre l'officier de police Roger DJOSSOU, messieurs Mohamed TRAORE et Serge Éric DIOGO pour association de malfaiteurs et tentatives d'assassinat sur sa personne ;

Saisie d'une troisième plainte en date à Cotonou du 12 juin 2018, enregistrée à la Cour le 11 juillet 2018, adressée au procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et dont la Cour est ampliatrice et par laquelle le même requérant porte plainte contre l'officier de police WOROU, monsieur Serge DIOGO et madame Chantal DIOGO pour blocage d'un soit-transmis, menaces verbales de garde à vue et chantages;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose que madame Hélène de SOUZA l'a faussement accusé de tentative d'assassinat contre la personne de madame Yvonne DIOGO

et celle de monsieur Prospère DIOGO ; que le procureur général près la cour d'Appel de Cotonou, monsieur Emmanuel OPITA, est quant à lui complice de ces « malfaiteurs » dans la mesure où il tente de bloquer la procédure engagée contre eux devant la justice ;

Considérant que dans sa seconde plainte, le même requérant affirme avoir été battu à mort par des braqueurs sur ordre de messieurs Serge DIOGO et Mohamed TRAORE avec la complicité de sa propre mère et du brigadier SOTTO du commissariat d'Aïdjèdo qui l'ont fait à nouveau maltraiter, violenter et enfermer pendant deux heures au commissariat de police d'Aïdjèdo soudoyé par Serge DIOGO ;

Considérant qu'il demande en conséquence l'aide de la Cour pour que, d'une part, madame Chantal DIOGO, messieurs Serge Eric DIOGO et autres coupables soient livrés à la justice et que, d'autre part, des mesures soient prises contre la corruption et l'impunité dans les tribunaux ;

Considérant qu'en réponse aux allégations du requérant, maître Salomon K. ABOU, avocat à la cour d'Appel de Cotonou, constitué aux intérêts de madame Hélène de SOUZA et de monsieur Eric Serge DIOGO, demande à la Cour de se déclarer incompétente au motif que « des plaintes pour fausse accusation, association et complicité d'association de malfaiteurs, abus de pouvoir et tentative d'assassinat » ne rentrent pas dans son champ de compétence ; qu'il affirme qu'au demeurant, les recours de monsieur Alain Justin DIOGO doivent être déclarés irrecevables en ce que les mêmes faits ayant été classés sans suite par le procureur de la République, la Cour constitutionnelle ne saurait examiner « la régularité des procédures et décisions rendues par le parquet d'instance » ;

Considérant que les trois requêtes portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; qu'il y a lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que monsieur Alain Justin DIOGO, d'une part, sollicite l'intervention de la Cour pour que les requis soient jugés ; d'autre part, demande que des mesures soient prises contre la corruption et l'impunité dans les tribunaux ; que de telles demandes ne relèvent pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet, dès lors, à la Cour de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Justin Alain DIOGO, à madame Hélène de SOUZA, à monsieur Eric Serge DIOGO, à monsieur Mohamed TRAORE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt- huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur, **Le Président,**

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE **Joseph DJOGBENOU**

DECISION DCC 19 – 088 du 28 février 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour délai anormalement long

Invocation des **articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ; 6 et 7 de la CADH ; 147 du code de procédure pénale**

Le requérant est en détention depuis plus de onze ans pour coups mortels sans avoir jamais été présenté à une juridiction de jugement. Cette détention est anormalement longue et contraire aux textes visés.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 26 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 28 décembre 2018 sous le numéro 2831/483/REC-18, par laquelle monsieur Alphonse HOUNSOUNOU forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention à la maison d'arrêt de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 28 février 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été inculpé pour coups mortels et mis sous mandat de dépôt n°4633/RP-07/007/RI-07 par le juge du 1^{er} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou le 05 septembre 2007; que le fait qu'il n'ait jamais été présenté à aucune juridiction de jugement viole les articles 8, 15, 17, et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer sa détention contraire à la Constitution ;

VU les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 3 juin 2014, la Cour constitutionnelle a jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* »;

Considérant qu'il ressort du dossier que le requérant a été inculpé et placé sous mandat de dépôt le 05 septembre 2007 pour coups mortels ; que depuis lors, il n'a été présenté à aucune juridiction de jugement; qu'il échet dans ces conditions de dire et juger que cette détention de plus de onze ans d'un détenu qui n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement est anormalement longue et donc contraire aux textes visés ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La détention de monsieur Alphonse HOUNSOUNOU est contraire à la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Alphonse HOUNSOUNOU, au régisseur de la prison civile de Cotonou, au procureur général près la cour d'Appel de Cotonou, au président de la cour d'Appel de Cotonou, au ministre de la Justice et de la législation, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 089 du 28 février 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour délai anormalement long

Invocation des **articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ; 6 et 7 de la CADH ; 147 du code de procédure pénale**

Le requérant est en détention depuis près de dix ans pour assassinat sans avoir jamais été présenté à une juridiction de jugement. Cette détention est anormalement longue et contraire aux textes visés.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 12 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 15 janvier 2019 sous le numéro 0088/024/REC-19, par laquelle monsieur Simplicie SAHOSSI forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention à la maison d'arrêt de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 28 février 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été inculpé pour assassinat et mis sous mandat de dépôt n°2175/RP/09/051/RI/09 par le juge du 1^{er} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou le 23 avril 2009 ; que le fait qu'il n'ait jamais été présenté à aucune juridiction de jugement viole les articles 8, 15, 17, et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer sa détention contraire à la Constitution ;

VU les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 3 juin 2014, la Cour constitutionnelle a jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* »;

Considérant qu'il ressort du dossier que le requérant a été inculpé et placé sous mandat de dépôt le 23 avril 2009 pour assassinat ; que depuis lors, il n'a été présenté à aucune juridiction de jugement; qu'il échet dans ces conditions de dire et juger que cette détention de près de dix ans d'un détenu qui n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement est anormalement longue et donc contraire aux textes visés ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La détention de monsieur Simplicie SAHOSSI est contraire à la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Simplicie SAHOSSI, au régisseur de la prison civile de Cotonou, au procureur général près la cour d'Appel de Cotonou, au président de la cour d'Appel de Cotonou, au ministre de la Justice et de la législation, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 090 du 28 février 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité pour délai anormalement long

Invocation des **articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ; 6 et 7 de la CADH ; 147 du code de procédure pénale**

Le requérant est en détention depuis près de dix ans pour assassinat sans avoir jamais été présenté à une juridiction de jugement. Cette détention est anormalement longue et contraire aux textes visés.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 12 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 15 janvier 2019 sous le numéro 0089/025/REC-19, par laquelle monsieur Théodore TOSSA forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention à la maison d'arrêt de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 28 février 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été inculpé pour assassinat et mis sous mandat de dépôt n°0466/RP/09/010/RI/09 par le juge du 4e cabinet d'instruction du Tribunal de première Instance de première classe de Cotonou le 28 janvier 2009 ; que le fait qu'il n'ait jamais été présenté à aucune juridiction de jugement viole les articles 8, 15, 17, et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer sa détention contraire à la Constitution ;

VU les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 3 juin 2014, la Cour constitutionnelle a jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* »;

Considérant qu'il ressort du dossier que le requérant a été inculpé et placé sous mandat de dépôt le 28 janvier 2009 pour assassinat ; que depuis lors, il n'a été présenté à aucune juridiction de jugement ; qu'il échet dans ces conditions de dire et juger que cette détention de près de dix ans d'un détenu qui n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement est anormalement longue et donc contraire aux textes visés ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La détention de monsieur Théodore TOSSA est contraire à la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Théodore TOSSA, au régisseur de la prison civile de Cotonou, au procureur général près la cour d'Appel de Cotonou, au président de la cour d'Appel de Cotonou, au ministre de la Justice et de la législation, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 091 du 28 février 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour délai anormalement long

Invocation des **articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ; 6 et 7 de la CADH ; 147 du code de procédure pénale**

Le requérant est en détention depuis près de dix ans pour assassinat sans avoir jamais été présenté à une juridiction de jugement. Cette détention est anormalement longue et contraire aux textes visés.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 12 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 15 janvier 2019 sous le numéro 0090/026/REC-19, par laquelle monsieur Gbodja LOKOSSOU forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention à la maison d'arrêt de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 28 février 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été inculpé pour assassinat et mis sous mandat de dépôt n°2175/RP/09/051/RI/09 par le juge du 1^{er} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou le 23 avril 2009 ; que le fait qu'il n'ait jamais été présenté à aucune juridiction de jugement viole les articles 8, 15, 17, et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer sa détention contraire à la Constitution ;

VU les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 3 juin 2014, la Cour constitutionnelle a jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* »;

Considérant qu'il ressort du dossier que le requérant a été interpellé et placé sous mandat de dépôt le 23 avril 2009 pour assassinat ; que depuis lors, il n'a été présenté à aucune juridiction de jugement ; qu'il échet dans ces conditions de dire et juger que cette détention de près de dix ans d'un détenu qui n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement est anormalement longue et donc contraire aux textes visés ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La détention de monsieur Gbodja LOKOSSOU est contraire à la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Gbodja LOKOSSOU, au régisseur de la prison civile de Cotonou, au procureur général près la cour d'Appel de Cotonou, au président de la cour d'Appel de Cotonou, au ministre de la Justice et de la législation, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 092 du 28 février 2019

COS-LEPI. Recours en vue de l'obtention de carte d'électeur

Invocation des **articles 124 al. 2 et 3 de la Constitution ; 34 al. 3 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ; DCC 18-216 du 29.10.2018**

La requérante est réputée avoir été inscrite sur la LEPI et détenir sa carte d'électeur depuis le 29 octobre 2018 et autorisée à accomplir son devoir civique à son centre de vote

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0340/060/REC-19, par laquelle madame Floriane Kafui DAGNIHO, demeurant à Cotonou, quartier Jéricho, 03 BP 2177, forme un recours en vue de l'obtention de sa carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que par décision DCC 18-216 du 29 octobre 2018, la Cour a ordonné son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ainsi que la délivrance de sa carte d'électeur ; que cependant, elle n'a jamais été invitée par les autorités compétentes en vue de la mise en œuvre de cette décision ; que s'étant rapprochée du COS-LEPI, il lui a été indiqué que plus rien n'est possible, la liste électorale ayant été déjà arrêtée et transmise à la CENA ; qu'elle sollicite dès lors le concours de la Cour en vue d'entrer en possession de sa carte d'électeur ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l'Agence nationale de traitement, par l'organe du régisseur général adjoint, déclare que la carte de l'intéressée est prête ;

VU les articles 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution et 34 alinéa 3 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ;

Considérant qu'aux termes de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours.*

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles » ; qu'en outre, l'article 34 alinéa 4 de la loi organique sur la Cour précise qu'« *elles doivent être exécutées avec la diligence nécessaire* » ; qu'il ressort du dossier que malgré la décision DCC 18-216 du 29 octobre 2018 de la Cour constitutionnelle ordonnant l'inscription sur la liste électorale de madame Floriane Kafui DAGNIHO, il ne lui a pas été délivré sa carte d'électeur ; qu'il échet en présence de l'inexécution contraire à l'article 124 de ladite décision par l'Agence nationale de Traitement, de dire que madame Floriane Kafui DAGNIHO est réputée avoir été inscrite sur la Liste électorale à la date du 29 octobre 2018, date de la décision DCC 18-216 ; qu'en conséquence, elle est autorisée à accomplir son devoir civique au centre de vote place publique Haya, quartier Haya, arrondissement de Zogbodomey, commune de Zogbodomey, département du ZOU.

DECIDE :

Article 1^{er} : Madame Floriane Kafui DAGNIHO est réputée inscrite sur la Liste électorale permanente informatisée et autorisée à accomplir son devoir civique à :

Département : Zou

Commune : Zogbodomey

Arrondissement : Zogbodomey-centre

Quartier : Haya

Centre de vote : Place publique Haya.

Article 2 : Madame Floriane Kafui DAGNIHO est réputée détenir sa carte d'électeur à la date du 29 octobre 2018.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à madame Floriane Kafui DAGNIHO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement, à monsieur le Président de la Commission électorale nationale autonome, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt- huit février deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 093 du 07 mars 2019

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Le requérant n'ayant pu retirer sa carte d'électeur, il est ordonné à l'ANT de la lui délivrer conformément à la loi

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 07 janvier 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0034/013/REC-19, par laquelle monsieur Mohamed M. D. PRINCE ALEDJI, Contrôleur général de Police à la retraite, domicilié à Cotonou, 04 BP 422 Cotonou, sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Mohamed M. D. PRINCE ALEDJI expose qu'en 2011, il a pu se faire inscrire sur le fichier électoral national mais n'a pas pu retirer sa carte d'électeur ; qu'il sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'il résulte du dossier que monsieur Mohamed M. D. PRINCE ALEDJI est déjà inscrit sur la liste électorale ; qu'en l'état, il ne saurait être à nouveau inscrit ;

Considérant que toutefois, le requérant n'ayant pas pu retirer sa carte d'électeur pour des raisons indépendantes de sa volonté, il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de la lui délivrer conformément à la loi ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La demande d'inscription de monsieur Mohamed M. D. PRINCE ALEDJI sur la liste électorale permanente informatisée est rejetée.

Article 2.- L'Agence nationale de Traitement est autorisée à délivrer à monsieur Mohamed M. D. PRINCE ALEDJI sa carte d'électeur.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Mohamed M. D. PRINCE ALEDJI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

La Cour ordonne l'inscription du requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 17 décembre 2018 sous le numéro 2751/461/REC-18, par laquelle monsieur Hervé Edgard CHRYSOSTOME, domicilié à Abomey-Calavi, BP 544 Abomey-Calavi, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Hervé Edgard CHRYSOSTOME expose que lors de la réalisation du fichier électoral national il était au Canada où il a résidé de septembre 1994 à octobre 2017 et n'a pas pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au poste de vote de Zopah Promo dans l'arrondissement d'Abomey-Calavi centre ; qu'au soutien de sa demande en inscription, il a produit des photocopies de certificat de nationalité, de certificat de changement de résidence et d'attestation de résidence ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Hervé Edgard CHRYSOSTOME est recevable ;

Considérant qu'il résulte du dossier que de 2010 à 2011, période de réalisation du fichier électoral national, monsieur Hervé Edgard CHRYSOSTOME était à l'étranger

et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

D E C I D E :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Hervé Edgard CHRYSOSTOME sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Hervé Edgard CHRYSOSTOME, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 095 du 07 mars 2019

COS-LEPI. Recours en vue d'inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Demande recevable

La Cour ordonne l'inscription du requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 18 décembre 2018 sous le numéro 2766/463/REC-18, par laquelle monsieur Charles T. N. DIDE AGOSSOU, domicilié à Cotonou, 06 BP 1507 PK3, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Charles T. N. DIDE AGOSSOU expose que lors de la réalisation du fichier électoral national il était à l'étranger, précisément en Guinée équatoriale, et n'est rentré qu'après les élections de 2011 au Bénin mais n'y est pas non plus resté stable sur la période allant de 2011 à 2016 ; qu'au soutien de sa demande en inscription, il a produit des pages photocopiées de son passeport ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Charles T. N. DIDE AGOSSOU est recevable ;

Considérant qu'il résulte du dossier que de 2010 à 2011, période de réalisation du fichier électoral national, monsieur Charles T. N. DIDE AGOSSOU était à l'étranger et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

D E C I D E :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Charles T. N. DIDE AGOSSOU sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Charles T. N. DIDE AGOSSOU, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 096 du 07 mars 2019

COS-LEPI. Recours pour transfert de centre de vote et établissement d'une nouvelle carte d'électeur

Invocation des **articles 160, 161 et 131 al.1 du code électoral.**

La Cour ordonne à l'ANT de procéder au transfert du centre de vote de la requérante vers le centre de vote de sa nouvelle résidence et qu'il lui soit délivré une carte d'électeur

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2771/464/REC-18, par laquelle madame Bernadette Akoua GANDJI, administrateur des impôts à la retraite, domiciliée à Cotonou, 03 BP 2368 Cotonou, sollicite le transfert de son centre de vote et l'établissement d'une nouvelle carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Bernadette Akoua GANDJI expose qu'en 2016, bien qu'étant inscrite sur la liste électorale, elle n'a pas pu retirer sa carte d'électeur car elle était absente du territoire national au moment de la distribution des cartes d'électeur ; que sur la liste électorale, son nom a été inscrit à un poste de vote du quartier Donatin au lieu du quartier Mènonatin ; qu'elle demande donc la délivrance en sa faveur d'une carte d'électeur et le transfert de son centre de vote actuel au village Allawenonsa, commune de Glazoué, arrondissement d'Aklampa ; qu'à l'appui de sa demande, elle a produit une photocopie de son récépissé d'enrôlement en date du 14 novembre 2017 ;

Considérant que les articles 160 et 161 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin autorisent un transfert de centre

de vote sur justification ; que, par ailleurs, aux termes des articles 131 alinéa 1 du même code, « *Il est établi pour chaque électeur une carte d'identification appelée carte d'électeur* » ; qu'il découle de ces dispositions que la demande de madame Bernadette Akoua GANDJI est fondée ; qu'en outre, il est établi qu'elle est inscrite au fichier électoral national et dispose d'un numéro personnel d'identification ; que dès lors, il y a lieu d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder sans délai au transfert de son centre de vote vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et de lui délivrer une carte d'électeur y correspondant ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder sans délai au transfert du centre de vote de madame Bernadette Akoua GANDJI vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence.

Article 2.- Ordonne qu'il lui soit délivrée une carte d'électeur.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à madame Bernadette Akoua GANDJI, au régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 097 du 07 mars 2019

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant qui était à l'étranger n'a pu se faire recenser ; qu'il a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa requête.

La Cour ordonne l'inscription du requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 21 décembre 2018 sous le numéro 2791/470/REC-18, par laquelle monsieur Bellarminus Gildas KAKPOVI, domicilié à Cotonou, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Bellarminus Gildas KAKPOVI expose que de 2007 au 1^{er} novembre 2015, il était à l'étranger, précisément en Egypte puis en Belgique ; que rentré au pays, il n'a pu se faire inscrire sur la liste électorale ; qu'il sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'au soutien de sa demande en inscription, il a produit des photocopies de son passeport et de divers documents établissant son absence du territoire national pendant la période allant de 2007 à 2015 ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Bellarminus Gildas KAKPOVI est recevable ;

Considérant qu'il résulte du dossier que de 2010 à 2011, période de réalisation du fichier électoral national, monsieur Bellarminus Gildas KAKPOVI, était à l'étranger et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Bellarminus Gildas KAKPOVI sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Bellarminus Gildas KAKPOVI, au régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 098 du 07 mars 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre un chargé de pouvoir du service des impôts

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Le règlement qui oppose les deux parties est hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ouidah du 04 août 2018 enregistrée à son secrétariat le 07 août 2018 sous le numéro 1634/242/REC-18, par laquelle monsieur Ayodé SONON MENONGBE M., demeurant à Sogbadji maison SONON, 02 BP 832 Cotonou, porte plainte contre monsieur Constant SETON et monsieur Désiré AGASSOUSSI, chargé de pouvoir du service des impôts de Saint Michel ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que monsieur Constant SETON, dont il est l'oncle, a entrepris de percevoir les loyers d'une habitation, objet d'un litige pendant devant les juridictions de fond ; que le requis tente ainsi de percevoir des loyers alors que la question de la propriété de l'immeuble n'est pas définitivement tranchée ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour en vue de la protection de ses droits ;

Considérant qu'à l'audience du 7 mars 2019, le requérant précise que ce dossier est effectivement en cours d'examen devant la cour d'Appel de Cotonou ;

Considérant qu'en l'état où le dossier est pendant devant les juridictions de fond et que la demande tend à faire intervenir la haute Juridiction dans le règlement de ce différend qui oppose les parties, il y a lieu, en vertu des articles 114 et 117 de la Constitution, de la déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente ;

Article 2 : La présente décision sera notifiée à messieurs Ayodé SONON MENONGBE M., Constant SETON, Désiré AGASSOUSSI, chargé de pouvoir du service des impôts de Saint Michel et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 099 du 07 mars 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité d'une radiation des Forces armées et demande de réintégration

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Cette demande relève d'un contrôle de légalité alors que la Cour juge de la constitutionnalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie par une requête en date à Cotonou du 24 juillet 2018 enregistrée à son secrétariat le 26 juillet 2018 sous le numéro 1443/218/REC-18, par laquelle monsieur Fabrice HOUESSOU, demeurant à Cotonou, BP 2493 MDN, forme un recours en inconstitutionnalité de sa radiation de l'effectif des Forces armées et sollicite sa réintégration ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que, sans être passé en conseil de discipline, il a été radié de l'effectif des Forces armées pour absences supposées injustifiées alors qu'elles étaient dues à son mauvais état de santé ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin d'y être réintégré ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la radiation de monsieur Fabrice HOUESSOU de l'effectif des Forces armées ; qu'une telle demande relève d'un contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'il échet dès lors de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Fabrice HOUESSOU, au Chef d'Etat-major de l'armée, au ministre de la défense et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 100 du 07 mars 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours pour garde à vue abusive et restitution de biens saisis

Invocation des **articles 18 al. 4 ; 114 et 117 de la Constitution ; 6 de la CADHP**

Le requérant est gardé à vue dans le cadre d'une procédure judiciaire

Violation de la Constitution (NON)

La restitution des objets saisis dans le cadre d'une procédure judiciaire ne relève pas de la Compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 août 2018, enregistrée à son secrétariat le 16 août 2018 sous le numéro 1704/246/REC-18, par laquelle monsieur Jérôme DOHOU, demeurant à Cotonou, quartier Agla, 03 BP 719 Cotonou, forme un recours pour garde à vue abusive et restitution d'objets saisis ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Jérôme DOHOU expose qu'à la suite d'une plainte déposée par son employeur, il a été arrêté et gardé à vue le 08 août 2018 ; que le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a prolongé sa garde à vue le 10 août 2018 ; que son employeur a retiré sa plainte et qu'il a été remis en liberté le 13 août 2018 sans connaître les motifs de son interpellation et de sa garde à vue et sans retrouver les objets et numéraires qui lui avaient été retirés ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Richard HESSOU déclare que le requérant a dissipé une somme de cent quatre-vingt-seize mille (196.000) FCFA destinée notamment au renouvellement de l'agrément de la société dont il est le gérant ;

que l'intéressé a par la suite abandonné son poste et qu'il a été contraint après plusieurs rappels à l'ordre et demandes d'explication, de déposer à son encontre une plainte pour escroquerie ;

Considérant que le commissaire en charge du commissariat du 12^{ème} arrondissement de Cotonou fait observer que le requérant a été interpellé et gardé à vue à la suite d'une plainte pour escroquerie ; que sa garde à vue a été prolongée de 72 heures par le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou ; que par la suite, monsieur Richard HESSOU a retiré sa plainte ; que le Procureur informé, en a pris acte et a ordonné la mise sous convocation de monsieur Jérôme DOHOU ; que ce dernier mis sous convocation, ne s'est plus présenté à l'officier de police judiciaire malgré la relance de la convocation ; que plus tard, il a lui-même déposé une plainte contre son employeur ;

1- Sur la garde à vue

VU les articles 18 alinéa 4 de la Constitution et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que le requérant a été interpellé et gardé à vue dans le cadre d'une procédure judiciaire ; qu'il a été présenté au Procureur de la République qui a prolongé sa garde à vue dans les formes et conditions prévues par la loi ; que ces interpellation et garde à vue ne sont pas contraires à la Constitution ;

2- Sur la restitution des objets et numéraires

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant sollicite d'ordonner la restitution de ses objets et numéraires retirés au moment de son interpellation et de sa garde à vue ; que cette demande relève de la compétence des juridictions judiciaires et n'entrent donc pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a donc lieu qu'elle se déclare incompétente ;

DECIDE :

Article 1er.- L'interpellation et la garde à vue de monsieur Jérôme DOHOU ne sont pas contraires à la Constitution.

Article 2.- La Cour est incompétente à ordonner la restitution des biens saisis dans le cadre d'une procédure judiciaire.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à messieurs Jérôme DOHOU et Richard HESSOU, à monsieur le commissaire en charge du commissariat du 12^{ème} arrondissement de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 101 du 07 mars 2019

GOUVERNANCE POLITIQUE ET ECONOMIQUE. Recours en inconstitutionnalité de la non –rénovation de l’hôtel PLM Alédjo par le Gouvernement

Invocation de l’article 10 de la Constitution

La requête tend à faire contrôler par la Cour les conditions d’application de la loi sur la protection du patrimoine culturel ; un tel contrôle est hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Abomey-Calavi du 14 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1695/245/REC-18 par laquelle monsieur Landry Angelo Koladjo ADELAKOUN, juriste, demeurant à Abomey-Calavi, BP 495, Abomey-Calavi, forme un recours en inconstitutionnalité de la non rénovation par le Gouvernement de l’hôtel PLM Alédjo ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Landry Angelo Koladjo ADELAKOUN expose que l’hôtel PLM Alédjo sis à Cotonou a abrité du 19 au 28 février 1990 la Conférence nationale des Forces vives de la Nation ; que ses installations sont devenues le symbole de la démocratie béninoise et une valeur culturelle nationale ; qu’il mérite d’être rénové et sauvegardé ; qu’en ne procédant pas à sa rénovation, le Gouvernement méconnaît l’article 10 de la Constitution ;

VU l’article 10 de la Constitution ;

Considérant que selon les dispositions de ce texte : « *Toute personne a droit à la culture. L’Etat a le devoir de sauvegarder et de promouvoir les valeurs nationales de civilisation tant matérielles que spirituelles, ainsi que les traditions culturelles* » ;

Considérant cependant que la détermination, l’inventaire, le classement et la protection du patrimoine culturel ainsi que le plan de conservation et de mise en valeur de ce patrimoine sont régis par la loi n° 2007-20 du 23 août 2007 portant protection du patrimoine culturel et du patrimoine naturel à caractère culturel en République du Bénin ; que l’examen de la demande tend à faire contrôler par la Cour les conditions d’application de ladite loi ; qu’un tel contrôle qui relève de la légalité ne ressortit pas de la compétence de la Cour constitutionnelle telle que fixée par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu’il y a lieu pour elle de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Landry Angelo Koladjo ADELAOUN, à monsieur le Secrétaire général du Gouvernement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 102 du 28 mars 2019

RAVIP. Recours en inscription et enregistrement

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Aucun texte de loi ne donne compétence à la Cour pour connaître du contentieux d'inscription sur une liste de recensement administratif

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 14 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0073/020/REC-19, par laquelle madame Sessito Secondine Nina GNINTOUNGBE épouse DADA, médecin, 03 BP 3565 Cotonou, forme un recours en inscription et enregistrement dans le cadre du Recensement Administratif à Vocation d'Identification de la Population (RAVIP) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante sollicite de la Cour son inscription sur la liste du RAVIP ; qu'elle explique qu'étant absente du territoire national au moment du recensement intervenu courant 2017-2018, pour des raisons professionnelles, elle n'a pu s'inscrire ni à son retour au pays, ni sur les registres consulaires dont elle ignorait la localisation ;

Considérant qu'en réponse, le président du comité technique de pilotage du RAVIP agissant es-qualité, tout en reconnaissant la légitimité de la requête, explique que le recensement initial était prévu pour six (06) mois allant du 1^{er} novembre 2017 au 30 avril 2018 ; qu'il indique qu'à la suite du recensement massif, il est prévu un recensement continu visant à enrôler les personnes omises lors du recensement initial ; qu'il conclut que les dispositions sont en cours pour rendre effectif ce recensement continu ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état du mardi 5 février 2019, la requérante, en réplique aux observations du président du comité technique de pilotage du

RAVIP, a fait observer que si elle était informée de l'imminence d'un recensement continu, elle n'aurait pas initié le présent recours ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requérante, madame Sessito Secondine Nina GNINTOUNGBE sollicite de la Cour, son inscription sur la liste au titre du recensement administratif à vocation d'identification de la population ; que ni la Constitution en ses articles sus visés, ni aucune autre loi ne donne compétence à la Cour pour connaître du contentieux d'inscription sur une liste de recensement administratif ; que dès lors, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er}. - La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à madame Sessito Secondine Nina GNINTOUNGBE, au président du comité technique de pilotage du Recensement Administratif à Vocation d'Identification de la Population et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 103 du 28 mars 2019

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation des articles 154 et 218 du code électoral

Le requérant remplit les conditions exigées par la loi ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0336/058/REC-19, par laquelle monsieur Tarcisius Sosthène TOFFOUN, demeurant à Cotonou, 081 BP 7078 Cotonou, forme un recours en vue de sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'à la suite d'une demande de transfert de centre de vote formulée par son épouse et lui lors de l'actualisation dernière de la liste électorale permanente informatisée, leurs noms ne figurent plus sur la liste électorale ; qu'il sollicite dès lors sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ; qu'il a joint à sa demande la photocopie de sa carte d'électeur de 2011 ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

- VU** les articles 154 et 218 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, le requérant sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de Monsieur Tarcisius Sosthène TOFFOUN et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de monsieur Tarcisius Sosthène TOFFOUN.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Monsieur Tarcisius Sosthène TOFFOUN, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 104 du 28 mars 2019

COS-LEPI. Recours en vue d’une réintégration sur la LEPI

Invocation des articles 154 et 218 du code électoral

La requérante remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l’ANT d’inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 08 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0337/059/REC-19, par laquelle madame Inès HADONOU- TOFFOUN, demeurant à Cotonou, 081 BP 7078 Cotonou, forme un recours en vue de sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu’à la suite d’une demande de transfert de centre de vote formulée par son époux et elle lors de la dernière l’actualisation de la liste électorale permanente informatisée, leurs noms ne figurent plus sur la liste électorale ; qu’elle sollicite dès lors sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d’avril 2019 ; qu’elle a joint à sa demande la photocopie de sa carte d’électeur de 2011 ;

Considérant qu’à l’audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l’Agence nationale de traitement, par l’organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU les articles 154 et 218 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu’aux termes de l’article 218 du code électoral, tout le contentieux de l’actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente

informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, la requérante sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de Madame Inès HADONOU-TOFFOUN et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de madame Inès HADONOU-TOFFOUN.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Inès HADONOU-TOFFOUN, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 105 du 28 mars 2019

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation des articles 154 et 218 du code électoral

La requérante remplit les conditions exigées par la loi ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 février 2018, enregistrée à son secrétariat le 13 février 2019 sous le numéro 0376/065/REC-19, par laquelle madame Cyrielle AHOUANOGBO PERROT, demeurant à Cotonou, BP 66 Fidjrossè, forme un recours en vue de son inscription sur la liste électorale ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'étant à l'étranger au moment de l'établissement et de l'actualisation de la liste électorale permanente informatisée, elle n'a pu s'y faire inscrire ; qu'elle sollicite dès lors le concours de la Cour afin de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ;

- VU** les articles 154 et 218 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 218 du code électoral, tout le contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée relève de la Cour constitutionnelle ; qu'en l'espèce, la requérante sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'une telle demande qui relève du contentieux de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ressortit de la compétence de la Cour ; qu'en conséquence, il y a lieu d'y statuer ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande de la requérante et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

D E C I D E :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de madame Cyrielle AHOUANOGBO PERROT.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Cyrielle AHOUANOGBO PERROT, à Monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 106 du 28 mars 2019

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation des articles 154 et 218 du code électoral

La requérante remplit les conditions exigées par la loi ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 mars 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0566/111/REC-19, par laquelle madame FATOLOU Rachidatou O., demeurant à Cotonou, 06 BP 1402, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée et subséquemment la délivrance de sa carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN et Rigobert AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle a entrepris son inscription sur la liste électorale permanente informatisée et a obtenu un récépissé de collecte de données mais était absente au moment de la prise de photo et n'a donc pas eu sa carte d'électeur ; qu'elle sollicite de la Cour son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 12 mars 2019, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU les articles 154 et 218 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit*

et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale » ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'au demeurant, la requérante a produit un récépissé de collecte de données attestant qu'elle a entamé la procédure d'inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription sur la liste électorale de madame FATOLOU Rachidatou O.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Rachidatou O. FATOLOU, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 107 du 28 mars 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre l'ancien président de la République Boni YAYI pour violation de l'article 52 de la Constitution

Invocation des articles **52 al. 1 ; 3 al. 3 de la Constitution ; 48 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle**

La cession d'immeuble au profit de monsieur Boni YAYI est contraire à la Constitution et tous les actes subséquents sont nuls et non avenue.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Parakou du 05 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 06 février 2019 sous le numéro 0295/050/REC-19 par laquelle monsieur Charles TOKO, maire de la commune de Parakou, forme un recours contre monsieur Thomas Boni YAYI, ancien président de la République, pour violation de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que monsieur Thomas Boni YAYI, alors président de la République, a, au cours de l'exercice de ses fonctions, acquis de la mairie de Parakou un domaine sis au lot 1686A du lotissement de AMAWIGNON, zone 10, faisant partie de la réserve administrative de ladite mairie, sans l'autorisation préalable de la Cour constitutionnelle ; qu'un titre foncier en date du 22 décembre 2009 constate le droit de propriété de l'intéressé sur ledit domaine ; qu'estimant qu'une telle acquisition viole les dispositions de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution, il sollicite que cette transaction soit déclarée contraire à la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Thomas Boni YAYI, par l'organe de son conseil, Maître Sadikou ALAO, déclare que sur proposition de la mairie de Parakou, une zone marécageuse correspondant à la parcelle « A » du lot 1686 A du lotissement de AMAWIGNON, zone 10, faisant partie de la réserve administrative de la Commune

de Parakou lui a été offerte ; que la cession dudit immeuble est intervenue par acte en date du 27 juillet 2009, en contrepartie du paiement de la somme de F CFA VINGT MILLIONS (20 000 000) ; qu'une quittance ainsi qu'un certificat administratif lui ont été délivrés le 7 septembre 2009, de même que le titre foncier 770 en date du 22 décembre 2009 ; que pour éviter toute spéculation, il a, par lettre en date du 28 février 2019, signifié à la mairie de Parakou par exploit de la même date, renoncer à ladite vente ; qu'il conclut à la violation par la mairie de Parakou de ses obligations au titre de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution ainsi que de la législation en vigueur et à la perte d'objet du recours dont la haute Juridiction est saisie, consécutive à la renonciation annoncée ; que dans un mémoire complémentaire en date du 13 mars 2019, monsieur Thomas Boni YAYI conclut à l'absence de violation de la Constitution en l'espèce ; qu'il soulève, en effet, d'une part, « l'inapplicabilité *in limine litis* de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution » au motif de l'absence de la loi d'application à laquelle renvoie ce texte et, d'autre part, à la dissociation de sa situation d'avec celle ayant donné lieu à la décision DCC 17-009 du 6 janvier 2017 ;

Considérant que le Président de la République, par l'organe du Secrétariat général du Gouvernement, soutient que la violation en l'espèce de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution est fondée ; qu'en effet, même si la loi visée par cette disposition n'est pas encore adoptée et mise en vigueur, la rédaction de l'article ne laisse pas supposer qu'en l'absence de cette loi, l'autorisation de la Cour ne devrait pas être requise, l'intérêt public que vise à protéger ce texte demeurant le même en présence ou en l'absence de cette loi ;

VU les articles 3 alinéa 3, 52 alinéa 1 de la Constitution et 48 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ;

A – Sur l'applicabilité de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution en l'espèce

Considérant que l'article 52 alinéa 1 de la Constitution dispose : « *Durant leurs fonctions, le Président de la République et les membres du Gouvernement ne peuvent par eux-mêmes, ni par intermédiaire rien acheter ou prendre en bail qui appartienne au domaine de l'Etat, sans autorisation préalable de la Cour constitutionnelle dans les conditions fixées par la loi* » ;

Considérant qu'en application de cette disposition, l'article 48 de la loi portant loi organique sur la Cour constitutionnelle dispose que : « *Lorsqu'elle est saisie par le Gouvernement dans le cas prévu à l'article 52 alinéa 1 de la Constitution, la Cour constitutionnelle se prononce dans un délai de 15 jours à la majorité absolue de ses membres* » ; qu'il en résulte que la loi a prévu les conditions de saisine de la Cour constitutionnelle, le délai dans lequel la Cour est appelée à rendre sa décision ainsi que le quorum auquel cette décision devra être rendue ; qu'en présence de cette disposition de la loi organique, on ne peut valablement se prévaloir du défaut de loi d'application à laquelle renvoie la disposition visée pour s'extraire de l'autorisation préalable de la Cour constitutionnelle imposée par l'article 52

alinéa 1 de la Constitution au Président de la République ainsi qu'aux membres du Gouvernement ;

Considérant que l'article 52 alinéa 1 de la Constitution qui vise la sauvegarde des biens de l'Etat oblige le Président de la République et les membres du Gouvernement à ne rien acheter ni prendre à bail des biens qui appartiennent au **domaine de l'Etat** sans l'autorisation de la Cour constitutionnelle, ne peut souffrir de restriction non prévue par la Constitution elle-même, en vertu de l'adage « *ubi lex non distinguit nec nos distinguere debemus* » (Il ne faut pas distinguer là où la loi ne distingue pas) ; que la Constitution n'ayant pas distingué entre les « biens appartenant à l'Etat », il faut en entendre tous ceux compris dans la domanialité publique ou privée, de l'Etat central ou des collectivités territoriales, nonobstant les distinctions contenues dans les textes infra constitutionnels auxquels la Constitution est supérieure ; qu'il y a lieu de dire que l'article 52 alinéa 1 est applicable en l'espèce ;

B – Sur la violation de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution

Considérant que monsieur Thomas Boni YAYI résiste au grief de la violation de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution en invoquant le fait que n'ayant pas effectué une offre d'achat et n'ayant fait que répondre à une proposition de vente, il appartenait à l'offrant d'accomplir les formalités que prescrit la loi ; que selon lui, « la logique exige d'une administration publique ayant émis une proposition de cession d'un bien public, de s'assurer que toutes les formalités requises ont été effectuées, non seulement au regard de ses obligations internes, mais de toutes les lois de la République » ; qu'il développe en appui que : « cette exigence à l'égard de la mairie de Parakou est d'autant plus forte qu'en réalité, le Président de la République ne dispose pas du temps matériel d'opérer toutes ces vérifications, qu'il fait bien souvent avec l'appui de ses collaborateurs » ;

Considérant que les dispositions de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution et celles de l'article 48 de la loi portant loi organique sur la Cour constitutionnelle mettent l'obligation de saisine de la Cour constitutionnelle en vue de l'autorisation préalable requise à la charge du Gouvernement ; que ne l'ayant pas fait, il y a violation des textes visés ;

Considérant qu'il n'est pas contesté que, Président de la République en exercice, monsieur Thomas Boni YAYI, a acquis de la mairie de Parakou un domaine sis au lot 1686 A du lotissement de AMAWIGNON, zone 10, faisant partie de la réserve administrative de la mairie de Parakou, un domaine appartenant à l'Etat, sans l'autorisation préalable de la Cour constitutionnelle ; qu'en se comportant comme il l'a fait, monsieur Thomas Boni YAYI a méconnu les dispositions de l'article 52 alinéa 1 de la Constitution et celles de l'article 48 de la loi portant loi organique de la Cour constitutionnelle ; que dès lors, il échet de déclarer contraires à la Constitution la cession par la mairie de Parakou à monsieur Thomas Boni YAYI de la zone marécageuse correspondant à la parcelle « A » du lot 1686 A du lotissement de

AMAWIGNON, zone 10, faisant partie de la réserve administrative de la Commune de Parakou, ainsi que les actes subséquents que sont le certificat administratif délivré le 7 septembre 2009 et le titre foncier n° 770 du 22 décembre 2009 ;

C – Sur le sort de la cession intervenue et la renonciation déclarée

Considérant que l'article 3 alinéa 3 de la Constitution dispose que : « *Toute loi, tout texte réglementaire et tout acte administratif contraires à ces dispositions sont nuls et nonavenus....* » ; que l'acte de cession ainsi que les actes subséquents étant contraires à la Constitution, ils sont nuls et nonavenus ; qu'en cet état où le bien immobilier qui en a été l'objet est censé ne pas être entré dans le patrimoine de monsieur Thomas Boni YAYI, celui-ci ne saurait efficacement accomplir au sujet d'un tel bien un quelconque acte de disposition comme la renonciation ; qu'il ne peut en effet être accompli un acte d'aliénation que sur un bien objet du patrimoine de la personne qui aliène ; qu'en l'espèce où le requis, Président de la République au moment de la cession à son profit d'un bien appartenant au domaine de l'Etat sans l'autorisation préalable de la Cour constitutionnelle, déclare renoncer à ce bien, il échet pour la Cour de déclarer que cette renonciation est non avenue en raison de ce que le bien n'est pas entré dans son patrimoine ;

DECIDE :

Article 1er.- La cession d'immeuble intervenue le 27 juillet 2009 entre la mairie de Parakou et monsieur Thomas Boni YAYI est contraire à la Constitution.

Article 2.- La cession d'immeuble intervenue le 27 juillet 2009 entre la mairie de Parakou et monsieur Thomas Boni YAYI ainsi que le certificat administratif délivré le 7 septembre 2009, le titre foncier n° 770 du 22 décembre 2009 et tous les actes subséquents sont nuls et nonavenus.

Article 3.- La renonciation à la cession effectuée par monsieur Thomas Boni YAYI par correspondance en date du 28 février 2019 est non avenue.

Article 4.- La présente décision sera notifiée à monsieur le maire de la commune de Parakou, à monsieur Thomas Boni YAYI, à monsieur le Directeur de l'Agence nationale du Domaine et du Foncier, à monsieur le ministre de l'Economie et des Finances, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 108 du 28 mars 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour vente illégale et frauduleuse de parcelle

Invocation des articles **114 et 117 de la Constitution**

Faire engager des poursuites judiciaires contre des personnes mises en cause dans la vente frauduleuse et illégale d'un bien immobilier ne relève pas des compétences de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 22 août 2018, enregistrée à son secrétariat le 23 août 2018 sous le numéro 1760/251/REC-18 par laquelle monsieur Alain DIOGO, demeurant à Cotonou, 03 BP 499 Saint Michel, porte plainte contre messieurs Sébastien ADJAVON et Serge Eric DIOGO, mesdames Alerte ADJAVON et Hélène de SOUZA pour vente illégale et frauduleuse de la parcelle de feu René DIOGO ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant accuse monsieur Serge Eric DIOGO et madame Hélène de SOUZA d'avoir vendu frauduleusement la parcelle, objet du titre foncier n° 314 de Cotonou, appartenant à leur feu père René DIGO, à madame Alerte ADJAVON en complicité avec monsieur Sébastien ADJAVON ; qu'il sollicite la poursuite des mis en cause ;

Considérant que les personnes requises n'ont donné suite à aucune des mesures d'instruction de la Cour ;

Considérant que la requête tend à faire engager des poursuites judiciaires contre les personnes mises en cause pour vente illégale et frauduleuse d'un bien immobilier ; que cette demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini

par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que la Cour ne saurait en connaître ; que dès lors, il y a lieu pour elle de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La Cour est incompétente.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Alain DIOGO et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 109 du 28 mars 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité pour déchargement d'une fonction et demande de réhabilitation

Invocation des articles **114 et 117 de la Constitution**

L'appréciation de la régularité d'une sanction disciplinaire est hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Bembèrèkè du 26 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2050/288/REC-18, par laquelle monsieur Sabiyô OROU BERI, ancien directeur de l'école primaire publique de Kouhoura, circonscription scolaire de Bembèrèkè, BP 19 Bembèrèkè, forme un recours pour voir déclarer contraire à la Constitution son déchargement du poste de directeur d'école et sollicite sa réhabilitation ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été déchargé de ses fonctions de directeur d'école en septembre 2018, au motif qu'il a fourni un résultat de zéro pour cent (0%) au CEP 2018 ; qu'arguant de ce que l'Etat serait le principal responsable de ce résultat pour n'avoir pas mis à la disposition de l'école les moyens nécessaires à son bon fonctionnement, notamment à un enseignement de qualité, il estime que cette sanction est injuste ; qu'il la considère davantage comme telle pour n'avoir jamais pris part à un mouvement de grève durant l'année malgré les menaces sérieuses auxquelles il a été soumis ; qu'il demande à la Cour de lui rendre justice en le réhabilitant à son poste ;

Considérant qu'en réponse, le ministre des Enseignements maternel et primaire fait observer que la fonction de directeur d'école est une fonction délicate qui nécessite de celui qui l'exerce des aptitudes importantes, notamment pédagogiques ; que

lorsqu'un directeur d'école fait un résultat de zéro pour cent (0%) au CEP, comme c'est le cas en l'espèce, il est considéré comme n'avoir pas ces aptitudes ; que c'est ce qui justifie qu'aux termes de l'article 39 de l'arrêté n° 075/MEMP/DC/SGM/DAF/SA/ 086SGG18 du 03 août 2018, il doit être déchargé de ses fonctions ; qu'en ce qui concerne l'argument de la responsabilité partagée de l'Etat avancé par le requérant, il précise qu'il ne peut prospérer puisque le Gouvernement a doté toutes les écoles publiques d'intrants pédagogiques nécessaires à leur bon fonctionnement ;

Considérant que le requérant soutient que l'école dont il a été le directeur n'a pas bénéficié d'intrants pédagogiques ;

VU les articles 3, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête de monsieur Sabiyô OROU BERI tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la sanction disciplinaire qui lui a été infligée ; que l'appréciation d'une telle demande relève de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er}: La Cour est incompétente.

Article 2. : La présente décision sera notifiée à monsieur Sabiyô OROU BERI, à monsieur le Ministre des Enseignements maternel et primaire et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 110 du 28 mars 2019

LOI ORDINAIRE. Loi n° 2018-20 portant code pastoral en République du Bénin votée par l'Assemblée nationale le 03 juillet 2018

Norme de référence : articles **117 et 121 de la Constitution**

Conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 14 février 2019, enregistrée à son secrétariat le 18 février 2019 sous le numéro 0419/073/REC-19 par laquelle monsieur le Président de la République, sur le fondement des articles 117 et 121 de la Constitution, défère à la haute Juridiction pour contrôle de conformité à la Constitution, la loi n° 2018-20 portant code pastoral en République du Bénin votée par l'Assemblée nationale le 03 juillet 2018 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

VU les articles 57 alinéa 2, 117 alinéa 1, 121 de la Constitution et 20 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ;

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République est fondée dans les dispositions des articles 117 et 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 instituant à son profit une faculté à saisir la haute Juridiction aux fins de contrôle de constitutionnalité des lois qui ne relèvent pas, comme en l'espèce, du domaine du contrôle *a priori* obligatoire ;

Considérant qu'en outre, la loi soumise au contrôle de la Cour, votée par l'Assemblée nationale le 03 juillet 2018, a été transmise au Président de la République le 12 février 2019 ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 18 février 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la Constitution ; qu'en conséquence, sa requête doit être déclarée recevable ;

Considérant que l'examen de la loi déferée révèle que toutes ses dispositions sont conformes à la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Toutes les dispositions de la loi n° 2018-20 portant code pastoral en République du Bénin adoptée par l'Assemblée nationale le 03 juillet 2018 sont conformes à la Constitution.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à monsieur le Président de la République, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 111 du 28 mars 2019

LOI ORDINAIRE. Loi n° 2019-07 fixant le régime des armes, munitions et autres matériels connexes en République du Bénin votée par l'Assemblée nationale le 24 janvier 2019

Norme de référence : **articles 117 et 121 de la Constitution**

Conformité toutes corrections intégrées ; Conformité sans nécessité de correction

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 février 2019, enregistrée à son secrétariat le 20 février 2019 sous le numéro 0445/084/REC-19 par laquelle monsieur le Président de la République, sur le fondement des articles 117 et 121 de la Constitution, défère à la haute Juridiction pour contrôle de conformité à la Constitution la loi n° 2019-07 fixant le régime des armes, munitions et autres matériels connexes en République du Bénin votée par l'Assemblée nationale le 24 janvier 2019 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

VU les articles 57 alinéa 2, 117 alinéa 1, 121 de la Constitution et 20 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ;

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République est fondée sur les dispositions des articles 117 et 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 instituant à son profit une faculté à saisir la haute Juridiction aux fins de contrôle de constitutionnalité des lois qui ne relèvent pas, comme en l'espèce, du domaine du contrôle *a priori* obligatoire ;

Considérant qu'en outre, la loi soumise au contrôle de la Cour, votée par l'Assemblée nationale le 24 janvier 2019, a été transmise au Président de la République le 15 février 2019 ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 20 février 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la Constitution ; qu'en conséquence, sa requête doit être déclarée recevable ;

Considérant que l'examen de la loi déferée révèle que toutes ses dispositions sont conformes à la Constitution, d'une part, toutes corrections intégrées, d'autre part, sans nécessité de correction ;

1. Sur les dispositions conformes à la Constitution, toutes corrections intégrées

Considérant que sont conformes à la Constitution, toutes corrections intégrées, les articles de la loi déferée ci-après :

- **article 24** : en se référant à l'article 4 qui définit les familles d'armes, l'expression sous-catégorie à l'article 24 semble plutôt renvoyer aux catégories d'armes définies aux articles 5 à 13. Il en est de même en ce qui concerne l'article 64 alinéa 1.
- **articles 25 et 26** : les dispositions semblent être la suite des phrases introductives des articles 23 et 24. Pour une meilleure compréhension desdites dispositions, il est souhaitable, soit de les adjoindre aux dispositions des articles 23 et 24 soit de reprendre la phrase introductive avant l'énumération des conditions.
- **articles 2 point 10, 4, 23, 29 et 56** : il semble ressortir de la lecture combinée de ces dispositions des contradictions. En effet, aux articles 4 et 56, il est expressément mentionné que les armes des première, deuxième, troisième et quatrième catégories sont interdites sur le territoire national. Au même moment, aux articles 23 et 29, il est indiqué la possibilité d'importer à l'usage personnel des armes perfectionnées qui, en se référant à l'article 2 point 10, relèvent de la catégorie des armes en principe interdites. Dans ces conditions, on peut se demander s'il est encore possible d'autoriser l'acquisition ou la détention d'une arme en principe interdite.
- **articles 33 et 59** : les renvois aux articles 24 et 25 semblent inappropriés. Il en est de même de l'article 65 alinéa 1.

2. Sur les dispositions conformes à la Constitution, sans nécessité de correction

Considérant que l'examen de la loi déferée révèle que toutes les autres dispositions sont conformes à la Constitution sans nécessité de correction ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Les articles 24, 25, 26, 33, 59 et ensemble les articles 2 point 10, 4, 23, 29 et 56 de la loi déferée sont conformes à la Constitution, toutes corrections intégrées.

Article 3 : Toutes les autres dispositions de la loi sont conformes à la Constitution, sans nécessité de correction.

Article 4 : La présente décision sera notifiée à monsieur le Président de la République, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph	DJOGBENOU	Président
	Razaki	AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A.	AZON	Membre
	André	KATARY	Membre
	Fassassi	MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 112 du 28 mars 2019

LOI DE FINANCES 2018. Recours pour le contrôle de constitutionnalité de l'alinéa 7 de l'article 1108 nouveau et 10 de l'article 1165 de la loi portant loi de finances, pour la gestion 2018

Invocation des **articles 36, 17 al.2, 103, 106, 109, 114 et 117 de la Constitution ; 7 de la CADHP ; DCC 18-156 du 31.07. 2018**

Autorité de chose jugée

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 février 2018 enregistrée à son secrétariat le 05 mars 2018 sous le numéro 0461/083/REC-18, par laquelle monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN 03 BP : 2217, Jéricho Cotonou, sollicite le contrôle de constitutionnalité de l'alinéa 7 de l'article 1108 nouveau et 10 de l'article 1165 de la loi n°2017-40 du 29 décembre 2017 portant loi de finances, pour la gestion 2018 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOU et monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que la loi n°2017-40 du 29 décembre 2017 portant loi de finances, pour la gestion 2018 a été promulguée par le Président de la République en méconnaissance de l'article 117 de la Constitution et de la jurisprudence de la Cour selon laquelle, « *la non transmission à la Cour constitutionnelle de ladite loi pour contrôle de sa conformité à la Constitution constitue un vice de procédure substantiel qui affecte sa validité et sa mise en application* » ; qu'il fait griefs aux alinéas 7 de l'article 1108 nouveau et 10 de l'article 1165 de ladite loi, en raison de la suppression de la caution bancaire ; que premièrement, il conteste la violation de la procédure législative à travers l'appropriation par le Gouvernement du droit d'amendement des députés prévu à l'article 103 de la Constitution, au motif que la suppression de la caution bancaire en matière de contentieux fiscal est intervenue

par le biais d'un membre n'ayant pas la qualité de député, alors que ce dernier est le seul détenteur de la compétence exclusive d'amendement ; que deuxièmement, il soulève la violation de l'article 36 relativement au renforcement du « dialogue » entre les béninois ; que cette caution a été instituée depuis la loi de finances, pour la gestion 2007 suite à de longues discussions entre les représentants du secteur public et ceux du secteur privé et évitait l'appauvrissement du patrimoine des entreprises qui décidaient d'aller en contentieux et de se prémunir contre le marchandage des inspecteurs contrôleurs véreux ; que cette suppression, sans prise en compte des discussions préalables par les députés, constitue également une violation de l'article 35 de la Constitution ; que troisièmement, il considère que la suppression de la caution bancaire dans la loi de finances, pour la gestion 2018, constitue une restriction de la liberté d'accès à la justice en violation de l'article 7 alinéa 1^{er} de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; que le contribuable, qui décide d'aller en contentieux, devra déboursier 25% du montant querellé sans qu'aucun texte n'oblige l'administration fiscale à lui rembourser le montant ainsi déboursé au cas où, elle perdait le procès ; que l'administration fiscale viole ainsi le droit de saisir une juridiction nationale compétente, le droit à la présomption d'innocence, le droit à la défense et le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que quatrièmement, il évoque enfin, la violation du principe fiscal selon lequel *« les projets d'articles législatifs ou amendements gouvernementaux ne devront plus s'appliquer qu'aux exercices ouverts à compter de la publication de la loi, sauf mesures favorables au contribuable »*, principe fiscal tirant son fondement de l'article 17 alinéa 2 de la Constitution ; que la suppression de la caution ayant pris effet le 1^{er} janvier 2018, elle s'applique ipso facto aux entreprises en cours de redressement et acquiert ainsi une rétroactivité en violation de l'article 17 alinéa 2 de la Constitution ; qu'il demande en conséquence à la Cour, de déclarer contraires à la Constitution, en ses articles 124, 103, 36, 35, 17 alinéa 2, et à la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples en son article 7, alinéa 1^{er}, l'alinéa 7 de l'article 1108 nouveau et 10 de l'article 1165 de la loi n°2017-40 du 29 décembre 2017 portant loi de finances, pour la gestion 2018 en ses dispositions relatives à la suppression de la caution bancaire ;

Considérant que le Président de la République, par l'organe du secrétaire général du Gouvernement, après avoir rappelé les griefs soulevés par le requérant, estime que sur le moyen tiré de l'inconstitutionnalité de la promulgation de la loi sans contrôle préalable de constitutionnalité, la Cour par décision DCC 17-039 du 23 février 2017, avait jugé le contrôle a priori des lois obligatoire, et que par la suite, au travers de la décision DCC 18-134 du 21 juin 2018, elle a précisé que la saisine en vue du contrôle a priori, n'est générale, absolue et systématique qu'en ce qui concerne les lois organiques avant leur promulgation, les règlements intérieurs de l'Assemblée nationale, de la Haute autorité de l'audiovisuel et de la communication et du Conseil économique et social avant leur mise en application ; qu'il en déduit que recevoir le requérant en ce moyen, revient à remettre en cause l'autorité de la

chose jugée attachée à la décision DCC 18-134 du 21 juin 2018 ; que sur la violation alléguée des articles 17 alinéa 2, 35, 36, 103, et 7 alinéa 1^{er} de la Charte Africaine des droits de l'Homme et des peuples, il soutient in fine que les moyens invoqués par le requérant ne sont pas fondés ;

VU les articles 103, 106, 109, 114 et 117 de la Constitution ;

Sur la promulgation de la loi de finances, pour la gestion 2018, sans contrôle a priori de sa conformité à la Constitution ;

Considérant que l'article 117 alinéa 1^{er} de la Constitution n'institue pas une obligation de saisine générale, absolue et systématique de la Cour de toutes les lois à la charge du président de la République ; qu'il doit être interprété avec, d'une part, l'article 122 de la Constitution qui instaure un contrôle a posteriori des lois en général et confère aux citoyens le pouvoir de les déférer devant la Haute juridiction, soit par la voie de l'action directe, soit par la voie de l'exception d'inconstitutionnalité, et, d'autre part, l'article 20 de loi n°91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle, modifiée par la loi du 31 mai 2001 qui ne confère au Président de la République et aux membres de l'Assemblée nationale qu'une faculté dans la saisine de la Cour des lois en général conformément à l'article 121 de la Constitution ;

Considérant que dans sa décision DCC 18-156 du 31 juillet 2018, la Cour a dit et jugé que si, aux termes des articles 3 alinéa 3, 114, 117 et 121 de la Constitution, elle est compétente suivant les modalités prévues par les textes en vigueur à contrôler la conformité à la Constitution des lois votées par l'Assemblée nationale ou promulguées par le Président de la République, ce contrôle ne saurait s'étendre à l'examen de l'opportunité et de la pertinence de la modification des articles 1108 et 1165 du code général des impôts à l'occasion de l'examen et de l'adoption de la loi de finances exercice 2018, sans porter atteinte au principe à valeur constitutionnelle de non immixtion dans les prérogatives d'une autre institution également prévue par la même Constitution ; qu'en conséquence, il échet de dire qu'il y a autorité de la chose jugée ;

Sur la violation de l'article 36 de la Constitution et de la procédure législative ;

Considérant que le requérant soutient que le gouvernement s'est approprié à tort le droit d'amendement exclusivement réservé aux députés par l'article 103 de la Constitution en modifiant l'alinéa 7 de l'article 1108 nouveau et 10 de l'article 1165 dans le texte du projet adopté comme loi n°2017-40 du 29 décembre 2017 portant loi de finances, pour la gestion 2018 et a violé l'article 36 de la même Constitution en fragilisant le dialogue entre les béninois ;

Considérant que le Gouvernement en prévoyant dans la loi de finances exercice 2018, le versement direct de 25% du montant du redressement querellé au trésor public, contrairement à un cautionnement du même taux, que prévoyait les lois

de finances antérieures, n'a fait qu'exercer les prérogatives à lui reconnues par les dispositions des articles, 103, 106 et 109 de la Constitution ; qu'il ressortit en effet des dispositions desdits articles, qu'il revient exclusivement au Gouvernement d'élaborer en toute liberté le projet de loi de finances et il revient au parlement de le modifier s'il le souhaite ; qu'on ne saurait par conséquent faire grief au Gouvernement d'avoir en lieu et place d'une caution, prévu un paiement direct ; qu'il n'y a donc pas violation du texte visé.

Sur la restriction de la liberté d'accès à la justice et la violation du principe fiscal en lien avec la présomption d'innocence ;

Considérant que l'article 7 alinéa 1^{er} de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dispose : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :*

- a) *le droit de saisir les juridictions nationales compétentes de tout acte violant les droits fondamentaux qui lui sont reconnus et garantis par les conventions, les lois, les règlements et coutumes en vigueur ;*
- b) *le droit à la présomption d'innocence, jusqu'à ce que sa culpabilité soit établie par une juridiction compétente ;*
- c) *le droit à la défense, y compris celui de se faire assister par un défenseur de son choix ;*
- d) *Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale. »*

Que l'article 17 alinéa 2 de la Constitution dispose : « *Nul ne sera condamné pour des actions ou omissions qui, au moment où elles ont été commises, ne constituaient pas une infraction d'après le droit national. De même, il ne peut être infligé de peine plus forte que celle qui était applicable au moment où l'infraction a été commise »*

Considérant que selon le requérant, la suppression de la caution bancaire dans la loi de finances, pour la gestion 2018 et son remplacement par le versement des 25% du montant querellé, constitue une restriction de la liberté d'accès à la justice en violation de l'article 7 alinéa 1^{er} de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et une violation du principe fiscal ;

Considérant que la loi querellée ainsi que le code général des impôts organisent le recours du contribuable devant la juridiction compétente en cas de violation de l'article 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; qu'il n'est pas non plus avéré qu'un contribuable a saisi les juridictions compétentes et/ ou a souffert de la violation de la présomption d'innocence protégée par l'article 17 de la Constitution ; que les textes visés ne sont donc pas contraires à la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er}. - Il y a autorité de la chose jugée en ce qui concerne le contrôle de conformité à la Constitution des articles 1108 et 1165 du code général des impôts.

Article 2.- Il n'y a pas violation de l'article 36 de la Constitution

Article 3.- Il n'y a pas violation de l'article 7-1 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ni de l'article 17 alinéa 2 de la Constitution.

Article 4.- La présente décision sera notifiée à monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, à monsieur Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 113 du 28 mars 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité d'un arrêté municipal portant retrait et confirmation de droit de propriété

Rappel de l'article 22 de la Constitution

Dans le cas d'espèce, il n'est pas établi que la mairie de Cotonou a procédé au retrait et ou à la confirmation de droit de propriété sur un bien compris dans son domaine privé, ce qui fonde la violation alléguée de l'article 22 de la Constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 mars 2018 enregistrée à son secrétariat le 10 avril 2018 sous le numéro 0663/108/REC-18, par laquelle madame Hélène GOUSSANOU forme un recours contre la Mairie de Cotonou pour inconstitutionnalité de l'arrêté municipal n°132/MCOT/SG/DSEF

SOLR du 28 décembre 2016 portant retrait et confirmation de droit de propriété ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle a acquis par convention de vente en date à Cotonou du 4 octobre 1972 un fonds de terre et suivi toutes les étapes de la procédure de lotissement et de recasement sanctionnée par l'attribution à son profit de la parcelle du lot 405 du lotissement de Sènadé ; qu'à ses dépens, l'arrêté municipal n°132/MCOT/SG/DSEF/SOLR du 28 décembre 2016 lui retira la propriété dudit fond et y confirma celle des héritiers AGOSSOU KOUNOUKPO, sans qu'elle ait eu à exercer son droit à la défense ; qu'elle conclut à la violation des articles 22 et 35 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, la mairie de Cotonou conteste ces allégations et soutient que la requérante occupait illégalement le domaine qui appartient en réalité à la hoirie KOUNOUKPO ; que la procédure administrative ayant conclue par l'arrêté querellé a réuni autour des autorités locales, les personnes concernées ;

VU l'article 22 de la Constitution ;

Considérant que l'arrêté municipal n°132/MCOT/SG/DSEF/SOLR du 28 décembre 2016 portant retrait et confirmation de droit de propriété est en acte de disposition qui dans le sens de l'article 22 ne peut viser que le domaine privé immatriculé de la commune ; que le droit individuel à la propriété est violé lorsqu'une personne accomplit des actes de disposition sur un bien dont il n'est pas propriétaire au sens de la loi.

Considérant que dans le cas de l'espèce où il n'est établi que la mairie de Cotonou a procédé au retrait et ou à la confirmation de droit de propriété sur un bien compris dans son domaine privé, la violation alléguée de l'article 22 de la Constitution est fondée ; que par suite l'arrêté querellé est contraire à la Constitution.

DECIDE:

Article 1^{er}: L'arrêté municipal n°132/MCOT/SG/DSEF/SOLR du 28 décembre 2016 portant retrait et confirmation de droit de propriété est contraire à la Constitution

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Hélène GOUSSANOU, à monsieur le maire de Cotonou et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 114 du 28 mars 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours en inconstitutionnalité de l'initiative « zéro enfant dans les couvents » mise en œuvre par le ministère des Affaires sociales et l'ONG Plan International Bénin

Invocation des articles 10, 12, 13 et 14 de la Constitution

Cette initiative vise le droit constitutionnel à l'éducation de l'enfant et ne saurait être exercée en dehors des orientations de l'Etat et sans son autorisation et son contrôle ; il y a donc lieu de dire que ce projet ne viole pas la Constitution.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ouidah du 28 mai 2018 enregistrée à son secrétariat le 11 juin 2018 sous le numéro 1045/174/REC-18, par laquelle Daagbo Hounon, BP 648 Ouidah, forme un recours en inconstitutionnalité de l'initiative « zéro enfant dans les couvents » contre le ministère des Affaires sociales et l'ONG Plan International Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Joseph DJOGBENOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant conteste l'initiative du ministère des affaires sociales « zéro enfant dans les couvents » ; que ce projet soutenu par Plan International Bénin vise une acculturation des enfants à l'égard des coutumes et cultes endogènes ; qu'il fustige également la non implication de la communauté vodoun dans l'élaboration dudit projet et soutient que le couvent, en dehors de sa fonction initiatique au vodoun, est aussi un lieu de savoir ; qu'il sollicite de la Cour de déclarer contraire à la Constitution ledit projet sur le fondement des articles 10, 14, et 98.3 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, la présidence de la République, par l'organe du Secrétaire général du Gouvernement, soutient que le projet n'a violé aucun

principe constitutionnel ; que le ministre en charge des Affaires sociales explique également que son département ministériel a l'obligation de mettre en œuvre la politique sociale du Gouvernement relative à la protection du droit constitutionnel de tout enfant à l'éducation ; que par conséquent, aucun enfant ne devrait être dans les couvents aux heures de classe ; que l'approche participative a été prise en compte par l'organisation d'ateliers préparatoires dans quatre départements, avec la présence des dignitaires du culte vodoun et le représentant du roi d'Abomey ;

VU les articles 10, 12, 13 et 14 de la Constitution

Considérant que l'article 10 de la Constitution dispose que « *Toute personne a droit à la culture. L'Etat a le devoir de sauvegarder les valeurs nationales de civilisation tant matérielles que spirituelles ainsi que les traditions culturelles* » ; que les articles 12 et 13 de Constitution disposent également que « *L'Etat et les collectivités publiques garantissent l'éducation des enfants et créent les conditions favorables à cette fin.* », « *L'éducation primaire est obligatoire.* » ; que l'article 14 de la Constitution édicte enfin que « *Les institutions et les communautés religieuses peuvent également concourir à l'éducation de la jeunesse. Les écoles privées, laïques ou confessionnelles, peuvent être ouvertes avec l'autorisation et le contrôle de l'Etat. Les écoles privées peuvent bénéficier des subventions de l'Etat dans les conditions déterminées par la loi.* » ;

Considérant que lorsque le législateur protège, comme en l'espèce, des valeurs différentes et concurrentes, il appartient à la haute Juridiction de faire rechercher la valeur la plus élevée sans que la protection des droits de l'enfant ne soit remise en cause ; en l'espèce, l'article 10 de la Constitution protège le droit de la personne à la culture alors que les articles 12 et 13 prescrivent des obligations tendant à la protection des droits de l'enfant et de la jeunesse ;

Considérant que la protection des droits de l'enfant et de la jeunesse ne peut souffrir d'aucune restriction, que le droit à l'éducation qui trouve une application particulière dans le caractère obligatoire de l'Enseignement primaire s'impose à l'Etat, aux collectivités et à tous les groupes socioculturels ; que si conformément à l'article 14 de la Constitution, les institutions et les communautés religieuses peuvent également concourir à l'éducation de la jeunesse, cette faculté ne saurait être exercée en dehors des orientations de l'Etat et sans son autorisation et son contrôle ;

Considérant qu'en espèce où l'Etat développe une politique de mise en œuvre du droit constitutionnel à l'éducation de l'enfant et de la jeunesse par le projet « Zéro enfant dans les couvents » aux heures de classe, il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

DECIDE :

Article 1^{er}: Il n'y a pas violation de la Constitution ;

Article 2. : La présente décision sera notifiée à Daagbo Hounon, à madame le Ministre des Affaires sociales et de la Microfinance, à l'ONG Plan International Bénin et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 115 du 28 mars 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours contre un officier de police pour agression et demande d'intervention de la Cour dans une procédure de police judiciaire

Invocation des **articles 18 al. 1, 114 et 117 de la Constitution**

Défaut de preuve attestant les allégations d'agression et de violence

Violation de la Constitution (NON)

L'intervention de la Cour dans le fonctionnement d'une unité de Police judiciaire est hors de son champ de compétence

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 02 août 2018 sous le numéro 1596/238/REC-18, par laquelle monsieur Alain DIOGO, demeurant à Cotonou, C/513 Gbéwa, 03 BP 499 Jéricho Cotonou, porte plainte, d'une part, contre l'officier de police Didier YEHOUEYOU pour agression verbale et sollicite, d'autre part, l'intervention de la Cour auprès du commissaire central de police de Cotonou pour veiller à l'envoi des soit transmis d'une procédure judiciaire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que dans le cadre d'une procédure judiciaire qu'il a engagée, il a quitté le Parquet le 31 mai 2018 pour se rendre chez le commissaire central de Police de Cotonou lorsqu'il a été interpellé par l'officier de Police Didier YEHOUEYOU qui l'a amené dans son bureau pour l'intimider ; qu'il l'a réprimandé pour avoir cité son nom dans une affaire de voie de fait, de blessures et de vol de voiture impliquant des agents de police ; que, lui reprochant de vouloir l'arrestation des agents, l'officier de Police lui a promis de faire échec à son projet, lui brandissant comme preuve la non convocation desdits agents et la

non transmission du soit transmis n° 1010 PRC du 27 mars 2018 ; qu'il indique avoir été battu et gardé à vue dans une autre procédure judiciaire et craint une partialité de l'officier de Police Didier YEHOUEYOU dans la conduite de l'enquête découlant de sa plainte ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour auprès du commissaire central de Police de Cotonou afin qu'il veille à l'exécution des soit transmis ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Didier YEHOUEYOU, officier de Police judiciaire en service au commissariat central de Cotonou, précise qu'il a été saisi, pour enquête, par le commissaire central de Cotonou de deux soit-transmis du Parquet de Cotonou respectivement le 19 avril et le 14 mai 2018 ; que le premier sous le numéro 1296/PRC-2018 du 13 avril 2018 est relatif à une plainte de monsieur Alain DIOGO pour coups et blessures volontaires contre monsieur TRAORE Mohamed et deux autres ; que dans ce cadre, il a procédé à l'audition du plaignant et des mis en cause dont monsieur Mohamed TRAORE, locataire dans la maison de feu DIOGO et madame Hélène de SOUZA, mère du plaignant ; que selon celle-ci, monsieur Alain DIOGO est plutôt responsable de comportements anormaux et dangereux à l'égard, d'une part, de ses frères et sœurs qu'il menace d'attaquer à coup de machette et de gourdin, d'autre part, des locataires sur qui il fait pression pour les contraindre à lui verser les loyers échus qui lui servent, à elle, de subsistance, ou à libérer les appartements ; que ces comportements ont justifié l'interpellation du plaignant le 31 octobre 2017 par le commissariat d'Aidjèdo à la suite des actes de violence et de vandalisme qu'il a posés en présence de la femme de monsieur Mohamed TRAORE ; qu'elle a dû retirer sa plainte tenant compte de l'accident de la voie publique dont a été victime monsieur Alain DIOGO occasionnant des troubles psychologiques qui justifieraient ses comportements ; que le second soit transmis portant le numéro 1781/PRC-2018 du 14 mai 2018 est relatif à une plainte de monsieur Alain DIOGO pour vol de voiture contre messieurs Serge DIOGO, le commissaire DAKPE et l'officier de paix Roger DJOSSOU ; que l'enquête a révélé que le véhicule, une Rover de couleur verte immatriculée AN 4110 RB, a été déposé au commissariat de Hindé à l'occasion des opérations de libération du domaine public, comme d'autres abandonnés sur la voie publique ; que le plaignant est allé plusieurs fois dans ledit commissariat sans procéder aux formalités de retrait dudit véhicule ; que les deux procédures ont été régulièrement déférées au Parquet de Cotonou le 31 mai 2018 suivant les numéros 210/CCC/SA du 29 avril 2018 et 211/CCC/SA du 31 mai 2018 et ont reçu un avis de classement sans suite ;

Sur les allégations de violence verbale et de bastonnade

Considérant qu'aux termes de l'article 18 alinéa 1 de la Constitution : « *Nul ne sera soumis à la torture, ni à des sévices ou traitements cruels, inhumains ou dégradants* » ; que pour qualifier un traitement de mauvais, cruel, inhumain ou dégradant, il faut au préalable en établir la preuve ; qu'en l'espèce, le requérant n'a

produit aucune pièce, notamment un certificat médical établissant la bastonnade qu'il évoque ; qu'en outre, la violence verbale, par ailleurs non prouvée, n'est pas constitutive de traitement cruel, inhumain ou dégradant ; que dès lors, il y a lieu de dire et juger qu'en l'état, il n'y a pas violation de la Constitution.

Sur la demande d'intervention de la Cour

Considérant que la demande du requérant vise à solliciter de la Cour qu'elle s'ingère dans le fonctionnement d'une unité de Police judiciaire ; que cette demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente.

D E C I D E :

Article 1^{er} : Il n'y a pas violation de la Constitution.

Article 2 : La Cour est incompétente.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à messieurs Alain DIOGO et Didier YEHOUENOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 116 du 28 mars 2019

LOI ORDINAIRE. Loi n° 2019-05 portant organisation du secret de la défense nationale en République du Bénin votée par l'Assemblée nationale le 18 janvier 2019

Norme de référence : **articles 117 et 121 de la Constitution**

Conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 janvier 2019, enregistrée à son secrétariat le 1^{er} février 2019 sous le numéro 0268/046/REC-19 par laquelle monsieur le Président de la République, sur le fondement des articles 117 et 121 de la Constitution, défère à la haute Juridiction pour contrôle de conformité à la Constitution, la loi n° 2019-05 portant organisation du secret de la défense nationale en République du Bénin votée par l'Assemblée nationale le 18 janvier 2019 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

VU les articles 57 alinéa 2, 98 4^{ème} tiret, 117 alinéa 1, 121 de la Constitution, 7.1.c) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des Peuples et 20 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ;

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République est fondée dans les dispositions des articles 117 et 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 instituant à son profit une faculté à saisir la haute Juridiction aux fins de contrôle de constitutionnalité des lois qui ne relèvent pas, comme en l'espèce, du domaine du contrôle *a priori* obligatoire ;

Considérant qu'en outre, la loi soumise au contrôle de la Cour, votée par l'Assemblée nationale le 18 janvier 2019, a été transmise au Président de la République le 30 janvier 2019 ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 1^{er} février 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la

Constitution ; qu'en conséquence, sa requête doit être déclarée recevable ;

Considérant que l'examen de la loi déferée révèle que toutes ses dispositions sont conformes à la Constitution ;

D E C I D E :

Article 1^{er} : La requête de monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Toutes les dispositions de la loi n° 2019-05 portant organisation du secret de la défense nationale en République du Bénin votée par l'Assemblée nationale le 18 janvier 2019, sont conformes à la Constitution.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à monsieur le Président de la République, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-huit mars deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 117 du 04 avril 2019

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant qui était à l'étranger n'a pu se faire recenser ; qu'il a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa requête

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2785/465/REC-18, par laquelle monsieur Raymond Maurice Iréné AKPLOGAN, lot 235 Akpakpa Midombo, 05 BP 1733 Cotonou, sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Raymond Maurice Iréné AKPLOGAN expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, il était fonctionnaire à l'étranger, précisément en France ; qu'il sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'au soutien de sa demande en inscription, il a produit copies d'un imprimé de pension des fonctionnaires de l'Etat, des militaires et des magistrats allant de la période de 1985 à 2015 et d'un imprimé de retraite additionnelle de la fonction publique française de 2005 à 2016 ;

VU l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale*

permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Raymond Maurice Iréné AKPLOGAN est donc recevable ; qu'il résulte du dossier que pendant la période de réalisation du fichier électoral national, monsieur Raymond Maurice Iréné AKPLOGAN était à l'étranger et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de monsieur Raymond Maurice Iréné AKPLOGAN.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Raymond Maurice Iréné AKPLOGAN, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

La requérante qui était à l'étranger n'a pu se faire recenser ; qu'elle a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa requête

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2786/466/REC-18, par laquelle madame Isabelle ZOMALETHO épouse AKPLOGAN, lot 235 Akpakpa Midombo, 05 BP 1733 Cotonou, sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que Madame Isabelle ZOMALETHO épouse AKPLOGAN expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, elle était hors du territoire avec son époux, fonctionnaire à l'étranger précisément en France ; qu'elle sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'au soutien de sa demande en inscription, elle a transmis à la Cour les copies d'un imprimé de pension des fonctionnaires de l'Etat, des militaires et des magistrats allant de la période de 1985 à 2015 et d'un imprimé de retraite additionnelle de la fonction publique française de 2005 à 2016 appartenant de son époux ; qu'elle précise qu'elle a toujours suivi son époux dans ses différents déplacements et mutations professionnels ;

VU l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de madame Isabelle ZOMALETHO épouse AKPLOGAN est donc recevable ; qu'il résulte du dossier que pendant la période de réalisation du fichier électoral national, madame Isabelle ZOMALETHO épouse AKPLOGAN était à l'étranger et n'a pas pu se faire recenser ; qu'elle a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de madame Isabelle ZOMALETHO épouse AKPLOGAN.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Isabelle ZOMALETHO épouse AKPLOGAN, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en vue d'une réintégration sur la LEPI

Invocation de l'article **8 du code électoral**

La requérante remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2790/469/REC-18, par laquelle madame Marie Madeleine de SOUZA épouse SOSSA, 06 BP 313, sollicite sa réintégration sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui Monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que bien qu'ayant accompli toutes les opérations de recensement depuis 2006, elle n'a pu retirer sa carte d'électeur au moment de la distribution des cartes d'électeur ; qu'elle ajoute que depuis lors, cette situation ne lui permet pas d'exercer son droit de vote ; qu'elle sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'elle n'a joint à sa requête aucune pièce justificative de ses déclarations ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 12 février 2019, l'Agence nationale de Traitement a donné un avis défavorable en réponse à la mesure d'instruction lui demandant de consulter sa base de données relativement aux déclarations de la requérante ;

VU les articles 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu' aux termes de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le...code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale formulée par Madame Marie Madeleine de SOUZA épouse SOSSA est fondée ; que dès lors, il échet d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder, sans délai, à l'inscription de la requérante sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de madame Marie Madeleine de SOUZA épouse SOSSA.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Marie Madeleine de SOUZA épouse SOSSA, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en vue de l'établissement d'une nouvelle carte d'électeur

Invocation de l'article **134 du code électoral**

Pour ne s'être pas conformé aux dispositions de l'article 134 suite à la perte de sa carte, il y lieu de rejeter en l'état la demande d'établissement d'une nouvelle carte du requérant

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2793/471/REC-18, par laquelle monsieur Lionel Boris VIEYRA, BP 8076 Cotonou, sollicite l'établissement d'une nouvelle carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où Monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que Monsieur Lionel Boris VIEYRA expose qu'en 2011, il a pu se faire inscrire sur le fichier électoral national mais a perdu la carte d'électeur qui lui a été délivrée ; qu'il sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU l'article 134 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 134 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *l'électeur qui a perdu sa carte d'électeur est tenu d'en faire déclaration auprès des autorités de police judiciaire de son lieu de résidence et d'adresser à l'organe en charge compétent une demande de duplicata à laquelle il joint le certificat de perte* » ; que monsieur Lionel Boris VIEYRA

ayant déclaré s'être inscrit sur la liste électorale, il lui revient, par suite de la perte de sa carte d'électeur, de se conformer aux dispositions de l'article 134 susvisé ; qu'en conséquence, il y a lieu de rejeter en l'état sa demande d'établissement d'une nouvelle carte d'électeur ;

DECIDE :

Article 1^{er} : La requête de monsieur Lionel Boris VIEYRA est rejetée.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Lionel Boris VIEYRA, à monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

La requérante qui était absente du territoire n'a pu se faire recenser ; qu'elle a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Natitingou du 21 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 24 décembre 2018 sous le numéro 2801/472/REC-18, par laquelle madame Déré Lydie CHABI NAH M., demeurant à Natitingou, BP 104 sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la liste électorale, elle était absente du territoire et n'a pu s'y faire inscrire ; qu'elle sollicite dès lors son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'elle a joint à sa requête diverses pièces ;

Considérant que l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable pour la prise en compte de sa demande ;

- VU** l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen*

remplissant les conditions fixées par le ... code électoral » ; qu'il résulte du dossier que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la liste électorale, madame Déré Lydie CHABI NAH M. était absente du territoire et n'a pas pu se faire recenser ; qu'elle a justifié de son absence ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de madame Déré Lydie CHABI NAH M..

Article 2 : La présente décision sera notifiée à madame Déré Lydie CHABI NAH M., à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 24 décembre 2018 sous le numéro 2806/474/REC-18, par laquelle monsieur Faycal BIO NIGAN, domicilié à Cotonou, BP 86 Kandi, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Faycal BIO NIGAN expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, il était hors du territoire national et n'a pu se faire recenser ; qu'il sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande d'inscription sur la liste électorale de monsieur Faycal BIO NIGAN est donc recevable ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Faycal BIO NIGAN sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Faycal BIO NIGAN, à Monsieur le Président du COS-LEPI, à monsieur le

régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Tindji du 26 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2807/475/REC-18, par laquelle monsieur Marius Souyogoto GUEDOU, domicilié à Cotonou, 05 BP 1192, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Marius Souyogoto GUEDOU expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, il n'a pu se faire recenser en raison de ses obligations professionnelles ; que lors des phases d'actualisation de 2016 et 2017, il était à l'étranger, notamment en Côte d'Ivoire et en Italie ; qu'il sollicite son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'au soutien de sa demande en inscription, il a produit des photocopies d'attestation de stage, de certificat de travail et de son passeport ;

VU l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande

d'inscription sur la liste électorale de monsieur Marius Souyogoto GUEDOU est donc recevable ;

Considérant qu'il résulte du dossier que de 2010 à 2011, période de réalisation du fichier électoral national, monsieur Marius Souyogoto GUEDOU n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

D E C I D E :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription de monsieur Marius Souyogoto GUEDOU sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Marius Souyogoto GUEDOU, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue d'une intégration sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 24 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 26 décembre 2018 sous le numéro 2812/478/REC-18, par laquelle monsieur Towanou Jean-Marie SEWIN, étudiant en management des ressources humaines, 04 BP 0214 Cotonou, forme un recours en vue de son intégration sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Sylvain M. NOUWATIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'étant à l'extérieur du territoire béninois lors des opérations du recensement national électoral, il n'a pu se faire recenser ; qu'il sollicite son intégration sur la liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ; qu'il a joint à sa demande une copie de son acte de naissance et de ses bulletins de notes scolaires prouvant qu'il était en Côte-d'Ivoire au moment des opérations de recensement électoral ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de Monsieur Towanou Jean-Marie SEWIN et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1 : Il est ordonné à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Towanou Jean-Marie SEWIN sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Towanou Jean-Marie SEWIN, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co- Rapporteur,

Le Président

Sylvain N. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant qui était absente du territoire n'a pu se faire recenser ; qu'il a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 24 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 26 décembre 2018 sous le numéro 2813/479/REC-18, par laquelle monsieur N'guessan Nicolas BADOUSSI, demeurant à Cotonou, 04 BP 0214 sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la liste électorale, il était absent du territoire et n'a pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il a joint à sa requête diverses pièces ;

Considérant que l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable pour la prise en compte de sa demande ;

VU l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que, selon les dispositions de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen*

remplissant les conditions fixées par le ... code électoral » ; qu'il résulte du dossier que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la liste électorale monsieur N'guessan Nicolas BADOUSI était absent du territoire et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

DECIDE :

Article 1^{er}.- Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de monsieur N'guessan Nicolas BADOUSI.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur N'guessan Nicolas BADOUSI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue d'intégration sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ; il échet donc de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Godomey du 28 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2833/485/REC-18, par laquelle monsieur Yves Louis Stanislas RICHARD, BP 307 Godomey (Abomey-Calavi), forme un recours en vue de son intégration sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Sylvain N.NOUWATIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'ayant obtenu la nationalité béninoise, il sollicite son intégration sur la liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ; qu'il a joint à sa demande une copie de son certificat de nationalité, de sa carte d'identité nationale et du décret n° 2014-764 du 29 décembre 2014 accordant la nationalité béninoise à Monsieur Yves Stanislas RICHARD ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de Monsieur Yves Stanislas RICHARD et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

DECIDE :

Article 1 : Il est ordonné à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Yves Louis Stanislas RICHARD sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Yves Louis Stanislas RICHARD, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Co-Rapporteur,		Le Président

Sylvain NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Intervention de la Cour dans un dossier d'escroquerie

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Solliciter la Cour pour intervenir dans un règlement de créance ne relève pas de ses attributions

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date enregistrée au secrétariat de la Cour constitutionnelle le 31 août 2018 sous le numéro 1839/257/REC, par laquelle messieurs René ABBE et Pognon EDOH 03 BP 499 Cotonou, portent plainte contre messieurs Wabi AWAN et Mathurin WOUYOU pour escroquerie ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que les requérants exposent qu'ils sont victimes d'un abus de confiance et d'une escroquerie portant sur la somme de francs CFA cent quatre-vingt-deux mille (182 000) de la part de monsieur Wabi AWAN ; qu'ils affirment également être l'objet de menaces de la part des requis ; qu'ils sollicitent l'intervention de la Cour pour le règlement de leur créance ;

Considérant que de telles demandes ne relèvent pas des attributions de la Cour telles que définies aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet dès lors de se déclarer incompétente ;

DECIDE :

Article 1^{er}. La Cour est incompétente.

Article 2.- La présente décision sera notifiée à messieurs René ABBE et Pognon EDOH et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre un citoyen et le Commissariat d'Abomey- Calavi pour des faits d'arrestation et de garde à vue relatifs à un contrat non honoré

Invocation de l'article **6 de la CADHP**

L'inexécution de ce contrat ne constitue pas une violation de la loi pénale ; par conséquent l'arrestation et la garde à vue, prolongation comprise du requérant sont contraires à la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 04 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 05 septembre 2018 sous le numéro 1865/258/REC-18, par laquelle monsieur Mathieu HOUESSINON, 01 BP 2334 Porto-Novo, forme un recours contre monsieur Désiré KPAKE et le commissariat de police d'Abomey-Calavi pour des « faits d'arrestation et de garde à vue concernant un contrat de paiement non honoré à bonne date » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il est lié à monsieur Désiré KPAKE par un contrat appelé communément « travailler payer » portant sur un véhicule pour une durée d'une année et demie ; qu'il indique que malgré l'état de vieillissement du véhicule et les pannes qui en résultaient, il a pu payer la somme de 2.660.000 francs CFA sur le montant de 2.730.000 francs CFA convenu, mais a été arrêté et conduit au commissariat central de police d'Abomey-Calavi où il a été gardé à vue et présenté au procureur de la République qui a prolongé sa garde à vue de 48 heures ; qu'il a été ensuite remis en liberté après avoir payé 50.000 francs CFA et pris l'engagement de payer 220.000 autres francs restants ;

Considérant que dans ses observations en réponse, monsieur Désiré KPAKE confirme l'arrestation suivie de garde à vue du requérant du 1^{er} au 03 juillet 2018 et sa prolongation ;

VU l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant que les droits et devoirs proclamés et garantis par la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples font partie intégrante de la Constitution ;

Que selon l'article 6 de ce texte « Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf **pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement.** » ; qu'il résulte de ce texte et des articles 58 et 61 de la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale modifiée par la loi n° 2018-14 du 02 juillet 2018 que la mesure restrictive de liberté qu'est la garde à vue que la police judiciaire est autorisée à prescrire ne peut être ordonnée qu'en cas d'infraction à la loi pénale ;

Considérant qu'en l'espèce, il apparaît plutôt qu'il s'agit d'un contrat dont l'inexécution ne constitue pas une violation de la loi pénale ;

Considérant qu'en prenant une mesure de garde à vue contre le requérant pour l'inexécution d'une dette civile, donc sans rapport avec une infraction pénale, le commissaire du commissariat central de police d'Abomey-Calavi et le Procureur de la République près le tribunal de première instance de deuxième classe de ladite ville ont arbitrairement porté atteinte à la liberté du requérant et violé en conséquence l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; qu'il y a lieu de dire que l'arrestation et la garde à vue de monsieur Mathieu HOUESSINON au commissariat central de police d'Abomey-Calavi du 1^{er} au 05 juillet 2018, prolongation comprise, sont contraires à la Constitution.

DECIDE :

Article 1^{er} : L'arrestation et la garde à vue de monsieur Mathieu HOUESSINON sont contraires à la Constitution.

Article 2 : La présente décision sera notifiée à monsieur Mathieu HOUESSINON, à monsieur Désiré KPAKE, à monsieur le commissaire du commissariat de police d'Abomey-Calavi, à monsieur le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey -Calavi et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre

Le Rapporteur

Le Président

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour violation de la Constitution

Invocation des **articles 3, 26, 114 et 117 de la Constitution**

La Cour ne saurait apprécier le bien-fondé d'une suspension de fonction

Incompétence

Quant à la discrimination alléguée, le requérant ne rapporte aucun élément de preuve

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 05 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1869/259/REC-18, par laquelle monsieur Hervé K. D. ADJAHOUNGBETA, 01 BP 108 Porto-Novo, forme un recours pour violation de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que dans le cadre de la mise en œuvre des mesures de rattrapage du retard dans la tenue de la comptabilité au niveau des recettes des Finances, il a été recruté en qualité d'agent occasionnel pour servir au Trésor public ; qu'il a pris effectivement service à la direction générale du Trésor et de la Comptabilité publique le 02 juillet 2007 et a servi à la recette des Finances de Porto-Novo jusqu'à la fin de son contrat le 1^{er} décembre 2008 ; que rappelé en vue de son reversement dans le corps des Agents contractuels de l'Etat en application de l'arrêté n°710/MTFP/DC/SGM/DGFP/SA du 04 octobre 2010, il a repris service à la direction générale du Trésor et de la comptabilité publique le 10 décembre 2010 ; qu'il a été successivement nommé secrétaire des services administratifs le 02 octobre 2015 et contrôleur des services financiers en 2017 ; que cependant, pour des raisons qu'il ignore, il n'a pu obtenir la signature de son contrat de travail

et, de ce fait, a été suspendu de ses fonctions par note de service n°734/MEF/CAB/SGM/DGTCP/DGR/SRH/ SP du 15 décembre 2017 ; qu'il précise qu'il existe pourtant d'autres agents du ministère des Finances et de celui des enseignements maternel, primaire et secondaire qui sont dans la même situation que lui mais n'ont pas subi le même sort ; qu'il demande que justice lui soit rendue ;

Considérant qu'en réponse, le ministre du travail et de la Fonction publique soulève l'incompétence de la Cour à connaître du recours et explique que pour des raisons de légalité, d'égalité, d'équité et de transparence, le Conseil des ministres a, en sa séance du 12 janvier 2017, suspendu le processus de reversement des agents occasionnels et autres en Agents contractuels de l'Etat en attendant les conclusions des travaux de vérification des versements effectués depuis le 1^{er} janvier 2008 ; que cette mesure n'ayant pas été levée, l'administration ne pouvait donner aucune suite à la demande de reversement formulée par le requérant ; que de son côté, le directeur général du Trésor et de la Comptabilité publique soulève également l'incompétence de la Cour et fait observer que la suspension du requérant est justifiée par le fait que celui-ci ne dispose ni de contrat de travail ni d'aucun autre document administratif attestant d'un quelconque statut de l'intéressé dans l'administration publique ; qu'il précise que celui-ci est seul dans sa situation et n'a donc été victime d'aucun traitement discriminatoire ;

VU les articles 3, 26, 114 et 117 de la Constitution ;

Sur la suspension querellée

Considérant que l'appréciation du bien-fondé de la suspension du requérant de ses fonctions de caissier relève du juge de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité ne saurait en connaître ; qu'il échet de se déclarer incompétente ;

Sur la discrimination alléguée

Considérant que le requérant ne rapporte, au soutien de sa prétention, aucun élément de preuve pouvant établir la discrimination prétendue ; qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

D E C I D E :

Article 1er.- La Cour est incompétente pour apprécier le bien-fondé de la suspension du requérant.

Article 2.- Il n'y a pas traitement discriminatoire.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Hervé K. D. ADJAHOUNGBETA, à monsieur le Ministre du Travail et de la Fonction publique, à monsieur le Directeur général du Trésor et de la Comptabilité publique et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre un citoyen pour diffamation

Les faits exposés par le requérant et les moyens qui les sous-tendent font apparaître qu'il s'agit d'une opposition à l'exécution d'une décision de justice, ce qui ne relève pas des attributions de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 06 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1879/260/REC-18, par laquelle monsieur Armand Michel DOSSOU-YOVO, domicilié à Abomey-Calavi, BP 988 Cotonou, forme un recours contre monsieur William F. T. SIHOUTO pour diffamation ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Armand Michel DOSSOU-YOVO expose que dans le jugement n° 007/2CDPF/016 du 19 mai 2016 rendu par le juge de la deuxième chambre de droit de propriété foncière, assisté de monsieur William F. T. SIHOUTO, greffier, il est injustement indiqué qu'il a été partie à un protocole d'accord ; qu'en outre, dans le cadre de l'exécution dudit jugement, la même juridiction a pris une ordonnance portant remplacement de liquidateur de succession ; que cette nouvelle ordonnance contre laquelle son frère a interjeté appel, « est insultante » et porte atteinte à son « intégrité » ;

Considérant qu'en réponse, monsieur William F. T. SIHOUTO observe qu'en sa qualité de greffier, il ne fait qu'assister le juge, mettre en forme les décisions, recevoir et enregistrer les recours ; qu'il n'est donc pas l'auteur du jugement n° 007/2CDPF/016 du 19 mai 2016 et le requérant n'a pas relevé appel contre ce jugement ; que par ailleurs, le requérant a saisi la Cour pour diffamation ; que la question de diffamation ne relève pas de la compétence de la Cour constitutionnelle ;

Considérant que les faits exposés par le requérant et les moyens qui les sous-tendent font apparaître que le différend soumis à la Cour porte sur son opposition à l'exécution d'une décision de justice et sur son désaccord avec une ordonnance portant remplacement de liquidateur de succession ; que ces questions relèvent de procédures qui sont du domaine de compétence des juridictions judiciaires ; qu'elles n'entrent donc pas dans les attributions de la Cour telles que définies aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a donc lieu qu'elle se déclare incompétente ;

DECIDE :

Article 1 : La Cour est incompétente.

Article 3 : La présente décision sera notifiée à monsieur Armand Michel DOSSOU-YOVO, à monsieur William F. T. SIHOUTO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur

le Président

Sylvain M. NOUWATIN. -

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant qui était absent du territoire n'a pu se faire recenser ; qu'il a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête enregistrée à son secrétariat le 03 janvier 2019 sous le numéro 0007/004/REC-19, par laquelle monsieur Gualbert ADOHOUETO, domicilié à Cotonou, quartier Fifadji Houto (ex JAK) , 06 BP 129, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Gualbert ADOHOUETO expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, il était à l'étranger, précisément au Ghana et en Côte d'Ivoire de 2009 à 2016 ; qu'il sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'au soutien de sa demande en inscription, il a produit des photocopies de son passeport, de sa carte consulaire d'Abidjan et de son certificat de résidence à Abidjan ;

VU l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; que la demande

d'inscription sur la liste électorale de monsieur Gualbert ADOHOUE TO est donc recevable ;

Considérant qu'il résulte du dossier que de 2010 à 2011, période de réalisation du fichier électoral national, monsieur Gualbert ADOHOUE TO était à l'étranger et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription de monsieur Gualbert ADOHOUE TO sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gualbert ADOHOUE TO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0009/005/REC-19, par laquelle monsieur Hubert ADOHOUETO, demeurant à Cotonou, quartier Fifadji Houto, 06 BP 129, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la Liste électorale, il était absent du territoire et n'a pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'il a joint à sa requête diverses pièces ;

Considérant que l'Agence nationale de Traitement par l'organe de son régisseur général adjoint a émis un avis défavorable à la prise en compte de sa demande au motif qu'il n'a pu justifier son absence du territoire ;

VU l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale* » ; qu'il résulte de cette disposition

que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de monsieur Hubert ADOHOUETO.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hubert ADOHOUETO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 10 du code électoral

Le requérant ne remplit pas encore les conditions d'âge pour inscrit sur la LEPI

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête enregistrée à son secrétariat le 03 janvier 2019 sous le numéro 0010/006/REC-19, par laquelle monsieur Harry Rayan Jesugnon ADOHOUETO, domicilié à Cotonou, 06 BP 129, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Oui monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Harry Rayan Jesugnon ADOHOUETO expose que lors de la réalisation du fichier électoral national, il était à l'étranger, précisément au Ghana où il était scolarisé ; qu'il sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'au soutien de sa demande en inscription, il a produit des photocopies de son passeport ;

- Vu** l'article 10 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin;

Considérant que cet article dispose que : « Sont électeurs, dans les conditions déterminées par la présente loi, les Béninoises et les Béninois, âgés de dix-huit (18) ans révolus au jour du scrutin et jouissant de leurs droits civils et politiques » ; qu'il découle de ces dispositions que monsieur Harry Rayan Jesugnon ADOHOUETO, né le 04 septembre 2002, ne remplit pas, à ce jour ni au jour des élections législatives

de 2019, les conditions d'âge pour être inscrit sur la Liste électorale permanente informatisée ; que dès lors, il y a lieu de rejeter sa requête ;

EN CONSEQUENCE,

La demande d'inscription de monsieur Harry Rayan Jesugnon ADOHOUETO sur la liste électorale permanente informatisée est rejetée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Harry Rayan Jesugnon ADOHOUETO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Président

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant qui était absente du territoire n'a pu se faire recenser ; qu'il a justifié son absence du territoire, qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0011/007/REC-19, par laquelle monsieur Valery Mitchell Ange Sènou ADOHOUE TO, demeurant à Cotonou, quartier Fifadji Houto, 06 BP 129, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la Liste électorale, il était absent du territoire et n'a pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'il a joint à sa requête diverses pièces ;

Considérant que l'Agence nationale de Traitement par l'organe de son régisseur général adjoint a émis un avis favorable pour la prise en compte de sa demande ;

VU l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09

octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le ... code électoral* » ; qu'il résulte du dossier que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la Liste électorale permanente informatisée, monsieur Valery Mitchell Ange Sènou ADOHOUE TO était absent du territoire et n'a pas pu se faire recenser ; qu'il a justifié de son absence ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de monsieur Valery Mitchell Ange Sènou ADOHOUE TO.

La présente décision sera notifiée à monsieur Valery Mitchell Ange Sènou ADOHOUE TO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 10 du code électoral

Le requérant n'a pas encore atteint l'âge requis pour être électeur.

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0012/008/REC-19, par laquelle monsieur Elyel Helaury Mahume ADOHOUETO, demeurant à Cotonou, quartier Fifadji Houto, 06 BP 129, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la Liste électorale, il était absent du territoire et n'a pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 12 février 2019, la Cour a fait le constat de ce que le requérant est âgé de 14 ans, pour être né le 27 mai 2004 ;

Vu l'article 10 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin;

Considérant que cet article dispose que : « *Sont électeurs, dans les conditions déterminées par la présente loi, les Béninoises et les Béninois, âgés de dix-huit(18) ans révolus au jour du scrutin et jouissant de leurs droits civils et politiques* » ; qu'en l'espèce, il ressort du dossier que le requérant n'a pas atteint l'âge requis pour être électeur, étant né le 27 mai 2004 ; qu'il ne saurait dès lors figurer sur la

Liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il échet de rejeter sa demande ;

EN CONSEQUENCE,

La demande d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de monsieur Elyel Helaury Mahume ADOHOUETO est rejetée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Elyel Helaury Mahume ADOHOUETO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0013/009/REC-19, par laquelle monsieur Gael Glenn Gontran Akohomey C. ADOHOUETO, demeurant à Cotonou, quartier Fifadji Houto, 06 BP 129, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la liste électorale, il était absent du territoire et n'a pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 12 février 2019, l'Agence nationale de traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la Liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de Monsieur Gael Glenn Gontran Akohomey C. ADOHOUETO et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de Monsieur Gael Glenn Gontran Akohomey C. ADOHOUETO.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gael Glenn Gontran Akohomey C. ADOHOUETO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

La requérante remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0008/0012/REC-19, par laquelle madame Charlotte Frédérique Kouamba de SOUZA, demeurant à Cotonou, quartier Fifadji Houto, 06 BP 129, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'étant à l'étranger au moment de l'établissement et de l'actualisation de la Liste électorale permanente informatisée, elle n'a pu s'y faire inscrire ; qu'elle sollicite dès lors le concours de la Cour afin de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 12 février 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et*

l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale »; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande de la requérante et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de madame Charlotte Frédérique Kouamba de SOUZA.

La présente décision sera notifiée à madame Charlotte Frédérique Kouamba de SOUZA, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 07 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 11 janvier 2019 sous le numéro 0054/019/REC-19, par laquelle monsieur Rodrigue Atchimonhan GOUDJO, demeurant à Abomey-Calavi, quartier Ouega-Tokpa, 08 BP 595 Cotonou, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Oui monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'en raison de son indisponibilité, il n'a pu achever les formalités nécessaires à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée et n'y figure pas ; qu'il sollicite dès lors le concours de la Cour afin de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 12 février 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

- VU** l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition

que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'au demeurant, le requérant a produit un récépissé de collecte de données attestant qu'il a entamé la procédure d'inscription sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à sa demande et d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de monsieur Rodrigue Atchimonhan GOUDJO.

La présente décision sera notifiée à monsieur Rodrigue Atchimonhan GOUDJO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 14 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 15 janvier 2019 sous le numéro 0092/028/REC-19, par laquelle monsieur Abdel Heykal Iqbel AREKPA, 03 BP 833 Houéyiho, forme un recours en vue de son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que lors de la dernière actualisation du fichier électoral, il s'est fait enregistrer mais n'a pu obtenir sa carte d'électeur ; qu'il sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

VU l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être

électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE ,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de monsieur Abdel Heykal Iqbel AREKPA.

La présente décision sera notifiée à monsieur Abdel Heykal Iqbel AREKPA, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

La requérante remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0116/030/REC-19, par laquelle madame Alimatou Shadiya ASSOUMAN, maison Assouman, C/1153 Cadjèhoun 1, 04 BP 13 Cotonou, forme un recours en vue de son inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOU et monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle résidait à l'étranger notamment à Paris au moment de l'actualisation de la Liste électorale permanente informatisée et n'a pu se faire enrôler ; qu'elle sollicite dès lors son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ; qu'elle a joint à sa demande une copie de sa carte d'identité nationale ainsi que sa déclaration d'impôt de 2016 en France ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 154 du code électoral : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition

que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande de la requérante et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote du lieu de sa résidence pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE ,

Ordonne l'inscription sur la liste électorale de madame Alimatou Shadiya ASSOUMAN.

La présente décision sera notifiée à madame Alimatou Shadiya ASSOUMAN, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Avrankou du 17 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0117/031/REC-19, par laquelle monsieur Kossi ZANNOU, 03 BP 551 Porto-Novo, forme une demande en vue d'obtenir sa carte LEPI ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'à la suite de son affectation de Tori-Bossito pour le département de l'Ouémé, il n'a pu obtenir une nouvelle carte d'électeur alors même que celle qu'il avait obtenue à Tori-Bossito, où il résidait, a été annulée ; qu'il précise qu'il a accompli à deux reprises toutes les formalités en vue de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée mais que rien n'y fit ; qu'il sollicite dès lors le concours de la Cour afin de se faire délivrer une nouvelle carte d'électeur ; qu'il a joint à sa demande la photocopie de sa carte d'électeur de 2011 ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 26 février 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU les articles 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE:

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de monsieur Kossi ZANNOU.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kossi ZANNOU, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

La requérante remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Avrankou du 17 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0118/032/REC-19, par laquelle madame Dorcas HOUNDAWAN S/C Kossi ZANNOU, 03 BP 551 Porto-Novo, forme un recours en vue de son inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose avoir accompli à chaque fois toutes les formalités d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée mais elle n'a jamais pu obtenir sa carte d'électeur ; qu'elle sollicite dès lors son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs **ont le droit et l'obligation** de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle

restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ;qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande de la requérante et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de madame Dorcas HOUNDAWAN.

La présente décision sera notifiée à madame Dorcas HOUNDAWAN, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI ; mais déclare irrecevable la requête en faveur de ses enfants qui n'ont pas saisi eux-mêmes la Cour

La Cour constitutionnelle,

Saisie de trois requêtes identiques en date à Abomey-Calavi du 10 janvier 2019 enregistrées à son secrétariat le 22 janvier 2019 sous les numéros 0142/034/REC-19, 0142/035/REC-19 et 0142/036/REC-19, par lesquelles monsieur Ayémanan GBEGAN, BP 01-3521, forme un recours en vue de l'intégration de ses enfants et lui sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki ISSIFOU AMOUDA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que ses enfants Gloria Mahouclo Eliane GBEGAN, Théophile Enangnon GBEGAN et lui se sont enregistrés au quartier EPP Adjagbo le 19 mars 2014, mais n'ont pas retrouvé leurs noms sur la Liste électorale affichée ; qu'il sollicite dès lors leur intégration sur la liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ; qu'il a joint à sa demande la photocopie de leurs pièces d'identité ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

Considérant que les trois requêtes portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; que dès lors, pour une bonne administration de la justice, il y a lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Vu l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que le droit de vote est un droit individuel ; que les requêtes ont été introduites par Monsieur Ayémanan GBEGAN, pour son compte et celui de ses enfants Gloria Mahouclo Eliane GBEGAN, Théophile Enangnon GBEGAN ;

Considérant que l'article 154 du code électoral suscité dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale* » ; qu'il y a lieu, en application de cette disposition d'ordonner à l'agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Ayémanan GBEGAN sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

Qu'en revanche, en ce qui concerne les enfants Gloria Mahouclo Eliane GBEGAN, Théophile Enangnon GBEGAN, la requête doit être déclarée irrecevable dans la mesure où ils n'ont pas saisi la Cour ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1 : Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Ayémanan GBEGAN sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

Article 2 : Déclare l'irrecevabilité de la requête en ce qui concerne Gloria Mahouclo Eliane GBEGAN et Théophile Enangnon GBEGAN.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ayémanan GBEGAN, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey du 09 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 31 janvier 2019 sous le numéro 0261/043/REC-19, par laquelle monsieur Arouna ISSAKA YARI, BP 280 Abomey, forme un recours en vue de son intégration sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que suite à la perte de sa carte d'électeur de 2011, il s'est réinscrit en 2015 au lycée Mafory Bangoura à Abomey, mais qu'il n'a pas retrouvé sa carte ; qu'il sollicite son intégration sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ; qu'il a joint à sa demande une copie de son récépissé de collecte de données et de sa carte d'identité nationale ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

Vu l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et*

l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale... » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de monsieur Arouna ISSAKA YARI et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Arouna ISSAKA YARI sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Arouna ISSAKA YARI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue de dispense de la carte d'électeur

Invocation des articles 154 et 248 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI mais qu'il ne peut constituer son dossier de candidature aux élections législatives sans sa carte d'électeur

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 05 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0306/055/REC-19, par laquelle monsieur Anselme DAYE, domicilié à Azovè, APLAHOUE, 03 BP 3362 Cotonou, forme un recours en vue de dispense de la carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que suite à ses absences du territoire, il n'a pas pu obtenir sa carte d'électeur ; qu'étant candidat aux élections législatives de 2019, il sollicite que la Cour l'autorise à constituer son dossier de candidature sans sa carte d'électeur ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 19 février 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable pour son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

Vu les articles 154 et 248 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et*

l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de monsieur Anselme DAYE et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

Considérant que par ailleurs, aux termes de l'article 248 du code électoral, il faut être électeur avant d'être éligible aux élections législatives ; que la carte d'électeur est l'une des pièces du dossier de candidature exigée par le code électoral ; que dès lors, monsieur Anselme DAYE ne peut être autorisé à constituer son dossier de candidature aux élections législatives du 28 avril 2019 sans sa carte d'électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Anselme DAYE sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

Dit que monsieur Anselme DAYE ne peut être autorisé à constituer son dossier de candidature aux élections législatives du 28 avril 2019 sans sa carte d'électeur ;

La présente décision sera notifiée à monsieur de monsieur Anselme DAYE, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Les requérants remplissent les conditions requises pour être électeurs ; qu'il y a donc lieu de faire droit à leur demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire les requérants sur la LEPI.

La Cour constitutionnelle,

Saisie de trois requêtes en date à Ayidjèdo du 25 janvier 2019 enregistrées à son secrétariat le 31 janvier 2019 sous les numéros 0289/057/REC-19, 0289/057-1/REC-19 et 0289/057-5/REC-19, par lesquelles messieurs Adolphe ASSOGBA, Samuel ASSOGBA, Franck Noutin ASSOGBA, Elisée Yevedo ASSOGBA, Domnique Mahoudjro ASSOGBA, Yémagnon René TIGO, tous demeurant à Ayidjèdo, arrondissement de Takon, commune de Sakété forme un recours en vue de leur inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent qu'ils étaient absents du territoire au moment de l'actualisation du fichier électoral national et de la Liste électorale permanente informatisée ; qu'ils sollicitent dès lors leur intégration sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale ...* » ; qu'il résulte de cette disposition

que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande des requérants et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à leur inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de leur choix pour autant qu'ils remplissent les conditions exigées par la loi pour être électeurs ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de messieurs Adolphe ASSOGBA, Samuel ASSOGBA, Franck Nouatin ASSOGBA, Elisée Yevedo ASSOGBA, Dominique Mahoudjro ASSOGBA, Yémagnon René TIGO.

La présente décision sera notifiée à messieurs Adolphe ASSOGBA, Samuel ASSOGBA, Franck Noutin ASSOGBA, Elisée Yevedo ASSOGBA, Dominique Mahoudjro ASSOGBA, Yémagnon René TIGO, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 07 février 2019 enregistrée à son secrétariat le 12 février 2019 sous le numéro n° 0372/062/REC-19, par laquelle monsieur Servais Martial AKPACA, BP 441 Cocotomey, forme un recours en vue de l'établissement d'une carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que pendant des opérations d'enrôlement de la Liste électorale permanente informatisée (LEPI), il était hors du territoire national pour des travaux de la confédération syndicale internationale (CSI) ; qu'il sollicite dès lors son intégration sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 05 mars 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition

que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, toute demande formulée par un citoyen remplissant les conditions exigées par la loi pour être électeur doit être prise en compte ; qu'en conséquence, il échet de faire droit à la demande de monsieur Servais Martial AKPACA et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Servais Martial AKPACA sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Servais Martial AKPACA, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue de dispense de la carte d'électeur

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 février 2019 enregistrée à son secrétariat de la Cour constitutionnelle le 12 février 2019 sous le numéro 0373/063/REC-19, par laquelle monsieur Coffi Marcel OKAMBAWA, 06 BP 1651 Cotonou, forme un recours en vue de son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018

portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Coffi Marcel OKAMBAWA expose qu'il était absent du territoire au moment de l'actualisation du fichier électoral national et de la Liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite dès lors son intégration sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ; qu'il joint à sa requête un certificat de déménagement de Doha (Qatar) au Bénin du 24 janvier 2018 ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état tenue le 18 mars 2019, l'Agence nationale de Traitement, par l'organe de son régisseur général adjoint, a émis un avis favorable ;

VU l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée de monsieur Coffi Marcel OKAMBAWA au centre de vote de sa résidence.

La présente décision sera notifiée à monsieur Coffi Marcel OKAMBAWA, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue de changement de poste de vote

Invocation de l'article **135 du code électoral**

La demande du requérant est fondée

La Cour ordonne à l'ANT le transfert du poste de vote du requérant

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0383/066/REC-19, par laquelle monsieur Abdoulaye ALI BAGOUDOU, demeurant à Sinendé, BP 01, sollicite le changement de son poste de vote ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il votait à Lokossa où il résidait en qualité d'étudiant ; qu'il réside présentement à Abomey- Calavi où il souhaite voter désormais ; qu'il demande en conséquence l'aide de la Cour pour changer de poste de vote et ainsi jouir de son droit de vote ;

VU l'article 135 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 135 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin dispose : « *La liste électorale permanente informatisée fait l'objet d'un apurement, d'une mise à jour régulière de ses données constitutives et d'une révision globale à périodes régulières.....***La mise à jour porte sur...2-Le transfert de résidence principale ou de domicile,....** » ; que la demande de changement de poste de vote formulée par monsieur Abdoulaye ALI BAGOUDOU est fondée ; qu'il échet d'ordonner à l'Agence nationale de traitement de procéder,

sans délai, à la mise à jour de la liste électorale permanente informatisée en ce qui concerne monsieur Abdoulaye ALI BAGOUDOU ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne le transfert du poste de vote de monsieur Abdoulaye ALI BAGOUDOU à Abomey- Calavi.

La présente décision sera notifiée à monsieur Abdoulaye ALI BAGOUDOU, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0386/067/REC-19, par laquelle monsieur Mohamed El Maciyou DEMON, demeurant à Cotonou, 04 BP 0214, forme un recours en vue de son inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'étant à l'étranger au moment de l'établissement et de l'actualisation de la Liste électorale permanente informatisée, il n'a pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite dès lors le concours de la Cour afin de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la

liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de monsieur Mohamed El Maciyou DEMON.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mohamed El Maciyou DEMON, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue de dispense de la carte d'électeur

Invocation de l'**article 154 du code électoral**

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 14 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0393/070/REC, par laquelle monsieur Guy DJOGBEHOUE, demeurant à Abomey, 02 BP 2108 Cotonou, forme un recours en inscription sur la liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il était au Gabon au moment de l'enregistrement sur la liste électorale, mais qu'il est maintenant rentré définitivement au Bénin ; qu'il demande en conséquence l'aide de la Cour pour obtenir une carte d'électeur et jouir de son droit de vote;

VU l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et un devoir pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que, dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale

permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription de monsieur Guy DJOGBEHOUE sur la liste électorale permanente informatisée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Guy DJOGBEHOUE, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0413/076/REC-19 par laquelle monsieur Gilles AGOSSOU, demeurant à Godomey-Cocotomey, 041 BP 385 Cotonou, forme un recours en inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ,

Considérant que le requérant expose qu'il n'a pas pu voter à la dernière élection présidentielle en raison de l'omission de son nom sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'à la reprise du processus d'enrôlement, il a fait les formalités nécessaires à son inscription sans succès ; qu'il s'est également plaint au chef quartier de son lieu de résidence et au président du Conseil d' Orientation et de Supervision (COS) de la LEPI toujours sans succès ; qu'il demande en conséquence l'aide de la Cour pour être inscrit sur la liste et ainsi jouir de son droit de vote ;

VU l'article 154 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit

et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que, dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu’en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d’ordonner à l’Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote du lieu de sa résidence pour autant qu’il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l’inscription de monsieur Gilles AGOSSOU sur la Liste électorale permanente informatisée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gilles AGOSSOU, à monsieur le régisseur de l’Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph	DJOGBENOU	Président
	Razaki	AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A.	AZON	Membre
	André	KATARY	Membre
	Sylvain M.	NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'**article 134 du code électoral**

Défaut de conformité aux dispositions de l'article 134

Rejet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 février 2019, enregistrée à son secrétariat le 19 février 2019 sous le numéro 0420/077/REC-19 par laquelle monsieur Pierre Canisius DOKPO, demeurant à Cotonou, 10 BP 567 Cotonou, forme un recours en vue de son inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il était détenteur d'une carte d'électeur jusqu'au 07 octobre 2013, date à laquelle il a quitté le Bénin pour le Nigéria mais qu'à son retour, il n'a pu retrouver ladite carte ; qu'il sollicite dès lors le concours de la Cour afin de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU l'article 134 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 134 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, l'électeur qui a perdu sa carte d'électeur est tenu d'en faire déclaration auprès des autorités de police judiciaire de son lieu de résidence et d'adresser à l'organe en charge compétent une demande de duplicata à laquelle il joint le certificat de perte ; que monsieur Pierre Canisius DOKPO ayant déclaré s'être inscrit sur la liste électorale, il lui revient, par suite de la perte de sa carte d'électeur, de se conformer aux dispositions de l'article 134

susvisé ; qu'en conséquence, il y a lieu de rejeter sa demande d'inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

EN CONSEQUENCE,

La demande d'inscription de monsieur Pierre Canisius DOKPO sur la Liste électorale permanente informatisée est rejetée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Pierre Canisius DOKPO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue de dispense de la carte d'électeur

Invocation des **articles 134 al. 1, 160 et 161 du code électoral**

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI, de procéder au transfert de son centre de vote et de lui délivrer une carte d'électeur

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0422/078/REC-19 par laquelle monsieur Sourou Alphonse BANIDJE, Diplomate, demeurant à Cotonou, 01 BP 318, forme un recours en vue de son inscription sur la liste électorale ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il s'est fait enrôler à l'ambassade du Bénin à Cuba en 2015 alors qu'il était en mission, mais qu'il n'a pu obtenir sa carte d'électeur à l'instar de ses compatriotes résidant dans ce pays ; qu'il sollicite dès lors le concours de la Cour afin d'obtenir, d'une part, sa carte d'électeur, d'autre part, le transfert de son centre de vote à son nouveau lieu de résidence ;

- VU** les articles 131 alinéa 1, 160 et 161 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que les articles 160 et 161 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin autorisent un transfert de centre de vote sur justification ; que par ailleurs, aux termes de l'article 131 alinéa 1er du même code, « Il est établi pour chaque électeur une carte d'identification

appelée carte d'électeur » ; qu'en l'espèce, le requérant, régulièrement enrôlé lors des opérations d'établissement de la liste électorale permanente informatisée à l'ambassade du Bénin à Cuba, n'a pu obtenir sa carte d'électeur avant de rentrer au Bénin où il a établi sa nouvelle résidence ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder au transfert de son centre de vote vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et de lui délivrer une carte d'électeur y correspondant ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder au transfert du centre de vote de monsieur Sourou Alphonse BANIDJE vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et qu'il lui soit délivrée une carte d'électeur.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sourou Alphonse BANIDJE, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI mais déclare irrecevable la requête en faveur de son fils qui n'a pas lui-même saisi la Cour.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0424/079/REC-19 par laquelle monsieur Michel F. O. SODJINO, demeurant à Porto-Novo, 01 BP 334, forme, pour son propre compte et pour celui de son fils Mouléro Mario SODJINO, un recours en vue de leur inscription sur la liste électorale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que sa famille et lui se sont fait enrôler le 23 mars 2014 à l'école primaire publique de DAVO dans le 5^{ème} arrondissement de Porto-Novo mais que lors de la distribution des cartes d'électeur, son fils et lui n'ont pas retrouvé les leurs ; qu'il indique que ses recherches au niveau de l'Agence nationale de Traitement ont révélé que leurs noms existent dans la base de données mais qu'ils n'ont pas confirmé leur centre de vote ; qu'il sollicite dès lors le concours de la Cour afin de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ;

Vu l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que le droit de vote est un droit individuel ; que la requête a été introduite par monsieur Michel F. O. SODJINOU, pour son compte et à celui de son fils Moulero Mario SODJINOU;

Considérant que l'article 154 du code électoral suscité dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il y a lieu, en application de cette disposition d'ordonner à l'agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Michel F. O. SODJINOU sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

Qu'en revanche, en ce qui concerne son fils Moulero Mario SODJINOU, la requête doit être déclarée irrecevable dans la mesure où il n'a pas saisi la Cour ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1 : Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription du requérant sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote du lieu de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur.

Article 2 : Rejette la requête en ce qui concerne monsieur Moulero Mario SODJINOU.

La présente décision sera notifiée à monsieur Michel F. O. SODJINOU, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article **154 du code électoral**

La requérante remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

Autorisation d'inscription de la requérante par l'ANT

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0425/080/REC-19 par laquelle madame Evelyne Nathalie SIALEU, demeurant à Cotonou, 01 BP 4044, forme un recours en vue de son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle a suivi toutes les étapes du processus d'enrôlement sur la Liste électorale permanente informatisée mais qu'elle n'a retrouvé son nom sur aucun document ; qu'elle sollicite dès lors le concours de la Cour afin de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU l'article 154 la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale

permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande de la requérante et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électrice ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription de madame Evelyne Nathalie SIALEU sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote du lieu de sa résidence.

La présente décision sera notifiée à madame Evelyne Nathalie SIALEU, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph	DJOGBENOU	Président
	Razaki	AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A.	AZON	Membre
	André	KATARY	Membre
	Sylvain M.	NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation des articles 160 et 161 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT de procéder au transfert du centre de vote du requérant et de lui délivrer une carte d'électeur

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0448/086/REC-19 par laquelle monsieur Kouassi Nazaire TEVI, domicilié à Cotonou, 06 BP 714 PK3 Cotonou, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que lors de l'actualisation du fichier électoral national en 2015, il était à Munich en Allemagne où il s'est fait inscrire au Consulat du Bénin mais n'a pu retirer sa carte d'électeur ; que rentré à Cotonou depuis, il a demandé en vain la délivrance de sa carte d'électeur et le transfert de son centre de vote à son nouveau lieu de résidence auprès de l'Agence nationale de Traitement ; qu'il sollicite dès lors le concours de la Cour afin d'obtenir, d'une part, sa carte d'électeur, d'autre part, le transfert de son centre de vote ; qu'au soutien de sa demande, il a produit des photocopies de sa correspondance adressée à l'Agence nationale de Traitement et de sa carte nationale d'identité ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état du 18 mars 2019, le régisseur adjoint de l'Agence nationale de Traitement a émis un avis favorable à sa requête ;

Considérant que les articles 160 et 161 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin autorisent un transfert de centre

de vote sur justification ; que par ailleurs, aux termes des articles 131 alinéa 1^{er} du même code, « *Il est établi pour chaque électeur une carte d'identification appelée carte d'électeur* » ; qu'en l'espèce, le requérant, régulièrement enrôlé lors des opérations d'établissement de la Liste électorale permanente informatisée au consulat du Bénin à Munich, n'a pu obtenir sa carte d'électeur avant de rentrer au Bénin où il a établi sa nouvelle résidence ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder au transfert de son centre de vote vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et de lui délivrer une carte d'électeur y correspondant ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de traitement de procéder au transfert du centre de vote de monsieur Kouassi Nazaire TEVI vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et qu'il lui soit délivré une carte d'électeur.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kouassi Nazaire TEVI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0453/088/REC-19, par laquelle monsieur François Yannick Moïse Avogri MONTCHO, 03 BP 3631 Cotonou, forme un recours en vue de son inscription sur la liste électorale ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
- VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
- VU** la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin;
- VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'après avoir accompli régulièrement en 2014 puis en 2018 toutes les formalités liées à l'actualisation du fichier électoral national et de la Liste électorale permanente informatisée, son nom n'y figure pas et il n'a pu obtenir sa carte d'électeur ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

- VU** l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs **ont le droit et l'obligation** de s'inscrire sur la liste électorale...* » ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle

restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription sur la liste électorale permanente informatisée de monsieur François Yannick Moïse Avogri MONTCHO.

La présente décision sera notifiée à monsieur François Yannick Moïse Avogri MONTCHO, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur

Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours en délivrance de carte d'électeur et de transfert de centre de vote

Invocation de les **articles 131 al. 1, 160 et 161 du code électoral**

La requérante remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI, de procéder au transfert de son centre de vote et de lui délivrer une carte d'électeur

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0451/087/REC-19 par laquelle madame Amélévi Raymonde HAINNAKOU épouse SYMENOUEH, demeurant à Cotonou, 01 BP 151 Abomey-Calavi, forme un recours en délivrance de carte d'électeur et de transfert de centre de vote ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que courant 2014, munie de son récépissé, elle a réclamé sa carte d'électeur sans succès auprès du chef du quartier Sèdami dans le 7^{ème} arrondissement de Cotonou qui lui a déclaré qu'elle a été omise ; que ses multiples démarches en 2016, 2018 et 2019 auprès de l'Agence nationale de Traitement et du même chef quartier de Sèdami, pour la délivrance de ladite carte et le transfert de son centre de vote à Houéyogbé, ont toutes été vaines ; qu'elle sollicite dès lors le concours de la Cour afin d'obtenir, d'une part, sa carte d'électeur, d'autre part, le transfert de son centre de vote ; qu'au soutien de sa requête, elle a produit des photocopies du récépissé de collecte de données en date du 27 novembre 2014, de son passeport et de sa carte d'identité nationale ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état du 18 mars 2019, le régisseur adjoint de l'Agence nationale de Traitement a émis un avis favorable à sa requête ;

VU les articles 131 alinéa 1er, 160 et 161 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin;

Considérant qu'aux termes de l'article 131 alinéa 1^{er} de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, « *Il est établi pour chaque électeur une carte d'identification appelée carte d'électeur* » ; que par ailleurs, les articles 160 et 161 du même code autorisent un transfert de centre de vote sur justification ; qu'en l'espèce, la requérante, régulièrement enrôlée lors des opérations d'établissement de la Liste électorale permanente informatisée au quartier Sèdami dans le 7^{ème} arrondissement de Cotonou, n'a pu obtenir sa carte d'électeur et a, par ailleurs, changé de résidence ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à sa demande, d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder au transfert de son centre de vote vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et de lui délivrer une carte d'électeur y correspondant ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder au transfert du centre de vote de madame Amélévi Raymonde HAINNAKOU épouse SYMENOUEH vers le centre de vote correspondant à sa nouvelle résidence et qu'il lui soit délivré une carte d'électeur.

La présente décision sera notifiée à madame Amélévi Raymonde HAINNAKOU épouse SYMENOUEH, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en vue de délivrance du duplicata de carte d'électeur

Invocation de l'**article 134 du code électoral**

La Cour n'est pas l'organe compétent pour délivrer le duplicata d'une carte d'électeur en cas de perte

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0454/089/REC-19 par laquelle monsieur M. Médéros ADJAHOSSOU, électricien bâtiment, domicilié au quartier Dégakon, Cotonou, BP 862 Abomey-Calavi, sollicite la délivrance du duplicata de sa carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a égaré sa carte d'électeur qui lui a été délivrée à la suite des opérations d'enrôlement lors de l'établissement de la Liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite la délivrance du duplicata de ladite carte ; qu'au soutien de sa demande, il a joint à sa requête la photocopie d'une fiche d'indication du bureau de vote portant les mentions relatives à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée et celle du certificat de perte de sa carte d'électeur ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état du 18 mars 2019, le régisseur adjoint de l'Agence nationale de Traitement a émis un avis favorable à sa requête ;

Vu l'article 134 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin;

Considérant qu'aux termes de l'article 134 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin, l'électeur qui a perdu sa carte d'électeur est tenu d'en faire déclaration auprès des autorités de police judiciaire de son lieu de résidence et d'adresser à l'organe en charge compétent une demande de duplicata à laquelle il joint le certificat de perte ; qu'en l'espèce, la Cour n'est pas l'organe compétent pour délivrer à monsieur M. Médéros ADJAHOSSOU le duplicata de sa carte d'électeur ; qu'en conséquence, il y a lieu qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Se déclare incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur M. Médéros ADJAHOSSOU, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI et d'établissement d'une carte d'électeur

Invocation de l'**article 154 du code électoral**

La requérante remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire la requérante sur la LEPI et de lui délivrer une carte d'électeur

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-calavi du 26 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0477/095/REC-19, par laquelle madame Reine Afiavi DOVONON, S/C de monsieur Euloge ZANNOU, BP 188 Cotonou, demande son inscription sur la Liste Electorale Permanente Informatisée (LEPI) et l'établissement en son nom, d'une carte d'électeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que madame Reine Afiavi DOVONON indique que bien que détentrice d'un récépissé LEPI a elle délivré en 2014, elle n'a cependant, pas pu se faire enrôler dans la base de données de la LEPI lors de la réalisation du fichier électoral national, en raison de son voyage à l'extérieur du territoire national ; qu'elle sollicite de la Cour qu'elle ordonne son inscription sur la liste électorale permanente informatisée aux fins de sa participation aux prochaines élections législatives ; qu'au soutien de sa demande en inscription, elle a produit copie du récépissé de collecte de données LEPI ainsi que celle de sa carte de séjour à l'étranger ;

VU l'article 154 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale...* », qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la Liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande de la requérante et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son choix pour autant qu'elle remplit les conditions exigées par la loi pour être électrice ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de traitement de procéder à l'inscription de madame Reine Afiavi DOVONON sur la Liste électorale permanente informatisée et qu'il lui soit délivré une carte d'électeur.

La présente décision sera notifiée à madame Reine Afiavi DOVONON, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Monsieur	André KATARY	Membre
Monsieur	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU. -

Joseph DJOGBENOU. -

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 154 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises pour être électeur ; qu'il y a donc lieu de faire droit à sa demande

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI et de lui délivrer une carte d'électeur

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Akpro-Missérété du 26 février 2019 enregistrée à son secrétariat le 27 février 2019 sous le numéro 0491/099/REC-19, par laquelle monsieur Ismaïl YEKINI, BP 41 Akpro-Missérété, demande son inscription sur la Liste Electorale Permanente Informatisée (LEPI) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Ismaïl YEKINI sollicite de la Cour son inscription sur la Liste Electorale Permanente Informatisée, qu'il n'a pu effectuer en raison de son voyage au Gabon lors de la réalisation du fichier électoral national ; qu'il indique qu'en bon citoyen, il souhaite exprimer son vote lors des prochaines élections législatives ;

VU l'article 218 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 154 du code électoral dispose : « *Tous les citoyens qui remplissent les conditions déterminées par la loi pour être électeurs ont le droit et*

l'obligation de s'inscrire sur la liste électorale ...» ; qu'il résulte de cette disposition que le législateur a voulu faire de l'inscription sur la liste électorale, à la fois, un droit et **un devoir** pour tout citoyen qui en remplit les conditions ; que dès lors, nulle restriction, autre que celle concernant les qualités requises pour être électeur, ne saurait empêcher un citoyen qui en fait la demande de figurer sur la liste électorale permanente informatisée ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requérant et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de son lieu de résidence pour autant qu'il remplit les conditions exigées par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne à l'Agence nationale de Traitement de procéder à l'inscription de monsieur Ismaïl YEKINI sur la Liste électorale permanente informatisée et qu'il lui soit délivré une carte d'électeur.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ismaïl YEKINI, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU. -

Joseph DJOGBENOU. -

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour une demande d'intervention en faveur d'agents de la SBEE licenciés

Faire intervenir la haute Juridiction dans les actes de gestion d'une société commerciale excède sa compétence.

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 09 novembre 2017 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1872/315/REC-17, par laquelle « le collectif des agents contractuels abusivement licenciés de la SBEE » forme devant la haute Juridiction une demande d'intervention;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Joseph DJOGBENOU en leur rapport et les requérants en leurs observations à l'audience du 11 avril 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent que recrutés comme agents occasionnels, ils ont bénéficié de contrats renouvelables auxquels il a été régulièrement mis fin; que cependant, certains ont été occasionnellement sollicités à la demande de l'employeur ; qu'ils recourent à l'intervention de la Cour à l'effet de faire bénéficier cette mesure à tous les membres du collectif ;

Considérant qu'en réponse, le directeur général de la Société béninoise d'énergie électrique déclare que les requérants avaient obtenu deux contrats de travail à durée déterminée ; qu'au terme de ces deux contrats en 2008, ils avaient été débauchés ; que sur autorisation du Conseil d'administration, certains agents ont été réembauchés à la suite de tests de sélection organisés ;

Considérant que la requête qui vise à faire intervenir la haute Juridiction dans les actes de gestion d'une société commerciale excède sa compétence ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée au « collectif des agents contractuels abusivement licenciés de la SBEE », à monsieur le directeur général de la Société béninoise d'énergie électrique, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

DROITS ET LIBERTES. Recours pour la non application de l'article 40 al. 2 de la Constitution

Rappel de l'article 40 al. 2 de la Constitution

La disposition évoquée est de nature programmatique des devoirs à la charge de l'Etat ; qu'en l'état, il n'est pas établi que l'Etat a failli aux devoirs prescrits par le texte visé.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 décembre 2017, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2147/365/REC-17, par laquelle monsieur Agil Fréjus FADONUGBO, demeurant à Cotonou, BP 35 Adjohoun, forme un recours contre l'Etat béninois pour la non application de l'alinéa 2 de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Joseph DJOGBENOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant fait grief à l'Etat de ne pas vulgariser les droits de la personne humaine à travers ses différents programmes éducatifs ; que ce manquement constitue une méconnaissance de l'article 40 alinéa 2 de la Constitution ;

VU l'article 40 alinéa 2 de la Constitution ;

Considérant selon ce texte que « *L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité publique et assimilés.* » ; que cette disposition

de nature programmatique, prescrit des devoirs à la charge de l'Etat ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;.

EN CONSEQUENCE,

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Agil Fréjus FADONOUGBO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Avis de la Cour sur la distribution des cartes d'électeur non retirées en 2016

Invocation de l'article 132 al. 7 du code électoral

Il incombe à la CENA d'organiser la redistribution desdites cartes en y sollicitant l'assistance de l'ANT

La Cour ordonne à la CENA d'organiser la redistribution desdites cartes avec l'assistance de l'ANT

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 1^{er} avril 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0739/154/REC-19, par laquelle monsieur le Régisseur général de l'Agence nationale de Traitement (ANT) sollicite l'avis de la Cour sur la distribution des cartes d'électeurs non retirées en 2016 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'au soutien de sa demande, le requérant expose que conformément à l'article 132 de la loi n°2018-31 du 9 octobre 2018 portant Code électoral en République du Bénin, c'est la Commission électorale nationale autonome (CENA) qui a la charge de la redistribution des cartes d'électeur non distribuées pendant la période d'actualisation ;

Que cependant, la CENA a suggéré à l'ANT d'accomplir les activités liées à cette redistribution ; que c'est en vue d'y procéder en toute légalité qu'il sollicite l'avis de la haute Juridiction ;

Considérant qu'en réponse, la CENA expose, d'une part, que si depuis 2016, elle s'est abstenue de procéder à la redistribution des cartes d'électeurs non retirées par les bénéficiaires, c'est en raison de ce que le code électoral alors en vigueur, comme d'ailleurs celui visé par le requérant ne l'habilite à effectuer une telle opération qu'à son installation ; que les dispositions du code électoral renvoient à l'esprit des CENA ad' hoc alors que la CENA est désormais un organe permanent installé depuis 2014 ; que, d'autre part, elle n'a pas les moyens financiers d'une telle opération ;

Considérant que par l'organe de son secrétaire général, le Gouvernement conclut d'abord à l'incompétence en l'espèce de la haute Juridiction, motif tiré de ce que la contestation n'est pas relative à la régularité des élections législatives ; qu'il récuse ensuite la recevabilité de la requête au motif que le régisseur de la l'ANT n'est pas habilité par la Constitution à saisir la haute Juridiction pour avis ; qu'enfin, la requête n'est pas fondée ; qu'en effet, c'est à tort que la CENA évoque une absence de disponibilité budgétaire pour solliciter de l'ANT de prendre en charge les opérations de distribution des cartes non retirées ;

Sur la recevabilité

Considérant que la requête de monsieur le Régisseur général de l'ANT est une demande d'avis ; que les cas de saisine de la Cour pour avis sont limitativement prévus par la Constitution ; que dans les dis cas, elle ne peut être saisie que par le Président de la République ; qu'aucune disposition n'habilite un citoyen, à l'exception du Président de la République, à solliciter la Cour pour un quelconque avis ; que dès lors, la demande de monsieur le Régisseur général doit être déclarée irrecevable ;

Considérant toutefois que l'espèce mettant en relief une situation de violation des droits de la personne et un conflit d'attribution entre les institutions de l'Etat, il y a lieu de se prononcer d'office, conformément aux articles 117 et 121 alinéa 2 de la Constitution ;

Sur la redistribution des cartes d'électeurs de 2016

Vu l'article 132 de la loi portant code électoral

Considérant que pour décliner, depuis 2016, la charge de la redistribution des cartes d'électeur non retirées par les bénéficiaires, la CENA invoque l'inapplicabilité de l'article 132 alinéa 7 du Code électoral ainsi que le défaut de ressources financières ; que pour remédier à la privation ainsi occasionnée de l'exercice par certains citoyens de leur droit de vote, l'ANT s'offre de procéder à ses frais à la redistribution ;

Considérant que l'article 132 alinéa 7 du code électoral dispose que : « **A l'installation de la Commission électorale nationale autonome (CENA), une nouvelle distribution (de cartes d'électeurs) est organisée par celle-ci sur une**

période de huit (08) jours » ; que, selon la CENA, ayant déjà été installée avant l'adoption du code électoral, cette disposition ne lui est pas applicable ;

Considérant, d'une part, que dans ce texte, le groupe de mots « **A l'installation** » qui doit s'entendre par « **Dès l'installation** », renforce la compétence de la CENA à procéder aux opérations indiquées dans les conditions fixées par le législateur ; que si le législateur confère compétence à un organe, cette compétence, spéciale et exclusive ne saurait être exercée par un autre ; que le législateur confère, dès l'ouverture de la période électorale, compétence à la CENA à l'effet d'accomplir toutes les tâches afférentes à l'organisation des élections ; qu'il appartient à l'organe en charge des élections de procéder à la redistribution des cartes d'électeur non retirées, tel que prévu par le code électoral, y compris celles de 2016, en sollicitant, si nécessaire, l'assistance de tout autre organe de l'Etat, comme l'Agence nationale de traitement, à condition d'en garder la maîtrise et la responsabilité ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er} : Dit que la requête de monsieur le Régisseur général de l'Agence nationale de traitement est irrecevable.

Article 2 : Se prononce d'office

Article 3 : ordonne à la Commission électorale nationale autonome (CENA) d'organiser la redistribution des cartes d'électeur de 2016 non retirées par leurs bénéficiaires conformément à la loi.

Article 4 : Dit que la CENA peut recourir à l'assistance de l'Agence nationale de traitement pour la redistribution des cartes d'électeur non distribuées de 2016.

La présente décision sera notifiée à monsieur le régisseur général de l'Agence nationale de Traitement, à monsieur le Président de la Commission électorale nationale autonome, à monsieur le Président de la République et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le onze avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant remplit les conditions légales pour s'inscrire sur la LEPI, il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 04 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0279/048/REC-19, par laquelle monsieur Ghislain N.C. HAIKOU, demeurant à Cotonou, quartier Fidjrossè, 01 BP 2502, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que durant les périodes d'établissement et d'actualisation de la liste électorale, il était dans une zone non couverte par l'enrôlement des Béninois de l'extérieur et n'a pu s'y faire inscrire ; qu'il sollicite dès lors son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée ;

VU l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin

Considérant que l'article 8 du code électoral dispose : « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le présent code électoral* » ; qu'il résulte de cette disposition que tout citoyen qui remplit les conditions légales peut s'inscrire sur la liste électorale ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande et

d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions requises par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l'inscription de monsieur Ghislain N.C. HAIKOU sur la Liste électorale permanente informatisée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ghislain N.C. HAIKOU, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur, **Le Président,**

Sylvain Messan NOUWATIN.- **Joseph DJOGBENOU.-**

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant remplit les conditions légales pour être électeur, il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ayidjèdo du 25 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 05 février 2019 sous le numéro 0289/057-2/REC-19, par laquelle monsieur Franck Nouatin ASSOGBA, demeurant à Ayidjèdo, arrondissement de Takon, commune de Sakété, forme un recours en vue de son inscription sur Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il était absent du territoire national au moment de l'actualisation du fichier électoral national et de la Liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite son inscription sur ladite liste afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

VU l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 du code électoral: « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le présent code électoral* » ; qu'il résulte de cette disposition que tout citoyen qui remplit les conditions légales peut s'inscrire

sur la liste électorale ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions requises par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE :

Ordonne l'inscription de monsieur Franck Nouatin ASSOGBA sur la Liste électorale permanente informatisée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Franck Nouatin ASSOGBA, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation del'article8 du code électoral

Le requérant remplit les conditions légales pour être électeur, il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ayidjèdo du 25 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 05 février 2019 sous le numéro 0289/057-3/REC-19, par laquelle monsieur Elisée Yévèdo ASSOGBA, demeurant à Ayidjèdo, arrondissement de Takon, commune de Sakété, forme un recours en vue de son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il était absent du territoire national au moment de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite son inscription sur ladite liste afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

VU l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 du code électoral : « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le présent code électoral* » ; qu'il résulte de cette disposition que tout citoyen qui remplit les conditions légales peut s'inscrire

sur la liste électorale ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions requises par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE :

Ordonne l'inscription de monsieur Elisée Yévèdo ASSOGBA sur la Liste électorale permanente informatisée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Elisée Yévèdo ASSOGBA, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI

Invocation de l'article 8 du code électoral

Le requérant remplit les conditions requises par la loi pour être électeur, il y a donc lieu de faire droit à sa demande.

La Cour ordonne à l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ayidjèdo du 25 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 05 février 2019 sous le numéro 0289/057-4/REC-19, par laquelle monsieur Dominique Mahoudjro ASSOGBA, demeurant à Ayidjèdo, arrondissement de Takon, commune de Sakété, forme un recours en vue de son inscription sur Liste électorale permanente informatisée (LEPI);

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il était absent du territoire national au moment de l'actualisation du fichier électoral national et de la liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite son inscription sur ladite liste afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

VU l'article 8 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 du code électoral: « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le présent code électoral* » ; qu'il résulte de cette disposition que tout citoyen qui remplit les conditions légales peut s'inscrire

sur la liste électorale ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de procéder à son inscription sur La liste électorale permanente informatisée (LEPI) au centre de vote de sa résidence pour autant qu'il remplit les conditions requises par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE :

Ordonne l'inscription de monsieur Dominique Mahoudjro ASSOGBA sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI).

La présente décision sera notifiée à monsieur Dominique Mahoudjro ASSOGBA, à monsieur le régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours gracieux aux fins d'une réintégration dans l'armée

La demande du requérant aux fins de se faire réintégrer dans l'armée n'entre pas dans les attributions de la cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Pobè du 19 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 20 septembre 2018 sous le numéro 2006/281/REC-18, par laquelle monsieur Labodé Edmond EDOUN, BP 35 Pobè, forme un « recours gracieux » aux fins de sa réintégration dans l'armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a quitté les forces armées béninoises sans aucune autorisation au cours de sa formation dans le premier bataillon interarmes de Gbada ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Considérant que la demande de monsieur Labodé Edmond EDOUN aux fins de se faire réintégrer dans les forces armées béninoises n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Labodé Edmond EDOUN, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours gracieux aux fins d'une réintégration dans l'armée

La demande du requérant aux fins de se faire réintégrer dans l'armée n'entre pas dans les attributions de la cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2008/282/REC-18, par laquelle monsieur Daniel C. ADEYEMI, BP 35 Pobè, forme un « recours gracieux » aux fins de sa réintégration dans l'armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a quitté, pendant deux semaines, son poste au chantier du siège de l'Assemblée nationale où il exerçait la fonction de contrôleur ; qu'après son retour pour reprendre service, il a constaté qu'il a été considéré comme déserteur ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Considérant que la demande de monsieur Daniel C. ADEYEMI visant à le faire réintégrer dans les forces armées béninoises n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Daniel C. ADEYEMI, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours gracieux aux fins d'une réintégration dans l'armée

La demande du requérant aux fins de se faire réintégrer dans l'armée n'entre pas dans les attributions de la cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2009/283/REC-18, par laquelle monsieur Charles O. FAKAYE, BP 35 Pobè, forme un « recours gracieux » aux fins de sa réintégration dans l'armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'autorisé à s'absenter pour une semaine, il a fait six jours de plus ; qu'après avoir été traduit en conseil de discipline, il a été radié des forces armées béninoises ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Considérant que la demande de monsieur Charles O. FAKAYE visant à le faire réintégrer dans les forces armées béninoises n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Charles O. FAKAYE, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'une réintégration dans les Forces armées beninoises

La demande du requérant tend à faire apprécier par la Cour la sanction administrative à lui infligée; ce qui relève d'un contrôle de légalité et non de constitutionnalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle

Saisie d'une requête en date à Houèto du 17 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2536/417/REC-18, par laquelle monsieur Ambroise GBETIE, demeurant à Houèto, forme un recours aux fins de sa réintégration dans les forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant indique qu'il a été absent pour cause de maladie et a été radié ; qu'à l'audience publique de mise en état du 22 janvier 2018, il précise qu'après son rétablissement il n'a plus repris service et n'a pas signalé sa position à l'armée pendant trois mois ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-Major de l'armée de terre déclare que la radiation de monsieur Ambroise GBETIE est consécutive à son inaptitude à suivre la durée légale de la formation commune de base conformément à la législation en vigueur ;

Considérant que le recours de monsieur Ambroise GBETIE tend à faire apprécier par la Cour la sanction administrative qui lui a été infligée suite à une méconnaissance du règlement militaire ; qu'une telle appréciation relève du contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée monsieur Ambroise GBETIE, au Chef d'Etat-Major de l'armée de terre et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'une intervention d'être libéré d'une oppression hiérarchique dans l'armée

La demande du requérant est hors du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 22 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 26 novembre 2018 sous le numéro 2589/427/REC-18, par laquelle monsieur Stéphane MOUTOGOU forme une demande d'intervention auprès du Chef d'état-major de l'armée de terre aux fins d'être libéré de l'oppression de sa hiérarchie ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant indique que suite à un témoignage en justice contre un lieutenant et deux (02) caporaux qui étaient impliqués dans une affaire de vol, il subit des représailles ; qu'à la suite d'un accident de la circulation, il est conduit à l'hôpital des armées par les sapeurs-pompiers ; que malgré les preuves produites, il lui est attribué une position inconnue puis de désertion suivies d'une suspension de salaire ; qu'il sollicite de la Cour de faire rétablir son salaire ;

Considérant que le Chef d'état-major de l'armée de terre n'a pas cru devoir donner suite aux mesures d'instruction de la Cour ;

Considérant que par son recours, monsieur Stéphane MOUTOGOU sollicite l'intervention de la Cour en vue de mettre fin aux traitements dont il est victime et de faire rétablir son salaire injustement suspendu ; que l'appréciation d'une telle demande ne rentre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que défini

par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée monsieur Stéphane MOUTOGOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre des
sommations de déguerpissement

Rappel des **articles 31 du règlement intérieur de la Cour, 114 et 117, 1er
tiret, 3è astérisque et 121 al. 2 de la Constitution**

Défaut d'existence juridique

Irrecevabilité

Le recours tend à faire apprécier par la Cour le bien-fondé et la régularité des
sommations de déguerpissement ordonnées par la mairie ; une telle appréciation
est hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 septembre 2018 enregistrée à son
secrétariat le 13 septembre 2018 sous le numéro 1955/267/REC-18, par laquelle
le collectif des acquéreurs de parcelles du quartier Agbato, Akpakpa, dans le 3^{ème}
arrondissement de Cotonou, représenté par Monsieur Alain VODOUNON, forme
un recours aux fins de faire déclarer contraires à la Constitution des sommations de
déguerpissement qui leur ont été adressées par la mairie de Cotonou.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent qu'ils sont propriétaires de parcelles qu'ils
occupent par suite de travaux « de lotissement, de recasement, de morcellement et
d'attribution des numéros d'état des lieux » effectués par un cabinet de géomètre et
l'Institut géographique national (IGN) ; que la direction des services techniques (DST)
de la mairie de Cotonou leur a adressé, le 23 août 2018 des sommations de déguerpissement
dans les 72 heures, pour occupation illégale ; qu'ils contestent le bien fondé de ces
sommations et sollicitent de la Cour de les déclarer contraires à la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le directeur des services techniques de la ville de Cotonou,
représentant la mairie, fait valoir que les sommations ont été délaissées aux occupants
des berges lagunaires sur instruction du maire dans le cadre de l'opérationnalisation
des projets de développement initiés par le Gouvernement, mais qu'en raison de la

production par certains occupants de titres présumptifs de propriété, le maire a par communiqué invité les intéressés à lui faire parvenir les réclamations ;

VU les articles 31 du règlement intérieur de la Cour, 114, 117, 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque et 121 alinéa 2 de la Constitution ;

Considérant qu'un collectif ou une association n'existe juridiquement et n'a en conséquence la capacité d'agir en justice que si elle est régulièrement enregistrée ; qu'en l'espèce, le collectif des acquéreurs de parcelles du quartier Agbato, Akpakpa, dans le 3^{ème} arrondissement de Cotonou, n'a pas fourni la preuve de son enregistrement ; que la requête introduite par lui est donc irrecevable ;

Considérant toutefois que la requête fait état de la violation supposée d'un droit fondamental, en l'occurrence le droit de propriété ; qu'il y a lieu de se prononcer d'office sur le fondement des dispositions des articles 117, 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque et 121 alinéa 2 de la Constitution ;

Considérant que le recours tend à faire apprécier par la Cour le bien fondé et la régularité des sommations de déguerpissement adressées par la mairie aux occupants considérés comme illégaux ; qu'une telle appréciation relève du juge de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité, ne saurait en connaître ; qu'il y a donc lieu qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} :- Dit que la requête du collectif des acquéreurs de parcelles du quartier Agbato est irrecevable.

Article 2 :- Se prononce d'office.

Article 3:- Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alain VODOUNON, à la mairie de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours pour pollution sonore par l'antenne de MTN jouxtant un domicile

Rappel des **articles 117 et 121 de la Constitution**

L'examen de la requête ne relève pas l'existence d'un tel risque en l'état actuel du dossier ; il y a donc lieu de donner acte au requérant et de se prononcer d'office et dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le n°2165/310/REC-18, par laquelle monsieur Sévérin Kouassi GANDONOU, carré 627, quartier Dowa-Dédomè, forme un recours pour pollution sonore et atteinte à sa santé par l'antenne de MTN jouxtant son domicile en violation des articles 8 et 9 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport et Maître Serge POGNON de la société civile professionnelle d'Avocats (SCPA) POGNON ET DETCHENOU, représentant la société SPACETEL BENIN SA, en ses observations ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il subit les nuisances sonores et les effets nocifs des ondes électromagnétiques de l'antenne de la société de téléphonie mobile MTN installée à proximité de son domicile ;

Considérant qu'en réponse, le directeur général de SPACETEL-BENIN SA explique, d'une part, que l'antenne de relais a été installée « conformément aux normes légales et réglementaires en vigueur au Bénin », d'autre part, que les nuisances sonores étaient occasionnées par le groupe électrogène qui alimentait le site abritant l'antenne avant sa connexion au réseau de la SBEE ; qu'il précise que suite aux plaintes du requérant, les dispositions avaient été prises pour mettre fin aux

nuisances sonores et un procès-verbal avait été signé avec le requérant le 19 mai 2017 ; qu'à la suite de la nouvelle plainte du requérant, il a été constaté que le compteur de la SBEE avait été endommagé, ce qui a occasionné la prise de relais du groupe électrogène ; que sur le fond, il conteste l'affirmation du requérant relative aux nuisances de santé en soutenant que les émissions de champs électromagnétiques sont soumises à une réglementation et font l'objet de contrôle par l'Autorité de régulation des communications électroniques et de la poste (ARCEP) ;

Considérant qu'à l'audience de mise en état du 27 novembre 2018, le requérant a déclaré que la requise a mis fin aux nuisances et qu'en conséquence, il se désiste de son recours ;

VU les articles 117 et 121 de la Constitution ;

Considérant que le contentieux constitutionnel est un contentieux objectif ; qu'il vise à purger l'ordre constitutionnel d'un vice ou d'une irrégularité et transcende en conséquence les droits et les intérêts individuels en privilégiant la préservation de l'Etat de droit ; qu'en cette matière, le désistement n'est opérant qu'à la double condition que le recours ne porte pas sur la violation des droits fondamentaux et des libertés publiques et qu'il ne comporte pas le risque de laisser subsister dans l'ordonnancement juridique une atteinte aux normes et valeurs protégées par la Constitution ; que pour pallier ce risque et protéger ces normes et valeurs de la Constitution, la Cour, sur le fondement des articles 117 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque, 121 alinéa 2, de la Constitution, devra se prononcer d'office, après en avoir donné acte ; qu'en l'espèce, l'examen de la requête ne révèle pas l'existence d'un tel risque en l'état actuel du dossier ; qu'il y a donc lieu de donner acte à monsieur Séverin Kouassi GANDONOU de son désistement, de se prononcer d'office et de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution en l'état ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er}.- Donne acte à monsieur Séverin Kouassi GANDONOU de son désistement.

Article 2.- Se prononce d'office.

Article 3.- Dit qu'en l'état il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Séverin Kouassi GANDONOU, au directeur général de SPACETEL-BENIN SA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre

Messieurs

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité d'une sanction disciplinaire

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

Le requérant sollicite de la Cour le contrôle de la régularité de sa radiation de l'armée ; un tel contrôle échappe au domaine de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 28 avril 2018 enregistrée à son secrétariat le 02 mai 2018 sous le numéro 0783/129/REC-18, monsieur Hyppolyte AKPLOGAN, Sapeur-pompier, matricule 35 288, forme un recours en inconstitutionnalité de la sanction disciplinaire prononcée à son encontre ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'à la suite du décès de sa mère le 06 mars 2014, il a été atteint de troubles psychologiques qui l'ont contraint à poser des actes d'inconduite sociale ; que c'est dans cet état qu'il a été interpellé et ramené dans son unité, la base du groupement national des sapeurs-pompiers de Porto-Novo, où il reçut l'ordre d'apposer sa signature sur un document dont il ignorait le contenu et la destination et qu'il devrait remettre par la suite au bureau du directeur national des sapeurs-pompiers à Cotonou ; que c'est dans ces conditions que sa radiation des forces armées béninoises a été prononcée sans qu'aucune procédure connue de lui fût ouverte ; qu'il sollicite de la Cour de lui rendre justice ;

Considérant que le groupement national des sapeurs-pompiers par l'organe de son directeur explique que depuis son incorporation, le requérant n'a cessé de poser des actes qui vont à l'encontre du règlement de discipline générale ; que c'est ainsi que plusieurs sanctions lui ont été infligées ; que par la suite, il a été destitué de

son grade et radié du contrôle nominatif de l'Armée de terre pour absence illégale de trente (30) jours, conformément aux dispositions des articles 107 et 133 de la loi n° 2005-43 du 06 juin 2006 portant statut général des personnels militaires des forces armées béninoises ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant, sollicite de la Cour le contrôle de la régularité de sa radiation de l'effectif des personnels militaires des forces armées béninoises ; qu'un tel contrôle échappe au domaine de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet pour la Cour de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hyppolyte AKPLOGAN, à monsieur le Directeur du Groupement national des Sapeurs-pompiers et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours contre des citoyens pour coups et blessures volontaires

Le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans un litige pendant devant un tribunal ; qu'une telle demande induirait la Cour dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe institué par la Constitution

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou le 04 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 05 octobre 2018 sous le numéro 2147/304/REC-18, par laquelle monsieur Michel BARA, 04 BP 618 Cotonou, forme un recours contre Ernest DOSSOU et consorts pour coups et blessures volontaires.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est victime de coups et blessures volontaires exercés sur sa personne par monsieur Ernest DOSSOU et consorts ; que sur sa saisine, une procédure a été ouverte devant le tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour constitutionnelle auprès du procureur de la République près le ledit tribunal ;

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans un litige pendant devant un tribunal ; qu'une telle demande qui méconnaît le principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution ne saurait être reçue ; qu'il y a lieu de la déclarer irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la demande est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Michel BARA, à monsieur le procureur de la République près le tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey et publié au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins de la réparation d'un licenciement présumé abusif

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey du 15 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2220/318/REC-18, par laquelle monsieur Gontrand Virgile DEO-GRATIAS SOSSOU, demeurant à Cotonou, 08 BP 1024, sollicite l'intervention de la Cour aux fins de la réparation d'un licenciement présumé abusif ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 18 avril 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que précédemment employé dans l'entreprise GONSIL Transit Transport de monsieur da SILVA Gontrand en qualité de conducteur de véhicule automobile, il a fait l'objet d'un licenciement sans aucun motif légitime et sans préavis ; que son permis de conduire a été confisqué par son employeur et qu'aucun droit ne lui a été payé ; qu'ayant porté plainte auprès de la direction départementale de la Fonction publique de l'Atlantique, le dossier qui a été poursuivi devant la juridiction statuant en matière sociale n'a pas connu un aboutissement heureux ; qu'il affirme ne pas être satisfait de la décision rendue et sollicite l'intervention de la Cour afin d'obtenir réparation des dommages subis et la restitution de son permis de conduire ;

VU les articles 3, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour afin d'obtenir réparation de son licenciement qu'il juge abusif ainsi que la restitution de son permis de conduire prétendument confisqué ; qu'une telle intervention n'entre pas dans le domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE:

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gontrand Virgile DEO-GRATIAS SOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE .-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en vue d'une intervention dans un litige domanial

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

Le requérant sollicite l'ingérence de la Cour dans un règlement de litige domanial entre des particuliers ; qu'une telle demande méconnaît le principe à valeur constitutionnelle de non immixtion dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe institué par la même Constitution

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey du 11 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1922/264/REC-18, par laquelle monsieur Bernard SAGBADJOU, BP 06 Savè, sollicite l'intervention de la Cour dans un litige domanial ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que courant 1994, il a acquis la parcelle H du lot 56, tranche D sise au quartier Goho à Abomey ; que le propriétaire monsieur Louis MEHOBA BEDJINNASSO étant malade, son fils Mesmin MEHOBA BEDJINNASSO a signé la convention de vente en ses lieu et place en accord avec ses frères ; que toutes les vérifications ont été faites et les formalités accomplies sans aucune opposition auprès du service des affaires domaniales de la Mairie d'Abomey dont le chef à l'époque était monsieur Gabriel TODEGO ; que sept (07) ans après, il s'est révélé que ladite parcelle est la propriété de monsieur Faustin TCHANOU et qu'elle porte également le nom de deux autres acquéreurs qui l'ont acquise toujours auprès des mêmes frères MEHOBA avec la complicité de monsieur Gabriel TODEGO ; que saisi de l'affaire, le tribunal de première Instance d'Abomey

a rendu en 2012 en faveur de monsieur Faustin TCHANOU sa décision dont il a fait appel ; qu'en raison du silence observé depuis lors, il a convoqué à nouveau les mis en cause qui se sont présentés devant le procureur de la République qui a renvoyé l'examen du dossier au 10 décembre 2018 ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Théophile MEHOBABEDJINNASSO a indiqué que sa participation à la vente de la parcelle querellée s'est limitée à sa signature qu'il a apposée sur la convention de vente à la demande de monsieur Mesmin MEHOBABEDJINNASSO ; qu'il n'a été impliqué dans le litige qu'à l'occasion de la convocation qui l'a amené devant le procureur de la République ;

Considérant que monsieur Gabriel TODEGO nie avoir entrepris avec les frères MEHOBABEDJINNASSO de vendre des parcelles d'autrui ; qu'il soutient qu'en 1991, le préfet du département du Zou a mis sur pied une commission ad hoc dont il n'était pas membre, présidée par le procureur de la République et chargée de vérifier la gestion des parcelles du lotissement de Goho, première tranche ; que sa tâche se limitait, après autorisation du rapporteur de cette commission, à percevoir auprès des acquéreurs et présumés propriétaires les frais de lotissement, à les verser à la banque et à leur remettre les quittances ; que la parcelle en cause, vendue à monsieur Faustin TCHANOU avant sa prise de service, a été à nouveau vendue au requérant ; qu'au moment du paiement des frais de lotissement, monsieur Faustin TCHANOU a élevé une contestation qui a abouti à un litige tranché par le tribunal de première Instance d'Abomey ;

Considérant que la demande du requérant vise à solliciter de la Cour qu'elle s'ingère dans le règlement d'un litige domanial entre particuliers ; qu'une telle demande qui méconnaît le principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution ne saurait être reçue ; qu'il y a lieu de la déclarer irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la demande est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à messieurs Bernard SAGBADJOU, Théophile MEHOBABEDJINNASSO, Gabriel TODEGO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour radiation abusive et demande de réintégration dans l'armée

Rappel des **articles 3, 114, 117 de la Constitution ; 31 du règlement intérieur de la Cour**

La Cour est incompétente pour apprécier des sanctions disciplinaires ; cela relève d'un contrôle de légalité et non de constitutionnalité

Incompétence

La prétention du chef d'État-major qui vise à priver les requérants de la saisine de la Cour est mal fondée

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 24 septembre 2018 sous le numéro 2040/286/REC-18, par laquelle monsieur TIKADA Nourou, demeurant à Cotonou, 07 BP 1373 Cotonou, forme un recours contre le chef d'Etat-major général des Forces armées béninoises pour radiation abusive et demande sa réintégration dans l'armée.

Saisie d'une deuxième requête en date à Cotonou du 24 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat, le 26 septembre 2018, sous le numéro 2039/285/REC-18, monsieur Prosper Lokossou Comlan, 07 BP1373 Cotonou, forme un recours contre le chef d'Etat-major général des Forces armées béninoises pour radiation abusive et demande sa réintégration ;

Saisie d'une troisième requête en date à Cotonou du 26 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date, sous le numéro 2061/291/REC-18, monsieur Rodrigue DOMINGO, 02 BP 233, forme devant la haute Juridiction un recours contre le chef d'Etat-major général des Forces armées béninoises et formule la même demande ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les trois requêtes portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; qu'il y a lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Considérant que messieurs Nourou TIKADA, Prosper comlan Lokossou, et Rodrigue DOMINGO exposent qu'ils ont été victimes de radiation pour des motifs se rapportant respectivement à l'inexécution d'instruction en dehors des heures de garde, à l'absence au poste sans autorisation préalable et à l'abandon de poste suite à une sanction de rétrogradation ; que les requérants soumettent la sanction de la radiation à l'examen de la haute Juridiction et demandent subséquemment leur réintégration dans l'armée ; qu'ils n'ont exposé aucun moyen à l'appui de leurs demandes.

Considérant qu'en réponse, le chef d'Etat-major général des Forces armées, représenté par le chef du personnel, développe d'une part, que les présents recours ne respectent pas les règles de procédure en la matière, et d'autre part qu'ils pourraient fragiliser l'administration militaire ; qu'en conséquence, il demande à la Cour d'accorder à de tels recours une fin de non-recevoir ;

VU les articles 3, 114, 117 de la Constitution et l'article 31 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle

Sur la demande de réintégration dans l'armée ;

Considérant que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier des sanctions disciplinaires ;

Considérant qu'en l'espèce, les requérants soumettent à l'examen de la Cour la procédure ayant conduit à leur radiation et demandent par la même occasion leur réintégration ; que l'appréciation d'une telle demande relève du contrôle de la légalité, la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

Sur la demande de rejet des recours provenant des militaires par le chef d'Etat-major ;

Considérant que l'article 3 de la Constitution en son dernier alinéa et l'article 31 du règlement intérieur de la Cour, confèrent à tout citoyen le droit de saisir la Cour constitutionnelle sur les actes présumés inconstitutionnels sans aucune restriction ni limitation ; qu'il s'ensuit que la prétention du requis qui vise à priver le personnel militaire de la saisine de la haute Juridiction est mal fondée ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er}.- Est incompétente à apprécier la légalité des sanctions disciplinaires.

Article 2 : Dit que la demande du chef d’Etat-major général des Forces armées est mal fondée.

La présente décision sera notifiée à messieurs Nourou TIKADA, Prosper comlan Lokossou, Rodrigue DOMINGO et à monsieur le Chef d’Etat-major général des Forces armées béninoises et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre des agents de la police républicaine

Le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans une procédure judiciaire ; qu'une telle demande induirait la Cour dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe institué par la Constitution

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Sémé-podji du 15 août 2018 enregistrée à son secrétariat le 16 août 2018, sous le numéro 1705/247/REC-18, par laquelle monsieur Parfait OGOU BP 047 Sémé-podji, forme un recours contre monsieur Denis Bio ALPHA KAPIPO, agent de la police républicaine dans l'arrondissement d'Agblangandan et dans la commune de Sémé-podji courant 2016-2018, le commissaire des affaires criminelles, le chef de la brigade d'Agblangandan, monsieur HOUNVENOU, agent de police et monsieur Zachée ZOUNFA, chef du village de Djéffa-houédomè ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'en janvier 2016, monsieur Fataï BOUSSARI, lui a porté l'information selon laquelle son domaine sis à Djéffa PK 15 route de Cotonou a été morcelé en partie et vendu par monsieur Zachée ZOUNFA ; qu'en sa qualité de président de la coalition des forces constructives de la commune de Sémé-podji, il a, après avoir informé les autorités locales et communales, porté le message aux acquéreurs du domaine querellé ; qu'à la suite de ce message, il été convoqué par la sous-direction des affaires criminelles, gardé à vue et présenter au procureur de la République près le tribunal de première instance de première classe de Porto-Novo qui l'a relaxé sous convocation aux fins de se présenter à la sous-

direction des affaires criminelles ; que cette procédure n'a plus évolué, ni devant la sous-direction des affaires criminelles, ni devant le tribunal malgré ses multiples relances ; que le ministère de l'intérieur et la direction de la police républicaine qu'il a saisi en dernier ressort n'ont pas non plus donné suite à sa demande ; que c'est pour cette raison qu'il forme le présent recours devant la Haute juridiction ;

Considérant que le brigadier Gervais K. AYENIKAFO explique qu'avant sa prise de service il y avait déjà une procédure judiciaire concernant le sieur Parfait OGOU contre certains citoyens ; que l'intéressé n'ayant pas retrouvé sa lettre plainte, a relancé une nouvelle plainte qui l'a amené à faire un transport pour en rendre compte à monsieur le procureur de la République près le tribunal de première instance de première classe de Porto-Novo ; qu'il conclut n'avoir reçu aucune instruction de la part du procureur pour ouvrir une procédure dans cette affaire ;

Considérant que la requête de monsieur Parfait OGOU tend à faire intervenir la haute Juridiction dans une procédure judiciaire l'opposant à d'autres citoyens ; qu'une telle demande qui méconnaît le principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution ne saurait être reçue ; qu'il y a lieu de la déclarer irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la demande est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Parfait OGOU, à monsieur Gervais K. AYENIKAFO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'une réintégration dans l'armée

La demande du requérant tend à faire apprécier par la Cour la régularité d'une radiation des Forces armées béninoises ; demande hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 1^{er} octobre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2091/300/REC-18, par laquelle monsieur Igore Boniface Djromahouton Cal AOUIGNAN, demeurant à Agla C/3942 "J", maison Maximin AOUIGNAN 01 BP 2076 Cotonou recette principale, forme une « plainte » aux fins de sa réintégration dans l'armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été radié par l'Etat-Major de l'armée de terre pour absence illégale de trente jours alors qu'il a été hospitalisé d'une part et a bénéficié de permissions légales d'autre part ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Considérant que le représentant du chef d'Etat-Major de l'Armée béninoise expose que le requérant a déserté après sa maladie ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que la requête de monsieur Igore Boniface Djromahouton AOUIGNAN tend à faire apprécier par la haute Juridiction la régularité de sa radiation des forces armées béninoises ; que cette appréciation n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Igore Boniface Djromahouton Cal AOUIGNAN, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki ISSIFOU AMOUDA.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention arbitraire

Invocation des **articles 147 al. 6 du code de procédure pénale et 6 de la CADHP**

La durée de détention préventive du requérant a excédé le délai légal toutes prorogations comprises.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 1^{er} octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2095/301/REC-18 par laquelle monsieur Martin ZOKPO, détenu à la prison civile de Lokossa, 05 BP 1687 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité pour détention arbitraire en violation des articles 147 alinéa 6 du code de procédure pénale, 9 de la déclaration universelle des droits de l'Homme et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que mis en détention préventive pour vol qualifié le 1^{er} juin 2016 à la prison civile de Lokossa dans le cadre du dossier d'instruction n° CAB2/2016/007-LOKO/2016/RP/00345, il y est maintenu en détention en dépit de l'expiration du délai maximal de détention provisoire de dix-huit (18) mois que prescrit l'article 147 alinéa 6 du code de procédure pénale en matière criminelle hormis les cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crime économique ; qu'il demande à la Cour de dire que l'ordonnance du 04 septembre 2018 du juge des libertés et de la détention du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa qui subordonne sa mise en liberté provisoire au paiement d'une caution de trois millions (3.000.000) de francs est arbitraire et viole ses droits fondamentaux ;

Considérant qu'en réponse, le procureur de la République près le tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa rejette les allégations du requérant ; qu'il précise que le requérant est inculpé de vol qualifié de numéraires et de bijoux ; que ces faits sont constitutifs de crime économique et donc exclus du champ couvert par la durée maximale de détention provisoire de dix-huit (18) mois conformément à l'article 147 alinéa 6 susvisé ; que la seule obligation faite aux acteurs judiciaires étant de présenter l'inculpé à l'instance de jugement dans le délai de cinq (5) ans ; qu'il fait observer que le requérant a relevé appel de l'ordonnance querellée ;

Considérant que le juge d'instruction du deuxième cabinet d'instruction du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa, quant à lui, reprend les moyens du procureur de la République ; que selon lui, au vu de l'article 147 alinéa 6 du code de procédure pénale, les personnes inculpées de crime économique peuvent voir leur détention provisoire prorogée au-delà de vingt-quatre (24) mois ; que s'agissant du requérant, sa détention au-delà de vingt-quatre (24) mois est dû, d'une part, à l'absence d'un juge au deuxième cabinet pendant plus d'un (1) an, d'autre part, au caractère économique de l'infraction qui lui est reprochée, enfin à l'appel qu'il a relevé contre l'ordonnance du juge des libertés et de la détention ;

Considérant qu'aux termes de l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi : en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ;

Considérant que le requérant a commis un vol de numéraires et de bijoux ; qu'un tel vol ne saurait s'assimiler à un crime économique qui est essentiellement caractérisé par une atteinte aux ressources ou à l'ordre économique national ; qu'ainsi le requérant est en droit de réclamer le bénéfice des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale pour le fait qu'il remplit les conditions pour être libéré d'office, au regard de l'expiration de la durée légale de détention préventive qui a déjà excédé les 18 mois et prorogée par trois reprises ; qu'il s'ensuit que son maintien en détention pour non-paiement de la caution préalable est sans fondement et viole l'article 6 suscitée ; qu'en conséquence, il échet de dire et juger qu'il y a violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Martin ZOKPO, à monsieur le procureur de la République près le tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa, à monsieur le juge d'instruction du deuxième cabinet d'instruction du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours gracieux aux fins d'une réintégration dans l'armée

La demande du requérant aux fins de se faire réintégrer dans l'armée n'entre pas dans les attributions de la cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 10 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 18 octobre 2018 sous le numéro 2260/332/REC-18 par laquelle monsieur Damien B. KOUMOLOU, demeurant à Porto-Novo, saisit la Cour d'un recours gracieux aux fins de sa réintégration dans l'effectif du personnel des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été radié de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises pour absence illégale de trente (30) jours due à des troubles mentaux qui ont nécessité des soins d'un thérapeute ; qu'il demande à la Cour un réexamen de son dossier en vue de sa réintégration ;

Considérant que la demande du requérant vise à soumettre à la Cour l'examen d'un recours administratif tendant à obtenir sa réintégration dans le personnel des Forces armées béninoises ; que l'examen de cette demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Damien B. KOUMOLOU, à monsieur le Chef d'Etat-Major des Forces armées béninoises et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité d'une radiation des Forces armées béninoises

La requête tend à soumettre à la Cour la régularité d'une radiation ; une telle appréciation ne relève pas du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 18 juin 2018, enregistrée à son secrétariat le 23 octobre 2018 sous le numéro 2301/343/REC-18 par laquelle monsieur Nounagnon GOGAN, demeurant à Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de sa radiation de l'effectif du personnel des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que pendant son congé annuel courant 2017, il est tombé malade et a dû passer trois (03) mois de traitement chez un guérisseur traditionnel ; qu'il a été radié de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises pour absence illégale de trente (30) jours ; qu'il demande à la Cour de lui rendre justice ;

Considérant que la demande du requérant tend à soumettre à la Cour la régularité de sa radiation ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Nounagnon GOGAN, à monsieur le Chef d'Etat-Major des Forces armées béninoises et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours d'un citoyen contre un autre au sujet d'une contestation immobilière

La requête ressort de la compétence des juridictions relevant du pouvoir judiciaire et n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 septembre 2018, à Cotonou enregistrée à son secrétariat le 09 octobre 2018 sous le numéro 2171/311/REC-18, par laquelle monsieur Gilbert OKE, 07 BP 132 Cotonou, porte plainte contre monsieur Joseph DOSSOU OKE ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï messieurs André KATARY et Joseph DJOGBENOU en leur rapport et les parties en leurs observations à l'audience plénière du 18 avril 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'à la suite de la destruction de son verger par monsieur Joseph DOSSOU OKE, il a saisi le tribunal de première Instance d'Allada d'une demande d'indemnisation demeurée sans suite ; que c'est alors qu'il réitère la même demande devant la haute Juridiction ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Joseph DOSSOU OKE conteste ces allégations et soutient qu'il s'agit d'une contestation immobilière ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la demande en indemnisation dont la haute Juridiction est saisie ressortit de la compétence des juridictions relevant du pouvoir judiciaire ; qu'elle n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution : qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à messieurs Gilbert OKE et Joseph DOSSOU OKE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur

Le Président

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation des Forces armées béninoises

Le requérant tend à solliciter de la Cour le contrôle des conditions de sa radiation ; une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 19 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1995/278/REC-18, par laquelle monsieur Raoul Romaric E. COLLY, Matricule 31013, téléphone 97 33 13 47/69 43 38 10, 01 BP 1799 Cotonou, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été engagé dans les forces armées béninoises en qualité de conducteur au premier bataillon du train après dix-huit mois de formation ; qu'à la suite d'un incident à l'occasion duquel il fait un usage inapproprié de son arme à feu, il a été mis aux arrêts de rigueur pendant deux semaines avant d'être radié de l'effectif des forces armées ; qu'il demande l'aide de la Cour en vue de sa réintégration ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-Major général des armées, représenté par le chef du personnel, explique que le requérant était dans le cas d'une conscription et d'une bavure ;

Considérant que monsieur Raoul Romaric E. COLLY sollicite en réalité le contrôle par la Cour des conditions de sa radiation ; qu'une telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Raoul Romaric E. COLLY et publié au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation des Forces armées béninoises

Le requérant tend à solliciter de la Cour le contrôle des conditions de sa radiation ; une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2350/357/REC-18, par laquelle monsieur Nathaniel Frédy ADJANOHOUN, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des Forces armées béninoises;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été recruté dans l'effectif des Forces armées béninoises en 2004 et radié en 2009 pour cause d'absence non justifiée ; qu'il précise qu'il n'a jamais été entendu devant un conseil de discipline et que son acte de radiation mentionne, au motif, « désertion de plus de trente (30) jours » ; qu'il ajoute avoir entrepris des démarches en vue du paiement de ses soldes sans succès ; qu'il demande l'aide de la Cour en vue de la reconstitution de sa carrière et la restitution de ses soldes ;

Considérant qu'en réponse, le chef du personnel, représentant le chef d'Etat-major général des Forces Armées béninoises, explique que selon la loi, une absence non justifiée de trente (30) jours conduit à une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises ;

Considérant que monsieur Nathaniel Frédy ADJANOHOUN sollicite en réalité le contrôle par la Cour des conditions de sa radiation ; qu'une telle demande ne relève

pas des attributions de la Cour telles qu’elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu’il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Nathaniel Frédy ADJANOHOOUN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation des Forces armées béninoises

Le requérant tend à solliciter de la Cour le contrôle des conditions de sa radiation ; une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 12 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2456/389/REC par laquelle monsieur Abibou BALOGOUN, matricule 28533, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été recruté dans les forces armées béninoises en 2002 et qu'à la suite d'une absence pour cause de maladie, il a été, dès son retour dans son unité, mis en arrêt de rigueur pour quarante-cinq (45) jours avant de subir des atrocités qui l'ont poussé à rentrer chez lui ; qu'il précise que sans être entendu devant un conseil de discipline, il a été informé quelques semaines plus tard de sa radiation de l'armée ; qu'il demande l'aide de la Cour pour sa réintégration dans l'effectif des forces armées béninoises ;

Considérant qu'en réponse, le chef d'Etat-Major général des armées, représenté par le chef du personnel explique que, selon la loi, une absence de six (6) jours constitue le soldat en déserteur, tandis qu'une absence non justifiée de trente (30) jours le conduit à la radiation ; qu'il précise que si la procédure de radiation commence après trente (30) jours d'absence non justifiée, la radiation n'est prononcée que six (6) mois après par un conseil de discipline ;

Considérant qu’il ressort des éléments du dossier que monsieur Abibou BALOGOUN sollicite en réalité le contrôle par la Cour des conditions de sa radiation ; qu’une telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu’elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu’il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.
La présente décision sera notifiée à monsieur Abibou BALOGOUN et publié au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph	DJOGBENOU	Président
	Razaki	AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert	AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de	DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi	MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M.	NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur, Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA **Joseph DJOGBENOU**

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation des Forces armées béninoises

Le requérant tend à solliciter de la Cour le contrôle des conditions de sa radiation ; une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 09 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 13 novembre 2018 sous le numéro 2476/393/REC-18 par laquelle monsieur Kabir FAÏNOU, matricule 35603, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 18 avril 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'engagé en 2011 dans les forces armées béninoises, il a fait dix-huit mois de service avant d'être envoyé en mission d'escorte gros-porteur à Cotonou à partir du 1^{er} mars 2013 ; qu'il a profité de son heure de récupération, après cette mission, pour se rendre à Parakou le 14 mars 2013 avec son arme "AK56" lorsqu'il a été interpellé par la brigade de Ouinhi au sujet de son arme ; ce qui a provoqué sa radiation des forces armées par décision n°13/2/051/EMG/DOPA/RCM/SA extrait n°17 du Conseil des ministres du 30 mai 2013 ; qu'il demande l'aide de la Cour pour sa réintégration dans l'effectif des forces armées béninoises ;

Considérant qu'en réponse, le chef d'Etat-major des armées, représenté par le chef du personnel, explique que le requérant aurait dû réintégrer son arme au magasin et demander une autorisation avant de se déplacer même au cours des heures de

récupération ; qu'il ajoute que le requérant n'est pas un déserteur, mais il n'a tout simplement pas été engagé après ses dix-huit mois de service ;

Considérant que monsieur Kabir FAÏNOU sollicite en réalité le contrôle par la Cour des conditions de sa radiation ; qu'une telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kabir FAINOU et publié au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité d'un arrêté portant déclaration d'utilité publique d'un site devant abriter un marché

Invocation des articles 31 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ; 121 al. 2, 114 et 117 de la Constitution

La requête tend à faire apprécier par la Cour l'opportunité et la régularité de l'arrêté querellé ; une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Toffo du 04 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 05 octobre 2018 sous le numéro 2154/307/REC-18 par laquelle les héritiers de feu HOUNGNIBO Faustin, représentés par monsieur Yves HOUNGNIBO, Tel. : 97 63 67 27, forment un recours en inconstitutionnalité de l'arrêté n° 3/ 0155/DEP/ATL/SG/SPAT/SA/021SGG18 du 10 septembre 2018 portant déclaration d'utilité publique du site de la portion devant abriter le marché de Houègbo ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et les parties en leurs observations à l'audience plénière du 18 avril 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants font grief à l'arrêté querellé d'avoir adopté, sur trois projets, un plan de modernisation du marché de Houègbo qui créerait plus de dommages à la propriété de leur auteur et à celles d'autres populations ; qu'ils allèguent que cette propriété est bâtie sur une parcelle munie du titre foncier n° 096 d'Allada datant de 1930 qui abrite également le marché de Houègbo ; que le projet d'élargissement et d'assainissement de ce marché envisage la démolition de cette propriété où repose, entre autres, la dépouille de leur feu père ;

Considérant qu'en réponse, le préfet du département de l'Atlantique précise que l'arrêté en cause a été pris conformément à la législation foncière et domaniale en vigueur en République du Bénin dans le cadre de la modernisation du marché de Houègbo ; que le périmètre de ce projet comprend les propriétés de plusieurs familles dont celle des requérants ; que la concertation engagée avec ces familles était en cours lorsque l'administration a été saisie du recours des requérants devant la haute Juridiction ; qu'il fait constater qu'aucune demande n'y a été formulée ; que se référant aux articles, d'une part, 210 et 211 de la loi 2013-01 du 14 août 2013 portant code foncier et domanial en République du Bénin, d'autre part, 22 de la Constitution, il relève que l'opportunité d'exproprier un domaine dans un but d'intérêt général, ou d'aménagement urbain ou rural, appartient exclusivement et souverainement à l'administration qui est uniquement tenue au respect de la législation en la matière ; que, dans le processus en cours, aucune règle n'a encore été enfreinte par l'administration qui n'a pas encore pris possession des lieux ; qu'il demande à la Cour de déclarer conformes à la Constitution la décision d'expropriation de la famille HOUNGNIBO et le processus y afférent ;

Considérant que Maître Alexandrine F. SAÏZONOU-BEDIE, Conseil de la préfecture de l'Atlantique, quant à elle, relève que l'arrêté querellé a été pris par le préfet en vertu des prérogatives que lui confère l'article 10 de la loi 97-028 du 15 janvier 1999 portant organisation de l'administration territoriale en République du Bénin ; que, d'une part, elle soulève l'incompétence de la Cour à connaître de la demande des requérants qui vise à lui faire apprécier la régularité de l'acte administratif ; que, d'autre part, elle soutient l'irrecevabilité de la requête en ce que les requérants, qui ne prouvent pas leur qualité d'héritiers, ne justifient pas d'un intérêt légitime direct et personnel juridiquement protégé et que le rapporteur, signataire du recours pour le compte de tous les autres héritiers, ne dispose pas d'un mandat ; qu'enfin, elle demande le rejet du recours motif pris de ce que les requérants ne justifient pas les préjudices allégués et que le préfet, en vertu de l'article 215 du code foncier et domanial, a agi dans les limites de ses pouvoirs et conformément à la loi ;

Considérant qu'en réplique aux observations du conseil de la préfecture, monsieur Yves HOUNGNIBO produit copies de son acte de naissance et du testament de son feu père pour justifier sa qualité d'héritier et défendre la recevabilité du recours ; qu'il soutient la compétence de la Cour qui est appelée à se prononcer sur la violation du droit à l'habitat des citoyens par la procédure d'expropriation qui ne tient pas compte des observations des populations ; que selon lui, le bien-fondé du recours découle de l'obligation de vénérer les mânes des ancêtres et du respect dû aux morts par la tradition ;

Sur la recevabilité de la requête

VU l'article 31 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Considérant qu'il découle de la disposition susvisée que la requête émanant d'une association doit comporter, à peine d'irrecevabilité, son adresse précise, la preuve non seulement de la capacité à agir en justice de ladite association, mais aussi de la qualité du requérant à représenter ou à agir au nom et pour le compte de l'association dont s'agit ; qu'en l'espèce, l'adresse portée sur la requête est imprécise ; qu'en outre, le requérant n'a produit aucun mandat pouvant justifier sa qualité à représenter les héritiers de feu HOUNGNIBO Faustin ; que dès lors, la requête doit être déclarée irrecevable ;

Considérant que cette requête fait cependant état de la violation présumée de droits fondamentaux ; qu'en vertu de l'article 121 alinéa 2 de la Constitution, il y a lieu de se prononcer d'office ;

Sur l'opportunité et la régularité de l'arrêté querellé

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour l'opportunité et la régularité de l'arrêté n° 3/0155/DEP/ATL/ SG/ SPAT/SA/021SGG18 du 10 septembre 2018 portant déclaration d'utilité publique du site de la portion devant abriter le marché de Houègbo ; que cette demande relève du contrôle de la légalité ; que la Cour ne saurait en connaître ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente.

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit que la requête de monsieur Yves HOUNGNIBO est irrecevable.

Article 2 : Se prononce d'office.

Article 3 : Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Yves HOUNGNIBO, à monsieur le préfet du département de l'Atlantique et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COUR CONSTITUTIONNELLE. Recours en rectification d'erreur matérielle dans la décision

DCC 18-199 du 02.10.2018

Invocation de l'**article 124 al. 2 et 3 de la Constitution**

Des éléments du dossier, il ressort que La requête ne s'analyse pas comme une rectification d'erreur matérielle mais tend plutôt à un réexamen de la décision ; il y a autorité de la chose jugée

Irrecevabilité

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2162/308/REC-18 par laquelle monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, demeurant à Cotonou, 03 BP 2217, forme un recours en rectification d'erreur dans la décision DCC 18-199 du 02 octobre 2018 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN expose que dans sa décision DCC 18-199 du 02 octobre 2018 relative au contrôle de conformité à la Constitution du code électoral, la Cour a déclaré l'alinéa 1 de l'article 249, tel qu'écrit avant le contrôle de conformité, contraire à la Constitution au motif que cette disposition est discriminatoire à l'égard du candidat naturalisé relativement à l'obligation de résider pendant dix (10) années consécutives au Bénin, puisque selon le texte, s'il est naturalisé béninois, le candidat aux élections législatives doit résider au Bénin dix (10) années au moins sans interruption, alors que le même naturalisé béninois, candidat à l'élection présidentielle, n'est pas soumis à cette obligation ; que selon l'article 44 de la Constitution pour être candidat à l'élection présidentielle il faut avoir acquis la nationalité béninoise depuis au moins dix (10) ans ; que c'est en méconnaissance de cette disposition constitutionnelle qui pose

la condition d'acquisition de la nationalité béninoise depuis au moins dix années pour être candidat à l'élection présidentielle au Bénin que la Cour a ainsi statué ; que c'est une erreur de la part de la Cour constitutionnelle de juger comme elle l'a fait ; qu'il demande de rectifier cette erreur pour que la décision DCC 18-199 du 02 octobre 2018 soit conforme elle-même à la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 24 du règlement intérieur de la Cour « *Toute partie intéressée peut saisir la Cour constitutionnelle d'une demande en rectification d'erreur matérielle d'une décision. Cette demande doit être introduite sous les mêmes formes que la requête introductive d'instance et dans un délai d'un mois à compter de la notification de la décision dont la rectification est demandée* » ; que par ailleurs, l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution dispose : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours.*

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles » ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que la requête de monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN ne vise pas une erreur matérielle, l'erreur matérielle étant définie comme « *une simple erreur de plume ou de dactylographie, d'orthographe d'un nom, de terminologie ou d'une omission dans la décision.* » ; qu'elle tend plutôt à déférer devant la Cour, sa décision DCC 18-199 du 02 octobre 2018, aux fins de son réexamen ; qu'au regard de l'article 124 alinéas 2 et 3 précité de la Constitution, il y a autorité de chose jugée ; que dès lors, la requête doit être déclarée irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la requête est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI DE JUSTICE. Recours en inconstitutionnalité de l'article 19 al. 2 de la loi portant création de la CRIET

Invocation de l'article **124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 18-133 du 21.06.2018 et DCC 19-055 du 31.01.2019**

Autorité de la chose jugée

Irrecevabilité

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 10 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2173/312/REC-18 par laquelle monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, demeurant à Cotonou, 03 BP 2217, forme un recours en inconstitutionnalité de l'article 19 alinéa 2 de la loi n° 2018-13 du 02 juillet 2018, modifiant et complétant la loi n° 2001-37 du 27 août 2002 portant organisation judiciaire en République du Bénin modifiée et création de la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN expose que l'alinéa 2 de l'article 19 de la loi n° 2018-13 du 02 juillet 2018, modifiant et complétant la loi n° 2001-37 du 27 août 2002, en disposant que « Les arrêts de la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme ... sont susceptibles de pourvoi en cassation du condamné... » ne donne pas au condamné le droit d'interjeter appel et de faire examiner par une juridiction supérieure la déclaration de culpabilité et la condamnation ; que cette disposition fait ainsi grief au droit fondamental d'interjeter appel contre certaines décisions en matière pénale ; que ce faisant, elle est contraire à la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples en son article 7.1.a.) et au Pacte international des droits civils et politiques en son article 14 (5) ;

Considérant qu'en réponse, le Président de l'Assemblée nationale observe que la Cour constitutionnelle, par décision DCC 18-133 du 21 juin 2018 a dit que toutes les dispositions de la loi querellée sont conformes à la Constitution ; qu'il y a autorité de chose jugée ;

Considérant qu'aux termes de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution : « Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours.

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles » ;

Considérant que dans sa décision DCC 18-133 du 21 juin 2018 la Cour a examiné et déclaré que toutes les dispositions de la loi n° 2018-13 modifiant et complétant la loi n° 2001-37 du 27 août 2002 portant organisation judiciaire en République du Bénin modifiée et création de la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme sont conformes à la Constitution ; que par ailleurs dans sa décision DCC19-055 du 31 janvier 2019, la haute Juridiction a déclaré que d'une par l'article 14 § 5 du Pacte international relatif aux droits civils et politiques dispose : « *Toute personne déclarée coupable d'une infraction a le droit de faire examiner par une juridiction supérieure la déclaration de culpabilité, conformément à la loi* » ; qu'il faut en entendre, premièrement, qu'il est conféré par ce texte *une faculté* à toute personne de faire examiner sa cause par une juridiction supérieure, deuxièmement, que lorsque la législation nationale organise un tel recours ; qu'il ne s'entend pas comme un devoir prescrit ou une obligation impérative imposée aux Etats parties d'instituer en toute matière le double degré de juridiction ; que quoique général, le principe du double degré de juridiction n'est ni fondamental ni absolu ; qu'il ne s'oppose pas, en matière répressive, à ce que la Haute Cour de Justice, juridiction compétente *ratione personae* pour connaître des infractions commises par le Président de la République ou les membres de son Gouvernement, statue en dernier ressort, et que la chambre de l'instruction à elle attachée apprécie les faits aux fins de rapport non susceptible de recours ; que, d'autre part, le double degré de juridiction n'étant pas un principe constitutionnel, ne s'impose pas au législateur ; qu'il n'y a donc pas la violation alléguée de la Constitution ; que dès lors, il y a autorité de chose jugée ; que la requête doit être déclarée irrecevable ;

EN CONSEQUENCE:

Dit que la requête est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Vice-Président

	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité d'un licenciement

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

La requête tend à faire intervenir la Cour dans le règlement d'un différend de travail ; une telle demande relève du juge de la légalité et non du juge constitutionnel.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Zinvié du 07 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 26 septembre 2018 sous le numéro 2057/290/REC-18, par laquelle monsieur Germain Tonangnon AHOKOU, BP 96 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de son licenciement de la société COMON SA ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 08 avril 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'employé à la société COMON S.A depuis le 1^{er} novembre 2007, il a été contraint par les autorités de cette entreprise, courant octobre 2017, à les saisir d'une lettre de démission avec la promesse qu'il sera réembauché dans une autre société dénommée « DCBE » ; que le réembauchage a effectivement eu lieu mais, qu'en janvier 2018, un certificat de travail lui a été délivré avec la mention qu'il quitte l'entreprise libre de tout engagement ; que depuis lors, il ne perçoit plus de salaire ; qu'il estime qu'il est ainsi victime d'un licenciement abusif et sollicite l'aide de la Cour ; qu'il soutient que l'attitude de son employeur lui est davantage dommageable dans la mesure où ayant été victime de deux accidents successifs de travail au sein de l'entreprise, dont par ailleurs il n'a pas été dédommagé, il est réduit physiquement, porteur d'un handicap qui nécessite des soins au quotidien ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la demande du requérant tend à faire intervenir la Cour dans le règlement du différend de travail qui l'oppose à son employeur ; que l'appréciation d'une telle demande relève du juge de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité ne saurait en connaître ; qu'il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Germain Tonangnon AHOKOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit avril deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation de l'armée

Le requérant soumet à la Cour les modalités d'application de la décision fondant sa radiation ; la Cour juge de la constitutionnalité et non de la légalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 14 Mai 2018 enregistrée à son secrétariat le 15 Mai 2018, sous le numéro 873/144/REC-18, par laquelle monsieur Justin Wilfried KITI, élève gendarme, demeurant à Abomey, forme un recours contre sa radiation des effectifs de l'armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Sylvain M. NOUWATIIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été victime de radiation pour insubordination envers l'épouse de son supérieur hiérarchique qu'il a accompagnée au marché ; qu'ayant égaré son portable dans ledit marché, il a été obligé de laisser son second collègue conduire seul l'épouse du supérieur hiérarchique à la maison

en vue d'aller rechercher le bien égaré ; que ce comportement, lui a valu quelques jours de sanction disciplinaire puis ensuite sa radiation, en violation de la procédure disciplinaire ;

Considérant qu'en réponse, le Directeur général de la Police républicaine par intérim souligne qu'il a été observé chez le requérant depuis son recrutement des écarts de comportement révélant les prémices d'une indiscipline préjudiciable à la longue à l'institution ; que c'est ce qui justifie sa radiation par note de service n°2034/2-DGGN/DP/SEC **du 20 septembre 2010** conformément à l'article 3 de la décision n°0285/MDN/DC/SG/DRH/SAAC/SP-C du **13 mars 2014** portant admission dans la Gendarmerie nationale des élèves gendarmes qui dispose que « Les intéressés sont incorporés dans la Gendarmerie nationale à titre précaire et essentiellement révocable » ; que par ailleurs, il ajoute que la procédure disciplinaire est essentiellement réservée aux agents titularisés, par conséquent, le moyen tiré de la violation de cette procédure est mal fondé ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier les sanctions disciplinaires ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant soumet à l'examen de la Cour les modalités d'application de l'article 3 de la décision n°0285/MDN/DC/SG/DRH/SAAC/SP-C du 13 mars 2014 portant admission dans la gendarmerie, qui sert de fondement de sa radiation ; que la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Justin Wilfried KITI, à monsieur le Directeur général de la Police républicaine et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre
Le Co-Rapporteur,		Le Président,

Sylvain Messan NOUWATIN -

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'une réintégration dans l'effectif du personnel des Forces armées béninoises

La demande du requérant tend à faire apprécier par la Cour la sanction administrative à lui infligée suite à une méconnaissance du règlement militaire ; demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 19 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 26 novembre 2018 sous le numéro 2590/428/REC-18, par laquelle Monsieur Armel Fabrice A. MENSAH, demeurant à Akonaboé (Porto-Novo), BP : 281 Porto-Novo, forme un recours aux fins de sa réintégration dans l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Rigobert AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que par la requête sous examen le requérant sollicite de la Cour sa réintégration dans les Forces armées béninoises ; qu'à l'audience publique de mise en état du 22 janvier 2018, il déclare qu'il a soupçonné sa hiérarchie de lui monter un coup dans une affaire de perte de son porte-monnaie et d'une carte bancaire

appartenant à un collègue avec qui il était de faction ; qu'il a été déposé à la brigade puis déféré en prison où il a passé cinq (05) mois deux (02) jours ; qu'après sa libération, il a été muté à Natitingou avec une suspension de salaire ; que c'est ainsi qu'il lui a été annoncé la décision de sa réforme sans aucune note de radiation ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'état-major de l'armée de terre fait observer que la radiation de monsieur Armel Fabrice A. MENSAH est consécutive à son absence illégale de plus de trente jours en méconnaissance du règlement militaire ;

Considérant que le recours de monsieur Armel Fabrice A. MENSAH tend à faire apprécier par la Cour la sanction administrative qui lui a été infligée suite à une méconnaissance du règlement militaire ; qu'une telle appréciation relève du contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Armel Fabrice A. MENSAH, au chef d'Etat-Major de l'armée de terre et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le co- Rapporteur,

Le Président,

Rigobert AZON

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation de l'armée

Le requérant soumet à la Cour la régularité de sa radiation de l'effectif des Forces armées béninoises ; la Cour juge de la constitutionnalité et non de la légalité

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 16 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2543/412/REC-18, par laquelle monsieur Aubin GANTIN, domicile Cocodji, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Rigobert A. AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que de retour avec retard d'une permission pour aller passer un test de motard, il a été puni, puis radié des Forces armées béninoises ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution.

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la radiation de monsieur Aubin GANTIN de l'effectif des Forces armées béninoises ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'il échet dès lors de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE:

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Aubin GANTIN, au chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le deux mille dix-neuf ,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX.. Recours contre une radiation de l'armée et une demande de réintégration

Le requérant a été radié de l'armée en application du règlement militaire pour absence illégale ; que par ailleurs, l'intervention de réintégration sollicitée est hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 10 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 11 décembre 2018 sous le numéro 2710/453/REC-18, par laquelle monsieur Alexandre Mahugnon KPOSSOU, militaire, demeurant à Abomey-Calavi, BP 744, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoise et sollicite l'intervention de la Cour aux fins de sa réintégration ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Rigobert AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que militaire de fonction, il a été radié de l'effectif des forces armées à la suite d'un voyage qu'il a effectué sur Parakou sans l'autorisation de son chef de corps. ; qu'il a déjà subi plusieurs sanctions du fait de ce comportement pour lequel il a présenté des excuses ; qu'il souhaite l'intervention de la Cour en vue d'obtenir l'indulgence de sa hiérarchie et par suite sa réintégration ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-major de l'armée de terre observe que le requérant qui s'est souvent illustré par son comportement d'indiscipline a été radié de l'effectif des forces armées pour s'être illégalement absenté de son poste de travail sur une période de plus de trente jours ; que sa radiation est intervenue en application des textes régissant l'armée, notamment la loi n° 2005-43 du 26 juin 2005 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'en application de la loi n° 2005-43 du 26 juin 2005 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises, monsieur Alexandre Mahugnon KPOSSOU a été radié de l'effectif des forces armées pour absence illégale ; que celui-ci implore l'indulgence de sa hiérarchie afin d'être réintégré dans ses fonctions et sollicite l'intervention de la Cour à cette fin ;

Considérant que l'intervention sollicitée par le requérant n'entre pas dans le domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente.

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alexandre Mahugnon KPOSSOU, au Chef d'Etat-major de l'armée de terre et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation de l'armée

Le requérant soumet à la Cour la régularité de sa radiation de l'effectif des Forces armées béninoises ; la Cour juge de la constitutionnalité et non de la légalité

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 07 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 08 janvier 2019 sous le numéro 0042/014/REC-19, par laquelle monsieur Pierre-Claver BEHANZIN, demeurant à Abomey Maison Hospice BEHANZIN BP 2186 Goho Abomey, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Rigobert AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que de retour de la visite à sa belle-famille autorisée par son chef de poste, il a été mis aux arrêts de rigueur pendant huit jours et radié de l'effectif des Forces armées ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution.

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la radiation de Monsieur Pierre-Claver BEHANZIN de l'effectif des Forces armées béninoises ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'il échet dès lors de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE:

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Pierre-Claver BEHANZIN, au chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf ,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co- Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour Constitutionnelle.

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 19 février 2019 sous le numéro 0423/082/REC-19, par laquelle monsieur Aimé ADANDE, BP 302 Cotonou, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Rigobert AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été radié de l'effectif des forces armées sans aucun acte administratif et sans ses droits ; qu'il a écrit au Ministre en charge de la défense sans suite ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution.

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la radiation de Monsieur Aimé ADANDE de l'effectif des Forces armées béninoises ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'il eût dès lors de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE:

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Aimé ADANDE, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf ,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 22 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date, sous le numéro 2571/425/REC-18, par laquelle monsieur Mermoz Koffi AGBANGLA, matricule 30435, BP 16-03 Abomey-Calavi forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des forces l'armée de terre béninoise ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Madame de DRAVO ZINZINDOHOUE C. Marie José et monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant indique que le samedi 02 janvier 2010 alors qu'il se rendait à son domicile sur permission du chef de poste, il est tombé dans une bagarre et a dû intervenir pour séparer les protagonistes ; qu'à la suite de cette

altercation, il a été condamné à trois (03) mois de prison ; que libéré, il a repris service avant d'être radié des effectifs de l'armée le 1^{er} juillet 2010 ;

Considérant que le requérant a réitéré les termes de son recours à l'audience de mise en état du 22 janvier 2019, audience à laquelle le chef d'état-major général des armées, requis, ne s'est pas présenté, ni se faire représenter, ni tenu copie de ses observations à la Cour ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la demande du requérant tend à soumettre à la Cour la régularité de sa radiation ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles suscités de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet pour la Cour de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mermoz Koffi AGBANGLA, chef d'état-major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Co- Rapporteur,

Le Président,

Sylvain Messan NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'une réintégration dans l'effectif du personnel des Forces armées béninoises

La demande n'entre pas dans les attributions de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 novembre 2018 enregistrée au secrétariat de la Cour constitutionnelle le 14 novembre 2018 sous le numéro 2481/397/REC-18, par laquelle monsieur Romaric V. KEOUDA, ex soldat de 2^{ème} classe de l'armée béninoise, 1^{er} BIM, Cotonou, camp-Guézo, forme une demande aux fins de sa réintégration dans l'Armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Sylvain M. NOUWATIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'ayant refusé d'exécuter l'ordre d'un supérieur, il est devenu la cible de ses menaces et punitions et a déserté l'armée en 2007 à causes de ces menaces ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Considérant que la demande de monsieur Romaric V. KEOUDA visant à le faire réintégrer dans les Forces armées béninoises n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Romaric V. KEOUDA, à monsieur le Chef d'Etat-Major général des Forces armées béninoises et publié au Journal officiel.

Ont signé à Cotonou le neuf mai deux mille dix neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN

.-Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.
Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**
Incompétence

La Cour constitutionnelle

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1949/266/REC-18, par laquelle monsieur Fessal A. ABOU, S/C AMADOU ISSIFOU BP 52 Tchaourou, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été admis à l'hôpital d'instruction des Armées sur autorisation de sa hiérarchie pour des soins suivant l'ordre de mission n°16-1112/5°BIA/PC/SEC du 19 décembre 2016, mais il lui a été notifié la décision n°1417/EMAT/DRH/BGP/SAB/SEC du 27 avril 2017 portant sa réforme pour absence irrégulière; qu'il estime que ladite décision a été prise en violation des articles 15 et 16 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 34 et 35 de la Constitution et sollicite par conséquent de la Cour, son annulation pure et simple ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'état –major de l'Armée de Terre a observé que la radiation de monsieur Fessal A. ABOU est consécutive à son absence illégale de plus de trente jours en méconnaissance du règlement militaire ;

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la radiation de monsieur Fessal A. ABOU de l'effectif des Forces armées ; qu'une telle demande relève d'un contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'il échet dès lors de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Fessal A. ABOU, à monsieur le Chef d'état –major de l'armée de terre et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1971/274/REC-18, par laquelle monsieur Nounagnon C. Clément VIAKINNOU, BP 44 Avrankou, sollicite l'intervention de la Cour contre sa radiation de l'effectif des forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a sollicité et obtenu une autorisation verbale de son chef de poste pour se rendre en famille ; qu'au retour, il a eu un accident qui l'a conduit à la brigade de Zakpota ; qu'après avoir été libéré de la brigade de Zakpota, il a été radié des Forces armées béninoises ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-Major général des armées explique qu'en violation des dispositions de l'article 13 du décret n° 2008-493 du 29 août

2008 portant règlement de discipline générale dans les Forces armées béninoises, le requérant n'a jamais adressé un recours après la notification de sa radiation dans les délais prévus ; que par ailleurs, il affirme que selon le principe de recrutement par levée de contingent dans les Forces armées béninoises, le rengagement des jeunes appelés se fait selon les besoins et compte tenu de la manière de servir des demandeurs et n'est pas automatique ; que monsieur Nounagnon C. Clément VIAKINNOU s'est rendu dans le village Adjokan pour contrôler, en tenu treillis, les pièces des motos des usagers de la route sur le tronçon Zakpota-Tinvi ; que pendant cette opération, il a porté des coups et blessé un motocycliste qui a refusé d'obtempérer à ses injonctions ; que c'est pour cette inconduite qu'il n'a pas été réengagé suite à sa punition ; qu'il ne s'agit donc pas d'une radiation comme il le prétend ; qu'il demande à la Cour de rejeter la requête de monsieur Nounagnon C. Clément VIAKINNOU pour affirmation non fondée ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que la requête de monsieur Nounagnon C. Clément VIAKINNOU tend à faire apprécier par la Cour la régularité de son non réengagement pour mauvaise conduite ; qu'une telle appréciation relève du contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne peut donc pas en connaître ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Nounagnon C. Clément VIAKINNOU, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour constitutionnelle.

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1996/279/REC-18, par laquelle Monsieur Adignon Armand Gérard ASSOGBA, 01 BP 1799 Cotonou, forme un recours pour solliciter de la Cour d'ordonner son réengagement dans l'Armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'après sa formation de base et la formation complémentaire, il n'a pas été réengagé ; qu'il sollicite que soit ordonné son réengagement ;

Considérant que la requête de monsieur Adignon Armand Gérard ASSOGBA tend à demander à la Cour d'intervenir pour qu'il soit réengagé dans les Forces armées béninoises après la conscription ; que les articles 114 et 117 de la Constitution qui

déterminent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour une telle intervention ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE:

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Adignon Armand Gérard ASSOGBA, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Gbada du 17 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2000/280/REC-18, par laquelle monsieur Bernadin Sagbo SEKE, 11 BP 100 Gbada, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été radié du premier bataillon interarmes à Gbada sans aucune note de service ni procès-verbal du conseil de discipline ; qu'à la demande de son livret individuel, il lui a été répondu qu'aucune note de radiation n'est parvenue aux Forces armées béninoises ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution.

Considérant que la requête tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la radiation de monsieur Bernadin Sagbo SEKE de l'effectif des Forces armées ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'il echet dès lors de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à Monsieur Bernadin Sagbo SEKE, à monsieur le Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête à Cotonou, enregistrée à son secrétariat le 13 décembre 2018 sous le numéro 2736/460/REC-18, par laquelle monsieur Frédéric ANAGONOUVO, militaire, demeurant à Cotonou, BP 163, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été radié de l'effectif des Forces armées pour désertion alors que ses absences du service étaient dues à son mauvais état de santé dont il a tenu informé sa hiérarchie ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour afin d'y être réintégré ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-major de l'armée de terre observe que le requérant a été radié pour s'être illégalement absenté de son poste de travail sur une période de plus de trente jours en application des textes régissant l'armée, notamment la loi n° 2005-43 du 26 juin 2005 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête de monsieur Frédéric ANAGONOUVO tend à faire apprécier par la Cour la régularité de sa radiation de l'effectif des Forces armées et relève d'un contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Frédéric ANAGONOUVO, au Chef d'Etat-major de l'armée de terre et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution ; application de la loi n° 2005-43 du 26 2005

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour Constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2788/467/REC-18, par laquelle monsieur Hervé G. NOUMAHOUKOU, militaire, demeurant à Abomey, BP 2023, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui Monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que victime d'un accident de la circulation, il est resté absent de son poste de travail et l'a fait savoir à sa hiérarchie ; qu'alors qu'il n'a pas été informé d'un appel lancé à tous les malades par son chef de corps d'avoir à se présenter, il est accusé de désertion ; qu'il a appris par la suite qu'il est radié et sollicite l'intervention de la Cour ; qu'il a joint à sa requête plusieurs pièces, notamment des certificats médicaux ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-major de l'armée de terre observe que monsieur Hervé G. NOUMAHOUKOU a été radié pour s'être illégalement absenté de son poste de travail sur une période de plus de trente jours ; qu'il précise que la radiation est intervenue en application des textes régissant l'armée, notamment la loi n° 2005-43 du 26 juin 2005 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'en application de la loi n° 2005-43 du 26 juin 2005 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises, monsieur Hervé G. NOUMAHOUKOU a été radié de l'effectif des forces armées pour absence illégale ; que sa requête qui tend à faire apprécier par la Cour la régularité de sa radiation de l'effectif des Forces armées relève d'un contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hervé G. NOUMAHOUKOU, au Chef d'Etat-major de l'armée de terre et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.
Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**
Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0115/029/REC-19, par laquelle monsieur Bidossessi Mike Stéphane FANDOHAN, 07 BP 1243, forme un recours aux fins de sa réintégration dans l'Armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été injustement radié de l'armée ; qu'il demande à la Cour une nouvelle enquête afin de le réintégrer ;

Considérant que la demande de monsieur Bidossessi Mike Stéphane FANDOHAN visant à le faire réintégrer dans les forces armées béninoises n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Bidossessi Mike Stéphane FANDOHAN, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 28 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 12 octobre 2018 sous le numéro 2213/317/REC-18, par laquelle Monsieur Amidou LATIFOU, demeurant à Sèkandji, 01 BP 5254 Cotonou, forme un recours contre le chef de cabinet pour avoir pris une note de sa désertion et monté un dossier de sa radiation des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que pour avoir refusé de signer et d'exécuter une punition, il n'a pas pu prendre service à son nouveau poste d'affectation ; que suite à cette non prise de service, le chef de cabinet a pris une note de sa désertion et monté un dossier de sa radiation des Forces armées béninoises qui n'est pas encore signé ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-Major général expose que le requérant a été sanctionné pour insubordination et mauvaise manière de servir, puis muté au groupement de protection de Ladji à Cotonou ; qu'il a refusé non seulement d'exécuter la punition de huit jours d'arrêt simple qui lui a été infligé, mais aussi de rejoindre le groupement de protection, sa nouvelle unité d'affectation ; qu'il a été déclaré déserteur par le commandant de ce corps conformément aux articles 107 et 133 de la loi n° 2005-43 du 26 juin 2006 portant statut général des personnels militaires des forces armées béninoises ; qu'il demande à la Cour de déclarer irrecevable le recours de monsieur Amidou LATIFOU ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que la requête de monsieur Amidou LATIFOU tend à faire apprécier par la haute Juridiction la régularité de sa radiation des Forces armées béninoises ; que cette appréciation n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE:

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Amidou LATIFOU, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Messan Sylvain NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'un réengagement au sein des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

Demande hors du champ de compétence de la compétence de la Cour tel que fixé par les **article 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 06 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2253/331/REC-18, par laquelle Monsieur Hippolyte N. C. GANDOTE, 01BP 583 Porto-Novo, sollicite l'intervention de la Cour au sujet de sa situation administrative dans l'Armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs André KATARY et Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que lors des manœuvres Donga 2003 avec les militaires belges, il a cogné sa tête contre une pierre ; qu'un mois après, il a souffert d'un abcès cérébral et a subi une intervention chirurgicale ; que depuis, il est resté à la maison sans aucun acte de radiation malgré qu'il a retrouvé sa santé ; qu'il a écrit

au Médiateur de la République, au ministre de la défense, au ministre de la justice et au chef d'Etat-Major général des armées sans suite ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-Major de l'Armée de Terre explique qu'en vertu des dispositions de la loi n° 63-5 sur le recrutement, au terme des dix-huit mois de service militaire les appelés sont en principe rendus à la vie civile ; que leur rengagement est subordonné à plusieurs facteurs dont la barre budgétaire, le niveau de discipline, l'aptitude physique ; que le non rengagement du requérant ne souffre d'aucune irrégularité et ne viole aucune disposition des lois et règlements en vigueur ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que la requête de Monsieur Hippolyte N. C. GANDOTE tend à faire apprécier par la Cour la régularité de son non rengagement ; qu'une telle appréciation relève du contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne peut donc pas en connaître ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à Monsieur Hippolyte N. C. GANDOTE, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre
Le Co-Rapporteur,		Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ouidah du 22 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2284/336/REC-18 par laquelle monsieur A. Samuel KOUMAGNON, demeurant à Ouidah, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que courant novembre 2016, il a obtenu une autorisation de soixante-douze (72) heures pour se rendre au chevet de sa femme et d'un de ses enfants malades ; que l'état de santé des siens ne s'améliorant pas, il a été amené à passer plus d'un mois ; qu'il a été radié sans conseil de discipline

pour absence illégale de trente (30) jours de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

Considérant que la demande du requérant tend à soumettre à la Cour la régularité de sa radiation ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur A. Samuel KOUMAGNON, au chef d'Etat-Major général des Forces armées béninoises et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A.AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 22 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 23 octobre 2018 sous le numéro 2292/339/REC-18 par laquelle monsieur Yacinthe Lénine HOUNTON DEDEGNON, demeurant à Pahou, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'à la suite de la programmation d'une garde de week-end, il a été puni d'une semaine de garde qu'il a refusée d'exécuter ; qu'après une sanction de dix (10) jours d'arrêt de rigueur, il a été radié ;

Considérant que le Chef d'Etat-Major des Forces armées béninoises n'a répondu à aucune des mesures d'instruction de la Cour ;

Considérant que la demande du requérant tend à soumettre à la Cour la régularité de sa radiation ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Yacinthe Lénine HOUNTON DEDEGNON, au chef d'Etat-Major des Forces armées béninoises et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 23 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2308/346/REC-18 par laquelle monsieur Tranquillin CHOUPAS, demeurant à Abomey-Calavi, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été incorporé dans l'Armée le 1^{er} novembre 1998 ; qu'après plusieurs affectations dont la dernière à Parakou, il a été radié ;

Considérant que la demande du requérant tend à soumettre à la Cour la régularité de sa radiation ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de

compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Tranquillin CHOUPAS, au Chef d'Etat-Major des Forces armées béninoises et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire abusive.

Invocation des articles 7.1 d de la CADHP et 147 du code de procédure pénale

Le requérant a été détenu pendant 8 ans sans avoir été présenté à une juridiction de jugement

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2211/315/REC-18, par laquelle monsieur Crespin FATONDJI alias FAMBO, en détention à la prison civile d'Abomey, forme un recours pour détention provisoire abusive ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Rigobert A. AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que monsieur Crespin FATONDJI alias FAMBO expose que dans le cadre de la procédure pénale n° Instruction CAB 2/2011/00054, n° Parquet LOKO/2011/RP-00993 pendante devant le tribunal de première Instance de Lokossa, il est écroué depuis le 03 août 2011 après avoir été inculpé pour des faits de coups et

blessures volontaires ayant entraîné une infirmité permanente ; que le 21 juillet 2017 il a été transféré à la prison civile d'Abomey ; qu'il fait plus de cinq (05) ans de détention provisoire sans être présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime que sa détention provisoire est devenue contraire à la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Lokossa observe que le 09 novembre 2015, le dossier de la procédure en cause a été transmis pour règlement définitif ; que le 21 juillet 2016, le procureur de la République a pris un réquisitoire supplétif de plus ample informé réclamant le certificat médical définitif de la victime ; qu'il a pris le cabinet en charge le 13 décembre 2017 ; que le 15 février 2018, le dossier a été clôturé par une ordonnance de transmission de pièce au Procureur général près la cour d'Appel d'Abomey ; que le dossier a été transmis le 27 mars 2018 ;

Considérant que le procureur de la République près le tribunal de première Instance de Lokossa observe par ailleurs que suite à l'affectation du juge d'instruction du 2^{ème} cabinet en septembre 2016, le cabinet est resté sans juge jusqu'en décembre 2017 ; que le nouveau juge d'instruction a clôturé le dossier qui a été transmis au procureur général près la cour d'Appel d'Abomey le 05 avril 2018 sous le n° 038/SA/PRL-18 ;

Vu les articles 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale ;

Considérant que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dispose : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que suivant les termes de l'article 147 alinéa 6 du code de procédure pénale toute personne inculpée doit être présentée aux juridictions de jugement dans un délai qui n'excède pas cinq (5) ans en matière criminelle et trois (3) ans en matière correctionnelle ;

Considérant qu'en l'espèce alors que l'inculpé est poursuivi pour une infraction criminelle, il est détenu provisoirement depuis près de huit (8) ans sans avoir été présenté à une juridiction de jugement ; que les motifs exposés par les différentes autorités judiciaires ne sauraient porter atteinte à un droit aussi fondamental que celui d'être jugé dans un délai raisonnable ; qu'il y a lieu de dire qu'il y a violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention anormalement longue de monsieur Crespin FATONDJI alias FAMBO viole la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Crespin FATONDJI alias FAMBO, à monsieur le juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance

de Lokossa, à monsieur le procureur de la République près le tribunal de première Instance de Lokossa à monsieur le procureur général près Cour d'Appel d'Abomey et au Garde des Sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUE ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 16 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2517/403/REC-18, par laquelle monsieur Farid Adissa ALAO demeurant à Porto-Novo, 01BP 3249 Porto-Novo, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des forces navales béninoises.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été radié des effectifs des forces armées pour absence non autorisée de plus de 30 jours due à son état de santé dépressif ; qu'il soutient n'avoir pas été mis en mesure d'exercer son droit à la défense devant le conseil de discipline et demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution la décision de radiation sur le fondement de l'article 3 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-Major des forces navales explique que le requérant a été radié conformément à la loi n°2005-043 du 26 juin 2006 portant statut général des personnels militaires des forces armées béninoises qui dispose en ces articles 107 et 133 que toute absence illégale de trente jours du militaire en activité entraîne la perte de son grade et sa radiation automatique ;

VU les articles 114 et 117

Considérant que les articles 114 et 117 qui fixent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier des sanctions disciplinaires ;

Qu'en l'espèce, le requérant soumet à la Cour l'examen de la procédure de sa radiation et demande sa réintégration dans l'armée ; que l'appréciation d'une telle demande relève du contrôle de légalité, la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

DECIDE

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Farid Adissa ALAO et à monsieur le Chef d'Etat-Major des forces navales et publiée au Journal officiel ;

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation de l'effectif des Forces armées béninoises n'est pas de la compétence de la Cour Constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2704/449/REC-18, par laquelle monsieur Francis MARTIN, militaire, demeurant à Cotonou, 05 BP 528, forme un recours contre sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï messieurs André KATARY et Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été recruté pour servir dans l'Armée béninoise en 2003 ; qu'à l'issue de sa formation, son recrutement a été suspendu pour des raisons qu'il ignore ; qu'il affirme avoir subi ce sort avec d'autres collègues dont certains ont été rappelés tandis que lui, ne l'a pas été ; qu'il estime être victime d'une discrimination et sollicite le concours de la Cour afin que justice soit faite ;

Considérant qu'en réponse, le Chef d'Etat-major de l'armée de terre confirme le non achèvement de la procédure de recrutement du requérant et explique qu'en application des lois régissant les Forces armées, après dix-huit mois de service militaire, les appelés sont rendus à la vie civile, leur rengagement étant subordonné à plusieurs facteurs dont la barre budgétaire, le niveau de discipline, l'aptitude physique ; que selon lui, le non rengagement de Monsieur Francis MARTIN ne souffre d'aucune irrégularité ;

Vu les articles 26, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier, notamment de la réponse du Chef d'Etat-major de l'armée de terre à la mesure d'instruction de la Cour, qu'à l'issue d'une période de service militaire, les engagés sont remis à la vie civile ; que leur rengagement est subordonné à un certain nombre de facteurs appréciés conformément à la loi n° 2005-43 du 26 juin 2005 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises ; qu'il en résulte que la demande du requérant tend à faire apprécier par la Cour les conditions d'application de la loi n° 2005-43 du 26 juin 2005 portant statut général des personnels militaires des Forces armées béninoises ; qu'une telle demande relève d'un contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Francis MARTIN, au Chef d'Etat-major de l'armée de terre et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	A. Rigobert AZON	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUE ET SOCIAUX. Recours aux fins d'une réintégration dans l'armée

La demande du requérant est hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date enregistrée à son secrétariat le 15 janvier 2019 sous le numéro 0084/022/REC-19, par laquelle monsieur Gildas BEHANZIN, demeurant à Abomey, maison Georges Collinet BEHANZIN, BP 2186 Goho-Abomey, forme une « plainte » aux fins de sa réintégration dans l'armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il est constaté son abandon au poste suite à son absence durant trois semaines ; qu'il demande à la Cour de le réintégrer ;

Considérant que la demande de monsieur Gildas BEHANZIN aux fins de se faire réintégrer dans les forces armées béninoises n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gildas BEHANZIN, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A.AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire abusive.

Invocation des articles 7.1 d de la CADHP et 147 du code de procédure pénale

Le requérant a été maintenu en détention pour non-paiement d'une caution préalable alors qu'il aurait dû être présenté à une juridiction de jugement dans le délai légal prévu au code de procédure pénale.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Lokossa du 1^{er} octobre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2096/302/REC-18, par laquelle monsieur Alex SOSSA, détenu à la prison civile de Lokossa, 05 BP 1687, forme un recours en inconstitutionnalité pour détention provisoire arbitraire en violation des articles 147 et 160 du code de procédure pénale et des articles 9 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique
sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il est inculpé de vol de numéraire et de bijoux ayant entraîné sa détention provisoire depuis le 19 septembre 2016 ; que pour avoir accompli plus de 18 mois de détention provisoire renouvelée trois fois, il a sollicité la mise en liberté provisoire qui devrait lui être accordée d'office conformément aux dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale ; que cependant, le juge des libertés et de la détention par ordonnance a assorti sa mise en liberté au versement préalable d'une caution de trois millions ; qu'en conséquence, il dénonce la violation de ses droits fondamentaux sur le fondement des articles 9 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution l'ordonnance conditionnant sa mise en liberté provisoire au paiement d'une caution ;

Considérant qu'en réponse, le procureur de la République près le Tribunal de première Instance de Lokossa explique que le requérant fait une interprétation erronée de l'article 147 au motif que les faits qui lui sont reprochés sont constitutifs de crime économique et que l'article invoqué exclut de son champ d'application ledit crime ;

Vu les articles 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale ;

Considérant que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dispose : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que suivant les termes de l'article 147 alinéa 6 du code de procédure pénale toute personne inculpée doit être présentée aux juridictions de jugement dans un délai qui n'excède pas cinq (5) ans en matière criminelle et trois (3) ans en matière correctionnelle ;

Considérant qu'il ne ressort pas de l'espèce que les faits poursuivis sont constitutifs d'un crime économique qui est caractérisé par une atteinte à l'ordre public économique national ; que le requérant est en droit de réclamer le bénéfice des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale ; que son maintien en détention pour non-paiement d'une caution préalable alors qu'il aurait dû être présenté devant une juridiction de jugement dans le délai prévu par l'article 147 du code de procédure pénale est contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention anormalement longue de monsieur Alex SOSSA est contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alex SOSSA, à monsieur le procureur de la République près le tribunal de première Instance de Lokossa et au Garde des Sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publié au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Demande d'intervention dans une procédure judiciaire

L'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 09 novembre 2018 sous le numéro 2450/384/REC-18, par laquelle monsieur Albert KENOU, domicilié au lot 153 Dékoungbé, forme un recours pour solliciter l'intervention de la Cour dans une procédure judiciaire qui l'oppose à monsieur Bilal BABABODI;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Moustapha FASSASSI et Rigobert A. AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il est détenu à la prison civile de Cotonou à la suite de la disparition de deux groupes électrogènes d'un montant de deux millions chacun que lui a confiés monsieur Bilal BABABODI ;

Considérant qu'en réponse, le commissaire du commissariat du 9^{ème} arrondissement de Cotonou souligne que le requérant a été conduit au commissariat par son

débiteur monsieur Bilal BABABODI, le 17 octobre 2018 ; qu'après l'établissement du procès-verbal des faits et sur instruction du Procureur de la République, il a été gardé à vue puis conduit à la prison civile de Cotonou sous mandat de dépôt n°COTO/2079/18/P, le 22 octobre 2018 ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour intervenir dans une procédure judiciaire sauf violation de droits fondamentaux ;

Considérant qu'en l'espèce le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans une procédure judiciaire pour abus de confiance ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 ; qu'il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Albert KENOU, à Monsieur Bilal BABABODI, à monsieur le commissaire du commissariat du 9^{ème} arrondissement de Cotonou et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A AZON

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours de demande d'intervention de la haute juridiction dans un litige domanial.

Invocation des articles 22 ; 114 et 117 de la Constitution

Il ne s'agit pas d'une expropriation au sens de l'article 22 de la Constitution mais d'un litige domanial entre particuliers.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle

Saisie d'une requête en date à Cocodji du 05 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 17 octobre 2018 sous le numéro 2242/326/REC-18, par laquelle les acquéreurs de Tannou Aklakou, zone 17 Cocodji, représentés par messieurs Innocent K. TCHISSOU et Maxime TOWAZOUN, introduisent devant la haute Juridiction une demande d'intervention dans un litige domanial ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Sylvain M. NOUWATIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY et Fassassi MOUSTAPHA, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que les requérants exposent que depuis le 22 août 2017 ils sont victimes de manœuvres de dépossession de leurs parcelles sises à la zone 17 Cocodji de la part de certains individus sous la conduite de monsieur Nicolas DONHOSSOU,

ancien premier conseiller et actuel président du lotissement et recasement de ladite zone et sollicite l'intervention de la Cour aux fins de la préservation de leur droit de propriété ;

Considérant qu'aux termes de l'article 22 de la Constitution : « *Toute personne a droit à la propriété. Nul ne peut être privé de sa propriété que pour cause d'utilité publique et contre juste et préalable dédommagement* » ; qu'en l'espèce, il ne s'agit pas d'une dépossession opérée par l'administration à des fins d'utilité publique, constitutive d'une expropriation pour cause d'utilité publique au sens de l'article 22 de la Constitution, pour laquelle la Cour constitutionnelle est compétente, mais d'un conflit domanial entre particuliers ; qu'un tel litige n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée aux acquéreurs de Tannou Aklakou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le neuf mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Demande d'intervention dans une procédure judiciaire.

Une telle demande s'analyse en une immixtion de la Cour dans les prérogatives non dérogeables du pouvoir judiciaire.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1320/211/REC-18, par laquelle monsieur Jules TADOUDJE, demeurant à Cotonou, carré n°1595, Aibatin Kpota, forme une demande d'intervention dans le dossier de la procédure n°0456/09 pendant devant le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant indique qu'il a été victime d'un accident de la circulation pour lequel il a été successivement admis au CNHU, à Afagnan au Togo puis à l'hôpital Saint Jean de Dieu à Tanguiéta pour des soins adéquats ; qu'il précise que pendant son état comateux, sa sœur est entrée en procédure avec les mis en cause avec l'aide d'un avocat en la personne de Maître ZINFLOU Hubert Théodore ; que ce dernier, contre toute attente, lui a annoncé la clôture du dossier laissant ainsi à sa charge toutes les dépenses afférentes aux frais médicaux ; que ses recherches auprès du greffier en chef chargé du dossier lui révèlent que le procès reste en cours ;

Considérant qu'en réponse à la mesure d'instruction de la Cour, le greffier en chef du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a fait l'état de la procédure n°0456/09 et indiqué qu'aucune mention définitive n'est inscrite sur le dossier contrairement à la pratique judiciaire lorsqu'il s'agit de décision avant dire droit ou définitive ;

Considérant que le requérant, monsieur Jules TADOUDJE dénonce la procédure de traitement de son dossier qu'il estime injuste ; qu'il n'invoque aucune disposition de la Constitution qui aurait été violée ou méconnue ; que la procédure qu'il incrimine est une procédure prescrite et gouvernée par les lois qui organisent les procédures judiciaires ; que sa requête tend donc à faire apprécier par la Cour les conditions de mise en œuvre de la procédure de traitement de son dossier ; qu'une telle appréciation s'analyse en une immixtion de la Cour constitutionnelle dans les prérogatives non dérogeables du pouvoir judiciaire ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Jules TADOUDJE, à monsieur le greffier en chef du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours sollicitant l'intervention de la Cour dans le règlement d'un conflit opposant un citoyen à son employeur

Cette demande relève des questions de procédures qui sont du domaine des juridictions judiciaires hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 04 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 08 octobre 2018 sous le numéro 2166/309/REC-18 par laquelle monsieur Paul O. BALARO, demeurant à Cotonou, 06 BP 2449 PK3, sollicite l'intervention de la Cour dans le règlement d'un conflit qui l'oppose à son ancien employeur ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son

rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 16 mai 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Paul O. BALARO expose qu'il a été employé en qualité d'agent de sécurité par monsieur Madjid AGNILA ; que pendant qu'il y était, un immeuble mis en bail lui a été confié par son employeur ; qu'il a réussi à trouver un preneur et devrait recevoir une commission ; que plus de huit mois après, il n'a pas reçu cette commission ; qu'en plus, des difficultés sont survenues sur son lieu de travail ; que face à ces faits, il a dû démissionner et a porté plainte contre son employeur pour escroquerie portant sur le montant de la commission non payée à la brigade économique et financière ; qu'à ce jour, cette première procédure

n'a jamais abouti du fait de l'intervention abusive de certains cadres de la Police républicaine et du Procureur de la République près le tribunal de première Instance de Cotonou ; qu'il a en outre saisi le tribunal statuant en matière de droit du travail ; que son employeur a été condamné à lui verser certaines indemnités et à lui délivrer une attestation de travail sous astreinte comminatoire de 20.000 FCFA par jour de résistance à compter de la notification de la décision ; que depuis la date de notification de cette décision à ce jour, le montant total de cette astreinte comminatoire s'élève à plus de six millions (6.000.000) FCFA ;

Considérant qu'en réponse, le capitaine de Police Denis OGAN, en service à la brigade économique et financière, observe que c'est par soit-transmis n°5043 du 31 décembre 2012 du Procureur de la République près le tribunal de première Instance de Cotonou que son unité a été saisie ; que dans les faits qui opposaient le requérant au dénommé Madjid AGNILA, son unité a rendu compte au Procureur de la République de l'absence d'une infraction à la loi pénale ;

Considérant que monsieur Louis Philippe HOUNDEGNON, fonctionnaire de la Police républicaine, observe que bien que le requérant ait cité son nom, il n'est pas impliqué dans les faits allégués ;

Considérant que selon monsieur Madjid AGNILA, assisté de son conseil maître Victorin Olatoundji FADE, la procédure pénale n° COTO/2014/RP/04575 a été classée sans suite pour absence d'infraction le 06 novembre 2014 par le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de Cotonou ; qu'en ce qui concerne la procédure sociale, le requérant a reçu dans le cabinet de l'Avocat la somme de cent soixante-neuf mille (169.000) FCFA qui lui a été allouée par le tribunal ; qu'en outre, depuis le 07 mai 2018, le certificat de travail est disponible et le requérant, invité, ne s'était pas présenté pour le retirer ;

Considérant qu'en réplique, monsieur Paul O. BALARO observe que le jugement a été prononcé le 04 décembre 2017 et l'établissement du certificat de travail est intervenu le 07 mai 2018 ; que cet intervalle de temps lui donne droit à des astreintes comminatoires faisant un total de 7.800.000FCFA dont il exige le paiement ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que monsieur Paul O. BALARO sollicite le paiement des commissions et des astreintes comminatoires prononcées par le tribunal statuant en matière de droit du travail ; que les faits qu'il a exposés et les moyens qu'il a développés font apparaître que le différend soumis à la Cour porte sur la rémunération d'une prestation et le recouvrement d'astreintes comminatoires ; que ces questions relèvent de procédures qui sont du domaine de compétence des juridictions judiciaires ; qu'elles n'entrent donc pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a donc lieu qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à messieurs Paul O. BALARO, Madjid AGNILA, Denis OGAN, Louis Philippe HOUNDEGNON, à Monsieur le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Professeur Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Plainte et demande d'aide dans un dossier judiciaire relatif au retrait de matériel de travail confisqué

Le requérant tend à faire apprécier par la Cour les conditions de mise en œuvre d'une procédure de traitement d'un dossier pendant devant la justice.

L'appréciation d'une telle demande s'analyse en une immixtion de la Cour dans les prérogatives non dérogeables du pouvoir judiciaire ; la Cour se déclare donc incompétente.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 26 octobre 2018 sous le numéro 2332/368/REC-18, par laquelle monsieur Sourou justin HOUETO, directeur général de l'entreprise HOUETO & fils, BP : 0313 Cotonou, forme une "plainte et demande d'aide de retrait des matériels et d'entrée en possession des fonds de l'entreprise HOUETO & et fils sur le chantier de construction de l'hôpital pédiatrique dans la commune de Banikoara" ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'attributaire d'un marché de construction d'un hôpital pédiatrique à Goumori dans la commune de Banikoara, il a été attrait devant le tribunal de première Instance de deuxième classe de Kandi ; que l'entreprise a été renvoyée de la commune et son matériel de travail confisqué ; qu'il précise qu'un appel a été fait du jugement rendu par le tribunal de première Instance de deuxième classe de Kandi devant la cour d'Appel de Parakou, laquelle a confirmé le jugement de première Instance, puis, un pourvoi en cassation a été formé ; qu'il ajoute que toutes les tentatives menées auprès du greffier en chef de la Cour suprême pour s'enquérir de l'état du dossier sont restées vaines alors

que le matériel de l'entreprise HOUETO & fils est toujours aux mains du maître d'ouvrage qui continue de l'utiliser ;

Considérant qu'en réponse à la mesure d'instruction de la Cour, le greffier en chef de la Cour suprême a fait l'état du dossier et indiqué que le dossier a été instruit conformément aux règles de procédures applicables devant les formations juridictionnelles de la Cour suprême ; que tous les moyens légaux ont été utilisés par la Cour pour inviter le demandeur à constituer conseil et à produire son mémoire ampliatif dans les meilleurs délais ; qu'aucune suite n'a été donnée par ce dernier aux différentes relances effectuées par la Cour ; que tous les moyens ayant été épuisés, le dossier a été vidé à l'audience du 20 février 2015 par un arrêt de forclusion ;

Considérant que la procédure incriminée est une procédure prescrite et gouvernée par les lois qui organisent les procédures judiciaires ; que la requête tend à faire apprécier par la Cour les conditions de mise en œuvre d'une procédure de traitement de son dossier ; qu'une telle appréciation s'analyse en une immixtion de la Cour constitutionnelle dans les prérogatives non dérogeables du pouvoir judiciaire ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sourou Justin HOUETO, à monsieur le greffier en chef de la Cour suprême et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix- neuf ,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre une détention arbitraire et abusive.

Invocation des articles 7.1 d) de la CADHP ; 147 du code de procédure pénale ; 35 de la Constitution et des DCC 12-158 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 03.06.2014

Le requérant a été mis sous mandat de dépôt depuis plus de 16 ans sans être présenté devant une juridiction de jugement ; en outre par défaillance, les autorités judiciaires chargées de la procédure ont violé l'article 35 de la constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 09 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 11 décembre 2018 sous le numéro 2713/454/REC-18, par laquelle monsieur Issa GOGAN, détenu à la prison civile de Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 16 mai 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Issa GOGAN expose que dans le cadre de la procédure judiciaire 2962/RP/03/051/RI/03 pendante devant le 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou, il a été mis sous mandat de dépôt depuis le 21 mai 2003 ; que depuis 2006, son titre de détention n'a plus été renouvelé et qu'il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement alors qu'il fait plus de cinq (05) ans de détention pour crime présumé ;

Considérant que les articles 7.1 d) et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* », « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité*

de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement » ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que monsieur Issa GOGAN a été mis sous mandat de dépôt le 21 mai 2003 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; qu'au 11 décembre 2018, date de la saisine de la Cour constitutionnelle, soit plus de seize (16) ans après, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement alors qu'aux termes de l'article 147 du code de procédure pénale, en matière criminelle les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de cinq (05) ans ; qu'ainsi à compter du 22 mai 2008, soit cinq (05) ans après la fin du délai légal de détention, le maintien en détention de monsieur Issa GOGAN est devenu abusif ;

Considérant que par ailleurs, la haute Juridiction, dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012, et DCC 14-108 du 03 juin 2014, a dit et jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ; qu'ainsi, toute défaillance à cette obligation s'analyse comme une violation des prescriptions de l'article 35 de la Constitution aux termes duquel : « *Les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté dans l'intérêt et le respect du bien commun* » ; que dès lors, il y a lieu de dire que toutes les autorités judiciaires chargées de l'instruction de la procédure judiciaire en cause ont méconnu l'article 35 précité de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er}.- Le maintien en détention de monsieur Issa GOGAN depuis plus de seize ans est arbitraire et abusif.

Article 2.- Les autorités judiciaires chargées de l'instruction de la procédure judiciaire ouverte sous le numéro 2962/RP/03/051/ RI/03 ont violé l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Issa GOGAN, au juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou, aux Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et, publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre

Monsieur Fassassi MOUSTAPHA
Rapporteur,
Razaki AMOUDA ISSIFOU

Membre
Le Président,
Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours sollicitant l'intervention de la Cour dans le règlement d'un litige domanial.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Womey du 18 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2544/413/REC par laquelle madame Ginette M. A. ADJOVI, institutrice à Womey-Sodo, forme une « demande d'intervention » de la Cour dans un litige relatif à sa parcelle de terre;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui messieurs Sylvain Messan NOUWATIN et Razaki

AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que la requérante expose qu'elle a acquis en 1998 une parcelle de terre relevée à l'état des lieux sous le numéro 772 sur laquelle elle a érigé un bâtiment ; qu'en octobre 2018, le comité de recasement du secteur 15 ayant à sa tête monsieur Nicolas SOTTIN et le géomètre Thomas ADJOVI, a recasé une autre personne sur sa propriété, réduisant ainsi la superficie qui devrait lui être attribuée ; qu'elle saisit la Cour aux fins d'intervention ;

Considérant qu'en réponse, le maire de la commune d'Abomey-Calavi déclare qu'il a été prévu que la requérante soit recasée sur la parcelle f du lot T 2897, mais, qu'en raison de son opposition, le recasement de la requérante est envisagé sur la parcelle j du même lot ;

Considérant que la requérante sollicite l'intervention de la Cour pour le règlement d'un différend dans le cadre des opérations de recasement; qu'une telle demande

n'entre pas dans les attributions de la Cour telles qu'elles résultent des articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet, dès lors, qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à madame Ginette M. A. ADJOVI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Demande d'intervention de la Cour pour le recouvrement d'une créance.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1931/265/REC-18, par laquelle monsieur Grégoire Coovi SADOYETIN, demeurant à Houèdo-Cogbo Abomey-Calavi, 03 BP 3277 Jéricho Cotonou, forme une demande d'intervention pour être rétabli dans ses droits suite à des faits d'escroquerie ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Grégoire Coovi SADOYETIN sollicite l'intervention de la Cour aux fins de recouvrer une somme d'argent résultant du remboursement de la motocyclette qui lui a été volée ; qu'il précise que cette somme a été versée entre les mains d'un certain Eric HOUNNOUVI, juge des mineurs en service au tribunal de première Instance de première classe de Cotonou au moment des faits ;

Considérant qu'en réponse à la mesure d'instruction à lui adressée, le magistrat HOUNNOUVI déclare avoir intégré le corps de la magistrature par décret n°2015-379 du 03 juillet 2015 après sa prise de service le 02 janvier 2012 en qualité d'auditeur de justice ; qu'il ajoute que le seul prénom qu'il porte est Serge et précise que ce recours lui a été adressé par erreur sur l'identité du requis ; qu'il conclut que le requis pourrait éventuellement être le nommé Eric HOUNNON, en service au tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo qui a été aussi bien greffier du cabinet des mineurs au TPI de Cotonou que greffier du cabinet d'instruction au tribunal de première Instance de deuxième classe de Pobè ;

Considérant que les faits exposés par le requérant et les moyens qui les sous-tendent font apparaître que sa requête tend à solliciter l'intervention de la Cour pour le recouvrement d'une créance ; qu'une telle demande n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Grégoire Coovi SADOYETIN, à monsieur Serge HOUNNOUVI, Juge d'instruction au tribunal de première Instance de Pobè et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en vue d'intervention de la haute juridiction dans un différend domanial

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 18 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0411/081/REC-19, par laquelle monsieur Gbèdonoudé Joël DONKPEGAN, demeurant à Ouèdo Ahouato, 01 BP 555 Porto-Novo, forme un recours en vue de l'intervention de la Cour dans un différend qui l'oppose à Monsieur Romain KOUKE. ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant, expose que sa défunte tante, Madame Mathilde DONKPEGAN, a de son vivant, entrepris d'acquérir auprès de monsieur Romain KOUKE, géomètre, une parcelle sise à Golo-Centre au prix de 450.000 FCFA ; qu'à cet effet, elle a payé un acompte de trois cent mille (300 000) F CFA et reste devoir la somme de 150 000 F CFA ; que devenu l'héritier de celle-ci à sa mort, il a pris l'engagement de payer à Monsieur KOUKE la somme restant due afin d'entrer en possession de la parcelle ; que cependant, au moment de libérer ladite somme, le géomètre lui réclame des frais supplémentaires non convenus ; qu'il saisit la Cour de cet abus et sollicite son intervention afin que la parcelle de sa tante lui soit remise ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour afin que monsieur Romain KOUKE procède à la remise de la parcelle acquise par sa défunte tante ;

qu’une telle intervention n’entre pas dans le domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu’en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gbèdonoudé Joël DONKPEGAN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire.

Invocation des articles 6 de la CADHP, 147 alinéas 2 et 6 du code de procédure pénale

Les actes pris dans le cadre de la détention du requérant respectent les délais légaux.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2212/316/REC-18, par laquelle monsieur Éric AVOHOU, en détention à la prison civile d'Abomey, 05 BP 1687 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui Madame Cécile Marie Josée de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Éric AVOHOU expose que poursuivi de faits constitutifs de crime, il a été mis en détention provisoire depuis le 10 octobre 2016 à la prison civile d'Abomey ; que suite à l'appel qu'il a interjeté contre l'ordonnance de refus de sa mise en liberté provisoire, il a bénéficié d'un arrêt de mise en liberté provisoire sous caution qu'il n'a pas pu payer ; qu'il allègue avoir largement dépassé le délai légal de détention provisoire qui selon lui est de dix-huit (18) mois ; que par conséquent, il devrait être mis en liberté provisoire d'office conformément aux dispositions de l'article 160 du code de procédure pénale ; qu'ainsi, son maintien en détention au-delà du délai légal est arbitraire ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Nicodème Constantin Sègbédji VIGAN, juge du troisième cabinet d'instruction du tribunal de première Instance d'Abomey observe que dans l'affaire pénale en cause, le juge correctionnel, par jugement

n°469/2^{ème} FD/16 du 19 décembre 2016, s'est déclaré incompétent et a renvoyé le ministère public à mieux se pourvoir tout en confirmant le mandat de dépôt précédemment décerné par le Procureur de la République le 10 octobre 2016 contre monsieur Éric AVOHOU ; que par un réquisitoire introductif en date du 04 janvier 2017, le juge d'instruction a été saisi ; que monsieur Éric AVOHOU a été inculpé de faits d'association de malfaiteurs et escroquerie aggravée ; que le juge des libertés et de la détention a pris une ordonnance de placement en détention provisoire le 04 janvier 2017 ; que le 09 mars 2017, le juge d'instruction a pris une ordonnance de soit-communiqué en règlement définitif ; que durant l'instruction, le titre de détention a été régulièrement prorogé et notifié les 03 juillet 2017, 04 janvier et 04 juillet 2018 ; qu'il en conclut au mal fondé de la prétention du requérant ;

Considérant qu'en réplique, monsieur Éric AVOHOU, par l'organe de son Conseil, Maître Dieu-Donné Mamert ASSOGBA, observe que son recours ne s'en prend ni à la personne du juge d'instruction, ni à celle du juge des libertés et de la détention ; qu'il se limite à faire constater par la haute Juridiction, les violations de ses droits fondamentaux et à en tirer les conséquences ; qu'en outre, sur le fondement des articles 147 et 148 du code de procédure pénale, il soutient que les faits à lui reprochés n'étant ni crimes de sang ni crimes économiques, il y a lieu de constater qu'il a été gardé en détention provisoire au-delà du maximum prévu et de dire qu'il y a violation de la Constitution ;

Considérant que l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énonce : « *Tout individu a droit à la liberté de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement.* » ; qu'aux termes de l'article 147 alinéa 2 et 6 du code de procédure pénale, « *En tout autre cas, aussi longtemps que le juge d'instruction demeure saisi de l'affaire, la détention provisoire ne peut excéder six (06) mois.* », « *Aucune prolongation ne peut être ordonnée pour une durée de plus de six (06) mois, renouvelable une seule fois en matière correctionnelle et six (06) mois renouvelable trois (03) fois en matière criminelle, hormis les cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques.* » ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier d'une part, que dans le cadre d'une procédure judiciaire correctionnelle, monsieur Éric AVOHOU a été mis sous mandat de dépôt le 10 octobre 2016 ; que par jugement n°469/2^{ème} FD/16 du 19 décembre 2016, le tribunal correctionnel s'est déclaré incompétent et a toutefois confirmé son titre de détention ; que d'autre part, le juge d'instruction a été saisi le 04 janvier 2017 ; qu'à cette date, le juge des libertés et de la détention a pris une ordonnance de placement en détention provisoire ; que ce nouveau titre de détention a été régulièrement prolongé et notifié jusqu'au 29 octobre 2018, date de la mise en liberté provisoire de monsieur Éric AVOHOU ; qu'ainsi, la détention provisoire de monsieur Éric AVOHOU dans le cadre de l'instruction de l'affaire

n'aura duré que 21 mois 25 jours ; que dès lors, il y a lieu de dire que sa détention provisoire n'est pas contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Éric AVOHOU, au juge du troisième cabinet d'instruction du tribunal de première Instance d'Abomey et au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix- neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur

Le Président

C. Marie Josée de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU

GOUVERNANCE LOCALE. Recours contre un arrêté communal

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Tchaourou du 16 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 17 octobre 2018 sous le numéro 2249/329/REC-18, par laquelle le président du collectif des vendeurs et vendeuses de divers et du "sodabi" à Tchaourou, monsieur Roger N'LEDJI GBEDJI introduit un « recours contre l'excès du pouvoir du maire de la commune de Tchaourou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le collectif des vendeurs et vendeuses de divers et du "sodabi" à Tchaourou proteste contre la mise en œuvre de l'arrêté n°51/84/2018/MC-TCH-SG/SAEM-SA du 10 octobre 2018 pris par le maire de la commune de Tchaourou aux fins de réglementer la fabrication et la commercialisation des boissons frelatées dans sa zone de compétence ; que le président dudit collectif soutient que l'entrée en vigueur de cet arrêté porte préjudice à leur situation socio-économique au motif qu'il institue des taxes non consenties par les destinataires ; qu'il sollicite l'intervention de la haute Juridiction afin que la réglementation leur soit favorable ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la demande ne relève pas du domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Roger N'LEDJI GBEDJI, président du collectif des vendeurs et vendeuses de divers et du "sodabi" à Tchaourou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur		Le Président

C. Marie Josée de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Requête sollicitant l'intervention de la Cour dans le cadre de l'exécution d'une décision de justice.

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution.**

L'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 14 janvier 2019, enregistrée à son secrétariat le 15 janvier 2019 sous le numéro 0081/021/REC-19, par laquelle madame Perpétue Cica GOUHIZOUN forme un recours pour solliciter l'intervention de la Cour auprès du tribunal de première Instance de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante sollicite l'intervention de la Cour auprès du tribunal de première Instance de Cotonou en vue du dénouement du processus de son dédommagement en exécution d'une décision de justice rendue en sa faveur, dans une affaire qui l'oppose à la société CREC ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requérante sollicite l'intervention de la Cour dans le cadre de l'exécution d'une décision de justice, que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente. La présente décision sera notifiée à Madame Perpétue Cica GOUHIZOUN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre une détention provisoire anormalement longue.

Invocation des articles 7.1 d) CADHP ; 147 du code de procédure pénale ; 35 de la Constitution ; DCC 12-158 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 03.06.2014.

Le délai d’instruction du dossier du requérant excède 5 ans ; ce qui est arbitraire.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 21 janvier 2019, enregistrée à son secrétariat le 25 janvier 2019 sous le numéro 0200/038/REC-19, par laquelle monsieur Dodji NOUMON, en détention à la prison civile de Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Dodji NOUMON, assisté de son Avocat, maître Dieu-Donné Mamert ASSOGBA, expose que dans l’affaire judiciaire n°s parquet/2916/RP/09 et CAB1/062/RI/09, il a été inculpé pour meurtre et mis en détention provisoire à la prison civile de Cotonou le 28 mai 2009 ; qu’à la date de la saisine de la Cour, il n’a pas été présenté à une juridiction de jugement et toutes ses demandes de remise en liberté provisoire ont été rejetées ; que ce faisant, d’une part, le délai d’instruction de l’affaire est anormalement long et d’autre part, son maintien en détention provisoire à la date du 11 mars 2019 est devenu arbitraire parce qu’il a largement dépassé le délai légal de détention provisoire prévu par le code de procédure pénale ;

Considérant que les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs*

et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement » ; « Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale » ; que par ailleurs, l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale énonce : « Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de : - cinq (05) ans en matière criminelle ;

- trois (03) ans en matière correctionnelle. » ; qu'il découle de cette disposition qu'en matière criminelle, le délai maximum pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement et par voie de conséquence, la détention provisoire, ne sauraient dépasser cinq (05) ans ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que poursuivi pour meurtre, monsieur Dodji NOUMON a été mis en détention provisoire le 28 mai 2009 ; qu'à la date 11 mars 2019, il a passé 09 ans 09 mois et 19 jours de détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; que par ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012, et DCC 14-108 du 03 juin 2014, la Cour a constamment jugé que « dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable » ; que dès lors, il y a lieu de juger que le délai d'instruction querellé est anormalement long et que le maintien en détention de monsieur Dodji NOUMON est arbitraire ;

EN CONSEQUENCE,

Le délai de détention de monsieur Dodji NOUMON est anormalement long.

La présente décision sera notifiée à monsieur Dodji NOUMON, à monsieur le juge d'instruction du premier cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, à monsieur le ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours en dénonciation de violation de droits humains.

Application des articles 18 alinéa 3 de la Constitution ; 6 de la CADHP ; 46 et 193 du code de procédure pénale.

Le prévenu arrêté demeure en état d'arrestation et la procédure en cours est légale

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 21 janvier 2019, enregistrée à son secrétariat le 30 janvier 2019 sous le numéro 0243/041/REC-19, par laquelle monsieur Omer HOUNGBADJI, détenu à la prison civile de Cotonou, introduit un recours pour violation de ses droits humains ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'en détention provisoire à la prison civile de Cotonou depuis le 23 octobre 2013, son mandat de dépôt n'a plus été renouvelé depuis le 11 septembre 2015 ; que de même, toutes ses demandes de mise en liberté provisoire adressées à la chambre des libertés et de la détention sont restées sans suite ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour afin de sanctionner la violation de ses droits humains ;

Considérant qu'en réponse, le juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou observe que le juge d'instruction en charge du dossier du requérant a déjà clôturé l'information et renvoyé l'inculpé devant le tribunal correctionnel le 24 août 2015 pour y être jugé conformément à la loi ; qu'elle en déduit que le dossier est pendant devant l'une des chambres de citation directe du tribunal de première Instance de Cotonou ; qu'elle a joint à sa réponse copie de l'ordonnance de renvoi ;

VU les articles 18 alinéa 3 de la Constitution et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes de l'article 18 alinéa 3 de la Constitution : « *Nul ne peut être détenu dans un établissement pénitentiaire s'il ne tombe sous le coup d'une loi pénale en vigueur* » ; qu'en outre, l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dispose : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; qu'en l'espèce, il ressort du dossier que le requérant est poursuivi du chef de dommage à la propriété mobilière d'autrui et incendie volontaire, faits requalifiés en violence et voies de fait par le juge d'instruction ; qu'à la date du 11 septembre 2015 à laquelle le requérant signale que son mandat de dépôt n'a plus été renouvelé, le juge d'instruction du 7^{ème} cabinet avait déjà clôturé l'information du dossier et renvoyé l'inculpé devant le juge de jugement suivant l'ordonnance n°CAB7/2014/00001 du 24 août 2015 ; qu'il s'ensuit qu'à ce stade de la procédure, le non renouvellement du mandat de dépôt de l'intéressé n'entache pas la régularité de sa détention provisoire d'autant que, d'une part, conformément à l'article 46 du code de procédure pénale, le juge des libertés et de la détention est chargé de la gestion de la détention et du contrôle judiciaire des inculpés **dont les procédures sont en cours d'information dans un cabinet d'instruction**, qu'à ce titre, il ordonne ou prolonge la détention provisoire et statue également sur les demandes de mise en liberté provisoire, d'autre part, aux termes de l'article 193 du code de procédure pénale, lorsque le juge d'instruction prononce le renvoi d'une affaire devant le tribunal de première Instance, si l'emprisonnement est encouru, le prévenu arrêté demeure en état d'arrestation ; qu'il en résulte que la détention de monsieur Omer HOUNGBADJI à la prison civile de Cotonou n'est ni arbitraire ni abusive du fait du non renouvellement de son mandat de dépôt ; qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Omer HOUNGBADJI, au juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre

Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Demande d'intervention de la Cour dans le règlement de l'exécution d'un contrat de sous-traitance.

Demande hors du champ de compétence de la Cour tel que fixé par les **articles 114 et 117 de la Constitution.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 24 octobre 2018 sous le numéro 2312/348/REC-18, par laquelle la société « 3L » représentée par Monsieur Coovi Laurent Bertin HOUNGNIGBO demeurant et domicilié ès qualité au siège de ladite société à Cotonou, BP 13 Womey (Abomey-Calavi) introduit une demande d'intervention dans un différend qui l'oppose à "Les Etablissements MGF" ayant son siège social à Cotonou sous le numéro 960-E , quartier Gbégamey 2, 041 BP 442 Cotonou dirigés par procuration par Monsieur KORA Abdoulaye G. ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la société « 3L » expose que lors de l'exécution d'un contrat de sous-traitance avec l'entreprise 'Les Etablissements MGF' celle-ci a manqué à une clause contractuelle qui consistait à la cession du compte bancaire ouvert à la BSIC-Bénin SA au nom des Etablissements MGF à la société « 3L » pour la domiciliation du marché et toutes les opérations y relatives ; que la société « 3L » soutient que ce faisant "Les Etablissements MGF" porte aussi bien préjudice à ses intérêts qu'à ceux des populations bénéficiaires ; qu'elle sollicite l'intervention de la haute Juridiction afin de rentrer dans son droit ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le recours de la société « 3L » représentée par Monsieur Coovi Laurent Bertin HOUNGNIGBO, tend à solliciter l'intervention de la Cour aux fins de

règlement d'un différend survenu dans l'exécution d'un contrat de sous-traitance ; qu'un tel litige n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Roger N'LEDJI GBEDJI, président du collectif des vendeurs et vendeuses de divers et du "sodabi" à Tchaourou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le seize mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU

ELECTIONS. Recours contre le COS-LEPI pour n'avoir pas supprimé un village conformément à la loi n° 2015-01 du 06 mars 2015.

Invocation des article 6, 11 et 16 de la loi portant création, organisation, attribution et fonctionnement des unités administratives locales en République du Bénin.

La suppression d'un centre de vote ne révèle pas de la compétence du COS-LEPI mais du législateur qui par la loi a créé ce centre de vote mis en cause par le requérant

Violation de la constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Bazoukpa du 20 février 2019, enregistré à son secrétariat à la même date sous le numéro 0447/085/REC-19, par laquelle messieurs Michel HOUSSOU, Prosper AVOHOU et Samson ADJIGNON, respectivement chef et conseillers du village Sèlloli-Bazoukpa, demeurant à Sèlloli-Bazoukpa, forment un recours contre le Conseil d'Orientation et de Supervision de la Liste électorale permanente informatisée (COS-LEPI) pour n'avoir pas supprimé le village de Selloli-Fandji des villages de l'arrondissement de Godomey dans la Commune d'Abomey-Calavi conformément à la loi n° 2015-01 du 06 mars 2015 modifiant et complétant la loi n° 2013-05 du 27 mai 2013 portant création, organisation, attributions et fonctionnement des unités administratives locales en République du Bénin ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** de la loi n° 2013-09 du 03 septembre 2013 portant détermination de la carte électorale et fixation des centres de vote en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n° 2015-02 du 08 avril 2015 ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent que Selloli-Fandji est un hameau du village Sèlloli-Bazoukpa dans l'arrondissement de Pahou, commune de Ouidah

auquel le COS-LEPI a affecté un centre de vote portant le numéro 0304051006 dans l'école primaire publique du hameau ; que le COS-LEPI a également maintenu illégalement Selloli-Fandji comme un village de l'arrondissement de Godomey au centre de vote de l'école primaire publique Jardin sous le numéro 0301023901 alors que la loi n° 2015-01 du 06 mars 2015 modifiant et complétant la loi n° 2013-05 du 27 mai 2013 portant création, organisation, attributions et fonctionnement des unités administratives locales en République du Bénin a supprimé le village Selloli-Fandji du nombre des villages de l'arrondissement de Godomey, Commune d'Abomey-Calavi ;

Vu les articles 6, 11 et 16 de la loi n° 2013-09 du 03 septembre 2013 portant détermination de la carte électorale et fixation des centres de vote en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n° 2015-02 du 08 avril 2015 ;

Considérant que la loi sus-visée dispose respectivement en ses articles 6, 11 et 16 : « *Le centre de vote est créé ou supprimé par la loi ...* » ; « *Toute publication de la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est accompagnée de la publication des centres de vote et des postes de vote avec le nombre d'électeurs par poste de vote* » ; « *la liste des centres de vote est validée par l'Assemblée nationale* » ; qu'il résulte de la lecture combinée de ces dispositions que la création ou la suppression d'un centre de vote relève de la compétence du législateur et non de celle du COS-LEPI ; que dans ce cadre, le législateur a déterminé et annexé à la loi sus-citée, la liste des centres de vote ; qu'ainsi, il a créé, d'une part, le centre de vote de l'Ecole primaire publique Selloli-Fandji sis dans le village Selloli-Bazoukpa, arrondissement de Pahou, Commune de Ouidah, d'autre part, celui de l'Ecole primaire publique Jardin sis dans le village de Seloli-Fandji, arrondissement de Godomey, Commune d'Abomey-Calavi ; qu'en retenant le centre de vote situé à l'Ecole primaire publique Jardin, le COS-LEPI n'a fait qu'une saine application des dispositions légales relatives aux centres de vote ; que dès lors, le centre de vote querellé n'est pas irrégulier ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que le centre de vote de l'Ecole primaire publique Jardin sis dans le village de Seloli-Fandji, arrondissement de Godomey, Commune d'Abomey-Calavi est régulier.

La présente décision sera notifiée à messieurs Michel HOUSSOU, Prosper AVOHOU et Samson ADJIGNON, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un mai deux mille dix-neuf,

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Vice-Président

	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

ELECTIONS. Recours sollicitant de la haute juridiction, l'interprétation de l'article 242 du code électoral.

La requête ne met en relief ni une violation des droits de la personne humaine, ni un conflit d'attribution entre les institutions de l'Etat encore moins une contestation relative à la régularité des élections.

Défaut de qualité

Irrecevabilité.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'un exploit en date à Cotonou du 22 février 2019, enregistré à son secrétariat à la même date sous le numéro 0461/091/REC-19, par lequel maître Bernardin Maxime J. B. BANKOLE, huissier de justice, signifie à la Cour la correspondance en date à Toulouse du 20 février 2019 de maître Yves Séraphin OUAYOT, Secrétaire général de l'Organisation internationale des Avocats francophones (OIAF), demeurant au 52 Boulevard Gabriel KOENIGS, 31000 Toulouse en France, par laquelle le Bureau exécutif de ladite association sollicite l'interprétation de l'article 242 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que dans le cadre de sa mission de contribuer à l'émergence et à la sauvegarde de la démocratie et de la paix, l'OIAF a noté que la classe politique béninoise, à l'orée des élections législatives, nourrit des griefs contre notamment l'interprétation de l'article 242 du code électoral ; qu'ainsi, lors de sa session extraordinaire du 13 février 2019, le Bureau exécutif de l'OIAF a retenu, d'une part, d'attirer l'attention de la haute Juridiction sur ses responsabilités afin de préserver les acquis démocratiques et la paix, d'autre part, de rappeler à la Cour son devoir de mettre en œuvre ses prérogatives afin de lever toute équivoque par une interprétation claire de l'article querellé ; qu'en conséquence, se fondant sur les dispositions de l'article 114 de la Constitution, l'OIAF sollicite de la Cour

l’interprétation de l’article 242 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que la requête ne met en relief ni une violation de droits de la personne humaine, ni un conflit d’attribution entre les institutions de l’Etat encore moins une contestation relative à la régularité des élections législatives ; qu’elle tend plutôt à solliciter un avis ; que les cas de saisine de la Cour pour avis sont limitativement prévus par la Constitution ; que dans lesdits cas, elle ne peut être saisie que par le Président de la République ; qu’aucune disposition n’habilite un citoyen ou une association, à l’exception du Président de la République, à solliciter la Cour pour un quelconque avis ; que dès lors, la demande de l’Organisation internationale des Avocats francophones doit être déclarée irrecevable ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la requête de l’Organisation internationale des Avocats francophones est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à maître Yves Séraphin OUAYOT, Secrétaire général de l’Organisation internationale des Avocats francophones (OIAF), à monsieur le Président de l’Assemblée nationale, à monsieur Président de la République et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Exception d'inconstitutionnalité

Application de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution ; DCC 04-083 du 20.08.2004 ; DCC 02-144 du 23.12.2002

Autorité de chose jugée

Irrecevabilité.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 22 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0490/098/REC-19, par laquelle le président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou par intérim a transmis à la Cour le jugement ADD n°001/19/1^{ère} CH-AME du 15 janvier 2019, aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Tiburce MONTCHO, assisté de Maîtres Romain DOSSOU et Patrick TCHIAKPE dans la procédure judiciaire Coto/2017/RG/00772, AGBINKO Edith C/MONTCHO Tiburce ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'au soutien de l'exception d'inconstitutionnalité soulevée, le requérant allègue que l'absence de clarté et de précision de l'article 283 du Code des personnes et de la famille que le juge de la 1^{ère} chambre (état des personnes) du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou s'apprête à appliquer à la cause qui l'oppose à madame AGBINKO Edith, n'est pas de nature à protéger la famille telle que l'impose l'article 26 alinéa 2 de la Constitution qui dispose que : « ...*L'Etat protège la famille et particulièrement la mère et l'enfant...* » ; qu'il demande dès lors à la Cour de déclarer contraire à la Constitution cette disposition ;

Considérant que par la décision DCC04-083 du 20 août 2004, la Cour constitutionnelle a déclaré conforme à la Constitution, en toutes ses dispositions, la loi n° 2002-07 portant Code des personnes et de la famille, votée par l'Assemblée nationale le 07 juin 2002 et mise en conformité à la Constitution le 14 juin 2004 suite à sa décision

DCC 02-144 du 23 décembre 2002 ; qu'il en résulte que l'article 283 du Code des personnes et de la famille auquel grief est fait en l'espèce a été déjà déclaré conforme à la Constitution ; que dès lors, en vertu de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution aux termes duquel : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours.*

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles », l'exception d'inconstitutionnalité soulevée se heurte à la chose jugée et encourt l'irrecevabilité ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Tiburce MONTCHO est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à Maîtres Romain DOSSOU et Patrick TCHIAKPE, Conseil de monsieur Tiburce MONTCHO, à monsieur le Président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

COS-LEPI. Recours en inscription sur la LEPI.

Application de l'article 8 du code électoral.

Le requérant remplit les conditions pour être électeur

La Cour ordonne l'ANT d'inscrire le requérant sur la LEPI

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 15 mars 2019 sous le numéro 0624/126/REC-19, par laquelle monsieur Victor AHOUEGAN, demeurant à Agbédoumé, arrondissement de Missinko, commune de Toviklin, sollicite son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Sylvain Messan NOUWATIN et Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il était absent du territoire national au moment de l'actualisation du fichier électoral national et de la Liste électorale permanente informatisée ; qu'il sollicite son inscription sur ladite liste afin de prendre part aux élections législatives d'avril 2019 ;

Vu l'article 8 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant qu'aux termes de l'article 8 du code électoral: « *L'inscription sur la liste électorale permanente informatisée (LEPI) est un devoir pour tout citoyen remplissant les conditions fixées par le présent code électoral* » ; qu'il résulte de cette disposition que tout citoyen qui remplit les conditions légales peut s'inscrire sur la liste électorale permanente informatisée; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande et d'ordonner à l'Agence nationale de Traitement de

procéder à l’inscription de monsieur Victor AHOUANGAN sur la Liste électorale permanente informatisée au centre de vote de sa résidence pour autant qu’il remplit les conditions requises par la loi pour être électeur ;

EN CONSEQUENCE,

Ordonne l’inscription sur la liste électorale permanente informatisée de monsieur Victor AHOUANGAN.

La présente décision sera notifiée à monsieur Victor AHOUANGAN, à monsieur le régisseur de l’Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un mai deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

COS-LEPI. Recours contre L'ANT pour non-exécution de la décision
DCC 19-080 du 21.02.2019

Invocation des articles 19, 182 al 2. , 193 al. 2 et 3 du code électoral

Le requérant est forclos quant à son inscription sur la LEPI

Demande non fondée

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ouidah du 23 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 25 mars 2019 sous le numéro 0682/140/REC-19 par laquelle monsieur Géraldo Philippino Ezéchiel GOMEZ, domicilié à Zomaï maison GOMEZ, Commune de Ouidah, saisit la Cour d'un recours contre l'Agence nationale de Traitement pour non-exécution de la décision DCC 19-080 du 21 février 2019 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que bien que la Cour, suivant décision DCC 19-080 du 21 février 2019, ait ordonné son inscription sur la Liste électorale permanente informatisée en vue des élections législatives du 28 avril 2019, l'Agence nationale de Traitement n'y a pas encore procédé ;

Considérant que les articles 19, 182 alinéa 2, 193 alinéas 2 et 3 et 219 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin disposent respectivement :

« La Commission électorale nationale autonome (CENA) reçoit du Conseil d'orientation et de supervision (COS), la version actualisée de la liste électorale permanente informatisée (LEPI) établie au début de chaque année, au plus tard dans les huit (08) jours qui suivent sa publication » ;

« La liste électorale permanente informatisée est publiée le 15 janvier de chaque année » ;

« La liste électorale permanente informatisée reste valable jusqu'au 15 janvier de l'année suivante telle qu'elle a été établie, sauf les changements qui auraient été ordonnés par décision de la Cour constitutionnelle ou par décision judiciaire, et sauf la radiation des personnes décédées qui serait opérée aussitôt que l'acte de décès aura été notifié ou que la Commission communale d'actualisation en aurait établi la preuve. De même, tous les citoyens qui auront dix-huit (18) ans révolus au jour du scrutin prévu au cours de la période de validité doivent figurer sur la liste électorale permanente informatisée de l'année.

L'élection est faite sur la base de la liste électorale informatisée dont l'actualisation est close le 15 janvier précédant la date du scrutin, sous réserve des dispositions du 2^{ème} alinéa du présent article » ;

« L'Agence nationale de Traitement procède sans délai à toutes les modifications ordonnées par la Cour constitutionnelle. Elle reprend, s'il y a lieu, les opérations annulées ou mal faites, dans les délais prescrits par la Cour constitutionnelle » ;

Considérant que de la lecture croisée de ces dispositions, il résulte que la Liste électorale permanente informatisée (LEPI) est établie le 15 janvier de chaque année par l'Agence nationale de Traitement (ANT) et transmise à la Commission électorale nationale autonome (CENA) dans les huit (08) jours qui suivent par le Conseil d'orientation et de supervision (COS) ; qu'elle demeure valable telle qu'elle a été établie jusqu'au 15 janvier de l'année suivante sous réserve de la prise en compte par l'Agence nationale de Traitement, des changements ordonnés par décision de la Cour constitutionnelle ou par décision judiciaire, de la radiation des personnes décédées et de l'intégration de tous les citoyens qui auront dix-huit (18) ans révolus au jour du scrutin prévu au cours de la période de validité ; qu'après la clôture des opérations d'établissement le 15 janvier de chaque année de la LEPI qui servira au scrutin prévu au cours de la période de validité et de sa remise dans les huit (08) jours qui suivent à la CENA par le COS, l'ANT est en dessaisie ; qu'en conséquence, elle ne peut techniquement et matériellement effectuer les changements qu'aurait pu ordonner la Cour constitutionnelle que lors de la phase d'actualisation suivante en vue d'une nouvelle version de la LEPI ;

Considérant qu'en l'espèce, la LEPI établie pour le compte des élections législatives du 28 avril 2019 a été remise à la CENA le 16 janvier 2019 ; que la décision DCC 19-080 dont le requérant revendique le bénéfice a été rendue le 21 février 2019 par la Cour constitutionnelle ; que l'Agence nationale de Traitement déjà dessaisie de la LEPI à cette date ne pouvait être en mesure de procéder à l'inscription du requérant sur la LEPI en vue des élections législatives du 28 avril 2019 ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la requête de monsieur Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ n'est pas fondée.

La présente décision sera notifiée à monsieur Géraldo Philippino Ezéchiél GOMEZ, à monsieur le Régisseur de l'Agence nationale de Traitement et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Monsieur	André KATARY	Membre
Monsieur	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en exception d'inconstitutionnalité.
Invocation de l'article 473 al. 3 du code de procédure pénale ; DCC 18-131 du 21.06.2018
Autorité de la chose jugée
Irrecevabilité.

La Cour constitutionnelle,

Saisie par lettre en date à Cotonou du 24 mai 2019, enregistrée à son secrétariat le 27 mai 2019 sous le numéro 1023/188/REC-19, par laquelle le président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou transmet à la Cour le jugement ADD n° 309/2FD-19 du 20 mai 2019, aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par Maître Amos AKONDE, Avocat, pour le compte de son client, monsieur Eudes Romaric HOUNKPODOTE, dans la procédure judiciaire COTO/2018/RP-03967, Ministère public et HOUNKPODOTE Lidwine, EDOH Cossi Barthélémy C/ TOSSOU Nelly Charbel, AYITIN Noël, KOUDOLI Rose, SOSSOU Vincent, assistés de Maîtres DOVONOU, N'SOYENOU et Yaya POGNON, Avocats ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant soutient que l'article 474 alinéa 3 de la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin est contraire à la Constitution, au motif, qu'en permettant au juge répressif saisi de repousser à son seul gré l'appréciation de demandes permettant à une partie au procès de justifier le bien-fondé de ses prétentions, il viole le principe du droit à un procès équitable garanti à l'article 17 de la Constitution ; que dès lors, il demande à la Cour de le déclarer contraire à la Constitution ;

Considérant que par décision DCC 18-131 du 21 juin 2018, la Cour constitutionnelle a déjà déclaré toutes les dispositions de la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013, dont l'article 474 alinéa 3, conformes à la Constitution ; qu'il en résulte que la requête qui se heurte à l'autorité de la chose jugée est irrecevable ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par Maître Amos AKONDE est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à Maître Amos AKONDE, au président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI ORDINAIRE. Loi n°2019-13 portant statuts du personnel parlementaire votée par l'Assemblée nationale le 04 mars 2019.

Norme de référence : articles 117 et 121 de la Constitution

Invocation des articles 57 al. 2, 117 al. 1, 121, 98 de la constitution

Le fondement de la loi dérogatoire dans ce cas doit régir l'ensemble du personnel des institutions de contre-pouvoir dans l'Etat.

Non-conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 09 avril 2019, enregistrée à son secrétariat le 10 avril 2019 sous le numéro 0798/158/REC-19 par laquelle monsieur le Président de la République, sur le fondement des articles 117 et 121 de la Constitution, défère à la haute Juridiction pour contrôle de conformité à la Constitution, la loi n° 2019-13 portant statut du personnel parlementaire votée par l'Assemblée nationale le 04 mars 2019 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République trouve son fondement dans les dispositions des articles 117 et 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 instituant à son profit une faculté à saisir la haute Juridiction aux fins de contrôle de constitutionnalité des lois qui ne relèvent pas, comme en l'espèce, du domaine du contrôle *a priori* obligatoire ;

Considérant qu'en outre, la loi soumise au contrôle de la Cour, votée par l'Assemblée nationale le 04 mars 2019, a été transmise au Président de la République le 26 mars 2019 ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 10 avril 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la Constitution ; qu'en conséquence, sa requête doit être déclarée recevable ;

Vu les articles 57 alinéa 2, 117 alinéa 1, 121 de la Constitution et 20 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle ;

Considérant que l'article 98 de la Constitution qui fixe le domaine de la loi ne confère pas pouvoir à l'Assemblée nationale de disposer sur le statut du personnel parlementaire ; que dans ces conditions, le fondement de loi dérogatoire doit être recherché dans le principe de la séparation des pouvoirs et, dans ce cas, régir l'ensemble du personnel des institutions de contre-pouvoir dans l'Etat ; qu'il en résulte que les dispositions de la loi déférée sont contraires à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er} : Dît que la requête de Monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Sont contraires à la Constitution les dispositions de la loi n° 2019-13 portant statut du personnel parlementaire votée par l'Assemblée nationale le 04 mars 2019.

La présente décision sera notifiée à monsieur le Président de l'Assemblée nationale, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trente et un mai deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en exception d'inconstitutionnalité.

Invocation des articles 122 et 124 de la Constitution ; DCC 13-030 du 14.03.2013 et du DCC 18-131 du 21.06.2018

Autorité de la chose jugée

Irrecevabilité.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 19 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 27 mars 2019 sous le numéro 0464/132/REC-19 par laquelle le président du tribunal de première instance de première classe de Cotonou lui transmet le jugement ADD du 07 mars 2019 rendu par la 5^{ème} chambre des flagrants délits, aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par Maître Amos AKONDE, Avocat, pour le compte de sa cliente, Madame Melvina ASSABA, dans la procédure judiciaire COTO/2018/RP/04678, Ministère public et ASSABA Melvina C/ EYITAYO Riyad, assisté de Maître Maurille MONNOU, Avocat ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que l'article 474 alinéa 3 de la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin est contraire à la Constitution ; qu'il soutient que la disposition querellée, en permettant au juge répressif saisi de repousser à son seul gré l'appréciation de demandes tendant, de la part d'une partie au procès, à justifier le bien-fondé de ses prétentions, viole le principe du droit à un procès équitable garanti à l'article 17 de la Constitution ; que dès lors, il demande à la Cour de la déclarer contraire à la Constitution ;

VU les articles 122 et 124 alinéa 2 et 3 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 122 de la Constitution : « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, soit directement,*

soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction... » ; qu'en l'espèce, le requérant soulève l'exception d'inconstitutionnalité de l'article 474 de la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin ; que par décisions DCC 13-030 du 14 mars 2013 et DCC 18-131 du 21 juin 2018, la haute juridiction a déclaré conforme à la Constitution, en toutes ses dispositions, la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin adoptée par l'Assemblée nationale le 17 décembre 2012, modifiée par la loi n° 2018-14 votée le 18 mai 2018 ; qu'il en résulte que l'article 474 alinéa 3 du code de procédure pénale, auquel grief est fait en l'espèce, a déjà été déclaré conforme à la Constitution par la haute juridiction ; que dès lors, en vertu de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution aux termes duquel : « Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours.

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles », l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par Maître Amos AKONDE encourt l'irrecevabilité sur le fondement de l'autorité de la chose jugée ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par Maître Amos AKONDE dans la procédure judiciaire COTO/2018/RP/04678, Ministère public et ASSABA Melvina C/ EYITAYO Riyad, assisté de Maître Maurille MONNOU, Avocat, est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur le président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, aux Maîtres Amos AKONDE et Maurille MONNOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept juin deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

**HAAC. Recours contre des candidatures au poste de conseiller à la HAAC
Invocation des articles 3 al. 3, 26, 114, 117 et 143 de la Constitution ;
15 et 16 de la loi organique relative à la HAAC ; 13 de la CADHP ; 2
du protocole additionnel de la CEDEAO sur la démocratie et la bonne
gouvernance.**

Seuls l'Assemblée spéciale des unions professionnelles des médias et le conseil national du patronat de la presse et de l'audiovisuel ont le pouvoir pour adopter ou modifier le code électoral

Non-conformité - Conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 09 mai 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0929/175/REC-19 par laquelle monsieur Médice AGBEHOUNKO, assisté de Maîtres Olga ANASSIDE et Nicolin ASSOGBA, avocats à la Cour, 041 BP 422, forme un recours contre la candidature de messieurs Franck KPOCHEME et Basile TCHIBOZO assistés de Maître Brice HOUSSOU, avocat à la Cour, à l'élection des Conseillers à la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication (HAAC) ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 29 mai 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1037/190/REC-19 par laquelle le même requérant forme un recours contre la candidature de monsieur Guy Constant EHOUMI au poste de Conseiller à la HAAC ;

Saisie d'une troisième requête en date à Cotonou en date à Cotonou du 22 mai 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1003/183/REC-19 par laquelle monsieur Lié Brice Sètonджи OGOUBIYI, assisté de Maîtres Olga ANASSIDE et Nicolin ASSOGBA, avocats à la Cour, 041 BP 422, forme un recours en inconstitutionnalité du code électoral applicable aux professionnels des médias dans le cadre de l'élection de leurs représentants à la HAAC ;

Saisie d'une quatrième requête en date à Cotonou du 08 mai 2019, enregistrée à son secrétariat le 10 mai 2019 sous le numéro 0934/176/REC-19, par laquelle messieurs Pépin AGBIDIHO, Issifou TAMOU-TABE et Barnabé FATIGBA, membres du collectif du personnel technicien de la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication (HAAC), 01 BP 3567 Cotonou, forment un recours en inconstitutionnalité de l'article 13 de la décision DAS n°04-19/AS du 07 mars 2019 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et messieurs Razaki AMOUDA ISSIFOU, Rigobert A. AZON et Sylvain M. NOUWATIN en leur rapport, les parties et leurs conseils en leurs observations à l'audience plénière du 07 juin 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les quatre requêtes tendent à soumettre à la Cour le contrôle de conformité du code électoral de la presse béninoise à la Constitution ; qu'il y a lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Considérant que les requérants exposent que messieurs Franck KPOCHEME, Basile TCHIBOZO et Guy Constant EHOUMI, respectivement président de l'Union des Professionnels des Médias du Bénin (UPMB), président du Conseil national du Patronat de la presse et de l'Audiovisuel du Bénin (CNPA-Bénin) et président de l'Observatoire de la Déontologie et de l'Ethique dans les Médias (ODEM), sont candidats au poste de conseillers à la HAAC dans la catégorie « presse écrite » en violation des dispositions de l'article 41 du code électoral de la presse béninoise de 2014 qui prescrit qu'ils doivent démissionner de leurs fonctions six (06) mois au moins avant la date du scrutin et pour toute la durée des opérations électorales sous peine d'être disqualifiés ; que la date du scrutin étant initialement fixée au 1^{er} juin 2019 avant d'être reportée au 15 juin 2019, les intéressés devraient avoir démissionné de leurs fonctions respectives au plus tard en décembre 2018 afin de respecter le délai de six (06) mois exigé par le code électoral de 2014 ;

Considérant qu'ils poursuivent que messieurs Franck KPOCHEME et Basile TCHIBOZO ont profité de leur position en faisant réviser le 07 mars 2019, soit moins de six mois avant la date limite du renouvellement des membres de la HAAC, le code électoral à leur profit ; qu'ils ont notamment ramené le délai imposé aux candidats responsables des associations faîtières des professionnels des médias pour démissionner de leurs fonctions à 72 heures après l'installation de la commission électorale autonome (CEA-HAAC) ; que la modification ainsi opérée leur a permis de procéder avant leur démission, à la désignation et à l'installation des membres de la CEA-HAAC ainsi qu'à la convocation du corps électoral ; qu'en outre, sans aucune concertation ni avec la HAAC ni avec le ministère en charge de la communication, les représentants de ceux-ci ont été retirés de la commission électorale autonome à laquelle ils appartiennent depuis 2004 en violation de l'article 7 de la loi organique n°92-021 du 21 août 1992 relative à la HAAC ; qu'ils ajoutent que non seulement les deux présidents ont conduit la révision du code

électoral moins de six mois avant la date limite du renouvellement des membres de la HAAC, mais ont aussi signé la décision DAS n°05-19/AS relative à la convocation du corps électoral respectivement les 12 et 15 mars 2019 ; que les candidats Franck KPOCHEME, Basile TCHIBOZO apparaissent ainsi à la fois comme juges et parties d'autant plus qu'ils ont désigné les membres de la CEA-HAAC pour les élections à venir ; qu'ils concluent à la violation du principe de l'égalité des candidats ;

Considérant que monsieur Lié Brice Sètonджи OGOUBIYI ajoute que la modification du code électoral de la Presse intervenue est contraire à l'article 2 du protocole additionnel A/SP1/12 de la CEDEAO sur la démocratie et la bonne gouvernance qui interdit toute modification substantielle des lois électorales à six mois des élections sans le consentement d'une large majorité des acteurs politiques ;

Considérant que les membres du collectif du personnel technicien de la Haute autorité de l'Audiovisuel et de la communication saisissent la Cour aux fins de voir déclarer contraire à la Constitution l'article 13 de la décision DAS n°04-19/AS du 07 mars 2019 portant Code électoral fixant les règles générales, conditions particulières et dispositions pénales pour les élections des représentants des professionnels des médias à la HAAC en République du Bénin ; que cet article fait de la détention d'une carte de presse en cours de validité une condition pour être électeur alors que la décision n°13-015/HAAC du 25 avril 2013 portant réglementation de la carte de Presse au Bénin prive les professionnels des médias en service dans les institutions de la République du droit d'avoir une carte de presse ; qu'au soutien de leurs prétentions, ils invoquent la décision DCC 09-061 du 08 mai 2009 ; qu'ils concluent que l'article 13 de la décision DAS n°04-19/AS du 07 mars 2019 viole les articles 15 et 16 de la loi organique sur la HAAC et par voie de conséquence, la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le président de la HAAC déclare que pour n'avoir pas démissionné de leurs fonctions courant décembre 2018, messieurs Franck KPOTCHEME, Basile TCHIBOZO et Guy Constant EHOUMI ont violé l'article 41 du code électoral qui exige d'eux de démissionner de leurs fonctions six (06) mois au moins avant la date du scrutin ; que s'agissant de la participation de ses représentants à la CEA, la HAAC ne saurait objecter que leur exclusion constitue une violation de règles formellement établies ;

Considérant que messieurs Franck KPOCHEME et Basile TCHIBOZO font valoir que depuis 2004, les différents actes devant régir l'organisation des élections des représentants des médias à la HAAC ont été toujours pris par cette assemblée spéciale ; qu'ils y ont siégé en qualité de président et vice-président jusqu'à leur démission le 1^{er} avril 2019 ; que par ailleurs, avant chaque élection des représentants des médias à la HAAC, l'Assemblée spéciale a toujours édicté ou modifié le code électoral pour tenir compte des circonstances ou situations nouvelles dans le secteur des médias ; qu'il en a été ainsi notamment des élections de 2004, 2008 et 2014 ; que l'assemblée spéciale procède également à chaque élection à l'évaluation

de la situation en tenant compte des moyens financiers disponibles avant de prendre des décisions ; qu'ils ajoutent que suivant l'article 97 du code électoral de 2019, seuls les candidats peuvent exercer un recours contentieux électoral et incidemment un recours en inconstitutionnalité devant la Cour constitutionnelle alors que monsieur Médice AGBEHOUNKO n'est pas candidat; qu'il y a donc lieu de déclarer son recours irrecevable pour défaut de qualité ;

Considérant qu'en réponse à la requête des membres du personnel technicien de la Haute autorité de l'Audiovisuel et de la communication (HAAC), celle-ci a, par l'organe de son président, expliqué que depuis 1999 le personnel technicien a toujours pris part aux élections avant l'insertion en 2014 de l'article 13 dans le code électoral qui fait de la détention de la carte de presse la condition *sine qua non* pour être électeur et éligible ; que toutefois, la Cour avait déjà, à travers sa décision DCC 06-061 du 08 mai 2009, indiqué clairement que tous les techniciens en service à la HAAC ont le droit d'être électeurs et éligibles ; qu'il conclut que le défaut de la carte de presse ne saurait en aucun cas, dénier la qualité de professionnels des médias aux techniciens en service à la HAAC ;

Considérant que la vice-présidente de l'assemblée spéciale des deux bureaux des unions professionnelles des médias estime que c'est à tort que le recours du collectif du personnel technicien de la HAAC fait grief à l'article 13 du code électoral d'avoir institué la carte de presse comme condition d'éligibilité ; qu'elle invoque les articles 21, 24 et 25 de loi n°2015-07 du 20 mars 2015 portant code de l'information et de la communication en République du Bénin pour établir que seuls les professionnels des médias en service dans une entreprise de Presse peuvent détenir une carte de presse délivrée par la HAAC et le ministère en charge de la communication pour en déduire *in fine* que le personnel technicien exerçant à la HAAC n'a donc pas droit à la carte de Presse ; que de l'interprétation de l'article 16 de la loi organique sur la HAAC, elle conclut que l'élection est ouverte non pas à tous les techniciens des télécommunications en général mais plutôt uniquement aux seuls techniciens en service dans les entreprises de presse ;

Vu les articles 3 alinea 3, 26, 114 et 117, 143 de la Constitution ; 7, 15 et 16 de la loi organique n°92-021 du 21 août 1992 relative à la HAAC ; 13 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; 2 du protocole additionnel A1/SP1/12 de la CEDEAO sur la démocratie et la bonne gouvernance

Sur la recevabilité de la requête introduite par monsieur Médice AGBEHOUNKO

Considérant que monsieur Médice AGBEHOUNKO sollicite, entre autres de la Cour, de constater la violation du principe de l'égalité ; qu'il soumet ainsi au contrôle de conformité à l'article 26 de la Constitution le code électoral de la presse béninoise ;

qu'en application des articles 3 alinea 3 et 122 de la Constitution ainsi que l'article 31 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle, il y a lieu de déclarer sa requête recevable ;

Sur la violation de l'article 2 du protocole additionnel A1/SP1/12 de la CEDEAO sur la démocratie et la bonne gouvernance

Considérant que l'article 2 du protocole additionnel visé dispose : « aucune réforme substantielle de la loi ne doit intervenir dans les six mois précédant les élections sans le consentement d'une large majorité des acteurs politiques ... » ; que le protocole, qui est une convention internationale, fixe en l'espèce des obligations à la charge des Etats membres dans le cadre de l'organisation des élections politiques visant la dévolution du pouvoir d'Etat ; qu'il ne saurait être étendu au-delà de son champ d'application et par conséquent être appliqué à l'espèce ;

Sur la conformité de l'article 13 du code électoral aux articles 15 et 16 de la loi organique sur la HAAC

Considérant qu'aux termes de l'article 143 alinéa 2 de la Constitution, « *La composition, les attributions, l'organisation et le fonctionnement de la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication sont fixés par une loi organique* » ; que la loi organique n°92-021 du 21 août 1992 relative à la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication (HAAC) dispose en ces articles 15 et 16 respectivement que : « *Nul ne peut être membre de la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication : - s'il n'est de nationalité béninoise ; s'il ne jouit de tous ses droits civils et politiques ; - s'il ne réside sur le territoire de la République du Bénin depuis un (01) an au moins ; - s'il n'est de bonne moralité et d'une grande probité ; s'il ne justifie d'une expérience professionnelle d'au moins dix (10) ans en ce qui concerne le journaliste et le professionnel de la communication* » ; que l'article 16 de la même loi précise que la Haute autorité de l'Audiovisuel et de la communication est « *composée de neuf (09) membres désignés à raison de ...*

- ***par les professionnels de l'Audiovisuel et de la Communication :***

- ***deux (02) journalistes professionnels dont l'un de l'Audiovisuel et l'autre de la Presse écrite ;***

un (01) technicien des télécommunications » ; que la loi organique a ainsi prévu trois postes de membre de la HAAC devant être occupés par les journalistes professionnels et les techniciens de l'audiovisuel, des communications et des télécommunications ***sans distinction aucune du lieu de service*** ; qu'il en résulte que tout professionnel des médias, quel que soit le lieu d'exercice de son métier, peut être électeur et/ou éligible ;

Considérant qu'en l'espèce, en prescrivant en son article 13 une condition supplémentaire consistant en l'exigence d'une carte de presse, l'article 13 de la

décision DAS n°04-19/AS du 07 mars 2019 portant Code électoral fixant les règles générales, conditions particulières et dispositions pénales pour les élections des représentants des professionnels des médias à la HAAC en République du Bénin, a violé les articles 15 et 16 de la loi organique ;

Sur l'inconstitutionnalité des dispositions pénales du code électoral de la Presse béninoise

Considérant qu'aussi bien dans son intitulé que dans ses articles 98 et 99, le code électoral de la presse a prescrit des « dispositions pénales » ; que non seulement il punit tout manquement à ces dispositions, des sanctions pénales relatives « au délits de droit commun en vigueur en matière électorale en République du Bénin » mais encore , il fait de la commission électorale autonome, un organe de poursuites desdites infractions ;

Considérant que la détermination des crimes et délits ainsi que celle des peines qui leur sont applicables et la procédure qui les gouverne sont du domaine de la loi en vertu de l'article 98 de la Constitution ; qu'en prescrivant des dispositions pénales relevant du domaine de la loi, les articles 98 et 99 du code électoral de la presse sont contraires à la Constitution ;

Sur la conformité à la Constitution de la modification du code électoral

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que seuls l'Assemblée spéciale des unions professionnelles des medias du Bénin qui regroupe l'Union des Professionnels des Médias du Bénin (UPMB), et le Conseil national du Patronat de la presse et de l'Audiovisuel du Bénin (CNPA-Bénin) a pouvoir pour **adopter ou modifier** le code électoral, convoquer le corps électoral et installer la CEA-HAAC ; que ce pouvoir qui n'est pas limité par les professionnels eux-mêmes n'est contraire ni à la loi organique ni à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}. - **Dit** que la requête de monsieur Médice AGBEHOUNKO est recevable.

Article 2.- **Dit** que le protocole additionnel A1/SP1/12 de la CEDEAO sur la démocratie et la bonne gouvernance n'est pas applicable à l'espèce.

Article 3.- **Dit** que l'article 13 du code électoral de la presse est contraire aux articles 15 et 16 de la loi organique n°92-021 du 21 août 1992 relative à la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication (HAAC).

Article 4.- **Dit** que les articles 98 et 99 du code électoral de la presse sont contraires à l'article 98 de la Constitution.

Article 5.- **Dit** que les articles 13, 98 et 99 du code électoral de la presse sont détachés de l'ensemble du texte.

Article 6.- Dit que la modification du code électoral de la Presse par l'assemblée spéciale n'est pas contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à messieurs Médice AGBEHOUNKO, Lié Brice Sètonджи OGOUBIYI, Franck KPOCHEME, Basile TCHIBOZO et Guy Constant EHOUMI, Pépin AGBIDIHO, Issifou TAMOU-TABE, Barnabé FATIGBA, à monsieur le Président de la commission électorale autonome chargée de l'élection des représentants des professionnels des médias à la HAAC (CEA-HAAC), à monsieur le Président de la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le sept juin deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Les Co-Rapporteurs,

Razaki AMOUDA ISSIFOU	Sylvain M. NOUWATIN	Rigobert A.AZON.-
-----------------------	---------------------	-------------------

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

**HAAC. Recours contre une candidature au poste de conseiller à la HAAC
Invocation des articles 4 du code électoral de la presse ; 16 de la loi
organique sur la HAAC ; DCC 09-062 du 12.05.2009**

Autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 22 mai 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1013/184/REC-19, par laquelle madame Martine Françoise de SOUZA épouse ATIGNON, demeurant à Akassato centre, quartier Déganou, commune d'Abomey-Calavi, S/C Mathias Léandre ATIGNON, 01 BP 318 KAC MAEC/IRIES, forme un recours en inconstitutionnalité de la classification de la candidature de monsieur Armand HOUNSOU GODONOU au poste de conseiller à la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication (HAAC) dans la catégorie des journalistes professionnels de l'audiovisuel ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et les parties ainsi que leurs Conseils en leurs observations à l'audience plénière du 07 juin 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que le vendredi 02 mai 2019, la Commission électorale autonome chargée de l'élection des représentants des professionnels des médias à la HAAC (CEA-HAAC), a procédé à la publication de la liste des candidats ; qu'en violation des dispositions de l'article 143 alinéa 2 de la Constitution et de l'article 4 du code électoral applicable aux professionnels des médias dans le cadre de l'élection de leurs représentants à la HAAC, monsieur Armand HOUNSOU GODONOU, monteur à la l'Office de Radiodiffusion et de Télévision du Bénin (ORTB) a été retenu à tort dans la catégorie des journalistes audiovisuels ; qu'elle demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution l'article 4 du code électoral de la Presse ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Armand Hounsou GODONOU, assisté de Maître Brice HOUSSOU, Avocat à la Cour, explique qu'il est un spécialiste de la publication assistée en service à l'ORTB ; qu'à ce titre, il appartient au corps de métier appelé « monteur » dans la presse audiovisuelle et est détenteur d'une carte de presse délivrée par la HAAC ; qu'il a fait acte de candidature en accomplissant toutes les formalités dans les formes et délais prévus par la loi et sa candidature a été validée et publiée par la CEA/HAAC ; que les faits tels que présentés par la requérante, candidate dans la même catégorie, ne sauraient être connus par la Cour car ne relevant pas de sa compétence ; qu'il soulève également l'irrecevabilité du recours pour cause d'autorité de chose jugée par décision DCC 09-62 du 12 mai 2009 ;

Considérant que la requérante précise à la barre qu'elle soumet à la Cour la conformité de l'article 4 du code électoral de la Presse à l'article 16 de la loi organique sur la HAAC ;

Considérant qu'ayant déjà jugé par DCC 09-62 du 12 mai 2009 que « *les concepts de " professionnels de l'audiovisuel de la communication " et de " professionnels des médias " ... recouvrent la même réalité ; qu'il y a lieu de dire et juger que la mention " professionnels des médias " ... ne constitue pas une violation de la Constitution* » ; que par ailleurs, et par la même décision, il a été jugé que « *l'expression " professionnel " dans le cas d'espèce s'entend de l'aptitude avérée à exercer un métier sans que cette aptitude soit nécessairement sanctionnée par un diplôme ; qu'il s'ensuit que tout professionnel de média, diplômé ou non , est habilité à participer à la désignation de ses pairs à la HAAC* » ;

Considérant qu'en l'état où l'espèce n'apporte aucun élément nouveau aux termes du débat, il y a lieu de dire que le recours est irrecevable pour chose jugée ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le recours est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à madame Martine Françoise de SOUZA épouse ATIGNON, à monsieur Armand Hounsou GODONOU, à monsieur le Président de la commission électorale autonome chargée de l'élection des représentants des professionnels des médias à la HAAC (CEA-HAAC), à monsieur le Président de la Haute Autorité de l'Audiovisuel et de la Communication et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le sept juin deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre une détention anormalement longue.

Invocation des articles 7.1 d) de la CADHP et 147 du code de procédure pénale ; DCC 12-158 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 13.06.2014

Le requérant n'a pas été présenté à une juridiction de jugement dans un délai raisonnable ; qu'en outre le juge d'instruction a violé l'article 35 de constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 18 mars 2019, sous le numéro 0636/130/REC-19, par laquelle monsieur Loukman HOUESSOU, en détention à la maison d'arrêt de Cotonou, forme un recours pour détention anormalement longue ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Razaki AMOUDA ISSIFOU et Sylvain M. NOUWATIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Loukman HOUESSOU expose qu'il a été placé en détention provisoire le 20 août 2013, par le juge du 6^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, pour des faits de coups et blessures volontaires, suivant mandat de dépôt n°03931/RP/13/0014/RI/13 du 20 août 2013 ; que depuis lors, il n'a pas été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il estime qu'il y a ce faisant, violation de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples notamment son article 7. 1. d) qui reconnaît le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ;

Considérant que le juge d'instruction du 6^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou n'a pas donné suite aux mesures d'instruction de la Cour l'invitant à présenter ses observations ;

Considérant que l'article 7. 1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution stipule que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05) ans, lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ;

Considérant qu'en outre, la Cour a jugé dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et 14-108 du 13 juin 2014 que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement ; qu'entre le 20 août 2013, date du mandat de dépôt et le 18 mars 2019, date de la saisine de la Cour constitutionnelle, il s'est écoulé plus de cinq (05) ans sans que le requérant ait été présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de cinq (05) ans, qui ne marque même pas encore la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'il y a donc violation du droit constitutionnel du requérant à être jugé dans un délai raisonnable ;

Que par ailleurs, il y a lieu de faire au juge d'instruction du 6^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou, application de l'article 35 de la Constitution aux termes duquel « *les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté...* » pour n'avoir fait aucun effort pour situer la Cour sur sa part de responsabilité ou non au sujet de la durée de détention provisoire du requérant ou sur l'état de la procédure le concernant ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}. - Dit qu'il y a violation de la Constitution.

Article 2.- Dit que le juge d'instruction du 6^{ème} cabinet du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a violé l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Loukman HOUESSOU, à monsieur le juge du 6^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatre juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU.-

ELECTION. Recours contre l'application aux élections législatives du 28 avril 2019 des lois portant code électoral et charte des partis politiques en vigueur.

Rappel de l'article 114 de la Constitution

La Cour a proclamé les résultats des élections législatives du 28 avril 2019 et a vidé le contentieux y relatif.

Sans objet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 mars 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0688/139/REC-19, par laquelle monsieur Wérinoissi Eric NENEHIDINI, demeurant à Cotonou, quartier Misséssin Akpakpa, 01 BP 323, forme un recours en inconstitutionnalité de l'application aux élections législatives du 28 avril 2019 du code électoral et de la charte des partis politiques en l'absence d'un consensus de la classe politique sur leurs contenus ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 4 juillet 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'au lendemain de l'examen des dossiers de candidatures pour les élections législatives du 28 avril 2019 par la CENA où, sur 10 partis politiques ayant manifesté leur intérêt, deux (02) seulement ont vu leurs dossiers validés, le chef de l'Etat a lancé un appel à toute la classe politique pour la recherche d'un consensus autour des lois électorales en vue de permettre des élections inclusives ; qu'il craint un échec des négociations au Parlement et estime que si le cas échoit, la poursuite du processus électoral avec les lois électorales dans leur état violerait l'esprit de la Constitution ainsi que ses articles 2, 3, 4 et 5 de même que le protocole A/SP1/12/01 de la CEDEAO ; que selon lui, si le processus électoral est poursuivi dans ces conditions, seraient méconnus les principes démocratiques prônant le gouvernement du peuple par le peuple, en d'autres termes, le principe même de la souveraineté du peuple ; qu'il craint également une annulation

éventuelle ou un blocage du processus électoral qui conduirait à une violation de l'article 80 de la Constitution sur la durée du mandat des députés, ce qui obligerait à la prise des mesures exceptionnelles prévues aux articles 68 et 69 de la Constitution dont la conséquence serait le recours par tout organe constitutionnel ou par tout citoyen à tout moyen susceptible d'assurer le rétablissement et le maintien de la paix ; que pour toutes ces raisons, il sollicite la Cour en tant qu'organe régulateur du fonctionnement des institutions et de l'activité des pouvoirs publics à l'effet de trouver des solutions de sortie de crise ;

VU l'article 114 de la Constitution ;

Considérant que le 28 avril 2019 s'est tenu sur toute l'étendue du territoire national le scrutin relatif à l'élection des députés à l'Assemblée nationale ; que le 02 mai 2019, la Cour a proclamé les résultats y relatifs et vidé le contentieux le 23 mai ; que dès lors, le recours formulé par monsieur Wérinoissi Eric NENEHIDINI plaçant pour une régulation par la Cour desdites élections est devenu sans objet ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le recours de monsieur Wérinoissi Eric NENEHIDINI est devenu sans objet.

Dit que la présente décision sera notifiée à monsieur Wérinoissi Eric NENEHIDINI et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le quatre juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour le non-respect du principe du contradictoire et des droits de la défense.

Invocation de l'article 7.1.c) de la CADHP ; DCC 18-186 du 18.09.2018

Les requérants ont pris connaissance du contenu du rapport d'audit querellé et ont produit des observations au procureur de la République.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 05 janvier 2018, enregistrée à son secrétariat le 09 janvier 2018 sous le numéro 0034/010/REC-18, par laquelle messieurs ABOUDOU O. Bio Irénée, TCHIAKPE Armand Comon, ADJAHOUTONON Florent, FIOSSI Théotime, ODJOUVI Cossi Primaël, demeurants à Abomey-Calavi, BP 0592 TP Cotonou, AFFOUDA O. C. Flavien, demeurant à Parakou, BP 500 Parakou, tous assistés de la SCPA ANGELO & BAH SALIFOU Associés, la SCPA B & B Conseils et Associés, de maître Paul KATO ATITA, maître Sadikou ALAO, maître Evelyne da SILVA-AHOUANTO, maître Patrick G. TCHIAKPE, maître Bienvenu Koffi E. BEDIE, maître Macaire ADOSSOU et maître Jeffrey GOUHIZOUN, avocats au Barreau du Bénin, forment conjointement un recours pour violation du principe du contradictoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport et maître ATOUN Codjo Narcisse en ses observations à l'audience plénière du 18 juillet 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent que suite à un rapport d'audit du cabinet Experts – Comptables & Consultants Associés qui a conclu à la malversation d'une part, de la gestion des fonds de l'opération de sécurité alimentaire mis à la disposition de l'Office national d'Appui à la Sécurité alimentaire (ONASA) et, d'autre part, la commercialisation du riz japonais, le Conseil des ministres du mercredi 28 juin 2018 a instruit le ministre en charge de la Justice aux fins d'entreprendre des poursuites judiciaires contre eux ; que c'est ainsi qu'une enquête préliminaire a été ouverte par le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou ; qu'il faut noter qu'ils n'ont pas été auditionnés

par les auteurs du rapport d'audit ; qu'en outre, à toutes les étapes de l'enquête préliminaire, ils ont demandé sans succès communication de la copie dudit rapport afin de prendre connaissance du contenu pour assurer leur défense ; que ce faisant, il y a violation du principe du contradictoire et des droits à la défense ;

Considérant que l'article 7.1.c) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énonce : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend ... le droit à la défense, y compris celui de se faire assister par un défenseur de son choix ...* » ;

Considérant que les requérants font grief au rapport d'audit et au relevé du Conseil des ministres d'avoir violé les droits fondamentaux ; que dans sa décision DCC 18-186 du 18 septembre 2018, la Cour a dit « *qu'un rapport d'audit est un instrument technique par lequel une personne, mandataire dont la compétence est avérée produit des renseignements ou généralement des informations à une autre personne, mandant, qui en fait la demande ; qu'il appartient à l'autorité administrative ou judiciaire compétente qui entend en exploiter les conclusions pour prendre des décisions de veiller au respect des droits de la défense lorsque ces décisions sont susceptibles d'engager la responsabilité des personnes* » ; qu'en l'espèce, le fait, d'une part, pour les auditeurs d'avoir établi leur rapport d'audit sans auditionner les requérants, et d'autre part, pour le Conseil des ministres d'avoir instruit le ministre en charge de la justice à l'effet d'entreprendre des poursuites judiciaires contre les requérants ne constitue pas en soi une décision qui engage, ni sur le plan administratif, ni sur le plan judiciaire, la responsabilité des requérants ;

Considérant que par ailleurs, les requérants soutiennent qu'à l'enquête préliminaire ils ont demandé sans succès communication de copie du rapport d'audit ; que toutefois, ils ont joint à leur recours, une lettre en date à Cotonou du 02 août 2017, adressée au Procureur de la République près le tribunal de première Instance de Cotonou et portant en objet « *observations après lecture du rapport de l'audit sur l'ONASA* » signée de messieurs ABOUDOU Bio Irénée, TCHIAKPE Armand Comon et FIOSSI Théotime. A la lecture de cette lettre il apparaît que sur demande de leurs avocats-conseils maître Sadikou ALAO et maître Patrick Gervais TCHIAKPE, ils ont pris connaissance du contenu du rapport d'audit querellé et ont produit des observations au Procureur de la République ; qu'au regard de tout ce qui précède, il y a lieu de dire et juger qu'il n'y a pas violation de la Constitution

EN CONSQUENCE,

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à messieurs ABOUDOU O. Bio Irénée, TCHIAKPE Armand Comon, ADJAHOUTONON Florent, FIOSSI Théotime, ODJOUVI Cossi Primaël et AFFOUDA O. C. Flavien, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur

Le Président

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

DROITS ET LIBERTES. Recours pour violation des droits de l'Homme consécutif à un licenciement

Invocation de l'article 114 de la Constitution ; DCC 16-006 du 07.01.2016

La lettre du requérant déférée devant la Cour est un acte arrêté par un organe de l'UEMOA en l'occurrence la BCEAO.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 avril 2018, enregistrée à son secrétariat le 27 avril 2018 sous le numéro 0771/124/REC-18, par laquelle monsieur Fataï Abdoul OCENI, demeurant à Parakou, BP 531 Abomey-Calavi, forme un recours pour violation des droits de l'Homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Fataï Abdoul OCENI expose qu'il est employé à la Banque centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO), agence auxiliaire de Parakou. Soupçonné de manœuvres frauduleuses à la banque, le parquet du tribunal de première Instance de première classe de Parakou a été saisi et une instruction y a été ouverte ; que curieusement sans attendre qu'il soit déclaré coupable ou non par la juridiction compétente, la direction nationale de la BCEAO, suivant lettre n° B00/SHR/00338-2018 du 18 avril 2018, a prononcé son licenciement ; qu'il estime qu'il y a violation des articles 17 alinéa 1 de la Constitution et 7.1.b) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'en réponse, la BCEAO, par l'organe de son conseil, maître Saïdou AGBANTOU soulève *in limine litis* l'incompétence de la Cour à connaître de ce litige en vertu des immunités de juridiction et d'exécution que le traité de l'UEMOA du 20 janvier 2007 et les statuts de la BCEAO accordent à la banque centrale ; que par ailleurs, il observe qu'au cas où la Cour se déclarerait compétente, il y a lieu pour elle de constater l'irrecevabilité de la requête au motif que c'est suite

à des manœuvres frauduleuses constitutives de faute lourde que le requérant a été sanctionné ; qu'en outre, il y a le traité de l'UEMOA du 10 janvier 1994 tel que modifié le 29 janvier 2003, le protocole n°1 relatif aux organes de contrôle de l'UEMOA et l'acte additionnel n°10/96 du 10 mai 1996 portant statut de la Cour de Justice de l'UEMOA qui sous-tendent cette irrecevabilité ;

Considérant qu'en réplique, monsieur Fataï Abdoul OCENI observe, d'une part, qu'en matière de droit de l'Homme, la banque centrale, en vertu de l'article 3 du traité du 10 janvier 1994, est soumise au respect des droits fondamentaux énoncés dans la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948 et la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; qu'ainsi, l'immunité d'exécution et de juridiction dont bénéficie la BCEAO doit se combiner avec le droit à un tribunal qui relève de l'ordre public international et en vertu duquel toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue par un tribunal national compétent ; qu'au Bénin, la seule juridiction nationale compétente en matière de droits de l'Homme est la Cour constitutionnelle et l'application de l'immunité de juridiction ne devrait, au risque d'un déni de justice, empêcher la Cour de connaître de l'espèce qui invoque des violations de droits fondamentaux ; que d'autre part, il n'est pas demandé à la Cour d'apprécier les motifs de son licenciement mais de constater que dans la procédure suivie pour cette fin, il y a eu « partialité au niveau du conseil de discipline » et « application disproportionnée des textes de la BCEAO » qui sont constitutives de violations des droits de l'Homme ; que sur ce, il y a lieu de déclarer sa requête recevable ;

Considérant qu'en contre – réplique, la BCEAO, par l'organe de son conseil, maître Saïdou AGBANTOU déclare s'en tenir à ses premières observations ;

Considérant que sur le fondement de l'article 114 de la Constitution, la Cour, dans la décision DCC 16 – 006 du 07 janvier 2016, a jugé que : « ... *la compétence de la Cour est strictement nationale ... elle ne saurait intervenir pour apprécier des actes pris par le président de la Conférence des chefs d'Etat et de Gouvernement de l'Union économique et monétaire ouest-africaine (UEMOA), agissant ès-qualité, fût-il le président de la République du Bénin ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente* » ; qu'en outre, la République du Bénin a régulièrement ratifié le traité de l'Union Economique et Monétaire Ouest-africaine (UEMOA) dont l'article 6 dispose : « **Les actes arrêtés par les organes de l'Union pour la réalisation des objectifs du présent Traité et conformément aux règles et procédures instituées par celui-ci, sont appliqués dans chaque État membre nonobstant toute législation nationale contraire, antérieure ou postérieure** » ; que monsieur Fataï Abdoul OCENI demande à la Cour de dire que la lettre n°B00/SHR/00338-2018 du 18 avril 2018 de la BCEAO viole la loi fondamentale ; que cette lettre déférée devant la Cour étant un acte arrêté par un organe de l'UEMOA en l'occurrence la BCEAO, il y a lieu pour la Cour, au regard des dispositions susmentionnées, de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Fataï Abdoul OCENI, à maître Saïdou AGBANTOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur

Le Président

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

DROITS ET LIBERTES. Recours contre des faits, abus d'autorité et menace d'emprisonnement

Invocation des articles 114 et 117 de la Constitution

Le requérant demande à la Cour d'apprécier le traitement réservé à sa plainte dans une affaire de non-paiement d'une facture d'eau et d'électricité ; une telle demande est hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

Cependant pour non tenue de ses observations à la Cour le fonctionnaire de police a violé l'article 35 de la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1762/250/REC-18, par laquelle monsieur Valdes AGUEY-ZINSOU, BP 03499 Cotonou, forme un recours contre monsieur Samuel MEDENOUKOUN alors en service au Commissariat de Hindé II au moment des faits, pour abus d'autorité et menace d'emprisonnement ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant explique que dans un bail à usage d'habitation, le preneur, un nigérian a laissé impayées plusieurs factures d'eau et d'électricité et a libéré le local loué sans l'en informer ; que c'est par personne interposée qu'il a réussi à retrouver le preneur, débiteur, indélicat et l'a conduit au commissariat du 6^{ème} arrondissement à l'effet de l'amener à payer ses dettes ; qu'une fois au commissariat, le preneur a été gardé à vue puis libéré sans que sa cause ne soit véritablement entendue, par monsieur Samuel MEDENOUKOUN, agent de police en charge du dossier ; qu'il conclut n'avoir rien gagné de cette procédure si ce n'est l'abus d'autorité et les menaces de l'agent de police de le faire placer en détention provisoire ; que c'est pour cette raison qu'il s'en remet à la Cour afin qu'elle situe les responsabilités et rende justice ;

Considérant que monsieur Samuel MEDENOUKOUN, fonctionnaire de la police républicaine, invité à se présenter aux audiences de mise en état des 04 octobre, 20 novembre 2018 et 15 janvier 2019, pour tenir à la Cour, copie de ses observations, n'a pas cru devoir répondre ;

Vu les articles 35, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant demande à la Cour d'apprécier le traitement réservé à sa plainte dans une affaire de non-paiement de facture d'eau et d'électricité par monsieur Samuel MEDENOUKOUN, fonctionnaire de police au commissariat du 6^{ème} arrondissement de Cotonou au moment des faits ; que l'appréciation d'une telle demande relève d'un contrôle de légalité et échappe au domaine de compétence de la Cour tel que défini par les articles sus visés de la Constitution ; que dès lors, il y a lieu pour elle de se déclarer incompétente ; qu'en revanche, le fait pour monsieur Samuel MEDENOUKOUN, fonctionnaire de la Police républicaine, de ne pas répondre aux convocations aux fins de se présenter aux audiences de mise en état des 04 octobre, 20 novembre 2018 et 15 janvier 2019, pour tenir à la Cour, copie de ses observations, constitue une méconnaissance de l'article 35 de la Constitution aux termes duquel : « *Les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté dans l'intérêt et le respect du bien commun* » ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}.- Dît que la cour est incompétente.

Article 2.- Dît que monsieur Samuel MEDENOUKOUN a méconnu l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Valdes AGUEY-ZINSOU, monsieur Samuel MEDENOUKOUN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours aux fins d'une intervention de la Cour

Invocation de l'article 7. 1. d) de la CADHP

Le jugement dont a bénéficié le requérant a fait l'objet d'appel ; qu'en l'état, exception faite d'une exécution provisoire ordonnée par le juge, le requérant ne peut se faire délivrer une copie exécutoire

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 27 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 22 novembre 2018 sous le numéro 2568/424/REC-18, par laquelle monsieur Nicolas TODJO, demeurant à Agla, lot 3903, 01 BP 971 Cotonou, sollicite l'intervention de la Cour ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 18 juillet 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Nicolas TODJO expose que dans une affaire judiciaire d'escroquerie en parcelle qui l'oppose à monsieur Grégoire ADJIBAO, le tribunal de première instance de Cotonou, statuant en matière correctionnelle par jugement n° 0428/4FD-16 du 16 novembre 2016, a condamné monsieur Grégoire ADJIBAO à 12 mois d'emprisonnement ferme et à lui verser la somme de cinq millions (5.000.000) FCFA pour toute cause de préjudice subi ; que malgré la contrainte par corps fixée à quatre-vingt-dix (90) jours pour les dommages et intérêts, monsieur Grégoire ADJIBAO ne lui a rien versé à ce jour ; qu'il a commis un huissier aux fins d'exécution de la décision mais curieusement, ni la décision, ni le dossier de la procédure n'ont pas été retrouvés au tribunal de première Instance de Cotonou ;

Considérant qu'en réponse, le Greffier en chef du tribunal de première Instance de Cotonou observe que le jugement n° 0428/4FD-16 du 16 novembre 2016 a fait l'objet d'un appel et le dossier de la procédure a été transmis suivant lettre n°666/GTC/TPIPCC/SA du 24 juillet 2018 au Procureur de la République près le tribunal

de première Instance de Cotonou qui l'a à son tour transmis au Procureur général suivant lettre n°3955/PRC-18 du 22 octobre 2018 ; qu'à ses observations, elle a joint une copie du jugement n° 0428/4FD-16 du 16 novembre 2016 et des différentes lettres de transmission ;

Considérant que de l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énonce : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ;

Considérant que le requérant soutient qu'il a demandé en vain le jugement dont il a bénéficié ; que cependant, il ressort des éléments du dossier que ce jugement a fait l'objet d'appel ; qu'en l'état, sauf exécution provisoire ordonnée par le juge, il ne peut lui être délivré copie exécutoire, qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Nicolas TODJO, au Greffier en chef du tribunal de première Instance de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en
inconstitutionnalité de la confirmation d'un redressement fiscal

Invocation des articles 117 et 121 de la Constitution

La Cour donne acte à la société de son désistement

Pas lieu de statuer en l'état

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 avril 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date, sous le numéro 0747/119/REC-18, par laquelle monsieur Philippe CHOBLO, gérant de la société LADYN SON Sarl, 01 BP 483 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de la confirmation de redressement suite au contrôle sur pièces (exercices 2015 et 2016) de ladite société ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'alors que la société LADYN SON Sarl, spécialisée dans l'importation et l'exportation des produits agroalimentaires a rempli ses obligations déclaratives dans les délais légaux, un avis de vérification générale de comptabilité sur les exercices 2015 et 2016, lui a été notifié par lettre n°002/MEF/DC/SGM/DGI/DGE/SA-2 du 20 février 2018 par la direction générale des impôts ; qu'il en résulte que la société encourt un redressement de la somme de F CFA de près de 600 .000. 000, au titre des années 2015 et 2016 ; qu'en dépit des observations contestant le redressement, il a été confirmé et notifié le 20 avril 2018 ; qu'il estime, d'une part, que ledit redressement porte atteinte de manière flagrante au principe des droits à la défense en ce sens que l'article 4 alinéa 1^{er} de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ainsi que l'article 17 alinéa 1 se trouvent être violés ; que d'autre part, il évoque la violation du principe d'égalité et de l'éthique fiscale en raison de l'inobservance desdits principes à valeur constitutionnelle lors du redressement fiscal querellé ; qu'il invoque in fine

la violation des articles 3, 26, 35 de la Constitution et 3.1 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et demande l'annulation du redressement de même que tous les actes subséquents ;

Considérant qu'en réponse à la mesure d'instruction diligentée par la haute Juridiction, le ministre de l'économie et des finances par l'organe du directeur général des impôts, soulève l'incompétence de la Cour au motif que les règles de procédure en matière fiscale sont prévues par le code général des impôts et le livre de procédures fiscales, qui sont une compilation de la loi n°64-35 du 31 décembre 1964 portant codification des droits, impôts et taxes fiscales d'enregistrement, de timbre, de publicité foncière et hypothécaire et sur les revenus des capitaux mobiliers, et des lois de finances successives ; que toutefois, s'agissant du droit de la défense, il soutient que l'allégation selon laquelle le droit de la défense a été violé n'est pas fondée ; qu'il explique que l'envoi de la notification de redressement n'interrompt pas le dialogue avec le contribuable à qui il est loisible de contredire les chefs de redressement dans le délai de trente (30) jours ; que ce faisant, le droit de la défense se trouve ainsi garanti et peut être exercé ; que quant à la violation alléguée du principe d'égalité, il estime que le principe d'égalité n'est méconnu que si les contribuables se trouvant dans des situations identiques sont traités différemment ; qu'en l'espèce, les services d'impôts n'ont fait que mettre à la charge de la société, les impositions relatives aux dissimulations de chiffre d'affaires réalisé avec sa carte d'importateur, il en conclut que le moyen tiré de la violation du principe d'égalité est inapproprié et inopérant ;

Considérant que dans la même procédure, par courrier en date à Cotonou, du 27 août 2018, monsieur Derviche CHOBLO, demande à la Cour de prendre acte du désistement d'instance de la société LADYN SON Sarl ;

Vu les articles 117 et 121 de la Constitution ;

Considérant que le contentieux constitutionnel est un contentieux objectif ; qu'il vise à purger l'ordre constitutionnel d'un vice ou d'une irrégularité et transcende en conséquence les droits et les intérêts individuels en privilégiant la préservation de l'Etat de droit ; qu'en cette matière, le désistement n'est opérant qu'à la double condition que le recours ne porte pas sur la violation des droits fondamentaux et des libertés publiques et qu'il ne comporte pas le risque de laisser subsister dans l'ordonnement juridique une atteinte aux normes et valeurs protégées par la Constitution ; que pour pallier ce risque et protéger ces normes et valeurs de la Constitution, la Cour, sur le fondement des articles 117, 1^{er} tiret, 3^{ème} astérisque, 121 alinéa 2, de la Constitution, doit se prononcer d'office, après en avoir donné acte au requérant à condition que le risque invoqué soit patent ou réel ; qu'en l'espèce, l'examen de la requête révèle que le requérant sollicite de la Cour, l'appréciation de la procédure ayant abouti au redressement fiscal de la société LADYN SON Sarl ; il en résulte que l'existence d'un tel risque en l'état actuel du dossier n'est pas établi ; qu'il y a donc lieu de donner acte à la société LADYN SON Sarl de son désistement ; qu'en conséquence il n'y a pas lieu à statuer.

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}. – **Dit** que la cour donne acte à la société LADYN SON Sarl de son désistement.

Article 2.- Dit qu'il n'y a pas lieu à statuer en l'état.

La présente décision sera notifiée à monsieur Philippe CHOBLI, au ministre de l'économie et des finances et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU. -

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'une liquidation de succession objet d'un différend familial

Invocation des articles 27 du règlement intérieur de la Cour ; 114 et 117 de la Constitution

Une ampliation d'une lettre ne saurait être considérée comme une requête ; quant à la demande du requérant de s'ingérer dans une liquidation d'une succession, elle se déclare incompétente car cette demande relève des tribunaux judiciaires

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie par ampliation d'une correspondance en date à Cotonou du 09 février 2018 adressée au Président de la République, enregistrée à son secrétariat le 14 septembre 2018 sous le numéro 1967/271/REC-18, par laquelle monsieur Alain DIOGO, demeurant à Cotonou, C/513 Saint Michel, 03 BP 499, porte plainte contre Messieurs Serge et Joachim DIOGO pour « tentative d'assassinat, menace de mort, usurpation de titre et falsification de signature » ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 06 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 14 septembre 2018 sous le numéro 1968/272/REC-18, par laquelle monsieur Alain DIOGO, demeurant à Cotonou, C/513 Saint Michel, 03 BP 499, sollicite l'intervention de la Cour auprès du commissaire du 7^{ème} arrondissement de Cotonou aux fins du maintien en ses mains des loyers versés par ses locataires ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'à l'occasion de contestations relatives à la succession DIOGO, il est victime de tentatives d'atteinte à sa personne et à ses biens dont il sollicite de la Cour d'y mettre fin ;

Considérant que madame Yvonne DIOGO, intervenant volontaire, conteste la régularité de la procédure de liquidation de la succession de son feu père René

DIOGO et soutient que son frère Alain DIOGO est bien propriétaire des immeubles en cause ;

Considérant qu'aucun des requis n'a donné suite aux mesures d'instruction de la Cour ;

Considérant que les deux recours portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; qu'il y a donc lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Sur la saisine de la Cour par une ampliation d'une lettre adressée à une autorité

Considérant qu'aux termes de l'article 27 du règlement intérieur de la Cour : « *La Cour constitutionnelle est saisie par une requête. Celle-ci est déposée au secrétariat général qui l'enregistre suivant la date d'arrivée* » ; qu'il résulte de cette disposition que la requête doit être déposée au secrétariat général de la Cour et non par ampliation d'une lettre adressée à une autorité ; qu'une telle ampliation, qui, par ailleurs, ne fait pas état de violation de droits fondamentaux, ne saurait être considérée comme la requête visée à l'article 27 du règlement intérieur ;

Sur la demande d'intervention de la Cour formulée dans la requête

Considérant que la demande du requérant vise à solliciter de la Cour qu'elle s'ingère dans le règlement des contestations liées à la liquidation d'une succession ; qu'en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution, la Cour ne saurait interférer, sauf en cas de violation de droits fondamentaux, dans le règlement de conflits dont l'examen relève des tribunaux judiciaires ; qu'il en résulte que la demande du requérant ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}.- **Dit** que la Cour n'est pas régulièrement saisie par ampliation de la lettre adressée au Président de la République.

Article 2.- **Dit** que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alain DIOGO, à madame Yvonne DIOGO et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre

Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre l'UNAMAB

Invocation des articles 114 et 117 de la Constitution

La requête tend à solliciter l'intervention de la haute juridiction pour mettre fin à la contestation des magistrats de l'UNAMAB contre la création de la CRIET, demande hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 06 novembre 2018 sous le numéro 2427/378/REC-18, par laquelle monsieur Alain J. DIOGO, 03 BP 499 Cotonou, C/513 GBEWA, porte plainte contre l'Union Nationale des Magistrats du Bénin (UNAMAB) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert A. AZON en son rapport et le requérant en ses observations orales à l'audience du 18 juillet 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant soumet à la Cour l'acharnement de l'UNAMAB à l'encontre de la Cour de Répression des Infractions Economiques et du Terrorisme (CRIET) ; qu'il estime qu'en manifestant son mécontentement contre cette juridiction, l'UNAMAB demande ainsi au gouvernement de contrôler le pouvoir judiciaire, ce qui est inconcevable dans un régime démocratique ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête tend à solliciter l'intervention de la haute Juridiction pour faire cesser la contestation des magistrats de l'UNAMAB contre la création de la Cour de Répression des Infractions Economiques et du Terrorisme ; que l'appréciation d'une telle demande n'entre pas dans le champ de compétence de la Cour tel que défini aux articles sus visés de la Constitution.

EN CONSEQUENCE,

Dit que la cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alain J. DIOGO, au Président de l'UNAMAB et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en exception d'inconstitutionnalité
Invocation de l'article 122 de la Constitution ; DCC 09-043 du
24.03.2009 ...
Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 14 juin 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1101/198/REC-19 par laquelle le président par intérim du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a transmis à la Cour le jugement avant-dire droit n° 019/3^{ème} CD/19 du 07 juin 2019 relatif à l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par maître Robert DOSSOU dans la procédure n° COTO/ 2018/RP/05806 entre le ministère public et Lionel Alain Louis ZINSOU ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que dans le jugement avant-dire droit du 07 juin 2019, le juge expose que maître Robert DOSSOU a soulevé une exception d'inconstitutionnalité au motif qu'une remise de cause qu'il a sollicitée pour obtenir une communication de pièces lui a été refusée, en violation des droits de la défense ; que le juge, est-il soutenu, a également violé la présomption d'innocence ;

Considérant que dans son mémoire du 21 juin 2019, la SCPA Robert DOSSOU, commise à la défense de monsieur Lionel Alain Louis ZINSOU, réitère les motifs ci-dessus et conclut à une violation du préambule de la Constitution, de son article 17, alinéa 1^{er} et de l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'invité à présenter ses observations, le procureur de la République près le tribunal de première instance de première classe de Cotonou soulève l'irrecevabilité de l'exception d'inconstitutionnalité, qui ne porte sur la violation d'aucune loi ;

Considérant que l'article 122 de la Constitution dispose que la Cour peut être saisie de la constitutionnalité des lois, **soit** directement, **soit** par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire devant une juridiction ; qu'il résulte de cette disposition qu'elle ouvre deux voies alternatives pour discuter la constitutionnalité d'une loi, à savoir, la voie de l'action directe en inconstitutionnalité et la voie de l'exception d'inconstitutionnalité ;

Considérant que s'agissant de l'exception d'inconstitutionnalité prévue par l'article 122 de la Constitution, elle vise à sanctionner l'inconstitutionnalité **d'une loi** appelée à être appliquée dans une affaire dont est saisie une juridiction, la loi étant entendue comme une disposition impersonnelle et générale votée par le parlement ; que c'est ce qui ressort de la jurisprudence abondante et constante de la Cour, comme l'attestent les décisions DCC 09-043 du 24 mars 2009, 09-067 du 15 juin 2009 ; 09-083 du 06 août 2009 ; 11-079 du 29 novembre 2011 ; 12-086 du 20 avril 2012 ; 13-016 du 14 février 2013 ; 13-154 du 17 octobre 2013 ; 17-178 du 10 août 2017 et de nombreuses autres décisions qui les ont suivies ;

Considérant qu'en l'espèce, la demande dont est saisie la Cour se situe dans le cadre de l'exception d'inconstitutionnalité, comme le confirment le jugement avant dire droit du 07 juin 2019 et la procédure de saisine ;

Considérant que cependant, cette demande ne porte sur la violation d'aucune loi ; qu'elle ne tend pas à faire constater et déclarer l'inconstitutionnalité d'une loi, mais plutôt à faire sanctionner la violation alléguée des droits de la défense et de la présomption d'innocence, tirée du refus par le juge d'accorder une remise de cause fondée sur une demande de communication de pièce ;

Considérant que le principe des droits de la défense et celui de la présomption d'innocence, quoique garantis par la Constitution, ne sont pas une loi au sens de l'article 122 de la Constitution, destinée à être appliquée dans la cause dont le tribunal est saisi et qui pourrait être arguée d'inconstitutionnalité ; que le respect de ces principes par le juge ne saurait donc être obtenu par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité, mais par la voie de l'action directe ; qu'il s'infère de tout ce qui précède que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par maître Robert DOSSOU devant le tribunal de première instance de première classe de Cotonou dans l'affaire n° COTO/ 2018/RP/05806 doit être déclarée irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la requête de Maître Robert DOSSOU est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à Maître Robert DOSSOU, au juge de la 3^{ème} chambre de citation directe du tribunal de première instance de première classe de Cotonou, au procureur de la République près le même tribunal et publiée au

Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en « dénonciation des anomalies constatées au niveau de l'INRAB »

Invocation des articles 114 et 117 de la Constitution

La demande du requérant est hors du champ de compétence de la Cour
Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 12 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2454/387/REC-18, par laquelle monsieur Marc DAKE, président de la cellule de base SYNATRA-BENIN de la Direction générale de l'Institut national des Recherches agricoles du Bénin (INRAB), agissant en l'espèce ès-qualités, forme un recours en « dénonciation des anomalies constatées au niveau de l'INRAB » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant observe que les textes régissant l'Institut national des Recherches agricoles du Bénin (INRAB) ne sont pas respectés par les autorités de tutelle ; qu'il dénonce le non-respect du terme des mandats des directeurs techniques de l'institution et la nomination d'un directeur général qui, selon lui, ne remplit pas les critères exigés par la loi ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour afin de faire cesser ces irrégularités constatées et lui suggère de procéder à un audit de la gestion du personnel et de la situation financière de l'institution ;

Considérant qu'en réponse, le directeur général de l'INRAB, après avoir soulevé l'incompétence de la Cour, fait observer que c'est dans le cadre des réformes structurelles amorcées au sein de l'INRAB que le ministre de tutelle a pris la note de service n°133/DC/SGM/DAF/SRHDS/SA du 12 juin 2018 portant prorogation de six (06) mois des mandats du directeur général adjoint et des directeurs techniques de l'institut, en attendant l'aboutissement desdites réformes ; qu'il soutient par ailleurs que le moyen tiré du non-respect des textes en ce qui concerne la nomination du directeur général de l'INRAB n'est pas fondé ; qu'il en déduit qu'au

sein de l'INRAB, il ne prévaut aucune situation anormale et demande à la Cour de rejeter la demande du requérant ; que de son côté, le ministre de l'Agriculture, de l'élevage et de la pêche formule les mêmes observations que celles faites par le directeur général de l'INRAB ;

VU les articles 3, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour afin de faire cesser les irrégularités qu'il dit avoir constatées dans le fonctionnement de l'Institut national des Recherches agricoles du Bénin (INRAB) ; qu'une telle intervention n'entre pas dans le domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Marc DAKE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI ORDINAIRE. Recours en inconstitutionnalité de l'article 393 nouveau de la loi portant statut général de la Fonction publique

Invocation de l'article 124 al. 2 et 3 de la Constitution ; DCC 18-194 du 02.10. 2018

Autorité de la chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 28 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0499/100/REC-19 par laquelle monsieur Mahoutin BASSA, demeurant à Porto-Novo, quartier Hounsa, Carré 79, maison BASSA Antoine, 01 BP 2952 Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de l'article 393 nouveau de la loi n° 2018-35 du 05 octobre 2018 modifiant et complétant la loi n° 2015-18 du 1^{er} septembre 2017 portant statut général de la Fonction publique ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que, d'une part, l'alinéa 2 de l'article querellé, en édictant que la violation ou l'inobservance des règles de forme ne rend pas le licenciement ou la révocation de l'agent de la Fonction publique abusive au fond, viole les droits fondamentaux du citoyen, notamment le droit à la présomption d'innocence prévue à l'article 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples en ce qu'il l'empêche d'être rétabli dans ses droits devant une juridiction ; que, d'autre part, cette disposition porte atteinte à l'indépendance du pouvoir judiciaire qui ne peut prendre une décision de fond contraire à celle prise par l'autorité administrative ; qu'enfin, ce faisant, elle incite les agents de l'Administration publique à violer l'article 35 de la Constitution ;

Considérant que le Secrétaire général administratif de l'Assemblée nationale fait observer que la demande du requérant n'est pas fondée car la loi n° 2018-35 du

05 octobre 2018 modifiant et complétant la loi n° 2015-18 du 1^{er} septembre 2017 portant statut général de la Fonction publique a été promulguée suite à la décision DCC 18-194 du 02 octobre 2018 qui l'a déclarée conforme à la Constitution en toutes ses dispositions ;

Considérant que le Secrétaire général du Gouvernement soulève l'irrecevabilité de la requête de monsieur Mahoutin BASSA en raison de l'autorité de la chose jugée attachée à la décision DCC 18-194 du 02 octobre 2018 qui a déclaré la disposition querellée conforme à la Constitution ; qu'il soutient, en outre, que la requête n'est pas fondée car la disposition ne remet pas en cause la présomption d'innocence mais établit une limite à l'indemnisation ; qu'elle ne contient aucun élément pouvant être analysé comme une incitation à violer l'article 35 de la Constitution et ne viole aucunement l'article 125 de la Constitution relatif à l'indépendance du pouvoir judiciaire, les juges étant eux-mêmes, aux termes de l'article 126 de la Constitution, soumis dans l'exercice de leurs fonctions à l'autorité de la loi ;

Considérant qu'en réplique, le requérant soutient que son recours ne vise pas à contester la constitutionnalité de la loi n° 2018-35 du 05 octobre 2018 modifiant et complétant la loi n° 2015-18 du 1^{er} septembre 2017 portant statut général de la Fonction publique mais une disposition qui porte atteinte à un droit fondamental de la personne humaine ; qu'il rappelle la position de la Cour énoncée dans la décision DCC 19-055 du 31 janvier 2019 qui admet, après le contrôle *a priori* d'une loi, le contrôle de constitutionnalité *a posteriori* d'une de ses dispositions législatives dont « *l'application révèle une contrariété irrémédiable avec un droit fondamental ou une liberté publique* » que la Constitution est censée protéger ;

VU l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution ;

Considérant que l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution dispose : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours.*

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles ».

Considérant qu'en vertu de cette disposition, l'autorité de la chose jugée attachée aux décisions issues du contrôle de constitutionnalité *a priori* d'une loi soumise à l'examen de la Cour par application de l'article 117 de la Constitution revêt un caractère général mais pas absolu ; qu'elle ne s'oppose pas à l'expurgation de l'ordre juridique dont la Constitution est la source fondamentale d'une disposition dont l'application révèle une contrariété irrémédiable avec un droit fondamental ou une liberté publique qu'elle est censée protéger ; qu'en l'espèce, le requérant soumet au contrôle *a posteriori* de la Cour l'article 393 nouveau de la loi n° 2018-35 du 05 octobre 2018 modifiant et complétant la loi n° 2015-18 du 1^{er} septembre 2017 portant statut général de la fonction publique qui a été déclarée conforme à la Constitution en toutes ses dispositions suivant décision DCC 18-194 du 02

octobre 2018 ; que cette disposition définit les conséquences de la violation ou de l'inobservance des règles de forme sur la décision administrative de licenciement ou de révocation ; qu'elle n'entre donc pas en conflit avec un droit fondamental ou une liberté publique protégée par la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la requête de monsieur Mahoutin BASSA est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mahoutin BASSA, à monsieur le Secrétaire général administratif de l'Assemblée nationale, à monsieur le Secrétaire général du Gouvernement et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-huit juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour violation des droits de l'Homme

**Invocation des articles 3, 114, 117, 35 et 124 al. 2 et 3 de la Constitution ;
DCC 06-176 du 07.11.2006**

La demande de constitution ou de déconstitution d'avocats et de cessions de parcelles est du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

Il y a autorité de la chose jugée et pour n'avoir pas donné une suite diligente à la procédure querellée, les magistrats de la Cour d'Appel de Cotonou ont violé la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 22 juin 2017, enregistrée à son secrétariat le 29 juin 2017 sous le numéro 1103/189/REC-17, par laquelle madame Henriette NOBIME, prétendue administratrice séquestre provisoire de la succession NOBIME Honfo Avocè, demeurant à Godomey, S/C de monsieur Alfred SOGNIDODE, 01 BP 907 Cotonou, forme un recours contre Maître Hélène KEKE AHLOU et monsieur Barnabé Z. DASSIGLI pour violation des droits de l'homme ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 30 juin 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 juillet 2018, par laquelle madame Geneviève NOBIME demeurant à Sègbèya-Akpaka, messieurs Cosme NOBIME demeurant à Hêvié, Basile DOHOU demeurant à Godomey et Victor DOHOU demeurant à Godomey, 01 BP 907 Cotonou, forment une demande en intervention volontaire ;

Saisie d'une lettre enregistrée à son secrétariat le 22 août 2018, par laquelle madame Henriette NOBIME, demeurant à Godomey, 01 BP 2236 Cotonou, S/C de madame Tèyi Obède LAWSON en service à l'Université d'Abomey-Calavi, désavoue la requête précédemment déposée en son nom S/C de monsieur Alfred SOGNIDODE ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 13 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 19 novembre 2018 sous le numéro 2542/411/REC-18, par laquelle madame Geneviève NOBIME forme un recours en inconstitutionnalité contre la chambre de droit traditionnel de la cour d'Appel de Cotonou pour violation de l'article 7 alinéa 4 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
Ensemble les pièces du dossier ;
Où madame C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;
Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que Maître Hélène AHLOU KEKE, conseil de la succession du feu NOBIME Honfo Avocè dans le cadre d'une procédure en confirmation de droit de propriété pendante devant le tribunal de première instance de première classe de Cotonou portant sur un domaine de 44 ha 38 a 68 ca sis à Agla Ahogbohoulé et Fidjrossè-Hlazounta, a entrepris de vendre des parcelles sur ledit domaine à l'insu des héritiers, d'une part, et, d'autre part, a saisi le produit de la vente de certaines parcelles au titre de ses honoraires ; que le conseil s'étant opposé à sa demande de la dessaisir de l'affaire, elle s'en est référé au bâtonnier de l'ordre des avocats avec pour conséquence la suspension de la procédure en attendant le règlement du différend ; qu'à monsieur Barnabé Z. DASSIGLI, la requérante reproche de s'être irrégulièrement approprié des parcelles sur ledit domaine ;

Considérant que dans une autre lettre, madame Henriette NOBIME avance que la requête du 22 juin 2017 est une manœuvre de madame Geneviève NOBIME et de monsieur Alfred SOGNIDODE pour s'accaparer des biens de son feu père ; que madame Geneviève NOBIME travaille à devenir l'administratrice des biens de son feu grand-père Gbéhon NOBIME, frère jumeau de feu Atchatin NOBIME, grand-père de madame Geneviève NOBIME dont elle administre les biens de la succession ; qu'elle récuse cette requête et précise qu'elle ne nourrit aucun grief contre maître Hélène AHLOU KEKE ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Barnabé Z. DASSIGLI indique qu'au cours des opérations de lotissement de la zone Agla Ahogbohoulé qu'il a conduit en qualité de préfet des départements de l'Atlantique et du Littoral, monsieur NOBIME Honfo Avocè a fait exécuter le jugement n° 171 du 3 octobre 1979 assorti de l'ordonnance d'exécution n° 1 du 22 février 1986 établissant son droit de propriété sur un domaine de 44 ha 35 a 68 ca sur la base de l'état des lieux établi par l'Institut géographique national ; que les occupants illégaux du domaine ont dû conclure avec lui un accord au terme duquel chacun d'eux s'est acquitté d'une somme dont le montant total de trente-trois millions (33.000.000) lui a été remis en présence du Procureur de la République du tribunal de première instance de Cotonou et qu'il a confiée à son conseil maître Hélène Aholou KEKE ; qu'il est devenu propriétaire de parcelles situées sur le domaine par voie d'acquisition ; que reprenant les faits ainsi exposés, maître Paul AVLESSI, conseil de monsieur Barnabé Z. DASSIGLI, développe, en outre, l'incompétence de la Cour motif pris de ce que la revendication du droit de propriété et la vente de parcelle d'autrui relèvent de la compétence des juridictions de l'ordre judiciaire ; que monsieur Barnabé Z. DASSIGLI s'est acquitté de sa fonction dans le

respect des règles et des procédures applicables aux opérations de lotissement et de recasement et qu'au même titre que les occupants du domaine querellé, il a transigé avec feu NOBIME Honfo Avocé ;

Considérant qu'en ce qui concerne Maître Hélène AHLOU KEKE, elle dénie à Madame Henriette NOBIME, sa qualité de représentante de l'administrateur séquestre provisoire de la succession du feu NOBIME Honfo et indique que l'administration de ladite succession est assurée par maître Félix BALLEY en vertu du jugement ADD n° 11 bis/2^{ème} EP du 28 février 2014 du tribunal de première instance de première classe de Cotonou dont elle a produit copie ; qu'en outre, les sanctions aux «dits manquements» qui lui sont reprochés relèvent des règles de l'UEMOA et de la compétence du Conseil de l'Ordre des Avocats régulièrement saisi par la requérante ;

Considérant que, quant à madame Geneviève NOBIME, elle indique qu'elle est intervenant volontaire dans la procédure n°64/RG/2002 pendante devant la chambre de droit traditionnel de la Cour d'appel de Cotonou suite à l'appel interjeté par la famille DOSSOU-KPETIN dans le litige domanial l'opposant à son feu frère NOBIME Honfo Avocé ; que la lenteur de la procédure a conduit l'appelant à saisir le juge constitutionnel qui, par décision DCC 06-176 du 07 novembre 2006, a déclaré anormalement long le délai mis pour vider la procédure ; que cette décision n'a pas eu de conséquences sur la procédure qui dure depuis bientôt seize (16) ans, permettant à la mafia foncière d'aliéner les biens immobiliers de la succession NOBIME Honfo Avocé ; que le domaine de 44 ha 35 a 68 ca en cause est un bien indivis de la succession de feu NOBIME Gbokossien, père des jumeaux Gbéhon NOBIME et Atchatin NOBIME, et au nom de laquelle agissait feu NOBIME Honfo sur habilitation ; qu'elle accuse maître Hélène AHLOU KEKE d'extorsion de fonds, de manœuvres de nature à empêcher l'organisation de la succession de feu NOBIME Honfo et à priver certains héritiers de leur droit au bénéfice de cette succession ; qu'elle reproche à monsieur Barnabé Z. DASSIGLI de s'être approprié irrégulièrement plus de trente (30) parcelles dudit domaine ; qu'elle demande à la Cour, d'une part, de déclarer contraire à la Constitution la procédure 64/RG/2002, de se substituer à la chambre de droit traditionnel de la cour d'Appel de Cotonou pour vider le dossier, pour délai anormalement long en violation de la Constitution et de la décision DCC 06-176 du 07 novembre 2006 et de déclarer que la cour d'Appel de Cotonou a violé l'article 7 alinéa 4 de la Charte des droits de l'Homme et des peuples, d'autre part, de déclarer contraires à la Constitution les faits et agissements de maître Hélène AHLOU KEKE et d'ordonner l'annulation des titres de propriété de monsieur Barnabé Z. DASSIGLI et le retour desdites parcelles dans le patrimoine de feu NOBIME Honfo ;

Considérant que messieurs Cosme NOBIME, Basile DOHOU et Victor DOHOU prennent à leur compte les moyens développés par madame Geneviève NOBIME ; que monsieur Cosme NOBIME demande en outre à la Cour de déconstituer maître Hélène

AHOLOU KEKE et d'ordonner par le biais du bâtonnier des poursuites contre elle ;

Considérant qu'en réplique, le Président de la Cour d'appel de Cotonou précise que l'affaire collectivité DOSSOU-KPETIN contre NOBIME GHEHOU Honfo Avocat, enrôlée sous le numéro 64/RG-2002 est passée en première audience le 03 mai 2002 devant la chambre de droit traditionnel ; qu'elle a été renvoyée de multiples fois pour, d'une part, défaut de diligences des parties se traduisant par leurs absences notoires aux audiences, d'autre part, non accomplissement de certains actes de procédure, enfin, empêchement des membres de la Cour pour diverses raisons ; que le dernier renvoi au 02 avril 2019 est ferme et qu'à cette occasion, le dossier sera mis en délibéré sauf motifs extraordinaires ;

Considérant que les deux recours portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; qu'il y a donc lieu de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

Sur la compétence de la Cour à connaître de la déconstitution d'avocats et des cessions de parcelles

Considérant que les demandes de constitution ou de déconstitution d'avocats ainsi que celles relatives aux cessions de bien indivis ne relèvent pas des attributions de la Cour telles que fixées aux articles 3, 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet de ce chef de se déclarer incompétent ;

Sur le délai anormalement long de la procédure pendant devant la chambre de droit traditionnel de la cour d'Appel de Cotonou

VU les articles 35 et 124 alinéa 2 et 3 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution, « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours. Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles* » ; qu'en outre l'article 35 de la Constitution dispose que « *Les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté dans l'intérêt et le respect du bien commun* » ; qu'il résulte de ces dispositions que les décisions de la Cour constitutionnelle sont revêtues de l'autorité de la chose jugée qui impose qu'elles soient exécutées avec la diligence nécessaire ; qu'en l'espèce, la Cour constitutionnelle dans sa décision DCC 06-176 du 07 novembre 2006 a déclaré que le délai mis par la Cour d'appel de Cotonou pour statuer dans le dossier 64/RG/2002 est anormalement long et constitue une violation de la Constitution ; que depuis la date du prononcé de cette décision, il s'est écoulé plus de seize (16) ans sans que ce dossier ne soit vidé ; qu'en ne donnant pas une suite diligente à la procédure querellée à la suite de la décision du juge constitutionnel, les magistrats de la cour d'Appel de Cotonou qui ont connu dudit dossier ont violé,

d'une part, l'article 124 alinéas 2 et 3, d'autre part, l'article 35 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dît que la Cour est incompétente pour connaître de la décontitution de maître Hélène AHLOU KEKE ainsi que des demandes de cessions de biens indivis et de restitutions de fonds.

Article 2 : Dît que les magistrats de la cour d'Appel de Cotonou qui ont connu de la procédure 64/RG/2002 ont violé les articles 35 et 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à mesdames Henriette NOBIME et Geneviève NOBIME, à messieurs Cosme NOBIME, Basile DOHOU et Victor DOHOU, à Maître Hélène AHLOU KEKE, à Monsieur Barnabé Z. DASSIGLI, à monsieur le Président de la cour d'Appel de Cotonou, à monsieur le Ministre de la Justice et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité d'un arrêté

Invocation des articles 31 al. 2 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ; 8 al. 2 et 26 de la constitution

Défaut de signature

Irrecevabilité

Défaut de preuve et inexistence dudit arrêté

Sans objet

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cococodji du 18 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 26 septembre 2018 sous le numéro 2056/289/REC-18 par laquelle monsieur Romaric Jesukpégo ZINSOU, 06 BP 1618, forme un recours en inconstitutionnalité de l'arrêté n° 2636/MESRS/CAB/DC/SGM/DGES/DBSU/DEC/SEC/SA du 20 août 2018 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant soutient que l'arrêté querellé a réservé l'accès aux grandes écoles supérieures aux nouveaux bacheliers de nationalité béninoise âgés de 21 ans au 31 décembre 2018 ayant obtenu au moins la mention assez-bien ; que cette restriction est une violation des articles 8 et 26 de la Constitution notamment des principes d'égal accès des citoyens à l'éducation et d'égalité de tous devant la loi ;

Considérant qu'en réponse, le ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique développe l'irrecevabilité de la requête motif pris de ce qu'elle ne comporte ni l'adresse du requérant ni sa signature ou son empreinte digitale et que le recours est sans objet en raison de l'inexistence de l'arrêté en cause ; qu'en outre, relevant qu'une nouvelle copie du recours qui lui a été transmise après le dépôt de son mémoire en défense porte la signature du requérant, il sollicite que la procédure ne tienne pas compte de la requête de substitution ;

Sur la demande du requis tendant à écarter la requête de substitution

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que le requis n'a été valablement saisi que par la première copie du recours qui lui a été adressée ; que cette copie qui l'a inspiré pour produire à la Cour son mémoire en défense ne porte pas la signature du requérant ; qu'en conséquence, il y a lieu de faire droit à la demande du requis tendant à écarter de la procédure la seconde requête signée du requérant ;

Sur l'irrecevabilité de la requête

Considérant qu'aux termes de l'article 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle : « *Pour être valable, la requête émanant d'une organisation non gouvernementale, d'une association ou d'un citoyen doit comporter ses nom et prénoms, adresse précise et signature ou empreinte digitale* » ; qu'en l'espèce, l'adresse portée sur la requête est imprécise ; qu'en effet, le numéro de boîte postale ne renseigne nullement sur sa ville de situation ; que par ailleurs, la requête ne porte ni la signature ni l'empreinte digitale du requérant ; que dès lors, il y a lieu de déclarer sa requête irrecevable ;

Considérant que cette requête fait cependant état de la violation présumée de droits fondamentaux, notamment des principes d'égal accès à l'éducation et d'égalité ; qu'en vertu de l'article 121 alinéa 2 de la Constitution, il y a lieu pour la Cour de se prononcer d'office ;

Sur la violation du principe d'égal accès à l'éducation et d'égalité

Considérant que les articles 8 alinéa 2 et 26 alinéa 1 de la Constitution disposent respectivement : « *L'Etat ... assure à ses citoyens l'égal accès à la santé, à l'éducation, à la culture, à l'information, à la formation professionnelle et à l'emploi* » ; « *L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale* » ; qu'en l'espèce, le requérant allègue la violation de ces principes sans en rapporter la preuve en produisant notamment copie de l'arrêté n° 2636/MESRS/CAB/DC/SGM/DGES/DBSU/DEC/SEC/SA du 20 août 2018 ; que bien plus, le ministre de l'enseignement supérieur et de la Recherche scientifique souligne l'inexistence dudit arrêté ; qu'en conséquence, il y a lieu de dire et juger que le recours est sans objet en l'état ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}. - Dit que la requête de substitution de monsieur Romaric Jesukpégo ZINSOU est écartée de la procédure.

Article 2. - Dit que la requête de monsieur Romaric Jesukpégo ZINSOU est irrecevable.

Article 3. - Dit que le recours de monsieur Romaric Jesukpégo ZINSOU est sans objet en l'état.

La présente décision sera notifiée à monsieur Romaric Jesukpégo ZINSOU, à madame le ministre de l’Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation du personnel des Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une radiation du personnel des armées n'est pas de la compétence de la Cour Constitutionnelle.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2319/349/REC-18 par laquelle monsieur Innocent NOUMONVI, demeurant à Gbodjè, forme un recours en inconstitutionnalité de sa radiation de l'effectif du personnel des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a sollicité une autorisation d'absence de huit (08) jours du 19 au 26 novembre 2012 pour assister aux obsèques de son fils ; qu'il a dû faire vingt (20) jours de plus compte tenu de l'état de santé de sa fille ; qu'il est retourné dans son unité le 16 décembre 2012 mais il n'a été considéré comme ayant repris service que le 27 décembre 2012 ; qu'il a été radié de l'effectif du personnel des Forces armées le 1^{er} juillet 2013 à la suite d'un rapport mettant à sa charge une absence de trente (30) jours qu'il conteste ; qu'il demande à la Cour de lui rendre justice ;

Considérant que le Chef d'Etat-Major des Forces armées béninoises n'a répondu à aucune des mesures d'instruction de la Cour ;

Considérant que la demande du requérant tend à soumettre à la Cour la régularité de sa radiation ; que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Innocent NOUMONVI, à monsieur le Chef d'Etat-Major des Forces armées béninoises et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre un avocat pour falsification de preuves

Si les faits étaient avérés, ils constitueraient une infraction pénale hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 24 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 26 octobre 2018 sous le numéro 2333/369/REC-18, par laquelle monsieur Alexis SEKKO, coadministrateur des biens de feu Norbert SEKKO, forme une plainte contre maître Cyrille DJIKUI pour falsification de preuves ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que madame Irène SEKKO, avec l'assistance de maître Cyrille DJIKUI, a vendu une parcelle appartenant à la succession SEKKO sans l'avis de la famille ; qu'elle s'est, avec la complicité du même maître, approprié une somme qui devait revenir à la succession SEKKO ; qu'il demande à la Cour de statuer sur le comportement du maître Cyrille DJIKUI ;

Considérant qu'en réponse, maître Cyrille DJIKUI expose que les faits allégués par le requérant s'ils étaient avérés, constitueraient une infraction pénale et demande à la Cour de se déclarer incompétente ; qu'il déclare qu'il s'agit d'un litige entre particuliers, que le requérant n'a pas indiqué les dispositions de la Constitution qui seraient violées ; qu'ainsi, le recours de monsieur Alexis SEKKO doit être déclaré irrecevable ; que maître Cyrille DJIKUI affirme par ailleurs que le requérant n'a pas produit à la haute juridiction la pièce falsifiée dont il parle et sa contribution à l'acte de falsification en tant qu'auteur ou complice ; qu'il demande à la Cour de juger les faits non fondés et par conséquent dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

Considérant que le greffier en chef du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo expose quant à lui que le recours de monsieur Alexis SEKKO

et le mémoire en défense de Maître Cyrille DJIKUI ne lui fournissent pas de données suffisantes pour lui permettre de donner copie de la décision de justice évoquée ;

Considérant qu’il résulte du dossier que la requête de monsieur Alexis SEKKO tend à faire apprécier par la Cour l’aide qu’aurait portée Maître Cyrille DJIKUI à madame Irène SEKKO dans la vente unilatérale d’un bien successoral d’une part, et dans la perception par celle-ci en son nom et pour son compte d’une somme qui devait revenir à la succession SEKKO d’autre part ; que ces faits, s’ils étaient avérés, constitueraient une infraction à la loi pénale ; que la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alexis SEKKO et à maître Cyrille DJIKUI et publiée au Journal Officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour violation de la Constitution
Invocation des articles 3, 114 et 117 de la Constitution

L'appréciation d'une demande de poursuites pénales est hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date enregistrée à son secrétariat le 05 octobre 2018 sous le numéro 2150/305/REC-18, par laquelle monsieur Alain DIOGO, demeurant à Cotonou, 03 BP 499, forme un recours contre certains agents du commissariat du 7^{ème} arrondissement de Cotonou pour violation de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'ayant porté plainte pour vente frauduleuse de parcelle et meurtre auprès du procureur de la République près le tribunal de première instance de première classe de Cotonou, le dossier a été transmis au commissariat du 7^{ème} arrondissement de Cotonou en vue des investigations ; que cependant le dossier n'a connu aucune évolution du fait des agents Mohamed BIO et Aimé KPEHOUN qui en ont la charge et qu'il accuse par ailleurs d'avoir fait disparaître le dossier ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'ils répondent juridiquement de leurs actes ;

Considérant que les sieurs Aimé KPEHOUN et Mohamed BIO, mis en cause par le requérant, n'ont pas répondu aux mesures d'instruction de la Cour ; qu'aux audiences de mise en état tenues les 20 novembre et 18 décembre 2018 où ils ont été régulièrement invités, ils n'ont daigné non plus se présenter ;

VU les articles 3, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que l'appréciation d'une demande de poursuites pénales ne rentre pas dans le domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 3, 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}.- **Dit** que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alain DIOGO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours aux fins de faire comparaître et faire condamner des citoyens

La demande du requérant n'entre pas dans les attributions de la Cour
Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Djéffa-Plage du 28 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 décembre 2018 sous le numéro 2838/001/REC-19, par laquelle monsieur Parfait OGOU, représentant l'Association des Parents d'Elèves de Djéffa-Plage, forme un recours à l'effet de faire « comparaître » et faire « condamner » messieurs François GNAKADJA, directeur de l'école primaire publique de Djéffa-Plage, Joseph VITONOU, Théophile DJOTCHOU, Cosme ZINSOU et le commissaire de police d'Ekpè ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le bureau « des Associations des Parents d'Elèves » dont il est le président a été dissout par les susnommés qui lui reprochent la rigueur et la transparence dans la gestion des ressources financières et son opposition au détournement des vivres destinés aux écoliers ; que suite aux menaces proférées contre son équipe, il a saisi le parquet près le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, mais le procès-verbal établi par le commissariat n'a « pas été soumis au Juge » ;

Considérant que pour les requis, il s'agit d'un conflit d'attributions au sujet de la gestion de la cantine ; que le commissaire de police a fait savoir qu'il a présenté les personnes mises en cause au Procureur de la République et que la présentation a mis fin à sa mission ;

Considérant que la demande du requérant n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que déterminées par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a donc lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à messieurs Parfait OGOU, François GNAKADJA, Joseph VITONOU, Théophile DJOTCHOU, Cosme ZINSOU, à monsieur le commissaire de police d'Ekpè et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention arbitraire

Rappel des articles 18 al. 4 de la Constitution ; 6 de la CADHP

Le requérant a été gardé à vue au-delà de la durée légale sans l'autorisation du Procureur de la République.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Parakou du 14 août 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1690/244/REC-18, par laquelle monsieur Cosme AGRE, étudiant, demeurant à Parakou, 03 BP 18, forme un recours contre le commissariat central de Parakou pour détention arbitraire ;

Saisie d'une autre requête en date à Parakou du 20 août 2018 enregistrée à son secrétariat le 23 août 2018 sous le numéro 1743/248/REC-18, par laquelle le même requérant introduit un autre recours sur les mêmes faits, précise ses moyens et formule une nouvelle demande ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'allocataire de bourses universitaires, il a reçu sur son compte bancaire ouvert dans les livres de la BOA, courant août 2018, un virement de cinq cent soixante-dix mille neuf cent cinquante (570 950) F. CFA au titre du paiement desdites allocations, alors qu'il ne pouvait manifestement pas en être bénéficiaire; qu'ayant informé son ami, le nommé Nourou KODA, de l'irrégularité constatée sur son compte, celui-ci, également allocataire des bourses mais n'ayant reçu aucun virement, a prétendu que c'est sa part d'allocations qui a été par erreur versée sur son compte ; qu'il a ainsi exigé que la moitié de l'allocation reçue lui soit rétrocédée ; qu'estimant qu'un tel règlement ne pouvait se faire entre eux sans l'intervention du COUS, le requérant a refusé de faire droit à cette demande ; que ce refus a conduit son ami à porter plainte contre lui au commissariat de Police de Parakou où, convoqué, il a été, malgré les explications données, gardé à vue ;

qu'il n'en est sorti qu'après le versement par ses parents de la somme réclamée par son ami, soit un montant de deux cent quatre-vingt-cinq mille (285.000) ; qu'il considère qu'il n'a commis aucune infraction à la loi pénale et qualifie d'arbitraire la détention dont il été l'objet ; qu'il souhaite alors voir condamné le lieutenant BIO, en service au commissariat de Parakou, qui a conduit le dossier ainsi que le commissaire lui-même en sa qualité de premier responsable du commissariat ;

Considérant que dans sa requête du 20 août 2018, le requérant précise que pendant qu'il était en détention, il a entrepris de saisir le procureur de la République d'un recours ; que surpris par le lieutenant Bio pendant qu'il rédigeait la plainte, celui-ci a saisi toutes les feuilles en sa possession et proféré des menaces à son père ; qu'il demande à la Cour d'enjoindre à cet officier de police la restitution de ses écrits ;

Considérant qu'en réponse, le commissaire central de la ville de Parakou observe que dans la soirée du mardi 14 août 2018, son unité a enregistré la plainte de monsieur Nourou KODA, étudiant à l'université de Parakou contre son ami Cosme AGRE pour dissipation de sa bourse universitaire ; que dans sa déposition sur procès-verbal d'audition, celui-ci explique que, par erreur, sa bourse universitaire a été viré sur le compte bancaire de son ami Cosme AGRE parce qu'il a remarqué, à l'affichage de la liste des boursiers, que le numéro RIB de son ami se retrouvait devant son nom ; que ce dernier, bien qu'étant conscient de la situation, refuse de lui rétrocéder sa bourse, alors qu'il a retiré de son compte la totalité de la somme virée ; que des investigations menées aussi bien au niveau de la direction du Centre des œuvres universitaires que de la BOA, ont permis de conclure que la bourse de monsieur Nourou KODA a été effectivement virée sur le compte de Cosme AGRE ; qu'il affirme que c'est dans son obstination à ne pas rétrocéder le trop perçu de la bourse à son bénéficiaire qu'une mesure de garde à vue a été prise à son encontre pour faux et usage de faux, détournement et dissipation de la bourse d'autrui ; qu'il a été relaxé 48 heures après sa garde à vue à la suite du paiement de la somme querellée ; qu'il précise qu'un compte-rendu a été régulièrement fait au Procureur de la République ;

VU les articles 18 alinéa 4 de la Constitution et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes des articles 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 18 alinéa 4 de la Constitution : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement.* » ; « *Nul ne peut être détenu pendant une durée supérieure à quarante-huit heures que par décision d'un magistrat auquel il doit être présenté. Ce délai ne peut être prolongé que dans des cas exceptionnellement prévus par la loi et qui ne peut excéder une période supérieure à huit jours* » ;

Considérant qu'en l'espèce, il ressort de l'extrait du registre de garde à vue du commissariat central de Parakou que monsieur Cosme AGRE a été gardé du 14 août 2018 à **13 heures 21 minutes** au 16 août 2018 à **14 heures 30**, soit sur une durée de 49 heures 09 minutes, en violation de l'article 18 alinéa 4 sus-cité de la Constitution qui établit à 48 heures au maximum la durée de la garde à vue, sauf prorogation autorisée par le Procureur de la République ; que dès lors, il y a lieu de dire que la garde à vue de monsieur Cosme AGRE, d'une durée de 49 heures, 09 minutes, sans l'autorisation du Procureur de la République, est abusive et constitue une violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1er.- Dit que la garde à vue de monsieur Cosme AGRE, d'une durée excédant 48 heures, sans l'autorisation du Procureur de la République, est abusive.

La présente décision sera notifiée à monsieur Cosme AGRE, au commissaire central de Parakou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI ORDINAIRE. Recours contre l'article 7 de la loi portant recueil du renseignement en République du Bénin

Invocation des articles 7-1 de la CADHP et 59 de la Constitution

A la date de la requête, les députés n'avaient pas encore désigné leurs représentants au sein de la Commission des renseignements ; que dès lors, le Président de la République ne pouvait pas procéder à l'installation de ladite Commission.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 16 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 17 octobre 2018 sous le numéro 2245/330/REC-18, par laquelle monsieur Serge Roberto Prince AGBODJAN, 03 BP 2217 Cotonou, forme un recours contre le Président de la République pour violation de l'article 7 de la loi 2017-44 du 05 février 2018 portant recueil du renseignement en République du Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose que la non installation de la Commission nationale de contrôle des renseignements telle que prévue par l'article 7 de la loi querellée ne permet pas aux citoyens d'exercer leur droit au recours en cas d'atteinte à leur vie privée ; qu'il conclut à la violation, d'une part, de l'article 7-1 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; d'autre part, de l'article 59 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7-1 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue* » ; que, selon l'article 59 de la Constitution : « *Le président de la République assure l'exécution des lois et garantit celle des décisions de justice* » ;

Considérant par ailleurs qu'aux termes de l'article 7 de la loi 2017-44 du 05 février 2018, « *La Commission nationale de contrôle des renseignements est une autorité administrative indépendante. Elle est composée de cinq (5) membres* :

- deux (2) députés désignés pour la durée de la législature par l'Assemblée nationale, un (01) de la majorité, un (01) de la minorité ;
- deux (02) magistrats de la Cour suprême d'un grade au moins égal à celui de conseiller, nommés par le président de la Cour suprême et membres, l'un de la Chambre administrative, l'autre de la Chambre judiciaire ;
- un (1) officier de haut rang en activité ou non, nommé par le Chef du gouvernement en raison de sa connaissance et de ses expériences dans le renseignement et la sécurité de l'Etat. (...) ».

Considérant, ainsi qu'il résulte de la réponse de l'Assemblée nationale, qu'à la date de la requête, les députés n'avaient pas encore procédé à la désignation de leurs représentants au sein de la Commission nationale de contrôle des renseignements; que le Président de la République ne pouvait donc pas procéder à l'installation de ladite Commission ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution par le Président de la République ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Serge Roberto Prince AGBODJAN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

**ELECTIONS. Recours contre les articles 267, 269 et 324 du code électoral
Invocation de l'article 124 al. 2 de la Constitution ; DCC 18-199 du
02.10.2018**

Autorité de la chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 12 décembre 2018 sous le numéro 2719/456/REC-18 par laquelle monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, demeurant à Cotonou, 03 BP 2217, forme un recours en inconstitutionnalité des articles 267, 269 et 324 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin en ce qu'ils n'autorisent pas les candidatures individuelles pour les élections législatives, municipales, communales et locales ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN expose que les articles 267, 269 et 324 de la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin qui contraignent tout citoyen candidat aux élections législatives, municipales, communales et locales à être membre d'un parti politique, écartent ainsi les candidatures individuelles et l'empêchent de se présenter aux élections législatives de 2019 ; qu'une telle exigence est inconstitutionnelle en ce qu'elle viole, d'une part, l'article 11 de la Charte des partis politiques qui accorde à tous les citoyens la liberté d'adhérer ou non à un parti politique, d'autre part, les articles 10 et 13 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des Peuples et 20.2 et 21 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme qui énoncent la liberté pour toute personne de se constituer librement ou non en association avec d'autres et le droit de tout citoyen de participer librement à la direction des

affaires publiques de son pays ainsi que celui d'accéder aux fonctions publiques de son pays ; qu'évoquant enfin l'arrêt Christopher MTIKILA du 14 juin 2013 de la Cour Africaine des droits de l'Homme et des peuples contre la République de la Tanzanie qui a jugé qu'une telle mesure porte atteinte au droit du citoyen de participer directement à la vie politique et constitue une violation d'un droit, le requérant demande à la Cour de déclarer contraires à la Constitution les articles du code électoral querellés ;

Considérant qu'en réponse, le Président de l'Assemblée nationale indique que suivant décision DCC 18-199 du 02 octobre 2018, la Cour constitutionnelle a déclaré conformes à la Constitution toutes les dispositions de la loi 2018-31 à l'exception des articles 227, 244, 249 et 308 déclarés contraires à la Constitution mais séparables de l'ensemble du texte ; qu'en sa séance plénière du 08 octobre 2018, l'Assemblée nationale a procédé à la mise en conformité des articles déclarés contraires à la Constitution ; qu'en vertu de l'autorité de la chose jugée, le requérant n'est pas fondé à formuler ses demandes ;

Vu l'article 124 alinéa 2 de la Constitution ;

Considérant que la requête tend à soumettre à nouveau au contrôle de constitutionnalité, la loi n° 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin en ses articles 267, 269 et 324.

Considérant que le texte visé dispose que « *les décisions de la Cour ne sont susceptibles d'aucun recours* » ;

Considérant qu'en l'espèce, par décision DCC 18-199 du 02 octobre 2018, la Cour constitutionnelle a déclaré conformes à la Constitution toutes les dispositions de la loi 2018-31 y compris les articles 267, 269 et 324 à l'exception des articles 227, 244, 249 et 308 déclarés contraires à la Constitution mais séparables de l'ensemble du texte ; qu'en raison de l'autorité de chose attachée à cette décision, la requête est irrecevable ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la requête de monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Serge Roberto PRINCE AGBODJAN, à Monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre

Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours contre le préfet du Littoral pour violation de la Constitution

Rappel des articles 25 et 35 de la Constitution

Le préfet ayant gardé par devers lui le dossier d'enregistrement près de huit mois sans en faire connaître les motifs a violé les articles 25 et 35 de la Constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 21 décembre 2018 sous le numéro 2789/468/REC-18, par laquelle monsieur Joseph GLELE, demeurant à Cotonou, 03 BP 2217 Jéricho, forme un recours contre le préfet du Littoral, monsieur Modeste TOBOULA, pour violation des articles 25, 35 et 36 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que courant mars 2018, la Coalition des Défenseurs des Droits humains (CDDH-Bénin), association créée le 20 décembre 2017 dont il est l'un des membres fondateurs, a introduit, auprès de la préfecture du littoral, un dossier d'enregistrement de l'association ; que plusieurs mois plus tard, aucune suite n'y a été donnée ; que voulant comprendre les raisons d'un tel silence, les responsables de l'association ont introduit une demande d'audience auprès du préfet ; que celle-ci également est restée sans suite ; que c'est alors que l'association a sollicité, dans le but, selon le requérant, de voir la réaction du préfet, la restitution des fonds versés pour sa formalisation ; qu'à la suite de cette demande, lesdits fonds ont été restitués sans que le préfet n'ait daigné donner aucune explication et sans qu'il n'ait non plus procédé à la restitution du dossier introduit ; qu'après réclamation, il leur a été opposé l'impossibilité de restituer le dossier alors que celui-ci contient des documents essentiels à l'existence de l'association ; qu'il considère l'attitude du préfet comme un refus d'enregistrement de l'association et

en déduit une entrave à la liberté d'association contraire selon lui à l'article 25 de la Constitution ; qu'il estime en outre, que le préfet n'a pas agi avec conscience et probité dans l'exercice de ses fonctions violant ainsi l'article 35 de la Constitution ; qu'enfin, il analyse le refus du préfet de donner une suite à la demande d'audience introduite par l'association comme un manquement au « devoir de respecter et de considérer son semblable sans discrimination aucune et d'entretenir avec les autres des relations qui permettent de sauvegarder, de renforcer et de promouvoir le respect, le dialogue et la tolérance réciproque » imposé par l'article 36 de la Constitution ; qu'il a joint à son recours diverses pièces ;

Considérant qu'en réponse, le préfet du littoral, fait observer que l'enregistrement des associations et organisations non gouvernementales par les préfetures est une compétence déléguée du ministère de l'Intérieur et de la Sécurité publique ; que par lettre n° 0388/MISP/DC/SGM/SA du 20 mars 2018, le ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique a notifié à tous les préfets de départements les catégories d'associations et d'organisations non gouvernementales exclues de leur champ de compétence déléguée et les a instruits dans ce sens ; qu'en application des instructions contenues dans ladite lettre, il s'est estimé incompétent à procéder à l'enregistrement sollicité par la Coalition des Défenseurs des droits humains ; que par correspondance du 06 novembre 2018, il a notifié aux responsables de l'association son incapacité à satisfaire leur demande tout en leur restituant l'ensemble du dossier ; que la lettre de notification, de même que les pièces dont s'agit ont été retirées par le sieur Joseph GLELE le 06 novembre 2018 ; qu'il en conclut qu'il a agi conformément aux textes et demande à la Cour de déclarer mal fondée la demande du requérant ;

Vu les articles 25 et 35 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 125 de la Constitution, « L'Etat reconnaît et garantit, dans les conditions fixées par la loi, la liberté d'aller et venir, la liberté d'association, de réunion, de cortège et de manifestation » ; qu'en outre l'article 35 de la Constitution dispose que « *Les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté dans l'intérêt et le respect du bien commun* » ; qu'il résulte de ces dispositions que la prescription des formalités administratives relatives aux libertés fondamentales reconnues et protégées par l'article 25 de la Constitution et leur mise en œuvre par les organes compétents, ne sauraient remettre en cause leur jouissance par les citoyens ; qu'en s'abstenant de répondre à la demande d'enregistrement qui lui a été faite depuis le 14 mars 2018 sans en faire connaître les motifs, tout en gardant par devers lui le dossier du requérant jusqu'au 06 novembre 2018, soit près de huit (08) mois, le préfet du Littoral a violé d'une part l'article 25, d'autre part, l'article 35 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que le préfet du Littoral a violé les articles 25 et 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Joseph GLELE, à monsieur le préfet du Littoral et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

REPUBLIQUE DU BENIN



COUR CONSTITUTIONNELLE

**RECUEIL
DES
DECISIONS ET AVIS**

2019

Volume 2

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire anormalement longue

Invocation **des articles 6 et 7-1 d) de la CADHP**

Le requérant a passé 09 ans 01 mois en détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; ce qui constitue une détention provisoire anormalement longue.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 04 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 07 mars 2019 sous le numéro 0555/104/REC-19, par laquelle monsieur Franck HOUHOU, en détention à la prison civile de Cotonou, forme un recours pour détention provisoire anormalement longue et violation des droits de l'Homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Franck HOUHOU expose qu'il a été inculpé par le juge du 1^{er} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou pour viol sur mineure de 15 ans et mis sous mandat de dépôt n°692/RP/10/011/RI/10 depuis le 04 février 2010 puis écroué à la prison civile de Cotonou ; que depuis lors, soit plus de dix ans de détention provisoire, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime, au regard de la Constitution et du code de procédure pénale, que le délai de sa détention provisoire est anormalement long ;

Considérant que les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai*

raisonnable par une juridiction impartiale » ; que par ailleurs, l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale énonce : « *Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de : cinq (05) ans en matière criminelle, trois (03) ans en matière correctionnelle.* » ; qu'il découle de cette disposition qu'en matière criminelle, le délai maximum pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement est de cinq (05) ans et par voie de conséquence, la détention provisoire ne saurait dépasser ce délai ;

Considérant qu'il résulte du dossier que monsieur Franck HOUÉHOU déclare avoir a été mis en détention provisoire le 04 février 2010 ; qu'à la date de son recours, le 04 mars 2019, il a passé 09 ans 01 mois de détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; que la Cour a constamment dit et jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ; que dès lors, il y a lieu de dire et juger que sa détention provisoire est anormalement longue;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la détention provisoire est anormalement longue.

La présente décision sera notifiée à monsieur Franck HOUÉHOU, à monsieur le juge du premier cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en exception d'inconstitutionnalité
Invocation de l'article 122 de la Constitution

Le requérant ne soulève aucune inconstitutionnalité d'une loi
Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 06 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 12 mars 2019 sous le numéro 0585/120/REC-19, par laquelle le président du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa a transmis à la Cour le jugement ADD n°0035/2FD/19 du 05 mars 2019, aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Emile AMAKPO, assisté de maître Dieu-Donné Mamert ASSOGBA, Avocat, dans la procédure judiciaire LOKO/2018/RP/1129, Ministère public C/AMAKPO Emile, victime Félix AKPLAKOU, assisté de maître Victor ADIGBLI, Avocat ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'au soutien de l'exception d'inconstitutionnalité soulevée, le requérant expose que pour n'avoir pas obtempéré à un commandement de déguerpir, il est poursuivi avec mandat de dépôt devant la 2^{ème} chambre correctionnelle des flagrants délits du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa des chefs d'opposition à exécution de décision de justice et d'occupation illégale d'immeuble d'autrui ; qu'à l'audience du 27 novembre 2018 où le dossier fut évoqué, le juge a ordonné sa mise en liberté provisoire en l'assortissant de l'injonction d'avoir à déménagé des lieux litigieux au plus tard le 27 décembre 2018 conformément au commandement de déguerpir à lui signifié le 18 septembre 2018 ; qu'il considère que les inculpations des chefs desquels il est poursuivi ainsi que l'injonction de déguerpir qui en est résulté, parce qu'elles ont pour conséquence son expulsion ainsi que celle de sa famille de 7 personnes dont 6 enfants mineurs des lieux leur servant d'habitation depuis environ 20 ans, sans mesure d'accompagnement, sont en contradiction avec les dispositions constitutionnelles et de droit international

qui protègent la famille, notamment les articles 4, 6, 18 de la charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 2, 18 de la Charte africaine des droits et du bien-être de l'Enfant, 3 et 25 de la déclaration universelle des droits de l'Homme ; qu'en conséquence, il demande à la Cour de les déclarer contraires à la Constitution ; que sur les mêmes fondements, il demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution le jugement n°008/Ch.-CR/18 du 14 septembre 2018 rendu par la chambre civile des référés du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa qui a ordonné l'expulsion des héritiers de feu TOSSE HESSA Lissassi et du nommé GUEDEHOUNGUE Pascal tant de leurs personnes, de leurs biens que de tous autres occupants de leur chef du domaine de terre sis à Adjacomè-Hounkpo, zone SBEE dans la commune de Lokossa, propriété des héritiers de feu AKPLAKOU Bertin suivant l'Arrêt n° 006/1^{ère} CDPF/17 du 14 juin 2017 rendu par la cour d'Appel d'Abomey, au motif qu'il viole les mêmes dispositions que ci-dessus ainsi que les articles 523 et suivants du code foncier et domanial issu de la loi n° 2017-15 du 10 août 2017 ;

Vu l'article 122 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 122 de la Constitution : « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle **sur la constitutionnalité des lois**, soit directement, soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction...* » ; qu'il résulte de cette disposition que l'exception d'inconstitutionnalité doit porter sur la question de la conformité à **la Constitution d'une loi** que le juge s'apprête à appliquer à un procès en cours ; qu'en l'espèce, le requérant ne soulève pas l'inconstitutionnalité d'une loi ; que sa demande ne saurait donc prospérer et il échet de déclarer irrecevable l'exception soulevée ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Emile AMAKPO, assisté de Maître Dieu-Donné Mamert ASSOGBA, est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur le Président du tribunal de première instance de deuxième classe de Lokossa Chabi Sika Abdel Kamar, à Maître Dieu-Donné Mamert ASSOGBA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-cinq juillet deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour sanction de violation de droits humains

Rappel des articles 3 al. 3, 114, 128 al. 1 de la Constitution ; 5 et 7 de la CADHP ; 17 de la loi organique sur le CSM

La Cour est incompétente à donner des injonctions au Président de la République et au CSM

Incompétence

Le dysfonctionnement entre le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif est source de violation des droits du requérant ; que sa radiation n'ayant pu sortir aucun de ses effets, il doit être rétabli dans ses droits

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie de deux requêtes identiques en date à Cotonou des 30 janvier et 26 mars 2019, enregistrées à son secrétariat aux mêmes dates sous les numéros 0242/040/REC-19 et 0696/151/REC-19, par lesquelles monsieur Justin Séyivi GBENAMETO demande à la Cour de sanctionner la violation de ses droits humains ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où Monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport, Monsieur Justin GBENAMETO, assisté de son conseil, maître Aziz Kolade ONIFADE, les représentants du Président de la République, du Ministère de la Justice et de la Législation et du Conseil supérieur de la Magistrature en leurs observations à l'audience plénière du 22 août 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Justin Séyivi GBENAMETO soutient que monsieur Thomas Boni YAYI, alors Président de la République, a instrumentalisé le Conseil supérieur de la Magistrature pour porter atteinte à ses droits ;

Qu'en premier lieu, il déclare avoir été irrégulièrement radié ; qu'il affirme avoir été d'abord suspendu de ses fonctions de procureur de la République de Cotonou le 17 octobre 2013 suite à une procédure montée de toute pièce, avant d'être radié

du corps des magistrats, le 14 janvier 2014 par une décision du Conseil Supérieur de la Magistrature ; qu'il souligne que cette décision n'a jamais été portée par un acte exécutoire, en l'occurrence, un décret ; qu'il soutient que l'intégration dans le corps de la magistrature se fait par décret pris en Conseil des Ministres et la radiation ne saurait être prononcée par un autre organe, parallélisme des formes obligeant ; qu'il en évoque l'implication juridique selon laquelle la décision du Conseil Supérieur de la Magistrature ayant duré dans le temps, cinq ans environ, sans support légal, notamment le décret, s'est muée en voie de fait, l'empêchant d'accomplir ses obligations professionnelles et viole par voie de conséquence l'article 33 de la Constitution ;

Qu'en second lieu, il élève devant la Cour, la violation de son droit à la justice ; qu'il explique à ce sujet, qu'à son retour d'exil, et après constatation par exploit d'huissier du 30 novembre 2016 de l'inexistence du décret portant sa radiation, il a introduit des recours auprès du Ministre chargé de la justice, du Président de la République et du Conseil Supérieur de la Magistrature, aux fins de sa réintégration dans ses fonctions de magistrat ; que lesdits recours sont restés sans suite ; que le silence de ces organes constitue selon lui, une torture morale, un obstacle à son épanouissement et une atteinte à son droit à la justice ; qu'il demande à la Cour de faire cesser les violations dont il fait l'objet, d'enjoindre au Président de la République la prise du décret portant sa reprise d'activité et la réparation des préjudices qui lui sont causés ;

Considérant qu'à l'audience plénière du 22 août 2019, le requérant a réitéré ses demandes et maintenu ses observations ; qu'en revanche, le Conseil supérieur de la Magistrature (CSM), représenté par son Secrétaire Général Adjoint pris en la personne de monsieur William KODJOH-KPAKPASSOU fait état de ce que le requérant a introduit une demande de réintégration au CSM en date du 4 janvier 2018 ; qu'à l'examen de cette demande le Conseil s'est aperçu que la révocation prononcée à son encontre a été entérinée par le décret n°2014-329 du 20 mai 2014 portant révocation de monsieur Justin Séyivi GBENAMETO du corps de la magistrature béninoise et a conclu au rejet de sa demande au cours de sa session du 5 mars 2019 ; qu'il produit à l'appui photocopie du décret de révocation ainsi que celle de sa notification au Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation suivant lettre en date du 08 mars 2019 ; qu'en réponse, le requérant rappelle que le compulsoire établi par acte de maître Soulémane BELLO, huissier de justice, le 30 novembre 2016, au Journal officiel, révèle que dans la période du 14 janvier 2014 au 05 avril 2016, aucun décret n'a été publié faisant état d'une quelconque sanction administrative à son encontre ;

VU les articles 3 alinéa 3, 114, 128 alinéa 1 de la Constitution ; 5, 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 17 de la loi organique sur le Conseil supérieur de la Magistrature ;

Considérant que la jonction est nécessaire lorsque les recours portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; que les deux recours formés par Monsieur Justin Séyivi GBENAMETO réunissent non seulement ces critères, mais sont identiques tant en la forme que dans le fond ; qu'il y a donc lieu de les joindre pour y faire suite par une seule et même décision ;

Considérant que si en vertu de l'article 3 alinéa 3 de la Constitution, la Cour a vocation à examiner toute loi, tout texte réglementaire ou tout acte administratif en vue d'en vérifier la conformité à la Constitution et d'en sanctionner la non-conformité au besoin, il ne relève cependant pas de sa compétence, telle que spécifiée par la Constitution, de donner des injonctions au Président de la République, au Ministre de la Justice et au Conseil Supérieur de la Magistrature, sans méconnaître le principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution ; qu'il y a lieu de dire de ce chef, que la Cour est incompétente ;

Considérant que le recours élève à la connaissance de la Cour le dysfonctionnement des institutions ; qu'il y a dysfonctionnement lorsque la nécessaire intervention à la réalisation des fins du droit et à l'exercice du pouvoir d'Etat de plusieurs institutions fait défaut ; qu'en l'espèce, la sanction disciplinaire du magistrat ne peut être effective que par l'intervention successive, nécessaire et complémentaire du Conseil supérieur de la Magistrature, délégataire du pouvoir judiciaire en cette matière conformément à l'article 128 de la Constitution, à la loi organique relative au Conseil supérieur de la Magistrature et à la loi portant statut de la magistrature, et du pouvoir exécutif incarné par le Président de la République ;

Considérant que lorsqu'alors apparaît, à titre circonstanciel, un tel dysfonctionnement dans la mise en œuvre du pouvoir d'Etat par les Institutions de la République et que cela occasionne la mise en cause des droits fondamentaux de la personne, l'intervention de la Haute juridiction aux fins de régulation doit viser essentiellement à rétablir la jouissance de ces droits fondamentaux ;

Considérant que les observations faites à la barre par le représentant du Conseil supérieur de la magistrature et les pièces produites à l'appui ne sont pas de nature à rectifier ni à corriger les manquements relevés ; qu'en ce qui concerne le décret dont la photocopie est produite, il n'est opposable au requérant qu'après avoir été publié au Journal officiel ; que Maître Soulémane BELLO, huissier de justice, constate dans son Procès verbal de compulsion établi le 30 novembre 2016 que « *après avoir compulsé les journaux publiés dans la période du 14 janvier 2014 au 15 avril 2016, nous avons constaté qu'aucun décret n'a été publié, faisant état d'une quelconque sanction administrative à l'encontre de monsieur Gbenameto Justin* » ; qu'il s'ensuit que le décret visé ne saurait être opposable au requérant ;

Considérant qu'au surplus, il n'est pas établi que monsieur Justin Seyivi GBENAMETO ait reçu notification dudit décret de révocation ; que le Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation, en charge de la notification au requérant de la décision de révocation, n'a reçu de la part du CSM notification de ladite décision de révocation rendue le 14 janvier 2014 que le 08 mars 2019 après l'introduction du présent recours ;

Considérant qu'en l'espèce, le Conseil Supérieur de la Magistrature auquel l'article 128 alinéa 1 de la Constitution et l'article 17 de la loi organique relative au Conseil Supérieur de la Magistrature confèrent un pouvoir juridictionnel propre, a prononcé la radiation du requérant par décision en date du 14 janvier 2014 ; que le fait que cette décision n'ait été efficacement portée à la connaissance du requérant est constitutif d'un dysfonctionnement entre le pouvoir judiciaire, incarné en matière de discipline des magistrats par le Conseil supérieur de la Magistrature et le pouvoir exécutif ; que ce dysfonctionnement est cause de torture morale portant atteinte à la dignité inhérente à la personne humaine au sens de l'article 5 de la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples et met également en cause le droit d'être jugé dans un délai raisonnable.

Considérant qu'en cet état, où le blocage institutionnel caractérisé est source de violation des droits fondamentaux de la personne humaine, il y a lieu, pour y mettre fin, de dire que la décision de radiation prononcée contre le requérant n'ayant pu sortir aucun de ses effets, celui-ci doit être rétabli dans ses droits ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}. - Dît que la Cour est incompétente pour donner des injonctions au Conseil supérieur de la magistrature et au Président de la République.

Article 2.- Dît que la décision de radiation prononcée contre monsieur Justin Séyivi GBENAMETO n'a pu sortir aucun de ses effets.

Article 3.- Dît que Monsieur Justin Séyivi GBENAMETO doit être rétabli dans ses droits.

La présente décision sera notifiée à monsieur Justin Séyivi GBENAMETO, au Président Conseil supérieur de la magistrature et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Le Rapporteur,

Membre
Membre
Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation des Forces armées béninoises

Invocation de l'article 26 de la Constitution

Les dispositions du décret réglementant les inaptitudes de contracter mariage au sein des forces armées béninoises ne sont pas applicables dans les mêmes conditions à l'homme et à la femme et sont stigmatisantes à l'égard de la femme et violent le principe d'égalité.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie de deux requêtes en date à Cotonou des 10 octobre et 24 décembre 2018 enregistrées à son secrétariat les 11 octobre et 24 décembre 2018 sous les numéros 2193/313/REC-18 et 2803/477/REC-18 par lesquelles madame Isabelle M. ASSOGBA, BP 012, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des forces armées béninoises;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport et la requérante en ses observations à l'audience du 22 août 2019;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que la requérante expose qu'elle a été engagée au sein des forces armées aériennes pour dix-huit mois puis réengagée pour une période équivalente avant d'être radiée pour cause de gestation ; qu'elle sollicite l'intervention de la Cour aux fins de contrôle de constitutionnalité ;

Considérant qu'en réponse, le chef d'Etat-major général des Forces armées béninoises demande à la Cour de déclarer le recours irrecevable au motif que la requérante n'a pas adressé un recours préalable (gracieux et hiérarchique) aux autorités militaires compétentes en méconnaissance de l'article 13 du décret n°2008-493 du 29 août 2008 ; que, sur le fond, il sollicite de la Cour de rejeter le recours au motif, d'une part, que la requérante n'a pas respecté le délai de trois ans de service exigés par les articles 2 et 3 du décret n° 79-287 du 30 octobre 1979

avant de se marier, d'autre part, que la requérante a également méconnu l'article 4 du même décret pour n'avoir pas respecté les cinq (5) années avant de concevoir;

Sur l'irrecevabilité du recours

Considérant que le contentieux constitutionnel a un caractère objectif ; que la saisine de la haute Juridiction n'est soumise à d'autres formalités et délais que ceux prévus à l'article 31 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ; que le grief tiré du recours préalable ne saurait être accueilli favorablement ;

Sur le décret 79-287 du 30 octobre 1979 déterminant le délai de service au niveau des Personnels Militaires des Forces Armées Populaires du Bénin avant de contracter mariage

Vu l'article 26 de la Constitution

Considérant que selon les dispositions de ce texte :

« L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale.

L'homme et la femme sont égaux en droit. L'Etat protège la famille et particulièrement la mère et l'enfant. Il veille sur les handicapés et les personnes âgées.» ;

Considérant que le décret n°79-287 du 30 octobre 1979 édicte :

Article 2 : « Les camarades, jeunes gens et jeunes filles, célibataires et sans enfant appelés sous les drapeaux en application du décret n°78-370 du 30 décembre 1978 ne pourront pas, durant le service légal et même pendant la période subséquente de leur maintien en activité, prétendre contracter mariage.

Toutefois, pour ceux des intéressés désireux de faire carrière dans les forces armées populaires, le droit de contracter mariage n'est acquis qu'après trois (03) ans de services effectifs »

Article 3 : « Les jeunes gens et jeunes filles désireux de contracter mariage après le délai de service fixé à l'article 2 sont tenus d'adresser par la voie hiérarchique une demande d'autorisation de contracter mariage au camarade chef d'état majeur général des forces armées populaires du Bénin. » ;

Article 4 : « Les jeunes gens et jeunes filles qui ne remplissent les conditions définies aux articles 2 et 3 ne doivent avoir d'enfants sans avoir accompli cinq (05) ans de service effectif dans les Forces armées populaires du Bénin. » ;

Considérant que les dispositions visées, qui élèvent en cause d'incapacité l'état de conception ou de gestation, sont contraires à l'article 26 de la Constitution en ce que ces incapacités, qui ne sont pas applicables dans les mêmes conditions à l'homme et à la femme, sont stigmatisantes à l'égard de celle-ci et, par suite discriminatoires ; qu'au surplus ces dispositions violent l'alinéa 2 du même article 26

de la Constitution qui prescrit à la charge de l'Etat, l'obligation de protéger la famille et particulièrement la mère et l'enfant ; que le fait pour l'article 5 du même décret de sanctionner de la radiation des forces armées la conception et la gestation est constitutif d'un manquement par l'Etat à l'obligation mise à sa charge par l'article 26 alinéa 2 de la Constitution ; que le décret n°79-287 du 30 octobre 1979 étant dès lors contraire à la Constitution, la radiation de madame Isabelle M. ASSOGBA fondée sur cette base, est également contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit que le décret n°79-287 du 30 octobre 1979 déterminant le délai de service au niveau des Personnels militaires des Forces Armées Populaires du Bénin avant de contracter mariage est contraire à la Constitution.

Article 2 : Dit que la radiation de madame Isabelle M. ASSOGBA est contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Isabelle M. ASSOGBA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une radiation des Forces armées béninoises

Invocation de l'article 26 de la Constitution

Les dispositions du décret réglementant les inaptitudes de contracter mariage au sein des forces armées béninoises ne sont pas applicables dans les mêmes conditions à l'homme et à la femme et sont stigmatisantes à l'égard de la femme et violent le principe d'égalité.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie de deux requêtes en date à Cotonou des 10 octobre et 24 décembre 2018 enregistrées à son secrétariat les 11 octobre et 24 décembre 2018 sous les numéros 2195/314/REC-18 et 2802/476/REC-18, par lesquelles madame Rosalie A. CHALLA, BP 12 Womey, forme un recours contre sa radiation de l'effectif des Forces armées béninoises;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport et la requérante en ses observations à l'audience du 22 août 2019;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que la requérante expose qu'elle a été réengagée au sein des Forces armées aériennes avant d'être radiée pour cause de gestation après trente-quatre (34) mois de service; qu'elle sollicite l'intervention de la Cour aux fins de contrôle de constitutionnalité ;

Considérant qu'en réponse, le chef d'Etat-major général des Forces armées béninoises demande à la Cour de déclarer le recours irrecevable au motif que la requérante n'a pas adressé un recours préalable (gracieux et hiérarchique) aux autorités militaires compétentes en méconnaissance de l'article 13 du décret n°2008-493 du 29 août 2008 ; que, sur le fond, il sollicite de la Cour de rejeter le recours au motif, d'une part, que la requérante n'a pas respecté le délai de trois (03) ans de service exigés par les articles 2 et 3 du décret n° 79-287 du 30 octobre 1979

avant de se marier, d'autre part, que la requérante a également méconnu l'article 4 du même décret pour n'avoir pas respecté les cinq (5) années avant de concevoir;

Sur l'irrecevabilité du recours

Considérant que le contentieux constitutionnel a un caractère objectif ; que la saisine de la haute Juridiction n'est soumise à d'autres formalités et délais que ceux prévus à l'article 31 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ; que le grief tiré du recours préalable ne saurait être accueilli favorablement ;

Sur le décret n°79-287 du 30 octobre 1979 déterminant le délai de service au niveau des Personnels militaires des Forces Armées Populaires du Bénin avant de contracter mariage

Vu l'article 26 de la Constitution

Considérant que selon les dispositions de ce texte :

« L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale.

L'homme et la femme sont égaux en droit. L'Etat protège la famille et particulièrement la mère et l'enfant. Il veille sur les handicapés et les personnes âgées.» ;

Considérant que le décret n°79-287 du 30 octobre 1979 édicte :

Article 2 : « Les camarades, jeunes gens et jeunes filles, célibataires et sans enfant appelés sous les drapeaux en application du décret n°78-370 du 30 décembre 1978 ne pourront pas, durant le service légal et même pendant la période subséquente de leur maintien en activité, prétendre contracter mariage.

Toutefois, pour ceux des intéressés désireux de faire carrière dans les forces armées populaires, le droit de contracter mariage n'est acquis qu'après trois (03) ans de services effectifs »

Article 3 : « Les jeunes gens et jeunes filles désireux de contracter mariage après le délai de service fixé à l'article 2 sont tenus d'adresser par la voie hiérarchique une demande d'autorisation de contracter mariage au camarade chef d'état majeur général des forces armées populaires du Bénin. » ;

Article 4 : « Les jeunes gens et jeunes filles qui ne remplissent les conditions définies aux articles 2 et 3 ne doivent avoir d'enfants sans avoir accompli cinq (05) ans de service effectif dans les Forces armées populaires du Bénin. » ;

Considérant que les dispositions visées, qui élèvent en cause d'incapacité l'état de conception ou de gestation, sont contraires à l'article 26 de la Constitution en ce que ces incapacités, qui ne sont pas applicables dans les mêmes conditions à l'homme et à la femme, sont stigmatisantes à l'égard de celle-ci et, par suite discriminatoires ; qu'au surplus ces dispositions violent l'alinéa 2 du même article 26

de la Constitution qui prescrit à la charge de l'Etat, l'obligation de protéger la famille et particulièrement la mère et l'enfant ; que le fait pour l'article 5 du même décret de sanctionner de la radiation des forces armées la conception et la gestation est constitutif d'un manquement par l'Etat à l'obligation mise à sa charge par l'article 26 alinéa 2 de la Constitution ; que le décret n°79-287 du 30 octobre 1979 étant dès lors contraire à la Constitution, la radiation de madame Rosalie A. CHALLA, fondée sur cette base, est également contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit que le décret n°79-287 du 30 octobre 1979 déterminant le délai de service au niveau des Personnels militaires des Forces Armées Populaires du Bénin avant de contracter mariage est contraire à la Constitution.

Article 2 : Dit que la radiation de madame Rosalie A. CHALLA est contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Rosalie A. CHALLA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire anormalement longue et violation des droits de l'Homme

Invocation des articles 6 et 7-1 d) de la CADHP

Le requérant a passé 08 ans 10 jours en détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; dès lors sa détention provisoire est anormalement longue.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 06 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 12 mars 2019 sous le numéro 0594/114/REC-19 par laquelle, monsieur Dotou ODE, en détention à la prison civile de Cotonou, forme un recours pour détention provisoire anormalement longue et violation des droits de l'Homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Dotou ODE expose qu'il a été inculpé par le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou pour vol commis avec port d'une arme apparente ou cachée et mis sous mandat de dépôt n°01052/RP/11/00027/RI/11 depuis le 24 février 2011 puis écroué à la prison civile de Cotonou ; que depuis lors, soit plus de huit ans de détention provisoire, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime, au regard de la Constitution et du code de procédure pénale, que le délai de sa détention provisoire est anormalement long ;

Considérant qu'en réponse, le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou observe que le dossier judiciaire concernant monsieur Dotou ODE a été clôturé le 10 février 2016 par une ordonnance de non-lieu partiel et de transmission de pièces au Procureur général et transmis au Procureur de la République le 1^{er} mars 2016 ;

Considérant que les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que par ailleurs, l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale énonce : « *Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de : cinq (05) ans en matière criminelle ; trois (03) ans en matière correctionnelle.* » ; qu'il découle de cette disposition qu'en matière criminelle, le délai maximum pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement est de cinq (05) ans et par voie de conséquence, la détention provisoire ne saurait dépasser ce délai ;

Considérant que le requérant a été placé en détention provisoire depuis le 24 février 2011 ; qu'à la date de son recours, le 06 mars 2019, il a passé 08 ans 10 jours de détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; que la Cour a constamment dit et jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ; que dès lors, il y a lieu de dire et juger que sa détention provisoire est anormalement longue ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er}.- Dît que la détention provisoire est anormalement longue;

Article 2.- La présente décision sera notifiée à monsieur Dotou ODE, à monsieur le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou, à monsieur le Garde des sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité des délibérations d'admissibilité et d'admission à l'examen du CAPA

Cette demande s'analyse comme un contrôle de légalité alors que la Cour juge de la constitutionnalité.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 22 mai 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1008/185/REC-19, par laquelle monsieur Prosper ALLAGBE, 01 BP 6160 Cotonou, forme un recours « en inconstitutionnalité de la délibération d'admissibilité et par ricochet d'admission à l'examen du Certificat d'aptitude à la profession d'Avocat(CAPA) session de mars avril 2019 de la faculté de droit de l'université d'Abomey-Calavi » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 22 août 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant fait valoir que la délibération d'admissibilité a déclaré un (01) candidat admissible à l'examen du CAPA et a racheté dix (10) autres alors qu'aucune disposition du décret organisant cet examen ne prévoit de racheter des candidats ; que ce faisant, la faculté de droit « a usé d'illégalité » au mépris de la Constitution, à laquelle s'ajoute « une discrimination par rapport aux autres candidats qui n'ont pas démérité » ; qu'il sollicite de la Cour d'annuler « ces rachats illégaux » ;

Considérant qu'en réponse, la SCPA HOUNKPONOU et KOUNOU, conseil de la faculté de droit, soulève l'incompétence de la Cour en soutenant qu'en sollicitant l'annulation de la délibération de l'examen au motif que le texte organisant cet examen n' a pas prévu de rachat, il lui demande de procéder à un contrôle de la légalité, qui n'entre pas dans ses attributions de juge constitutionnel ;

Considérant qu'en ce qui concerne la discrimination invoquée, la SCPA observe que la délibération objet du recours ne porte sur aucun des paramètres d'origine, de

race, d'opinion politique, de position sociale ou de sexe susceptible d'engendrer une discrimination et ne viole donc pas la Constitution ;

Considérant que l'ensemble de la demande du requérant tend clairement à faire examiner par la Cour la conformité des délibérations d'admissibilité et d'admission à l'examen du Certificat d'aptitude à la profession d'Avocat (CAPA) ; que cette demande s'analyse en un contrôle de la légalité et n'entre pas dans les domaines de compétence du juge constitutionnel tels que définis par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Prosper ALLAGBE, à monsieur le Doyen de la Faculté de droit de l'Université d'Abomey-Calavi et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire arbitraire et contraire à la Constitution

Invocation des articles 47 al. 4 et 153 al. 2 du code de procédure pénale

La question de la prolongation ou non de la détention provisoire dans le délai légal touche aux conditions d'application de la loi portant code de procédure pénale et relève non pas de la constitutionnalité mais de la légalité.

incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 18 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0408/072/REC-19 par laquelle monsieur Achille SOGBEDJI, en détention à la maison d'arrêt de Porto-Novo, forme un recours aux fins de faire déclarer sa détention provisoire arbitraire et contraire à la Constitution;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il est poursuivi pour des faits de faux en écriture publique et mis en détention provisoire le 13 février 2018 ; qu'il soutient que les six (6) mois de sa détention provisoire ont expiré sans qu'elle ne soit renouvelée comme le prescrit l'article 147 du code de procédure pénale ; qu'il indique que ce non renouvellement à date de sa détention provisoire constitue une « violation du droit à la liberté » et rend inconstitutionnelle sa détention ;

Considérant qu'en réponse à la mesure d'instruction de la Cour, le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo explique que la prolongation de la détention provisoire du requérant a été faite à bonne date le 13 février 2019, mais que l'ordonnance y relative lui a été notifiée le 25 février 2019;

Considérant que suite au placement en détention provisoire du requérant le 13 février 2018 et après une première prolongation de sa détention, une seconde prolongation devait intervenir le 13 février 2019 ; que le requérant qui a saisi la Cour le 18 février 2019 fait valoir que le défaut de cette seconde prolongation est contraire à la Constitution ;

Considérant que selon l'alinéa 4 de l'article 147 et l'alinéa 2 de l'article 153 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018, les prolongations de détention provisoire doivent intervenir dans les délais légaux prescrits et être notifiées à l'inculpé ; que, s'il résulte des déclarations du requérant au cours de l'audience de mise en état du 12 mars 2019, corroborées par l'ordonnance de prolongation de détention provisoire produite au dossier par le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, que c'est après la saisine de la Cour le 18 février 2019 que le juge lui a notifié l'ordonnance de prolongation le 25 février 2019, donc au-delà du délai légal du 13 février 2019, le recours soulève toutefois la question de savoir si, comme l'indique l'ordonnance de prolongation produite au dossier, cette prolongation a eu lieu effectivement le 13 février 2019, donc dans le délai légal, avant la notification faite le 25 février 2019 ;

Considérant que la question de la prolongation ou non de la détention provisoire dans le délai légal, donc sa régularité, touche aux conditions d'application de la loi du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale et relève donc du contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Achille SOGBEDJI, au président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité du décret portant organisation du CAPA

Invocation de l'article 26 de la Constitution

Le requérant n'élève aucune discrimination entre les personnes relevant d'une même catégorie mais plutôt des différences dans les modalités d'organisation des examens ; que dès lors il n'y a pas de discrimination ; cependant, le décret querellé en sa disposition de l'article 4 al. 2 n'est ni transparent ni clair encore moins prévisible, est contraire à la Constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0468/093/REC-19, par laquelle monsieur Prosper ALLAGBE, 01 BP 6160, sur le fondement de l'article 122 de la Constitution, forme un recours en inconstitutionnalité du décret n°88-43 du 23 janvier 1988 portant organisation du Certificat d'aptitude à la profession d'Avocat (CAPA) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 22 août 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'en ne prévoyant pas une session de rattrapage dans l'organisation du Certificat d'aptitude à la profession d'Avocat, le décret portant organisation du Certificat d'aptitude à la profession d'Avocat est discriminatoire en rapport avec les autres examens organisés par la Faculté de droit de l'université d'Abomey-Calavi ; qu'il demande à la Cour de le déclarer contraire à la Constitution ; qu'il affirme également que la note d'admissibilité au CAPA, soit 12 sur 20 au lieu de 10 sur 20 pour les autres examens, est tout aussi discriminatoire ;

Considérant qu'aux termes de l'article 26 de la Constitution, « *l'État assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale* » ; qu'il en résulte que, d'une part, la

loi doit être la même pour tous dans son adoption et dans son application et ne doit contenir aucune discrimination injustifiée, d'autre part, que les personnes relevant de la même catégorie doivent être soumises au même traitement sans discrimination ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant ne se plaint pas d'une discrimination entre personnes relevant d'une même catégorie, mais plutôt des différences dans les modalités d'organisation des divers examens par la Faculté de droit de l'université d'Abomey-Calavi ; qu'il n'y a donc aucune discrimination à l'égard des candidats à l'examen du CAPA ;

Considérant que cependant, lorsqu'une requête élève à la connaissance de la Cour une situation de violation d'un droit fondamental ou de remise en cause d'un impératif ou d'un principe à valeur constitutionnelle, la Cour peut se prononcer d'office ;

Considérant qu'il s'induit du droit fondamental à l'égalité devant la loi un objectif à valeur constitutionnelle de transparence, de clarté et de prévisibilité des dispositions de celle-ci ; que n'est ni transparent ni claire et encore moins prévisible la disposition d'un acte réglementaire comme l'article 4 alinéa 2 du décret querellé qui laisse au choix du sort, le jour de la composition, la matière dans laquelle les candidats sont appelés à être contrôlés, alors que dans la même discipline, plusieurs matières sont programmées et régulièrement dispensées ; que dès lors, l'article 4 alinéa 2 du décret n° 88-43 du 23 janvier 1988 portant organisation du Certificat d'aptitude à la profession d'Avocat (CAPA) qui dispose : « *Les épreuves d'admissibilité sont des épreuves écrites sous anonymat et comportant :*

1°- *une épreuve de culture générale notée sur 20. Durée : 3 heures.*

2°- *une épreuve de droit processuel notée sur 20. Durée 3 heures* », est contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que l'article 4 alinéa 2 du décret n° 88-43 du 23 janvier 1988 portant organisation du Certificat d'aptitude à la profession d'Avocat (CAPA) est contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Prosper ALLAGBE, au doyen de la Faculté de Droit et de Sciences politique de l'Université d'Abomey-Calavi, au Bâtonnier du Bénin, à monsieur le Président de la République et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix- neuf

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Vice-Président

Messieurs Rigobert A. AZON
 André KATARY
 Fassassi MOUSTAPHA
 Sylvain M. NOUWATIN
Le Rapporteur,

Membre
Membre
Membre
Membre
Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre le chef d'Etat-major des forces navales

Les **articles 114 et 117** définissant les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier la décision de refus de réengagement du requérant dans les forces navales

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2113/297/REC-18, par laquelle, monsieur Stéphane Bidossessi FANDOHAN, demeurant à Cotonou, 07BP 1243 Cotonou, forme un recours contre le chef d'Etat-major des forces navales.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il n'a pas été engagé dans les effectifs des forces navales après sa formation militaire de 18 mois à Ouidah, alors qu'il n'avait commis aucune faute et sans que les motifs de ce refus ne lui aient été notifiés ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant soumet à l'examen de la Cour la décision de refus de son réengagement; que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier une telle demande qui relève du contrôle de légalité ; que la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Stéphane Bidossessi FANDOHAN, à monsieur le Chef d'état-major des forces armées béninoises et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre le chef d'Etat-major des forces navales

Les **articles 114 et 117** définissant les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier la décision de refus de réengagement du requérant dans les forces navales

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 02 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2116/298/REC-18, par laquelle, monsieur Thimontée Batoris TOUMOUDAGOU, demeurant à Cotonou, BP 183 Parakou, forme un recours contre le chef d'Etat-major des forces navales.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il n'a pas été engagé dans les effectifs des forces navales après sa formation militaire de 18 mois à Ouidah, alors qu'il n'avait commis aucune faute et sans que les motifs de ce refus ne lui aient été notifiés ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant soumet à l'examen de la Cour la décision de rejet de son réengagement ; que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier une telle demande qui relève du contrôle de légalité ; que la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Thimontée Batoris TOUMOUDAGOU, à monsieur le Chef d'état-major des forces armées béninoises et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre le chef d'Etat-major des forces navales

Les **articles 114 et 117** définissant les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier la décision de refus de réengagement du requérant dans les forces navales

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 02 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2120/299/REC-18, par laquelle, monsieur Herman GUEZOMEVO demeurant à Cotonou, 03 BP 3077 Cotonou, forme un recours contre le chef d'Etat-major des forces navales.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il n'a pas été engagé dans les effectifs des forces navales après sa formation militaire de 18 mois à Ouidah, alors qu'il n'avait commis aucune faute et sans que les motifs de ce refus ne lui aient été notifiés ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant soumet à l'examen de la Cour la décision de refus de son réengagement ; que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier une telle demande qui relève du contrôle de légalité ; que la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Herman GUEZOMEVO, à monsieur le Chef d'état-major des forces armées béninoises et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-280 du 22 août 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Radiation des Forces armées béninoises

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

La Cour n'est pas compétente pour apprécier des sanctions disciplinaires

Le recours concernant la procédure de radiation et de demande du requérant relève d'un contrôle de légalité

Incompétence

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2126/303/REC-18, par laquelle, monsieur Octave ATCHABAVI, demeurant à Cotonou, 03 BP 3077 Cotonou, forme un recours contre le chef d'Etat-major des forces armées béninoises pour radiation abusive et demande sa réintégration ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il était indisposé et qu'il a bénéficié d'un repos sanitaire de soixante-douze (72) heures ; que malgré son certificat médical, son supérieur hiérarchique lui intima l'ordre de monter la garde ; qu'il soutient qu'ayant désobéi à cet ordre, il a fait l'objet de sanctions arbitraires d'arrêt de rigueur de 15 jours qui se renouvelaient systématiquement ; que mécontent, il a fini par abandonner le service ; qu'il demande à être rappelé ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier des sanctions disciplinaires ;

Considérant qu'en espèce, le requérant soumet à l'examen de la cour la procédure de sa radiation et demande la réintégration ; que l'appréciation d'une telle demande

relève du contrôle de légalité, la cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Octave ATCHABAVI et à monsieur le Chef d'état-major des Forces armées béninoises et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-281 du 22 août 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Radiation des Forces armées béninoises

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

La requête du requérant tend à faire intervenir la haute juridiction dans l'obtention de sa note de radiation

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête à Cotonou du 16 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2230/323/REC-18, par laquelle monsieur Dieudonné HOSSOU, forme un recours contre sa radiation des Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que suite à une maladie qu'il est allé traiter traditionnellement au village, il a été radié des Forces armées béninoises ; que toutes les démarches pour rentrer en possession de sa note de radiation ont été vaines ; qu'il demande à la Cour de l'aider à l'obtenir ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que la requête de monsieur Dieudonné HOSSOU tend à faire intervenir la haute juridiction dans l'obtention de sa note de radiation ; que cette intervention n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Dieudonné HOSSOU, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue et violation des droits de l’homme

Application des **articles 7.1.d de la CADHP et 35 de la Constitution**

Tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que dans le cas échéant, le requérant est en détention provisoire depuis plus de neuf (09) ans, ce qui viole le droit d’être jugé dans un délai raisonnable ;

Tous les juges en charge du dossier pour n’avoir fait aucun effort pour situer leur part de responsabilité ou non dans la détention provisoire du requérant ont violé l’article 35 de la Constitution

Violation de la CADHP et de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 26 décembre 2018, transmise par le régisseur de la maison d’arrêt de Cotonou et enregistrée à son secrétariat le 28 décembre 2018 sous le numéro 2832/484/REC-18, par laquelle monsieur Cyprien AGBODE forme un recours en inconstitutionnalité pour « détention anormalement longue et violation des droits de l’homme » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport et le requérant en ses observations à l’audience du 22 août 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu’il est en détention à la maison d’arrêt de Cotonou depuis le 03 mars 2010 suite à son inculpation pour meurtre, soit depuis plus de neuf (09) ans, sans avoir été présenté à une juridiction de jugement ; que cette détention provisoire anormalement longue constitue une violation de la Constitution en ses articles 8, 15, 17 et 26 puis des articles 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples ainsi que de l’article 147 du code de procédure pénale ;

Considérant que le juge du 5^{ème} cabinet d’instruction du tribunal de première Instance de première Classe de Cotonou n’a donné aucune suite aux mesures d’instruction des 31 janvier 2018, 19 février 2019 et 1^{er} mars 2019 ; qu’il en est de même, d’une part, du juge des libertés et de la détention de la même juridiction relativement aux mesures d’instruction des 1^{er} et 12 avril 2019 qui lui ont été adressées par l’intermédiaire du président du tribunal de première Instance de première Classe de Cotonou, d’autre part, du Procureur de la République près le même tribunal de première Instance de première classe de Cotonou ;

Considérant qu’il résulte du dossier, que le requérant est en détention provisoire depuis le 03 mars 2010 ; qu’il n’a donc pas été jugé ; qu’il résulte des dispositions de l’alinéa 6 de l’article 147 du code de procédure pénale que, même en matière criminelle, l’inculpé doit être présenté aux autorités de jugement dans le délai maximum de cinq (05) ans ; que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu’est en cause la liberté d’un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; qu’en l’espèce, le requérant est en détention provisoire depuis plus de neuf (09) ans ; que cette durée de détention provisoire est anormalement longue et viole le droit d’être jugé dans un délai raisonnable reconnu par l’article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples ;

Considérant par ailleurs, qu’il y a lieu de faire au juge du 5^{ème} cabinet d’instruction et au juge des libertés et de la détention en charge du dossier au tribunal de première Instance de première Classe de Cotonou ainsi qu’au Procureur de la République près le même tribunal, application de l’article 35 de la Constitution aux termes duquel « *les citoyens chargés d’une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l’accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté...* » pour n’avoir fait aucun effort afin de situer la Cour sur leur part de responsabilité, au sujet de la durée de détention provisoire du requérant, ou sur l’état de la procédure le concernant ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er}.- **Dit** que le délai mis pour examiner la procédure concernant monsieur Cyprien AGBODE est anormalement long.

Article 2.- Dit que le juge du 5^{ème} cabinet d’instruction, le juge des libertés et de la détention en charge du dossier ainsi que le procureur de la République près le tribunal de première Instance de première Classe de Cotonou, ont violé l’article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Cyprien AGBODE, à monsieur le Juge du 5^{ème} cabinet d’instruction du tribunal de première Instance de première Classe de Cotonou, à Monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 283 du 22 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue

Application des **articles 7.1.d de la CADHP ; 3è tiret du préambule et 35 de la Constitution**

DCC 12-158 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 13.06.2014

En l'état actuel du dossier, il apparaît que le requérant est en détention provisoire depuis plus de neuf (09) ans, ce qui viole le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ;

Par ailleurs, le juge des libertés et de la détention en charge de la procédure, pour n'avoir fait aucun effort pour situer sa part de responsabilité ou non dans la détention provisoire du requérant a violé l'article 35 de la Constitution

Violation de la CADHP et de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 février 2019, transmise par le régisseur de la maison d'arrêt de Cotonou et enregistrée à son secrétariat le 26 février 2019 sous le numéro 0476/094/REC-19, par laquelle monsieur Eski HONHONOU forme un recours en « violation des droits de l'homme » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est en détention à la maison d'arrêt de Cotonou depuis le 17 mars 2010 ; que non seulement son mandat de dépôt n'a pas été renouvelé depuis plus de quatre (04) ans et que toutes ses demandes de mise en liberté sont restées sans suite, mais encore qu'il n'a pas été jugé ;

Considérant que le juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou n'a donné aucune suite ni aux mesures d'instruction des 1^{er} et 15 mars 2019 qui lui ont été directement adressées ni à celles

des 1^{er} et 12 avril 2019 qui lui ont été envoyées par l'intermédiaire du président du tribunal ;

Considérant que les diligences faites par la Cour dans le cadre de l'instruction du recours n'ont eu aucun écho de la part du juge ;

Considérant qu'en l'état actuel du dossier, il apparaît que le requérant est en détention provisoire depuis le 13 mars 2010 ; qu'il n'a donc pas été jugé ; mais qu'il résulte des dispositions de l'alinéa 6 de l'article 147 du code de procédure pénale que même en matière criminelle, l'inculpé doit être présenté aux autorités de jugement dans le délai maximum de cinq (05) ans ; qu'en outre, la Cour a jugé dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 13 juin 2014 que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ; qu'en l'espèce, le requérant est en détention provisoire depuis plus de neuf (09) ans ; que cette durée de détention provisoire est anormalement longue et viole le droit d'être jugé dans un délai raisonnable reconnu par l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont le troisième tiret du préambule de la Constitution dit qu'elle en fait partie intégrante ; qu'il y a donc violation de la Constitution ;

Considérant par ailleurs, qu'il y a lieu de faire au juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, application de l'article 35 de la Constitution aux termes duquel « *les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté...* » pour n'avoir fait aucun effort pour situer la Cour sur sa part de responsabilité ou non au sujet de la durée de détention provisoire du requérant ou sur l'état de la procédure le concernant ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er} .- Dit que le délai mis pour examiner la procédure concernant monsieur Eski HONHONOU est anormalement long.

Article 2.- Dit que le juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou en charge de la procédure a violé l'article 35 de la Constitution.

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Eski HONHONOU, à monsieur le juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-284 du 22 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue

Application de l'article 7.1.d de la CADHP

DCC 12-158 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 13.06.2013

Il s'est écoulé plus de dix (10) ans que le requérant est en détention sans être présenté à une juridiction de jugement violant ainsi son droit constitutionnel d'être jugé dans un délai raisonnable

Violation de la CADHP (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 04 mars 2019, transmise par le régisseur de la maison d'arrêt de Cotonou et enregistrée à son secrétariat le 05 mars 2019 sous le numéro 0528/102/REC-19, par laquelle monsieur Anthony OKORE forme un recours pour « détention anormalement longue et violation des droits de l'Homme »;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 22 août 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il est en détention à la maison d'arrêt de Cotonou depuis le 13 janvier 2009 suite à son inculpation pour viol, soit depuis plus de dix (10) ans, sans avoir été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il ajoute que cette détention provisoire anormalement longue viole les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ainsi que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples tout comme l'article 147 du code de procédure pénale ;

Considérant qu'en réponse, le juge du deuxième cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première Classe de Cotonou explique que la procédure a

été clôturée par une ordonnance de transmission des pièces au Procureur général le 16 août 2009 et transmise à la cour d'Appel de Cotonou ;

Considérant que l'article 7. 1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs que reconnaît ladite Charte font partie intégrante de la Constitution, stipule *que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable* ;

Considérant que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que, passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai maximum de cinq (05) ans, lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ; qu'en outre, la Cour a jugé dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 13 juin 2014 que « dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleurs diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable » ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement depuis plus de dix (10) ans, en violation de l'article 147 du code de procédure pénale; qu'en effet, s'il résulte de la réponse du 08 avril 2019 du juge du deuxième cabinet d'instruction du tribunal de première instance de première Classe de Cotonou à une mesure d'instruction de la Cour, que la procédure a été clôturée par une ordonnance de transmission de pièces au Procureur général le 16 août 2009 et a été transmise à la cour d'Appel de Cotonou, il y a lieu de relever que depuis la transmission de la procédure à la cour d'Appel de Cotonou en 2009, il s'est écoulé plus de neuf (9) ans que le requérant est en détention provisoire sans avoir été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il en résulte que la durée de la détention provisoire d'Anthony OKORE est anormalement longue ; qu'il y a donc violation de son droit constitutionnel à être jugé dans un délai raisonnable par les autorités de la cour d'Appel de Cotonou et sans qu'il soit besoin de statuer sur les autres moyens ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Anthony OKORE est anormalement longue.

La présente décision sera notifiée à monsieur Anthony OKORE, au président de la cour d'Appel de Cotonou, au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19-285 du 22 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité de détention

Application des **articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ; 6 et 7.1.d de la CADHP**

DCC 12-258 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 13.06.2013

Le requérant a été inculqué et mis sous mandat de dépôt depuis quinze (15) ans sans être présenté à aucune juridiction de jugement ; sa détention est anormalement longue et viole la Constitution

Les autorités judiciaires qui ont connu de cette procédure ont violé l'article 35 de la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 09 février 2019 enregistrée à son secrétariat le 14 février 2019 sous le numéro 0392/069/REC-19, par laquelle monsieur Clément DOSSOU ALLAGBE forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention à la maison d'arrêt de Cotonou ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il est en détention provisoire depuis quinze (15) ans sans avoir été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il en résulte une violation de l'article 147 du code de procédure pénale et de son droit à être jugé dans un délai raisonnable garanti par la Constitution ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer sa détention contraire à la Constitution et au code de procédure pénale ;

VU les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ; 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; 147 de la loi 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la Loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant qu'aux termes des dispositions de l'article 6 et de l'article 7.1.d) de la CADHP : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :... le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ;

Considérant par ailleurs que, dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 3 juin 2014, la Cour constitutionnelle a jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ;

Considérant qu'il ressort de l'analyse du dossier que monsieur Clément DOSSOU ALLAGBE a été inculpé et placé sous mandat de dépôt depuis quinze (15) ans ; qu'à la date de l'examen de la cause, il n'a été présenté à aucune juridiction de jugement ; qu'il échet des lors de dire que la détention de monsieur Clément DOSSOU ALLAGBE pendant près de quinze (15) ans sans être présenté à une juridiction de jugement est anormalement longue et contraire à la Constitution ; que les autorités judiciaires qui ont connu de cette procédure ont violé l'article 35 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er}.- Dit que la détention provisoire de monsieur Clément DOSSOU ALLAGBE pendant une durée de près de 15 ans est anormalement longue et contraire à la Constitution ;

Article 2.- Dit que les autorités judiciaires qui ont connu de sa procédure pendant cette période ont violé l'article 35 de la Constitution

Article 3.- La présente décision sera notifiée à monsieur Clément DOSSOU ALLAGBE, au président et au juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs Joseph DJOGBENOU
 Razaki AMOUDA ISSIFOU

Président
Vice-Président

Messieurs André KATARY
 Fassassi MOUSTAPHA
 Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19-286 du 22 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire arbitraire

Invocation de l'article 7 de la CADHP

Qu'en l'espèce, le requérant, entre la date du mandat de dépôt (11.07.2014) et la date de la saisine de la Cour constitutionnelle (20.03.2019), il s'est écoulé plus de cinq (05) ans sans qu'il ait été présenté à une juridiction de jugement ; il y a donc une violation du droit du requérant d'être jugé dans un délai raisonnable

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 mars 2019, enregistrée à son secrétariat 20 mars 2019 sous le numéro 0662/134/REC-19, par laquelle monsieur Akanni OYAKOULE, en détention à la maison d'arrêt de Porto-Novo, forme un recours pour détention provisoire arbitraire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant es ses observations à l'audience du 22 août 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été placé en détention provisoire le 11 juillet 2014, par le juge du 1^{er} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Pobè, pour des faits présumés de viol, dans le cadre procédure judiciaire Pobè/2014/RP/0092, CAB1/2014/017 ; que depuis plus de trois (03) ans, sa détention provisoire n'a pas été prolongée et il n'a non plus été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il estime qu'il y a ce faisant, violation de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples notamment son article 7. 1. d) qui reconnaît le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en réponse, le président du tribunal de première Instance de deuxième Classe de Pobè observe que les recherches effectuées au tribunal de

première Instance de Pobè ont révélé que l'information ouverte contre le nommé OYAKOULE Akanni a été clôturée par le juge d'instruction, le 30 mars 2016 par une ordonnance de transmission de pièces au Procureur général près la cour d'Appel de Cotonou ; que le 15 avril 2016, le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de Pobè a transmis le dossier de la procédure au Procureur général près la cour d'Appel de Cotonou ; qu'en conséquence, la gestion de la détention de l'inculpé relève depuis lors de la compétence de la chambre des libertés et de la détention de la cour d'Appel ;

Considérant que de l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution stipule que *tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable* ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, *aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques* ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05), lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ; qu'en outre, la Cour a jugé dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et 14-108 du 13 juin 2014 que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleurs diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement ; qu'entre le 11 juillet 2014, date du mandat de dépôt et le 20 mars 2019, date de la saisine de la Cour constitutionnelle, il s'est écoulé plus de cinq (05) ans sans que le requérant ait été présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de cinq (05) ans, qui ne marque même pas encore la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'il y a donc violation du droit constitutionnel du requérant à être jugé dans un délai raisonnable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Akanni OYAKOULE, à monsieur le Président du tribunal de première Instance de deuxième Classe de Pobè, au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf,

Messieurs Joseph DJOGBENOU
 Razaki AMOUDA ISSIFOU

Président
Vice-Président

Messieurs Rigobert A. AZON
 André KATARY
 Fassassi MOUSTAPHA
 Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre
Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour violation du principe d'égalité

Invocation du **préambule, des articles 26, 122, 147 et les titres II et IX de la Constitution ; l'article 35 du règlement de l'UEMOA**

La loi sur le barreau accorde aussi bien aux avocats aspirant aux fonctions d'enseignants du supérieur qu'aux enseignants agrégés des facultés de droit des droits plus avantageux que ceux accordés par le règlement de l'UEMOA visé

Violation de la Constitution (NON)

Par contre, le refus de l'ordre des avocats du Bénin de satisfaire la demande du requérant rompt le principe de l'égalité

Violation de l'article 26 de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 25 février 2019 sous le numéro 0466/092/REC par laquelle monsieur Éric DEWEDI, agrégé des facultés de droit, 03 BP 3591, forme un recours contre le Conseil de l'Ordre des avocats pour violation du principe d'égalité;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 22 août 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a déposé une demande d'inscription au tableau de l'Ordre des avocats qui a été rejetée sans qu'il soit entendu comme l'indique l'article 17 alinéa 7 de la loi n° 65-6 du 20 avril 1966 instituant le barreau

de la République du Bénin; que ce rejet est contraire à son droit à l'égalité dans la mesure où d'autres professeurs agrégés, avant lui, ont vu leurs demandes acceptées en vertu de l'article 20 de cette loi qui institue une voie dérogatoire d'accès à la profession d'avocat au Bénin pour les professeurs agrégés, en les dispensant de stage ; qu'en vertu des dispositions de l'article 40 de cette même loi, il n'y a aucune incompatibilité entre la profession d'avocat et celle de professeur ou chargé de cours dans une faculté de droit d'autant plus que les enseignants des universités nationales du Bénin jouissent d'une indépendance dans l'exercice de leur métier ; qu'il demande en conséquence à la Cour, sur le fondement des articles 26, 122 et suivants de la Constitution, de déclarer le rejet de sa demande contraire à la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le bâtonnier de l'Ordre des avocats affirme avoir reçu effectivement une demande d'admission au stage du barreau formulée par le requérant et non une demande d'inscription au tableau du barreau comme il l'indique dans sa requête ; que le dossier affecté en étude et enquête de moralité le 3 novembre 2016, n'a pas fait l'objet de décision mais est demeuré en instruction et que, contrairement aux allégations du requérant, la loi applicable à l'admission dans l'Ordre des avocats du Bénin n'est plus la loi n° 65-6 du 20 avril 1965, mais le règlement n°05/CM/UEMOA du 25 septembre 2014 qui, en vertu de son article 92, « abroge et remplace toutes dispositions antérieures contraires » ; que c'est ce règlement relatif à l'harmonisation des règles régissant la profession d'avocat dans l'espace UEMOA qui instaure une dispense du Certificat d'Aptitude à la Profession d'Avocat (CAPA) au profit des magistrats et professeurs agrégés des facultés de droit alors que ce certificat était exigé par la loi n° 65-6 du 20 avril 1965 contrairement aux prétentions de monsieur DEWEDI ; que toutefois, les professeurs agrégés ne bénéficient plus d'aucune dispense de stage ; qu'en ce qui concerne la violation du principe d'égalité alléguée par le requérant, le bâtonnier soutient qu'aucun professeur agrégé en droit se trouvant dans la même situation que monsieur Éric DEWEDI n'a été admis sous l'empire des textes actuels ; que tous les professeurs et agrégés, avocats au barreau du Bénin, ont été admis sur le fondement d'anciens textes ; que par ailleurs, en vertu de l'article 35 du règlement n°05/CM/UEMOA du 25 septembre 2014 et contrairement aux allégations du requérant, l'exercice de la profession d'avocat n'est compatible qu'avec la fonction des enseignants vacataires et non celle des enseignants qui, comme Éric DEWEDI, exercent par statut un emploi permanent dans un grade, une fonction publique, ou une administration dont dispose le chef du gouvernement ; qu'il n'y a donc aucune discrimination à l'égard de monsieur Éric DEWEDI.

Considérant qu'en réplique aux observations du bâtonnier, le requérant soutient que même si les dispositions du règlement n°05/CM/UEMOA du 25 septembre 2014 ont une valeur supérieure à celle des normes internes, en revanche, la loi n°65-6 du 20 avril 1965 demeure applicable notamment dans ses dispositions qui ne sont pas

contraires au règlement de l'UEMOA en vertu même de l'article 91 dudit règlement ; qu'au demeurant, même sous l'empire du seul règlement de l'UEMOA, sa demande d'admission sur la liste de stage du barreau du Bénin en tant que professeur agrégé en droit est conforme à l'article 24 alinéa 4 dudit règlement lequel dispense les professeurs agrégés des facultés de droit et les magistrats du CAPA tout en les soumettant à des cours de déontologie et de pratiques professionnelles d'avocat pour une durée d'au moins six mois ; qu'il n'en veut d'ailleurs pour preuve que les exemples du Burkina Faso et du Niger où les barreaux ont admis les professeurs agrégés sous l'empire du règlement n°5 après les avoir juste soumis au stage de déontologie et de pratiques professionnelles d'avocat de six mois au moins ;

Considérant que sur la compatibilité de l'exercice de la profession d'avocat avec la qualité d'enseignant vacataire prévue par l'article 35 du règlement de l'UEMOA, monsieur DEWEDI soutient que le législateur communautaire n'a pas défini la notion d'enseignant vacataire ; mais que, selon l'article 40 alinéa 3 de la loi n° 65-6 du 20 avril 1965, toujours en vigueur, « *la profession d'avocat (...) est toutefois compatible avec les fonctions de professeur ou chargé de cours de droit dans les facultés et écoles* » ;

VU le préambule, les articles 26, 122, 147 et les titre II et IX de la Constitution ; l'article 35 du règlement n°05/CM/UEMOA du 25 septembre 2014 ;

Considérant que les dispositions statutaires relatives à une organisation professionnelle ne déterminent ni ne fixent que les conditions d'accès à et d'exercice de cette profession ; qu'elles ne sauraient en particulier prescrire des incompatibilités ni des restrictions relatives à l'exercice d'une autre profession.

Qu'en disposant, en son article 35, que « *la profession d'Avocat est compatible avec la profession d'enseignant vacataire* », le règlement n°05/CM/UEMOA du 25 septembre 2014 ne fait qu'établir une compatibilité statutaire à l'égard de **l'Avocat candidat à la profession d'enseignant du supérieur** ; que ce texte ne saurait être entendu ni retenu comme une règle fixant une incompatibilité d'exercice de la profession d'enseignant du supérieur dont le régime relève des dispositions statutaires relatives à cette profession ;

Considérant, en outre, qu'il résulte du préambule de la Constitution, de son titre II, ensemble avec le titre IX, que n'est pas contraire à la Constitution une disposition législative nationale qui accorde aux citoyens des droits plus avantageux que ceux résultant d'une norme communautaire ou internationale ; le droit communautaire antérieur ou postérieur, s'appliquant aussi longtemps qu'il ne diminue ni ne restreint les droits reconnus par la Constitution et les lois en général en faveur des personnes ; qu'il n'en irait autrement que si la disposition contenue dans la législation nationale antérieure ou postérieure fixe des obligations et impose des sujétions plus élevées

que ces conventions régulièrement ratifiées par la République du Bénin ;

Qu'en l'espèce, les articles 5 alinéa 1, 26 alinéa 2 et 40 alinéa 3 de la loi 65-6 du 20 avril 1965 disposent respectivement : « *Nul ne peut être inscrit au tableau des avocats du Barreau de la Cour d'Appel de Cotonou, s'il n'est citoyen dahoméen, s'il ne jouit de ses droits civils, s'il n'est âgé de vingt-trois ans accomplis, s'il n'exerce réellement dans le ressort de cette Cour et s'il ne produit le certificat de stage* » ; « **Sont dispensés du stage** les anciens membres de la Cour suprême, les anciens magistrats de l'ordre judiciaire, tous licenciés en droit et ayant au moins deux ans de fonction, **les professeurs et agrégés des facultés de droit**, les avocats énumérés au précédent alinéa ayant plus de cinq ans d'inscription et les avoués licenciés en droit, ayant exercé leur profession pendant cinq ans. » ; « Elle [la profession d'avocat] **est compatible avec les fonctions de professeurs ou de chargé de cours de droit dans les facultés ou écoles** ».

Que, par contre, l'article 35 al. 1 du règlement n°05/CM/UEMOA du 25 septembre 2014 relatif à l'harmonisation des règles régissant la profession d'avocat dans l'espace UEMOA dispose que « **La profession d'Avocat est compatible avec les fonctions d'enseignant vacataire** ».

Considérant qu'ainsi, la loi sur le barreau qui accorde aux avocats aspirant aux fonctions d'enseignants du supérieur et aux enseignants agrégés des facultés de droit des droits plus avantageux que ceux accordés par le règlement UEMOA visé n'est pas contraire à la Constitution et ne rompt nullement les engagements internationaux de l'Etat ;

Qu'il en résulte que le refus par l'ordre des avocats du Bénin de satisfaire la demande du requérant méconnaît le droit de ce citoyen à l'égalité devant la loi reconnu par l'article 26 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er}.- Dit que les articles 5 alinéa 1, 26 alinéa 2 et 40 alinéa 3 de la loi 65-6 du 20 avril 1965 ne sont contraires ni au préambule ni à l'article 147 de la Constitution.

Article 2.- Le Conseil de l'ordre des avocats a méconnu l'article 26 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Éric DEWEDI, au bâtonnier de l'Ordre des avocats, au Garde des sceaux, Ministre de la justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-deux août deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre

Messieurs André KATARY
 Fassassi MOUSTAPHA
 Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-288 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour violation du délai raisonnable

Application des **articles 7.1.d) de la CADHP** ; 147 al. 7 du code de procédure pénale

DCC 12-158 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 13.06.2013

En l'espèce, la procédure judiciaire querellée par le requérant a été ouverte en 2002 ; qu'à la date du 04. 02. 2019, date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé près de dix-sept (17) ans sans que le requérant soit présenté à une juridiction de jugement ; il s'ensuit que le délai d'instruction du dossier est anormalement long et la détention provisoire du requérant arbitraire

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 05 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 07 décembre 2018 sous le numéro 2686/444/REC-18, par laquelle monsieur Benoît AVISSIKINDE, 04 BP 493 Cotonou, forme un recours contre le tribunal de première instance de première classe de Cotonou pour violation du délai raisonnable dans une procédure judiciaire ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 04 février 2019 enregistrée à son secrétariat le 06 février 2019 sous le numéro 0309/055/REC-19, par laquelle le même requérant développe les mêmes faits et formule les mêmes demandes ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 29 août 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est inculpé pour coups mortels et mis en détention par mandat de dépôt n°4553/RP/2002/73/RI/02 par le juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du Tribunal de première Instance de première classe

de Cotonou, le 27 avril 2002 ; que le mandat de dépôt a été renouvelé jusqu'en 2011 ; que depuis lors, il n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement, soit près de 17 ans de détention provisoire ; qu'il soutient, sur le fondement de la Constitution, de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et du code de procédure pénale, que son maintien en détention est arbitraire ;

Considérant qu'en réponse, le juge du 2^{ème} cabinet d'instruction, souligne que la situation carcérale du requérant relève de la chambre d'accusation car la procédure ouverte à son encontre a été clôturée par une ordonnance du 10 mai 2005 qui est transmise au Parquet général près la Cour d'appel de Cotonou ;

Considérant que les deux requêtes portent sur le même objet et tendent aux mêmes fins ; qu'il y a lieu pour une bonne administration de la Justice de les joindre pour y être statué par une seule et même décision ;

VU les articles 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 alinéa 7 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :...d) le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale.* » ;

Que par ailleurs l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale dispose que « *Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de 5 ans en matière criminelle.* » ;

Qu'il s'en déduit qu'en matière criminelle, le délai maximal pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement ne saurait dépasser cinq ans ;

Considérant qu'en l'espèce, la procédure judiciaire querellée par le requérant a été ouverte en 2002 ; qu'à la date de la saisine de la haute Juridiction, le 04 février 2019, il s'est écoulé près de dix-sept ans sans que le requérant soit présenté à une juridiction de jugement; que par ailleurs, il est établi que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; qu'il s'ensuit que le délai d'instruction du dossier est anormalement long et le maintien en détention provisoire de monsieur Benoît AVISSIKINDE est arbitraire ; qu'il échet de dire qu'il y a violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Benoît AVISSIKINDE, à monsieur le président du tribunal de première instance de première classe de Cotonou, à

monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-289 du 22 août 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Intervention de la Cour en vue d'une liquidation de pension sur la base du grade acquis avant la retraite

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans la liquidation de sa pension de retraite sur la base du grade acquis avant sa retraite ; requête hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 27 décembre 2018 sous le numéro 2820/482/REC-18 par laquelle monsieur Alexandre HOUESSINON, Lieutenant de police à la retraite, demeurant à Cotonou, 08 BP 695 Tri postal, sollicite l'intervention de la Cour afin que, d'une part, lui soit reconnue l'incidence financière découlant de son grade de lieutenant de police dans la liquidation de sa pension de retraite, d'autre part, soit traité son dossier de pension de retraite ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'avant son départ à la retraite le 1^{er} avril 2018, il a suivi avec succès un stage qui lui a conféré le grade de lieutenant de police pour compter de 2014 ; que le certificat de cessation de payement qui lui a été délivré à l'occasion de sa mise à la retraite, l'a été sur la base du grade d'inspecteur de police ; que cette situation qui lui crée un préjudice au plan salarial, a également bloqué le traitement de son dossier de pension de retraite depuis bientôt un an ; que face au blocage, le Directeur général de la Police républicaine a saisi le Directeur de l'Organisation et du Personnel des Armées (DOPA) et le Directeur du Service de l'Intendance des Armées (DSIA) des différents textes prouvant son grade

de lieutenant de police, notamment le décret n° 2018-169 du 16 mai 2018 portant reversement et reclassement de deux cent dix-neuf (219) brigadiers majors ; qu'en dépit de cette transmission, le DSIA s'oppose à la correction de son certificat de cessation de paiement et prolonge de ce fait, le blocage de l'examen de son dossier de pension de retraite ;

Considérant qu'en réponse, le DOPA indique que le requérant fait partie d'une dizaine d'agents dont le dossier de pension a été mis en instance pour non prise en compte du grade et de l'indice de reclassement ; que cette situation s'explique par le fait que le reclassement de ces agents est intervenu alors qu'étaient déjà établis leurs certificats de cessation de paiement, une des pièces du dossier de pension de retraite délivrée par la Direction du Service de l'Intendance des Armées (DSIA) ; qu'il conclut que la Police républicaine devrait régulariser l'acte de mise à la retraite des agents reclassés dont le requérant afin de permettre la liquidation de la pension des intéressés ;

Considérant que le DSIA précise, quant à lui, que le certificat de cessation de paiement querellé a été établi conformément à la décision n° 2017-141/MISP/MEF/DC/SGM/DGPN/SA du 09 août 2017 portant admission à la retraite d'agents de police qui mentionne pour le requérant le grade d'inspecteur de police de 1^{ère} classe ; qu'il suggère au requérant de solliciter auprès de la hiérarchie de la Police républicaine l'annulation de la décision portant admission à la retraite et la prise d'un décret constatant sa mise à la retraite au grade de lieutenant de police afin de lui permettre de lui délivrer une nouvelle attestation de cessation de paiement ;

Considérant qu'en réplique, le requérant indique que les observations du DOPA et du DSIA l'ont éclairé et les invite à exposer leurs difficultés à leur hiérarchie pour le dénouement de la situation des dix (10) agents de police ; qu'il a souhaité l'accélération de la procédure et le suivi du dossier par la Cour constitutionnelle ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour auprès des autorités compétentes en vue de la liquidation de sa pension de retraite sur la base du grade acquis avant sa mise à la retraite ; que la demande du requérant n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que déterminées par les articles 114 et 117 de la Constitution. Il y a donc lieu qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'elle est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alexandre HOUESSINON, à monsieur le Directeur de l'Organisation et du Personnel des Armées, à monsieur le Directeur du Service de l'Intendance des Armées, à monsieur le directeur général de la Police républicaine et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-290 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire

Application des **articles 7.1.d) de la CADHP ; 147 al. 7 du code de procédure pénale**

DCC 12-158 du 16.08.2012 et DCC 14-108 du 13.06.2013

En l'espèce, la procédure judiciaire querellée par le requérant a été ouverte en 2009 ; qu'à la date du 12. 03. 2019, date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé environ neuf (09) ans sans que le requérant soit présenté à une juridiction de jugement ; il s'ensuit que le délai d'instruction du dossier est anormalement long et la détention provisoire du requérant arbitraire

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 07 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 12 mars 2019 sous le numéro 0599/119/REC-19, monsieur Daniel YEGUE, détenu à la prison civile de Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 29 août 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est inculpé pour crime de viol et mis en détention par mandat de dépôt n°6651/RP/09/133/R1/09 par le juge du 1^{er} cabinet d'instruction du tribunal de première instance de 1^{ère} classe de Cotonou le 26 novembre 2009 ; qu'il affirme que depuis lors, il n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il soutient, sur le fondement de la Constitution, de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et du code de procédure pénale, que son maintien, en l'état, en détention est arbitraire ;

VU les articles 7.1.d de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que ces deux textes disposent respectivement: « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* », « *... Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de :*

- *Cinq (05) ans en matière criminelle ;*

- *Trois (03) ans en matière correctionnelle ... » ;*

qu'il s'en déduit qu'en matière criminelle, le délai maximal pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement ne saurait dépasser cinq (05) ans ;

Considérant qu'en l'espèce, la procédure judiciaire querellée a été ouverte en 2009 ; qu'à la date de la saisine de la haute Juridiction, le 12 mars 2019, il s'est écoulé environ neuf (09) ans de détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; que le délai ainsi mis pour l'instruction du dossier en cause est anormalement long ; qu'il est établi que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout Juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que dès lors, il échet de dire que le maintien en détention provisoire de monsieur Daniel YEGUE est arbitraire et contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1 : Dit que le délai mis pour l'instruction du dossier de monsieur Daniel YEGUE est anormalement long.

Article 2 : Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Daniel YEGUE, à monsieur le juge du 1^{er} cabinet d'instruction du tribunal de première instance de 1^{ère} classe de Cotonou, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-291 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en détention anormalement longue et violation des droits de l'homme

Application de l'article 7.1.d) de la CADHP

En l'espèce, le requérant a été placé sous mandat de dépôt le 1^{er}. 07. 2011 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que conformément aux dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, il devrait impérativement être présenté à une juridiction de jugement dans un délai de cinq (05) ans mais est toujours en détention depuis plus de huit (08) ans ; ce qui constitue une détention anormalement longue et contraire à la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 22 mars 2019 sous le numéro 0680/138/REC-19, par laquelle monsieur Aymar AGBOGLO, détenu à la maison d'arrêt de Cotonou, saisit la Cour d'un recours en détention anormalement longue et violation des droits de l'homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant affirme qu'il a été inculpé pour viol et assassinat à Cotonou en 2011 et placé sous mandat de dépôt n°02380/11/00051/RI/11 du 1^{er} juillet 2011, par le juge du deuxième cabinet d'instruction du tribunal de première instance de première classe de Cotonou ; que depuis près de huit (08) ans, il est toujours en détention provisoire sans être présenté à une juridiction de jugement et que, par contre, son co-accusé le sieur Claude BOKO a, quant à lui, été libéré suite au paiement d'une caution, après seulement un (01) an de détention ; que sa détention est anormalement longue, porte atteinte à ses droits en tant que personne humaine et viole, d'une part, les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et, d'autre part,

l'article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; que la disposition invoquée du code de procédure pénale édicte que la durée légale de la détention en matière criminelle ne saurait excéder cinq (05) ans, délai au cours duquel les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement ; qu'étant entendu qu'il est détenu depuis près de huit (08) ans, son maintien en détention est, selon lui, arbitraire, abusif et illégal ; qu'il demande à la Cour de faire cesser toutes les violations dont il est victime en déclarant ladite détention contraire à la Constitution ainsi qu'au code de procédure pénale ;

Considérant qu'en réponse, le tribunal de première instance de première classe de Cotonou par l'organe du juge du deuxième cabinet d'instruction, indique que le dossier de monsieur Aymar AGBOGLO qui fait l'objet de la procédure COTO/2011/RP/0238-CAB2/2001/RI/00051 ouverte à son cabinet en 2011 a été clôturé par une ordonnance de non-lieu partiel et de mise en accusation rendue le 24 avril 2019 ; que notification en a été faite à l'inculpé le 13 mai 2019 suivie de la transmission du dossier au parquet le 17 mai 2019 ; que dès lors la situation carcérale de l'intéressé ne relève plus de la responsabilité de son cabinet mais plutôt du parquet près le tribunal de première instance de première classe de Cotonou ;

VU l'article 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1. d) susvisé de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que par ailleurs, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, monsieur Aymar AGBOGLO a été placé sous mandat de dépôt le 1^{er} juillet 2011 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que conformément aux dispositions de l'article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018, il devrait impérativement être présenté devant une juridiction de jugement dans le délai légal de cinq (05) ans ; qu'il est cependant, toujours en détention préventive et ce depuis plus de huit (08) ans ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la durée de la détention provisoire de monsieur Aymar AGBOGLO est anormalement longue et contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Aymar AGBOGLO, au juge du deuxième cabinet d'instruction, du tribunal de première instance de première

classe de Cotonou, à monsieur le Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-292 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue et violation des droits de l'homme

Application des **articles 7.1.d) de la CADHP ; 147 al. 7 du code de procédure pénale**

En l'espèce, le requérant a été placé sous mandat de dépôt le 1^{er}. 07. 2011 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que conformément aux dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, il devrait impérativement être présenté à une juridiction de jugement dans un délai de cinq (05) ans mais il est toujours en détention depuis plus de huit (08) ans ; ce qui constitue une détention anormalement longue et contraire à la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 27 mars 2019 sous le numéro 0703/141/REC-19, par laquelle monsieur Chibeike IREOGBU, détenu à la maison d'arrêt de Cotonou, forme un recours devant la Cour constitutionnelle pour détention anormalement longue et violation des droits de l'Homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant affirme qu'il a été inculpé pour association de malfaiteurs, séquestration et vol à mains armées et mis sous mandat de dépôt n° 3290/RP/10/101/RI/10 du 27 juillet 2010, par le juge du premier cabinet d'instruction, du tribunal de première instance de première classe de Cotonou ; que depuis, il est dans sa neuvième année de détention provisoire sans être présenté à une juridiction de jugement ; que sa détention est anormalement longue, porte atteinte à ses droits en tant que personne humaine et viole, d'une part, les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme

et des peuples et, d'autre part, l'article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; qu'il se prévaut de ce que la disposition invoquée du code de procédure pénale édicte que la durée légale de la détention provisoire en matière criminelle ne saurait excéder cinq (05) ans, délai au cours duquel les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement ; qu'étant entendu qu'il est détenu depuis plus de huit (08) ans, son maintien en détention est, selon lui, arbitraire, abusif et illégal ; qu'il demande à la Cour de faire cesser toutes les violations dont il est victime en déclarant ladite détention contraire à la Constitution ainsi qu'au code de procédure pénale ;

VU les articles 7.1.d de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que ces deux textes disposent respectivement: « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* », « *... Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de :*

- *Cinq (05) ans en matière criminelle ;*
- *Trois (03) ans en matière correctionnelle ... » ;*

qu'il s'en déduit qu'en matière criminelle, le délai maximal pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement ne saurait dépasser cinq (05) ans ;

Considérant qu'en l'espèce, monsieur Chibeike IREOGBU a été placé sous mandat de dépôt le 27 juillet 2010 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que conformément aux dispositions de l'article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018, il devrait impérativement être présenté devant une juridiction de jugement dans le délai légal de cinq (05) ans ; qu'à la date de la saisine de la haute Juridiction le 23 mars 2019, il s'est écoulé plus de huit (08) ans alors qu'il est toujours en détention; que le délai ainsi mis pour l'instruction du dossier est anormalement long ; que par ailleurs, il est établi que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout Juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que dès lors, il échet de dire que le maintien en détention provisoire de monsieur Chibeike IREOGBU est arbitraire et contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : **Dit** que la durée de la détention provisoire de monsieur Chibeike IREOGBU est anormalement longue.

Article 2: Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Chibeike IREOGBU, au juge du premier cabinet d'instruction du tribunal de première instance de première classe de Cotonou, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-293 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue et violation des droits de l'homme

Application de l'article 7.1.d) de la CADHP.

En l'espèce, le requérant a été placé sous mandat de dépôt le 29.05. 2013 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que conformément aux dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, il devrait impérativement être présenté à une juridiction de jugement dans un délai de cinq (05) ans cependant, il est toujours en détention provisoire depuis plus de six (06) ans maintenant ; la détention du requérant est anormalement longue et contraire à la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 27 mars 2019 sous le numéro 0705/143/REC-19, par laquelle monsieur Benjamin AKIBODE, détenu à la maison d'arrêt de Cotonou, forme un recours devant la Cour constitutionnelle pour détention anormalement longue et violation des droits de l'homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant affirme que poursuivi pour association de malfaiteurs, escroquerie par usage de manœuvres frauduleuses, faux en écritures authentiques et publiques par fausse signature à Cotonou en 2013, il a été mis sous mandat de dépôt n°01330/13/00007/RI/13 du 29 mai 2013, par le juge du deuxième cabinet d'instruction, du tribunal de première instance de première classe de Cotonou ; que depuis six (06) ans, il est toujours en détention provisoire sans être présenté à une juridiction de jugement et que par contre, ses co-inculpés les sieurs Epiphane LOUPEDA, Barthélémy VIGAN ont, quant à eux, été libérés après paiement

d'une caution, après seulement dix-huit (18) mois de détention ; que ce faisant, sa détention est anormalement longue, porte atteinte à ses droits en tant que personne humaine et viole, d'une part, les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et, d'autre part, l'article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; que la disposition invoquée du code de procédure pénale édicte que la durée légale de la détention provisoire en matière criminelle ne saurait excéder cinq (05) ans, délai au cours duquel les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement ; qu'étant entendu qu'il est détenu depuis plus de six (06) ans, son maintien en détention est, selon lui, arbitraire, abusif et illégal ; qu'il demande à la Cour de faire cesser toutes les violations dont il est victime en déclarant ladite détention contraire à la Constitution ainsi qu'au code de procédure pénale ;

Considérant qu'invité à produire ses observations devant la Cour, le juge du deuxième cabinet d'instruction, du tribunal de première instance de première classe de Cotonou, n'a pas cru devoir se présenter ou se faire représenter ;

VU l'article 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1. d) susvisé de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que par ailleurs dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, monsieur Benjamin AKIBODE a été placé sous mandat de dépôt le 29 mai 2013 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que conformément aux dispositions de l'article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018, il devrait impérativement être présenté devant une juridiction de jugement dans le délai légal de cinq (05) ans ; que cependant, il est toujours en détention provisoire et ce depuis plus de six (06) ans maintenant.

EN CONSEQUENCE :

Dit que la durée de la détention provisoire de monsieur Benjamin AKIBODE est anormalement longue et contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Benjamin AKIBODE, au juge du deuxième cabinet d'instruction du tribunal de première instance de première classe de Cotonou, au Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-294 du 29 août 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Plainte contre un huissier de justice pour escroquerie, menace de mort et d'emprisonnement

La requérante veut faire apprécier par la Cour la régularité de la gérance d'un immeuble successoral par un huissier de justice.

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 28 janvier 2019, enregistrée à son secrétariat le 29 janvier 2019 sous le numéro 0227/039/REC-19, par laquelle madame Akouavi GOMENOU, S/C monsieur Jérôme DOHOU, résidant à Agla, 03 BP 719 Cotonou, forme une plainte contre l'huissier de justice, Maître Charles COOVI pour escroquerie, menace de mort et d'emprisonnement ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'après la mort de son époux, il lui a été attribué par le tribunal, l'Hôtel IRIS ; qu'elle a été surprise, après le voyage de sa fille aînée, de voir l'huissier de justice, Maître Charles COOVI, prendre la gérance de cet immeuble ; que Maître Charles COOVI a perçu les loyers de 2004 à 2015 sans payer les impôts ni prendre soin de sa personne ; qu'elle demande que la gérance de l'immeuble lui soit restituée ;

Considérant qu'en réponse, l'huissier de justice, Maître Charles COOVI expose qu'il a été requis le 23 juillet 2013 par madame Lidwine M. AÏTCHEME, qui a été nommée administratrice des biens de feu Montcho Célestin AÏTCHEME, décédé le 25 juillet 2003, suivant jugement d'homologation n°329/2003 du 16 janvier 2004 par le tribunal de première instance de première classe de Cotonou pour la gérance des immeubles de la succession dont « IRIS HÔTEL » en location; qu'il encaissait certains loyers encore disponibles, et que d'autres étaient versés entre les mains

de l'Administration fiscale, suite à des Avis à Tiers Détenteurs (ATD) ou menaces de fermeture pour non-paiement d'impôt ; que par ailleurs, la requérante a perçu à son étude sa pension mensuelle de cinquante mille francs d'octobre 2013 à décembre 2014 ; que pendant deux ans, madame Lidwine M. AÏTCHEME a réussi à son insu, à prendre de nouveaux locataires et à percevoir des loyers sans lui rendre compte ; que ce n'est qu'en avril 2018 qu'il a repris la gérance de l'immeuble et s'est opposé à verser à madame Lidwine M. AÏTCHEME une somme sans qu'elle ne lui fasse le point de sa gestion frauduleuse de plus de vingt-quatre mois ; qu'il soutient qu'il a payé aux impôts une somme de trois cent mille francs pour le compte de la succession AÏTCHEME ; que selon lui, il s'agit d'une affaire de droit commun et demande à la Cour de débouter la requérante ;

Considérant que la requête de madame Akouavi GOMENOU tend à faire apprécier par la Cour la régularité de la gérance d'un immeuble successoral par un huissier de justice ; qu'une telle appréciation relève du contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne peut en connaître ; qu'il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la Cour est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à madame Akouavi GOMENOU, à Maître Charles COOVI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-295 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire

En l'espèce, la requérant est mis en détention provisoire plus de six (06) mois durée légale initiale sans aucune prolongation ; que l'argument des dysfonctionnements évoqués au cabinet d'instruction du TPI de première classe de Porto Novo comme justification n'est pas opérant ; par conséquent, la détention du requérant est contraire à la Constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 13 mars 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0607/122/REC-19, par laquelle monsieur Arnaud BANKOLE, en détention à la maison d'arrêt de Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est en détention à la maison d'arrêt de Porto-Novo depuis le 23 juillet 2018 suite à son inculpation pour association de malfaiteurs et faux en écriture privée, soit depuis plus de sept (07) mois, sans aucune prorogation de sa détention provisoire ; que le dénouement de son dossier est incertain en raison de l'inaction, faute de juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première instance de première classe de Porto-Novo qui l'instruit ; que son maintien en détention provisoire est contraire à la Constitution et à l'article 147 du code de procédure pénale ;

Considérant qu'en réponse, le Président du tribunal de première instance de première classe de Porto-Novo indique que le dysfonctionnement observé au 4^{ème} cabinet d'instruction de cette juridiction est dû aux mutations du juge et du greffier qui sont intervenues en octobre 2018 ; qu'il a désigné suivant ordonnance en date

du 08 janvier 2019 un juge pour assurer la gestion des affaires courantes mais le greffier sortant n'a pas passé service au greffier intérimaire ;

Considérant qu'en matière criminelle et conformément à l'article 147 du code de procédure pénale, en l'absence d'une ordonnance de prolongation de la durée légale initiale de six (06) mois de la détention provisoire dans les délais légaux, l'inculpé est immédiatement mis en liberté par le juge des libertés et de la détention sans qu'il puisse être placé à nouveau sous mandat de dépôt sous la même inculpation ; qu'en l'espèce, le requérant mis en détention provisoire le 23 juillet 2018, a passé en détention plus de six (06) mois, durée légale initiale, sans aucune prolongation ; que cette formalité substantielle ne peut être couverte par les dysfonctionnements évoqués au niveau du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première instance de première classe de Porto-Novo ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le maintien en détention provisoire de monsieur Arnaud BANKOLE est contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Arnaud BANKOLE, à monsieur le Président du tribunal de première instance de première classe de Porto-Novo, à monsieur le Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-296 du 29 août 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours contre un agent de la Police républicaine pour arrestation arbitraire et détention illégale d'un citoyen

Invocation de **l'article 6 de la CADHP**

Le requérant est arrêté et détenu dans le cadre d'une procédure judiciaire

Violation de la CADHP (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 05 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 22 octobre 2018 sous le numéro 2287/338/REC-18, par laquelle monsieur Mathieu SODJIKIN forme un recours contre le lieutenant Vincent KINDOZOUN de la Police républicaine en fonction au commissariat central de Cotonou pour arrestation arbitraire et détention illégale et monsieur Patrice ALAKPATO pour complicité ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Rigobert AZON en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que suite à une plainte du président de l'union des professionnels du bois du Bénin, dont il est membre, contre monsieur Patrice ALAKPATO pour malversation et attribution illégale de grumes de bois de teck, il a été victime d'un abus de procédure ayant pour auteur le lieutenant Vincent KINDOZOUN et son complice sus nommé ; que le 03 septembre 2018, prétextant de ce qu'il aurait fait circuler un message sur les réseaux sociaux dont le contenu l'incriminait, le lieutenant Vincent KINDOZOUN a fait procéder à son arrestation par un agent de la Police républicaine au carrefour Arcon-ville alors qu'il rentrait d'un voyage ; que conduit au commissariat d'Abomey-Calavi puis au commissariat central, il y a passé huit (08) jours de garde à vue après prorogation ; que c'est au cours de sa détention que le lieutenant Vincent KINDOZOUN a entrepris de rendre régulière la procédure, d'abord en lui notifiant qu'il était poursuivi pour pratique

de charlatanisme avant de le faire auditionner pour dénonciation calomnieuse au moyen des réseaux sociaux ; que c'est au cinquième jour de sa détention illégale que le lieutenant Vincent KINDOZOUN a déposé une plainte contre lui au Parquet près le tribunal de première instance de première classe de Cotonou ; que présenté au Procureur, il a été libéré sur le champ, mais à sa grande surprise, il a été rattrapé et arrêté à nouveau par le lieutenant Vincent KINDOZOUN et détenu dans une cellule au sous-sol de l'office central pour la répression de la cybercriminalité (OCRC) avant d'être enfin relâché sur intervention de ses parents et conseils ; qu'il demande à la Cour de statuer sur les violations de droit dont il a fait et continue de faire l'objet et d'intervenir dans l'affaire de malversation et d'attribution illégale de grumes de bois de teck afin que les mis en cause répondent de leurs faits devant les juridictions ;

Considérant qu'en réponse, le lieutenant Vincent KINDOZOUN explique que monsieur Mathieu SODJIKIN a été arrêté en exécution des instructions du Procureur contenues dans le soit transmis n° 2851/PRC-2018 du 31 juillet 2018 relatif à une plainte de monsieur Patrice ALAKPATO pour menace de mort, pratiques de charlatanisme, violences et voies de fait contre les nommés Mathieu SODJIKIN et Delphin HOUNGBANDAN ; qu'à l'issue de son déferrement, le Procureur a émis un soit transmis complémentaire ; qu'à sa sortie du Parquet, monsieur Mathieu SODJIKIN a été rattrapé par une autre affaire où lui le requis, n'agissait plus en qualité d'officier de Police judiciaire mais plutôt de plaignant ; que dans cette affaire, monsieur Mathieu SODJIKIN a été condamné pour délit d'initiation ou de relai de fausse information par le biais des réseaux sociaux ;

VU l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes de l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples: « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; qu'il en découle que l'arrestation n'est arbitraire et la détention abusive que si elles interviennent dans des conditions qui ne sont pas préalablement déterminées par une loi ;

Considérant qu'en l'espèce, monsieur Mathieu SODJIKIN a été poursuivi suite à deux plaintes déposées contre lui, l'une de monsieur Patrice ALAKPATO pour menace de mort, pratiques de charlatanisme, violences et voies de fait et l'autre du lieutenant Vincent KINDOZOUN pour délit d'initiation ou de relai de fausse information par le biais des réseaux sociaux; qu'il s'ensuit que son arrestation et sa détention s'inscrivent dans le cadre d'une procédure judiciaire et ne sont donc ni arbitraire ni abusive ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que l'arrestation et la détention de monsieur Mathieu SODJIKIN ne sont ni arbitraire ni abusive.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mathieu SODJIKIN, au lieutenant de la Police républicaine Vincent KINDOZOUN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co Rapporteur,

Le Président,

Rigobert AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-297 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en « rectification d’une erreur matérielle d’un jugement commise par le TPI d’Allada »

Invocation des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Le requérant fonde son recours sur l’article 114 de la Constitution dont le texte ni aucun autre ne fait entrer sa demande dans les attributions de la Cour ; en conséquence, sa demande est hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 20 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 03 janvier 2019 sous le numéro 0015/010/REC-19, par laquelle monsieur Olivier MEVOGNON forme un recours en « rectification d’une erreur matérielle d’un jugement commise par le tribunal de première instance d’Allada » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu’il a obtenu du tribunal de première Instance d’Allada, le jugement numéro O233/3 CHEC-14 du 23 décembre 2014 prononçant l’annulation de son acte de naissance numéro 115 du 20 juillet 1997 d’Avakpa et autorisant l’inscription de sa naissance sur les registres de l’état civil ; que s’étant aperçu que ce jugement comportait une erreur qui l’a fait inscrire comme ayant pour père MEVOGNON Olivier au lieu de MEVOGNON Albert, il a sollicité la correction de l’erreur, mais le secrétaire du greffier en chef lui demande de s’acquitter encore pour ce faire, de la même somme de trente-six mille cinq cents (36.500) francs qu’il avait déjà payée pour le jugement ; qu’il sollicite que cette décision du secrétaire soit déclarée contraire à la Constitution ;

Considérant qu’à l’audience de mise en état du 12 février 2019, madame le greffier en chef a déclaré ne pas disposer de toutes les informations sur l’affaire, mais a

expliqué que les 36.500 francs sont les frais perçus par les services d'enregistrement et les pénalités qu'ils engendrent, et qu'il est souhaitable que le requérant prenne contact avec elle ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant fonde son recours sur l'article 114 de la Constitution qui fait de la Cour le juge de la constitutionnalité des lois, la garante des droits fondamentaux de la personne humaine et des libertés publiques puis l'organe régulateur du fonctionnement des institutions et de l'activité des pouvoirs publics ; que ni ce texte ni aucun autre ne fait entrer la demande du requérant dans les attributions de la Cour ; qu'il y a donc lieu qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'elle est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Olivier MEVOGNON, au greffier en chef du tribunal de première instance de deuxième classe d'Allada et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-298 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention arbitraire et contraire à la Constitution

Invocation des **articles 15 de la Constitution ; 6 de la CADHP ; 147 et 153 du code de procédure pénale**

Le non renouvellement à bonne date du mandat de dépôt du requérant dont la détention est par conséquent devenue sans titre est arbitraire et contraire à la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 04 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0271/047/REC-19, par laquelle monsieur Maurial Elavagnon HOUSSOU forme un recours pour détention provisoire arbitraire et contraire à la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est poursuivi pour stellionat et faux en écriture privée et mis en détention provisoire à la maison d'arrêt de Porto-Novo le 02 août 2018 ; qu'à la date de la saisine de la Cour, il indique qu'il s'est écoulé six (6) mois sans que sa détention provisoire ne soit prolongée telle que le prescrit l'article 147 du code de procédure pénale et demande à la Cour de la déclarer contraire à la constitution ;

Considérant qu'en réponse à la mesure d'instruction de la Cour, le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo reconnaît ce défaut de prorogation du mandat de dépôt et le justifie par une mauvaise tenue du tableau synoptique et du registre d'instruction qui ont été mal renseignés par le nouveau greffier affecté au troisième cabinet d'instruction ;

VU les articles 15 de la Constitution, 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 et 153 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que les articles 15 de la Constitution et 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples disposent respectivement : « Tout individu a droit à la vie, à la liberté, à la sécurité et à l'intégrité de sa personne. », « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement.* » ; que selon ces textes, personne ne peut être privé de sa liberté que suivant les formes et conditions prévues par la loi; qu'il s'en déduit qu'une détention sans titre quelque qu'en soient les motifs viole le droit à la liberté et par conséquent est arbitraire ;

Considérant que suite au placement en détention provisoire du requérant le 02 août 2018, le mandat de dépôt qui devrait être prolongé le 02 février 2019 ne l'a pas été, en violation de l'alinéa 4 de l'article 147 et de l'alinéa 2 de l'article 153 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale suivant lesquelles les prolongations de détention provisoire doivent intervenir dans les délais légaux et être notifiées à l'inculpé ; que ce non renouvellement ne saurait être justifié par le dysfonctionnement du cabinet d'instruction allégué par le président du tribunal ; que par ailleurs, il est établi que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; qu'il y a lieu de dire que le non renouvellement à bonne date du mandat de dépôt, qui est le titre de détention, prive celui-ci de ses effets à partir du 02 février 2019 ; que la détention devenue sans titre est donc arbitraire et contraire à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention de monsieur Maurial Elavagnon HOUSSOU est arbitraire et contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Maurial Elavagnon HOUSSOU, à monsieur le Président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Le Rapporteur,

Membre
Membre
Le Président,

Sylvain Messan NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-299 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue et violation des droits de l'Homme

Invocation des **articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ; 7.1.d) de la CADHP ; 147 du code de procédure pénale**

Qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement depuis neuf (09) ans environ en violation de l'article 147 du code de procédure pénale ; il y a donc violation du droit du requérant d'être jugé dans un délai raisonnable et sans qu'il soit besoin de statuer sur les autres moyens.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 04 mars 2019, transmise par le Régisseur de la maison d'arrêt de Cotonou et enregistrée à son secrétariat le 07 mars 2019 sous le numéro 0556/105/REC-19, par laquelle monsieur Luc GODJO forme un recours pour « détention anormalement longue et violation des droits de l'homme » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est en détention à la maison d'arrêt de Cotonou depuis le 04 février 2010 suite à son inculpation pour viol sur mineure, soit depuis environ neuf (09) ans, sans avoir été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il soutient que cette détention provisoire anormalement longue viole les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ainsi que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples tout comme l'article 147 de la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénal en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n° 2018-14 du 02 juillet 2018 ;

VU les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution ,7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 de la loi n° 2012-15 du 18

mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin,
modifiée et complétée par la loi n° 2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples stipule que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crime de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que, passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai maximum de cinq (05) ans, lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ; qu'en outre, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement depuis environ neuf (09) ans en violation de l'article 147 du code de procédure pénale ; qu'il en résulte que la durée de sa détention provisoire est anormalement longue ; qu'il y a donc violation de son droit constitutionnel à être jugé dans un délai raisonnable et sans qu'il soit besoin de statuer sur les autres moyens ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Luc GODJO depuis le 04 février 2010 est anormalement longue et contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Luc GODJO, à monsieur le Juge du 1^{er} Cabinet d'Instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, à monsieur le Président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, à monsieur le Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-300 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue et violation des droits de l'homme

Invocation des **articles 7.1.d) de la CADHP et 147 al.7 du code de procédure pénale**

Qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement depuis plus de cinq (05) ans ; délai ne marquant même pas la fin de la procédure. Il y a donc violation du droit du requérant d'être jugé dans un délai raisonnable ;

Par ailleurs, pour n'avoir fait aucun effort pour situer la Cour sur sa part de responsabilité au sujet de la durée de cette détention provisoire, le juge du 2^e cabinet d'instruction du TPI de première classe de Cotonou a violé l'article 35 de la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 07 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 12 mars 2019 sous le numéro 0595/115/REC-19, par laquelle monsieur Ibrahim OUSMANE forme un recours pour détention anormalement longue et violation des droits de l'homme ;

- VU** la Constitution du 11 décembre 1990 ;
 - VU** la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;
 - VU** le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;
- Ensemble les pièces du dossier ;
- Oui monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;
- Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été placé en détention provisoire le 12 février 2008, par le juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou pour des faits présumés de viol, soit depuis plus de douze (12) ans, sans avoir été présenté à une juridiction de jugement, en violation des articles 8, 15 et 17 de la Constitution ; qu'il estime qu'il y a, ce faisant, violation de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples notamment son article 7. 1. d) qui reconnaît le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ;

VU les articles 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 alinéa 7 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant que l'article 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution stipule que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05), lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ; que par ailleurs, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleurs diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement ; qu'entre le 12 février 2008, date du mandat de dépôt et le 12 mars 2019, date de la saisine de la Cour constitutionnelle, il s'est écoulé plus de cinq (05) ans sans que le requérant ait été présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de cinq (05), qui ne marque même pas encore la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'il y a donc violation du droit constitutionnel du requérant à être jugé dans un délai raisonnable ;

Considérant par ailleurs, qu'il y a lieu de faire au juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, application de l'article 35 de la Constitution aux termes duquel « *les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté...* » pour n'avoir fait aucun effort pour situer la Cour sur sa part de responsabilité ou non au sujet de la durée de détention provisoire du requérant ou sur l'état de la procédure le concernant ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le délai mis pour examiner la procédure judiciaire est anormalement long et contraire à la Constitution.

Dit que le juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou a violé l'article 35 de la Constitution ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Ibrahim OUSMANE, à monsieur le juge du 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

le Président,

Sylvain M. NOUWATIN. -

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue et violation des droits de l'homme

Invocation de l'article 7. 1. d 15 de la CADHP et 147 du code de procédure pénale

Qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement depuis plus de six (06) ans ; délai ne marquant même pas la fin de la procédure. Il y a donc violation du droit du requérant d'être jugé dans un délai raisonnable et sans qu'il soit besoin de statuer sur les autres moyens.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 06 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 12 mars 2019 sous le numéro 0596/116/REC-19, par laquelle monsieur Camille DJOUDA forme un recours pour « détention anormalement longue et violation des droits de l'homme » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a été placé en détention provisoire le 20 février 2013 par le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou pour des faits présumés d'association de malfaiteurs et vol qualifié, soit depuis plus de sept (07) ans, sans avoir été présenté à une juridiction de jugement, en violation des articles 8, 15 et 17 de la Constitution ; qu'il invoque également une violation, d'une part, de l'article 26 de la Constitution, en ce que ses co-inculpés Augustin KAKPO et consorts ont bénéficié d'une mise en liberté d'office pour défaut de prolongation de détention provisoire et, d'autre part, de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples notamment son article 7. 1. d) qui reconnaît le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en réponse, le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction observe que la procédure concernant Camille DJOUDA a été clôturée le 04 juillet 2018 par une ordonnance de transmission de pièces au procureur général et le dossier transmis au Parquet du tribunal de Cotonou le 06 août 2018 ;

Considérant que l'article 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples stipule que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; qu'en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05) ans , lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ; qu'en outre, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant n'a été ni mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement ; que si le juge du 4^{ème} cabinet fait valoir qu'il a clôturé la procédure le 04 juillet 2018 et l'a transmise au procureur de la République le 06 août 2018, il y a lieu de relever qu'entre le 20 février 2013, date du mandat de dépôt et le 06 août 2018, date de transmission de la procédure au parquet de Cotonou, il s'est écoulé plus de cinq (05) ans sans que le requérant ait été présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de six (06) ans, qui ne marque même pas encore la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'il y a donc violation du droit constitutionnel du requérant à être jugé dans un délai raisonnable et sans qu'il soit besoin de statuer sur les autres moyens ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le délai mis pour examiner la procédure judiciaire est anormalement long et que la détention de monsieur Camille DJOUDA est contraire à la Constitution;

La présente décision sera notifiée à monsieur Camille DJOUDA, à monsieur le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, à monsieur le Garde des sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre

André KATARY
Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre
Membre

Le Rapporteur

Le Président

Sylvain M. NOUWATIN. -

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-302 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour traitement inégal

Invocation des articles 114 et 117 de la Constitution ; 3 de la CADHP

La requête tend à solliciter l'intervention de la Cour dans une procédure judiciaire pendant devant le tribunal, qu'une telle appréciation est hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 janvier 2019 enregistrée à son secrétariat le 31 janvier 2019 sous le numéro 0253/042/REC-19 par laquelle monsieur Liamidi MOUSTAPHA, 03 BP 152, porte plainte contre le tribunal de première instance de première Classe de Cotonou pour traitement inégal ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui messieurs Fassassi MOUSTAPHA et Joseph DJOGBENOU en leur rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 29 août 2019;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'avec le sieur Issa ADELAKOUN, ils exercent sous l'enseigne des établissements "OJOLOWO" dans le secteur des changes manuels avec le sieur Djibo DJAFARA comme intermédiaire dudit secteur ; que le samedi 08 septembre 2018, à l'initiative de Abiodou ADESHOKAN, Djibo DJAFARA leur a fait une proposition de change de cinquante mille (50 000) euro contre la somme de trente-quatre millions trois cent cinquante mille (34 350 000) FCFA; que l'opération s'est mal déroulée de sorte qu'il n'en ont reçu que la somme de un million trois cent cinquante (1 350 000) FCFA ; que saisi, le tribunal de première instance de première classe de Cotonou (chambre correctionnelle) n'a pas instruit la cause de manière équitable ; qu'il sollicite de la haute Juridiction de déclarer contraire à l'article 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ce traitement dont il est victime du tribunal de première instance de première classe de Cotonou ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant que la requête de monsieur Liamidi MOUSTAPHA tend à solliciter l'intervention de la Cour dans une procédure judiciaire pendant devant le tribunal de première instance de première classe de Cotonou ; qu'une telle appréciation relève du contrôle de légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne peut en connaître ; qu'il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Liamidi MOUSTAPHA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Co Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-303 du 29 août 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours aux fins de changer la dénomination de la fête annuelle des religions traditionnelles du 10 janvier...

Invocation des **articles 98, 114 et 117 de la Constitution**

La fixation et la détermination des fêtes légales relève des prérogatives du Législateur ; la Cour ne saurait intervenir sans violer le principe de non immixtion dans les prérogatives de l'Assemblée nationale ; elle est donc par conséquent incompétente

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 14 décembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 18 décembre 2018 sous le numéro 2763/462/REC-18, par laquelle monsieur Frédéric Zinsou ALOWAKOU, 04 BP 493 Cotonou, forme un recours aux fins de changer la dénomination de la fête annuelle des religions traditionnelles du 10 janvier en « *journée des louanges et des chorales* ».

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que la fête annuelle des religions traditionnelles du 10 janvier exclut, d'une part, les autres religions et, d'autre part, provoque une rivalité entre les dignitaires du culte *vodoun* ; qu'il propose en conséquence, à la Cour le changement de l'appellation « fête annuelle traditionnelle du 10 janvier » par une nouvelle dénomination intitulée « journée des louanges et des chorales » à l'effet de rendre ladite fête plus inclusive ;

Considérant qu'en réponse, l'Assemblée nationale, par l'organe du Secrétaire général administratif, soutient, sur le fondement des articles 2 et 10 de la Constitution que la République du Bénin est laïque ; que cela implique une neutralité vis-à-vis de toutes les confessions religieuses ; qu'à ce titre, toutes les confessions religieuses au Bénin sont reconnues et des fêtes légales leur sont consacrées ; que c'est ainsi

que la loi n°97 -031 du 20 août 1997 portant institution d'une fête annuelle des religions traditionnelles a été adoptée pour promouvoir , conformément à la Constitution, les valeurs nationales de civilisation tant matérielles que spirituelles ; qu' il en déduit que la requête est mal fondée ;

VU les articles 98, 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu' au sens de l'article 98 de la Constitution, les règles concernant le droit du travail et celui de la fonction publique relèvent des prérogatives du Législateur ; que la fixation et la détermination des fêtes légales relève ainsi des prérogatives du Législateur ; que la Cour ne saurait, sans excéder sa compétence et sans violer le principe de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution, intervenir dans les prérogatives de l'Assemblée nationale ; qu'il s'ensuit qu'elle est incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Frédéric Zinsou ALOWAKOU, à monsieur le président de l'Assemblée nationale et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-304 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue

Application de l'article 7.1.d) de la CADHP ; 147 al. 7 du code de procédure pénale

En l'espèce, la procédure judiciaire querellée a été ouverte en octobre 2012 ; qu'à la date de la saisine de la Cour le 23 mars 2019, il s'est écoulé plus de sept (07) ans sans que l'inculpé ait été présenté à une juridiction de jugement et est toujours en détention ; que dès lors, la durée de sa détention est anormalement longue et viole la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 27 mars 2019 sous le numéro 0710/148/REC-19, par laquelle monsieur Modeste AYIDJINO, détenu à la prison civile de Cotonou, introduit un recours pour détention anormalement longue ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 29 août 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'inculpé d'association de malfaiteur et de vol à mains armées, il fut mis en détention provisoire par le juge des mineurs le 29 octobre 2012 ; qu'il indique que depuis lors, il n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement, le dernier renouvellement de son mandat de dépôt remontait au 04 mai 2015 ; que son maintien en détention est arbitraire et contraire à la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le juge des mineurs près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou observe que le juge d'instruction en charge

du dossier du requérant a déjà clôturé l'information et l'ordonnance de clôture a été transmise au parquet général suivant lettre n° 050/CABN/2015 du 03 juin 2015 ;

VU les articles 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 alinéa 7 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1 d) de la Charte africaine des Droits de l'Homme et des Peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :...d) le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale.* » ; que l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale dispose que « *Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de 5 ans en matière criminelle.* » ;

Qu'il s'en déduit qu'en matière criminelle, le délai maximal pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement ne saurait dépasser cinq ans ;

Considérant qu'en l'espèce, la procédure judiciaire querellée par le requérant a été ouverte en octobre 2012 ; qu'à la date de la saisine de la haute Juridiction, soit le 23 mars 2019, il s'est écoulé plus de sept ans de détention, sans que l'inculpé ait été présenté à une juridiction de jugement; qu'il est établi que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que dès lors, la durée de détention est anormalement longue et le maintien en détention provisoire de monsieur Modeste AYIDJINOU est arbitraire ; qu'il échet pour la Cour de dire qu'il y a violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : **Dit** que le délai d'instruction du dossier de monsieur Modeste AYIDJINOU est anormalement long.

Article 2 : **Dit** qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Modeste AYIDJINOU, à monsieur le Président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Le Rapporteur,

Membre
Membre
Le Président,

Joseph DJOGBENOU -

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-305 du 29 août 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Intervention de la Cour pour être déchargé d'une présomption de crime

Application des **articles 114 et 117 de la Constitution**

La requête tend à faire intervenir la Cour dans une procédure judiciaire d'homicide volontaire du requérant lors de l'exercice du service de sécurité qu'il assumait

Requête hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 1^{er} avril 2019 enregistrée à son secrétariat le 03 avril 2019 sous le numéro 0750/153/REC-19, par laquelle monsieur Gustave A. ZODJIHOUN, forme une demande d'intervention ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que poursuivi pour homicide volontaire il a été placé sous mandat de dépôt ; qu'il affirme qu'alors en poste de garde devant une banque, il avait effectué un tir de sommation dans le dessein de dissuader une foule de conducteurs de taxi-moto soulevés contre sa personne et celle de ses collègues ; que cependant, aucun mort ou blessé n'avait été constaté ; qu'il sollicite d'intervention de la Cour afin d'être déchargé de la présomption de crime qui pèse sur lui ;

qu'à l'audience de mise en état du 07 mai 2019, il a déclaré avoir été jugé pour ces faits et condamné à cinq ans d'emprisonnement ferme.

Considérant que la requête de monsieur Gustave A. ZODJIHOUN tend à faire intervenir la haute juridiction dans la procédure judiciaire d'homicide volontaire

lors de l'exercice du service public de sécurité qu'il assumait ; que cette intervention n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'elle est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Gustave A. ZODJIHOUN, à monsieur le juge du sixième cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le vingt-neuf août deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-306 du 05 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour violation de l'article 30 de la Constitution-Licenciement

Rappel de l'article 30 de la Constitution

L'Etat ne conteste pas le droit au travail des anciens employés de l'ONASA ; le licenciement induit par les réformes économiques ne constitue pas une violation de ce droit

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date enregistrée à son secrétariat le 28 septembre 2018 sous le numéro 2085/294/REC-18, par laquelle madame ELIJAN DJAUGA Belou Abiguel, 06 BP 2652 AKPAKPA, forme un recours contre le Gouvernement pour violation de l'article 30 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que la requérante expose qu'en sa séance du 30 novembre 2016, le Conseil des ministres a décidé de la « liquidation ordonnée » de quatre sociétés d'Etat dont l'Office national d'appui à la sécurité alimentaire (ONASA) dans le cadre des réformes annoncées dans le secteur agricole ; que, contrairement aux réformes annoncées, le liquidateur de l'Office a plutôt remis des lettres de licenciement collectif à trois cent sept (307) agents de l'ONASA, pour motif économique, sans paiement des droits acquis, des arriérés de salaires et des droits de licenciement ; que depuis un an, aucune démarche n'a été faite pour les situer par rapport à leur droit, en violation de l'article 30 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le Secrétaire général du Gouvernement soutient que les conditions de cessation de la relation de travail entre un employeur et son employé sont définies par le code du travail, la loi 2017-05 du 29 août 2017 fixant

les conditions et la procédure d'embauche, de placement de la main d'œuvre et de résiliation du contrat de travail en République du Bénin, la convention collective générale du travail et les conventions collectives particulières ; que la Cour constitutionnelle n'est pas compétente pour examiner le recours sous examen qui tend en réalité à remettre en cause la conformité du licenciement des trois cent sept (307) agents de l'ONASA à la législation du travail ;

Considérant que le ministre de l'Agriculture, de l'Élevage et de la Pêche explique quant à lui que, non seulement la procédure de licenciement des agents de l'ONASA est conforme aux règles en la matière y compris celles de l'acte uniforme de l'OHADA, mais encore ces agents ont reçu le paiement intégral de leurs droits au cours des mois d'octobre et de novembre 2018 ; qu'au demeurant, le contentieux du paiement des droits de licenciement ne relève pas de la compétence de la Cour constitutionnelle, mais de l'appréciation souveraine du tribunal social ;

Considérant qu'en réplique, madame ELIJAN DJAUGA Belou Abiguel soutient que la raison évoquée par le gouvernement pour procéder à la liquidation de l'ONASA est d'ordre économique alors que d'autres agences de même nature ont été créées sans que les agents licenciés, quoique compétents dans le même secteur, aient été reversés dans les nouvelles structures ; qu'au demeurant, elle fonde son recours sur la violation de l'article 30 de la Constitution et non sur le paiement des droits de licenciement ;

Vu l'article 30 de la Constitution

Considérant qu'il résulte de ce texte que « *L'Etat reconnaît à tous les citoyens le droit au travail et s'efforce de créer les conditions qui rendent la jouissance de ce droit effective et garantissent au travailleur la juste rétribution de ses services ou de sa production* » ;

Considérant qu'en l'espèce, il ne ressort d'aucun élément du dossier que l'Etat conteste le droit au travail aux anciens employés de l'ONASA ; que le licenciement induit par les réformes ne constitue nullement une violation de ce droit ; qu'il échet, dès lors, de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à madame Elijan Djaouga BELOU ABIGUEL, à monsieur le Secrétaire général du Gouvernement, à monsieur le ministre de l'Agriculture, de l'Élevage et de la Pêche, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Président

Vice-Président

	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19-307 du 05 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre l'administration de la police républicaine -port de galon

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution**

La requête tend à soumettre à la Cour l'appréciation des conditions d'application de la loi portant statut spécial des personnels des forces de sécurité publique et assimilés et de ses textes d'application

Contrôle de légalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Pobè du 09 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 12 novembre 2018 sous le numéro 2453/386/REC-18 par laquelle monsieur Abdouramane ISSIFOU, fonctionnaire de police, demeurant à Pobè, 06 BP 1065 Cotonou, forme un recours en violation de la Constitution contre l'administration de la police républicaine ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'à la faveur de la loi n° 2015-20 du 19 juin 2015, il a intégré l'école supérieure de police le 16 janvier 2017 pour y suivre une formation d'officier de police de douze (12) mois ; qu'en raison de son état défectueux de santé, il n'a pu participer qu'à la session des malades de l'examen de fin de formation et a été déclaré admis ; qu'après une nouvelle délibération, il n'a été retenu ni sur la liste des admis ni sur celle des recalés ; qu'il est contraint de porter le galon de brigadier major, ses démarches à l'endroit des différentes autorités de la police républicaine étant demeurant sans suite ; que l'administration a violé l'article 8 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique développe qu'en application de la loi n° 2015-20 du 19 juin 2015 portant statut spécial des personnels des forces de sécurité publique et assimilés, les anciens inspecteurs de police et officiers de paix ont été reversés et reclassés dans le grade de brigadiers majors de police suivant arrêté n° 144/MISP/DC/SGM/DGPR/SA/028SGG2018 du 25 juin 2018 avant d'être soumis à un stage de formation leur donnant accès, en cas de succès, au corps des officiers en exécution de l'article 94 du décret n° 2017-353 du 19 juillet 2017 portant modification du décret n° 2016-137 du 20 mars 2016 portant statuts particuliers des corps de la police nationale ; que le nom du requérant ne pouvait logiquement se retrouver sur la liste des admis à l'examen de fin de formation ni sur celle des non-admis puisque la délibération objet du procès-verbal n° 007/DENSP/MISP/DGPR/SGPR/SG/SP-C du 05 juin 2018 a intégré à l'évaluation des candidats la note de l'épreuve de tir qui n'avait pas été administrée à la session des malades à laquelle le requérant a pris part ; qu'il conclut que son département ministériel a initié un projet d'arrêté interministériel pour statuer sur les différentes irrégularités constatées dans la gestion de la carrière des fonctionnaires de police, notamment la revendication du requérant ; qu'il demande à la Cour de constater que l'administration de la police républicaine n'a pas violé la Constitution ;

Considérant que dans sa réponse en réplique, le requérant souligne que la formation diplômante donnant accès au corps des officiers n'a pas été prévue par la loi n° 2015-20 du 19 juin 2015 portant statut spécial des personnels des forces de sécurité publique et assimilés mais plutôt par les décrets et arrêtés d'application ; qu'il réaffirme les termes de ses observations complémentaires pour soutenir que la question de l'épreuve de tir est un alibi pour écarter certains agents ; que conformément à ladite loi, il a régulièrement été payé à l'indice correspondant au grade de lieutenant sur la période de septembre 2017 à juillet 2018 avant d'être payé depuis à celui de brigadier major ; qu'il soutient la violation des articles 8, 26 et 34 de la Constitution par la police républicaine ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête tend à soumettre à la Cour l'appréciation des conditions d'application de la loi n° 2015-20 du 19 juin 2015 portant statut spécial des personnels des forces de sécurité publique et assimilés et de ses textes d'application ; que cette demande relève du contrôle de la légalité que la Cour, juge de la constitutionnalité aux termes des articles 114 et 117 de la Constitution, ne saurait connaître ; qu'il y a donc lieu qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Abdouramane ISSIFOU, à monsieur le ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-308 du 05 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours pour violation de droits fondamentaux- mise en danger de la vie humaine au CNHU-HKM

Invocation des articles **15, 18 et 35 de la Constitution**

Défaut de preuves établies de manière irréfutable mettant en danger la vie humaine

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 juin 2018, enregistrée à son secrétariat le 29 août 2018 sous le numéro 1813/255/REC-18, par laquelle monsieur Parfait MAGAZI, BP : 40 Natitingou, forme un « recours pour violation de droits fondamentaux par l'Etat béninois, l'administration du CNHU-HKM ainsi que certains médecins traitant » et demande réparation ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que dame Micrette Ablavie NOUWADJRO, admise aux soins intensifs du service de cardiologie du CNHU-HKM de Cotonou au motif d'une embolie pulmonaire est décédée après avoir subi quatre (04) opérations chirurgicales dont l'ablation de l'utérus et l'amputation du pied droit ; qu'il estime que ce décès est consécutif d'une part, à la banalisation du droit à la vie de la victime et d'autre part, au manque de professionnalisme des médecins traitants ; qu'il ajoute que ce faisant, l'administration hospitalière du CNHU-HKM de Cotonou et par ricochet l'Etat béninois en emporte l'entière responsabilité et demande à la Cour de se saisir d'office, puis conclut que le décès de dame Micrette Ablavie NOUWADJRO constitue une violation de la Constitution notamment en ses articles 15, 18 et 35 et ouvre droit à réparation ;

Considérant qu'en réponse, l'administration du CNHU-HKM fait le point du dossier de dame Micrette Ablavie NOUWADJRO de son admission au CNHU-HKM à son décès

en insistant sur les efforts consentis par l'équipe médicale ayant eu la charge de la patiente avant d'indiquer que les agents du CNHU-HKM en leurs diverses qualités sont astreints dans l'exercice de leur fonction à l'usage de tous les moyens en leur possession pour un meilleur résultat possible ; qu'il soulève ensuite l'incompétence de la Cour en invoquant les dispositions de l'article 32 de son règlement intérieur aux termes desquelles la Cour ne peut se saisir d'office que sur la constitutionnalité des lois ou de tout texte réglementaire qui porte atteinte aux droits fondamentaux de la personne humaine ; que le directeur du CNHU-HKM indique sur la supposée violation des articles 15, 18 et 35 de la Constitution que le requérant n'en rapporte pas cliniquement la preuve des soins inappropriés administrés à la victime et en déduit que c'est donc à tort qu'il (le requérant) demande à la Cour de dire et juger qu'il y a violation des dispositions suscités ;

Vu les articles 15,18 et 35 de la Constitution ;

Considérant qu'en l'état du dossier où la mise en danger de la vie humaine n'est pas établie de manière irréfutable, il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation des dispositions visées ;

EN CONSEQUENCE,

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Parfait MAGAZI, à monsieur le directeur du centre national hospitalier universitaire Hubert Koutoukou Maga (CNHU-HKM) et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19-309 du 05 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours contre le directeur général des impôts pour violation de l'article 26 de la Constitution – paiement du quitus fiscal aux moyens électroniques et réseaux de téléphonie mobile

Ce mode de paiement est imposé à tous les demandeurs de quitus fiscal sans que les discriminations visées à l'article 26 ne soient établies

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0409/075/REC par laquelle monsieur Chabi Sika Abdel Kamar OUASSAGARI 03 BP 1726, sur le fondement des articles 3 et 122 de la Constitution, forme un recours contre le directeur général des impôts pour violation de l'article 26 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose que, par lettre n° 058/MEF/DC/SGM/DGI du 22 janvier 2018, le directeur général des impôts a demandé à tous les candidats aux élections législatives du 28 avril 2019 de soumettre leur demande de quitus fiscal en ligne alors que certaines régions du Bénin ne disposent pas d'un accès internet à haut débit pénalisant du coup les citoyens de ces régions ; qu'il a demandé en outre à tous les candidats de se rendre à Cotonou, plus précisément à la direction générale des impôts pour le retrait dudit quitus alors que les recettes des impôts existent dans les communes et sont bien fonctionnelles ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer qu'il y a inégalité de traitement des citoyens en violation de l'article 26 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, le directeur général des impôts soutient, d'une part, que le recours de monsieur OUASSAGARI est irrecevable au motif que n'étant pas candidat aux élections législatives, son action n'est sous tendue par aucun intérêt personnel, légitime, juridique, né et actuel ; d'autre part, que l'accès à internet est

également fourni par les opérateurs des réseaux GSM de sorte que, dans les zones non desservies par la fibre optique, les postulants peuvent accéder à internet à travers les réseaux de téléphonie mobile ; qu'au demeurant, la demande en ligne a été instituée dans le but de répondre à toutes les demandes de quitus fiscal dont le nombre élevé, soit trois mille trois cent soixante-six (3366) demandes, ne pouvait être géré physiquement ;

Considérant que le contentieux constitutionnel de caractère objectif n'est pas soumis, pour sa recevabilité, aux conditions propres aux contentieux à caractère subjectif protégeant les intérêts particuliers ; qu'on ne saurait opposer à l'admission du recours, les caractères personnel, légitime, né et actuel de l'intérêt ;

Considérant au fond que le recours au moyen électronique et aux réseaux de téléphonie mobile est imposé à tous les demandeurs de quitus fiscal sans que les discriminations visées à l'article 26 de la Constitution soient établies ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas traitement inégal ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er}.- La requête est recevable

Article 2.- Il n'y a pas traitement inégal.

La présente décision sera notifiée à monsieur Chabi Sika Abdel Kamar OUASSAGARI, à monsieur le directeur général des impôts, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19-310 du 05 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une ordonnance d'indisponibilité suite à un lotissement

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Le requérant soumet à l'examen de la Cour les conditions du recasement d'un domaine dans l'arrondissement de godomey gare

Contrôle de légalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Parakou du 26 novembre 2017 enregistrée à son secrétariat le 13 février 2018 sous le numéro 0318/062/REC, par laquelle monsieur Justin HOUNKPATIN, BP 18 Tchaorou, forme un recours contre la violation de l'ordonnance d'indisponibilité n°31/2000/2CB ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le domaine appartenant à la collectivité ADANHOUNTON d'une superficie de 25 hectares situé à Godomey gare fait l'objet de morcellement et de recasement frauduleux par les autorités communales et les membres du comité local de lotissement sous la supervision du sous-préfet Feu Lucien HOUNKPE et ses successeurs ; qu'à l'initiative des héritiers, une ordonnance d'expulsion n°485 du 23 novembre 1989 à l'endroit de plus de cent occupants illégaux le 23 août 1996 ; qu'en dépit de toutes les dispositions par l'Etat et les héritiers, la vente illicite de parcelles s'est poursuivie ; que les héritiers subissant des préjudices ont alors obtenu une ordonnance d'indisponibilité qui interdit tous travaux de recasement, toutes ventes et toute construction sur le domaine cependant ladite ordonnance est restée sans effet ; qu'il demande à la Cour l'annulation de tout le recasement qui a été fait dans le domaine et la dissolution du comité local de lotissement ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution

Considérant qu'en l'espèce le requérant soumet à l'examen de la Cour les conditions du recasement du domaine des héritiers ADANHOUNTON dans l'arrondissement de Godemey gare ; qu'une telle appréciation relève du contrôle de légalité ; que la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Justin HOUNKPATIN, et publiée au Journal officiel ;

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-311 du 05 septembre 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours contre les actes administratifs relevant de ses fonctions le secrétaire général de la mairie de Péhunco

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution**

Le requérant soumet à l'examen de la Cour le contrôle de la régularité des actes le relevant de ses fonctions

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Contrôle de légalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date du 06 février 2018 enregistrée à son secrétariat le 09 mars 2018 sous le numéro 0489/086/REC-18, par laquelle monsieur Tchawéla Aunacisse TIGRI 01 BP 3434, Porto-novo, forme un recours contre madame Lydie Martine Déré CHABI NAH Préfet de l'Atacora, messieurs Mamam INOUSSA et Robert SOUROKOU respectivement maire et secrétaire général par intérim de la mairie de Péhunco, pour violation de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où madame *Cécile Marie José* de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU, conseiller à la Cour, s'est abstenu en l'espèce ;

Considérant que monsieur Tchawéla Aunacisse TIGRI soumet à la Cour l'arrêté communal année 2017 n°63-2/001-c/MCP-SP de la mairie de Péhunco, en date du 06 mars 2017 aux fins de le voir déclarer contraire à la Constitution ; qu'il soutient que cet arrêté qui le relève de son poste de secrétaire général de la mairie de la commune de Péhunco est irrégulier, illégal et abusif en ce sens qu'il a été pris au

mépris des dispositions des articles 19 du décret n°2001-412 du 15 octobre 2001 portant statut du secrétaire général de mairie, 144 et 145 de la loi 97-029 du 15 janvier 1999 portant organisation des communes en République du Bénin ; qu'il indique par ailleurs que le préfet de l'Atacora, au lieu de déployer sa compétence de contrôle de régularité sur l'arrêté querellé à lui transmis, a plutôt émis des observations pour purger ledit arrêté des impuretés juridiques qui le souillaient, d'où la prise de l'arrêté communal du 20 mars annulant celui du 06 mars 2017 approuvé par l'autorité de tutelle qui se trouve être juge et partie à la fois ; que pour lui, en agissant ainsi, le préfet a méconnu les dispositions du décret n°2001-412 ;

Considérant qu'au subsidiaire, se fondant sur l'article 3 alinéa 3 de la Constitution, il demande à la Cour d'une part, de déclarer contraire à la Constitution l'occupation des fonctions de secrétaire général de la mairie de Péhunco par monsieur Robert SOUROKOU son remplaçant, de même que tous les actes pris ou posés par l'intéressé en qualité de secrétaire général par intérim, d'autre part, de mettre monsieur Robert SOUROKOU en demeure de rembourser au trésor public tous les avantages économiques ou en numéraire dont il a pu bénéficier en qualité de secrétaire général par intérim ; qu'enfin de dire que le maire de Péhunco et le préfet de l'Atacora ont abusé volontairement de leurs fonctions respectives pour mettre en place, par actes administratifs officiels, les conditions favorables à l'usurpation de fonction, dont a profité monsieur Robert SOUROKOU durant plusieurs mois et ont violé de ce fait les dispositions des articles 34 et 35 de la Constitution ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant soumet à la Cour le contrôle de la régularité de l'acte administratif ainsi que les actes subséquents le relevant de ses fonctions de secrétaire général de la mairie de Péhunco ; que l'appréciation d'une telle demande qui relève d'un contrôle de légalité, échappe au champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles susvisés de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Tchawéla Aunacisse TIGRI, madame le Préfet de l'Atacora, à messieurs Mamam INOUSSA maire de la commune de Péhunco et Robert SOUROKOU alors Secrétaire général par intérim de la mairie de Péhunco et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre

Messieurs

André KATARY

Fassassi MOUSTAPHA

Membre

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU. -

DECISION DCC 19-312 du 05 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre une opération de déguerpissement

La requête tend à faire intervenir la Cour dans une opération de déguerpissement pour occupation illégale d'un domaine public

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 10 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat le 15 novembre 2018 sous le numéro 2503/401/REC-18 par laquelle monsieur Rachade A. LALEYE, 01 BP 260, forme un recours contre le préfet et le directeur de la Police républicaine du département de l'Ouémé, ainsi que le maire de Sèmè-Kpodji pour abus d'autorité ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose que le bâtiment administratif abritant la société AWOD-INTER SA dont il est propriétaire et qui est située à la frontière bénino-nigériane depuis près de dix (10) ans, a été entièrement démoli sans qu'il soit avisé par les autorités ; qu'il demande en conséquence l'intervention de la Cour aux fins de le rétablir dans ses droits ;

Considérant qu'en réponse aux allégations du requérant, le directeur départemental de la police républicaine de l'Ouémé, appuyé par le préfet du département de l'Ouémé, monsieur Gaudens SEGBO, affirme que c'est le fondement des articles 7 nouveau alinéa 1 et 346-6 de la loi 2017-15 du 10 août 2017 modifiant et complétant la loi 2013-01 du 14 août 2013 portant code foncier et domanial en République du Bénin, que son institution a apporté une couverture sécuritaire aux opérations de déguerpissement des occupants illégaux du domaine public que constitue la bande

de sécurité frontalière à Sèmè-Kraké ; qu'il ajoute qu'avant ces déguerpissements qui ont emporté le bâtiment de la société AWOD-INTER SA, il y en avait déjà eu d'autres le 09 mars 2012 ainsi que plusieurs séances de sensibilisations dont la dernière date du 22 août 2018 ;

Considérant que le requérant ne soumet pas à la Cour un cas d'expropriation au sens de l'article 22 de la Constitution ; que sa requête tend plutôt à faire intervenir la Cour dans une opération de déguerpissement des occupants illégaux du domaine public que constitue la bande de sécurité frontalière à Sèmè-Kraké ; qu'une telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet, dès lors, à la Cour de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Rachade A. LALEYE, à monsieur le directeur départemental de la police républicaine de l'Ouémé, à monsieur le Préfet du département de l'Ouémé et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE

Joseph DJOGBENOU

DROITS ET LIBERTES. Recours contre une arrestation arbitraire et illégale

Rappel des articles 6 de la CADHP et 35 de la Constitution

L'arrestation et la détention du requérant au commissariat ne sont pas établies comme une personne ayant commis une infraction et régulièrement poursuivie par les autorités compétentes

Ayant agi tel, les autorités impliquées ont violé l'article 35 de la Constitution

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 27 novembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 29 novembre 2018 sous le numéro 2624/436/REC-18, par laquelle monsieur Walan BABASSOUROU, forme un recours contre le brigadier major Judicaël AVANNA en service au commissariat de Tanguiéta, monsieur Mohamed IKOUKOMON, chef d'arrondissement de Tanguiéta et monsieur Paul SAHGUI, maire de la commune de Tanguiéta pour violation des prescriptions constitutionnelles ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame **Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE** en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant, président d'une association de bienfaisance sociale, allègue qu'alors qu'il tenait une séance de travail avec les membres de son association dans une propriété privée à Tanguiéta, il a été privé de sa liberté par des agents de la police républicaine ; que son arrestation est intervenue au motif de la non autorisation alléguée de la séance de travail par les autorités communales alors même que son organisation qui lutte contre la pauvreté, est régulièrement enregistrée et par conséquent habilitée à mener ses activités sur toute l'étendue

du territoire national ; qu'il précise qu'il a fait l'objet de quatre (04) jours de garde à vue, sans être présenté à un magistrat du fait du brigadier major Judicaël AVANNA ; qu'en dépit de sa remise en liberté, il vit sous la menace d'une nouvelle interpellation et subit une torture psychologique permanente ; qu'il demande à la Cour de déclarer contraires à la Constitution, les violations dont il a été l'objet ;

Considérant qu'en réponse, le brigadier major Judicaël AVANNA, en service au commissariat de Tanguiéta, explique que monsieur Walan BABASSOUROU a été interpellé sur demande des autorités communales de Tanguiéta qui le soupçonnaient d'extorsion de fonds aux populations de ladite commune ; que lors de son interrogatoire au Commissariat, il n'a présenté qu'une simple photocopie comme preuve de l'existence juridique de l'ONG dont il est le président ; que face au caractère insuffisant de la preuve, et tenant compte des antécédents judiciaires de l'intéressé, il a rendu compte téléphoniquement au procureur de la République près le tribunal de première Instance de deuxième classe de Natitingou qui l'a instruit aux fins de le garder à vue, pour les nécessités de l'enquête ; que sur ordre du procureur, il a mis sous convocation monsieur Walan BABASSOUROU le 23 novembre 2018 après présentation du journal officiel prouvant l'enregistrement de son ONG et suite à sa déposition sur procès-verbal ; que le requérant qui devait se présenter le lundi suivant muni des originaux des statuts et du règlement intérieur de son association, ne s'est plus jamais présenté au commissariat de Tanguiéta ;

Considérant qu'en réplique, le requérant soutient que les moyens du brigadier major Judicaël AVANNA sont dénuées de tout fondement ; qu'il affirme s'être rendu à Tanguiéta pour assister les membres de son organisation suivant l'objet social de ladite organisation, qu'il nie avoir été écouté sur procès-verbal et réaffirme la durée de sa garde à vue ; qu'il soutient que l'agent de police lui a effectivement extorqué des fonds ;

Vu les articles 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 35 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 6 susvisé de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; qu'il en découle que l'arrestation est arbitraire et sa détention abusive ;

Considérant qu'en l'espèce, il n'est pas établi que monsieur Walan BABASSOUROU ait été arrêté et détenu au commissariat de Tanguiéta à l'occasion de la commission d'une infraction régulièrement poursuivie par les autorités compétentes ; qu'il s'en suit que l'arrestation de monsieur Walan BABASSOUROU est arbitraire et sa détention illégale ; qu'en agissant tel qu'ils l'ont fait, le brigadier major Judicaël AVANNA, monsieur Mohamed IKOUKOMON, chef d'arrondissement de Tanguiéta

et monsieur Paul SAHGUI, maire de la commune de Tanguiéta ont violé l'article 35 de la Constitution aux termes duquel :« *Les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté dans l'intérêt et le respect du bien commun*» ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que l'arrestation de monsieur Walan BABASSOUROU est arbitraire et sa détention illégale.

Dit que le brigadier major Judicaël AVANNA, monsieur Mohamed IKOUKOMON, chef d'arrondissement de Tanguiéta et monsieur Paul SAHGUI, maire de la commune de Tanguiéta ont violé l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Walan BABASSOUROU, au brigadier major Judicaël AVANNA, à monsieur Mohamed IKOUKOMON, chef d'arrondissement de Tanguiéta, à monsieur Paul SAHGUI, maire de la commune de Tanguiéta et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-314 du 05 septembre 2019

GOVERNANCE LOCALE. Recours en vue du rattachement d'un village à l'arrondissement de Gbafo

La demande vise à annuler la loi modifiant et complétant la loi portant création, organisation, attributions et fonctionnement des unités administratives

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Dassa-Zoumé du 25 septembre 2018 enregistrée à son secrétariat le 05 décembre 2018 sous le numéro 2664/439/REC-18, par laquelle le chef du village de Lamanou-Dewe, monsieur Clément OGAN, forme un recours contre le ministère de la Décentralisation et de la Gouvernance locale pour avoir rattaché leur village à l'arrondissement de Gbafo ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que la population de Lamanou-Dewe contexte l'attachement de leur village à l'arrondissement de Gbafo au lieu de Soclogbo ; qu'il précise que tous les actes administratifs relevant de leur localité se rapportent à l'arrondissement de Soclogbo ; qu'il demande à la Cour d'annuler la loi n° 2015-01 du 06 mars 2015 modifiant et complétant la loi n° 2013-05 du 27 mai 2013 portant création, organisation, attributions et fonctionnement des unités administratives locales en République du Bénin ;

Considérant que la demande du chef de village de Lamanou-Dewe, monsieur Clément OGAN, visant à annuler la loi n° 2015-01 du 06 mars 2015 modifiant et complétant la loi n° 2013-05 du 27 mai 2013 n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente,

La présente décision sera notifiée à monsieur Clément OGAN, à monsieur le Ministre de la Décentralisation et de la Gouvernance locale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-315 du 05 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours pour discrimination suite à un licenciement

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution**

La requête vise à soumettre à l'appréciation de la Cour les conditions du licenciement du requérant consécutif à la commission de faits graves établis par une décision de justice

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 février 2018 enregistrée à son secrétariat le 13 février 2018 sous le numéro 0324/063/REC-18, par laquelle monsieur François Xavier d'Oliveira, 01 BP 2743, forme un recours pour violation de l'article 26 de la Constitution par la direction générale du Centre National Hospitalier Universitaire (CNHU).

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il a commis une faute grave dans l'exercice de ses fonctions en sa qualité d'agent en service au Centre National Hospitalier Universitaire, en procédant à l'établissement de fausses pièces à un parent malade pour la constitution d'un dossier d'indemnisation auprès de l'africaine des assurances ; que cette dernière ayant décelé le forfait a saisi le tribunal ; que c'est alors qu'il fut incarcéré et ensuite a bénéficié d'une mise en liberté sous caution à l'audience du 12 mai 2014 par le jugement n° 102/1FD du 25 août 2014 ; que subséquemment à cet acte, il fut licencié par son employeur ; qu'il soutient que le Centre National Hospitalier Universitaire (CNHU) Hubert Maga traite de façon discriminatoire les agents fautifs en violation de l'article 26 de la Constitution et invoque quelques cas de malversation non sanctionnés ;

Considérant qu'en réponse, le Directeur général du CNHU-HKM explique que la mesure de licenciement prise à l'encontre du requérant est prévue et régie par les dispositions de l'article 16, 17, 18 de la convention collective de travail applicable au personnel du CNHU ; qu'en outre, il indique que les cas dont il se prévaut en invoquant la discrimination ne sont pas similaires pour qu'il prétende bénéficier du même traitement ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution

Considérant qu'en espèce que la requête de monsieur François Xavier d'Oliveira vise à soumettre à l'appréciation de la Cour les conditions de son licenciement consécutif à la commission de faits graves établis par une décision de justice, que l'appréciation d'une telle demande ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente.

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur François Xavier d'Oliveira, à monsieur le Directeur général du CNHU-HKM et publiée au journal officiel et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19-316 du 05 septembre 2019

ASSEMBLEE NATIONALE. Recours contre une levée d'immunité parlementaire

Rappel de l'article 90 de la Constitution

La demande du Gouvernement ne vise qu'à auditionner les députés concernés dans le cadre d'une enquête préliminaire, ce qui ne constitue pas une poursuite en vue d'une levée de l'immunité parlementaire

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 mars 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0454/082/REC-18, par laquelle monsieur Olivier Noël KOKO, demeurant à Cotonou, 03 BP 4304 Jéricho, forme un recours pour violation de la Constitution par le président de l'Assemblée nationale dans le cadre d'une levée d'immunité de députés ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Sylvain M. NOUWATIN et Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Olivier Noël KOKO expose que le président de la République a transmis au président de l'Assemblée nationale une demande du parquet général près la cour d'Appel de Cotonou en vue d'obtenir la levée de l'immunité de certains députés pour les faire « écouter » ; qu'il affirme que selon l'article 90 de la Constitution, l'immunité d'un député ne peut être levée qu'en cas de poursuite pénale ; qu'il distingue la poursuite pénale de l'enquête préliminaire et conclut que le président de l'Assemblée nationale devrait déclarer irrecevable la demande du Gouvernement qui ne vise qu'à « écouter » des députés et qu'en la déclarant recevable, il a violé la Constitution ;

Considérant que par une lettre du 19 septembre 2018, le requérant informe la Cour qu'à l'issue du vote en plénière le mardi 24 juillet 2018, l'immunité des députés

concernés, en l'occurrence, Valentin DJENONTIN, Atao HINNOUHO et Idriss BAKO a été levée ;

Sur la violation de la Constitution par le président de l'Assemblée nationale ;

Considérant que l'article 90 de la Constitution dispose que « *Les membres de l'Assemblée nationale jouissent de l'immunité parlementaire. En conséquence, aucun député ne peut être poursuivi, recherché, arrêté, détenu ou jugé à l'occasion des opinions ou votes émis par lui dans l'exercice de ses fonctions.*

Aucun député ne peut, pendant la durée des sessions, être poursuivi ou arrêté en matière criminelle ou correctionnelle qu'avec l'autorisation de l'Assemblée nationale, sauf les cas de flagrant délit.

Aucun député ne peut, hors session, être arrêté qu'avec l'autorisation du Bureau de l'Assemblée nationale, sauf les cas de flagrant délit, de poursuites autorisées ou de condamnation définitive ... » ;

Considérant que quant à l'article 71 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale, qui fait partie intégrante du bloc de constitutionnalité, il prescrit au président de ladite Assemblée de faire instruire la demande de levée d'immunité par une commission spéciale dont le rapport est transmis à la conférence des présidents pour avis, avant sa discussion par la plénière de l'Assemblée nationale ; qu'il ne donne spécifiquement aucun pouvoir au président de l'Assemblée nationale pour apprécier la recevabilité d'une demande de levée d'immunité d'un député, lorsqu'il s'agit, non pas de le poursuivre, mais simplement de l'« écouter » ; qu'on ne saurait alors faire grief au président de l'Assemblée nationale de n'avoir pas déclaré irrecevable la demande du président de la République ; que le président de l'Assemblée nationale n'a donc pas violé la constitution ;

Sur la levée de l'immunité parlementaire à l'étape de l'enquête préliminaire ;

Considérant qu'il se dégage de l'article 90 de la constitution que l'immunité dont bénéficie le député est **générale et absolue pour les opinions et les votes qu'il a émis** à l'occasion de ses fonctions ; que le député ne peut donc en aucun cas être « **poursuivi, recherché, arrêté, détenu ou jugé** » pour ces opinions et votes ; qu'en revanche, et en application des alinéa 2 et 3 de l'article 90, le député ne bénéficie que d'une **immunité relative, limitée aux arrestations et poursuites**, s'il doit être **poursuivi** ou **arrêté** pour des motifs autres que les opinions et votes émis à l'occasion de ses fonctions et hors les cas de flagrante, et qui requiert l'autorisation de l'Assemblée nationale pendant la durée des sessions ou celle de son bureau lorsqu'elle est hors sessions ; que l'autorisation de l'assemblée nationale n'intervient donc pour la levée de l'immunité que pour une arrestation ou une poursuite ;

Considérant que la poursuite se distingue de l'enquête préliminaire, au cours de laquelle une personne soupçonnée d'une infraction est entendue par les autorités de police, préalablement à la poursuite ; que l'enquête préliminaire sert à préparer la poursuite, qui elle est l'ensemble des actes par lesquels le ministère public

exerce l'action publique ; que c'est seulement dans le cadre d'une arrestation ou d'une poursuite que la levée de l'immunité s'impose ; qu'il en va autrement, s'il s'agit pour la police judiciaire d'interpeller ou d'entendre le député dans le cadre d'une enquête préliminaire, en raison de ce que, à ce stade, il n'y a pas encore de poursuite ;

Considérant qu'en l'espèce, la demande du Gouvernement ne visant qu'à faire auditionner les députés concernés, la levée de leur immunité n'était pas nécessaire au sens des dispositions visées;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit que le président de l'Assemblée nationale n'a pas violé la Constitution.

Article 2 : Dit qu'il n'y a pas lieu à levée de l'immunité parlementaire d'un député en cas d'audition dans le cadre d'une enquête préliminaire.

La présente décision sera notifiée à monsieur Olivier Noël KOKO, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co Rapporteur

Le Président

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-317 du 05 septembre 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité du communiqué portant révision des tarifs de péage et pesage et violation du principe d'égalité

Rappel des **articles 26 de la Constitution ; 3.1 et 13.3 de la CADHP**

La fixation des tarifs de péage pesage ne relève pas du domaine de la loi et sont payés par tous les usagers des ouvrages publics sans discrimination aucune

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 12 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1314/209/REC-18 par laquelle monsieur Benito KOUNOUWA, demeurant à Porto-Novo, BP 1748 Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité du communiqué n°2847/MIT/DC/SGM/DGI/ FR/SA du 29 juin 2018 portant révision des tarifs de péage et pesage ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le communiqué querellé, d'une part, régit la matière d'imposition qui relève du domaine de la loi aux termes de l'article 98 de la Constitution, d'autre part, viole concurremment le principe du consentement à l'impôt édicté par l'article 96 de la Constitution ; qu'au soutien de ses prétentions, il invoque les dispositions de la loi n° 2017-40 du 29 décembre 2017 portant loi des finances pour la gestion 2018 qui autorisent la perception de divers prélèvements ayant la nature de redevance au même titre que les tarifs de péage et de pesage ; qu'il rappelle, en outre, que le juge constitutionnel, suivant décisions DCC 12-144 du 19 juillet 2012 et DCC 13-135 du 17 septembre 2013, a déjà déclaré contraires à la Constitutions des prélèvements ordonnés dans des situations similaires par voie réglementaire ; que, par ailleurs, il soutient que l'imposition ainsi établie viole

le principe d'égalité prévu par les articles 26 de la Constitution, 3.1 et 13.3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des Peuples, motif pris de ce qu'aucune des autres voies et autoroutes, présentant les mêmes caractéristiques que celle de Cotonou-Porto-Novo, notamment celles de Cotonou-Ouidah et de Cotonou-Abomey-Calavi, n'abrite un péage situé à dix (10) kilomètres de Cotonou de sorte que certains Béninois bénéficiant d'infrastructures routières sont assujettis au paiement d'impositions tandis que d'autres, se trouvant dans les mêmes conditions, n'y sont pas assujettis ;

Considérant qu'en réponse, le ministre des Infrastructures et des Transports soutient que l'érection des postes de péage pesage obéit à une politique gouvernementale qui, d'une part, est conforme aux règles communautaires dont l'objectif est d'obtenir des usagers des routes une contribution à leur amortissement et à leur entretien, d'autre part, est une réponse aux conditionnalités de financement des partenaires ; qu'il réfute l'argument du requérant qui considère que les tarifs de péage sont des impositions et avance qu'ils sont plutôt assimilables à une redevance, somme versée par l'utilisateur d'un service ou d'un ouvrage public qui trouve sa contrepartie dans les prestations fournies par ce service ou dans l'utilisation de l'ouvrage public ; que se référant aux dispositions de l'article 100 alinéa 1 de la Constitution, il conclut que la fixation des tarifs querellés est du domaine réglementaire ; qu'il rejette également l'argument du requérant relatif à la violation du principe d'égalité en développant que les tarifs de péage pesage ne visent pas une catégorie de citoyens d'une région ou zone donnée mais sont payés par tous les citoyens utilisateurs des ouvrages publics sans aucune discrimination et destinés à l'entretien de l'ensemble du réseau routier national ;

Considérant que selon le requérant, d'une part, la fixation des tarifs de péage est intervenue dans une matière réservée à la loi et viole le principe de consentement à l'impôt, d'autre part, la perception de droits de passage aux postes de péage et pesage porte atteinte au principe d'égalité des citoyens devant la loi et devant les charges publiques ;

Sur la violation des articles 96 et 98 de la Constitution

Considérant qu'aux termes de l'article 98 tiret 7 de la Constitution, « ... sont du domaine de la loi les règles concernant l'assiette, le taux et les modalités de recouvrement des impositions de toute nature ... » ; que la redevance est une taxe ou une somme due en contrepartie d'une concession, d'une utilisation du domaine public, d'un ouvrage public ou d'un service public ou encore d'un avantage particulier, à la différence de l'impôt perçu par voie d'autorité selon les facultés contributives de chacun, couvrant globalement l'ensemble des charges occasionnées par le fonctionnement des services publics et qui est sans contrepartie identifiable ; qu'en l'espèce, la perception de droits de péage qui sont des droits de passage versés par l'utilisateur d'un ouvrage public notamment routier en contrepartie de

son utilisation, ne saurait être analysée comme une imposition au sens de l'article 98, tiret 7 de la Constitution en ce que ces droits constituent une contrepartie du service effectivement rendu aux usagers ; qu'il s'ensuit que la fixation des tarifs de péage ne relève pas du domaine de la loi ; que dès lors, il n'y a pas violation de la Constitution ;

Sur la violation du principe d'égalité ;

VU les articles 26 de la Constitution, 3.1 et 13.3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des Peuples ;

Considérant que selon ces dispositions, le principe d'égalité s'analyse comme une règle selon laquelle les personnes relevant de la même catégorie doivent être soumises au même traitement sans discrimination ; qu'en l'espèce, les droits de passage au péage pesage sont payés par tous les usagers de ces ouvrages publics sans aucune discrimination ; que dès lors, il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation du principe d'égalité ;

EN CONSEQUENCE,

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Benito KOUNOUEWA, à monsieur le ministre des Infrastructures et des Transports et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-318 du 05 septembre 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours contre la décision portant admission définitive du CEAP au titre de 2015

Rappel des **articles 114 et 117 de la Constitution**

La requête ne fait état d'aucune discrimination mais tend à faire examiner par la Cour les conditions dans lesquelles la décision a été prise et à en contrôler la régularité

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Contrôle de légalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2641/438/REC-18, madame Rollande Francine GANDONOU, BP 968 Cocodji, forme un recours contre la décision n° 0016/MEMP/DC/SGM/DEC/STEC/S du 15 mars 2017 portant admission définitive des enseignants aux épreuves écrites, pratiques et orales de l'examen professionnel du certificat élémentaire d'aptitude pédagogique (CEAP) option enseignement maternel au titre de 2015 du ministre des enseignements maternel et primaire.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui messieurs Sylvain Messan NOUWATIN et Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle a fait l'objet d'une « exclusion » par la décision susvisée en violation des dispositions des articles 8, 34 et 35 de la Constitution ;

Qu'elle précise qu'elle a été recrutée en 2006 comme éducatrice communautaire, reversée comme agent contractuel de l'Etat par arrêté du ministre chargé de la

Fonction publique du 04 octobre 2011 suivi d'un contrat de travail administratif du 02 janvier 2013 qui prend effet du 1^{er} janvier 2008 ; qu'après l'obtention de son diplôme de brevet d'études du premier cycle (BEPC) en 2011, elle a passé les épreuves écrites de l'examen professionnel du CEAP-EM et est déclarée admissible par note de service du 1^{er} décembre 2015 du ministre des Enseignements maternel et primaire et son admissibilité confirmée par décision du 19 février 2016 du même ministre portant admission définitive des enseignants aux épreuves écrites de l'examen professionnel du CEAP-EM, session du 05 septembre 2015, avant de subir les épreuves orales et pratiques dudit examen en juin 2016 avec succès et félicitations du jury ; mais qu'à la prise de la décision n° 0016/MEMP/DC/SGM/ DEC/STEC/S du 15 mars 2017 portant admission définitive des enseignants aux épreuves écrites, pratiques et orales de l'examen professionnel du certificat élémentaire d'aptitude pédagogique (CEAP) Option enseignement maternel, elle a constaté son exclusion et a adressé à son ministre de tutelle une réclamation restée sans suite ;

Qu'elle soutient que son « exclusion du bénéfice de la décision n° 0016/MEMP/DC/SGM/DEC/STEC/S du 15 mars 2017 semble être un acte arbitraire et discriminatoire au regard de la loi fondamentale » et qu'elle viole les dispositions des articles 6,13 et 14 du décret n°2015-593 du 21 novembre 2015 qui l'autorise à prendre part à l'examen du certificat élémentaire d'aptitude pédagogique pour accéder au corps des instituteurs adjoints ainsi que l'article 86 du décret n° 2015-373 du 24 juin 2015 qui dispose que les agents contractuels de l'Etat bénéficient de formation professionnelle dans les mêmes conditions que les agents permanents de l'Etat ;

Considérant qu'en réponse, le Ministre des Enseignements maternel et primaire s'oppose aux prétentions de la requérante ; qu'il explique que l'examen professionnel du CEAP est ouvert aux enseignants recrutés sur la base du BEPC et remplissant les conditions requises, alors que madame GANDONOU Rollande a été recrutée avec le CEP dans le corps des éducateurs et éducatrices qu'en outre, le décret n° 2015-373 du 24 juin 2015 sur lequel elle fonde ses moyens est bien postérieur à sa participation à l'examen professionnel ; que par ailleurs, il fait remarquer que le dossier des éducateurs et éducatrices reversés ayant obtenu le BEPC comme la requérante est pendant devant la Fonction publique et conclut que la requête est mal fondée ;

Considérant que le ministre du Travail et de la Fonction publique abonde dans le même sens en se fondant sur les mêmes motifs ; qu'il soutient qu'il n'y a ni violation de la Constitution ni celle du décret sus cité, le ministère des Enseignement maternel et primaire ne pouvant entériner un résultat provisoire qui n'est pas conforme aux normes requises ; qu'il demande à la Cour de se déclarer incompétente ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête ne fait état d'aucun fait concret de discrimination, mais tend, en réalité, à faire examiner par la Cour les conditions dans lesquelles la décision n° 0016/MEMP/DC/ SGM/DEC/STEC/S du 15 mars 2017 portant admission définitive des enseignants aux épreuves écrites, pratiques et orales de l'examen professionnel du certificat élémentaire d'aptitude pédagogique (CEAP) option enseignement maternel a été prise et à en contrôler la régularité ; qu'une telle demande relève du contrôle de la légalité, la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'il y a donc lieu pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à madame Rollande Francine GANDONOU, à monsieur le Ministre des Enseignements maternel et primaire, à madame le Ministre du Travail et de la Fonction publique et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-319 du 05 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours contre la Cour Africaine des droits de l'homme et des peuples et tentative de blocage de poursuites contre des citoyens

Rappel de l'article 3 al.3 de la Constitution

L'énumération des actes visés ne comprend pas les décisions de justice dès lorsqu'elles ne sont pas censées porter atteinte aux droits de l'homme

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 09 décembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 11 décembre 2018 sous le numéro 2717/452/REC-18, par laquelle monsieur Alain DIOGO, 03 BP 499 Cotonou, forme un recours « contre la Cour Africaine des droits de l'homme et des peuples pour la demande de suspension de la condamnation de Sébastien ADJAVON et la tentative de blocage des poursuites, de complicité...pour la non poursuite des criminels (ICC) et consorts et tentative de blocage des poursuites en cours contre Djenontin, Koutche et consorts » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs Sylvain M. NOUWATIN et Razaki AMOUDA ISSIFOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant reproche à la Cour africaine des droits de l'Homme et des peuples d'avoir ordonné la suspension de l'exécution de la décision de condamnation de monsieur Sébastien ADJAVON par la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme (CRIET) ; qu'il excipe de ce que la Cour africaine des droits de l'Homme et des peuples n'est pas un degré supérieur de juridiction dans le système judiciaire béninois et ne peut s'ingérer dans une décision rendue par la justice d'un Etat indépendant ;

Considérant que le ministère des Affaires étrangères et de la Coopération a observé que le recours ne porte sur aucune des matières entrant dans le champ

de compétence matérielle de la Cour constitutionnelle ; qu'il a précisé que le mécanisme d'exécution des décisions de la Cour africaine des droits de l'Homme et des peuples est prévu par les articles 28 à 31 du protocole relatif à ladite Cour et que les difficultés d'exécution ou d'inexécution de ses décisions sont examinées devant le Conseil des ministres de l'Union africaine et la Conférence des chefs d'Etat et de Gouvernement que l'Etat béninois peut saisir, s'il le désire ; qu'il souligne enfin que « le Bénin a fait la déclaration d'acceptation de la juridiction de la Cour africaine pour examiner les requêtes individuelles et les requêtes de ONG ayant le statut d'observateur... » ;

Considérant que selon l'alinéa 3 de l'article 3 de la Constitution, « *Toute loi, tout texte réglementaire et tout acte administratif contraires à ces dispositions sont nuls et non avenus. En conséquence, tout citoyen a le droit de se pourvoir devant la Cour Constitutionnelle contre les lois, textes et actes présumés inconstitutionnels* » ; que l'énumération des actes visés par cette disposition ne comprend pas les décisions de justice dès lors qu'elles ne sont pas censées porter atteinte aux droits fondamentaux de la personne humaine ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alain DIOGO, à monsieur le Ministre des Affaires étrangères et de la Coopération et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co- Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-320 du 05 septembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour non-respect de résolutions judiciaires et violation de l'intégrité physique suite à la succession au trône du roi DAKO

Rappel des **articles 8, 15, 23 et 36 de la Constitution**

En vertu de la liberté d'administration conférée aux associations visées par le texte, la Cour ne saurait s'immiscer dans la gestion d'une succession au trône d'un roi

Incompétence

Le certificat médical joint au dossier atteste de la violation de l'intégrité physique du requérant

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Bohicon du 14 juin 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1086/182/REC-18, par laquelle monsieur Fortuné DAKO GLOTCHAOU et consorts, descendants de la lignée du Roi DAKO et de la famille GLOTCHAOU DAKO, BP 368 Bohicon, forment un recours contre monsieur Omer TOHOUNZO et consorts pour non-respect des résolutions judiciaires et violation des articles 7, 8 et 15 de la Constitution ainsi que des articles 29 et 31 de la loi portant code de l'enfant en république du Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que son intronisation au siège de la lignée DAKO a fait l'objet d'un litige réglé judiciairement par un accord le 12 février 2013. En application de cet accord, il a alors accédé au trône le 17 août 2016 ; que le lendemain, notamment le 18 août 2016, les autres parties prenantes ont remis en cause le règlement intervenu et, après avoir prononcé sa déchéance, ont exercé

des violences et des voies de fait sur sa personne ; qu'ils ont, dans la foulée, tenter d'installer le nommé Omer TOHOUNZO qui n'est pas du clan prédestiné au trône ; que les coups reçus lui ont causé « *une algie généralisée spécifiquement de la tête, de baisse de l'acuité visuelle de l'œil gauche et de multiples plaies traumatiques* », selon le certificat médical joint au dossier, occasionnant une incapacité temporaire de travail (ITT) de 15 jours ; que saisie de l'affaire le procureur près le tribunal de première instance d'Abomey a dû convoquer à plusieurs reprises les auteurs des coups et blessures avant qu'ils ne se présentent pour se confondre en excuses ; que fort curieusement, sa plainte n'a plus connu la suite appropriée ; qu'il demande à la Cour de lui rendre justice ;

Considérant que le requis, monsieur Omer TOHOUNZO, a reconnu que ses partisans et lui-même ont violé l'accord intervenu au tribunal de première instance d'Abomey ainsi que l'arrêté pris par le préfet du Zou ; qu'il indique que par crainte de représailles de la part de la famille du requérant, il a évité de se présenter à la Cour ;

Vu les articles 8, 15, 23 et 36 de la Constitution ;

Sur la succession au trône du roi DAKO querellée

Considérant qu'aux termes de l'article 23 alinéa 2 de la Constitution, « *Les institutions, les communautés religieuses ou philosophiques, ont le droit de se développer sans entraves. Elles ne sont pas soumises à la tutelle de l'Etat. Elles règlent et administrent leurs affaires d'une manière autonome.* » ; qu'en vertu de la liberté d'administration conférée aux associations visées par ce texte, la Cour ne saurait s'immiscer dans la gestion de la succession au trône du roi DAKO ; qu'il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

Sur l'atteinte à l'intégrité de la personne

Considérant qu'il résulte des articles 8 alinéa 1, 15 de la Constitution et de l'article 4 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples que la personne humaine est sacrée et inviolable et que « *tout être humain a droit au respect de sa vie et à l'intégrité physique et morale de sa personne* » ;

Considérant que le certificat médical joint au dossier fait état de ce que les coups reçus par monsieur Fortuné DAKO GLOTCHAOU lui ont causé « *une algie généralisée spécifiquement de la tête, de baisse de l'acuité visuelle de l'œil gauche et de multiples plaies traumatiques* » ; que la matérialité des abus n'est pas contestable ; qu'en agissant tel qu'il l'a fait, Omer TOHOUNZO a violé les dispositions visées ainsi que l'article 36 de la Constitution aux termes duquel, « *Chaque béninois a le devoir de respecter et de considérer son semblable sans discrimination aucune et d'entretenir avec les autres des relations qui permettent de sauvegarder, de renforcer et de promouvoir le respect, le dialogue et la tolérance réciproque en vue de la paix et de la cohésion nationale* » ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er} : **Dit** que la Cour est incompétente.

Article 2 : **Dit** qu'il y a atteinte à l'intégrité de la personne de monsieur Fortuné DAKO GLOTCHAOU.

Article 3: **Dit** que monsieur Omer TOHOUNZO a violé la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Fortuné DAKO GLOTCHAOU, à monsieur Omer TOHOUNZO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1457, par laquelle monsieur M. Ricardos AGUEGUE, 01 BP 2468 Porto-Novo, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur M. Ricardos AGUEGUE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1458, par laquelle monsieur Théophile Sébastien DOHOUNDI, demeurant à Ahouansori, carré 1258 maison Nani, BP 2408 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Théophile Sébastien DOHOUNDI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1460/240/REC, par laquelle monsieur K. C. Rodrigue VIKE CAKPO, demeurant à Godomey quartier N'Vénoumèdé, 03 BP 3836 Jéricho-Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur K. C. Rodrigue VIKE CAKPO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1464/220/REC-18, par laquelle messieurs A. Sergino Frédice OBOSSOU, demeurant à Parakou, maison THÔO et Serge DEFODJI, demeurant à Abomey-Calavi, maison ADANDE, BP 24 Glazoué, forment un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à messieurs A. Sergino Frédice OBOSSOU et Serge DEFODJI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Comé du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1465/221/REC-18, par laquelle monsieur Wilfried AKOTANGNI, demeurant au quartier Hongbé, maison n°814, BP 34 Comé, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Wilfried AKOTANGNI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Coby du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1467/222/REC-18, par laquelle monsieur Gnimpou Bievenu N'KOUÉ, demeurant à Coby, BP 742 Natitingou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gnimpou Bievenu N'KOUE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Natitingou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1468/223/REC-18, par laquelle madame N. T. Ingrid TRAHINTA, demeurant à Natitingou, BP 742 Natitingou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame N. T. Ingrid TRAHINTA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Malanville du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1469/224/REC-18, par laquelle monsieur T. Maroufou SALAMI, demeurant à Malanville, BP 742 Natitingou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur T. Maroufou SALAMI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Matéri du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1470/225/REC-18, par laquelle monsieur Mindi Joël TOURA, demeurant à Natitingou, BP 742 Natitingou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mindi Joël TOURA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1471/226/REC-18, par laquelle monsieur Marc Luc WANONKOU, demeurant à Cotonou, BP 210 Lokossa, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Marc Luc WANONKOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1473/228/REC-18, par laquelle madame Nadège A. Cica GNONHOUIN, domiciliée à Tankpè, commune d'Abomey-Calavi, 07 BP 783 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Nadège A. Cica GNONHOUIN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1474/229/REC, par laquelle monsieur Oluwa Daniel K. ADJILE, demeurant à Golo-djigbé, 07 BP 783 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Oluwa Daniel K. ADJILE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1475/230/REC-18, par laquelle monsieur victory O. AHEHEHINNOU, demeurant à Abomey-Calavi, 07 BP 783 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur victory O. AHEHEHINNOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Sô-Ava du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1476/231/REC-18, par laquelle monsieur Enagnon Richard OUSSA, demeurant à DOMEGUEDJI, commune de Sô-Ava, BP 1656 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Enagnon Richard OUSSA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-335 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1479/232/REC-18, par laquelle monsieur Georges AGBODJI, demeurant à Abomey-Calavi, lot 1023 Cité la Victoire, 03 BP 3708 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Georges AGBODJI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1480, par laquelle monsieur Christian Comlanvi A. COMBE, 02 BP 2401 Cotonou/Gbégamey, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Christian Comlanvi A. COMBE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1481, par laquelle madame ABIGUEL BELOU ELIJAN DJAUGA, demeurant au C/364 Sénadé, BP 366 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame ABIGUEL BELOU ELIJAN DJAUGA, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1482, par laquelle monsieur Emeric Tobi GBOVI, demeurant au C/941 maison GBOVI, Sikècodji, 01 BP 8704 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Emeric Tobi GBOVI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-339 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1483, par laquelle madame Bernice GBEBIOHO, demeurant à Abomey, quartier Tohizanli, BP 526, FSA/UAC, S/C Madame Giselle AGOSSOU, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Bernice GBEBIOHO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-340 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1489, par laquelle monsieur Habib Benjamin DAGBETO, demeurant au C/1955 Zogbo Cotonou, BP 03 ATTOGON, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Habib Benjamin DAGBETO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1491, par laquelle monsieur Aristide Mahugnon HOUNKPO, demeurant à Akpakpa Yagbé, Lot 622 Cotonou, BP 716 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Aristide Mahugnon HOUNKPO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1492, par laquelle monsieur M. Arnaud Oreste VITOLEY, BP 2109 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur M. Arnaud Oreste VITOLEY et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1494, par laquelle monsieur Abdou Wahab BOLARIAN, domicilié à Zogbadjè maison TANKAYA, BP 266 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabetisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Abdou Wahab BOLARIAN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1496, par laquelle monsieur Thomas SARE, domicilié à Fidjrossè Lot 1764, maison ANACLET, BP 16 TCHETTI, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Thomas SARE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1498, par laquelle monsieur Enock Mahougnon Brayan HOUEHOU, domicilié à Agla, maison 8 Rue 13.680, 08 BP 1018 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabetisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Enock Mahougnon Brayan HOUHOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-346 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1500, par laquelle monsieur Eusèbe Dalton GBEGO, BP 2508 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Eusèbe Dalton GBEGO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Sô-Ava du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1501, par laquelle monsieur Gérard VIDEONON, domicilié à Sô-Ava, Aniamkomey, maison VIDEGLA, BP 1656 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gérard VIDEGNON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1502, par laquelle monsieur Zimé Abdel Kader BIO AGBENGA, demeurant à Cotonou, BP 7051 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Zimé Abdel Kader BIO AGBENGA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1503, par laquelle monsieur Fréjus Agossou DANTONDJI TOSSOU, demeurant à Cotonou/Agla, 07 BP 322 Sainte Rita, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Fréjus Agossou DANTONDJI TOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-350 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1504/233/REC-18, par laquelle monsieur Ichame MOUSSA SEFOU BOURAIMA, demeurant à Cotonou, quartier Dagbédji, C/918 02, BP 424 Parakou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ichame MOUSSA SEFOU BOURAIMA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1505, par laquelle madame Yaba Hermione DAGBA, 05 BP 789 Akpakpa, S/C Benoît DOSSOU, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Yaba Hermione DAGBA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1506, par laquelle monsieur Gédéon Roland KIKI, demeurant à Bohicon Djogbangbo, BP 42 Aplahoué, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Gédéon Roland KIKI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1508, par laquelle monsieur Leonidas Sidoine HOUECANDE, demeurant à Cotonou/Fidjrossè, BP 29 Savalou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Leonidas Sidoine HOUECANDE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1509, par laquelle monsieur Sèlidji R. Francisco SINMADA, 10 BP 1031 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sèlidji R. Francisco SINMADA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1510, par laquelle madame Sylvia Arlette ALABI, 03 BP 1289 Jéricho Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Sylvia Arlette ALABI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Allada du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1511, par laquelle monsieur Codjo Cyrille DANSI, demeurant à Allada, quartier Dogoudo, BP 103 Allada, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Codjo Cyrille DANSI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1512, par laquelle madame Mahoussi Espérance Victoire HOUNNOU, domiciliée au C/2120 Mènantin Cotonou, 04 BP 1270 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Mahoussi Espérance Victoire HOUNNOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-358 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1513, par laquelle monsieur Emile Giovannie Hélios Jéugnon ZOUNON, domicilié au Lot 651 Tanto Cotonou, maison Antoinette ZOUNON, 05 BP 843 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à Emile Giovannie Hélios Jésusnon ZOUNON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1514, par laquelle monsieur Benoît M. DOSSOU, 05 BP 789 Akpakpa Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Benoît M. DOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1515, par laquelle monsieur Florent KEDAGNI, domicilié au C/SB Yagbé, maison AHOUNOU, 07 BP 1425, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Florent KEDAGNI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1516, par laquelle monsieur Ivon Kouassi GBETO, domicilié à Sènadé, lot 393, maison Paulin FADEYI, 07 BP 1425, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ivon Kouassi GBETO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1517, par laquelle madame Rachidatou A. S. AGBETOU, domiciliée au C/2178 Kindonnou Cotonou, 04 BP 448 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Rachidatou A. S. AGBETOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1518, par laquelle monsieur Kayodé Constancio Demary SMITH, domicilié à Abomey-Calavi, quartier Aïtchédj, maison Mireille LOKOSSOU, lot 265, 03 BP 4255 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kayodé Constancio Demary SMITH et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1519, par laquelle monsieur A. Martin HOUNTON, domicilié à Akpakpa Cotonou, 03 BP 1125 S/C B. Nicolas HOUNTON, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur A. Martin HOUNTON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1520, par laquelle monsieur Arnaud B. SAH, domicilié à Porto-Novo, quartier Akonaboè, C/629, maison SAH, 01 BP 2012 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Arnaud B. SAH et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1521, par laquelle madame Akwuaba Benveniste Sessi Delphine, domiciliée à Abomey-Calavi, maison ANANI-GAGNON Akassato centre, 03 BP 313, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Akwuaba Benveniste Sessi Delphine et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1522, par laquelle monsieur Vianney Lucas DJOSSOU, domicilié à Porto-Novo, quartier Zounkpa, maison DJOSSOU, 03 BP 313, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Vianney Lucas DJOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-368 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1524, par laquelle madame Fleurie Muchelet GLELE AGBALOU, domiciliée à Cotonou, quartier Gbèdègbé, rue 13.060, maison AGBALOU, BP 2001 Goho-Abomey, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Fleurie Muchelet GLELE AGBALOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1525, par laquelle monsieur C. Stéphane CHABI, 07 BP 296 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur C. Stéphane CHABI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1526, par laquelle monsieur Sandirine Yaovi da SILVA, domicilié à Cotonou, quartier Gbèdègbé, rue 13.053, maison da SILVA, BP 2001 Goho Abomey, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sandirine Yaovi da SILVA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-371 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1527, par laquelle monsieur Septime Romarik M. TAGNON, domicilié à Abomey-Calavi, quartier Agori, maison TAGNON, 08 BP 0789 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Septime Romarik M. TAGNON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1528, par laquelle madame Juliette BIDE, domiciliée à Abomey-Calavi, quartier Zogbadjè, maison TIKRY, 05 BP 789 Akpakpa, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur madame Juliette BIDE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1529, par laquelle monsieur Arias ADIKPONSI, domicilié à Abomey-Calavi, S/C M. Raoul AMOUSSOUGA, BP 948 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Arias ADIKPONSI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1530, par laquelle madame Dossi Victoire DAHISSHO, 02 BP 2154 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Dossi Victoire DAHISSIHO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-375 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1531, par laquelle monsieur Antoine T. SATOWAKOU, domicilié à Abomey-Calavi, quartier Finanfa, maison Roger MONTCHO, 01 BP 926 Porto-Novo, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabetisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Antoine T. SATOWAKOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Godomey du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1532, par laquelle monsieur Eric Dieudonné DOVONON, domicilié à Godomey/Fignonhou, 01 BP 3217, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabetisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Eric Dieudonné DOVONON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1533, par laquelle monsieur K. E. Gabin KAGBOTEMI, domicilié à Porto-Novo, quartier Tokpota, maison Armand SITONDJI, BP 1901 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur K. E. Gabin KAGBOTEMI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-378 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1539, par laquelle monsieur Mètogbé Oscar AKPACLA, domicilié à Godomey, quartier Dadjo C/SB, maison HOUZO, 01 BP 526, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mètogbé Oscar AKPACLA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-379 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1540, par laquelle monsieur Ezin François AZONWADE, BP 266 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ezin François AZONWADE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1541, par laquelle monsieur Ogougra Akomonla Rodrigue ADJIBOGOUN, BP 266 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ogougra Akomonla Rodrigue ADJIBOGOUN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-381 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1542, par laquelle monsieur Bonaventure Rodrigue Sègla AGBOTON, domicilié au C/3376, maison Pascaline TCHIBOZO, 01 BP 390 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Bonaventure Rodrigue Sègla AGBOTON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-382 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1543, par laquelle madame Olga Aimée Frutiée ELEGBE, domiciliée à Abomey-Calavi/Hèvié, 072 BP 068, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Olga Aimée Frutiée ELEGBE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1544, par laquelle monsieur Aubin Arcadius HONVOH, domicilié à Porto-Novo, 01 BP 2322, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Aubin Arcadius HONVOH et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-384 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1545, par laquelle monsieur Fayçal Nadey DANGO, domicilié au lot 244 parcelle G Zopah Abomey-Calavi, 02 BP 8035, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Fayçal Nadey DANGO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1546, par laquelle monsieur Wilfried Sèna ALAHASSA, domicilié Tankpè Abomey-Calavi, maison Cyprien YANCLO, 01 BP 9028, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Wilfried Sèna ALAHASSA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1547, par laquelle monsieur H. William Régis DOSSOU, 06 BP 2096 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur H. William Régis DOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1548, par laquelle monsieur Yacoubou MOUTAIROU, domicilié à Abomey-Calavi, quartier Maria Gléta, 01 BP 1685 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Yacoubou MOUTAIROU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1549, par laquelle monsieur V. Richard DJOGUE, domicilié au lot 871 Agbodjèdo, 08 BP 2208 Akpakpa Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur V. Richard DJOGUE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1550, par laquelle monsieur Sètondji GBETO, 03 BP 1892 MEF MAHUDEGBE, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sètonджи GBETO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-390 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1551, par laquelle monsieur Herman AGBENONZAN, 03 BP 1892 MEF MAHUDEGBE, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Herman AGBENONZAN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1552, par laquelle madame A. S. Estelle Rolande AHOTONDJI, BP 1180 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame A. S. Estelle Rolande AHOTONDJI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1553, par laquelle madame Marlyse AHAMIDE, domiciliée à Sèmè-Makinsa, commune d'Abomey-Calavi, BP 24 Avrangu, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Marlyse AHAMIDE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1554, par laquelle madame Gloria S. SOSSOU, BP 24 Avrankou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Gloria S. SOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête non datée, enregistrée à son secrétariat le 30 juillet 2018 sous le numéro 1555, par laquelle monsieur Adjognon Romain ALAVO, demeurant à Godomey-Togoudo, maison HOUHANOU, BP 1960 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Adjognon Romain ALAVO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1556, par laquelle madame Espérance Fifassi Vladine DOSSOU, BP 1528 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Espérance Fifassi Vladine DOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 mai 2018, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1557, par laquelle madame Chiratou Olayindé MOUTAIROU, domiciliée à Yenawa, 03 BP 3990 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Chiratou Olayindé MOUTAIROU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1558, par laquelle monsieur Oladélé Gautier Yannick ROKO, demeurant à Zogbadjè, maison SONON, commune d'Abomey-Calavi, BP 16 Igolo République du Bénin, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Oladélé Gautier Yannick ROKO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-398 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête non datée, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1559, par laquelle monsieur Josué Jésusnon SAÏZONOU, demeurant à au lot 805 Yénawa, 07 BP 1425 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Josué Jéugnon SAÏZONOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1560, par laquelle monsieur Mahutondji Félix AKPACA, domiciliée au carré 1623 AIBATIN 2, BP 954 Génie Militaire Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mahutondji Félix AKPACA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1561, par laquelle monsieur Mawugnon Firmin, 01 BP 5468 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mawugnon Firmin et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1562, par laquelle monsieur Amédée Bernice Mègnissè GNANGUENON GUESSE, domiciliée au carré 3410 Agla, BP 28 Bohicon, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Amédée Bernice Mègnissè GNANGUENON GUESSE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1563, par laquelle monsieur Hubert ONI, 01 BP 5468 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hubert ONI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-403 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1564, par laquelle madame Raïmatou KEGAMORE, domiciliée au lot 0150-LOKOCOUCOUMEY, maison René BAGOUDOU, BP 24 Avrankou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Raïmatou KEGAMORE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

JosephDJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête non datée, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1566, par laquelle monsieur Ismaël BOUHARI, demeurant au quartier Zongo 2 à Parakou, BP 145 Kandi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ismaël BOUHARI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-405 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1567, par laquelle monsieur Erdos AYI domicilié au quartier Agbodokpa, maison KETOUNOU dans la commune d'Abomey-Calavi, 02 BP 104 Porto-Novo, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Erdos AYI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête non datée, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1568, par laquelle monsieur Issa ADAMOU OSSENI, demeurant au quartier Gbédagba/Cotonou, BP 2824 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Issa ADAMOU OSSENI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête non datée, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1570, par laquelle monsieur A. Hugues HOUNSOU, domicilié au carré 232, maison DJOI à Porto-Novo, 05 BP 812 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur A. Hugues HOUNSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-408 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1572, par laquelle monsieur Bancolé Cocou Benoît MONTCHO, demeurant à Godomey-Fignonhou, maison MONTCHO Ebo Rogatien, lot 205 parcelle «P», BP 322 Godomey, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Bancolé Cocou Benoît MONTCHO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête non datée, enregistrée à son secrétariat le 31 juillet 2018 sous le numéro 1573, par laquelle monsieur Adjimabou Thobimas Fréjus ALOFA, BP 482 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Adjimabou Thobimas Fréjus ALOFA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1574/235/REC-18, par laquelle madame Sandrine AHOYANYE, domiciliée à Cotonou, 01 BP 2015, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

Saisie d'une autre requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1575, par laquelle monsieur Amzath Abdoulaye, domicilié au lot 28 Tokplégbé Akpakpa, BP 366 Cotonou, forme un recours pour le même motif ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'ils sollicitent dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration*

Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par les requérants sont de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Amzath Abdoulaye, à madame Sandrine AHOUANYE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête non datée, enregistrée à son secrétariat le 28 août 2018 sous le numéro 1576, par laquelle monsieur Tchoponhoué Landry GNITIN, BP 172 Glazoué, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Tchoponhoué Landry GNITIN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 02 août 2018 sous le numéro 1577, par laquelle monsieur Zimé Abdel Kader BIO AGBENGA, 01 BP 7053 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Zimé Abdel Kader BIO AGBENGA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 02 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1578, par laquelle monsieur Kouadio Ezin Martial TONI, 08 BP 486 Tri-Postal-Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kouadio Ezin Martial TONI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date, enregistrée à son secrétariat le 02 août 2018 sous le numéro 1583, par laquelle madame Mazidath ADAM, demeurant au quartier Zopah, Cité les Palmiers, 06 BP 2390, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur madame Mazidath ADAM et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1584, par laquelle monsieur Akanni Martin OGOUYOMI, demeurant au PK10, 02 BP 1627 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Akanni Martin OGOUYOMI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 02 août 2018 sous le numéro 1588, par laquelle monsieur Hope Faustin AYAMISSI, 03 BP 3128 Jéricho-Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hope Faustin AYAMISSI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1589, par laquelle monsieur Kodimat Adébissi ADJILEYE SALIOU, demeurant à Abomey-Calavi, 01 BP 9057 Porto-Novo, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kodimat Adébissi ADJILEYE SALIOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 02 août 2018 sous le numéro 1590, par laquelle madame K. A. Innocente GADE, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame K. A. Innocente GADE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-419 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 02 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1592, par laquelle monsieur M. Thierry Martial TCHANGOLE, 06 BP 2193, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur M. Thierry Martial TCHANGOLE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Za-kpota du 02 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1593, par laquelle monsieur Sètonji Stanislas ADAGBE, demeurant à KPAKPAME commune de Za-kpota, BP 18, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sètonджи Stanislas ADAGBE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête sans date, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1597, par laquelle monsieur K. Dieudonné, demeurant à Godomey, BP 04 TCHETTI, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabetisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur K. Dieudonné et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1602, par laquelle monsieur Dieu-donné Vincent AZOMAHOU, demeurant à Cotonou, quartier Fidjrossè, BP 364 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Dieu-donné Vincent AZOMAHOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 30 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1605, par laquelle madame Nathalie N'KOUËI, demeurant à Natitingou, quartier Tchirimina, BP 742 Natitingou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur madame Nathalie N'KOUÉI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Pobè du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1606, par laquelle monsieur Senan Modeste TCHEDJI, demeurant à Pobè, C/SB Itcheko, maison TCHEDJI, 01 BP 05857 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Senan Modeste TCHEDJI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-425 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1607, par laquelle monsieur Quanceue Elisée Elvis, demeurant à Abomey-Calavi, C/SB TCHINANGBEGBO, maison BOUTEY Amos, 01 BP 05857 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Quanceue Elisée Elvis et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1608, par laquelle monsieur Akouémako Samson AKON, demeurant à Cotonou, C/236, maison SENOU Anatole, 06 BP 1375 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Akouèmako Samson AKON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1610, par laquelle monsieur Abdel Aziz Ghislain AKAMBI, demeurant à Finafa, maison ZINKPE Marie-Gisèle, Calavi, 01 BP 5997 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Abdel Aziz Ghislain AKAMBI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1611, par laquelle monsieur Sètondji Marius Serge ADOHO, demeurant à Abomey-Calavi, C/SB maison Germain ADOHO, 01 BP 5997 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sètonджи Marius Serge ADOHO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1612, par laquelle monsieur Anselme Wilfrid M. Adébiyi ZINSOU, demeurant à Cotonou, 03 BP 3148 Jéricho, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Anselme Wilfrid M. Adébiyi ZINSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1609, par laquelle monsieur Jean de Dieu HOUNTONDJI, demeurant à Cotonou, C/159, maison AGBOTON, 06 BP 2308 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

Saisie d'une autre requête en date à Abomey-Calavi du 03 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1613, par laquelle monsieur Daouda BAMOUI, 01 BP 670 Abomey-Calavi, forme un recours pour le même motif ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'ils sollicitent dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de*

l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par les requérants est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à messieurs Jean de Dieu HOUNTONDJI et Daouda BAMOUI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-431 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1616, par laquelle monsieur Théodore HOUETO, demeurant à Bantè, quartier Akpassi, maison YAO, 06 BP 819 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Théodore HOUETO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 03 août 2018 sous le numéro 1617, par laquelle monsieur Sègla ASSOGBA, demeurant à Cotonou, quartier Ahouassa, C/536, 06 BP 2436 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sègla ASSOGBA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 03 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1618, par laquelle madame Florentine B. MERE, demeurant à Godomey-Togoudo, 01 BP 4617, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Florentine B. MERE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Zè du 02 août 2018, enregistrée à son secrétariat le 06 août 2018 sous le numéro 1621, par laquelle monsieur Awenasa Jean AHOUANDJO, BP 44 Zè, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Awenasa Jean AHOUANDJO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Zè du 02 août 2018, enregistrée à son secrétariat le 06 août 2018 sous le numéro 1622, par laquelle monsieur Ahoudokpo Olivier ATEDEKON, demeurant à Adjan, maison HOUNGNI, BP 44 Zè, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ahoudokpo Olivier ATEDEKON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 06 août 2018, enregistrée à son secrétariat le 07 août 2018 sous le numéro 1635, par laquelle monsieur Désiré AVOSSIHOUN AGOSSOU, demeurant à Akpakpa, 05 BP 789, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Désiré AVOSSIHOUN AGOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 07 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1636, par laquelle madame E. T. Diane Aurore KINDJI, 01 BP 1673 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame E. T. Diane Aurore KINDJI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 08 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1644, par laquelle monsieur Koffi Guillaume KPANOU, demeurant à Yénadjro – Abomey-Calavi, maison Pamphile GLELE, BP 043 Cocotomey, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

onsidérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Koffi Guillaume KPANOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Bohicon, du 31 juillet 2018, enregistrée à son secrétariat le 10 août 2018 sous le numéro 1655, par laquelle monsieur Laïssy SALAMI, 02 BP 583 Bohicon, S/C ALLIDE Yélignan Gaétan, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Laïssy SALAMI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Godomey Salamey, du 10 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1659, par laquelle monsieur N. Augustin SESSOU, BP 09 Godomey, S/C maison BALOGOUN, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur N. Augustin SESSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 10 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1661, par laquelle monsieur Ignace Vigninou HOUNKONNOU, 06 BP 3859 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Ignace Vigninou HOUNKONNOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 10 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1662, par laquelle monsieur Djidjoho Gino Joël WONOUSSO, 06 BP 3859 Cotonou, S/C Ignace HOUNKONNOU, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Djidjoho Gino Joël WONOUSSO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi, du 10 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1663, par laquelle madame Diane BOSSAVI, BP 2707 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à madame Diane BOSSAVI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou, du 13 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1673, par laquelle monsieur Alexandre ACAKPO, demeurant à Adjarra-Adovié (Pahou), BP 218 Ouidah, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alexandre ACAKPO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 13 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1677, par laquelle monsieur Babatoundé IDJATON, demeurant au C/339-340 Zongo-Ehuzu, Cotonou, BP 9224 Porto-Novo, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

onsidérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Babatoundé IDJATON et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 24 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1764, par laquelle monsieur Sèwanou Eliakim Gédéon HOUANYE, BP 590 Abomey-Calavi, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sèwanou Eliakim Gédéon HOUANYE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 24 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1775, par laquelle monsieur Jésusho Samson GANVAYE, Akpakpa Cotonou 01 BP 2020, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Jésusho Samson GANVAYE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 29 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1811, par laquelle monsieur Halile Fidèle PARAÏSO, demeurant à Porto-Novo, Sadognon Adjégounlè, 01 BP 1187 Porto-Novo, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Halile Fidèle PARAÏSO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-449 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 29 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1812, par laquelle monsieur Kao ABALO, demeurant à Porto-Novo, Tokpota Avé-Maria, Maison DOUMAVO, 02 BP 8133 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kao ABALO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-450 du 05 septembre 2019

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 31 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1838, par laquelle monsieur Uriel Oscar C. TONOUKOUIN, 01 BP 2614 Cotonou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Uriel Oscar C. TONOUKOUIN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 06 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1885, par laquelle monsieur Abiossè Prudence AZOMBAKIN, 02 BP 554 Porto-Novo, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Abiossè Prudence AZOMBAKIN et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Tchaourou du 31 août 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1943, par laquelle monsieur Jérémie DJIBO, BP 09 Tchaourou, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Jérémie DJIBO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

LOI FONDAMENTALE. Recours contre l'Etat pour violation de l'article 40 de la Constitution

Rappel de l'article 40 de la Constitution

La disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état, il n'est établi aucun manquement par l'Etat aux devoirs prescrits par le texte visé

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1944, par laquelle monsieur Akilas YACOUBOU, BP 636, forme un recours contre l'Etat béninois pour non-respect de l'article 40 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose, qu'en violation de l'article 40 de la Constitution, l'Etat n'assure pas la diffusion et l'enseignement de la Constitution ainsi que des textes relatifs à la protection des droits de l'Homme ; qu'il sollicite dès lors l'intervention de la Cour afin qu'il y soit remédié ;

VU l'article 40 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 40 de la Constitution : « *L'Etat a le devoir d'assurer la diffusion et l'enseignement de la Constitution, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples de 1981 ainsi que de tous les instruments internationaux dûment ratifiés et relatifs aux Droits de l'Homme.*

L'Etat doit intégrer les droits de la personne humaine dans les programmes d'alphabétisation et d'enseignement aux différents cycles scolaires et universitaires

et dans tous les programmes de formation des Forces Armées, des Forces de Sécurité Publique et Assimilés.

L'Etat doit également assurer dans les langues nationales par tous les moyens de communication de masse, en particulier par la radiodiffusion et la télévision, la diffusion et l'enseignement de ces mêmes droits » ;

Considérant que la disposition dont la mise en œuvre est poursuivie par le requérant est de nature programmatique ; qu'en l'état où il n'est pas établi que l'Etat a manqué aux devoirs prescrits par le texte visé, il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Akilas YACOUBOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 454 du 05 septembre 2019

ELECTIONS. Recours contre la décision de la CENA pour violation de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin.

Rappel des articles 81, 117, 3^{ème} tiret de la Constitution et 125 du code électoral. La Cour est le juge du contentieux de l'application du code électoral dans le cadre des élections présidentielle et législatives et, dès lors, le juge de l'interprétation. La requête n'appelle pas une interprétation de la disposition contestée.

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 février 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0410/074/REC-19, par laquelle monsieur Chabi Sika Abdel Kamar OUASSAGARI, 03 BP 1726, sur le fondement des articles 3 et 122 de la Constitution, forme un recours contre la décision n°010/CENA/PT/VP/CB/SEP/SP du 08 février 2019 pour violation de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose que par décision n° 010/CENA/PT/VP/CB/SEP/SP du 08 février 2019, la CENA a fixé les modalités selon lesquelles elle entend mettre en œuvre l'article 242 du code électoral relativement à l'attribution et à la répartition des sièges pour les élections législatives ; qu'il conteste cette décision de la CENA en ce que, d'une part, en son article 1^{er} alinéa 4, elle ouvre l'attribution des sièges à toutes les listes lorsqu'aucune d'entre elles n'a recueilli au moins dix pour cent (10%) des suffrages valablement exprimés au plan national, d'autre part, en son article 2, elle considère que le quotient électoral d'une circonscription est obtenu en divisant le nombre de suffrages valablement exprimés, obtenus par toutes les listes, par le nombre de sièges à y pourvoir ; que selon lui, d'une part, si aucune liste

n'a pu recueillir au moins 10% des suffrages exprimés sur le plan national, seules les listes ayant recueilli le plus grand nombre des suffrages valablement exprimés seront éligibles à l'attribution et à la répartition des sièges, d'autre part, le calcul du quotient électoral devrait être effectué après l'élimination de toutes les listes qui ne prendront pas part à la répartition des sièges faute de n'avoir pas atteint les dix pour cent (10%) des suffrages exprimés sur le plan national de sorte que ce soit seulement les suffrages exprimés des listes appelés à la répartition des sièges qui puissent être pris en compte pour l'attribution des sièges; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer la décision querrellée contraire au code électoral ;

Considérant qu'aux termes de l'article 125 du code électoral : « *Tout le contentieux électoral relatif aux élections présidentielle ou législatives est soumis à la Cour constitutionnelle qui statue conformément aux textes en vigueur* » ; que cette disposition fait de la Cour constitutionnelle le juge du contentieux de l'application du code électoral dans le cadre des élections présidentielle et législatives et dès lors, le juge de l'interprétation des dispositions y relatives ;

Considérant que cependant, l'interprétation des dispositions d'une loi, d'un acte réglementaire ou à caractère réglementaire, relève de la juridiction compétente, à l'occasion des contentieux y afférents ;

Considérant qu'en vertu des articles 81 et 117, 3^{ème} tiret de la Constitution, la Cour constitutionnelle juge la validité et examine le contentieux des élections législatives ; qu'à l'occasion, elle fixe, en tant que de besoin, la signification des dispositions en cette matière ; qu'en l'espèce où il n'est pas déféré devant la haute Juridiction un litige appelant l'interprétation de la disposition querrellée, la requête est irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la requête de monsieur Chabi Sika Abdel Kamar OUASSAGARI est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Chabi Sika Abdel Kamar OUASSAGARI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 455 du 05 septembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une procédure pénale.

Rappel des articles 7.1.d de la charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale. Tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable.

Violation de la Constitution (OUI). Droit à réparation.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 avril 2019, enregistrée à son secrétariat le 10 avril 2019 sous le numéro 0800/159/REC-19, par laquelle monsieur Jean-Marie V. P. DAKHOUN, ex-employé de banque, domicilié à Cotonou, 01 BP 2669 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Jean-Marie V. P. DAKHOUN expose d'une part, que dans le cadre de la procédure judiciaire pénale n°3524/RP-98 l'opposant à son ex-employeur, il a été inculqué le 09 octobre 1998 et poursuivi sans mandat de dépôt par le juge de 2^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de Cotonou, monsieur GNANHOUI DAVID Charlemagne ; qu'alors qu'il a régulièrement répondu à toutes les invitations du juge, le 19 mai 1999, le nouveau juge dudit cabinet monsieur FALADE A. Valentin, l'invita et sans aucun interrogatoire ni confrontation le mit sous mandat de dépôt ; que le 14 septembre 1999, il a bénéficié d'une mise en liberté provisoire après avoir payé le montant de la caution ordonnée ; que depuis lors, il n'a pas été présenté à une juridiction de jugement pour être situé sur son sort ; que d'autre part, en l'état de sa situation pénale, il a saisi le tribunal statuant en matière de droit du travail ; que cette juridiction, après avoir constaté la rupture abusive de son contrat de travail, a condamné son employeur à lui verser des indemnités qu'il estime être insignifiantes et injustes ; qu'il demande à la Cour de constater le déni de justice dans la procédure pénale incriminée et l'injustice de la décision du juge social et de dire et juger qu'il y a violation de la Constitution ;

Considérant que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution stipule que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de cinq (05) ans en matière criminelle et de trois (03) ans en matière correctionnelle ;

Considérant qu'en l'espèce, monsieur Jean-Marie V. P. DAKHOUN, faisant l'objet d'une procédure pénale depuis le 09 octobre 1998 n'a, à ce jour, pas été présenté à une juridiction de jugement ; qu'entre le 09 octobre 1998, date de son inculpation et le 10 avril 2019, date de la saisine de la Cour constitutionnelle, il s'est écoulé plus de vingt (20) ans sans que le requérant ait été présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de plus de vingt (20) ans, qui ne marque même pas encore la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'une telle violation du droit constitutionnel à être jugé dans un délai raisonnable ouvre droit à réparation ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit qu'il y a violation du droit à être jugé dans un délai raisonnable.

Article 2 : Dit que cette violation ouvre droit à réparation.

La présente décision sera notifiée à monsieur Jean-Marie V. P. DAKHOUN, à monsieur le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 456 du 05 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours en inconstitutionnalité de l'article 34.1 de la loi n°2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature. Invocation d'une discrimination injustifiée.

Rappel de l'article 124, alinéa 2 de la Constitution. Loi déclarée constitutionnelle par les décisions DCC 03-017 du 20.02.2003, DCC 02-012 du 19.02.2002 et DCC 02-085 du 25.07.2002

Autorité de chose jugée.

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 avril 2019 enregistrée au secrétariat de la Cour le 12 avril 2019 sous le numéro 0805/160/REC-19 par laquelle messieurs Wilfrid Gbégnonhoue KEGUE et Tèssi Juste DOSSOU, officiers de justice, 03 BP 3534, forment un recours en inconstitutionnalité de l'article 34.1 de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que les requérants exposent qu'aux termes des dispositions de l'article querellé « peuvent également être intégrés dans le corps de la magistrature sur titre,.....les officiers de justice et les greffiers titulaires de la maîtrise en droit ayant au moins cinq ans d'exercice effectif de leur fonction dans une juridiction... » ; qu'en précisant que seuls les officiers de justice et les greffiers exerçant dans une juridiction peuvent accéder au corps de la magistrature, l'article 34.1 de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003, crée une discrimination injustifiée avec les officiers de justice et les greffiers qui exercent leur fonction à la Chancellerie ou en dehors des juridictions, ce, d'autant plus que conformément à l'article 2 de la loi n° 2007-01 du 29 mai 2007 portant statut des greffiers et officiers de justice en République du Bénin, la décision d'exercer leur fonction en juridiction et hors juridiction ne relève

pas des intéressés eux-mêmes, mais plutôt de l'autorité qui déploie ses agents en tenant compte des besoins en personnel de chaque structure du ministère ; **qu'ils** demandent en conséquence à la Cour, sur le fondement des articles 26 alinéa 1^{er} de la Constitution, 3.1 et 13.2 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples (CADHP), de déclarer l'article 34.1 de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature contraire à la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'alinéa 2 de l'article 124 de la Constitution, « les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptible d'aucun recours » ;

Considérant que la loi querellée a déjà été transmise à la Cour pour contrôle de constitutionnalité ; que dans sa décision DCC 03-017 du 20 février 2003, la Cour a dit et jugé que toutes les dispositions de la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 portant statut de la magistrature, votée par l'Assemblée nationale le 19 novembre 2001, puis mise en conformité avec la Constitution par l'Assemblée nationale en ses séances des 10 juin et 30 décembre 2002, suite aux décisions DCC 02-012 du 19 février 2002 et DCC 02-085 du 25 juillet 2002, sont conformes à la Constitution ; que ladite loi a été promulguée par le président de la République le 21 février 2003 ; que, dès lors, en vertu de l'article 124 alinéa 2 précité de la Constitution, il y a autorité de chose jugée ; que la requête de messieurs Wilfrid Gbégnonhou KEGUE et Tèssi Juste DOSSOU doit être déclarée irrecevable ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que le recours de messieurs Wilfrid Gbégnonhou KEGUE et Tèssi Juste DOSSOU est irrecevable ;

La présente décision sera notifiée à messieurs Wilfrid Gbégnonhou KEGUE et Tèssi Juste DOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 457 du 05 septembre 2019

ASSEMBLEE NATIONALE. Recours contre le doyen d'âge de l'Assemblée nationale et un député pour violation du règlement intérieur.

Rappel des articles 12 et 13 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale : deux catégories de vacances de poste des sièges de députés, dont l'invalidation, sont consacrées. Seule la vacance de poste due à l'invalidation oblige le Président de l'Assemblée nationale à notifier au Gouvernement les députés concernés et à lui demander communication des noms des personnes élues pour les remplacer en vertu de la nécessité d'organiser des élections législatives partielles.

Rappel des articles 6 et 7 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale et 245 de la loi n°2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin. Le Doyen d'âge fait office de Président de l'Assemblée nationale jusqu'à l'élection du Bureau.

Violation du R.I et du code électoral (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 mai 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0996/181/REC-19 par laquelle monsieur Noël Olivier KOKO, demeurant à Cotonou, 03 BP 4304 Jéricho, forme un recours contre le doyen d'âge de l'Assemblée nationale et madame Mariam CHABI TALATA, député, pour violation des articles 12 et 13 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que la procédure d'admission de madame Mariam CHABI TALATA à l'Assemblée nationale suite à la démission de monsieur Lafia SACCA viole les dispositions des articles 12 et 13 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ; que conformément à ces dispositions, l'installation du

suppléant du député démissionnaire ne peut se faire qu'après que le gouvernement, saisi au préalable de cette démission, ait communiqué au Président de l'Assemblée nationale le nom de la personne élue pour le remplacer ; que non seulement, le gouvernement n'a pas été saisi de la démission de monsieur Lafia SACCA, mais surtout, madame Mariam CHABI TALATA a été appelée à siéger par le Doyen d'âge et non par le Président de l'Assemblée nationale, qui n'était pas encore élu, en violation de l'article 245 du code électoral ;

Considérant que madame Mariam CHABI TALATA soutient que la démission du député Lafia SACCA est intervenue le 16 mai 2019, soit 14 jours après la proclamation, le 02 mai 2019 par la Cour constitutionnelle, des résultats des élections législatives du 28 avril 2019 ; que cette démission a été adressée au Doyen d'âge qui en a informé les députés dès le 17 mai 2019, date de la séance plénière suivante ; qu'elle est ainsi conforme à l'article 12 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale qui, d'une part, en subordonne la validité à l'expiration du délai de 10 jours prévu pour le dépôt des requêtes en contestation si l'élection du député démissionnaire n'a pas été contestée, d'autre part, exige qu'elle soit adressée au président qui est tenu d'en informer les députés au plus tard la séance plénière suivante ; que, conformément à l'article 13 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale, il n'est imposé aucun délai pour la notification de la démission d'un député au gouvernement duquel il n'est, par ailleurs, exigé la communication des noms des personnes élues en remplacement que dans l'hypothèse d'une invalidation ; que sa présence à la plénière du 17 mai 2019 fait suite à la lettre d'appel qu'elle a reçue du Secrétaire général administratif de l'Assemblée nationale consécutivement à la lettre de démission de monsieur Lafia SACCA ; qu'enfin, son admission est conforme à l'article 7 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale qui inclut dans les attributions du bureau d'âge la question relative à l'admission des députés ;

Sur la violation des prérogatives du gouvernement dans la procédure d'admission de madame Mariam CHABI TALATA

Vu les articles 12 et 13 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale ;

Considérant que ces dispositions définissent deux procédures distinctes en cas de vacances de poste de députés ; que l'une est relative aux vacances de poste dues à des causes autres que l'invalidation dont le décès, la démission et les incompatibilités ; que l'autre porte sur les vacances de poste dues à l'invalidation de sièges de député ; que la première impose au Président de l'Assemblée nationale, d'une part, de notifier au gouvernement le nom du député dont le siège est devenu vacant, d'autre part, de lui communiquer le nom de son suppléant ; que la seconde oblige le Président de l'Assemblée nationale à, d'une part, notifier au gouvernement les noms des députés dont les sièges sont vacants, d'autre part, lui demander communication des noms des personnes élues pour les remplacer dans les conditions fixées par la loi définissant les règles particulières pour l'élection des

membres de l'Assemblée nationale ; que l'obligation faite au gouvernement, dans ce cas de figure, de communiquer les noms des personnes élues en remplacement de celles dont les postes sont vacants résulte de la nécessité d'organiser des élections législatives partielles ; qu'en l'espèce, la vacance de poste constatée par démission de monsieur Lafia SACCA relève de la première procédure ; qu'en conséquence, le gouvernement ne reçoit que notification de sa démission et communication du nom de son suppléant et aucun délai pour le faire n'est imparti ; qu'il n'est pas attendu de lui, la communication du nom du suppléant du député démissionnaire ;

Sur l'aptitude du Doyen d'âge à appeler le suppléant d'un député démissionnaire à siéger

Vu les articles 6 et 7 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale et 245 de la loi 2018-31 du 09 octobre 2018 portant code électoral en République du Bénin ;

Considérant que l'article 6 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale édicte que « *La première séance de chaque législature est **présidée** par le doyen d'âge de l'Assemblée nationale, assisté des deux plus jeunes députés pour remplir le rôle de secrétaire jusqu'à l'élection du Bureau* » ; qu'en outre, aux termes de l'article 7 du même texte, relèvent des attributions du Bureau d'âge de l'Assemblée nationale, les « *... questions urgentes d'intérêt immédiat et ... celles relatives à l'élection du Bureau, aux vacances, à l'**admission** et à l'invalidation des députés ...* » ; qu'il en résulte que jusqu'à l'élection du Bureau, le Doyen d'âge fait office de Président de l'Assemblée nationale au sens de l'article 245 du code électoral et reste compétent pour les questions relatives à l'admission du suppléant d'un député démissionnaire ; qu'ainsi, l'appel adressé à madame Mariam CHABI TALATA à siéger en remplacement du titulaire démissionnaire est régulier ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation du règlement intérieur de l'Assemblée nationale et du code électoral.

La présente décision sera notifiée à monsieur Noël Olivier KOKO, à madame Mariam CHABI TALATA, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Exception d'inconstitutionnalité.

Rappel des articles 122 de la Constitution, 24 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle et 41 du règlement intérieur de la Cour. L'exception d'inconstitutionnalité porte sur une loi applicable à un procès, la loi doit être entendue comme une règle écrite, générale, impersonnelle et permanente votée par le Parlement et promulguée par le Président de la République ou déclarée exécutoire par la Cour. **Exception d'inconstitutionnalité soulevée relative à une disposition communautaire dont le contrôle de conformité à la Constitution échappe au juge constitutionnel.**

Irrecevabilité.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Abomey-Calavi du 14 août 2019, enregistrée à son secrétariat le 21 août 2019 sous le numéro 1429/242/REC-19, par laquelle le président du tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey-Calavi a transmis à la Cour le jugement ADD n°26/CRIEES/19 du 07 août 2019, aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par la société « CAAETI » Sarl, ayant son siège social à Bohicon, quartier Zakpo Ahouamè, 01 BP 76 Abomey, prise en la personne de son gérant, monsieur Houinsou Cosme AGOSSADOU, assistée du cabinet des frères DOSSOU, dans la procédure judiciaire CALA/2018/RG/03097, BIBE S.A C/Société « CAAETI » Sarl et Houinsou Cosme AGOSSADOU ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que dans le jugement avant-dire-droit du 07 août 2019, le juge expose que la société « CAAETI » Sarl et monsieur Houinsou Cosme AGOSSADOU ont soulevé une exception d'inconstitutionnalité aux motifs que l'article 270 de l'Acte uniforme de l'OHADA portant procédures simplifiées de recouvrement et des voies d'exécution, sur la base duquel la juridiction des criées a déclaré irrecevables leurs dires et observations puis ordonné la continuation des poursuites, est contraire à la

Constitution ; qu'ils en déduisent que l'application faite par le tribunal dudit article, pour déclarer irrecevables leurs dires et observations, viole les droits de la défense consacrés par les articles 3 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et du peuple ; qu'en conséquence, il demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution cette disposition ;

Vu les articles 122 de la Constitution, 24 de la loi organique sur la Cour et 41 du règlement intérieur de la Cour ;

Considérant qu'aux termes des articles 122 de la Constitution et 41 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle : « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, soit directement, soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction. Celle-ci doit surseoir jusqu'à la décision de la Cour constitutionnelle qui doit intervenir dans un délai de trente jours* » ; « *L'exception d'inconstitutionnalité prévue à l'article 24 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle peut être soulevée à tout moment de la procédure devant la juridiction concernée. Celle-ci doit saisir la Cour constitutionnelle dans les délais de huit (08) jours au plus tard et surseoir à statuer jusqu'à la décision de la Cour* » ; qu'il découle de cette disposition que l'exception d'inconstitutionnalité doit porter sur la question de la conformité à la Constitution **d'une loi** applicable à un procès ; qu'au sens de cette disposition, la loi doit être entendue comme une règle écrite, générale, impersonnelle et permanente, **votée par le Parlement et promulguée par le Président de la République ou déclarée exécutoire par la Cour** ;

Considérant qu'en l'espèce, les requérants soulèvent l'inconstitutionnalité d'une loi non votée par le Parlement mais d'une disposition communautaire, notamment l'article 270 de l'Acte uniforme de l'OHADA portant procédures simplifiées de recouvrement et des voies d'exécution dont le contrôle de conformité à la Constitution échappe au juge constitutionnel ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par la société « CAAETI » Sarl et monsieur Houinsou Cosme AGOSSADOU est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur le Président du tribunal de première instance de deuxième classe d'Abomey-Calavi et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le cinq septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre

Messieurs André KATARY
 Fassassi MOUSTAPHA

Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Saisine de la Cour par ampliation d'une lettre adressée au Président du Conseil supérieur de la magistrature par laquelle le requérant sollicite l'intervention du Conseil supérieur de la magistrature dans un litige domanial.

Rappel de l'article 27 du règlement intérieur de la Cour. Les requêtes portant **saisine de la Cour** doivent lui être **directement adressées** et non par une ampliation de lettre adressée à une autre autorité.

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie par ampliation d'une lettre adressée au président du Conseil Supérieur de la Magistrature (CSM) en date à Sèmè-kpodji du 25 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat le 05 novembre 2018 sous le numéro 2406/375/REC-18, par laquelle monsieur Joseph OGBO DOSSOU demeurant à Sèmè-Kpodji sollicite l'intervention du Conseil supérieur de la Magistrature dans un litige domanial ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant porte à la connaissance de la Cour une affaire de contestation immobilière opposant les héritiers OGBO DOSSOU et leurs acquéreurs ; que suite à une altercation intervenue entre les protagonistes, le commissariat de Sèmè-Kpodji a été saisi puis l'affaire est renvoyée au tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo ; que ceci a entraîné la mise en détention des enfants du requérant pour violence et stellionat ; qu'il fait état de ce que le juge en charge du dossier aurait pris parti pour leurs adversaires et sollicite l'intervention du Conseil Supérieur de la Magistrature (CSM) ;

Considérant qu'en réponse, le deuxième substitut du procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo réfute les allégations du requérant.

Vu l'article 27 du règlement intérieur de la Cour ;

Considérant qu'aux termes de l'article 27 du règlement intérieur de la Cour, « la Cour constitutionnelle est saisie par une requête ; que celle-ci est déposée au secrétariat général qui l'enregistre suivant la date d'arrivée » ; qu'il résulte de cette disposition que les requêtes portant saisine de la Cour doivent lui être directement adressées et non par une ampliation d'une lettre adressée à une autre autorité ;

Considérant qu'en espèce, la lettre enregistrée au secrétariat de la Cour ne saurait être assimilée à une requête au sens de l'article 27 suscité du règlement intérieur ; qu'en conséquence, il a lieu de considérer que la Cour n'est pas régulièrement saisie et de déclarer la requête irrecevable.

EN CONSEQUENCE,

Dit que la requête de monsieur Joseph OGBO DOSSOU est irrecevable ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Joseph OGBO DOSSOU, à monsieur le commissaire de police du commissariat de Sèmè-Kpodji, à monsieur le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 460 du 19 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour intervention de la Cour afin qu'elle instruisse le procureur de la République près le tribunal de première instance de Ouidah aux fins d'engager des poursuites judiciaires.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Conformément au principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution, la Cour ne saurait interférer, sauf en cas de violation des droits fondamentaux, dans un litige dont l'examen relève des tribunaux judiciaires. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Guézin du 1^{er} février 2019 enregistrée à son secrétariat le 13 février 2019 sous le numéro 0379/083/REC-19, par laquelle monsieur René G. DOSSOU, Instituteur à la retraite à Guézin, forme un recours pour solliciter l'intervention de la Cour afin que justice lui soit rendue contre ses persécuteurs ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur André KATARY en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour afin qu'elle instruisse le procureur de la République près le tribunal de première instance de Ouidah à l'effet d'engager des poursuites judiciaires contre ses adversaires pour des faits de menace de mort et de pratiques de charlatanisme, consécutifs à un litige domanial l'opposant à ses parents ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables

d'un autre organe également institué par la même Constitution, la Cour ne saurait s'interférer, sauf en cas de violation de droits fondamentaux, dans un litige dont l'examen relève des tribunaux judiciaires ; qu'il en résulte que la demande du requérant ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a lieu de déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur René G. DOSSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 461 du 19 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Saisine de la Cour pour qu'elle déclare d'utilité publique un domaine litigieux et qu'elle l'intègre dans le patrimoine foncier domanial.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Ouidah du 17 août 2018, enregistrée à son secrétariat le 28 août 2018 sous le numéro 1790/253/REC-18, par laquelle monsieur Raphaël GBEDJI, domicilié au quartier Womè, maison GBEDJI, 03 BP 1780 Cotonou, demande à la Cour de déclarer d'utilité publique un domaine litigieux et de l'intégrer dans le patrimoine foncier national ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur André KATARY en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Raphaël GBEDJI expose qu'il est héritier de son père GBEDJI Oké Kitiyèkpè ; qu'en raison de son jeune âge à la mort du père, tous ses biens mobiliers ont été usurpés par certains membres de la famille ; qu'il demande à la Cour de déclarer d'utilité publique le domaine litigieux et de l'intégrer dans le patrimoine foncier national ;

Considérant qu'en réponse, messieurs Christian B. GBEDJI, Ugolin GBEDJI et Thomas GBEDJI soutiennent d'une part, que dame Clotilde AHOUNOU épouse GBEDJI n'est ni membre de la famille GBEDJI ni administratrice des biens successoraux que d'autre part monsieur Raphaël GBEDJI n'a aucune connaissance de la famille ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la demande du requérant ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution, qu'il y a lieu de se déclarer incompétente;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Raphaël GBEDJI, à madame Clotilde AHOUNOU épouse feu Augustin GBEDJI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

André KATARY.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Saisine de la Cour pour traitement inhumain

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête relevant de la compétence des juridictions de l'ordre judiciaire, requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle ;

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 octobre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2305/344/REC-18, par laquelle madame Véronique WANOU, domiciliée à Djeffa, commune de Sèmè-Podji, forme devant la haute Juridiction un recours contre monsieur Ernest TOHOUNDE pour traitement inhumain ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose avoir été victime des coups et blessures volontaires de la part de monsieur Ernest TOHOUNDE ; qu'ayant saisi en vain le commissariat d'Ekpè, elle sollicite la Cour aux fins d'intervention ;

Considérant qu'en réponse, le chargé du commissariat de l'arrondissement d'Ekpè-PK10 déclare avoir été saisi par madame Véronique WANOU contre le dénommé Ernest TOHOUNDE pour coups et blessures volontaires ; qu'en vue de mettre en état le dossier, il a demandé aux parties de produire leur dossier médical ; que seule madame véronique WANOU a produit le sien ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'en espèce, les faits exposés relèvent de la compétence des juridictions de l'ordre judiciaire ; que la Cour, juge de la constitutionnalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à madame Véronique AWANOU, à monsieur le chargé du commissariat de l'arrondissement d'Ekpè-PK-10 et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Requête pour violation du droit à la présomption d'innocence et discrimination.

Rappel des articles 17, alinéa 1^{er} de la Constitution, 7.1.b de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples. Toute personne est considérée comme innocente des faits qui lui sont reprochées tant qu'elle n'a pas été déclarée coupable par la juridiction compétente, et que la décision de condamnation soit devenue définitive. Un fait infractionnel commis dans une Administration, un établissement ou une société peut également comporter un aspect disciplinaire autonome.

Violation de la Constitution (OUI).

Rappel des articles 26 alinéa 1^{er} de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples. Il résulte du principe d'égalité que les personnes se trouvant dans la même situation doivent être soumises au même traitement sans discrimination. Traitement discriminatoire de la requérante.

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour constitutionnelle ;

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2545/419/REC-18, par laquelle madame Adama O. Mondoukpè LAWANI, ex directrice commerciale de Bénin Télécoms SA, 01BP 6464 Cotonou, forme devant la haute Juridiction un recours contre Bénin Télécoms S.A pour violation de son droit à la présomption d'innocence et pour discrimination ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle a été suspendue de ses fonctions de directrice commerciale par le directeur général du Bénin Télécoms S.A pour faute

lourde en attendant la décision du conseil de discipline ; que suite à la décision du conseil de discipline de s'en remettre à la procédure judiciaire, elle a demandé à reprendre service par lettre en date du 24 octobre 2018; qu'elle affirme que des employés ayant connu la même situation ont été autorisés par l'employeur à reprendre service ;

Considérant que le directeur général de Bénin Télécoms SA n'a pas répondu aux mesures d'instruction de la Cour ;

Sur la violation du droit à la présomption d'innocence

Considérant que l'article 17 alinéa 1^{er} de la Constitution dispose : « *Toute personne accusée d'un acte délictueux est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été légalement établie au cours d'un procès public durant lequel toutes les garanties nécessaires à sa libre défense lui auront été assurées* » ; que par ailleurs, aux termes de l'article 7.1.b de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :*

b) Le droit à la présomption d'innocence, jusqu'à ce que sa culpabilité soit établie par une juridiction compétente » ;

Que selon ces textes, la présomption d'innocence est un principe selon lequel, en matière pénale, toute personne est considérée comme innocente des faits qui lui sont reprochés tant qu'elle n'a pas été déclarée coupable par la juridiction compétente, et que la décision de condamnation soit devenue définitive ; qu'un fait infractionnel commis dans une Administration, un établissement ou une société peut également comporter un aspect disciplinaire autonome ;

Considérant cependant en espèce, qu'à la date de demande de reprise de service formulée par la requérante à son employeur, aucune décision définitive de l'ordre judiciaire ou de l'instance disciplinaire n'avait retenu à sa charge un fait de nature infractionnel ; que le refus par l'employeur d'accéder à sa demande de reprise de service viole la Constitution ;

Vu les articles 26 alinéa 1^{er} de la Constitution et 3 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant que selon ces textes, le principe d'égalité s'analyse comme une règle selon laquelle les personnes se trouvant dans la même situation doivent être soumises au même traitement sans discrimination ;

Considérant en l'espèce, que les personnes qui s'étaient retrouvées dans la même situation au sein de la même entreprise ont été intégrées dans leurs fonctions ; qu'il y a lieu de dire que le refus opposé à madame Adama O. Mondoukpè LAWANI est discriminatoire ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il y a violation des articles 17 alinéa 1^{er} et 26 alinéa 1^{er} de la Constitution, 3 et 7.1.b de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples.

La présente décision sera notifiée à madame Adama O. Mondoukpè LAWANI, à monsieur le Directeur général du Bénin Télécoms SA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 464 du 19 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Plainte pour escroquerie.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête relevant de la compétence des juridictions de l'ordre judiciaire, requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 14 mars 2019 sous le numéro 0610/125/REC-19, par laquelle monsieur Valdes AGUEY, résident à Cotonou quartier Hindé, 03 BP 499 Cotonou, forme une plainte contre le commissariat Aïdjèdo du 6^{ème} arrondissement et monsieur Joël CHIAPKE pour escroquerie ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oùï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'en dépit des instructions du procureur de la République, le commissariat du 6^{ème} arrondissement n'a pas donné suite à sa plainte pour escroquerie contre monsieur Joël CHIAPKE ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'en espèce, les faits exposés relèvent de la compétence des juridictions de l'ordre judiciaire ; que la Cour, juge de la constitutionnalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Valdes AGUEY, à monsieur le commissaire du commissariat d'Aïdjèdo et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 465 du 19 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour recouvrement d'une créance.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 25 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 1^{er} avril 2019 sous le numéro 0737/155/REC-19, par laquelle monsieur Désiré BABA forme un recours en intervention dans un dossier l'opposant à maître Wilfrid Raïmi GANTUA, huissier de justice ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame de DRAVO ZINZINDOHOUE Cécile Marie José en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant affirme que pour recouvrer sa créance auprès d'un débiteur insolvable, il a requis les services de maître Wilfrid Raïmi GANTUA, huissier de justice ; que l'huissier a normalement entamé la procédure en levant d'abord une ordonnance aux fins d'injonction de payer, en opérant ensuite une saisie conservatoire de biens meubles corporels et enfin en transformant la saisie conservatoire en saisie vente avant d'entrer en complicité avec le débiteur, à son détriment ; que convoqué au tribunal, le débiteur ne s'est jamais présenté sur conseils de l'huissier ; qu'il allègue avoir déboursé plusieurs milliers de francs CFA mais sans pour autant entrer en possession de sa créance ; que c'est en raison de cette difficulté qu'il sollicite l'intervention de la Cour afin de recouvrer enfin ladite créance ;

Considérant qu'en réponse, le requis explique que le requérant a introduit à son étude deux décharges d'un montant total de FCFA huit cent vingt-cinq mille (825.000) signées de monsieur Mathias ADANYANYAN, débiteur ; que commis au recouvrement de ladite créance, il a recouvré une partie de la somme querellée

avant que le requérant n’ouvre une procédure à son encontre devant la Cour d’appel d’Abomey ; qu’il conclut que l’ouverture de cette procédure suivie d’un lynchage médiatique contre sa personne ont compromis la bonne fin du recouvrement de la créance ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la demande du requérant ne relève pas du domaine de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution, qu’il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Désiré BABA, à maître Wilfrid Raïmi GANTUA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 466 du 19 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Intervention de la Cour pour le paiement des droits de licenciement des requérants et pour leur réinsertion.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête visant à opérer un contrôle de légalité et non de constitutionnalité.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie par une requête en date à Cotonou, du 20 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 24 octobre 2018 sous le numéro 2311/347/REC-18, par laquelle monsieur Albert ADJAN et consorts, forment un recours contre l'ex-Société Béninoise d'Electricité et d'Eau pour licenciement.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent qu'ils sont recrutés à la Société Béninoise d'Electricité et d'Eau (SBEE) en 1985 en qualité d'hydro mécanicien et ont été licenciés des effectifs de ladite société en 1988 pour un motif qu'ils ignorent et sans paiement de leurs droits ; qu'ils sollicitent l'intervention de la Cour pour le paiement des droits de licenciement et leur réinsertion ;

Considérant qu'en réponse, le Directeur général de la société nationale des eaux du Bénin (SONEB) décline toute responsabilité quant au paiement des dettes sociales de ces anciens agents qui relèvent de la Société Béninoise d'Energie Electrique ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que les requérants sollicitent l'intervention de la Cour pour le paiement de droits de licenciement ; que les articles 114 et 117 qui définissent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier une telle demande qui relève du contrôle de légalité ; que la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Albert ADJAN, à monsieur le Directeur général de la société nationale des Eaux du Bénin (SONEB) et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 467 du 19 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Intervention de la Cour dans un litige domanial.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Djacotomey du 16 février 2019, enregistrée à son secrétariat le 20 mars 2019 sous le numéro 0661/133/REC-19, par laquelle monsieur Basile AZONDOGA, demeurant à Djakotomey, BP 100 Azovè, introduit un recours pour solliciter l'intervention de la Cour dans un litige domanial.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant saisit la Cour d'un litige domanial qui l'oppose à madame Rosaline METOHOU ; qu'il déclare que courant 2015, il a demandé à madame Rosaline METOHOU et son époux de quitter les lieux en raison de ce qu'ils n'ont ni titre ni droit de propriété ; qu'après l'avoir convoqué au commissariat sans succès, dame Rosaline METOHOU menace de l'attirer en justice ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour aux fins ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution;

Considérant que la demande du requérant ne relève pas du champ de compétence de la Cour telle que définie par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Basile AZONDOGA, à madame Rosaline METOHOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 468 du 19 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours pour interpellation abusive.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête relevant de la compétence des juridictions de l'ordre judiciaire, requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie par une requête en date à Cotonou, du 14 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 14 mai 2018 sous le numéro 0763/156/REC-19, par laquelle monsieur Alain MITHOUN demeurant à Cotonou, 072 BP 125 Cotonou, forme un recours pour interpellation abusive contre le commissaire du 8^{ème} arrondissement de Cotonou.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant dénonce une interpellation abusive à son domicile le 14 janvier 2019 sans une plainte par le commissaire du 8^{ème} arrondissement de Cotonou et ses collaborateurs sous prétexte qu'il aurait conclu un bail sur un domaine pour la construction d'une église ; qu'il demande une réparation morale ;

Considérant qu'en réponse, le commissaire du 8^{ème} arrondissement de Cotonou explique qu'il s'est rendu dans le domicile du requérant suite à une plainte déposée à son encontre par son frère aîné Wilfrid MITHOUN le 13 janvier 2019 au motif qu'il a mis en location la maison familiale à l'insu des autres ayants droit ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu'en espèce, les faits exposés relèvent de la compétence des juridictions de l'ordre judiciaire ; que la Cour, juge de la constitutionnalité, ne saurait en connaître ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alain MITHOUN, à monsieur le commissaire du 8^{ème} arrondissement de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 469 du 19 septembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours pour sévices, traitements cruels, inhumains et dégradants.

Rappel de l'article 124, alinéa 2 et 3 de la Constitution. La Cour constitutionnelle a déjà été saisie des mêmes faits par le même requérant. Décision DCC 16-166 du 02.11.2016 concluant à l'absence de violation de la Constitution. Absence d'éléments nouveaux.

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 10 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1911/263/REC-18 par laquelle monsieur Dèlidji Cadnel Martial KINHOUANDE, demeurant à Cotonou, 01 BP 2106 Cotonou, forme un recours contre le brigadier major de Police Fortuné Vincent AKOTCHOU, anciennement en fonction au commissariat de Vodjè, pour sévices, traitements cruels, inhumains et dégradants ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant se plaint de coups et blessures constitutifs de sévices, de traitement cruel, inhumains et dégradants, à l'occasion de son interpellation au commissariat d'arrondissement de Vodjè les 17 et 18 février 2014 ; qu'il en est résulté des séquelles physiques et morales ; qu'il sollicite de la Cour de déclarer contraire à la Constitution les agissements dont il a été victime et d'ordonner la réparation des préjudices qu'il a subis ;

Considérant qu'en réponse, le brigadier major de Police Fortuné Vincent AKOTCHOU indique qu'alors qu'il était de permanence le 17 février 2014, il a été informé par madame Véronique TINDJILE de ce que son fils Dèlidji Cadnel Martial KINHOUANDE a versé du jus de bissap chaud sur sa nièce Isabelle KPEDJO ; que, conduit au commissariat de Police par des riverains quelques instants après, le mis en cause

s'est mis à invectiver sa mère, sa nièce et lui-même lorsqu'il lui a demandé les motivations de son geste ; qu'ayant soupçonné que l'intéressé souffrait de troubles mentaux et pour prévenir le pire, il a envoyé la victime se faire soigner et a mis en garde à vue monsieur Dèlidji Cadnel Martial KINHOUANDE en vue de le mettre à la disposition d'un spécialiste en psychiatrie ; que le lendemain 18 février 2014, il a été remis à son oncle maternel Rogatien AHOUNGAN pour être conduit au centre psychiatrique de Jacquot à bord du véhicule des sapeurs-pompiers, conformément aux instructions du Procureur de la République ;

Considérant que selon le rapport d'examen du centre psychiatrique de Cotonou sur l'état de santé mentale du requérant, celui-ci souffrait d'un trouble psychotique chronique de type schizophrénique et était sous traitement depuis avril 2013 ;

Considérant que la haute Juridiction avait déjà été saisie des mêmes faits par le même requérant par requête en date du 13 avril 2016, en réponse de laquelle elle a rendu la DCC 16-166 du 2 novembre 2016 qui a conclu à l'absence de violation de la Constitution ;

Considérant qu'en l'absence d'éléments nouveaux et en application de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution, il y a lieu de dire que la requête est irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la requête de monsieur Dèlidji Cadnel Martial KINHOUANDE est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Dèlidji KINHOUANDE et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 470 du 19 septembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Intervention de la Cour pour escroquerie et abus de confiance

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Evry du 15 janvier 2019, enregistré à son secrétariat le 1^{er} février 2019 sous le numéro 0265/045/REC-19, par laquelle messieurs Euthyme et Clétus de SOUZA, demeurant à Evry (France), 36 boulevard de l'Yerres, appartement G 102, sollicitent l'intervention de la Cour et la condamnation de maître Yves ALLAGNON, huissier de justice, pour escroquerie et abus de confiance ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent qu'ils ont requis, courant novembre 2016, maître Yves ALLAGNON aux fins de procéder à des investigations notamment à la mairie d'Abomey-Calavi relativement à la vente frauduleuse de parcelles sur le domaine de leur feu père Joseph de SOUZA ; qu'un acompte provisionnel de cinq cents mille (500.000) francs CFA lui fut réglé ; que les résultats n'ayant pas été atteints, ils ont, en vain, sollicité de l'huissier la restitution de l'avance ; que l'intéressé n'a daigné répondre aux nombreuses demandes à cette fin de la chambre nationale des huissiers de Justice dont il est pourtant membre ; qu'ils sollicitent la Cour aux fins de recouvrement de leur créance ;

Considérant qu'en réponse, maître Yves ALLAGNON développe l'incompétence de la Cour, motif pris de ce que la demande des requérants, notamment sa condamnation pour abus de confiance et escroquerie, relève de la compétence exclusive du juge pénal ; qu'il demande à la Cour de constater, au subsidiaire, qu'il a accompli toutes les diligences requises pour satisfaire les requérants en joignant à son exposé les

pièces attestant de leur réalisation ; qu'enfin, il indique avoir intégralement versé, à la demande des requérants, la somme de cinq cent mille (500.000) francs CFA à monsieur Koffi Loloné TSAWLASSOU ; qu'il a joint à ses observations la décharge délivrée à cette fin par l'intéressé ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la demande des requérants ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à messieurs Euthyme et Clétus de SOUZA, à maître Yves ALLAGNON et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 471 du 19 septembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire.

Rappel des articles 7.1 d) de la charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147, alinéa 7 du code de procédure pénale. Délai anormalement long en détention provisoire. Lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable. Détention provisoire arbitraire.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 06 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 12 mars 19 sous le numéro 0598/118/REC-19, par laquelle monsieur Brejnev DOUDJOU, détenu à la prison civile de Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est inculpé pour vol avec port d'arme et mis en détention sous mandat de dépôt n°01052/RP/11/00027/RI/11 par le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, le 24 mars 2011 ; que depuis lors, il n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il soutient, sur le fondement de la Constitution, de la Charte africaine des Droits de l'Homme et des peuples et du code de procédure pénale ; que son maintien actuel en détention est arbitraire ;

Considérant qu'en réponse, le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction souligne que la situation carcérale du requérant relève de la chambre d'accusation au motif que l'instruction de la procédure ouverte à son encontre a été clôturée le 10 février 2016 par une ordonnance de non-lieu partiel qui est transmise au Parquet général près la Cour d'appel de Cotonou ;

Vu les articles 7.1 d) de la Charte africaine des Droits de l'Homme et des Peuples et 147 alinéa 7 du code de procédure pénale;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend :...d) le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale.* » ;

Que par ailleurs, l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale dispose que « *Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de 5 ans en matière criminelle.* » ;

Qu'il découle de cette disposition, qu'en matière criminelle, le délai maximal pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement ne saurait dépasser cinq ans ;

Considérant qu'en espèce, la procédure judiciaire querellée a été ouverte en 2011 ; qu'à la date de la saisine de la haute Juridiction, le 06 mars 2019, il a passé huit ans de détention, délai anormalement long, sans être présenté à une juridiction de jugement bien que l'instruction du dossier soit achevée depuis le 10 février 2016 ; qu'il est établi que dans le domaine de la Justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que dès lors, il s'ensuit que le maintien en détention provisoire de monsieur Brejnev DOUDJOU est arbitraire ; qu'il échet de dire et juger qu'il y a violation de la Constitution;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Brejnev DOUDJOU, à monsieur le Président du tribunal de première instance de première classe de Cotonou et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-neuf septembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 472 du 03 octobre 2019

DECISIONS ADMINISTRATIVES. Recours en inconstitutionnalité d'une décision du Gouvernement.

Rappel des articles 98 et 147 de la Constitution. Décret intervenant dans le domaine de la loi mais régularisé depuis lors, puisque le prélèvement est désormais autorisé par la loi de finances pour la gestion 2019. **Recours sans objet.**

Le contrôle de conformité des lois et textes réglementaires aux conventions n'est opéré qu'en cas de violation des droits fondamentaux et des libertés publiques. La restriction à la liberté de circulation des personnes et des biens consacrée à l'article 4 paragraphe c du traité de l'UEMOA ne doit être ni générale ni absolue mais justifiée par un besoin d'intérêt général.

Violation de la Constitution (NON).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 06 avril 2017 enregistrée à son secrétariat le 10 avril 2017 sous le numéro 0654/082/REC-17, par laquelle monsieur Sakirou DOGO SOUNON, 09 BP 205, Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité d'une décision du Gouvernement relative à l'exportation de la noix de cajou.

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'en sa séance du 06 avril 2017, le conseil des ministres a adopté un décret portant instauration d'un prélèvement supplémentaire de 50 FCFA par kilogramme de noix de cajou brute exportée, indépendamment de la taxe de 10 FCFA prévue par la loi de finances gestion 2017 ; que selon lui, le même décret mentionne d'une part que ce prélèvement est liquidé au cordon douanier avant toute exportation, d'autre part, que l'exportation de la noix de cajou brute par voie terrestre est interdite ; qu'il allègue que ce décret crée des charges fiscales

qui constituent une prérogative de l'Assemblée nationale au terme de l'article 98 de la Constitution ;

Considérant qu'il affirme par ailleurs, qu'en interdisant l'exportation de la noix de cajou par voie terrestre le gouvernement viole également l'article 4 paragraphe c du traité de l'UEMOA sur la libre circulation des personnes et des biens et subséquemment la Constitution ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer ledit décret contraire à la constitution ;

Considérant qu'en réponse, la Présidence de la République par l'organe du Secrétaire général du Gouvernement explique en ce qui concerne le prélèvement de 50 FCFA que les taxes parafiscales perçues dans un intérêt économique ou social au profit d'une personne morale de droit public ou privé autre que l'Etat, les collectivités locales et les établissements publics administratifs , sont établis par décret pris en conseil des ministres sur rapport conjoint du ministre en charge des finances et du ministre concerné et que la perception de ces taxes au-delà du 31 décembre de l'année de leur établissement est autorisée, chaque année par une loi de finances ; qu'il fait observer qu'en vertu de cette disposition ladite contribution a été expressément autorisée dans la loi de finances gestion 2019 et en conclut que le recours sur ce premier volet est devenu sans objet ;

Qu'ensuite, il affirme relativement à la deuxième prétention du requérant que seule l'exportation par voie terrestre de la noix de cajou est interdite en vue de mieux contrôler les trafics commerciaux et de lutter contre la contrebande au niveau des frontières terrestres ; qu'il soutient qu'il n'y a pas violation de la liberté de circulation des personnes, des biens et services telle que consacrée par la Constitution.

Vu les articles 98 et 147 de la Constitution ;

Sur l'inconstitutionnalité de la décision de prélèvement de la somme de 50 FCFA par kilogramme de la noix d'acajou exporté

Considérant que l'article 98 de la Constitution en son 7^{ème} tiret dispose que : «... sont du domaine de la loi les règles concernant l'assiette, le taux et les modalités de recouvrement des impositions de toute nature... » ;

Que toutefois, il résulte de l'article 11 alinéa 3 et 4 de la loi organique n°2013 -14 du 27 septembre 2013 relative aux lois de finances que les taxes parafiscales perçues dans un intérêt économique ou social au profit d'une personne morale de droit public ou privé autre que l'Etat , les collectivités locales et les établissements publics administratifs , sont établis par décret pris en conseil des ministres sur rapport conjoint du ministre en charge des finances et du ministre concerné ; que ladite perception devra être régularisée par une loi de finances. ;

Considérant qu'il ressort du dossier que le prélèvement de 50 FCFA par kilo de noix cajou exporté a été autorisé par la loi de finances 2018-39 du 28 décembre

2018 portant loi de finances pour la gestion 2019 en son article 14 ; que dès lors le recours est devenu sans objet relativement à ce premier volet ;

Sur l'inconstitutionnalité de l'interdiction de l'exportation de la noix de cajou par voie terrestre

Considérant qu'aux termes de l'article 147 de la Constitution : « *Les traités ou accords régulièrement ratifiés ont, dès leur publication, une autorité supérieure à celle des lois, sous réserve pour chaque accord ou traité, de son application par l'autre partie* » ; que sur le fondement de cette disposition, la Cour ne procède au contrôle de conformité des lois et textes réglementaires aux conventions régulièrement ratifiées que pour autant qu'il y a violation des droits fondamentaux et des libertés publiques ; que le recours sous examen fait état d'une violation présumée de la libre circulation des personnes et des biens consacrée par l'article 4 paragraphe c du traité de l'UEMOA ratifié par le Benin le 04 janvier 1981 ; que cette liberté publique ne saurait être ni générale ni absolue car si le principe est la liberté, la restriction en est l'exception ; qu'ainsi l'institution d'une restriction au principe n'est pas et ne saurait s'assimiler à la violation du principe ; que celui-ci doit s'exercer dans le cadre d'une réglementation et fait l'objet de restriction dès lors que ladite restriction est justifiée par un besoin d'intérêt général ;

Considérant que dans le cas d'espèce, la restriction querellée a été instituée dans le but de mieux contrôler les trafics commerciaux et de lutter contre la contrebande au niveau des frontières terrestres toute chose préjudiciable à l'économie nationale ; que l'exportation de la noix de cajou par les autres canaux de transport étant toujours de vigueur, qu'il s'en déduit qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que le recours est devenu sans objet relativement à la décision de prélèvement de la somme de 50 FCFA par kilogramme de la noix d'acajou exporté ;

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution quant à l'interdiction d'exportation de noix de cajou par voie terrestre ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Sakirou DOGO SOUNON et à monsieur le Président de la République et publié au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain Messan NOUWATIN

Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Demande en réintégration dans les Forces armées béninoises.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour. **Incompétence**

Sollicités à maintes reprises pour éclairer la haute Juridiction, le chef d'état-major de l'armée de terre et le chef d'état-major général des armées n'ont pas donné suite. **Comportement constitutif d'un manquement aux devoirs de conscience et de dévouement dans l'accomplissement des fonctions publiques au sens de l'article 35 de la Constitution.**

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête à Porto-Novo du 22 octobre 2018 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 2282/337/REC-18, par laquelle monsieur Prudence HOUNGUEVOU, forme une demande de réintégration dans les Forces armées béninoises ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 31 mai 2001 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que par suite de la rétention de ses primes par son supérieur hiérarchique, il a quitté son poste le 29 avril 2011 ; qu'une décision de radiation a alors été prise à son encontre le 27 décembre 2012 ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour aux fins de sa réintégration ;

Considérant que la requête de monsieur Prudence HOUNGUEVOU en vue de sa réintégration dans les forces armées béninoises excède les attributions de la Cour telles que fixées par articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

Considérant que sollicités à maintes reprises, notamment par correspondances en dates des 29 novembre 2018, 20 décembre 2018, 11 janvier 2019, 13 février 2019, 4 mars 2019, 29 mars 2019 et 15 mai 2019, aux fins d'éclairer la haute juridiction, le chef d'état-major de l'armée de terre et le chef d'état-major général des armées n'ont pas donné de suite ; que ce comportement est un manquement aux devoirs de conscience et de dévouement dans l'accomplissement des fonctions publiques au sens de l'article 35 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit que la Cour est incompétente à examiner la demande de réintégration.

Article 2 : Dit que le chef d'état-major de l'armée de terre et le chef d'état-major général des armées béninoises ont violé l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Prudence HOUNGUEVOU, au Chef d'Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour violation des droits humains et demande en réparation des préjudices

Rappel des articles 22 de la Constitution et 14 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples. Les atteintes ou restrictions au droit de propriété ne peuvent résulter que d'une loi. L'atteinte n'est pas caractérisée puisqu'il s'agit de l'exécution d'une décision de justice.

Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Calavi du 18 février 2019 enregistrée à son Secrétariat le 22 février 2019 sous le numéro 0457/090/REC-19, par laquelle messieurs Dominique MAKOUHOUE, Daniel DOSSOU KOTO, Aurélien HOUNTONDJI, Léon ASSOGBA et madame Marceline HOUNNOUVI, tous demeurant à Abomey-Calavi, BP 918 Cotonou, forment un recours pour violation de droits humains, de l'article 3 de la Constitution et demandent réparation des présumés dommages ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent que courant janvier 2019, l'exécution du jugement contradictoire n°12/2CB/08 du 27 mai 2008 rendu par le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou par monsieur Gabriel EDORH et Maître Wakili LAGUIDE, Huissier de justice, a excédé la superficie du domaine retenue dans la décision de sorte que les immeubles d'habitation leur appartenant ont été indûment détruits en violation de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Gabriel EDORH par l'organe de son Conseil la Société Civile Professionnelle d'Avocats B&B Conseils Associés représentée par Maître Arthur A. BALLE, observe que le recours des requérants fait état des contestations élevées à l'occasion de l'exécution forcée du jugement contradictoire

n°12/2CB/08 du 27 mai 2008 rendu par le tribunal de première Instance de première classe de Cotonou ; qu'ils y contestent également les actes posés par l'huissier alors même que ces actes sont légalement fondés ; que la Cour constitutionnelle est incompétente pour connaître de telles contestations ; que Maître Wakili O. LAGUIDE, Huissier de justice observe que l'exécution forcée a été faite sur les 2750 m² indiqués par le jugement contradictoire n°12/2CB/08 du 27 mai 2008 et suivant le rapport d'expertise en date du 16 novembre 2018, qui fait état d'un domaine reconstitué de superficie, vingt-sept ares cinquante centiares (27a 50ca) ;

Considérant qu'à l'audience du 03 octobre 2019, le requérant Daniel DOSSOU KOTO précise que sa demande ne vise pas la restitution de sa propriété mais le constat de la violation par monsieur Gabriel EDORH de son droit au logement résultant de la démolition de son habitation ; que madame Marceline HOUNNOUVI et Dominique MAKOUHOUE ont réitéré leurs demandes contenues dans la requête ;

Vu les articles 22 de la Constitution et 14 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux sens de ses dispositions, le droit de propriété est garanti et ne saurait fait objet d'atteinte ou de restriction que conformément à la loi ;

Considérant qu'en l'espèce, il ne s'agit pas d'une atteinte au droit de la propriété mais de l'exécution d'une décision de justice ; que les contestations liées à l'exécution d'une décision de justice ne relèvent pas de la compétence de la Cour constitutionnelle telle que définie aux articles 114 et 117 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à messieurs Dominique MAKOUHOUE, Daniel DOSSOU KOTO, Aurélien HOUNTONDJI, Léon ASSOGBA et madame Marceline HOUNNOUVI, à la Société Civile Professionnelle d'Avocats B&B Conseils Associés, à Maître Wakili O. LAGUIDE, Huissier de justice, à monsieur le juge du 6^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et, publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain Messan NOUWATIN

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 475 du 03 octobre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour abus de confiance.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 mars 2019, enregistrée au secrétariat de la Cour constitutionnelle à la même date sous le numéro 0604/121/REC-19, par laquelle monsieur Zinsou Valdes AGUEY, domicilié à Cotonou, 03 BP 499, forme un recours pour « abus de confiance » contre monsieur Florentin ADANDEDJAN ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 31 mai 2001 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Zinsou Valdes AGUEY saisit la Cour des faits d'escroquerie liés à la cession d'une propriété immobilière de son défunt père ; qu'il précise qu'ayant acquis ce bien depuis courant 2007, monsieur Florentin ADANDEDJAN n'a pas fini d'en payer le prix ; qu'il sollicite la haute Juridiction en vue de l'y contraindre ;

Considérant que la demande aux fins de recouvrement du requérant excède les attributions de la Cour telles que définies aux articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

la présente décision sera notifiée à monsieur Zinsou Valdes AGUEY et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Président

	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 476 du 03 octobre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours contre le maire d'une commune et un préfet de département.

Rappel des articles 3, 9, 10, 19, 35 de la Constitution. L'intervention de l'administration vise à prévenir les troubles à l'ordre public dont les autorités sont les gardiennes.

Violation de la Constitution (NON).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-calavi du 13 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 14 mars 2019 sous le numéro 0613/124/REC par laquelle monsieur Denis Zinsou HOUNGUE, chef de la collectivité royale de la commune d'Abomey-calavi, forme un recours contre le maire de cette commune et le préfet du département de l'Atlantique pour violation des articles 3, 9, 10, 19 et 35 de la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant saisit la Cour des contestations liées à la succession au trône du roi d'Abomey-Calavi ; qu'il expose qu'un nouveau roi s'est autoproclamé avec l'assistance du maire et du préfet du département de l'Atlantique ; que dans ce cadre, les manifestations ont été interdites et des violences et voies de fait ont été exercées par des forces de sécurité publique sur des personnes ; qu'il dénonce l'ingérence de l'Etat dans la dévolution du pouvoir royal en violation des articles 3, 9, 10 et 19 de la constitution ;

Considérant qu'en réponse, le préfet du département de l'Atlantique soutient que le recours est irrecevable et que l'interdiction des manifestations n'a violé aucun droit fondamental de la collectivité royale ; qu'il conclut à l'absence de violation de la Constitution ;

Vu les articles 3, 9, 10, 19 et 35 de la Constitution ;

Considérant qu'en l'espèce, l'intervention de l'administration a pour but de prévenir les troubles à l'ordre public dont les autorités sont les gardiennes ; qu'il n'y a pas dans le cadre de cette intervention, violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Denis Zinsou HOUNGUE, à monsieur le Maire de la commune d'Abomey-Calavi, à monsieur le Préfet du département de l'Atlantique et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 477 du 03 octobre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour délai de détention anormalement long.

Rappel des articles 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale. Tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable. **Violation de ce droit.**

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour Constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 mars 2019, enregistrée à son Secrétariat le 18 mars 2019 sous le numéro 0637/131/REC-19, par laquelle monsieur Sonagnon TONOUEWA détenu à la prison civile de Cotonou, forme un recours pour délai de détention anormalement long ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 31 mai 2001 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 03 octobre 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Sonagnon TONOUEWA expose qu'il a été placé en détention provisoire le 20 août 2012 par le juge du 6^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou pour association de malfaiteurs et vol à mains armées, soit depuis plus de sept (07) ans, sans avoir été présenté à une juridiction de jugement, en violation des articles 8,15 et 17 de la Constitution ; qu'il invoque également une violation, d'une part, de l'article 26 de la Constitution, en ce que deux de ses co-inculpés ont été remis en liberté, d'autre part, de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples notamment son article 7, 1. d) qui reconnaît le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ;

Considérant que l'article 7. 1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution dispose que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ;

qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05) ans, lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ;

Considérant qu'en outre, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant a été placé sous mandat de dépôt le 20 août 2012 ; qu'à la date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé plus de cinq (05) ans sans que le requérant ait été présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de cinq (05) ans, qui ne marque pas encore la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'il y a donc violation du droit à être jugé dans un délai raisonnable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Sonagnon TONOUEWA, au juge du 6^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert A. AZON

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 478 du 03 octobre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Radiation des effectifs des Forces armées

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Contrôle de la régularité d'une décision de radiation hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 12 juin 2019, enregistrée à son secrétariat le 21 juin 2019 sous le numéro 1114/200/REC-19, par laquelle monsieur Romuald CHACHA, BP 1698 Porto-Novo, porte plainte contre l'Armée pour contester sa radiation des effectifs de l'Armée ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant saisit la Cour de sa radiation de l'Armée pour sa désertion par décision du 09 février 2011 et sollicite l'intervention de la Cour pour sa réintégration ;

Considérant que le contrôle de la régularité d'une décision de radiation ne relève pas des attributions de la Cour telles que déterminées par les articles 114 et 117 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Romuald CHACHA, à monsieur le Chef d'Etat-Major de l'Armée de Terre et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs

Joseph DJOGBENOU

Président

	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire.

Rappel des articles 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale. Tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable. **Violation de ce droit.**

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 24 avril 2019, enregistrée à son secrétariat le 06 mai 2019 sous le numéro 0907/173/REC-19, par laquelle monsieur Herman AGONSA, détenu à la prison civile de Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 31 mai 2001 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience du 03 octobre 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'inculpé des chefs d'association de malfaiteurs et assassinat, il a été mis sous mandat de dépôt suivant l'ordonnance n° 01928/RP/13/00020/RI/13 du 23 avril 2013 ; que depuis lors, il n'a jamais été présenté à une juridiction de jugement ; que toutes ses démarches en vue d'obtenir une mise en liberté provisoire n'ont pas abouti ; que se fondant sur l'article 147 de la loi n° 2012-15 du 18 mars 2013 modifiée par la loi n°2018-14 du 18 mai 2018 portant code de procédure pénale en République du Bénin, il juge anormalement longue la durée de sa détention et demande à la Cour de la dire contraire, d'une part, à la Constitution, en ses articles 8, 15, 17, 26 et 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, d'autre part, au code de procédure pénale ;

Considérant qu'en réponse, le juge du premier cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou indique que monsieur Herman AGONSA fait l'objet de la procédure COTO/2013/RP/01928-CAB/2013/00020 ouverte devant ce cabinet en 2013 ; qu'à la date de l'examen de la requête, la procédure a évolué et est sur le point d'être communiquée en règlement définitif

en vue de sa clôture ;

Considérant que l'article 7. 1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution dispose que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05) ans, lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ;

Considérant qu'en outre, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant a été placé sous mandat de dépôt le 23 avril 2013; qu'à la date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé plus de cinq (05) ans sans que le requérant ait été présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de plus de cinq (05) ans, qui ne marque pas encore la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'il y a donc violation du droit à être jugé dans un délai raisonnable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il y a violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Herman AGONSA, au juge du premier cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour abus d'autorité et demande d'intervention de la Cour pour recouvrement de liberté

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Intervention de la Cour dans une procédure pendant devant les juridictions de l'ordre judiciaire. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Bohicon du 11 avril 2019 enregistrée à son secrétariat le 15 mai 2019 sous le numéro 0967/178/REC, par laquelle madame Alice DOVONON, domiciliée à Zakanmey, arrondissement de Agongointo à Bohicon, forme un recours contre Francis A. SEMASSOU, ex-procureur près le tribunal de première instance deuxième classe d'Abomey, pour abus d'autorité ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que la requérante expose que suspectée de détournement de mineure, monsieur Paul DOVONON, guérisseur traditionnel, a été placé sous mandat de dépôt le 05 octobre 2017 ; que par la suite, son fils IGOR DOVONON et son beau-frère Jacques DOVONON ont été également placés sous mandat de dépôt ; qu'elle sollicite l'intervention de la Cour aux fins de leur mise en liberté ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Alain Francis SEMASSOU, procureur de la République près le tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey au moment des faits explique que Paul DOVONON est poursuivi pour les faits de pratique de charlatanisme sur la nommée Innocentia NAKA ; qu'il a alors été placé sous mandat de dépôt le 05 octobre 2017 conformément à l'information judiciaire ouverte au 3^e cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de deuxième classe d'Abomey sous le numéro CAB3/2018/0054 ; que Igor DOVONON et Jacques DOVONON sont, quant à eux, poursuivis pour les faits de menaces de mort et de séquestration de la même personne et placés sous mandat de dépôt

le 27 mars 2019 suivant la procédure judiciaire numéro ABOM/2019/RP/00731 conformément à l'information judiciaire ouverte au deuxième cabinet d'instruction sous le numéro CAB2/2019/0001 ;

Considérant qu'en réplique la requérante soutient que non seulement mademoiselle Innocentia NAKA n'a fait l'objet d'aucune séquestration, mais qu'il existe des liens entre le procureur et la famille NAKA pour laquelle il a pris fait et cause ;

Considérant que la requête tend à solliciter l'intervention de la Cour dans une procédure pendant devant les juridictions de l'ordre judiciaire ; qu'une telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies aux articles 114 et 117 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à madame Alice DOVONON, à monsieur Francis SEMASSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 481 du 03 octobre 2019

ACTES DU GOUVERNEMENT. Recours en inconstitutionnalité contre le ministère de l'Intérieur et de la sécurité publique pour un refus d'accorder l'asile politique au Bénin.

Les autorités administratives compétentes se sont conformées aux dispositions internes et internationales de protection des droits du réfugié. Le requérant a exercé les recours prévus par la Convention de 1951 relative au statut des réfugiés.

Violation de la Constitution (NON).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 16 mai 2019, enregistrée à son secrétariat le 21 mai 2019 sous le numéro 1000/182/REC-19, par laquelle monsieur Kossivi Edem AMELEGE, demeurant à Cotonou, 01 BP 5868 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité contre le ministère de l'Intérieur et de la Sécurité publique pour son refus de lui accorder l'asile politique au Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 31 mai 2001 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est un opposant politique togolais réfugié au Bénin depuis 2005, qui n'a pas de statut juridique en raison du refus du gouvernement béninois de lui accorder l'asile politique ; que ce refus qui le prive de la carte de réfugié qui lui sert de pièce d'identité, constitue à la fois une violation de la Constitution et des instruments juridiques internationaux relatifs aux réfugiés qui imposent à l'Etat béninois d'assurer la protection juridique et physique des réfugiés ; qu'il vit dans un climat d'insécurité, sans défense avec une santé fragile ; qu'il a saisi le ministre de l'intérieur et de la sécurité publique d'une nouvelle demande d'asile politique le 14 juin 2017 restée sans réponse et qu'il sollicite l'intervention de la Cour ;

Considérant que le ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique répond que monsieur Kossivi Edem AMELEGE est un ancien réfugié qui a perdu ce statut en application de l'article 1 (C) 5 de la convention de 1951 relative au statut des

réfugiés qui stipule que le statut de réfugié est révoqué dès lors que cessent d'exister les circonstances à la suite desquelles il est conféré à une personne ; qu'il a été offert à monsieur Kossivi Edem AMELEGE, comme à tous les réfugiés togolais, des solutions durables d'intégration sociale ou de rapatriement volontaire, mais qu'il s'est abstenu de faire un choix et a demandé à conserver son statut de réfugié ; que sa requête ayant été rejetée par le Comité d'éligibilité, il a saisi le Comité de Recours qui a établi en sa session du 19 septembre 2013 qu'il n'était plus éligible à la protection internationale accordée aux réfugiés ; qu'en dépit de deux autres requêtes infructueuses en 2016 et en 2017, monsieur Kossivi Edem AMELEGE refuse de remplir les formalités administratives de séjour au Bénin et s'obstine à se faire reconnaître comme réfugié ;

Considérant qu'en réplique, monsieur Kossivi Edem AMELEGE rejette les observations du Ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique et sollicite l'intervention de la Cour afin d'être restauré dans ses droits ;

Considérant qu'en l'espèce, les autorités administratives compétentes se sont conformées aux dispositions internes et internationales de protection des droits du réfugié ; que par ailleurs, le requérant a exercé les recours prévus par la convention de 1951 relative au statut des réfugiés ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kossivi Edem AMELEGE, à monsieur le Ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Exception d'inconstitutionnalité soulevée devant le tribunal de commerce.

Rappel de l'article 122 de la Constitution. L'exception d'inconstitutionnalité doit porter sur la question de conformité à la Constitution d'une loi applicable à un procès, entendue comme une règle écrite, générale, impersonnelle et permanente votée par le Parlement et promulguée par le Président de la République ou déclarée exécutoire par la Cour. **L'exception d'inconstitutionnalité soulevée est relative à une disposition communautaire.**

Irrecevabilité.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 20 septembre 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1633/283/REC-19, par laquelle le président du tribunal de commerce de Cotonou a transmis à la Cour le jugement ADD n°079/19/CJ/SI/TCC du 14 août 2019, aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Patrice Berty Alain André RAMBAUD, expert en conseil et management d'entreprise, demeurant et domicilié au lot n° 31, rue 13.102, cité Houéyiho et madame Béatrice Gérardine Nicole MONTASSIER, commerçante, demeurant et domiciliée à la même adresse, tous assistés de maître Vidéhouénou Robert HOUNKPATIN, dans la procédure judiciaire BJ/TCC/2019/0595, RAMBAUD Patrice Berty Alain André et MONTASSIER Béatrice Gérardine Nicole C/ BONI Georgio et Société BMR SA, assistés de maître Gilbert ATINDEHOU ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que dans le jugement avant-dire-droit du 14 août 2019, le juge expose que dans la procédure sus-citée, monsieur Georgio BONI et la Société BMR SA, défendeurs en la cause, ont soulevé l'exception d'inconstitutionnalité de l'article 548 de l'Acte uniforme de l'OHADA relatif au droit des sociétés commerciales et

du groupement d'intérêt économique ainsi que celle des articles 160-1, 160-2, 160-3, 160-4 de la même loi au motif que ces dispositions ne garantissent point l'égalité des droits entre un actionnaire président-directeur-général minoritaire et les autres actionnaires majoritaires qui peuvent à tout moment créer des situations fantaisistes de mésintelligence pour procéder au remplacement de l'organe de gestion ; qu'ils demandent en conséquence à la Cour de déclarer contraires à la Constitution ces dispositions ;

Vu l'article 122 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 122 de la Constitution : « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, soit directement, soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction. Celle-ci doit surseoir jusqu'à la décision de la Cour constitutionnelle qui doit intervenir dans un délai de trente jours* » ; qu'il découle de cette disposition que l'exception d'inconstitutionnalité doit porter sur la question de la conformité à la Constitution **d'une loi** applicable à un procès ; qu'au sens de cette disposition, la loi doit être entendue comme une règle écrite, générale, impersonnelle et permanente, **votée par le Parlement et promulguée par le Président de la République ou déclarée exécutoire par la Cour** ;

Considérant qu'en l'espèce, les requérants soulèvent l'inconstitutionnalité non d'une loi votée par le Parlement mais des dispositions communautaires, notamment les articles 160-1, 160-2, 160-3, 160-4 et 548 de l'Acte uniforme de l'OHADA relatif au droit des sociétés commerciales et du groupement d'intérêt économique dont le contrôle de conformité à la Constitution échappe au juge constitutionnel ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Georgio BONI et la Société BMR SA est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur le président du tribunal de commerce de Cotonou et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trois octobre deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain Messan NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité contre le juge des criées pour méconnaissance des exigences de la procédure d'exception d'inconstitutionnalité.

Rappel des articles 122 de la Constitution, 24 de la loi organique relative à la Cour constitutionnelle et 41 du règlement intérieur de la Cour. L'exception doit être soulevée au cours d'une procédure pendante devant un juge et devant ce juge. Les requérants ont soulevé une exception d'inconstitutionnalité sur des griefs relevant d'une procédure déjà clôturée.

Violation de la Constitution (NON).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 26 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 09 avril 2019 sous le numéro 0782/157/REC-19, par laquelle la Société des Ciments du Golfe (SCG), immatriculée au registre du commerce et du crédit mobilier sous le numéro RB/COT/07 B 1234, ayant son siège social à Cotonou, quartier Jéricho, carré n° 672, représentée par son directeur général, monsieur Brice HINKATI, d'une part, et monsieur Mathias Yonhonsou de CHACUS, directeur de société, demeurant à Cotonou, carré n° 0009, 01 BP 2056 Cotonou, d'autre part, forment un recours contre Joseph GLELE, demeurant à Cotonou, 03 BP 2217 Jéricho, pour voir déclarer contraires à la Constitution les jugements n° 19/CCRI/18 du 28 novembre 2018, n° 02/CCRI/19 du 13 février 2019 et l'adjudication sur saisie immobilière par l'étude de maître Irène ICHOLA ADJAGBA, notaire à Cotonou, des immeubles objet des titres fonciers n°s 483, 862, 1651, 1652 et 1653 leur appartenant ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que les requérants exposent que dans une procédure de réalisation judiciaire d'immeubles dirigée contre eux par la BOA Bénin et six (06) sociétés de banque, le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-

Novo, statuant en qualité de juge des criées a, à l'issue de l'audience éventuelle, et par jugement n° 019/CCRI/18 du 28 novembre 2018, rejeté leurs dires et fixé la date de l'adjudication des immeubles objet des titres fonciers n°s 483, 862, 1651, 1652 et 1653, leur appartenant, au 09 janvier 2019 ; que contre ce jugement, il a été interjeté Appel et les requérants ont saisi de nouveau le juge des criées d'une demande de remise de l'adjudication ; que celui-ci n'a pas fait droit à leur demande et a remis l'adjudication au 13 mars 2019 par jugement n° 02/CCRI/19 du 13 février 2019 ; que dans ses différentes décisions le juge des criées a violé la Constitution, qu'ils ont, par conclusions en date du 1^{er} mars 2019 déposées au secrétariat du président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, ensemble avec une requête aux fins de sursis à statuer, soulevé une exception d'inconstitutionnalité des jugements querellés sur le fondement de l'article 122 de la Constitution ; que sans désespérer, ils ont, par exploit de maître Antoine LASSEHIN, huissier de Justice, signifié à Maître Irène ICHOLA ADJAGBA, le notaire devant lequel la vente de l'immeuble devrait avoir lieu, une correspondance aux fins de sursis à l'adjudication en raison de l'exception d'inconstitutionnalité soulevée ; qu'alors qu'ils s'attendaient à la suite de l'exception d'inconstitutionnalité soulevée, à la fois, à un sursis à statuer et à un sursis à l'adjudication, le juge des criées et le notaire devant lequel la vente a lieu, passant outre l'exception, ont procédé à l'adjudication des cinq immeubles poursuivis ; qu'ils se plaignent de l'attitude du notaire ainsi que de celle du juge du fait de l'inobservation du sursis à statuer qu'impose selon eux l'exception d'inconstitutionnalité soulevée et demande à la Cour de les déclarer contraires à la Constitution ; qu'ils sollicitent de la Cour de déclarer recevable leur requête pour avoir été introduite dans le respect des articles 114, 117, 121 alinéa 2 et 122 de la Constitution ; qu'au fond, arguant du bien-fondé de l'inconstitutionnalité des jugements n° 019/CCRI/18 du 28 novembre 2018 et n° 02/CCRI/19 du 13 février 2019 soulevée devant le juge des criées suivant la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité, ils espèrent voir la Cour déclarer contraire à la Constitution l'adjudication des immeubles poursuivis au mépris des dispositions de la Constitution exigeant le sursis à statuer lorsqu'est soulevée une exception d'inconstitutionnalité ;

Considérant que le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo observe qu'il a été affecté de son poste d'alors pour celui de Conseiller à la cour d'Appel de Cotonou ; que le notaire en cause sollicite une remise de cause ; que de leurs côtés, les Conseils des banques saisissantes, maîtres Vincent TOHOZIN et consorts, font valoir le mal fondé des prétentions des requérants et prient la Cour de les en débouter ;

Vu les articles 122 de la Constitution, 24 de la loi organique sur la Cour et 41 du règlement intérieur de la Cour ;

Considérant qu'aux termes des articles 122 de la Constitution et 41 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle : « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, soit directement, soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction. Celle-ci doit surseoir jusqu'à la décision de la Cour constitutionnelle qui doit intervenir dans un délai de trente jours* » ; « *L'exception d'inconstitutionnalité prévue à l'article 24 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle peut être soulevée à tout moment de la procédure devant la juridiction concernée. Celle-ci doit saisir la Cour constitutionnelle dans les délais de huit (08) jours au plus tard et surseoir à statuer jusqu'à la décision de la Cour* » ; qu'il ressort de ces dispositions que l'exception d'inconstitutionnalité doit être soulevée au cours d'une procédure pendante devant un juge et devant ce juge ; qu'en l'espèce, il ressort des éléments du dossier que c'est par conclusions en date du **1^{er} mars 2019, déposées au secrétariat du président** du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, ensemble avec une requête aux fins de sursis à statuer, que les requérants ont soulevé l'exception d'inconstitutionnalité sur des griefs relevant d'une procédure déjà clôturée, la décision ayant été rendue le 13 février 2019 ; que c'est ce qui a d'ailleurs justifié que les requérants aient été contraints de déposer leur requête au secrétariat du juge plutôt qu'à la barre au cours de l'audience ; que n'ayant donc pas soulevé, au cours de la procédure, devant le juge des criées, l'exception d'inconstitutionnalité évoquée, celui-ci n'aurait pu surseoir à statuer sur aucune procédure, la procédure ayant opposé les parties n'étant plus pendante devant elle ; qu'il en résulte que c'est à tort qu'il est fait grief au juge des criées d'avoir méconnu les exigences de la procédure d'exception d'inconstitutionnalité, et partant, violé la Constitution ; qu'il en est de même du grief articulé contre le notaire qui n'est tenu par aucun texte de surseoir à l'adjudication d'un immeuble dans les conditions de l'espèce ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à messieurs Brice HINKATI, Mathias Yonhonssou de CHACUS, à maître Irène ICHOLA ADJAGBA, à monsieur le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, aux maîtres Vincent TOHOZIN et consorts et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre

Fassassi MOUSTAPHA
Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre

Rigobert A. AZON

Membre

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue.

Rappel des articles 26 de la Constitution, 7 de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples et 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018. Lorsqu’est en cause la liberté d’un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable. Délai de détention anormalement long constitutif d’une violation de l’article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples.

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 04 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 07 mars 2019 sous le numéro 0558/107/REC-19, par laquelle monsieur Osseni SANTOS, détenu à la maison d’arrêt de Cotonou, saisit la Cour d’un recours en détention anormalement longue ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant affirme qu’inculpé pour assassinat, il a été mis sous mandat de dépôt par le juge du troisième cabinet d’instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou le 03 décembre 2010 ; que depuis neuf ans, il est toujours en détention provisoire sans être présenté à une juridiction de jugement ; que ce faisant, sa détention est anormalement longue, porte atteinte à ses droits en tant que personne humaine et viole, d’une part, les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples et, d’autre part, l’article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013

portant code de procédure pénale en république du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; qu'il se prévaut de ce que la disposition invoquée du code de procédure pénale édicte que la durée légale de la détention provisoire en matière criminelle ne saurait excéder cinq (05) ans, délai au cours duquel les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement ; qu'il demande à la Cour de faire cesser toutes les violations dont il est victime en déclarant ladite détention contraire à la Constitution ainsi qu'au code de procédure pénale ;

Considérant qu'en réponse, le tribunal de première instance de première classe de Cotonou par l'organe du juge du troisième cabinet d'instruction indique que la procédure impliquant le requérant n'est nullement en souffrance à son cabinet ; que l'information judiciaire a été clôturée depuis le 23 juin 2016 par la prise de l'ordonnance de règlement qui du coup a dessaisi son cabinet ;

Vu les articles 26 de la Constitution, 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en république du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1. d) susvisé de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que par ailleurs, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant que monsieur Osseni SANTOS a été placé sous mandat de dépôt le 03 décembre 2010 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; qu'une ordonnance de règlement du juge d'instruction a été rendue le 23 juin 2016 et le dossier de la procédure transmis au procureur général près la cour d'Appel de Cotonou ; qu'à cette étape de la procédure, monsieur Osseni SANTOS devrait impérativement être présenté devant une juridiction de jugement dans le délai légal de cinq (05) ans ; que cependant, il est toujours en détention provisoire et ce depuis plus de huit (08) ans ; qu'il échet dès lors de dire que la durée de la détention provisoire de l'intéressé est anormalement longue et constitue une violation de l'article 7. I. d.) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la détention provisoire de monsieur Osseni SANTOS est anormalement longue et contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Osseni SANTOS, à Monsieur le juge du 3^{ème} cabinet d’instruction du tribunal de première Instance de Cotonou, à Monsieur le président de la cour d’Appel de Cotonou, à Monsieur le Garde des Sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue.

Rappel des articles 6 et 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 147 du code de procédure pénale. Lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable. Délai de détention anormalement long.

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 avril 2019, enregistrée à son secrétariat le 25 avril 2019 sous le numéro 0863/166/REC-19, par laquelle monsieur Emmanuel WINSOU, détenu à la maison d'Arrêt de Cotonou, forme une demande de dénonciation pour détention anormalement longue et violation des droits de l'Homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Emmanuel WINSOU expose qu'il a été inculpé pour crime de viols multiples, avortement, administration de substances nuisibles à la santé, exercice illégal de médecine et de chirurgie et mis sous mandat de dépôt n° Port/2013/RP03415, le 10 décembre 2013 puis écroué à la prison civile de Porto-Novo d'où il a été transféré à celle de Cotonou le 14 juillet 2015 ; qu'il ajoute que le mandat de dépôt n'a jamais été renouvelé et que depuis lors, soit plus de cinq (05) ans de détention provisoire, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime, au regard de la Constitution, de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et du code de procédure pénale, que le délai de sa détention provisoire est anormalement long ;

Considérant qu'en réponse, le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, représenté par monsieur Aristique FADE, substitut au parquet du tribunal de première Instance de Porto-Novo n'a pas infirmé les allégations du requérant ; qu'il s'est plutôt contenté de faire le point de la recherche du dossier dont il n'aurait pas entre temps eu la traçabilité ;

Considérant que les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que par ailleurs, l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale énonce : « Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de : **cinq (05) ans en matière criminelle, trois (03) ans en matière correctionnelle** » ; qu' il découle de cette disposition qu'en matière criminelle, le délai maximum pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement est de cinq (05) ans et par voie de conséquence, la détention provisoire ne saurait dépasser ce délai ;

Considérant qu'il résulte du dossier que monsieur Emmanuel WINSOU a été mis en détention provisoire le 10 décembre 2013 ; qu'à la date de son recours, le 25 avril 2019, il a passé cinq (05) ans quatre (04) mois de détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; que la Cour a constamment jugé que « dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable » ; que dès lors, il y a lieu de dire que sa détention provisoire est anormalement longue ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la détention provisoire est anormalement longue.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Emmanuel WINSOU, à Monsieur le président du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, à Monsieur le Garde des Sceaux, ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre

Messieurs André KATARY
 Fassassi MOUSTAPHA
 Sylvain M. NOUWATIN

Membre
Membre
Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 486 du 17 octobre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Demande d'intervention de la Cour aux fins de recouvrement de liberté.

La procédure contestée par le requérant est prescrite et gouvernée par les lois relatives aux procédures judiciaires. La requête tend à faire apprécier par la Cour les conditions de mise en œuvre de la procédure de traitement de son dossier qui s'analyse en une immixtion de la Cour dans les prérogatives non dérogeables du pouvoir judiciaire.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 mai 2019, enregistrée à son secrétariat le 20 mai 2019 sous le numéro 0987/180/REC-19, par laquelle monsieur Hervé KEGBE, détenu à la prison civile de Lokossa, forme une demande d'intervention de la Cour aux fins de recouvrer sa liberté ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant indique qu'il est inculpé pour crime de viol et mis en détention depuis le 09 octobre 2015 ; qu'il affirme que depuis lors, il a plusieurs fois été entendu au fond sans qu'une décision de sa mise en liberté ne soit prise bien que tous les éléments utiles à la manifestation de la vérité soient consignés dans ce dossier judiciaire ; que c'est pourquoi, il voudrait un éclairage sur les modalités pratiques de la grâce ou de la libération conditionnelle dont il pourrait bénéficier et sollicite l'intervention de la Cour à cette fin ;

Considérant qu'en réponse, le président du tribunal de première Instance de deuxième classe d'Aplahoué indique que monsieur Hervé KEGBE a été inculpé par le juge d'instruction le 26 novembre 2015 des faits de viol et de pratique de charlatanisme et placé le même jour sous mandat de dépôt par le juge

des Libertés et de la Détention; qu'il ajoute que sa détention provisoire a été régulièrement prolongée conformément aux dispositions du code de procédure pénale ; qu'il justifie le maintien en détention du mis en cause par la nature des faits à lui reprochés et conclut à l'incompétence du tribunal à connaître de la grâce et de la libération conditionnelle ;

Considérant que le requérant, n'invoque aucune disposition de la Constitution qui aurait été violée ou méconnue ; que la procédure qu'il incrimine est une procédure prescrite et gouvernée par les lois qui organisent les procédures judiciaires ; que sa requête tend donc à faire apprécier par la Cour les conditions de mise en œuvre de la procédure de traitement de son dossier ; qu'une telle appréciation s'analyse en une immixtion de la Cour constitutionnelle dans les prérogatives non dérogeables du pouvoir judiciaire ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hervé KEGBE, à monsieur le président du tribunal de première Instance de deuxième classe d'Aplahoué et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 487 du 17 octobre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Requête transmise par ampliation à la Cour suprême.

La transmission par ampliation à la Cour d'une requête ou d'une correspondance ne saurait constituée une saisine valable de la Cour.

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 26 juin 2019, sous le numéro 1133/201/REC-19, par laquelle monsieur Raymond H. K. DOSSA, domicilié au lot 3514, Parcelle W sise à Agla, 07 BP 140 Cotonou, transmet par ampliation son mémoire ampliatif déposé le 06 mars 2019 à la Cour suprême ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Raymond H. K. DOSSA expose que dans une affaire domaniale qui l'oppose aux sieurs Frédéric HOUENOU QUENUM et Lavauzel Justin LOKONON QUENUM et autres, après que dans son arrêt n° 34/11 du 03 mai 2011, la Cour d'Appel de Cotonou ait dénaturé les faits de la procédure en sa défaveur, le Parquet général près cette Cour a rejeté sa demande de pourvoi en cassation ; que c'est pourquoi, après avoir envoyé directement au Président de la Cour suprême un mémoire ampliatif, il en fait ampliation à la Cour pour toutes fins utiles ;

Considérant qu'en réponse, Maître Gilbert ATINDEHOU, Avocat constitué aux intérêts des sieurs Frédéric HOUENOU QUENUM et Lavauzel Justin LOKONON QUENUM, observe que le requérant a introduit son pourvoi devant la chambre judiciaire de la Cour suprême et qu'en outre, les faits qu'il évoque sont constitutifs d'un conflit domanial qui ne ressortit pas de la compétence de la Cour ;

Considérant qu'aux termes de l'article 27 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle, « *La Cour constitutionnelle est saisie par une requête ...* » ; que la transmission par ampliation à la Cour d'une requête ou d'une correspondance ne

saurait donc être une saisine valable de la Cour ; que dès lors, il y a lieu de déclarer irrecevable la requête ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la requête est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Raymond H. K. DOSSA, à Maître Gilbert ATINDEHOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 488 du 17 octobre 2019

DROITS ET LIBERTES. Intervention de la Cour contre l'interdiction de l'avortement en vue de son autorisation et de sa sécurisation par les autorités compétentes

Rappel de l'article 124, alinéas 2 et 3 de la Constitution et des décisions DCC 15-251 du 26.11.2015 et DCC 18-270 du 28.12.2018 relatives à la conformité à la Constitution des lois n°2015-08 du 08 décembre 2015 portant code de l'enfant en République du Bénin et n°2018-16 du 28 décembre 2018 portant code pénal en République du Bénin. L'autorité de la chose jugée attachée aux décisions de la Cour ne l'empêche pas de revenir sur ses propres décisions mais uniquement dans des circonstances précises : si le contrôle antérieur y a laissé subsister une atteinte sérieuse à un droit fondamental garanti par la Constitution ou à une norme de référence du contrôle de constitutionnalité ou, plus généralement, par suite de circonstances nouvelles de droit. Aucune condition ne se trouve réunie en l'espèce.

Irrecevabilité

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Sollicite l'intervention de la Cour pour qu'elle autorise et sécurise l'avortement en République du Bénin.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Avrankou du 13 juin 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1097/197/REC-19, par laquelle monsieur Pascal S. MITOWADE, journaliste, demeurant à Avrankou, BP 64, forme un recours pour, d'une part, demander à la Cour de prononcer l'inconstitutionnalité de l'interdiction de l'avortement dans le code pénal, d'autre part, solliciter son appui en vue de son autorisation et de sa sécurisation par les autorités compétentes ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et les observations du requérant à l'audience du 17 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose que dans le code pénal en vigueur en République du Bénin, la pratique de l'avortement est prohibée ; que cette prohibition dont le fondement est à rechercher dans les prescriptions religieuses est contraire au principe de la laïcité de l'Etat proclamé à l'article 2 de la Constitution ; qu'en outre, elle empêche le plein épanouissement de la personne humaine ainsi que l'expression de sa liberté, tant de pensée, de conscience, de religion etc., l'interdiction de l'avortement doit être déclarée contraire à la Constitution, notamment en ses articles 9 et 23 ; qu'il demande en conséquence à la Cour, d'une part, de prononcer l'inconstitutionnalité de l'interdiction de l'avortement en République du Bénin, d'autre part, de fournir un appui conséquent en vue de son autorisation et de sa sécurisation par les autorités compétentes ;

Qu'en réponse, le secrétaire général du Gouvernement évoque l'irrecevabilité de la requête sous examen au motif qu'il y a autorité de chose jugée, la loi n° 2018-270 du 28 décembre 2018 portant code pénal ayant été déjà contrôlée et déclarée conforme à la Constitution ; qu'en outre, il dénie à la Cour le pouvoir de s'autosaisir pour statuer, se fondant sur le fait qu'il ne s'agit nullement en l'espèce d'une question de violation de droit fondamental ni de remise en cause d'un impératif constitutionnel ; qu'il précise que si cependant, l'irrecevabilité n'était pas admise par la Cour, elle devrait de toute manière réitérer la conformité du code pénal à la Constitution dans la mesure où, contrairement aux allégations du requérant, le code pénal n'interdit pas l'avortement mais punit quiconque y procède hors le cadre défini par la loi, notamment sans habilitation et sans qualification médicale appropriée ;

Considérant qu'en réplique, le requérant observe qu'il apparaît paradoxal, au regard des observations du Gouvernement, qu'au même moment où le code pénal ne prohibe pas l'avortement, il prescrit des sanctions à l'égard de certaines personnes des faits mêmes d'avortement, alors qu'il est de principe en droit que ce qui n'est pas interdit est autorisé ; qu'il indique au surplus que l'article 145 de la loi n° 2015-08 du 08 décembre 2015 portant code de l'enfant en République du Bénin interdit aussi à toute femme de se faire volontairement avorter ; que pour lui, cette disposition porte atteinte à la liberté des femmes et par ricochet aux droits fondamentaux ; qu'il dit alors s'en remettre au jugement de la Cour ;

Vu l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution ;

Sur l'inconstitutionnalité de l'interdiction de l'avortement dans le code pénal et celui de l'enfant

Considérant que par décisions DCC 15-251 du 26 novembre 2015 et DCC 18-270 du 28 décembre 2018, la Cour a respectivement déclaré conformes à la Constitution, en toutes leurs dispositions, la loi n° 2015-08 du 08 décembre 2015 portant code de l'enfant en République du Bénin et la loi n° 2018-16 du 28 décembre 2018 portant code pénal en République du Bénin ; qu'aux termes de l'article 124 alinéas 2 et 3 de la Constitution : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours.*

Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles » ; que s'il est vrai que l'autorité de la chose jugée attachée aux décisions de la Cour n'est pas stricte et absolue, la Cour ne peut revenir sur ses propres décisions que dans certaines circonstances précises ; qu'en ce qui concerne notamment le contrôle de constitutionnalité des lois, elle ne peut le faire que, si le contrôle antérieur y a laissé subsister une atteinte sérieuse à un droit fondamental garanti par la Constitution ou à une norme de référence du contrôle de constitutionnalité ou, plus généralement, par suite de circonstances nouvelles de droit ; qu'en l'espèce, le recours formé par monsieur Pascal S. MITOWADE n'entre dans aucune des hypothèses exceptionnelles énumérées ; qu'en conséquence, l'article 124 de la Constitution doit recevoir application et la requête de monsieur Pascal S. MITOWADE déclarée irrecevable ;

Considérant qu'en tout état de cause, l'article 519 du code pénal, disposition unique réglementant dans le code pénal la pratique de l'avortement, dispose que : « *Quiconque, sans habilitation et sans qualification médicale procèdera à une interruption de grossesse est puni de la réclusion criminelle à temps de cinq (05) ans à vingt (20) ans et d'une amende de deux cent mille (200.000) francs CFA à cinq cent mille (500.000) francs CFA, alors même que l'interruption soit librement et dûment sollicitée.*

Le double de la peine est encouru lorsque l'interruption, quoique volontaire, est tentée ou accomplie dans un lieu inapproprié et non autorisé par le ministère en charge de la santé.

Si, dans ces conditions, l'interruption de grossesse a été suivie de mort, les auteurs et complices sont punis de la réclusion criminelle à perpétuité.

Les médecins, officiers de santé, sages-femmes, chirurgiens, dentistes, pharmaciens, ainsi que les étudiants en médecine, les étudiants ou employés en pharmacie, herboristes, bandagistes, marchands d'instruments de chirurgie, infirmiers, infirmières, aides-soignants, aides-soignantes, les élèves infirmiers, élèves infirmières, masseurs, masseuses, qui ont indiqué, favorisé ou procuré les moyens de pratiquer l'interruption de grossesse, en contravention aux lois et règlements sont punis de huit (08) jours à un (01) an d'emprisonnement et d'une amende cent mille (100.000) à deux cent mille (200.000) francs CFA. La suspension pendant cinq

(05) ans au moins ou l'interdiction définitive d'exercice de leur profession peut, en outre, être prononcée. S'ils sont agents fonctionnaires de l'Etat, ils sont rétrogradés d'un décrochage au tableau d'avancement de deux (02) ans... » ; qu'il en résulte que le code pénal en vigueur en République du Bénin ne prohibe pas de façon générale la pratique de l'avortement mais punit quiconque y procède sans habilitation et sans qualification médicale ; que dans ces conditions, la requête est irrecevable ;

Sur la demande d'intervention de la Cour

Considérant qu'il ressort du dossier que monsieur Pascal S. MITOWADE sollicite l'intervention de la Cour auprès des autorités compétentes en vue de l'autorisation et de la sécurisation de l'avortement en République du Bénin ; qu'une telle intervention ne relève pas des attributions de la Cour telles que définies aux articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1er : Dit que la requête de monsieur Pascal S. MITOWADE est irrecevable en ce qui concerne le contrôle de constitutionnalité de l'article 519 du code pénal.

Article 2 : Dit que la Cour est incompétente à intervenir aux fins d'autorisation et de sécurisation de l'avortement.

La présente décision sera notifiée à monsieur Pascal S. MITOWADE, à monsieur le Secrétaire général du Gouvernement ; et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix- neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité du maintien d'une détention provisoire.

Rappel des articles 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale. Lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable. Le maintien en détention provisoire est en l'espèce arbitraire eu égard à sa durée.

Violation de la Constitution (OUI).

Rappel de l'article 35 de la Constitution. Le tribunal de première instance n'a pas donné suite à la mesure d'instruction adressée par la Cour.

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 1^{er} juillet 2019, enregistrée à son secrétariat le 16 juillet 2019 sous le numéro 1225/215/REC-19, par laquelle monsieur Daouda TESSILIMI, détenu à la prison civile de Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de son maintien en détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 31 mai 2001 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que, poursuivi pour des faits d'association de malfaiteurs et vol à mains armées, il a été mis sous mandat de dépôt par le juge des Libertés et de la Détention au tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo en vertu d'une ordonnance en date du 26 novembre 2015 ; que sa détention provisoire qui dure déjà plus de quarante-deux (42) mois, n'a pas été prolongée depuis deux (02) ans ; qu'il demande à la Cour de déclarer qu'elle est devenue arbitraire en application des dispositions des articles 147 et 577 du code de procédure pénale;

Considérant que le Juge des Libertés et de la Détention au tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo n'a donné aucune suite à la mesure d'instruction que la Cour lui a adressée suivant correspondance n° 2023/CC/SG du 22 août 2019 ;

Vu les articles 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale ;

Considérant que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution stipule que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de délai ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis les cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05) ans lorsqu'il est poursuivi pour crime ; qu'en outre, la Cour a constamment dit et jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* ».

Considérant qu'en l'espèce, entre le 26 novembre 2015, date du mandat de dépôt, et le 16 juillet 2019, date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé plus de vingt-quatre (24) mois, durée légale maximale de détention provisoire sans que le requérant ait été mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement ; qu'il est en droit de réclamer le bénéfice des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale pour le fait qu'il remplit les conditions pour être mis en liberté d'office ;

Considérant, par ailleurs, qu'il y a lieu de faire au juge des Libertés et de la Détention du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, application de l'article 35 de la Constitution aux termes duquel « *les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction publique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté ...* » pour n'avoir fait aucun effort pour situer la Cour sur sa responsabilité ou non au sujet de la durée de détention provisoire du requérant ou sur l'état de la procédure le concernant ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le maintien en détention de monsieur Daouda TESSILIMI est arbitraire.

Dit que le juge des Libertés et de la Détention du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo a violé l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Daouda TESSILIMI, à monsieur le Juge

des Libertés et de la Détention du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité du maintien d'une détention provisoire.

Rappel des articles 121, alinéa 2 de la Constitution, 30, alinéa 1^{er} et 31, alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle. La requête doit comporter la signature du requérant pour être recevable. Requête dénuée de signature donc **irrecevable. Requête faisant état d'une violation présumée de droits fondamentaux notamment une atteinte à la liberté et le droit d'être jugé dans un délai raisonnable. La Cour se prononce d'office.**

Rappel des articles 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale. Lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable. Délai en détention anormalement long et maintien en détention arbitraire.

Violation de la Constitution (OUI).

Rappel de l'article 35 de la Constitution. Le juge des Libertés et de la Détention n'a pas donné suite à la mesure d'instruction adressée par la Cour.

Violation de la Constitution (OUI).

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 10 août 2019, enregistrée à son secrétariat le 13 août 2019 sous le numéro 1382/235/REC-19, par laquelle maître Valentin AKOHA, agissant au nom et pour le compte de monsieur Sagbo Kouami Emmanuel HOUESSOU, détenu à la prison civile de Parakou, forme un recours en inconstitutionnalité de son maintien en détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que son client, inculpé pour escroquerie et complicité de détournement de deniers publics, a été placé sous mandat de dépôt à la prison civile de Parakou depuis le 10 octobre 2013 et y est maintenu en détention provisoire depuis plus de six (06) ans sans avoir été présenté à une juridiction de jugement ; que la dernière prolongation de la détention provisoire de son client remonte au 31 mars 2015, soit à plus de quatre (04) ans ; que les délais légaux de détention provisoire ayant expiré, il a sollicité conformément aux dispositions des articles 220 alinéa 3 et 147 alinéas 1, 2 et 3 du code de procédure pénale, la mise en liberté d'office de son client ; mais que par arrêt n° 21/17/CLD du 11 mars 2017, la Chambre des Libertés et de la Détention s'y est opposée ; que, d'une part, la détention de son client sans aucun mandat de dépôt valable est arbitraire et viole l'article 6 de la charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, d'autre part, le droit de son client à la présomption d'innocence et celui d'être jugé dans un délai raisonnable prévus par les articles 17 de la Constitution et 7 en ses points b et d de la charte africaine des droits de l'Homme et des peuples sont violés ; que dans un mémoire en date du 02 septembre 2019, le requérant présente les mêmes faits et moyens et demande à la Cour de juger, d'une part, que le maintien en détention de son client est contraire à la Constitution, d'autre part, que le président de la Chambre des Libertés et de la Détention de la Cour d'Appel de Parakou, le juge du premier cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Parakou, le Procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Parakou et le Procureur général près la cour d'Appel de Parakou ont violé la Constitution ;

Considérant que le juge des Libertés et de la Détention au tribunal de première Instance de première classe de Parakou n'a donné aucune suite à la mesure d'instruction que la Cour lui a adressée suivant correspondance n° 2044/CC/SG du 22 août 2019 ;

Sur la recevabilité de la requête de Maître Valentin AKOHA

Vu les articles 121 alinéa 2 de la Constitution, 30 alinéa 1^{er} et 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Considérant qu'aux termes de l'article 31 alinéa 2 du règlement intérieur de la Cour constitutionnelle : « *Pour être valable, la requête émanant d'une organisation non gouvernementale, d'une association ou d'un citoyen doit comporter ses nom, prénoms, adresse précise et signature ou empreinte digitale* » ; que, par ailleurs, selon l'article 30 alinéa 1^{er} du même texte : « *Les parties peuvent se faire assister de toute personne physique ou morale compétente. Celle-ci peut déposer des mémoires signés par les parties concernées* » ; qu'il résulte de ces dispositions que

s'il est reconnu aux parties le droit de se faire assister, la requête doit émaner du requérant et être signée de lui et non d'un tiers, car l'assistance n'est pas assimilable à la représentation, de sorte qu'une requête qui ne comporte pas la signature du requérant lui-même est irrecevable ;

Considérant qu'en l'espèce, la requête de Maître Valentin AKOHA n'est pas revêtue de la signature de son client ; que dès lors, elle doit être déclarée irrecevable ;

Considérant cependant, que cette requête fait état de violation présumée de droits fondamentaux, notamment une atteinte à la liberté et le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; qu'en vertu de l'article 121 alinéa 2 de la Constitution, il y a lieu de se prononcer d'office ;

Sur la détention provisoire et le droit d'être jugé dans un délai raisonnable

Vu les articles 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 du code de procédure pénale ;

Considérant que l'article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution stipule que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ; que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, aucune prolongation de délai ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis les cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai de cinq (05) ans lorsqu'il est poursuivi pour crime ; qu'en outre, la Cour a constamment dit et jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ;

Considérant qu'en l'espèce, entre le 10 octobre 2013, date du mandat de dépôt, et le 13 août 2019, date de la saisine de la Cour, il s'est écoulé plus de cinq (05) ans, sans que monsieur Sagbo Kouami Emmanuel HOUESSO ait été mis en liberté ni présenté à une juridiction de jugement ; que ce délai de cinq (05) ans, qui ne marque même pas la fin de la procédure, est anormalement long, au regard des exigences constitutionnelles et légales ; qu'il y a lieu de juger que le délai mis pour juger monsieur Sagbo Kouami Emmanuel HOUESSO est anormalement long et que son maintien en détention est arbitraire ;

Sur la violation de l'article 35 de la Constitution

Considérant que par ailleurs, il y a lieu de faire au juge des Libertés et de la Détention au tribunal de première Instance de première classe de Parakou, application de

l'article 35 de la Constitution aux termes duquel « *les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction publique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité, dévouement et loyauté ...* » pour n'avoir fait aucun effort pour situer la Cour sur sa responsabilité ou non au sujet de la durée de détention provisoire du requérant ou sur l'état de la procédure le concernant ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le délai mis pour juger monsieur Sagbo Kouami Emmanuel HOUESSOU est anormalement long et que son maintien en détention est arbitraire.

Dit que le juge des Libertés et de la Détention au tribunal de première Instance de première classe de Parakou a violé l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à maître Valentin AKOHA, à monsieur le Juge des Libertés et de la Détention du tribunal de première Instance de première classe de Parakou et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le dix-sept octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
Madame	Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE	Membre
Messieurs	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-491 du 31 octobre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours en inconstitutionnalité d'un cas de nuisances sonores et injonction à un ministre du Gouvernement

Rappel des **articles 114, 117 et 27 de la Constitution**

Les attributions de la Cour au regard des articles 114 et 117 de la Constitution ne lui donnent pas compétence générale aux fins d'injonction à l'égard d'un membre du Gouvernement

Incompétence

Sur le cas de nuisances sonores évoquées, les nombreux transports inopinés de la brigade de la lutte anti-pollution n'ont pas permis de les relever

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 20 mai 2019 enregistrée à son secrétariat le 23 mai 2019 sous le numéro 1018/187/REC-19, par laquelle monsieur Prospère ALLAGBE, 01 BP 6160 Cotonou, forme un « recours en inconstitutionnalité du silence du ministre de l'Intérieur sur un cas de nuisances sonores » ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et les parties en leurs observations à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY, Sylvain NOUWATIN et Rigobert A. AZON, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'une église évangélique non loin de sa maison fait du bruit de manière continue, en dépit des sensibilisations faites par le commissaire de la brigade anti-pollution ; qu'il déclare que la persistance de ces nuisances sonores n'a pas ému l'autorité qui devrait intervenir de manière efficace ; qu'en vertu des articles 8, 9, 15, 27 et 122 de la Constitution, il demande à la haute Juridiction de rappeler à l'ordre le ministre chargé de l'Intérieur ;

Considérant qu'en réponse, le directeur de cabinet du ministère de l'Intérieur et de la Sécurité publique, expose que suite aux différentes plaintes de monsieur Prosper ALLAGBE contre l'église évangélique « Ministère Pentecôtiste Missionnaire » pour nuisances sonores, les fonctionnaires de la brigade de protection du littoral et de la lutte anti-pollution ont invité et sensibilisé l'église mise en cause sur la réglementation relative à la pollution sonore ; que suite aux appels du requérant signalant les manifestations bruyantes gênantes, l'équipe d'intervention de la police a toujours répondu promptement afin de constater les faits en présence des responsables de l'église ; que cependant, la police judiciaire n'a pas encore relevé une quelconque intensité infractionnelle ; que par ailleurs, l'enquête est restée ouverte avec comptes rendus réguliers au procureur de la République près du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou que le requérant a saisi depuis le 12 novembre 2008 ; que cette enquête a permis de conclure que les décibels émis par l'église et son programme de culte ne sont jusque-là pas infractionnels au regard de la loi ; qu'ainsi, l'église ne saurait être sanctionnée ; qu'en outre, c'est en application des dispositions du décret n° 2016-416 du 20 juillet 2016 portant attributions, organisation, et fonctionnement du ministère de l'Intérieur et de la Sécurité publique que la brigade de protection du littoral et de la lutte anti-pollution a entrepris ses actions que le requérant invite la haute Juridiction à évaluer ; qu'il lui est demandé alors de juger de la légalité des actions administratives entreprises ; qu'il demande à la Cour de se déclarer incompétente ;

Sur la demande d'injonction

Considérant que le requérant demande à la haute Juridiction de rappeler à l'ordre le ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique ; que les attributions de la Cour telles que définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ne lui donnent pas compétence générale aux fins d'injonction à l'égard d'un membre du Gouvernement ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente de ce chef ;

Considérant que néanmoins, la requête fait état de la violation des droits de la personne humaine ; qu'en vertu de l'article 121 alinéa 2 de la Constitution, la Cour doit se prononcer d'office ;

Sur le silence du ministre de l'Intérieur sur un cas de nuisances sonores

Considérant qu'aux termes de l'article 27 de la Constitution : « *Toute personne a droit à un environnement sain, satisfaisant et durable et a le devoir de le défendre.* »

L'Etat veille à la protection de l'environnement » ;

Considérant qu'il ne résulte pas du dossier que le ministre en charge de l'Intérieur soit resté dans l'inaction ; que les multiples transports inopinés effectués par la brigade de protection du littoral et de la lutte anti-pollution n'ont pas permis de relever des manquements contre l'église incriminée ; que dès lors, il échet de dire et juger qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Article 1^{er} : **Dit** que la Cour est incompétente pour rappeler à l'ordre un ministre.

Article 2 : Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Prospère ALLAGBE, à monsieur le Ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique et publiée au Journal Officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19-492 du 31 octobre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour délai anormalement long

Le requérant, à l'audience de mise en état le 19 septembre 2019 a déclaré que la Cour suprême a rendu un arrêt de renvoi de son dossier devant une nouvelle composition de la Cour d'appel rendant son recours sans objet. Par conséquent, il ne résulte donc pas des éléments du dossier justifiant que le délai mis par la Cour suprême pour l'examen du pourvoi exercé devant elle est anormalement long

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 11 juin 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1085/194/REC-19, par laquelle monsieur Kévo Gbondonou MANOUTCHE, commerçant, domicilié à Gbodjè, maison EGAH, 03 BP 17 Cotonou, forme un recours pour délai anormalement long dans une affaire pendante devant la chambre judiciaire de la Cour suprême ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY, Sylvain NOUWATIN et Rigobert A. AZON, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que monsieur Kévo Gbondonou MANOUTCHE expose que le 16 janvier 2013, il a exercé un pourvoi en cassation contre l'arrêt n° 2012-337/CC/CA-AB rendu par la Cour d'appel d'Abomey le 18 décembre 2012 ; que le 26 janvier 2015,

par l'organe de son conseil maître Issiaka MOUSTAFA, il a produit son mémoire ampliatif ; que depuis lors, il lui est chaque fois servi par le greffe que le dossier judiciaire est au parquet général près la Cour suprême ; qu'il estime que le délai mis par le Procureur général près la Cour suprême pour prendre ses conclusions est anormalement long et qu'il y a, ce faisant, violation de l'article 7.1.d de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'en réponse, la présidente par intérim de la chambre judiciaire de la Cour suprême, observe que l'instruction du recours du requérant est toujours en cours et que le dossier a été transmis le 31 mars 2017 à monsieur le Procureur général près la Cour suprême pour ses conclusions sans lesquelles aucune décision ne peut être rendue ;

Considérant que comparant à l'audience de mise en état du 19 septembre 2019, monsieur Kévo Gbondonou MANOUTCHE a déclaré à la barre que la Cour suprême a rendu un arrêt de renvoi du dossier de la procédure devant une nouvelle composition de la cour d'Appel pour examen et que son recours était devenu sans objet ;

Considérant qu'il ne résulte pas des éléments du dossier que le délai mis par la Cour suprême pour l'examen du pourvoi exercé devant elle est anormalement long ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Kévo Gbondonou MANOUTCHE, à la présidente par intérim de la chambre judiciaire de la Cour suprême, à monsieur le Procureur général près la Cour suprême, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire

Invocation des **articles 6 et 7.1 d) de la CADHP**

Il résulte du dossier que le requérant a passé environ (20) mois de détention provisoire sans que son mandat de dépôt ne soit renouvelé et sans qu'il n'ait été présenté à une juridiction de jugement alors qu'en la matière, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable. Le maintien en détention du requérant est sans titre et viole la Constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 15 juillet 2019, enregistrée à son secrétariat le 16 juillet 2019 sous le numéro 1237/221/REC-19, par laquelle monsieur Bernard AKLE, détenu à la maison d'Arrêt de Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport, le requérant en ses observations à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY, Sylvain NOUWATIN et Rigobert A. AZON, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que monsieur Bernard AKLE expose que poursuivi pour les faits d'escroquerie avec appel public à l'épargne, il a été inculpé et mis sous mandat de

dépôt n°1616/MA-PN du 23 novembre 2017 puis, écroué à la prison civile de Porto-Novo ; qu'il ajoute que ce mandat de dépôt n'a jamais été renouvelé et que depuis lors, soit environ vingt (20) mois de détention provisoire, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime que son maintien en détention provisoire est contraire à la Constitution ;

Considérant que les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ;

Considérant qu'il résulte du dossier que monsieur Bernard AKLE a été mis en détention provisoire le 23 novembre 2017, qu'à la date de son recours, le 15 juillet 2019, il a passé environ (20) mois de détention provisoire sans que son mandat de dépôt ne soit renouvelé et sans qu'il n'ait été présenté à une juridiction de jugement ;

Considérant que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; qu'il y a lieu de dire que le maintien en détention de monsieur Bernard AKLE, sans titre, constitue une violation de la Constitution.

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Bernard AKLE est contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Bernard AKLE, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDUCIAIRE. Recours en exception d'inconstitutionnalité

Rappel des **articles 122 et 124 al.2 de la Constitution**

DCC 11-011 du 25.02.2011 et DCC 16-145 du 15.09.2016

Autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 18 juillet 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1251/224/REC-19, par laquelle le président de la cour d'Appel de Cotonou transmet à la Cour l'arrêt avant-dire-droit n° 064/CM/19 du 11 juillet 2019 de la chambre civile aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par madame Laminatou Sara DIALLO dans la procédure judiciaire société NSIA Banque assistée de maîtres Vincent TOHOZIN, Olga ANASSIDE et Nicolin ASSOGBA, Avocats, contre la société Bell Bénin communication SA, Salifou ISSA assisté de maître Simplicie DATO et Laminatou Sara DIALLO assistée de maître Sadikou ALAO et Alfred BOCOVO ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et Maître Olga ANASSIDE, Avocat conseil de la requérante, en ses observations orales à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'absence de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs Rigobert A. AZON, André KATARY et Sylvain NOUWATIN, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que madame Laminatou Sara DIALLO a soulevé l'inconstitutionnalité des articles 269 et 270 alinéa 3 de l'acte uniforme portant organisation des procédures simplifiées de recouvrement et voies d'exécution d'une part, et des articles 59 et 60 de la loi n° 2008-07 du 28 février 2011 portant code de procédure civile commerciale sociale administrative et des comptes modifiée par la loi n° 2016-16 du 28 juillet 2016 d'autre part, au motif qu'ils violent le principe d'égalité garanti par la Constitution en son article 26 ; que la signification à personne et la signification à domicile n'offrent pas les mêmes chances aux intéressés car une personne à qui la signification a été faite à domicile peut être victime d'une négligence ou d'un retard ce qui la prive du droit à la défense ; qu'en conséquence elle demande à la Cour de déclarer contraires à la Constitution ces dispositions ;

Vu l'article 122 de la Constitution

Considérant qu'aux termes de l'article 122 de la Constitution « *tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois soit directement soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction Celle-ci doit intervenir dans un délai de trente jours* » ; qu'il découle de cette disposition que l'exception d'inconstitutionnalité doit porter sur la question de la conformité à la Constitution d'une loi applicable à un procès ; qu'au sens de cette disposition la loi doit être entendue comme une règle écrite, générale, impersonnelle et permanente, votée par le Parlement et promulguée par le Président de la République ou déclarée exécutoire par la Cour ;

Considérant qu'en l'espèce, la requérante soulève d'une part, l'inconstitutionnalité des dispositions communautaires notamment les articles 269 et 270 alinéa 3 de l'acte uniforme portant organisation des procédures simplifiées de recouvrement et des voies d'exécution dont le contrôle de conformité à la Constitution échappe au juge constitutionnel et, d'autre part, les articles 59 et 60 de la loi n° 2008-07 du 28 février 2011 portant code de procédure civile, commerciale, sociale, administrative et des comptes pour violation du principe d'égalité et du droit à la défense ;

Considérant qu'aux termes de l'article 124 alinéa 2 de la Constitution : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours. Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles.* » ;

Considérant que par les décisions DCC 11-011 du 25 février 2011 et DCC 16-145 du 15 septembre 2016 la Cour constitutionnelle a déclaré conforme à la Constitution en toutes ses dispositions la loi n° 2016-16 du 28 juillet 2016 modifiant et complétant la loi n° 2008-07 du 28 février 2011 portant code de procédure civile, commerciale, sociale, administrative et des comptes, votée par l'Assemblée nationale le 16 octobre 2008 et mise en conformité avec la Constitution le 26 octobre 2010 ; qu'il s'en suit qu'il y a autorité de chose jugée ; qu'il échet de dire que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par madame Laminatou Sara DIALLO est irrecevable ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par madame Laminatou Sara DIALLO est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à madame Laminatou Sara DIALLO, à monsieur le Président de la Cour d'Appel de Cotonou et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph	DJOGBENOU	Président
	Razaki	AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi	MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue

Invocation des **articles 6 et 7.1 d) de la CADHP**

Le requérant a passé six (06) ans cinq (05) mois en détention sans être présenté à une juridiction de jugement alors qu'en la matière, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable. La détention provisoire du requérant est anormalement longue

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 23 mars 2019, enregistrée à son secrétariat le 27 mars 2019 sous le numéro 0709/147/REC-19, par laquelle monsieur Soulé ALLASSANE, détenu à la maison d'Arrêt de Cotonou, forme une demande de dénonciation pour détention anormalement longue et violation des droits de l'Homme ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Joseph DJOGBENOU en leur rapport et le requérant en ses observations orales à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'absence de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs Rigobert A. AZON, André KATARY et Sylvain NOUWATIN, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été inculpé pour association de malfaiteurs, vol à mains armées, coups et blessures volontaires ayant entraîné une infirmité permanente et mis sous mandat de dépôt n° 05227/RP/12/00031/RI/12 par le juge du premier Cabinet des mineurs du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, le 29 octobre 2012 ; qu'il ajoute que le dernier renouvellement de son mandat de dépôt remonte au 04 mai 2015 et que depuis lors, soit plus de six (06) ans cinq (05) mois de détention provisoire, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime, au regard de la Constitution, de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et du code de procédure pénale, que le délai de sa détention provisoire est anormalement long ;

Considérant qu'en réponse, le juge du premier Cabinet des mineurs du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, indique que le dossier COTO-2012/RP/05227 CABN/2012/ R/00031 ; MP c/AYIDJINOUE Modeste et autres a été déjà clôturé le 19 mai 2015 et transmis à la cour d'Appel de Cotonou par le juge du deuxième Cabinet des mineurs du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou par lettre n°050/CABN/2015 du 03 juin 2015 aux fins ;

Considérant que les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ...le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que par ailleurs, l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale énonce : « Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de : cinq (05) ans en matière criminelle, trois (03) ans en matière correctionnelle ». Il découle de cette disposition qu'en matière criminelle, le délai maximum pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement est de cinq (05) ans et par voie de conséquence, la détention provisoire ne saurait dépasser ce délai ;

Considérant qu'il résulte du dossier que monsieur Soulé ALLASSANE a été mis en détention provisoire le 29 octobre 2012 ; qu'à la date de son recours, le 27 mars 2019, il a passé six (06) ans cinq (05) mois de détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que dès lors, il y a lieu de dire que sa détention provisoire est anormalement longue ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Soulé ALLASSANE est anormalement longue et contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Soulé ALLASSANE, à monsieur le président par intérim du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire

Invocation de l'article 7.1 d) de la CADHP

Le requérant a été placé sous mandat de dépôt le 06 janvier 2016 dans le cadre d'une procédure judiciaire et que depuis , son dossier est resté au cabinet du juge d'instruction ; l'inactivité d'un cabinet d'instruction ne saurait justifier le maintien en détention d'un citoyen ; dès lors la détention du requérant est à la fois arbitraire et anormalement longue

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 25 avril 2019 enregistrée à son secrétariat le 26 avril 2019, sous le numéro 0876/169/REC-19, par laquelle monsieur Casimir AGON, détenu à la maison d'arrêt de Porto-Novo, introduit un recours aux fins de voir sa détention provisoire déclarée arbitraire et contraire à la Constitution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Madame C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Joseph DJOGBENOU en leur rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 31 octobre 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'absence de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs Rigobert A. AZON, André KATARY et Sylvain NOUWATIN, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'il est poursuivi des faits d'empoisonnement et détenu provisoirement depuis le 06 janvier 2016 ; qu'il explique qu'en violation de l'article 43 du code de procédure pénale, sa détention n'a plus été prolongée conformément aux délais légaux ; que l'inactivité du quatrième cabinet d'instruction en charge de son dossier est de nature à retarder indéfiniment son procès ; qu'il demande à la Cour d'examiner son dossier, de constater sur le fondement des articles 147 et 577 du code de procédure pénale, l'inconstitutionnalité de sa détention provisoire et de la déclarer arbitraire ;

Considérant qu'en réponse, le juge par intérim en charge du dossier, explique que le juge du 4^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe a été muté à un autre poste, par décret du 24 octobre 2018 ; que le greffier dudit cabinet a été également muté, provoquant ainsi la vacance du cabinet dont l'une des conséquences est la non prolongation de la détention provisoire de monsieur Casimir AGON à la date du 06 janvier 2019 ; qu'à sa prise de service, il a accompli toutes les diligences nécessaires à l'évolution de la procédure ; qu'à l'étape du juge des libertés et de la détention, celui-ci a renvoyé le dossier à son cabinet sans statuer ;

Vu l'article 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples susvisé, « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant que monsieur Casimir AGON, a été placé sous mandat de dépôt le 06 janvier 2016 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que depuis cette date son dossier est resté au Cabinet du quatrième juge d'instruction ; que l'inactivité d'un cabinet d'instruction ne saurait justifier le maintien sans titre en détention ni le délai anormalement long d'une détention ; qu'il échet de dire que la détention provisoire de l'intéressé, à la fois arbitraire et anormalement longue, constitue une violation de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Casimir AGON est arbitraire, anormalement longue et contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Casimir AGON, à monsieur le Juge du quatrième Cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co Rapporteur,	Le Président,
-------------------	---------------

Joseph DJOGBENOU.-	Joseph DJOGBENOU.
---------------------------	--------------------------

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'intervention d'une régularisation administrative

Rappel des **articles 114 de la Constitution**

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 mai 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0957/177/REC-19, par laquelle monsieur Paul LOWANOU s/c monsieur René HOUSSOU, lot 4 Placodji maison feu Parfait HOUSSOU, BP 163 Cotonou, forme une demande d'intervention ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Joseph DJOGBENOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'absence de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs Rigobert A. AZON, André KATARY, et Sylvain NOUWATIN, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que malade et hospitalisé pendant un mois, il a fait l'objet d'une thérapie traditionnelle ; qu'à la suite de son rétablissement, qu'alors qu'il tentait de reprendre service, l'administration lui a notifié sa radiation ; qu'il demande à la Cour d'intervenir aux fins de régularisation de sa situation administrative ;

Considérant qu’une telle demande n’entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies aux articles 114 et 117 de la Constitution; qu’il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Paul LOWANOU, à monsieur le Chef d’Etat-Major général des armées et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-498 du 31 octobre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour non-paiements de droits et soldes de licenciement

Rappel des **articles 114 de la Constitution**

Le requérant sollicite la Cour pour intervenir auprès de la SONAPRA en liquidation pour le paiement de ses droits de licenciement

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 juin 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date, sous le numéro 1058/193/REC-19, par laquelle monsieur Frédéric Zinsou ALOWAKOU, BP 493 Cotonou, forme un recours contre la SONAPRA en liquidation pour non-paiement de ses droits et soldes de licenciement ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï madame C. Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Joseph DJOGBENOU en leur rapport et le requérant en ses observations orales à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'absence de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs Rigobert A. AZON, André KATARY et Sylvain NOUWATIN, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que la SONAPRA en liquidation s'oppose au paiement en sa faveur de ses droits de licenciement tels qu'ils résultent d'une décision de justice;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que le requérant sollicite de la Cour d'intervenir auprès des autorités de la SONAPRA en liquidation pour le règlement de ses droits ; que cette demande n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que définies aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il y a lieu de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Frédéric Zinsou ALOWAKOU, à monsieur le liquidateur de la SONAPRA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-499 du 31 octobre 2019

CONSEIL ECONOMIQUE ET SOCIAL. Recours en invalidation de sièges d'élus au CES au titre des représentants de OSC

La demande relève du contrôle de la légalité alors que la Cour juge de la constitutionnalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 juillet 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1187/203/REC-19, par laquelle monsieur Hyacinthe Fabrice GANSA, demeurant à Cotonou, BP 03 Allada, forme un recours en vue de l'invalidation des sièges de messieurs Vincent Koba et Victor GBEDO, élus membres du Conseil économique et social (CES) les 04 et 05 juillet 2019 au titre de représentants des Organisations de la Société civile (OSC) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame C. Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Joseph DJOGENOU en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'absence de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs Rigobert A. AZON, André KATARY et Sylvain NOUWATIN, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que plusieurs irrégularités ont entaché le déroulement du scrutin ayant conduit à la désignation les 04 et 05 juillet 2019 des représentants des Organisations de la Société civile (OSC) pour siéger au Conseil économique et social (CES) ; qu'il fait état des faits de retard dans le démarrage du scrutin et d'irrégularités dans le déroulement du scrutin au regard desquels

il demande à la Cour d’invalidier l’élection de messieurs Vincent Koba et Victor GBEDO déclarés élus à l’issue du scrutin ;

Considérant que la demande relève du contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité, ne saurait en connaître ; qu’il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hyacinthe Fabrice GANSA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours aux fins de statuer sur une exception d'inconstitutionnalité

Rappel de l'article 122 de la Constitution

L'exception d'inconstitutionnalité doit porter sur la question de la conformité à la Constitution d'une loi applicable à un procès ; dans le cas échéant, elle ne porte pas sur une telle question

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une lettre en date à Cotonou du 19 août 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1419/240/REC-19, par laquelle le président de la cour d'Appel de Cotonou a transmis à la Cour, l'arrêt ADD n° 88/DPF/19 du 13 août 2019, aux fins de statuer sur l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Barthélémy YETIN, assisté de maître Magloire YANSUNNU, devant la cour d'Appel de Cotonou statuant en matière civile de droit de propriété foncière, dans la procédure judiciaire n° 133/RG-2012, YETIN Barthélémy et 3 autres C/Héritiers de feu DOUTETIEN, assistés de maître Sakariyaou NOUROU-GUIWA ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et monsieur Joseph DJOGBENOU en leur rapport et maître NOUROU-GUIWA Sakariyaou, conseil du requérant en ses observations à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY, Sylvain M. NOUWATIN et Rigobert

A. AZON, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que monsieur Barthélémy YETIN a soulevé devant la cour d'Appel de Cotonou, une exception d'inconstitutionnalité aux motifs que les juges composant la deuxième chambre de droit de propriété foncière de la cour d'Appel de Cotonou devant laquelle sa cause est pendante ont méconnu ses droits de la défense et violé l'article 35 de la Constitution ;

Vu l'article 122 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 122 de la Constitution : « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, soit directement, soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction. Celle-ci doit surseoir jusqu'à la décision de la Cour constitutionnelle qui doit intervenir dans un délai de trente jours* » ; qu'il découle de cette disposition que l'exception d'inconstitutionnalité doit porter sur la question **de la conformité à la Constitution d'une loi applicable à un procès** ; qu'en l'espèce, l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Barthélémy YETIN ne porte pas sur une telle question ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que l'exception d'inconstitutionnalité soulevée par monsieur Barthélémy YETIN est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Barthélémy YETIN, à maître Magloire YANSUNNU, aux héritiers de feu DOUTETIEN, à maître Sakariyaou NOUROU-GUIWA, à monsieur le Président de la Cour d'Appel de Cotonou et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-501 du 31 octobre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours aux fins d'un report de décision de radiation

Rappel des **articles 114 de la Constitution**

Le requête tend à faire apprécier par la Cour la radiation du requérant de l'effectif des Forces armées béninoises

Demande hors du champ de compétence de la Cour

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey-Djègbé, enregistrée au secrétariat de la Cour constitutionnelle le 16 mai 2019 sous le numéro 0974/179/REC-19, par laquelle monsieur Hermann Boris ATIMBADA, ex-sergent-chef, ex-lieutenant des Forces armées béninoises, 01 BP 03 P/N Abomey-Djègbé, forme une demande de report de la décision de sa radiation ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs André KATARY et Joseph DJOGBENOU en leur rapport et les parties en leurs observations à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY, Sylvain M. NOUWATIN et Rigobert A. AZON, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose qu'admis aux concours d'entrée dans les écoles nationales et étrangères de formation d'officiers au titre de l'année 2011-2012, il a suivi avec succès ladite formation ; que par la suite, le dossier ayant servi

à cette formation a été remis en cause et son admissibilité invalidée ; que c'est ainsi qu'il a été puni, traduit en conseil de discipline le 24 décembre 2018 par décision n°1765/MDN/DC/SG/DAF/SRHDS/DADC/SP/- C du 26 septembre 2018 puis radié des Forces armées béninoises par décision n° 0247/MDN/DC/SG/DAF/SRHDS/DADC/SP/-C du 20 février 2019 ; qu'il conteste la décision de sa réforme et s'en remet à la Cour ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que la requête de monsieur Hermann Boris ATIMBADA tend à faire apprécier par la Cour la régularité de sa radiation de l'effectif des Forces armées béninoises ; qu'une telle demande relève d'un contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité ne saurait en connaître ; qu'il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Hermann Boris ATIMBADA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-502 du 31 octobre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours en inconstitutionnalité de la demande d'autorisation de ratification d'une convention internationale.

Rappel des articles 3, 122 et 146 de la Constitution

Seulement le Président de la République ou le Président de l'Assemblée nationale peuvent soumettre au contrôle de la Cour les traités ou accords internationaux avant leur ratification

Défaut de qualité

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 13 février 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0375/064/REC-19, par laquelle monsieur Enagnon Brice SOHOU, ès-qualité président du Conseil d'administration de l'ONG African Monitoring Observatory on Climate, Waters, Earth, and Cultures (AMOClim WEC) sise au carré 2257/2258 Kouhounou Cotonou Bénin, 10 BP 1178 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de la demande d'autorisation de ratification de la Convention internationale de la Protection des Obtentions végétales (UPOV) adoptée le 19 mars 1991, introduite par le Gouvernement du Bénin ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 31 octobre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE et de messieurs André KATARY, Sylvain NOUWATIN et Rigobert A. AZON, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement trois de ses membres ;

Considérant que le requérant expose que le Gouvernement du Bénin a introduit une demande d'autorisation de ratification de la Convention internationale de la Protection des Obtentions végétales (UPOV) adoptée à Genève le 19 mars 1991 ; que cette convention qui interdit aux agriculteurs de vendre des semences ou du matériel de reproduction obtenus de la plantation d'une variété végétale protégée, limitant ainsi leur source de revenus et leur capacité à accéder aux semences, est contraire au droit à l'autodétermination des peuples, au droit à la pleine souveraineté alimentaire garantis par la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ainsi qu'à plusieurs autres textes internationaux, législatifs et réglementaires applicables au Bénin ; que pour cela, il estime que la demande d'autorisation de sa ratification est contraire à la Constitution ;

Vu les articles 3,122, 144 et 146 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 122 de la Constitution, « *Tout citoyen peut saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, soit directement, soit par la procédure de l'exception d'inconstitutionnalité invoquée dans une affaire qui le concerne devant une juridiction. Celle-ci doit surseoir jusqu'à la décision de la Cour constitutionnelle qui doit intervenir dans un délai de trente jours* » ; que les articles 144 et 146 de la Constitution disposent respectivement : « **Le président de la République négocie et ratifie les traités et accords internationaux** » ; « **Si la Cour constitutionnelle saisie par le Président de la République ou par le Président de l'Assemblée nationale a déclaré qu'un engagement international comporte une clause contraire à la Constitution, l'autorisation de le ratifier ne peut intervenir qu'après la révision de la Constitution** » ; qu'il résulte de ces dispositions que si la Constitution donne pouvoir aux citoyens de saisir la Cour constitutionnelle sur la constitutionnalité des lois, seulement le Président de la République ou le Président de l'Assemblée nationale peuvent soumettre au contrôle de la Cour les traités ou accords internationaux, avant leur ratification ; qu'en l'espèce, le requérant, monsieur Enagnon Brice SOHOU, ne justifie ni de la qualité de Président de la République ni de celle de Président de l'Assemblée nationale ; que sa requête encourt l'irrecevabilité ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la requête de monsieur Enagnon Brice SOHOU est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à monsieur Enagnon Brice SOHOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le trente-et-un octobre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-503 du 31 octobre 2019 2019

LOI ORDINAIRE. Loi n° 2019-39 portant amnistie des faits criminels, délictuels et contraventionnels commis lors des élections législatives d'avril 2019, adoptée par l'Assemblée nationale le 31 octobre 2019

Fondement des **articles 117 et 121 de la Constitution**

Requête recevable

Conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie par correspondance en date à Cotonou du 06 novembre 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1907/326/REC-19 par laquelle monsieur le Président de la République, sur le fondement des articles 117 et 121 de la Constitution, défère à la haute Juridiction pour contrôle de conformité à la Constitution, la loi n° 2019-39 portant amnistie des faits criminels, délictuels et contraventionnels commis lors des élections législatives d'avril 2019, adoptée par l'Assemblée nationale en sa séance du 31 octobre 2019 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée le 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï Monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et le représentant du Président de la République en ses observations orales à l'audience plénière spéciale du 06 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf cas de force majeure dûment constatée au procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie José de DRAVO ZINZINDOHOUE, de messieurs André KATARY et Sylvain NOUWATIN, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre (04) de ses membres ;

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République trouve son fondement dans les dispositions des articles 117, 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée le 31 mai 2001 instituant à son profit une faculté à saisir la haute Juridiction aux fins de contrôle de constitutionnalité des lois qui ne relèvent pas, comme en l'espèce, du domaine du contrôle *a priori* obligatoire ; qu'en outre, la loi soumise au contrôle de la Cour, adoptée par l'Assemblée nationale le 31 octobre 2019, a été transmise au Président de la République le 04 novembre 2019 ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 06 novembre 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la Constitution ; qu'en conséquence, sa requête est recevable ;

Considérant que l'examen de la loi déferée révèle que toutes ses dispositions sont conformes à la Constitution ;

En conséquence,

Article 1^{er} : Dit que la requête de monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Sont conformes à la Constitution toutes les dispositions de la loi n° 2019-39 portant amnistie des faits criminels, délictuels et contraventionnels commis lors des élections législatives d'avril 2019, adoptée par l'Assemblée nationale le 31 octobre 2019.

La présente décision sera notifiée à Monsieur le Président de la République, à Monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le six novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19-504 du 31 octobre 2019

LOI FONDAMENTALE. Loi n° 2019-40 portant révision de la loi n° 90-32 du 11 décembre 1990 portant Constitution de la République du Bénin

Invocation des **articles 154, 155 et 156 de la Constitution**

Requête recevable

Conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie par correspondance en date à Cotonou du 06 novembre 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1906/325/REC-19 par laquelle monsieur le Président de la République soumet au contrôle de conformité à la Constitution, la loi constitutionnelle n° 2019-40 portant révision de 47 articles de la loi n° 90-32 du 11 décembre 1990 portant Constitution de la République du Bénin, adoptée par l'Assemblée nationale en sa séance du 31 octobre 2019 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée le 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où Monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le représentant du Président de la République en ses observations à l'audience plénière spéciale du 06 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant qu'aux termes de l'article 16 de la loi organique sur la Cour constitutionnelle : « *Les décisions et avis de la Cour constitutionnelle sont rendus par cinq conseillers au moins, sauf en cas de force majeure dûment constatée au Procès-verbal* » ;

Considérant que l'indisponibilité de madame Cécile Marie-José de DRAVO ZINZINDOHOUE, de messieurs NOUWATIN M. Sylvain et André KATARY, Conseillers, constitue un cas de force majeure qui habilite la Cour à statuer avec seulement quatre de ses membres ;

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République trouve son fondement dans les dispositions des articles 117, 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle

modifiée le 31 mai 2001 ; qu'en outre, la loi adoptée par l'Assemblée nationale le 31 octobre 2019 a été transmise au Président de la République le 04 novembre 2019 ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 06 novembre 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la Constitution ; qu'en conséquence, la requête est recevable ;

Considérant que le pouvoir constituant détenu par le peuple par voie référendaire et par l'Assemblée nationale dans le cadre des dispositions des articles 154 et 155 de la Constitution est souverain dans les conditions et sous le respect des procédures fixées par la Constitution ; que pour examiner la conformité à la Constitution de la loi de révision, la haute Juridiction procède, alors, d'une part, au contrôle du respect par l'Assemblée nationale de la procédure de révision conformément aux articles 154 et 155 de la Constitution et, d'autre part, au contrôle du respect par la représentation nationale des dispositions énoncées à l'article 156 de la Constitution ; qu'en cas de nécessité, la Cour constitutionnelle procède, également, à la correction de toute erreur matérielle ou formelle ;

Vu les articles 154, 155 et 156 de la Constitution ;

1- Sur le respect de la procédure de révision de la Constitution

Considérant que l'article 154 de la Constitution dispose : « *L'initiative de la révision de la Constitution appartient concurremment au président de la République, après décision prise en Conseil des ministres, et aux membres de l'Assemblée nationale. Pour être pris en considération, le projet ou la proposition de révision doit être voté à la majorité des trois quarts des membres composant l'Assemblée nationale* » ; quant à l'article 155, il dispose : « *La révision n'est acquise qu'après avoir été approuvée par référendum, sauf si le projet ou la proposition en cause a été approuvé à la majorité des quatre cinquièmes des membres composant l'Assemblée nationale* » ;

Considérant qu'il résulte de ces dispositions que le projet ou la proposition de la loi de révision de la Constitution est soumis préalablement à une délibération pour sa prise en considération par la majorité des trois quarts des membres composant l'Assemblée nationale ; qu'en cas de délibération favorable à la prise en considération, la révision n'est approuvée que par référendum à moins que le projet ou la proposition soit approuvé par la majorité des quatre cinquièmes des membres composant l'Assemblée nationale ;

Considérant qu'en l'espèce, la révision de la Constitution a été entreprise à l'initiative d'un groupe de députés par une proposition de loi ; que cette proposition de loi a été soumise le 31 octobre 2019 à un premier vote pour sa prise en considération approuvée à l'unanimité des 83 députés composant l'Assemblée nationale ; qu'à la suite de cette délibération favorable à la prise en considération, la proposition a été soumise à nouveau à la représentation nationale et approuvée à l'unanimité des

83 députés composant ladite Assemblée ; qu'il y a lieu de dire que la procédure de révision est conforme aux dispositions visées de la Constitution ;

2- Sur le respect de l'article 156 de la Constitution

Considérant qu'il résulte de ce texte que : « *Aucune procédure de révision ne peut être engagée ou poursuivie lorsqu'il est porté atteinte à l'intégrité du territoire. La forme républicaine et la laïcité de l'Etat ne peuvent faire l'objet d'une révision* » ; qu'il est constant qu'au moment où la procédure de révision de la Constitution a été engagée et examinée, l'intégrité du territoire national ne faisait l'objet d'aucune atteinte ; que par ailleurs, la forme républicaine et la laïcité de l'Etat n'ont pas fait l'objet de révision ; qu'il y a lieu de dire que la loi de révision est conforme à l'article 156 de la Constitution ;

3- Sur les erreurs matérielles et les corrections de forme

Considérant que la loi déferée porte « **loi constitutionnelle** portant révision de la loi n°90-32 du 11 décembre 1990 portant Constitution de la République du Bénin » ; que l'expression «**loi constitutionnelle**» ne ressortit d'aucune disposition de la Constitution et *a fortiori*, de celles relatives à la révision de la Constitution ; qu'au demeurant, une loi constitutionnelle est tantôt synonyme de la Constitution elle-même, tantôt désigne une loi de révision de la Constitution ; qu'enfin, la loi de révision ne saurait porter une dénomination différente de celle qu'elle révisé ;

Considérant qu'il s'agit d'une erreur matérielle, c'est-à-dire, d'une inexactitude qui s'est glissée dans la rédaction de l'intitulé de la loi qui appelle une simple rectification sans qu'il soit besoin de la soumettre, pour cette raison, à la délibération de l'Assemblée nationale ; qu'il faut dès lors dire que la loi soumise à examen est intitulée : « **Loi n° 2019-40 portant révision de la loi n°90-32 du 11 décembre 1990 portant Constitution de la République du Bénin** » ;

Considérant qu'en définitive, l'erreur matérielle corrigée, que la loi soumise à examen est conforme à la Constitution ;

En conséquence,

Article 1^{er} : Dit que la requête de monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Dit que la présente loi de révision est intitulée : « **loi n° 2019-40 portant révision de la loi n° 90-32 du 11 décembre 1990 portant Constitution de la République du Bénin** » .

Article 3 : Dit que la loi n° 2019-40 portant révision de la loi n° 90-32 du 11 décembre 1990 portant Constitution de la République du Bénin est conforme à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à Monsieur le Président de la République, à Monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le six novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 505 du 07 novembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours en inconstitutionnalité contre la loi portant statut général de la Fonction publique pour discrimination.

Rappel de l'article 124 de la Constitution : loi déclarée constitutionnelle par la décision DCC 17-142 du 13.07.2017 ; autorité de chose jugée

Irrecevabilité

La Cour constitutionnelle,

Saisie par une requête en date à Lokossa, du 02 avril 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 0746/152/REC-19, par laquelle monsieur Félicien MITOKPE, BP 36, Lokossa, forme un recours contre la loi portant statut général de la Fonction publique pour discrimination ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et les parties en leurs observations à l'audience plénière du 07 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que la loi portant statut général de la fonction publique est discriminatoire relativement à la date d'admission à la retraite de certains agents ; qu'il affirme que la date de départ à la retraite des agents recrutés avant le Programme d'Ajustement Structurel a été prorogée de 5 ans ce qui leur permet de faire plus de 30 ans de service tandis que ceux qui ont subi le gel provoqué par ledit programme n'ont pas la possibilité d'en faire autant ;

Considérant qu'en réponse, l'Assemblée nationale par l'organe du secrétaire général soutient qu'il y a autorité de chose jugée en raison de ce que la loi a déjà fait l'objet de contrôle de constitutionnalité ;

Vu l'article 124 de la Constitution

Considérant qu'il résulte de ce texte que : « *Les décisions de la Cour constitutionnelle ne sont susceptibles d'aucun recours. Elles s'imposent aux pouvoirs publics et à toutes les autorités civiles, militaires et juridictionnelles.* » ;

Considérant que par décision DCC 17-142 du 13 juillet 2017 la Cour constitutionnelle a rendu exécutoire en toutes ses dispositions la loi n°2015-18 du 17 janvier 2018 portant statut général de la fonction publique, votée par l'Assemblée nationale le 02 avril 2015 et mise en conformité avec la Constitution le 23 février 2017 ; qu'il s'en suit qu'il y a autorité de chose jugée ; qu'en conséquence, il échet de dire et juger que la requête est irrecevable ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la requête est irrecevable.

La présente décision sera notifiée à Monsieur Félicien MITOKPE, à Monsieur le Président de l'Assemblée nationale et, publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 506 du 07 novembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours contre les actes d'un commissaire de police

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour

Contrôle de légalité

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Abomey du 24 mai 2019, enregistrée à son secrétariat le 28 mai 2019 sous le numéro 1032/189/REC-19, par laquelle monsieur Séverin TAFFODE, BP 384 Abomey, forme un recours contre le commissaire de Police Martin ILLOU ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le commissaire Martin ILLOU a fait intrusion au palais de Dah AGUESSY-VOGNON lors d'une cérémonie coutumière de libation, l'interpella et le conduisit devant un autre dignitaire du nom de KEFA SAGBADJOU ; qu'il demande à la Cour de déclarer contraires à la Constitution ces agissements ;

Considérant qu'en réponse, le commissaire résiste aux allégations du requérant ; qu'il explique qu'il a été instruit par l'adjoint au maire de la ville d'Abomey aux fins de suspendre la cérémonie qui se déroulait en violation de la réglementation qui soumet la tenue de telles manifestations à une déclaration préalable aux autorités compétentes ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution

Considérant que la requête vise à faire examiner par la Cour la régularité de l'intervention de la Police républicaine d'une cérémonie coutumière ; qu'une telle

demande relève du contrôle de la légalité ; que la Cour, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'il y a donc lieu pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Séverin TAFFODE et à monsieur martin ILLOU et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert Adoumènou AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours contre le barreau de l'Ordre des avocats

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour : le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans une procédure l'opposant à d'autres particuliers et au barreau. Il est en outre demandé à la Cour de combattre l'impunité et la corruption dans le milieu judiciaire.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 19 novembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 21 novembre 2018 sous le numéro 2556/421/REC-18, par laquelle monsieur Alain J. DIOGO, 03 BP 499 Gbewa, 7^{ème} arrondissement, Cotonou, forme un recours contre le barreau de l'Ordre des Avocats du Bénin pour chantage contre la CRIET et le Gouvernement pour non-assistance à personne en danger ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert A. AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour dans le règlement du différend qui l'oppose au barreau dont il a vainement requis le concours au commissariat d'Aïdjèdo, suite à une agression physique sur sa personne ; que les Avocats qui devraient l'assister lui ont plutôt extorqué des fonds sans pour autant assurer sa défense alors même qu'il se retrouvait dans une situation éminemment conflictuelle ; que par ailleurs, qu'au lieu d'accompagner le Gouvernement dans la lutte impartiale qu'il mène contre la corruption et l'impunité afin d'instaurer une nation plus juste et prospère, notamment dans le processus de mise en place de la Cour de répression des infractions économiques et du terrorisme, le barreau travaille à saper tous les efforts consentis par le Gouvernement en vue du développement du pays ;

Considérant qu'en réponse, le bâtonnier de l'Ordre des Avocats, sur le fondement de l'article 24 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001, relève que les questions

soulevées par le présent recours n'ayant aucun lien avec la constitutionnalité des lois, la Cour n'a pas vocation à en connaître ; que les faits tels que rapportés sont infondés et que le requérant ne saurait en établir la matérialité ; que maître Casimir Marin HOUNTO a été commis d'office pour assister le requérant dans la procédure n° 04821/RP/2016 pendante devant le tribunal de première instance de première classe de Cotonou, mais le justiciable a préféré les diligences de l'avocat dans un autre contentieux contre sa mère et ses frères ; que les sollicitations du requérant sont perplexes et que ses allégations et prétentions ne laissent pas transparaître une demande claire et concrète ; qu'il fait observer enfin la vacuité et l'imprécision du recours et demande à la Cour de le déclarer irrecevable ;

Considérant qu'en réplique monsieur Alain J. DIOGO fustige le caractère peu véridique des allégations du bâtonnier ; qu'il donne des détails sur son agression et explique ses aller-retours entre les commissariats, les brigades de gendarmerie et le parquet de Cotonou sans pour autant avoir gain de cause ; qu'il se désole qu'en sa qualité de victime, tout se soit ligué contre lui ; qu'il demande in fine à la Cour de combattre l'impunité et la corruption ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que monsieur Alain DIOGO sollicite l'intervention de la Cour dans une procédure qui l'oppose à d'autres particuliers devant les tribunaux de l'ordre judiciaire, d'une part, et d'autre part, au barreau, puis il demande à la haute juridiction de combattre l'impunité et la corruption qui sévissent dans le milieu judiciaire ; que ni la Constitution en ses articles 114 et 117 susvisés, ni aucune autre loi ne donne une telle compétence à la Cour ; que dès lors, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Alain J. DIOGO, à monsieur le bâtonnier de l'Ordre des Avocats du Bénin et, publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours des agents occasionnels du Recensement administratif à Vocation d'Etat Civil (RAVEC) en vue de leur reversement en agents contractuels de l'Etat. Demande d'intervention de la Cour pour régularisation d'une situation administrative.

Rappel des articles 26, alinéa 1, 114 et 117 de la Constitution. Demande hors du champ de compétence de la Cour : l'appréciation du processus de reversement querellé des agents occasionnels recrutés dans le cadre du RAVEC ne relève pas des compétences de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 28 janvier 2019, enregistrée à son secrétariat le 29 janvier 2019 sous le numéro 0231/061/REC-19, par laquelle les agents occasionnels du Recensement Administratif à Vocation d'Etat Civil (RAVEC) ayant servi au sein des tribunaux, forment un recours aux fins de leur reversement en agents contractuels de l'Etat ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Rigobert A. AZON en son rapport et les observations des représentants des requérants à l'audience plénière du 07 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants, se plaignent de ce que recrutés comme des agents occasionnels du RAVEC pour servir auprès des tribunaux dans le cadre dudit projet en 2006, ils n'ont pas été reversés en agents contractuels de l'Etat à l'instar de leurs collègues qui ont servi au siège du projet ; qu'ils affirment être victimes des erreurs et négligences administratives quand bien même ils remplissent les conditions requises pour leur reversement ; que des recours antérieurs ont permis d'enclencher la procédure de leur reversement qui s'est arrêtée à l'étape de la direction de l'administration et des finances du ministère de la justice ; qu'en raison de ce blocage qu'ils sollicitent l'intervention de la Cour aux fins de voir leur situation administrative régularisée ;

Considérant qu'en réponse, le ministre du Travail et de la Fonction publique, par l'organe de son secrétaire général, soulève l'incompétence de la cour au motif que le présent recours ne repose sur aucun fondement tiré de la violation d'une quelconque disposition de la Constitution ; qu'il estime que les requérants veulent tromper la religion de la Cour en l'amenant à intervenir dans une procédure relevant du contrôle de légalité ; que dans le cadre du projet RAVEC, deux catégories d'agents occasionnels ont été recrutées ; que l'une a travaillé au siège du projet et son reversement ne pose aucun problème car ils sont peu nombreux ; que l'autre, la plus grande en nombre, a été utilisée au niveau des tribunaux sur toute l'étendue du territoire national comme aide à la décision, appelée à remplir les actes de décision du projet ; que c'est le reversement de cette catégorie qui comporte des difficultés de par leur nombre, environ trois mille (3000) agents et de l'incomplétude des pièces constitutives de leurs dossiers dont les éléments manquants sont toujours en attente au niveau de la commission en charge de l'étude desdits dossiers ;

Considérant qu'en réplique aux observations du ministère du Travail et de la Fonction publique, les requérants estiment qu'ils sont en droit d'être reversés car remplissant les critères fixés par le décret n°2007-592 du 31 décembre 2007 portant régime juridique d'emploi des Agents contractuels et occasionnels des ministères et institutions de l'Etat, en service à la date du 31 décembre 2007, date de signature dudit décret ; qu'ils ont saisi la Cour en se fondant sur les articles 8 alinéa 2 et 26 alinéa 1^{er} de la Constitution ; qu'ils demandent à la Cour de passer outre son incompétence soulevée par le ministère et de bien vouloir déployer son pouvoir d'auto-saisine sur le fondement des articles 121 de la Constitution, 33 de la loi organique sur la Cour et 30 de son règlement intérieur afin de connaître au fond de la violation de leurs droits fondamentaux, objet du présent recours ; qu'ils se prévalent de ce que des échanges de courriers entre les ministères de la justice et de la fonction publique courant juin à décembre 2016 étaient favorables à leur reversement et ont conduit à l'établissement de la liste des agents proposables au reversement ; qu'ils concluent que ne pas les reverser constitue une injustice et une rupture d'égalité entre eux et les quatorze (14) autres agents recrutés dans les mêmes conditions qu'eux qui ont servi au siège du projet RAVEC et présentement en cours de reversement ; que selon eux, en procédant tel qu'il le fait, le ministère du Travail et de la Fonction publique porte ainsi atteinte au principe de non-discrimination contenu dans les dispositions sus invoquées de la Constitution ;

Vu l'article 26 de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 26 alinéa 1 de la Constitution : « *L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale* », qu'il en résulte que l'égalité de traitement de tous devant la loi n'est rompue et le droit qui la porte violé que lorsque des citoyens, placés dans la même situation, sont traités différemment

et que cette discrimination ne vise pas à satisfaire un principe ou à atteindre un objectif ou un impératif constitutionnel ; qu'en l'espèce, les requérants demandent en réalité à la Cour d'apprécier le processus de reversement querellé des Agents occasionnels recrutés dans le cadre du recensement administratif à vocation d'état civil en Agents contractuels de l'Etat ; que les articles 114 et 117 de la Constitution ne lui donnent pas une telle compétence ; qu'il y a lieu pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée aux Agents occasionnels du recensement administratif à vocation d'état civil (RAVEC) ayant servi au sein des tribunaux, à madame le Ministre du Travail et de la Fonction publique et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert A. AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 509 du 07 novembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Demande d'intervention de la Cour pour recouvrement de créance.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Intervention de la Cour dans une procédure judiciaire.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 juillet 2019, enregistrée à son secrétariat le 09 juillet 2019 sous le numéro 1189/204/REC-19, par laquelle monsieur Mel-Marc AMAKO, représentant de la société SESYL BENIN Sarl, import-export-commerce général, forme une demande d'annulation d'une caution ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 7 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose avoir livré des fournitures d'usine au Complexe Textile du Bénin (COTEB) qui reste lui devoir une somme de un million quatre cent mille (1.400.000) francs CFA ; qu'il a assigné sa débitrice au tribunal de première instance de première classe de Parakou en réclamation de créance ; que contre toute attente, le tribunal le condamne à fournir un cautionnement de un million cinq cent mille (1.500.000) francs CFA ; qu'il sollicite l'intervention de la Cour constitutionnelle afin qu'il recouvre sa créance ;

Considérant qu'il résulte des éléments du dossier que la requête de monsieur Mel-Marc AMAKO tend à faire intervenir la haute juridiction dans une procédure judiciaire ; que cette intervention n'entre pas dans les attributions de la Cour telles que fixées par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que dès lors, il échet de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Mel-Marc AMAKO, à monsieur le Directeur général du Complexe textile du Bénin et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Rigobert Adoumènou AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 510 du 07 novembre 2019

DROITS ET LIBERTES. Recours contre la direction générale de l'Institut national de la Statistique et de l'Analyse économique (INSAE) pour discrimination, actes d'injustice et de mal gouvernance.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution : demande d'intervention de la Cour hors du champ de sa compétence.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 26 août 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1458/243/REC-19, par laquelle messieurs Ebéné-zère AHOGNI, Rodrigues MINTCHONOU, Sacabi Moïse AGBLA, Joseph G. METE et Patrice KOSSOU, représentant le « collectif des agents techniques de la statistique » forment un recours contre la direction générale de l'Institut national de la Statistique et de l'Analyse économique (INSAE) pour discrimination, actes d'injustice et de mal gouvernance ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Rigobert Adoumènou AZON en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que les requérants exposent avoir été recrutés conjointement par le ministère du travail et de la Fonction publique et l'INSAE depuis 2011 et formés sur les techniques de collecte et du traitement des données statistiques pour servir lors des opérations d'enquêtes de l'Institut national de la Statistique et de l'Analyse économique (INSAE) et dans les secteurs producteurs de statistiques des structures déconcentrées de l'Etat, après avoir payé la somme de trois cent dix mille (310000) francs CFA pour leur formation ; qu'après cette formation, ils ont été abandonnés à leur sort tandis que les personnes proches et celles proposées par les politiques sans aucune formation appropriée sont recrutées pour aller collecter les informations sur le terrain ; que toutes les démarches menées auprès du ministère chargé du plan et du développement pour régler ce problème ont été vaines ; qu'ils demandent en conséquence l'intervention de la Cour pour que justice leur soit rendue ;

Considérant qu'en réponse à la plainte des requérants, le directeur général de l'Institut national de la Statistique et de l'Analyse économique (INSAE) affirme, dans un mémoire adressé à la Cour constitutionnelle, qu'au départ, son centre de formation était ouvert uniquement aux agents de l'Etat qui désiraient faire carrière dans le métier de la statistique ; que par la suite la formation a été étendue au public notamment aux personnes non agents permanents de l'Etat (APE) afin de tenir compte de la pénurie des agents techniques de la statistique et des adjoints techniques de la statistique dans les départements ministériels et institutions de l'Etat du fait d'un départ massif à la retraite de ces catégories d'agents ; qu'il précise que, si à la fin de leur formation les diplômés agents permanents de l'Etat sont remis à la disposition de leur ministère respectif afin de poursuivre leur carrière, en revanche, il n'en est pas de même des diplômés non agents permanents de l'Etat qui doivent attendre les concours de recrutement dans la Fonction publique ou dans les structures parapubliques ou privées ; qu'il existe toutefois à leur niveau un répertoire des diplômés non agents permanents de l'Etat qui a permis et permet encore aujourd'hui, pour des raisons sociales, d'impliquer les agents techniques de la statistique (ATS) dans diverses opérations de collecte quoiqu'aucun acte administratif ne l'oblige à fixer de quotas ou préférer les requérants dans le dispositif de sélection aléatoire des agents de terrain ;

Considérant qu'en réplique à cette réponse de la direction générale de l'Institut national de la Statistique et de l'Analyse économique (INSAE), les requérants soutiennent qu'ils ont été recrutés parce que, d'une part, l'Etat a constaté une pénurie d'agents techniques de la statistique dans les départements ministériels et institutions de l'Etat, d'autre part, l'INSAE voulait disposer de ses propres agents de collecte et du traitement des données statistiques des enquêtes et ce, conformément à l'arrêté interministériel n° 021/MPDEPPCAG/MTFP/MESR/MESFTP/MEF/DC/INSAE du 17 mai 2011 portant création, attribution, organisation et fonctionnement du centre de formation professionnelle de l'INSAE ; que, pour avoir été recrutés sur concours externe par le ministère du travail et de la Fonction publique, conjointement avec l'INSAE, ils ont la qualité d'élèves en vertu de l'article 3 de la décision n°002/MDAEP/INSAE du 19 février 2013 portant règlement intérieur du centre de formation professionnelle de l'INSAE et des articles 99-2 et 105 du Statut général des APE ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que la requête sous examen tend à faire apprécier par la Cour constitutionnelle les conditions d'application aux agents techniques de la statistique, d'une part, de l'arrêté interministériel n°021/MPDEPPCAG/MTFP/MESR/MESFTP/MEF/DC/INSAE du 17 mai 2011, d'autre part, de l'article 3 de la décision n°002/MDAEP/INSAE du 13 février 2013 portant règlement intérieur du centre de formation professionnelle de l'INSAE et, enfin des articles 99-2 et 105 du Statut général des APE ; qu'une telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet, dès lors, de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à messieurs Ebéné-zère AHOGNI, Rodrigues MINTCHONOU, Sacabi Moïse AGBLA, Joseph G. METE et Patrice KOSSOU, et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Rigobert Adoumènou AZON.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité contre le Gouvernement pour non-application d'un décret

Rappel des articles 54, alinéas 1 et 2, 55, 114 et 117 de la Constitution : sollicitation de la Cour pour opérer un contrôle des modalités d'application d'un décret par plusieurs ministres. **Requête hors du champ de compétence de la Cour.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 29 mai 2019 enregistrée à son secrétariat le 31 mai 2019 sous le numéro 1045/192/REC, par laquelle monsieur Désiré Cosme AHYI , 03 BP 1234, C/1056 Minonkpo, 8^e arrondissement, forme un recours en inconstitutionnalité contre le Gouvernement pour non application du décret n°2006-175 du 05 avril 2006 ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose que, par ce décret, le Président de la République d'alors lui a accordé une décoration dans l'ordre national du Bénin mais, depuis le 06 avril 2016, les ministres du nouveau Gouvernement en charge de son application, notamment le ministre en charge de la Défense nationale, le ministre en charge des Finances, le ministre en charge de la Fonction publique n'ont pas pris l'arrêté interministériel requis pour mettre ce décret en application alors que l'Etat est une continuité ; qu'un tel comportement viole l'article 54 alinéas 1 et 2 et l'article 55 de la Constitution ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer contraire à la Constitution la non application du décret querellé et de mettre en demeure les ministres concernés de bien vouloir s'exécuter dans un bref délai ;

Considérant qu'aux termes de l'article 54 alinéas 1 et 2 de la Constitution : « *Le président de la République est le détenteur du pouvoir exécutif. Il est le chef du Gouvernement, et à ce titre, il détermine et conduit la politique de la Nation. Il*

exerce le pouvoir réglementaire. Il dispose de l'Administration et de la Force armée. Il est responsable de la Défense nationale » ; que, selon l'article 55 de la Constitution : « Le président de la République préside le Conseil des ministres. Le Conseil des ministres délibère obligatoirement sur :

- les décisions déterminant la politique générale de l'Etat ;*
- les projets de loi ;*
- les ordonnances et les décrets réglementaires » ;*

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que le recours de monsieur Désiré Cosme AHYI n'indique pas en quoi les dispositions ci-dessus ont été violées du fait de la non application du décret querellé ; qu'au demeurant, sa plainte tend à solliciter de la Cour le contrôle des modalités d'application dudit décret par le ministre en charge de la Défense nationale, le ministre en charge des Finances, ainsi que le ministre en charge de la Fonction publique ; qu'une telle demande ne relève pas des attributions de la Cour telles qu'elles sont définies par les articles 114 et 117 de la Constitution ; que, dès lors, il échet, à la Cour de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente ;

La présente décision sera notifiée à Monsieur Désiré Cosme AHYI et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 512 du 07 novembre 2019

ASSEMBLE NATIONALE. Recours formé pour enjoindre à l'Assemblée nationale la reconduction d'un député au sein de la Commission Béninoise des Droits de l'Homme (CBDH).

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution et du principe à valeur constitutionnelle de non-immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe institué également par la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 22 juillet 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1264/226/REC-19, par laquelle monsieur Arnaud AWADE OBOSSOU, 03 BP 4304 Cotonou, forme un recours aux fins d'ordonner à l'Assemblée nationale la reconduction du député Rosine DAGNIHO au sein de la Commission Béninoise des Droits de l'Homme (CBDH) ;

VU la Constitution du 11 décembre 1990 ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que les députés de la huitième législature ont désigné deux représentants pour siéger au sein de la Commission Béninoise des Droits de l'Homme (CBDH) ; qu'il ajoute cependant que madame la députée Rosine DAGNIHO précédemment membre de ladite Commission, désignée par la septième législature, devrait y être reconduite en vertu de sa réélection et de ce qu'elle ne se retrouve pas dans les conditions de fin de mandat tel que défini à l'article 11 de la loi n° 2012-36 du 15 février 2013 portant création de la CBDH ; qu'en conséquence, il demande à la Cour, d'une part, d'ordonner à l'Assemblée nationale de désigner un seul représentant pour s'adjoindre à madame Rosine DAGNIHO au sein de ladite Commission et d'autre part, de déclarer que le président de l'Assemblée nationale a méconnu l'article 35 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, l'Assemblée nationale, par l'organe du Secrétaire général administratif, soutient, sur le fondement de l'article 5 de la loi n° 2012-36 du 15 février 2013 portant création de la Commission béninoise des droits de l'Homme que la fonction de commissaire à la CBDH et celle de membre d'un organe dirigeant d'une formation politique sont incompatibles ; qu'il en déduit qu'étant donné que madame Rosine DAGNIHO est membre du bureau exécutif du parti "Bloc républicain", elle ne pouvait pas continuer à siéger au sein de cette commission ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Sur la demande d'injonction

Considérant qu'en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution, la Cour ne peut exercer un pouvoir d'injonction à l'Assemblée nationale relativement aux modalités de désignation des commissaires de la CBDH ; qu'il s'en déduit que la demande du requérant ne relève pas du domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Arnaud AWADE OBOSSOU, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le sept novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 513 du 14 novembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité d'un programme de l'Office de Radio et Télévision du Bénin (ORTB) exploitant des stagiaires.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour : l'appréciation du déroulement des stages professionnels ne relève pas des attributions constitutionnelles de la Cour. **La demande est relative à un contrôle de légalité.**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date du 19 juillet 2019 enregistrée à son secrétariat le 24 juillet 2019 sous le numéro 1294/229/REC-19, par laquelle monsieur Prosper ALLAGBE, demeurant à Cotonou, 01 BP 6160 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité du programme "Antenne Vacances" de l'Office de Radio et Télévision du Bénin (ORTB) ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et les parties en leurs observations à l'audience plénière du 14 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que le programme radiophonique dénommé "Antenne Vacances" initié par l'ORTB exploite les jeunes stagiaires pendant trois mois sans rémunération et avec des promesses de recrutement sans suite ; qu'il indique que cette pratique viole le principe "tout travail mérite rémunération" et demande à la Cour de le déclarer inconstitutionnel sur le fondement des articles 9, 30 et 122 de la Constitution ;

Considérant qu'en réponse, l'ORTB par l'organe de son conseil maître Léopold OLORY TOGBE indique que le programme querellé offre une opportunité d'expériences professionnelles aux intéressés et que le code du travail ne prévoit aucune rémunération du stagiaire ; qu'en outre, il développe que le moyen tiré de

l'article 122 est inopérant en ce sens qu'il s'applique uniquement aux lois et non à un programme ;

Vu les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant que ces textes qui fixent les attributions de la Cour ne lui donnent pas compétence pour apprécier le déroulement des stages professionnels ;

Considérant qu'en l'espèce, le requérant soumet à la Cour l'examen de la régularité du programme "Antenne Vacances" ; que l'appréciation d'une telle demande relève du contrôle de légalité, la Cour constitutionnelle, juge de la constitutionnalité et non de la légalité, ne saurait en connaître ; qu'en conséquence, il échet pour elle de se déclarer incompétente

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Prosper ALLAGBE, à monsieur le directeur général de l'Office de Radio et Télévision du Bénin (ORTB) et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire arbitraire et contraire à la Constitution.

Rappel des articles 6 et 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 alinéa 7 du code de procédure pénale

La requérante a passé plus de six (06) ans en détention sans être présentée à une juridiction de jugement alors qu'en la matière, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que dès lors, la détention provisoire de la requérante est arbitraire et anormalement longue.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 15 juillet 2019 enregistrée à son secrétariat le 24 juillet 2019 sous le numéro 1224/214/REC-19, par laquelle madame Adoukou KEHOLOU GANGNON forme un recours pour détention provisoire arbitraire et contraire à la Constitution.

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et la requérante en ses observations à l'audience plénière du 14 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose qu'elle est poursuivie pour pratiques de charlatanisme et mise en détention provisoire le 30 mai 2013 à la maison d'arrêt de Porto-Novo ; qu'à la date de la saisine de la Cour, elle indique que sa détention provisoire n'a plus été prorogée depuis près d'un an et demi tel que le prescrit l'article 147 du code de procédure pénale et demande à la Cour de la déclarer contraire à la Constitution ;

Vu les articles 6 et 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et 147 alinéa 7 du code de procédure pénale ;

Considérant qu'il résulte de ces textes que : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne ; que nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; que « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue ; que ce droit comprend : le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale.* » ; que « *Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de cinq ans en matière criminelle, trois ans en matière correctionnelle ; qu'il découle de cette disposition qu'en matière criminelle, le délai maximum pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement est de cinq et par voie de conséquence la détention provisoire ne saurait dépasser ce délai.* » ;

Considérant qu'il ressort du dossier que madame Adoukou KEHOLOU GANGNON a été mise en détention provisoire le 30 mai 2013 ; qu'à la date de son recours le 16 juillet 2019, elle a passé plus de six (06 ans) de détention sans être présentée à une juridiction de jugement ; que de plus, sa détention est devenue sans titre depuis près d'un an et demi ; que « dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable » ; que dès lors, il y a lieu de dire que sa détention provisoire est arbitraire et anormalement longue ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la détention provisoire de madame KEHOLOU GANGNON est arbitraire et anormalement longue.

La présente décision sera notifiée à madame KEHOLOU GANGNON, à monsieur le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU. -

Joseph DJOGBENOU. -

DECISION DCC 19 – 515 du 14 novembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en intervention dans une procédure judiciaire

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Demande d'intervention dans une affaire pendante devant la Cour suprême. Intervention relevant du contrôle de légalité. **Requête hors du champ de compétence de la Cour**

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 juillet 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date, sous le numéro 1249/223/REC-19, par laquelle monsieur Philippe C. VIGNON, agent des Eaux et Forêts à la retraite, demeurant au carré 1065, Cadjèhoun-kpota, 02 BP 2611 Cotonou, forme un recours en intervention ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et le requérant en ses observations orales à l'audience du 14 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant demande à la Cour de le rétablir dans ses droits spoliés par le jugement du 10 juillet 2019 dans la procédure n°006/CC-DP/15, l'ayant opposé à monsieur Benjamin HELEGBE ; qu'il explique, en effet, que l'intéressé lui a servi d'intermédiaire pour acquérir à titre onéreux un terrain sis à Zoundomè, Commune de Lalo, auprès de madame Akpéniba ODOU, en 1991, au prix de quarante mille francs (40.000) FCA ; que par la suite, monsieur Benjamin HELEGBE, a entrepris de détruire les documents attestant de sa propriété sur le terrain, d'abord par le moyen d'un incendie volontaire de son lieu d'habitation, ensuite par une fouille minutieuse de ses effets personnels ; que c'est dans ces conditions, que la procédure querellée a été ouverte pour aboutir à la décision incriminée ; qu'il souhaite enfin que sa propriété lui soit restituée ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Benjamin HELEGBE, par le truchement de son conseil, explique que la procédure querellée a suivi les étapes nécessaires

devant les juridictions compétentes et est pendante pour une seconde fois devant la juridiction de cassation ; qu’invoquant les articles 114 et 122 de la Constitution, il soulève l’incompétence de la Cour en l’espèce et conclut à un détournement de procédure initié en violation des articles 7 et 10 du Code de procédure civile, commerciale, sociale, administrative et des comptes ;

Considérant qu’en réplique, monsieur Philippe C. VIGNON affirme détenir les titres justifiant sa propriété sur l’immeuble querellé, qu’il conteste la décision de la Cour d’appel d’Abomey lui retirant son droit de propriété, sur la base d’allégations sans fondement du requis ;

VU les articles 114 et 117 de la Constitution ;

Considérant qu’en l’espèce, le requérant demande l’intervention de la Cour dans une procédure pendante devant la Cour suprême ; qu’une telle intervention relève du contrôle de légalité ; que les articles 114 et 117 de la Constitution susvisés qui fixent le domaine de compétence de la Cour, ne lui donne pas une telle compétence ; qu’il y a donc lieu, pour elle, de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Philippe C. VIGNON, à monsieur Benjamin HELEGBE et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 516 du 14 novembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité de la limitation d'âge de principe au concours de la magistrature en comparaison avec celle au concours des enseignements primaire et secondaire. Invocation du principe de discrimination.

Rappel de l'article 26, alinéa 1^{er} de la Constitution. Les personnes placées dans les mêmes situations doivent être soumises au même traitement.

Absence de discrimination. Les candidats au concours des auditeurs de justice ne sont pas dans les situations identiques à celles des candidats au concours d'accès à la fonction publique.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 08 août 2019 enregistrée à son secrétariat le 09 août 2019 sous le numéro 1372/234/REC-19, par laquelle monsieur Prospère ALLAGBE, 01 BP 6160 Cotonou, forme un « recours en inconstitutionnalité de la limitation d'âge de principe au concours de la magistrature en comparaison avec celle au concours des enseignements primaire et secondaire » ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que la limitation d'âge de principe au concours de la magistrature est de trente-cinq (35) ans alors qu'elle est de trente-neuf (39) ans au concours des enseignements primaire et secondaire ; que cette différence de limitation d'âge consacre une discrimination ; qu'il demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution cette limitation ;

Considérant qu'en réponse, monsieur le Secrétaire général du ministère du Travail et de la Fonction publique expose que le recours de monsieur Prospère ALLAGBE tend à faire apprécier par la Cour constitutionnelle l'application stricte des textes en vigueur, notamment l'article 12 de la loi n° 2015-18 du 17 janvier 2018 portant

statut général de la fonction publique fixant les conditions d'âge d'accès à la fonction publique ; qu'une telle demande relève du contrôle de légalité dévolu aux juridictions administratives compétentes et échappe à la compétence de la Cour constitutionnelle ; qu'il demande à la Cour de se déclarer incompétente ;

Vu l'article 26 alinéa 1^{er} de la Constitution ;

Considérant qu'il résulte de ce texte que les personnes placées dans les mêmes situations doivent être soumises au même traitement ; que « *L'Etat assure à tous l'égalité devant la loi, sans distinction d'origine, de race, de sexe, de religion, d'opinion politique ou de position sociale.* » ;

Considérant que l'accès à la magistrature résulte de dispositions statutaires spéciales fixées par la loi n° 2001-35 du 21 février 2003 et dérogatoire à la loi portant statut général de la fonction publique ; que les conditions d'accès à la magistrature sont donc spécifiques de par la loi conformément à ladite loi ; qu'il s'ensuit que les candidats au concours des auditeurs de justice ne sont pas dans les situations identiques à celles des candidats au concours d'accès à la fonction publique ; qu'il y a lieu de dire qu'il n'y a pas discrimination ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas discrimination.

La présente décision sera notifiée à monsieur Prospère ALLAGBE, à madame la ministre du Travail et de la Fonction publique et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président

Razaki ISSIFOU AMOUDA

Joseph DJOGBENOU

DECISION DCC 19 – 517 du 14 novembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Demande d’annulation d’un jugement du tribunal de première instance de Porto-Novo

Rappel du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d’un autre organe également institué par la Constitution. La Cour ne saurait interférer, sauf en cas de violation de droits fondamentaux, dans le règlement de conflits dont l’examen relève des tribunaux judiciaires.

Rappel des articles 114 et 117 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Sèmè-Podji du 28 août 2019, enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1475/247/REC-19, par laquelle les héritiers du Feu OGBO-DOSSOU-Dhossa-Aviwé, forment une demande d’intervention aux fins d’annuler le jugement n°062/05 1^{ère} C du 12 septembre 2015 rendu par le tribunal de première Instance de Porto-Novo ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport et les requérants en leurs observations à l’audience plénière du 14 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent qu’à l’occasion des contestations relatives à la succession de leur feu père OGBO-DOSSOU-Dhossa-Aviwé, ils sont victimes des menaces de toute sorte qu’ils estiment être liées au jugement n°062/05 1^{ère} C du 12 septembre 2015 rendu par le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et sollicitent de la haute juridiction d’y mettre fin ;

Considérant que la demande des requérants vise à solliciter de la Cour qu’elle s’ingère dans le règlement des contestations liées à la liquidation d’une succession ;

qu'en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par un organe institué par la Constitution dans les prérogatives non dérogeables d'un autre organe également institué par la même Constitution, la Cour ne saurait interférer, sauf en cas de violation de droits fondamentaux, dans le règlement de conflits dont l'examen relève des tribunaux judiciaires ; qu'il en résulte que la demande des requérants ne relève pas du champ de compétence de la Cour tel que défini par les articles 114 et 117 de la Constitution ; qu'en conséquence, il échet qu'elle se déclare incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Est incompétente.

La présente décision sera notifiée à messieurs Paul OGBO-DOSSOU et consorts et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en détention anormalement longue et violation des droits de l’Homme.

Rappel de l’article 7 de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples. Durée de détention provisoire anormalement longue et constitutive d’une violation de l’article 7.1.d) de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Cotonou du 23 mars 2019 enregistrée à son secrétariat le 27 mars 2019 sous le numéro 0712/150/REC-19, par laquelle monsieur Alexis AKIBODE ADIASSI, détenu à la maison d’arrêt de Cotonou, saisit la Cour d’un recours en détention anormalement longue et violation des droits de l’Homme ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant en ses observations orales à l’audience du 14 novembre 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant affirme que poursuivi pour association de malfaiteurs, escroquerie, faux en écriture authentique et publique à Cotonou, courant 2013, il a été mis sous mandat de dépôt par le juge du deuxième cabinet d’instruction, du tribunal de première instance de première classe de Cotonou le 29 mai 2013 ; que depuis six ans, il est toujours en détention provisoire sans être présenté à une juridiction de jugement ; que deux de ses co-inculpés, notamment messieurs Epiphane LOUPEDA et Barthélémy VIGAN ont été libérés suite au paiement d’une caution après dix-huit mois de détention ; que sa détention est anormalement longue et porte atteinte à ses droits en tant que personne humaine et viole, d’une part, les articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution, 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples et, d’autre part, l’article 147 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin, modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ; qu’il se prévaut de ce que la disposition invoquée du code de procédure pénale édicte que la durée légale

de la détention provisoire en matière criminelle ne saurait excéder cinq (05) ans, délai au cours duquel les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement ; que détenu depuis plus de six (06) ans, son maintien en détention est, selon lui, arbitraire, abusif et illégal ; qu'il demande à la Cour de faire cesser toutes les violations dont il est victime en déclarant ladite détention contraire à la Constitution ainsi qu'au code de procédure pénale ;

Considérant qu'en réponse, le tribunal de première instance de première classe de Cotonou par l'organe du juge du deuxième cabinet d'instruction, indique que messieurs Alexis ADIASSI AKIBODE et Damien AKIBODE font l'objet de la procédure COTO/2013/RP/1330, CAB2/2013/0007 ouverte en 2013 contre Cyr BODEA pour association de malfaiteurs, escroquerie et faux en écriture authentique et publique ; que ladite procédure a récemment évolué et communiquée en règlement définitif au parquet en vue de sa clôture ;

Vu l'article 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'aux termes de l'article 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples : « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ... Le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ; que par ailleurs, faisant application de cette disposition, la Cour, dans ses décisions DCC 12-158 du 16 août 2012 et DCC 14-108 du 03 juin 2014, a dit et jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ;

Considérant qu'en l'espèce, monsieur Alexis ADIASSI AKIBODE a été placé sous mandat de dépôt le 29 mai 2013 dans le cadre d'une procédure judiciaire ; que depuis cette date, ce n'est que courant juin 2019, soit après plus de six (06) ans de détention provisoire, que la procédure a connu un règlement définitif et communiquée au parquet en vue de sa clôture ; qu'il s'ensuit que la durée de cette détention provisoire est anormalement longue et constitue une violation de l'article 7.1. d.) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Alexis ADIASSI AKIBODE est anormalement longue et constitue une violation de l'article 7.1. d.) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples.

Dit que la présente décision sera notifiée à monsieur Alexis ADIASSI AKIBODE, monsieur le président du tribunal de première instance de première classe de Cotonou, au président du conseil supérieur de la magistrature et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ainsi que de la jurisprudence constante de la Cour selon laquelle « dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ». Le maintien de la détention est constitutif d'une violation de la Constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 15 juillet 2019, enregistrée à son secrétariat le 16 juillet 2019 sous le numéro 1220/210/REC-19, par laquelle monsieur Daniel MEDJIGBODO, détenu à la maison d'arrêt de Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 14 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Daniel MEDJIGBODO expose que poursuivi pour des faits d'escroquerie en bande organisée, il a été inculpé et mis sous mandat de dépôt n°537/MA-PN du 03 mai 2017 puis écroué à la prison civile de Porto- Novo ; qu'il indique que son mandat de dépôt a été renouvelé après quinze (15) mois de détention provisoire et depuis lors, soit deux (02) ans un (01) mois de détention provisoire, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime que son maintien en détention provisoire est contraire à la Constitution ;

Vu les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant qu'il résulte de ces textes que : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ...le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ;

Considérant qu'il ressort du dossier que monsieur Daniel MEDJIGBODO a été mis en détention provisoire le 03 mai 2017 ; qu'à la date de son recours, le 16 juillet 2019, il a passé deux (02) ans un (01) mois de détention provisoire sans être présenté à une juridiction de jugement ; que la Cour a constamment jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ; que dès lors, il y a lieu de dire que le maintien en détention de monsieur Daniel MEDJIGBODO constitue une violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que le maintien en détention de monsieur Daniel MEDJIGBODO constitue une violation de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Daniel MEDJIGBODO et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité d'une détention provisoire.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ainsi que de la jurisprudence constante de la Cour selon laquelle « dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ». Le maintien de la détention est constitutif d'une violation de la Constitution.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 15 juillet 2019, enregistrée à son secrétariat le 16 juillet 2019 sous le numéro 1221/211/REC-19, par laquelle monsieur Médard SIANOU, détenu à la maison d'Arrêt de Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant en ses observations orales à l'audience du 14 novembre 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que monsieur Médard SIANOU expose que poursuivi pour des faits d'escroquerie en bande organisée, il a été inculpé et mis sous mandat de dépôt n°537/MA-PN du 03 mai 2017 puis écroué à la prison civile de Porto- Novo ; qu'il fait observer que son mandat de dépôt a été renouvelé après quinze (15) mois de détention provisoire et depuis lors, soit deux (02) ans un (01) mois de détention provisoire, il n'a pas été présenté devant une juridiction de jugement ; qu'il estime que son maintien en détention provisoire est contraire à la Constitution ;

Considérant que les articles 6 et 7.1 d) de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples énoncent respectivement : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ...le droit d’être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ;

Considérant qu’il résulte du dossier que monsieur Médard SIANOU a été mis en détention provisoire le 03 mai 2017 ; qu’à la date de son recours le 16 juillet 2019, il a passé deux (02) ans un (01) mois de détention provisoire sans être présenté à une juridiction de jugement ; que la Cour a constamment jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu’est en cause la liberté d’un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ; que dès lors, il y a lieu de dire que le maintien en détention de monsieur Médard SIANOU constitue une violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que le maintien en détention de monsieur Médard SIANOU est contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Médard SIANOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 521 du 14 novembre 2019

DROITS ECONOMIQUE ET SOCIAUX. Recours en inconstitutionnalité d'un licenciement et demande de réparation des préjudices subis.

Rappel des articles 117 et 121 de la Constitution. Requête hors du champ de compétence de la Cour.

Incompétence

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 03 septembre 2019 enregistrée à son secrétariat le 04 septembre 2019 sous le numéro 1508/251/REC-19 par laquelle monsieur Michel Saba BARA, demeurant au quartier Cadjèhoun, carré 1163, 04 BP 0618 Cotonou, forme un recours en inconstitutionnalité de son licenciement et pour obtenir réparation ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requérant en ses observations à l'audience plénière du 14 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose que précédemment en service à la société Multi-services d'assistance (MSA BENIN), il a été victime d'un licenciement abusif ; qu'en outre, il se plaint des mauvaises conditions de travail dans l'entreprise, à savoir, la non déclaration des employés à la Caisse nationale de Sécurité sociale, l'entrave à l'action syndicale, l'absence de souscription à une assurance maladie, le montant dérisoire des salaires etc. ; qu'en conséquence, il sollicite l'intervention de la Cour aux fins d'obtenir réparation des préjudices subis ;

VU les articles 117 et 121 de la Constitution ;

Considérant que le requérant sollicite l'intervention de la Cour afin d'obtenir réparation des préjudices qu'il aurait subis du fait de son licenciement et des mauvaises conditions de travail à la société MSA BENIN ; qu'une telle intervention n'entre pas dans le domaine de compétence de la Cour tel que défini aux articles 114 et 117 de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Michel Saba BARA et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours contre un lieutenant de police judiciaire et ses collègues pour traitement inhumains et dégradants.

Rappel des articles 18, alinéa 1 de la Constitution et de l'article 5 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples. L'ensemble des atteintes à l'intégrité physique et psychologique d'une personne doit revêtir une certaine gravité, **le mauvais traitement doit en outre revêtir un caractère délibéré. Les traitements doivent s'apprécier en fonction de leur effet sur l'état physique ou mental de l'individu mais également au regard de leur caractère délibéré et des circonstances dans lesquelles ils ont été infligés. La violence ne doit pas être nécessaire, c'est-à-dire justifiée par les circonstances.**

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Avrankou du 09 septembre 2019 enregistrée à son secrétariat à la même date sous le numéro 1536/254/REC-19, par laquelle monsieur Bonaventure TONOUEWA, enseignant de mathématiques résident à Ouanho/Avrankou, BP 104 Avrankou, forme un recours contre le lieutenant CHABI et ses collègues pour traitement inhumain et dégradant ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose le 04 septembre 2019, des incidents sont survenus à l'occasion du lotissement du village de Ouanho ; que la foule révoltée a riposté aux attaques des agents de Police par jets de pierres ; que dans sa fuite, il a été rattrapé, molesté, menotté et conduit au poste de police ; que blessé, il a été soigné dans une clinique privée ; que le carnet de soins et les ordonnances ont été confisqués par les policiers ; que présenté le 05 septembre 2019 au procureur de la République près le tribunal de première Instance de Porto-Novo, il a été remis en liberté ; qu'il demande à la haute juridiction de faire valoir ses droits ;

Considérant qu'en réponse, monsieur Hakim CHABI BOUKO, lieutenant de police en service au commissariat d'Atchoukpa expose que le 04 septembre 2019, une délégation comprenant les policiers a effectué un transport pour le lotissement de Ouanho ; que sur les lieux, un groupe d'individus lançait des slogans hostiles à la délégation ; que le sieur Bonaventure TONOUEWA, l'un des meneurs supposé, s'est détaché du groupe et s'est infiltré dans le dispositif sécuritaire pour agresser le chef d'arrondissement ; qu'au moment où les agents de police l'en empêchaient, les autres manifestants lançaient des pierres et des gourdins contre la délégation ; que conduit au poste de police, le requérant a été présenté au procureur de la République le 05 septembre 2019 pour outrage et violence à agent, incitation à la rébellion, dommage à propriété d'autrui ; que dans la nuit du 04 septembre 2019, certains manifestants ont porté atteinte au véhicule du chef d'arrondissement, en réaction à l'arrestation de monsieur Bonaventure TONOUEWA ;

Considérant que selon les dispositions de l'article 18 alinéa 1 de la Constitution, « *Nul ne sera soumis à la torture, à des sévices ou traitements cruels, inhumains ou dégradants* ». La Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples proscrit également en son article 5, « *la torture physique ou morale ou les traitements cruels, inhumains ou dégradants* » ; que si les traitements cruels, inhumains ou dégradants de l'article 18 alinéa 1^{er} de la Constitution désignent l'ensemble des atteintes à l'intégrité physique et psychologique d'une personne, elles doivent revêtir une gravité certaine ;

Considérant que toutefois, la gravité de la violence ne suffit pas à elle seule à constituer le traitement cruel, inhumain ou dégradant de l'article 18 alinéa 1^{er} ; qu'il faut, en outre, que le mauvais traitement revête un caractère **délibéré** ; que pour tomber sous le coup de l'article 18 alinéa 1^{er} les traitements doivent s'apprécier, non seulement en fonction de leur effet sur l'état physique ou mental de l'individu, mais également au regard de leur caractère délibéré et des circonstances dans lesquelles ils ont été infligés ; qu'il faut que la violence ne soit pas nécessaire, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas justifiée par les circonstances ;

Considérant qu'il résulte de l'espèce que les coups ayant entraîné les blessures de monsieur Bonaventure TONOUEWA n'ont pas été intentionnels mais ils résultent d'une violence provoquée ; que leur effet dommageable ne saurait donc être qualifiés de traitements cruels, inhumains ou dégradants au sens des articles 18 alinéa 1^{er} de la Constitution et 5 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ; que dès lors, il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

La présente décision sera notifiée à monsieur Bonaventure TONOUEWA, au lieutenant de police Hakim CHABI BOUKO, au commissaire du commissariat d'Atchoukpa et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DROITS ET LIBERTES. Recours pour demander l'application des nouvelles dispositions du code pénal

Rappel de l'article 114 de la Constitution. Le domaine de la gestion de la détention ainsi que celui de l'application de la loi relèvent de la compétence du secteur de la justice érigé en un pouvoir en vertu de la Constitution en ses articles 125 et suivants consacrés au titre VI.

Rappel du principe à valeur constitutionnelle de non-immixtion par une institution prévue par la Constitution dans les prérogatives d'une autre institution également prévue par la Constitution. Sans violation d'un droit fondamental, la demande ressortit du contrôle de légalité.

Incompétence.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Akpro-Missérété du 02 septembre 2019, enregistrée à son secrétariat le 16 septembre 2019, sous le numéro 1590/274/REC-19, par laquelle messieurs Inoussa O. ADJAMA, Christophe AGBOTON, Yaovi AZONHITO dit Christophe, Fataï BANKOLE, Yédénou DEDEWANOU dit Djébou, Ganiou ELEGBEDE, Anago Emmanuel HONVOU, Sansan Jean KAMBOU, Firmin KOï, Saïbou LATIFOU, Issa Soulé OGBON, Nouréni OYEDELE, Sokènou WATCHINO et Jules ZINSOU, tous domiciliés à la prison civile d'Akpro-Missérété, forment un recours pour violation de la Constitution ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport et le requis en ses observations à l'audience plénière du 14 novembre 2019 ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que les requérants exposent que tous condamnés à mort après diverses et différentes procédures judiciaires, leur condamnation à la peine de mort a été commuée en peine de réclusion criminelle à perpétuité suivant décret n°2018-043 du 15 février 2018 portant commutation de peine de mort en peine de réclusion

criminelle à perpétuité ; qu'ils demandent que l'article 91 alinéas 2 et 3 du nouveau code pénal organisant la mise en liberté conditionnelle leur soit appliqué afin que ceux d'entre eux qui ont déjà fait plus de 22 ans de détention puissent bénéficier d'une mise en liberté conditionnelle ;

Vu l'article 114 de la Constitution ;

Considérant qu'il résulte de ce texte que « *La Cour constitutionnelle est la plus haute Juridiction de l'Etat en matière constitutionnelle. Elle est juge de la constitutionnalité de la loi et elle garantit les droits fondamentaux de la personne humaine et les libertés publiques. Elle est l'organe régulateur du fonctionnement des institutions et de l'activité des pouvoirs publics* » ;

Considérant qu'il ressort des éléments du dossier que les requérants, en détention suite à des condamnations judiciaires à des peines pénales, demandent à la Cour que les dispositions bienveillantes du nouveau code pénal leur soient appliquées ; que le domaine de la gestion de la détention ainsi que celui de l'application de la loi, relèvent tous deux de la compétence du secteur de la justice que la Constitution du 11 décembre 1990 érige en ses articles 125 et suivants de son titre IV, en un pouvoir ; qu'en conséquence, en vertu du principe à valeur constitutionnelle de non immixtion par une institution prévue par la Constitution dans les prérogatives d'une autre institution également prévue par la Constitution et, pour autant qu'il n'y est fait grief d'aucune violation d'un droit fondamental, la Cour ne saurait connaître d'une telle demande qui ressortit du contrôle de la légalité ; que dès lors, il échet pour elle de se déclarer incompétente ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la Cour est incompétente.

La présente décision sera notifiée à monsieur Garde des Sceaux, ministre de la Justice et de la Législation, à messieurs Inoussa O. ADJAMA, Christophe AGBOTON, Yaovi AZONHITO dit Christophe, Fataï BANKOLE, Yédénou DEDEWANOU dit Djébou, Ganiou ELEGBEDE, Anago Emmanuel HONVOU, Sansan Jean KAMBOU, Firmin KOÏ, Saïbou LATIFOU, Issa Soulé OGBON, Nouréni OYEDELE, Sokènou WATCHINOU et Jules ZINSOU et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Rigobert A. AZON

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 524 du 14 novembre 2019

LOI ORDINAIRE. Loi n° 2019-41 modifiant et complétant la loi n°2018-23 du 17 septembre 2018 portant charte des partis politiques en République du Bénin adoptée par l'Assemblée nationale le 07.11.2019

Fondement des articles 117 et 121 de la Constitution

Conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie par correspondance en date à Cotonou du 13 novembre 2019, enregistrée à son secrétariat le 14 novembre 2019 sous le numéro 1945/334/REC-19 par laquelle Monsieur le Président de la République soumet au contrôle de conformité à la Constitution, la loi n° 2019-41 modifiant et complétant la loi n° 2018-23 du 17 septembre 2018 portant charte des partis politiques en République du Bénin, adoptée par l'Assemblée nationale en sa séance du 07 novembre 2019 ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée le 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport et le représentant du chef de l'Etat en ses observations orales à l'audience du 14 novembre 2019;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République trouve son fondement dans les dispositions des articles 117, 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée le 31 mai 2001; qu'en outre, la loi adoptée par l'Assemblée nationale le 07 novembre 2019 a été transmise au président de la République le 11 novembre 2019 ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 14 novembre 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la Constitution ; qu'en conséquence, sa requête est recevable ;

Considérant que l'examen de la loi déférée révèle que toutes ses dispositions sont conformes à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit que la requête de Monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Dit que toutes les dispositions de la loi n° 2019-41 modifiant et complétant la loi n° 2018-23 du 17 septembre 2018 portant charte des partis politiques en République du Bénin, adoptée par l'Assemblée nationale le 07 novembre 2019, sont conformes à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à Monsieur le Président de la République, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 525 du 14 novembre 2019

LOI ORDINAIRE. Loi n°2019-43 portant code électoral en République du Bénin adoptée par l'Assemblée nationale le 13.11.2019

Fondement des articles 117 et 121 de la Constitution

Conformité

La Cour constitutionnelle,

Saisie par correspondance en date à Cotonou du 14 novembre 2019, enregistrée à son secrétariat le 14 novembre 2019 sous le numéro 1949/335/REC-19, par laquelle monsieur le Président de la République soumet au contrôle de conformité à la Constitution, la loi n° 2019-43 portant code électoral en République du Bénin, adoptée par l'Assemblée nationale en sa séance du 13 novembre 2019 ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée le 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Razaki AMOUDA ISSIFOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requête de monsieur le Président de la République trouve son fondement dans les dispositions des articles 117, 121 de la Constitution et 20 de la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée le 31 mai 2001 ; qu'en outre, la loi adoptée par l'Assemblée nationale le 13 novembre 2019 a été transmise au Président de la République à la même date ; que le Président de la République a saisi la Cour constitutionnelle le 14 novembre 2019, soit dans le délai de quinze (15) jours prescrit par l'article 57 de la Constitution ; qu'en conséquence, sa requête est recevable ;

Considérant que l'examen de la loi déferée révèle que toutes ses dispositions sont conformes à la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Article 1^{er} : Dit que la requête de Monsieur le Président de la République est recevable.

Article 2 : Dit que toutes les dispositions de la loi n° 2019-43 portant code électoral en République du Bénin, adoptée par l'Assemblée nationale le 13 novembre 2019, sont conformes à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à Monsieur le Président de la République, à monsieur le Président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel de la République du Bénin.

Ont siégé à Cotonou, le quatorze novembre deux mille dix-neuf.

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	André KATARY	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Razaki AMOUDA ISSIFOU .-

Joseph DJOGBENOU.-

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire arbitraire et contraire à la Constitution.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l’Homme et des peuples et de l’article 147, alinéa 7 du code de procédure pénale et de sa jurisprudence constante selon laquelle « dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu’est en cause la liberté d’un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ». Détention provisoire arbitraire et anormalement longue.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d’une requête en date à Porto-Novo du 15 juillet 2019 enregistrée à son secrétariat le 16 juillet 2019 sous le numéro 1228/218/REC, par laquelle monsieur Elédja AZONHOUMON forme un recours pour détention provisoire arbitraire et contraire à la Constitution ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où messieurs André KATARY et Sylvain Messan NOUWATIN en leur rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu’il est poursuivi pour assassinat et mis en détention provisoire le 17 février 2014 à la maison d’arrêt de Porto-Novo ; qu’à la date de la saisine de la Cour, l’instruction de son dossier a déjà duré plus de cinq ans sans être clôturée ; qu’il demande à la Cour de déclarer contraire à la Constitution sa détention provisoire sur le fondement des articles 147 et 577 du code de procédure pénale ;

Vu les articles 6 et 7.1. d) de la Charte africaine des droits de l’Homme et des Peuples et 147 alinéa 7 du code de procédure pénale ;

Considérant qu'il résulte de ces textes que : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement* » ; « *Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue. Ce droit comprend : ...le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction impartiale* » ;

Considérant que par ailleurs, l'article 147 alinéa 7 du code de procédure pénale énonce : « *Les autorités judiciaires sont tenues de présenter l'inculpé aux juridictions de jugement dans un délai de cinq ans en matière criminelle, trois ans en matière correctionnelle* » ; qu'il découle de cette disposition qu'en matière criminelle, le délai maximum pour présenter un inculpé devant une juridiction de jugement est de cinq et par voie de conséquence la détention provisoire ne saurait dépasser ce délai ;

Considérant qu'il ressort du dossier que monsieur Elédja AZONHOUMON a été mis en détention provisoire le 17 février 2014 ; qu' à la date de son recours le 16 juillet 2019, il a passé plus de cinq ans (5 ans) de détention sans être présenté à une juridiction de jugement ; que la Cour a constamment jugé que « *dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable* » ; que dès lors, il y a lieu de dire que sa détention provisoire est arbitraire et anormalement longue ;

EN CONSEQUENCE,

Dit que la détention provisoire de monsieur Elédja AZONHOUMON est arbitraire et anormalement longue.

La présente décision sera notifiée à monsieur AZONHOUMON ELEDJA, à monsieur le président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Co-Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 527 du 12 décembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention anormalement longue et traitement discriminatoire.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 8, 15, 17 et 26 de la Constitution et 147, alinéa 7 du code de procédure pénale. Délai anormalement long

Violation de la Constitution (OUI)

Absence de violation du principe d'égalité de l'article 26 de la Constitution et absence de traitement discriminatoire.

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 17 avril 2019, transmise par le régisseur de la maison d'arrêt de Cotonou, enregistrée à son secrétariat le 25 avril 2019 sous le numéro 0862/165/REC-19, par laquelle monsieur Eric KANGNI forme un recours contre sa détention anormalement longue et traitement discriminatoire ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est inculpé pour assassinat, pratique de sorcellerie, de magie ou de charlatanisme par le juge du 3^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou et mis en détention provisoire le 16 avril 2013, et que depuis lors, soit depuis plus de six (06) ans, il n'a pas été présenté à une juridiction de jugement ; qu'il ajoute que toutes ses demandes de mise en liberté provisoire ont été rejetées alors que deux (02) de ses co-accusés ont été libérés après sept (07) mois puis quarante-sept (47) mois de détention provisoire ; qu'il excipe de la violation, d'une part, des dispositions des articles 8, 15, 17 et 26 de la Constitution relatifs au caractère sacré et inviolable de la personne humaine, au droit à la liberté, à la présomption d'innocence et à l'égalité de traitement, d'autre part, des articles 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples sur l'interdiction de la détention arbitraire et le droit d'être jugé dans un délai raisonnable, puis de l'article 147 du code de procédure pénale ;

VU les articles 6 et 7 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples, 8, 15, 17 et 26 de la Constitution et 147 du code de procédure pénale ;

Considérant que l'article 7. 1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs qu'il proclame et garantit font partie intégrante de la Constitution dispose que toute personne a « *le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction...* » ; que le code de procédure pénale fait écho à cet article 6 en disposant à l'alinéa 6 de son article 147 qu'en matière criminelle l'inculpé doit être présenté aux juridictions de jugement dans un délai de cinq (05) ans ; qu'en outre, il a été jugé que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, les autorités judiciaires sont tenues aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'en l'espèce, ce délai raisonnable fixé par le code de procédure pénale a expiré le 15 avril 2019, et le maintien en détention de l'inculpé au-delà de cette date du 15 avril 2019 est anormalement long et contraire à la fois à la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et au code de procédure pénale sans qu'il y ait lieu à statuer sur la violation invoquée des articles 8, 15 et 17 de la Constitution qui est liée à la détention provisoire anormalement longue du requérant ;

Considérant qu'en ce qui concerne la violation du principe d'égalité de l'article 26 de la Constitution, il y a lieu de relever que dans une procédure pénale, des co-inculpés ne sont pas placés dans une même situation pénale et personnelle et le fait pour le juge de faire bénéficier d'une mesure de mise en liberté provisoire à des co-inculpés ne constitue pas une discrimination à l'égard du requérant ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire du requérant est anormalement longue.

Dit qu'il n'y a pas traitement discriminatoire.

La présente décision sera notifiée à monsieur Eric KANGNI, au juge du 3^{ème} cabinet d'instruction du tribunal de première Instance de première classe de Cotonou, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre

Sylvain M. NOUWATIN

Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN. -

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 528 du 12 décembre 2019

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX. Recours pour défaut de réponse du Procureur de la République près le tribunal de première classe de Porto-Novo consécutif à un litige domanial.

Rappel de l'article 35 de la Constitution. Aucune information du parquet donnée au requérant depuis plus de huit (08) ans.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Akpro - Misséréte du 28 mai 2019, enregistrée à son secrétariat le 31 mai 2019 sous le numéro 1050/191/REC-19, par laquelle monsieur Bernard AHOUCANDJINOUE forme un recours pour se plaindre de l'absence de suite à une demande qu'il a adressé au procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo depuis 2011 au sujet d'une affaire de terrain.

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant fait valoir qu'il a saisi depuis 2011 le procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo d'une affaire de terrain et n'a reçu aucune suite, malgré ses relances, jusqu'au moment où il a adressé sa requête à la Cour ;

Considérant qu'en réponse, le représentant du procureur de la République indique qu'à la prise de fonction du procureur de la République, il n'y avait pas de traçabilité, et invite le requérant à saisir à nouveau le parquet pour permettre le traitement de son dossier ;

Vu l'article 35 de la Constitution ;

Considérant que le requérant n'invoque expressément la violation d'aucune disposition ou norme constitutionnelle ; qu'il résulte cependant de la copie d'une lettre du 1^{er} juillet 2011 jointe à sa requête, qu'il a saisi le procureur de la

République d'une affaire de terrain l'opposant à monsieur Moïse ADEYEMI et qui a fait l'objet en octobre 2011 d'un soit-transmis à l'ex-compagnie de gendarmerie de Porto-Novo ; que le fait que depuis plus de huit (08) ans, le parquet ne l'ait informé, ni d'un classement sans suite en raison de la nature de l'affaire ni de la mise en mouvement de l'action publique, est un manquement aux prescriptions de l'article 35 de la Constitution aux termes duquel « *les citoyens chargés d'une fonction publique ou élus à une fonction politique ont le devoir de l'accomplir avec conscience, compétence, probité et dévouement* » ; qu'il y a donc violation de l'article 35 de la Constitution par les différents procureurs de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo depuis 2011 ;

EN CONSEQUENCE,

Dit qu'il y a violation de l'article 35 de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Bernard AHOUANDJINO, à monsieur le procureur de la République près le tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 529 du 12 décembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité pour détention provisoire anormalement longue et arbitraire.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et de l'article 147, alinéa 6 du code de procédure pénale. Détention provisoire anormalement longue et arbitraire.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 23 août 2019, enregistrée à son secrétariat le 10 septembre 2019 sous le numéro 1541/258/REC-19, par laquelle monsieur Hyacinthe DEGA, en détention à la maison d'arrêt de Porto-Novo, forme un recours en inconstitutionnalité de sa détention provisoire, anormalement longue et arbitraire ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où Monsieur Sylvain M. NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est en détention provisoire pour des faits d'assassinat depuis le 31 janvier 2014, soit depuis plus de cinq (05) ans sans que l'information ouverte ne soit clôturée ; qu'il ajoute que sa « détention provisoire n'est pas prolongée depuis plus d'un an », en violation des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale ;

VU l'article 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples ;

Considérant que l'article 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs qu'il proclame et garantit font partie intégrante de la Constitution dispose que toute personne a « le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction... » ; que le code de procédure pénale fait écho à cet article 7 en disposant à l'alinéa 6 de son article 147 qu'en matière criminelle l'inculpé doit être présenté aux juridictions de jugement dans un délai de cinq (05)

ans ; qu'en outre, il a été jugé que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, les autorités judiciaires sont tenues aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que ce délai raisonnable, fixé par le code de procédure pénale a expiré le 30 janvier 2019 et la détention de l'inculpé au-delà du 30 janvier 2019 dans la procédure PORT/2014/RP/0118 - CAB2/2014/002, soit pendant plus de cinq (05) ans, est anormalement longue et contraire à la fois à la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et au code de procédure pénale ;

Considérant par ailleurs que les allégations du requérant selon lesquelles sa détention provisoire n'a pas été prolongée depuis plus d'un an n'ont pas été contredites ; qu'il résulte de l'alinéa 3 de l'article 147 du code de procédure pénale qu'une ordonnance de placement en détention doit être prolongée lorsque le maintien en détention apparaît nécessaire ; qu'il s'ensuit qu'en ne prolongeant pas la détention provisoire de l'inculpé, cette détention devient sans titre, et donc arbitraire et constitue une violation de l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples aux termes duquel « *Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être... détenu arbitrairement.* » ; qu'il y a donc lieu de constater cette violation ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Hyacinthe DEGA est anormalement longue et arbitraire.

La présente décision sera notifiée monsieur Hyacinthe DEGA, au juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 530 du 12 décembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité pour détention provisoire anormalement longue et arbitraire.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et de l'article 147, alinéas 6 et 3 du code de procédure pénale. Détention provisoire anormalement longue et arbitraire.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 23 août 2019, enregistrée à son secrétariat le 10 septembre 2019 sous le numéro 1544/261/REC-19, par laquelle monsieur Valentin AGBOKPE-NOU, en détention à la maison d'arrêt de Porto-Novo, a formé un recours en inconstitutionnalité de détention provisoire ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Ouï monsieur Sylvain Messan NOUWATIN en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que le requérant expose qu'il est en détention provisoire pour des faits d'assassinat depuis le 31 janvier 2014, soit depuis plus de cinq (05) ans sans que l'information ouverte ne soit clôturée ; qu'il ajoute que sa « détention provisoire n'est pas prolongée depuis plus d'un an », en violation des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale ;

VU Les articles 6 et 7. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et l'article 147 du code de procédure pénale ;

Considérant que l'article 7. 1 d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs qu'il proclame et garantit font partie intégrante de la Constitution dispose que toute personne a « le droit d'être jugé dans un délai raisonnable par une juridiction... » ;

Considérant que le code de procédure pénale fait écho à cet article 6 en disposant à l'alinéa 6 de son article 147 qu'en matière criminelle l'inculpé doit être présenté

aux juridictions de jugement dans un délai de cinq (05) ans ; qu'en outre, il a été jugé que dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, les autorités judiciaires sont tenues aux meilleures diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ; que ce délai raisonnable, fixé par le code de procédure pénale a expiré le 30 janvier 2019 et la détention de l'inculpé au-delà du 30 janvier 2019 dans la procédure PORT/2014/RP/0118-CAB2/2014/002 est anormalement longue et contraire à la fois à la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et au code de procédure pénale ;

Considérant par ailleurs que, les allégations du requérant selon lesquelles sa détention provisoire n'a pas été prolongée depuis plus d'un an n'ont pas été contredites ; qu'il résulte de l'alinéa 3 de l'article 147 du code de procédure pénale qu'une ordonnance de placement en détention doit être prolongée lorsque le maintien en détention apparaît nécessaire ; qu'il s'ensuit qu'en ne prolongeant pas la détention provisoire de l'inculpé, cette détention devient sans titre, et donc arbitraire et constitue une violation de l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples aux termes duquel « Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminés par la loi ; en particulier nul ne peut être détenu arbitrairement. » ; qu'il y a donc lieu de constater cette violation.

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de monsieur Valentin AGBOKPENOU est anormalement longue et arbitraire.

La présente décision sera notifiée à monsieur Valentin AGBOKPENOU, à monsieur le président du Tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Sylvain M. NOUWATIN.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 531 du 12 décembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours en inconstitutionnalité du maintien en détention.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et de l'article 147, alinéa 6 du code de procédure pénale. Détention provisoire qui n'excède pas le délai fixé par le code de procédure pénale.

Violation de la Constitution (NON)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête du 15 juillet 2019 enregistrée à son secrétariat le 16 juillet 2019 sous le numéro 1223/213/REC, par laquelle monsieur Emmanuel AMOUSSOU CHATIGBE forme un recours en inconstitutionnalité de son maintien en détention à la maison d'arrêt de Porto Novo ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Fassassi MOUSTAPHA en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'il a été inculpé pour viol et mis sous mandat de dépôt n°CAB3/201700001 du 9 janvier 2017 par le Juge des Libertés et de la Détention du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo ; qu'à ce jour, soit plus de deux ans et demi après, l'information ouverte dans le cadre de sa détention provisoire n'est pas encore clôturée de sorte que sa détention provisoire est devenue arbitraire ; qu'il demande en conséquence à la Cour de déclarer que son maintien en détention est devenu contraire aux articles 147 et 517 de la loi n°2012-15 du 18 mars 2013 portant code de procédure pénale en République du Bénin modifiée et complétée par la loi n°2018-14 du 02 juillet 2018 ;

Considérant qu'aux termes de l'article 6 de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples (CADHP) dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution : « *Tout individu a droit à la liberté et à la sécurité de*

sa personne. Nul ne peut être privé de sa liberté sauf pour des motifs et dans des conditions préalablement déterminées par la loi ; en particulier nul ne peut être arrêté ou détenu arbitrairement » ; que selon l'article 7. 1.d) de la même Charte « tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable » ;

Considérant que le délai raisonnable s'apprécie au regard des circonstances de fait et de droit ; qu'en droit, et particulièrement en application des dispositions de l'article 147 du code de procédure pénale, *aucune prolongation de détention provisoire ne peut excéder dix-huit (18) mois en matière criminelle, hormis le cas de crimes de sang, d'agression sexuelle et de crimes économiques* ; qu'il en résulte que passé ce délai de dix-huit (18) mois, l'inculpé doit être mis en liberté ou présenté à une juridiction de jugement, en tout cas dans un délai maximum de cinq (05) ans, lorsqu'il est poursuivi pour crime, en application de l'alinéa 6 de l'article 147 précité ; qu'en outre, dans le domaine de la justice et particulièrement lorsqu'est en cause la liberté d'un citoyen, tout juge est tenu aux meilleurs diligences pour faire aboutir toute procédure pénale dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'il ne résulte pas du dossier que la détention provisoire du requérant, poursuivi pour viol, excède le délai de cinq ans prévu à l'alinéa 6 de l'article 147 du code de procédure pénale ; que dès lors, il y a lieu de dire qu'il n'y a pas violation de la Constitution ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention de monsieur Emmanuel AMOUSSOU CHATIGBE n'est pas contraire à la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur Emmanuel AMOUSSOU CHATIGBE, au juge des Libertés et de la Détention, au procureur de la République et au président du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, à monsieur le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Rigobert A. AZON	Membre
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
Le Rapporteur,		Le Président,

Fassassi MOUSTAPHA.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 532 du 12 décembre 2019

ASSEMBLEE NATIONALE. Recours contre le Président de l'Assemblée nationale de la 7^{ème} législature pour violation du règlement intérieur.

Rappel des articles 123 du règlement de l'Assemblée nationale et 84, alinéa 1^{er} de la Constitution. Les feuillets relatifs aux pétitions et décisions concernant les députés n'ont pas été périodiquement distribués.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Cotonou du 18 juillet 2019 enregistrée à son secrétariat le 19 juillet 2019 sous le numéro 1258/225/REC, par laquelle monsieur François Xavier Ulrich DOSSOU, 02 BP 708 Gbégamey, téléphone +22966330895, sur le fondement des articles 3 et 122 de la Constitution, forme un recours contre le président de l'Assemblée nationale de la 7^{ème} législature pour violation de l'article 123 du règlement intérieur de ladite Assemblée ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Où monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré ;

Considérant que le requérant expose qu'en vertu de l'article 123 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale, le président de ladite Assemblée devrait publier périodiquement un feuillet portant indication sommaire des pétitions et des décisions concernant les députés ; qu'à la date de la requête, le président de l'Assemblée nationale n'a pas effectué les points périodiques de ses décisions au titre de la septième et de la huitième législatures ; qu'il y a violation des articles 123 du règlement et 84 alinéa 1^{er} de la Constitution ;

Considérant que le Secrétaire général administratif de l'Assemblée nationale affirme que l'objectif de l'article 123 du règlement intérieur est de soumettre le président de l'Assemblée nationale à une obligation de compte rendu ; qu'à travers les dispositions de cet article, il est demandé au président de l'Assemblée nationale de situer les députés sur la tenue et le traitement des pétitions ; que même s'il est mentionné un canal précis de publication en l'occurrence celle de feuillet, la

disposition visée a une fonction téléologique qui est d'informer ; qu'à cet égard, à l'ouverture de chaque session ordinaire, le président de l'Assemblée nationale présente à la représentation nationale son rapport d'activité dans lequel figurent tous les dossiers étudiés y compris les pétitions ; qu'une copie du rapport d'activités est toujours remise à chaque député ainsi que l'ordre du jour de la session ordinaire qui comprend tous les dossiers en instance dont, éventuellement, les pétitions ; que deux sessions ordinaires étant ouvertes chaque année par l'Assemblée nationale, les députés sont informés au moins deux fois par an sur l'état des pétitions ; que le président de l'Assemblée nationale respecte donc son obligation de compte rendu en ce qui concerne les pétitions et qu'il n'y a donc pas violation de la Constitution ;

Considérant qu'aux termes de l'article 123 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale : « *Un feuillet portant l'indication sommaire des pétitions et des décisions les concernant est distribué périodiquement aux membres de l'Assemblée* » ; que selon l'article 84 *alinéa 1er* de la Constitution, « *Le président de l'Assemblée nationale doit rendre compte à l'Assemblée de sa gestion et de ses activités et lui fournir toutes explications qui lui seront demandées* » ; que le feuillet qui assure l'information des députés par une ventilation périodique ne saurait être confondu aux rapports d'activités du président de l'Assemblée qui sont obligatoirement soumis à l'approbation des députés par voie de délibération ;

Considérant qu'il ne résulte pas du dossier que les feuillets relatifs aux pétitions et décisions concernant les députés leur aient été périodiquement distribués ; que ne l'ayant pas fait, le président de l'Assemblée a violé les textes visés.

EN CONSEQUENCE,

Dit que le président de l'Assemblée nationale a méconnu les articles 123 du règlement intérieur de l'Assemblée nationale et 84 *alinéa 1* de la Constitution.

La présente décision sera notifiée à monsieur François Xavier Ulrich DOSSOU, au président de l'Assemblée nationale et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur,

Le Président,

Joseph DJOGBENOU.-

Joseph DJOGBENOU.-

DECISION DCC 19 – 533 du 12 décembre 2019

PROCEDURE JUDICIAIRE. Recours pour détention provisoire et arbitraire.

Rappel des articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples et de l'article 147, alinéa 6 du code de procédure pénale. Détention provisoire arbitraire.

Violation de la Constitution (OUI)

La Cour constitutionnelle,

Saisie d'une requête en date à Porto-Novo du 03 septembre 2018, enregistrée à son secrétariat le 10 septembre 2019, sous le numéro 1542/259/REC-19, par laquelle madame Ramatou HOUENOU forme un recours pour détention provisoire arbitraire ;

VU la Constitution ;

VU la loi n° 91-009 du 04 mars 1991 portant loi organique sur la Cour constitutionnelle modifiée par la loi du 31 mai 2001 ;

VU le règlement intérieur de la Cour constitutionnelle ;

Ensemble les pièces du dossier ;

Oui monsieur Joseph DJOGBENOU en son rapport ;

Après en avoir délibéré,

Considérant que la requérante expose que dans le cadre de la procédure judiciaire PORT 2015/RP/01576, CAB 2/2015/0011, elle a été placée en détention provisoire à la maison d'arrêt de Porto-Novo depuis le 15 juillet 2015, par le juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo ; que depuis plus de deux (02) ans son titre de détention n'a pas été prolongé et elle n'a non plus été présentée à une juridiction de jugement ; qu'il y a violation de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples notamment ses articles 6 et 7.1. d) ;

Considérant que les articles 6 et 7. 1. d) de la Charte africaine des droits de l'Homme et des peuples dont les droits et devoirs proclamés font partie intégrante de la Constitution disposent d'une part, que nul ne peut être détenu arbitrairement et, d'autre part, que tout individu a le droit d'être jugé dans un délai raisonnable ;

Considérant qu'il ne résulte pas du dossier que la détention provisoire de la requérante, poursuivie pour un crime de sang, excède le délai de cinq (05) ans prévu à l'alinéa 6 de l'article 147 du code de procédure pénale ; qu'il y a lieu de dire que la détention de madame Ramatou HOUENOU est arbitraire ;

EN CONSEQUENCE :

Dit que la détention provisoire de madame Ramatou HOUENOU est arbitraire.

La présente décision sera notifiée à madame Ramatou HOUENOU, au juge des libertés et de la détention du tribunal de première Instance de première classe de Porto-Novo, au Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation et publiée au Journal officiel.

Ont siégé à Cotonou, le douze décembre deux mille dix-neuf,

Messieurs	Joseph DJOGBENOU	Président
	Razaki AMOUDA ISSIFOU	Vice-Président
	Fassassi MOUSTAPHA	Membre
	Sylvain M. NOUWATIN	Membre
	Rigobert A. AZON	Membre

Le Rapporteur

Le Président

Joseph DJOGBENOU. -

Joseph DJOGBENOU.-

TABLE DES DECISIONS DES LOIS 2019

TABLE DES DECISIONS DES LOIS 2019

DECISIONS	LOIS
DCC 19-110	Loi n° 2018-20 portant code pastoral en République en République du Bénin votée par l'assemblée nationale le 03 juillet 2018
DCC 19-111	Loi n° 2019-07 fixant le régime des armes, munitions et autres matériels connexes en République du Bénin votée par l'assemblée nationale le 24 janvier 2019
DCC 19-116	Loi n° 2019-05 portant organisation du secret de la défense nationale en République du Bénin votée par l'assemblée nationale le 18 janvier 2019
DCC 19-242	Loi n°2019-13 portant statuts du personnel parlementaire votée par l'Assemblée nationale le 04 mars 2019
DCC 19-503	. Loi n° 2019-39 portant amnistie des faits criminels, délictuels et contraventionnels commis lors des élections législatives d'avril 2019, adoptée par l'Assemblée nationale le 31 octobre 2019
19-19-504	Loi n° 2019-40 portant révision de la loi n° 90-32 du 11 décembre 1990 portant Constitution de la République du Bénin
DCC 19-524	Loi n° 2019-41 modifiant et complétant la loi n°2018-23 du 17 septembre 2018 portant charte des partis politiques en République du Bénin adoptée par l'Assemblée nationale le 07.11.2019
DCC19-525	Loi n°2019-43 portant code électoral en République du Bénin adoptée par l'Assemblée nationale le 13.11.2019

**LISTE DES DECISIONS RENDUES SELON LES ARTICLES
CONCERNÉS DE LA CONSTITUTION
ET TEXTES CONNEXES**

PREAMBULE

DCC 19-287

-

ARTICLE 3 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-051

DCC 19-107

DCC 19-109

DCC 19-129

DCC 19-179

DCC 19-181

DCC 19-244

DCC 19-262

DCC 19-270

DCC 19-319

DCC 19-476

DCC 19-502

ARTICLE 4 DE LA CONSTITUTION

ARTICLE 6 DE LA CONSTITUTION

ARTICLE 7 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-008

ARTICLE 8 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-003

DCC 19-048

DCC 19-083

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-285

DCC 19-320

DCC 19-527

ARTICLE 9 DE LA CONSTITUTION

ARTICLE 10 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-101

DCC 19-114

ARTICLE 12 DELA CONSTITUTION

DCC 19-114

ARTICLE 13 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-114

ARTICLE 14 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-114

ARTICLE 15 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-003

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-285

DCC 19-298

DCC 19-308

DCC 19-320

DCC 19-527

ARTICLE 17 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-076

DCC 19-081

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-285

DCC 19-527

ARTICLE 18 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-003

DCC 19-100

DCC 19-115

DCC 19-234

DCC 19-264

DCC 19-308

DCC 19-522

DCC 19 -083

ARTICLE 19 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-476

ARTICLE 22 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-071

DCC 19-113

DCC 19-222

ARTICLE 23 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-320

ARTICLE 25 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-008

DCC 19-267

ARTICLE 26 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-009

DCC 19-055

DCC 19-066

DCC 19-069

DCC 19-078

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-129

DCC 19-218

DCC 19-244

DCC 19-271

DCC 19-272

DCC 19-276

DCC 19-285

DCC 19-287

DCC 19-317

DCC 19-463

DCC 19-508

DCC 19-516

DCC 19-527

ARTICLE 27 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-048

DCC 19-053

DCC 19-086

DCC 19-491

ARTICLE 31 DE LA CONSTITUTION

ARTICLE 33 DE LA CONSTITUTION

ARTICLE 34 DE LA CONSTITUTION

ARTICLE 35 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-001

DCC 19-079

DCC 19-065

DCC 19-226

DCC 19-250

DCC 19-258

DCC 19-267

DCC 19-282

DCC 19-283

DCC 19-284

DCC 19-308

DCC 19-313

DCC 19-476

DCC 19-528

ARTICLE 36 DE LA CONSTITUTION

ARTICLE 40 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-066

DCC 19-164

DCC 19-321

DCC 19-322

DCC 19-323

DCC 19-324

DCC 19-325

DCC 19-326

DCC 19-327

DCC 19-328

DCC 19-329

DCC 19-330

DCC 19-331

DCC 19-332

DCC 19-333

DCC 19-334

DCC 19-335

DCC 19-336

DCC 19-337

DCC 19-338

DCC 19-339

DCC 19-340

DCC 19-341

DCC 19-342

DCC 19-343

DCC 19-344

DCC 19-345

DCC 19-346

DCC 19-347

DCC 19-348

DCC 19-349

DCC 19-350

DCC 19-351

DCC 19-352

DCC 19-353

DCC 19-354

DCC 19-355

DCC 19-356

DCC 19-357

DCC 19-358

DCC 19-359

DCC 19-360

DCC 19-361

DCC 19-362

DCC 19-363

DCC 19-364

DCC 19-365

DCC 19-366

DCC 19-367

DCC 19-368

DCC 19-369

DCC 19-370

DCC 19-371

DCC 19-372

DCC 19-373

DCC 19-374

DCC 19-375

DCC 19-376

DCC 19-377

DCC 19-378

DCC 19-379

DCC 19-380

DCC 19-381

DCC 19-382

DCC 19-383

DCC 19-384

DCC 19-385

DCC 19-386

DCC 19-387

DCC 19-388

DCC 19-389

DCC 19-390

DCC 19-391

DCC 19-392

DCC 19-393

DCC 19-394

DCC 19-395

DCC 19-396

DCC 19-397

DCC 19-398

DCC 19-399

DCC 19-400

DCC 19-401

DCC 19-402

DCC 19-403

DCC 19-404

DCC 19-405

DCC 19-406

DCC 19-407

DCC 19-408

DCC 19-409

DCC 19-410

DCC 19-411

DCC 19-412

DCC 19-413

DCC 19-414

DCC 19-415

DCC 19-416

DCC 19-417

DCC 19-418

DCC 19-419

DCC 19-420

DCC 19-421

DCC 19-422

DCC 19-423

DCC 19-424

DCC 19-425

DCC 19-426

DCC 19-427

DCC 19-428

DCC 19-429

DCC 19-430

DCC 19-431

DCC 19-432

DCC 19-433

DCC 19-434

DCC 19-435

DCC 19-436

DCC 19-437

DCC 19-438

DCC 19-439

DCC 19-440

DCC 19-441

DCC 19-442

DCC 19-443

DCC 19-444

DCC 19-445

DCC 19-446

DCC 19-447

DCC 19-448

DCC 19-449

DCC 19-450

DCC 19-451

DCC 19-452

DCC 19-453

ARTICLE 52 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-072

DCC 19-107

ARTICLE 54 DE LE CONSTITUTION

DCC 19-046

ARTICLE 55 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-046

ARTICLE 57 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-110

DCC 19-111

DCC 19-116

DCC 19-242

DCC 19-503

DCC 19-524

DCC 19-525

ARTICLE 59 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-004

DCC 19-072

ARTICLE 76 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-073

ARTICLE 77 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-073

ARTICLE 81 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-056

ARTICLE 84 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-532

ARTICLE 90 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-084

DCC 19-316

ARTICLE 98 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-007

DCC 19-008

DCC 19-116

DCC 19-303

DCC 19-472

ARTICLE 103 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-112

ARTICLE 114 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-001

DCC 19-002

DCC 19-006

DCC 19-040

DCC 19-047

DCC 19-049

DCC 19-050

DCC 19-052

DCC 19-054

DCC 19-057

DCC 19-058

DCC 19-067

DCC 19-062

DCC 19-063

DCC 19-070

DCC 19-071

DCC 19-074

DCC 19-077

DCC 19-082

DCC 19-085

DCC 19-087

DCC 19-098

DCC 19-099

DCC 19-100

DCC 19-102

DCC 19-108

DCC 19-109

DCC 19-112

DCC 19-115

DCC 19-127

DCC 19-129

DCC 19-130

DCC 19-170

DCC 19-171

DCC 19-172

DCC 19-173

DCC 19-174

DCC 19-175

DCC 19-177

DCC 19-179

DCC 19-181

DCC 19-183

DCC 19-185

DCC 19-186

DCC 19-187

DCC 19-188

DCC 19-189

DCC 19-190

DCC 19-191

DCC 19-192

DCC 19-195

DCC 19-196

DCC 19-197

DCC 19-198

DCC 19-199

DCC 19-200

DCC 19-201

DCC 19-202

DCC 19-203

DCC 19-204

DCC 19-205

DCC 19-206

DCC 19-207

DCC 19-208

DCC 19-209

DCC 19-210

DCC 19-211

DCC 19-212

DCC 19-213

DCC 19-214

DCC 19-215

DCC 19-217

DCC 19-218

DCC 19-219

DCC 19-221

DCC 19-222

DCC 19-223

DCC 19-224

DCC 19-225

DCC 19-227

DCC 19-228

DCC 19-229

DCC 19-231

DCC 19-232

DCC 19-235

DCC 19-244

DCC 19-247

DCC 19-249

DCC 19-250

DCC 19-253

DCC 19-254

DCC 19-260

DCC 19-262

DCC 19-263

DCC 19-270

DCC 19-274

DCC 19-275

DCC 19-277

DCC 19-278

DCC 19-279

DCC 19-280

DCC 19-281

DCC 19-289

DCC 19-294

DCC 19-297

DCC 19-302

DCC 19-303

DCC 19-305

DCC 19-307

DCC 19-310

DCC 19-311

DCC 19-312

DCC 19-314

DCC 19-315

DCC 19-318

DCC 19-460

DCC 19-461

DCC 19-462

DCC 19-464

DCC 19-465

DCC 19-466

DCC 19-467

DCC 19-468

DCC 19-470

DCC 19-473

DCC 19-474

DCC 19-475

DCC 19-478

DCC 19-480

DCC 19-486

DCC 19-491

DCC 19-497

DCC 19-498

DCC 19- 499

DCC 19-501

DCC 19-506

DCC 19-507

DCC 19-509

DCC 19-510

DCC 19-511

DCC 19-512

DCC 19-513

DCC 19-515

DCC 19-517

DCC 19-523

ARTICLE 117 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-001

DCC 19-002

DCC 19-004

DCC 19-006

DCC 19-007

DCC 19-040

DCC 19-047

DCC 19-049

DCC 19-050

DCC 19-052

DCC 19-054

DCC 19-055

DCC 19-057

DCC 19-058

DCC 19-062

DCC 19-063

DCC 19-067

DCC 19-070

DCC 19-071

DCC 19-074

DCC 19-077

DCC 19-082

DCC 19-085

DCC 19-087

DCC 19-098

DCC 19-099

DCC 19-100

DCC 19-102

DCC 19-108

DCC 19-109

DCC 19-110

DCC 19-111

DCC 19-112

DCC 19-115

DCC 19-116

DCC 19-127

DCC 19-129

DCC 19-130

DCC 19-170

DCC 19-171

DCC 19-172

DCC 19-173

DCC 19-174

DCC 19-175

DCC 19-176

DCC 19-177

DCC 19-179

DCC 19-181

DCC 19-183

DCC 19-185

DCC 19-186

DCC 19-187

DCC 19-188

DCC 19-189

DCC 19-190

DCC 19-191

DCC 19-192

DCC 19-195

DCC 19-196

DCC 19-197

DCC 19-198

DCC 19-199

DCC 19-200

DCC 19-201

DCC 19-202

DCC 19-203

DCC 19-204

DCC 19-205

DCC 19-206

DCC 19-207

DCC 19-208

DCC 19-209

DCC 19-210

DCC 19-211

DCC 19-212

DCC 19-213

DCC 19-214

DCC 19-215

DCC 19-217

DCC 19-218

DCC 19-219

DCC 19-221

DCC 19-222

DCC 19-223

DCC 19-224

DCC 19-225

DCC 19-227

DCC 19-228

DCC 19-229

DCC 19-231

DCC 19-232

DCC 19-235

DCC 19-242

DCC 19-244

DCC 19-250

DCC 19-252

DCC 19-253

DCC 19-254

DCC 19-260

DCC 19-262

DCC 19-263

DCC 19-274

DCC 19-275

DCC 19-277

DCC 19-278

DCC 19-279

DCC 19-280

DCC 19-281

DCC 19-289

DCC 19-294

DCC 19-297

DCC 19-302

DCC 19-305

DCC 19-307

DCC 19-303

DCC 19-310

DCC 19-311

DCC 19-312

DCC 19-314

DCC 19-315

DCC 19-318

DCC 19-460

DCC 19-461

DCC 19-462

DCC 19-464

DCC 19-465

DCC 19-466

DCC 19-467

DCC 19-468

DCC 19-470

DCC 19-473

DCC 19-474

DCC 19-475

DCC 19-478

DCC 19-480

DCC 19-486

DCC 19-491

DCC 19-497

DCC 19-498

DCC 19-499

DCC 19-501

DCC 19-503

DCC 19-506

DCC 19-507

DCC 19-509

DCC 19-510

DCC 19-511

DCC 19-512

DCC 19-513

DCC 19-515

DCC 19-517

DCC 19-521

ARTICLE 121 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-004

DCC 19-007

DCC 19-070

DCC 19-110

DCC 19-111

DCC 19-116

DCC 19-175

DCC 19-176

DCC 19-242

DCC 19-252

DCC 19-503

DCC 19-521

ARTICLE 122 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-060

DCC 19-243

DCC 19-255

DCC 19-269

DCC 19-287

DCC 19-458

DCC 19-482

DCC 19-483

DCC 19-494

DCC 19-500

DCC 19-502

ARTICLE 124 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-055

DCC 19-056

DCC 19-057

DCC 19-060

DCC 19-061

DCC 19-067

DCC 19-075

DCC 19-092

DCC 19-193

DCC 19-194

DCC 19-238

DCC 19-243

DCC 19-257

DCC 19-258

DCC 19-266

DCC 19-456

DCC 19-469

DCC 19-488

DCC 19-505

ARTICLE 125 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-081

ARTICLE 126 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-081

ARTICLE 128 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-270

ARTICLE 131 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-059

ARTICLE 143 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-244

ARTICLE 145 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-502

ARTICLE 146 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-502

ARTICLE 147 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-055

DCC 19-287

DCC 19-472

ARTICLE 154 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-504

ARTICLE 155 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-065

DCC 19-504

ARTICLE 156 DE LA CONSTITUTION

DCC 19-504

TITRE II DE LA CONSTITUTION

DCC 19-287

TITRE IX DE LA CONSTITUTION

DCC 19-287

ARTICLE 12 DE LOI ORGANIQUE SUR

LA COUR CONSTITUTIONNELLE

DCC 19-005

ARTICLE 16 DE LA LOI ORGANIQUE SUR

LA COUR CONSTITUTIONNELLE

DCC 19-196

DCC 19-197

DCC 19-198

DCC 19-200

DCC 19-201

DCC 19-202

DCC 19-203

DCC 19-204

DCC 19-205

DCC 19-206

DCC 19-207

DCC 19-208

DCC 19-209

DCC 19-210

DCC 19-211

DCC 19-212

DCC 19-213

DCC 19-214

DCC 19-215

DCC 19-217

DCC 19-219

DCC 19-220

DCC 19-221

DCC 19-222

DCC 19-493

DCC 19-502

**ARTICLE 20 DE LA LOI ORGANIQUE SUR
LA COUR CONSTITUTIONNELLE**

DCC 19-110

DCC 19-111

DCC 19-116

DCC 19-242

**ARTICLE 24 DE LOI ORGANIQUE SUR LA COUR
CONSTITUTIONNELLE**

DCC 19-060

DCC 19-458

DCC 19-483

**ARTICLE 34 ALINEA 3 DE LA LOI ORGANIQUE SUR
LA COUR CONSTITUTIONNELLE**

DCC 19-092

**ARTICLE 24 DU REGLEMENT INTERIEUR DE LA COUR
CONSTITUTIONNELLE**

DCC 19-193

**ARTICLE 27 DU REGLEMENT INTERIEUR DE LA COUR
CONSTITUTIONNELLE**

DCC 19-070

DCC 19-253

DCC 19-459

DCC 19-487

**ARTICLE 31 DU REGLEMENT INTERIEUR DE LA COUR
CONSTITUTIONNELLE**

DCC 19-078

DCC 19-192

DCC 19-259

**ARTICLE 41 DU REGLEMENT INTERIEUR DE LA COUR
CONSTITUTIONNELLE**

DCC 19-060

DCC 19-458

DCC 19-483

**ARTICLE 3 DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-004

DCC 19-009

DCC 19-055

DCC 19-056

DCC 19-069

DCC 19-317

DCC 19-463

**ARTICLE 5 DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DES
PERSONNES ET DES PEUPLES**

DCC 19-270

DCC 19-522

**ARTICLE 6 DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-100

DCC 19-128

DCC 19- 184

DCC 19-230

DCC 19-234

DCC 19-264

DCC 19-268

DCC 19-273

DCC 19-285

DCC 19-296

DCC 19-298

DCC 19-313

DCC 19-485

DCC 19-493

DCC 19-495

DCC 19-515

DCC 19-519

DCC 19-520

DCC 19-526

DCC 19-527

DCC 19-531

DCC 19-533

**ARTICLE 7 DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-055

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-270

DCC 19-285

DCC 19-291

DCC 19-293

DCC 19-484

DCC 19-496

DCC 19-518

DCC 19-527

**ARTICLE 7.1.b DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-081

**ARTICLE 7.1.c DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-076

DCC 19-116

DCC 19-248

**ARTICLE 7.1.d DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-050

DCC 19-058

DCC 19-071

DCC 19-216

DCC 19- 220

DCC 19-226

DCC 19-233

DCC 19-246

DCC 19-251

DCC 19-268

DCC 19-273

DCC 19-282

DCC 19-283

DCC 19-284

DCC 19-286

DCC 19-288

DCC 19-290

DCC 19-292

DCC 19-299

DCC 19-300

DCC 19-301

DCC 19-304

DCC 19-455

DCC 19-471

DCC 19-477

DCC 19-479

DCC 19-485

DCC 19-489

DCC 19-490

DCC 19-493

DCC 19-495

DCC 19-514

DCC 19-518

DCC 19-519

DCC 19-520

DCC 19-526

DCC 19-529

DCC 19-530

DCC 19-531

DCC 19-533

**ARTICLE 10 DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-008

**ARTICLE 13 DE LA CHARTE AFRICAINE DES DROITS DE
L'HOMME ET DES PEUPLES**

DCC 19-244

DCC 19-317

**ARTICLE 13 DE LA LOI N 2007-01 DU 29 MAI 2017 PORTANT
STATUT DU CORPS DES GREFFIERS ET OFFICIERS DE
JUSTICE EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-068

**ARTICLES 6 ET 7 DU REGLEMENT INTERIEUR DE
L'ASSEMBLEE NATIONALE**

DCC 19-457

**ARTICLES 69 ,70 ET 71 DU REGLEMENT INTERIEUR DE
L'ASSEMBLEE NATIONALE**

DCC 19-084

DCC 19-316

**ARTICLE 123 DU REGLEMENT INTERIEUR DE L'ASSEMBLEE
NATIONALE**

DCC 19-532

**LOI N° 2001-35 DU 21FEVRIER 2003 PORTANT STATUT DE LA
MAGISTRATURE**

DCC 19-010

**ARTICLE 17 DE LA LOI ORGANIQUE SUR LE CONSEIL
SUPERIEUR DE LA MAGISTRATURE**

DCC 19-270

**LOI ORGANIQUE N° 94-027 DU 18 MARS 1999 RELATIVE AU
CONSEIL SUPERIEUR DE LA MAGISTRATURE MODIFIE PAR
LA LOI N 2018-02 DU 02 JUILLET 2018**

DCC 19-010

**ARTICLE 11 DE LA LOI ORGANIQUE N 2011-27 DU 18 JANVIER
2012 PORTANT CONDITIONS DE RECOURS AU REFERENDUM**

DCC 19-065

**ARTICLES 2,11 ET 16 DE LA LOI N 2013-09 DU 03 SEPTEMBRE
2013 PORTANT DETERMINATION DE LA CARTE ELCTORALE
ET FIXATION DES CENTRES DE VOTE EN REPUBLIQUE DU
BENIN MODIFIEE ET COMPLETEE PAR LA LOI N 2015-02 DU 08
AVRIL 2015**

DCC 19-236

**ARTICLE 6,125 ALINEA 1 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE
2018 PORTANT CODE ELECTORAL EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-040

**ARTICLES 8,154,195 ET 218,219,220,221 DE LA LOI N° 2018-31 DU
09 OCTOBRE 2018 PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-011

DCC 19-012

DCC 19-013

DCC 19-014

DCC 19-015

DCC 19-017

DCC 19-018

DCC 19-019

DCC 19-020

DCC 19-021

DCC 19-021

DCC 19-023

DCC 19-024

DCC 19-025

DCC 19-026

DCC 19-027

DCC 19-028

DCC 19-029

DCC 19-030

DCC 19-031

DCC 19-032

DCC 19-033

DCC 19-034

DCC 19-035

DCC 19-036

DCC 19-037

DCC 19-038

DCC 19-039

DCC 19-042

DCC 19-043

DCC 19-044

DCC 19-045

DCC 19-080

**ARTICLE 8 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018 PORTANT
CODE ELECTORAL EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-094

DCC 19-095

DCC 19-097

DCC 19-117

DCC 19-118

DCC 19-119

DCC 19-121

DCC 19-122

DCC 19-123

DCC 19-125

DCC 19-126

DCC 19-131

DCC 19-134

DCC 19-166

DCC 19-167

DCC 19-168

DCC 19-169

DCC 19-239

**ARTICLE 10 DE LA LOI N° 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018 2013
PORTANT CODE ELECTORAL EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-133

DCC 19-135

**ARTICLE 19, 182 ALINEA 2 , 193 ALINEAS 2 ET 3 ,219 DE LA LOI
N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018 PORTANT CODE ELECTORAL
EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-240

**ARTICLE 125 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-454

**ARTICLE 131,160 ET 161 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE
2018**

DCC 19-154

DCC 19-157

DCC 19-159

**ARTICLE 132 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-165

**ARTICLE 134 DE LA LOI N° 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-120

DCC 19-153

DCC 19-160

**ARTICLE 135 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-149

**ARTICLE 154 DE LA LOI N° 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-124

DCC 19-132

DCC 19-136

DCC 19-137

DCC 19-138

DCC 19-139

DCC 19-140

DCC 19-141

DCC 19-142

DCC 19-143

DCC 19-144

DCC 19-145

DCC 19-146

DCC 19-147

DCC 19-148

DCC 19-150

DCC 19-151

DCC 19-152

DCC 19-155

DCC 19-156

DCC 19-158

DCC 19-161

**ARTICLE 154,218 ET 248 DE LA LOI N° 2018-31 DU 09 OCTOBRE
2018 PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-103

DCC 19-104

DCC 19-105

DCC 19-106

DCC 19-145

**ARTICLE 194 ET SUIVANTS,218 ALINEA 1,2 ET 4 ET 220,221
DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018 PORTANT CODE
ELECTORAL**

DCC 19-041

**ARTICLE 218 DE LA LOI N° 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORALE**

DCC 19-162

**ARTICLES 218,160,161,131,133 DE LA LOI N 2018-31 DU 09
OCTOBRE 2018 PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-016

DCC 19-096

**ARTICLES 233 ET 272 DE LA LOI N° 2018-31 DU 09 OCTOBRE
2018 PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-061

**ARTICLE 245 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-457

**ARTICLE 350 DE LA LOI N2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-56

**ARTICLE 449 DE LA LOI N 2018-31 DU 09 OCTOBRE 2018
PORTANT CODE ELECTORAL**

DCC 19-059

**ARTICLE 147 DE LA LOI N 2012-15 PORTANT CODE DE
PROCEDURE PENALE EN REPUBLIQUE DU BENIN MODIFIEE
ET COMPLETEE PAR LA LOI N 2018-14 DU 02 JUILLET 2018**

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-184

DCC 19-216

DCC 19-220

DCC 19-230

DCC 19-233

DCC 19-246

DCC 19-273

DCC 19-282

DCC 19-283

DCC 19-284

DCC 19-285

DCC 19-286

DCC 19-288
DCC 19-290
DCC 19-292
DCC 19-295
DCC 19-298
DCC 19-299
DCC 19-300
DCC 19-301
DCC 19-304
DCC 19-455
DCC 19-471
DCC 19-477
DCC 19-479
DCC 19-484
DCC 19-489
DCC 19-490
DCC 19-514
DCC 19-527
DCC 19-530
DCC 19-531

**ARTICLE 153 DE LE LOI N 2012-15 PORTANT CODE DE
PROCEDURE PENALE MODIFIEE ET COMPLETEE PAR LA LOI
N 2018-14 DU 02 JUILLET 2018**

DCC 19-298

**ARTICLES 577,579 DE LA LOI N 2018-15 PORTANT CODE DE
PROCEDURE PENALE EN REPUBLIQUE DU BENIN MODIFIEE
ET COMPLETEE PAR LA LOI N 2018-14 DU 02 JUILLET 2018**

DCC 19-060

**ARTICLES 5,12 ALINEA 2 DE LA LOI N 2018-13 DU 18 MAI 2018
MODIFIANT ET COMPLETANT LA LOI N 2001-37 DU 21 AOUT
2002 PORTANT ORGANISATION JUDICIAIRE EN REPUBLIQUE
DU BENIN ET CREATION DE LA COUR DE REPRESSION DES
INFRACTIONS ECONOMIQUES ET DU TERRORISME**

DCC 19-055

**LOI N° 2009-02 DU 07 AOUT 2009 PORTANT CODE DES
MARCHES PUBLICS ET DES DELEGATIONS DES SERVICES
PUBLICS EN REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-006

**ARTICLE 14 ALINEA 5 DU PACTE INTERNATIONAL RELATIF
AUX DROITS CIVILS ET POLITIQUES**

DCC 19-194

**ARTICLES 7,15 ET 16 DE LA LOI ORGANIQUE N 92-021 DU 21
AOUT 1992 RELATIVE A LA HAAC**

DCC 19-244

**ARTICLE 2 DU PROTOCOLE ADDITIONNEL A1/SP1/12 DE LA
CEDEAO SUR LA DEMOCRATIE ET LA BONNE GOUVERNANCE**

DCC 19-244

**ARTICLE 6 DU TRAITE DE L'UEMOA RATIFIE PAR LA
REPUBLIQUE DU BENIN**

DCC 19-249

**ARTICLE 35 DU REGLEMENT N 05 /CM/UEMOA DU 25
SEPTEMBRE 2014**

DCC 19-287

LISTE DES DECISIONS DE CONFORMITE

LISTE DES DECISIONS DE CONFORMITE

DCC 19-003

DCC 19-004

DCC 19-007

DCC 19-008

DCC 19-009

DCC 19-013

DCC 19-014

DCC 19-015

DCC 19-016

DCC 19-017

DCC 19-018

DCC 19-020

DCC 19-021

DCC 19-024

DCC 19-025

DCC 19-026

DCC 19-029

DCC 19-031

DCC 19-032

DCC 19-033

DCC 19-034

DCC 19-036

DCC 19-037

DCC 19-038

DCC 19-040

DCC 19-042

DCC 19-043

DCC 19-044

DCC 19-045

DCC 19-046

DCC 19-048

DCC 19-053

DCC 19-058

DCC 19-062

DCC 19-065

DCC 19-066

DCC 19-069

DCC 19-071

DCC 19-072

DCC 19-076

DCC 19-078

DCC 19-079

DCC 19-080

DCC 19-081

DCC 19-083

DCC 19-084

DCC 19-092

DCC 19-093

DCC 19-094

DCC 19-095

DCC 19-096

DCC 19-097

DCC 19-100

DCC 19-103

DCC 19-104

DCC 19-105

DCC 19-106

DCC 19-112

DCC 19-114

DCC 19-116

DCC 19-117

DCC 19-118

DCC 19-119

DCC 19-121

DCC 19-122

DCC 19-123

DCC 19-124

DCC 19-125

DCC 19-126

DCC 19-131

DCC 19-132

DCC 19-134

DCC 19-136

DCC 19-137

DCC 19-138

DCC 19-139

DCC 19-140

DCC 19-141

DCC 19-142

DCC 19-143

DCC 19-144

DCC 19-145

DCC 19-146

DCC 19-147

DCC 19-148

DCC 19-149

DCC 19-150

DCC 19-151

DCC 19-152

DCC 19-154

DCC 19-155

DCC 19-156

DCC 19-157

DCC 19-158

DCC 19-159

DCC 19-161

DCC 19-162

DCC 19-164

DCC 19-165

DCC 19-166

DCC 19-167

DCC 19-168

DCC 19-169

DCC 19-176

DCC 19-230

DCC 19-234

DCC 19-236

DCC 19-239

DCC 19-244

DCC 19-248

DCC 19-251

DCC 19-265

DCC 19-287

DCC 19-296

DCC 19-306

DCC 19-308

DCC 19-316

DCC 19-317

DCC 19-321

DCC 19-322

DCC 19-323

DCC 19-324

DCC 19-325

DCC 19-326

DCC 19-327

DCC 19-328

DCC 19-329

DCC 19-330

DCC 19-331

DCC 19-332

DCC 19-333

DCC 19-334

DCC 19-335

DCC 19-336

DCC 19-337

DCC 19-338

DCC 19-339

DCC 19-340

DCC 19-341

DCC 19-342

DCC 19-343

DCC 19-344

DCC 19-345

DCC 19-346

DCC 19-347

DCC 19-348

DCC 19-349

DCC 19-350

DCC 19-351

DCC 19-352

DCC 19-353

DCC 19-354

DCC 19-355

DCC 19-356

DCC 19-357

DCC 19-358

DCC 19-359

DCC 19-360

DCC 19-361

DCC 19-362

DCC 19-363

DCC 19-364

DCC 19-364

DCC 19-365

DCC 19-366

DCC 19-367

DCC 19-368

DCC 19-369

DCC 19-370

DCC 19-371

DCC 19-372

DCC 19-373

DCC 19-374

DCC 19-375

DCC 19-376

DCC 19-377

DCC 19-378

DCC 19-379

DCC 19-380

DCC 19-381

DCC 19-382

DCC 19-383

DCC 19-384

DCC 19-385

DCC 19-386

DCC 19-387

DCC 19-388

DCC 19-389

DCC 19-390

DCC 19-391

DCC 19-392

DCC 19-393

DCC 19-394

DCC 19-395

DCC 19-396

DCC 19-397

DCC 19-398

DCC 19-399

DCC 19-400

DCC 19-401

DCC 19-402

DCC 19-403

DCC 19-404

DCC 19-405

DCC 19-406

DCC 19-407

DCC 19-408

DCC 19-409

DCC 19-410

DCC 19-411

DCC 19-412

DCC 19-413

DCC 19-414

DCC 19-415

DCC 19-416

DCC 19-417

DCC 19-418

DCC 19-419

DCC 19-420

DCC 19-421

DCC 19-422

DCC 19-423

DCC 19-424

DCC 19-425

DCC 19-426

DCC 19-427

DCC 19-428

DCC 19-429

DCC 19-430

DCC 19-431

DCC 19-432

DCC 19-433

DCC 19-434

DCC 19-435

DCC 19-436

DCC 19-437

DCC 19-438

DCC 19-439

DCC 19-440

DCC 19-441

DCC 19-442

DCC 19-443

DCC 19-444

DCC 19-445

DCC 19-446

DCC 19-447

DCC 19-448

DCC 19-449

DCC 19-450

DCC 19-451

DCC 19-452

DCC 19-453

DCC 19-457

DCC 19-472

DCC 19-476

DCC 19-481

DCC 19-483

DCC 19-491

DCC 19-492

DCC 19-503

DCC 19-504

DCC 19-516

DCC 19-522

DCC 19-524

DCC 19-525

DCC 19-531

LISTE DES DECISIONS DE NON-CONFORMITE
(Violation de la Constitution)

LISTE DES DECISIONS DE NON-CONFORMITE (VIOLATION)

DCC 19-001

DCC 19-003

DCC 19-050

DDCC 19-055

DCC 19-086

DCC 19-088

DCC 19-089

DCC 19-090

DCC 19-091

DCC 19-107

DCC 19-113

DCC 19-128

DCC 19-184

DCC 19-216

DCC 19-220

DCC 19-226

DCC 19-233

DCC 19-264

DCC 19-267

DCC 19-268

DCC 19-271

DCC 19-272

DCC 19-273

DCC 19-276

DCC 19-282

DCC 19-283

DCC 19-284

DCC 19-285

DCC 19-286

DCC 19-287

DCC 19-288

DCC 19-290

DCC 19-291

DCC 19-292

DCC 19-293

DCC 19-295

DCC 19-298

DCC 19-299

DCC 19-300

DCC 19-301

DCC 19-304

DCC 19-313

DCC 19-320

DCC 19-455

DCC 19-463

DCC 19-471

DCC 19-477

DCC 19-479

DCC 19-484

DCC 19-485

DCC 19-489

DCC 19-490

DCC 19-493

DCC 19-495

DCC 19-496

DCC 19-514

DCC 19-518

DCC 19-519

DCC 19-520

DCC 19-526

DCC 19-527

DCC 19-528

DCC 19-529

DCC 19-530

DCC 19-532

DCC 19-533

LISTE DES DÉCISIONS D'IRRECEVABILITÉ

LISTE DES DECISIONS D'IRRECEVABILITE

DCC 19-005

DCC 19-010

DCC 19-051

DCC 19-041

DCC 19-051

DCC 19-056

DCC 19-057

DCC 19-060

DCC 19-061

DCC 19-068

DCC 19-070

DCC 19-073

DCC 19-075

DCC 19-078

DCC 19-143

DCC 19-165

DCC 19-175

DCC 19-178

DCC 19-180

DCC 19-182

DCC 19-193

DCC 19-194

DCC 19-237

DCC 19-238

DCC 19-241

DCC 19-243

DCC 19-245

DCC 19-255

DCC 19-257

DCC 19-259

DCC 19-266

DCC 19-269

DCC 19-454

DCC 19-456

DCC 19-458

DCC 19-459

DCC 19-469

DCC 19-482

DCC 19-487

DCC 19-488

DCC 19-494

DCC 19-500

DCC 19-502

DCC 19-505

LISTE DES DÉCISIONS D'INCOMPETENCE

LISTE DES DECISIONS D'INCOMPETENCE

DCC 19-002

DCC 19-006

DCC 19-040

DCC 19-041

DCC 19-047

DCC 19-049

DCC 19-050

DCC 19-052

DCC 19-054

DCC 19-059

DCC 19-063

DCC 19-067

DCC 19-070

DCC 19-071

DCC 19-074

DCC 19-077

DCC 19-082

DCC 19-085

DCC 19-087

DCC 19-098

DCC 19-099

DCC 19-100

DCC 19-101

DCC 19-102

DCC 19-108

DCC 19-109

DCC 19-115

DCC 19-127

DCC 19-129

DCC 19-130

DCC 19-160

DCC 19-163

DCC 19-170

DCC 19-171

DCC 19-172

DCC 19-173

DCC 19-174

DCC 19-177

DCC 19-179

DCC 19-181

DCC 19-183

DCC 19-185

DCC 19-186

DCC 19-187

DCC 19-188

DCC 19-189

DCC 19-190

DCC 19-191

DCC 19-192

DCC 19-195

DCC 19-196

DCC 19-197

DCC 19-198

DCC 19-199

DCC 19-200

DCC 19-201

DCC 19-202

DCC 19-203

DCC 19-204

DCC 19-205

DCC 19-206

DCC 19-207

DCC 19-208

DCC 19-209

DCC 19-210

DCC 19-211

DCC 19-212

DCC 19-213

DCC 19-214

DCC 19-215

DCC 19-217

DCC 19-218

DCC 19-219

DCC 19-221

DCC 19-222

DCC 19-223

DCC 19-224

DCC 19-225

DCC 19-227

DCC 19-228

DCC 19-229

DCC 19-231

DCC 19-232

DCC 19-235

DCC 19-249

DCC 19-250

DCC 19-253

DCC 19-254

DCC 19-256

DCC 19-258

DCC 19-260

DCC 19-261

DCC 19-262

DCC 19-263

DCC 19-270

DCC 19-274

DCC 19-275

DCC 19-277

DCC 19-278

DCC 19-279

DCC 19-280

DCC 19-281

DCC 19-289

DCC 19- 294

DCC 19-297

DCC 19-302

DCC 19-303

DCC 19-305

DCC 19-306

DCC 19-307

DCC 19-310

DCC 19-311

DCC 19-312

DCC 19-314

DCC 19-315

DCC 19-318

DCC 19-319

DCC 19-320

DCC 19-460

DCC 19-461

DCC 19-462

DCC 19-464

DCC 19-465

DCC 19-466

DCC 19-467

DCC 19-468

DCC 19-470

DCC 19-473

DCC 19-474

DCC 19-475

DCC 19-478

DCC 19-480

DCC 19-486

DCC 19-491

DCC 19-497

DCC 19-498

DCC 19-499

DCC 19-501

DCC 19-506

DCC 19-507

DCC 19-508

DCC 19-509

DCC 19-510

DCC 19-511

DCC 19-512

DCC 19-513

DCC 19-515

DCC 19-517

DCC 19-521 (

DCC 19-523

**LISTE DES DECISIONS DE:
REJET- SANS OBJET- NON LIEU A STATUER**

LISTE DES DECISIONS DE REJET

DCC 19-011

DCC 19-012

DCC 19-019

DCC 19-022

DCC 19-023

DCC 19-027

DCC 19-028

DCC 19-030

DCC 19-035

DCC 19-039

DCC 19-086

DCC 19-093

DCC 19-120

DCC 19-133

DCC 19-135

DCC 19-153

DCC 19-240

LISTE DES DECISIONS SANS OBJET

DCC 19-247

DCC 19-259

LISTE DES DECISIONS DE DONNE ACTE

DCC 19-064

DCC 19-252

INDEX THEMATIQUE

DROITS DE L'HOMME ET LIBERTES PUBLIQUES

- Interpellation – arrestation- Garde à vue : **DCC 19-100 ; DCC 19-128 ; DCC 19-313 ...**
- Présomption d'innocence : **DCC 19-081 ; DCC 19-305**
- Traitements inhumains, cruels et dégradants : **DCC 19-320 ; DCC 19-462 ; DCC 19-469**
- Détention arbitraire : **DCC 19-003 ; DCC 19-184 ; DCC 19-298**
- Discrimination / principe d'égalité : **DCC 19-009 ; DCC 19-066 ; DCC 19-078 ; DCC 19-287**
- Droit collectif (environnement : pollution) : **DCC 19-048 ; DCC 19-086 ; DCC 19-176**
- Régulation de l'ordre public : **DCC 19-477**
- Droits (enfants) : **DCC 19-114**
- Abus de confiance : **DCC 19-475**
- Diffamation : **DCC 19-130**
- Droit politique (refus d'asile politique) : **DCC 19-481**

DROITS ECONOMIQUES ET SOCIAUX

- Conflit de travail (licenciement - sanction disciplinaire – radiation...) : **DCC 19-052, DCC 19-109 ; DCC 19-177 ; DCC 19-215 ; DCC 19-498**
- Conflit / litige domanial / immobilier : **DCC 19-180 ; DCC 19-467 ; DCC 19-459...**
- Droit de propriété -Lotissement : **DCC 19-049 ; DCC 19-108 ; DCC 19-310...**
- Expropriation : **DCC 19-075**
- Marché public : **DCC 19-006**
- Différends entre particuliers – entre particuliers et Etat Demande d'intervention de la Cour dans des différends et procédures judi-

ciaires (escroquerie – déguerpissement – liquidation de pension – créances – succession – abus de pouvoir – oppression – redressement fiscal) :

DCC 19-077 ; DCC 19-098 ; DCC 19-289 ; DCC 19-253 ; DCC19-470 ; DCC 19-069 ;

DCC 19-062 ; DCC 19-228 ; DCC 19-174 ; DCC 19-175 ; DCC 19-252 ; DCC 19-464...

ACTES JUDICIAIRES – DECISIONS DE JUSTICE – ORGANISATIONS JURIDICTIONNELLES

- Exception d'inconstitutionnalité : **DCC 19- 060, DCC 19-238 ; DCC 19-255 ; DCC 19-494**
- Exécution de décision de justice : **DCC 19-004 : DCC 19-067 ; DCC 19-232 ...**
- Droit à la défense : **DCC 19-248**
- Détention provisoire : **DCC 19-230 ; DCC 19-275 ; DCC 19-295 ...**
- Délai anormalement long / détention anormalement longue : **DCC 19-001 ; DCC 19-233 ; DCC 19-273 ; DCC 19-283 ; DCC 19-282 ; DCC19-518 ; DCC 19-526...**
- Délai raisonnable : **DCC 19-071 ; DCC 19-288 ; DCC 19-519**
- Organes judiciaires (CSM – CRIET – UNAMAB – Ordre des Avocats) : **DCC 19-010 ; DCC 19-254 ; DCC 19-194 ; DCC 19-507**
- **ELECTIONS - ORGANES – TEXTES DE LOI (LEPI - CNT ...)**
(Inscription - transfert de poste de vote - délivrance de carte d'électeur - suppression de poste de vote - cautionnement - code électoral - etc.) : **DCC 19-012 : DCC 19-016 ; DCC 19-018 ; DCC 19-038 ; DCC 19-043 ; DCC 19-119 ; DCC 19-141 ; DCC 19-236 ...**
- **LOI FONDAMENTALE**_(modification - référendum) : **DCC 19-065**
- **RATIFICATION** : **DCC 19-502**
- **LOI DE FINANCES** : **DCC 119-112**

- **ACTES ADMINISTRATIFS** (modalités d'application / inconstitutionnalité : lois, décrets, arrêtés, etc.) : **DCC 19-082 ; DCC 19-260 ; DCC 19-164 ; DCC 19-311 ; DCC 19-318 ; DCC 19-307 ; DCC 19-511...**
- **ACTES DU GOUVERNEMENT** (Conseil des ministres - désignation des membres d'institution - etc.) : **DCC 19-008 ; DCC 19-472 ; DCC 19-511 ...**
- **INSTITUTIONS**
 - CADHP : **DCC 19-319**
 - Assemblée nationale : **DCC 19-079 ; DCC 19-084 ; DCC 19-457 ; 19-532**
 - Cour constitutionnelle : **DCC 19-240**
 - HAAC : **DCC 19-244 ; DCC 19-245**
 - CENA : **DCC 19-454**
- Recours contre le Chef de l'Etat : **DCC 19-072 ; DCC 19-073**

INDEX ALPHABETIQUE

INDEX ALPHABETIQUE

A-C

Accès à la justice (droit)	DCC 19-001
Actes administratifs (contrôle)	DCC 19-311
Administration locale	DCC 19-314
Autorité de chose jugée	DCC 19-005 ; 061 ; 072 ...
Cantines scolaires (programme)	DCC 19-069
Cautionnement (élection)	DCC 19-061
Code électoral	DCC 19-059
Code pastoral (loi)	DCC 19-110
Communication électronique	DCC 19-051
Conseil des ministres	DCC 19-008
Constitution (interprétation d'articles)	DCC 19-237

D.E.F

Décision de justice (obstruction)	DCC 19-067
Délai anormalement long	DCC 19-001 ; 273 ; 282 ; 518 ...
Détention provisoire	DCC 19-489 ; 493 ...
Domaine (utilité publique)	DCC 19-461
Donné acte	DCC 19-004
Droit à la défense	DCC 19-248
Droit au dédommagement	DCC 19-001
Droit de propriété	DCC 19-113
Erreur matérielle	DCC 19-193
Expropriation	DCC 19-075
Fête annuelle des religions (dénomination)	DCC 19- 303

I . L

Incapacité (ester en justice)	DCC 19-175
Immunité parlementaire (levée)	DCC 19-316
Licenciement	DCC 19-063 ; 195 ...

LEPI (inscription)	DCC 19-011 ; 34 ; 42 ...
Loi (condition d'application)	DCC 19-307

M. N. P

Maintien en détention	DCC 19-531
Nomination (incrimination)	DCC 19-512
Nuisance sonore	DCC 19-491
Patrimoine culturel (Protection)	DCC 19- 101
Pesticides (utilisation)	DCC 19-048
Présomption d'innocence	DCC 19-081
Principe du contradictoire	DCC 19-248
Procédure pénale (intervention)	DCC 19-058

R.S.T.V

Radiation	DCC 19-186 ; 202 ; 218 ...
Recensement administratif	DCC 19-102
Règlement intérieur (Parlement)	DCC 19-457
Régularité (acte administratif)	DCC 19-318
Secret défense (Loi)	DCC 19-116
Séparation de pouvoir	DCC 19-081
Transfert (de détenu)	DCC 19-083
Révision (Constitution)	DCC 19-504
Violation (Constitution)	DCC 19-321 ; 413 ; 453 ...